

# LA TRIPLE COURONNE

DE LA BIENHEUREUSE VIERGE

# MÈRE DE DIEU

TISSUE DE SES PRINCIPALES GRANDEURS

D'EXCELLENCE, DE POUVOIR ET DE BONTÉ

ET ENRICHIE DE DIVERSES INVENTIONS POUR L'AIMER, L'HONORER ET LA SERVIR

PAR LE R. P. FRANÇOIS POIRÉ

De la Compagnie de Jésus

AVEC LES CORRECTIONS ET ADDITIONS DE LA RÉVÉRENDE MÈRE DE BLÉMUR.

BÉNÉDICTINE DU TRÈS SAINT SACREMENT

NOUVELLE ÉDITION REVUE, COLLATIONNÉE ET PUBLIÉE

PAR

LES RR. PP. BÉNÉDICTINS DE SOLESMES

TOME TROISIÈME

JULIEN, LANIER E. RIMEURS-ÉDITEURS

PLACE DES HALLES, 12

PARIS

JACQUES LECOFFRE ET C<sup>o</sup>, LIBRAIRE

RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29

1849



# LA COURONNE

DE BONTÉ

## DE LA MÈRE DE DIEU.

---

### LA SIXIÈME ÉTOILE

OU GRANDEUR DE LA COURONNE DE BONTÉ DE LA MÈRE  
DE DIEU.

#### CHAPITRE VII.

QU'ELLE SOIT LA PARFAITE IDÉE DE RECONNAISSANCE ENVERS LES SIENS.

Comme il n'est point de cœur au-dessous de Dieu semblable à celui de la Mère d'Amour, aussi n'est-il point de pareille Bonté. Elle est sans cesse occupée à faire largesse des trésors de son bien-aimé Fils, et rien ne la contente si elle ne donne toujours à deux mains. L'une de ces mains s'appelle Libéralité, et l'autre se nomme Reconnaissance. Essayons de dire un mot de la seconde après avoir parlé de la première.

§. 1<sup>er</sup>. — Des Reconnaissances de la Mère de Dieu en général.

I. Par aventure que d'abord quelqu'un se pourrait offenser de ce mot de Reconnaissance, et qu'il me mettrait au-devant le dire de Saint Paul (1) : Qui est celui qui lui a donné le premier, et qui l'a obligé à user de revanche? Volontiers que c'est aller

(1) Rom. 11.

trop avant que de parler de retour et d'acquit quand il s'agit de la Reine du Ciel, et que c'est alléguer mal à propos des redevances et produire des titres de justice, ou au moins des obligations de bienséance. Possible vaudrait-il mieux se contenir dans le respect, et parler seulement de grâce et de faveur. Quoi, quand toute notre vie aurait été employée en de continuel services, oserions-nous bien espérer d'avoir acquitté le moindre des devoirs que nous lui avons ? Que si cela est, comment donc pouvons-nous parler de Reconnaissance sans nous méconnaître extrêmement ? A Dieu ne plaise que je déroge en chose quelconque à la gloire de la Sainte Vierge : mais puisque Dieu qui est la première source de tous les biens dont nous jouissons, nous fait lui-même la faveur de promettre de la récompense à nos petites actions, voire d'en accepter quelques-unes comme œuvres de surrogation, pourquoi ne croirons-nous pas le même de la Mère de Bonté, et pourquoi nous défierons-nous de sa grande cordialité ? Car si nous le voulons prendre à toute rigueur, par le seul titre de la création, non seulement nos personnes demeurent obligées à sa divine Majesté, mais encore nos vies et tout ce qui peut partir de nous en toute l'étendue des siècles ; et il ne se peut pas nier que nous ne lui soyons par mille autres titres redevables de tout ce que nous pouvons, de ce que nous avons et de ce que nous sommes. Néanmoins sa débonnairété est si grande que de s'abaisser jusques là que de traiter avec nous de nos menus services, non comme d'une chose qui lui est acquise, mais comme d'une possession qui nous appartient par tous droits ; de nous promettre son amour, et de se bailler soi-même pour prix ; qu'au partir de là nous ne trafiquions que de ses biens et ne lui rendions service que du sien. Ce sont les merveilleux effets de l'amour infini de Dieu, qui nous le rend si favorable : ce sont des bontés sans exemple et sans suite, et qui ne peuvent procéder que d'un cœur qui est infiniment obligeant.

II. Quoique à vrai dire nous découvrons au cœur de la glorieuse Vierge des marques fort sensibles de la participation de cet esprit divin ; car jaçoit que ses bons serviteurs puissent dire en vérité qu'elle les a toujours prévenus de ses faveurs, qu'ils n'ont jamais fait un seul pas sans être accompagnés de ses grâces, et que ses libéralités les ont suivis partout, et que par con-

séquent quoi qu'ils fassent ils demeurent toujours endettés ; toutefois c'est merveille comme elle se sent obligée par les moindres devoirs qu'ils lui rendent. Son bon cœur ne la laisse point en repos qu'elle ne leur ait rendu des preuves du contentement qu'elle a pris à leurs services, et qu'elle ne les ait reconnus. Le dévot Archevêque de Crète, Saint André de Jérusalem, le dit excellemment bien en ces termes (1) : La très Sainte Vierge, dit-il, étant très magnifique, prépare toujours de très grandes récompenses, si peu que nous lui offrons. Elle a le cœur si généreux, que hors de Dieu nul ne l'a jamais surmontée en libéralité. Pour un elle rend toujours cent, et pour cent dix mille ; et comme il n'est pas possible de gagner sur elle, il faut qu'elle enchérisse sur soi-même. Les exemples le feront mieux connaître que tout autre discours que je pourrais faire, et les preuves n'en seront pas malaisées.

§. II. — De la Reconnaissance de la Mère de Dieu envers les grands Etats.

*La Chrétienté.*

I. Les grands Etats ont je ne sais quoi d'auguste, comme étant d'ordinaire composés de plusieurs membres qui sont capables d'attirer sur tout le corps les effets de la bonté de Dieu ; ainsi dans la seule ville de Ninive, quoique si débordée en ses mœurs, que Dieu avait presque résolu de l'abîmer, il se trouva des âmes innocentes pour la sauver (2). C'est ce qui arrête souvent le bras de la divine justice, et la Mère de Bonté ne demande pas mieux que de rencontrer quelque fidèle serviteur qui serve aux méchants de rempart, afin que pour son seul respect Dieu pardonne à plusieurs pécheurs. D'où je conclus, que tout ainsi que les chers enfants de la Reine du Ciel ont une obligation infinie à leur bonne Mère, de même le monde leur est grandement redevable, puisqu'à leur considération elle lui fait tant de biens et qu'elle détourne tant de maux de ceux qui ne méritent rien moins. Je commence par la glorieuse journée de Lépante, comme par l'un des grands coups que le ciel ait fait de long-temps, et par l'une des belles actions que la MÈRE DE DIEU ait produite en faveur des siens, où nous pouvons dire qu'elle a obligé non pas

(1) Orat. 2. de dormitione sanctiss. (2) Jonæ cap. 4.  
Deiparæ,

un Royaume seulement, ou une Province en particulier, mais généralement toute la Chrétienté, et qu'elle a reconnu les agréables services d'un grand nombre de ses enfants qui par tout le monde imploreraient son secours, et entre autres du grand Saint Pape Pie cinquième, qui n'a jamais douté que la Générale des armées de Dieu n'ait présidé à cette bataille; aussi lui en a-t-il consacré le jour sous le nom de Notre-Dame de la Victoire. De vrai si jamais elle eut sujet de regarder les siens d'un œil favorable, ce fut lorsque ce Saint pasteur de l'Eglise, outre les instantes prières qu'il faisait en son particulier, avait ordonné par toute l'Europe que chacun lui adressât ses dévotions. La Sainte Chapelle de Lorette était pleine de suppliants, et les capitaines de cette armée présentaient unanimement leurs vœux à la Vierge tutélaire de ce lieu, mais spécialement Dom Jean d'Autriche, Général de l'armée, lequel avait fait vœu à Dieu que s'il plaisait à sa Majesté lui bailler un heureux succès de cette entreprise, par les mérites et l'intercession de la très glorieuse Vierge, il irait en action de grâces visiter la Chapelle de Lorette. Les Chrétiens qui étaient à la rame dans les galères du Turc ne s'oubliaient non plus que les autres comme ne pouvant espérer leur délivrance par aucun moyen humain, si celui-là ne réussissait. Je ne dois pas omettre qu'au plus fort du combat, on célébrait par tout le monde la procession du Rosaire. Car alors le septième d'octobre de l'an mil cinq cent septante et un, qui fut le jour de cette sanglante mêlée, tombait au premier dimanche du mois. Depuis la bataille Actiaque d'Auguste, la mer Méditerranée n'avait vu une telle rencontre de vaisseaux; et de long-temps le peuple Chrétien n'avait attendu avec plus d'impatience le succès d'aucune affaire que de celle-ci. Car Selim, fils de Soliman, ayant déjà emporté l'Ile de Chypre sur les Vénitiens, enflé de ses conquêtes et incité de la haine que ces Barbares portent naturellement aux Chrétiens, venait avec une puissante armée fondre sur eux, et ne se promettait rien moins que l'Empire de l'Univers. D'autre part le Pape avait joint ses forces avec celles de Philippe second, Roi d'Espagne, et des Vénitiens, et tous se préparaient à bien faire, quoique la partie ne fût pas égale. Mais les nôtres s'assuraient principalement sur l'assistance de la Mère de Dieu, à qui il est aussi aisé de donner la victoire avec peu de gens, qu'avec beaucoup. Ils ne

furent pas trompés en leur espérance; car elle leur prêta si bien la main, qu'en ce choc qui dura depuis les six heures du matin jusqu'au soir, il y eut cent quatre-vingts galères prises, quatre-vingt-dix enfoncées, trente mille Turcs massacrés, dix mille faits prisonniers, et environ autant de Chrétiens mis en liberté, cent et seize grosses pièces de canon, et cent cinquante couleurs gagnées. Voilà une entrée digne de la bonté de la Reine du Ciel, qui nous oblige à donner plus avant dans ce discours. Toutefois devant que passer outre, je ne me sens aucunement obligé de dire ici avec quelle fidélité Dom Jean d'Autriche s'acquitta (1) de la promesse qu'il avait faite à Dieu, d'autant que la chose le mérite étant pleine d'édification. Les grandes affaires qu'il avait toujours eues sur les bras l'ayant empêché de rendre ses devoirs à la Sainte Vierge avant l'année mil cinq cent septante-six, dès qu'il eut un moment de répit, il ne manqua pas de l'employer. C'était au plus fort de l'hiver, la saison étant fort fâcheuse, tant à cause du débordement des eaux qu'à raison de la glace qui couvrait les chemins et rendait l'abord des rivières et des ruisseaux fort dangereux. Et s'il eût voulu écouter les empêchements que les affaires tant publiques que particulières lui allaient jetant dans l'esprit, c'est chose assurée qu'il ne fût jamais sorti de Naples où il se retrouvait pour lors. Mais il fit la sourde oreille à toutes ces difficultés, et rien au monde ne le put empêcher d'accomplir ce qu'il avait promis. Ayant aperçu la sainte Chapelle d'assez loin, il mit le chapeau à la main, et quoique le vent et la pluie l'incommodassent grandement, si est-ce qu'il ne fut jamais possible de le faire couvrir qu'il n'eût mis pied dans le bourg, si grande était l'ardeur de la dévotion qui pour lors lui embrasait le cœur. Entrant dans la sainte Chapelle, il sentit comme un nouveau feu de dévotion qui lui échauffait la poitrine. Il se confessa et communia avec tant de sentiments de piété, qu'elle paraissait assez tant à ses yeux qu'à son visage. Il laissa à l'Eglise de Lorette une grande somme d'argent, et convia par son exemple tous les Seigneurs qui le suivaient à faire de même, faisant voir par même moyen aux Princes Chrétiens à qui ils doivent avoir recours en leurs af-

(1) Turselin. lib. 4. hist. Lauret. cap. 24.

fares les plus importantes, et comme ils se doivent montrer reconnaissants des faveurs qu'ils reçoivent du Ciel.

II. J'ai fait voir ailleurs (1) que l'Italie, la France, l'Espagne, l'Angleterre et l'Allemagne, et plusieurs autres États ont eu de long-temps une affection fort remarquable à l'honorer et à la servir. La raison requérait maintenant que je misse en évidence les faveurs et les reconnaissances qu'ils ont reçues d'elle en diverses occasions, et pour le faire dignement, il ne faudrait rien moins qu'écrire des volumes entiers. Mais je veux espérer que l'équitable lecteur jugera que ce serait outre-passer les bornes dans lesquelles j'ai renfermé mon dessein, et qu'il se contentera que de chaque faveur je dise un petit mot en passant.

*L'Italie:*

III. L'Italie était en pauvre état lorsque la glorieuse Vierge lui fit connaître qu'elle n'avait pas mis en oubli les services qu'elle lui avait rendus. Les Ariens l'avaient déjà malmenée l'espace de soixante ans et plus, et nommément Théodoric et Totila, Rois des Goths, dont le premier avait fait mourir de faim et d'autres infinies misères le Pape Jean premier de ce nom; il s'était en outre tyranniquement arrogé la création des Pontifes Romains; il avait hâté les jours à diverses personnes de remarque, et nommément à Symmachus et à Séverin Boèce, deux personnages dignes de vivre autant que dix autres. Le second remplissait tout de sang et de carnage, quand la Mère de miséricorde regarda ce pays d'un œil de pitié en chassant les Ariens par le moyen de Narsès, son fidèle serviteur. C'était l'un des Capitaines de l'Empereur Justinien, avec qui elle avait une intelligence si particulière, qu'au rapport d'Evagre (2), de Nicéphore (3), de Paul Diacre (4), et d'autres bons auteurs, elle lui apparaissait souvent comme il lui recommandait ses batailles, et lui donnait elle-même le signal pour les commencer. Mais l'une des meilleures rencontres où elle lui ait baillé des preuves de sa rare bienveillance fut l'an cinq cent cinquante-trois Car comme il eut attaqué le Roi Totila dans la Toscane, il le serra si

(1) Tract. 1. cap. 12.

(2) Lib. 4. cap. 26.

(3) Lib. 7. hist. cap. 13.

(4) Lib. de gestis Longobardorum, cap. 3.



vivement qu'il y demeura avec toute son armée, laquelle fut hachée en pièces. A ce coup, l'Italie commença de nouveau à respirer le doux air de la liberté qu'elle avait dès long-temps perdue.

*La France.*

IV. Je ne sais si jamais la France se trouva en plus grand hasard qu'elle fut sous Charles septième, surnommé le Victorieux (1). Ce Prince ayant légitimement succédé à l'Empire Français, par décès de Charles sixième son père, trouva que le Roi d'Angleterre avait déjà occupé son trône; que la plus grande partie des Français, avec la Reine sa mère, et le Duc de Bourgogne, le plus puissant de tous les Princes du sang, conspirant avec l'étranger contre lui, s'opposaient à ce qu'il prît possession de sa couronne. Le Roi son père, avant sa mort, non seulement l'avait privé de l'espérance de succéder à ses Etats, mais de plus l'avait banni de son Royaume, par arrêt de la Cour des Pairs. L'Anglais s'était saisi de Paris et de toutes les Provinces de France, jusqu'à la rivière de Loire. Le jeune Prince, assisté d'un petit nombre de Seigneurs et de Gentilshommes français, s'était retiré à Bourges, et de là tâchait de retenir en son obéissance les provinces de delà la Loire, dont encore il n'était pas assuré, à cause du voisinage de l'Anglais, lequel, par un mépris extrême, ne l'appelait point autrement que le Roi de Bourges. Le secours du ciel vint-il jamais plus à propos à un Royaume désolé, qu'il fit pour lors à la pauvre France, qui était quasi à la veille d'apprendre de parler anglais? Ce fut en cette occasion que la divine Providence la secourut, et que la Générale des armées montra clairement qu'elle favorisait les fleurs de lis, et qu'elle n'avait pas oublié les bons services que tous les jours elle reçoit en ce Royaume. L'expédient qu'elle choisit pour assurer la couronne sur la tête du jeune Roi par la déroute des ennemis, eut voirement plus de rapport aux lois de la divine sagesse, qu'il ne s'ajusta pas au train de la prudence ordinaire des hommes. Car comme il n'appartient qu'à Dieu seul et à ceux qui tiennent de son esprit de se servir des choses basses pour mener à chef les plus grandes, elle employa à cet effet une

(1) Gaguinus in Carolo VII. Æneas Sylvius Europæ cap. 43. D. Anton. 3. p. cap. 9. etc.

pauvre villagcoise, âgée seulement de dix-huit à dix-neuf ans, lui mettant les armes en main, et la faisant marcher à la tête des vrais et fidèles Français. Ce fut la courageuse Jeanne d'Arc, qui depuis fut appelée Jeanne la Pucelle ou la Pucelle d'Orléans, native de la paroisse de Saint-Remy, entre Domprein et Vaucouleurs.

V. Quand je dis que ce fut un coup de faveur de la Mère de Dieu, comme je ne parle point par cœur, ainsi ne prétends-je nullement lui attribuer la gloire d'une action où elle n'aurait point de part. Je sais bien qu'avant que cette Amazone reçût du ciel le commandement de prendre les armes et l'habit d'homme, et de s'aller présenter au Roi, elle avait déjà eu révélation que Charlemagne et Saint Louis priaient Dieu pour lui et pour la délivrance d'Orléans. Je n'ignore pas que la créance très bien fondée, qui a pris pied dans les esprits des Français, est que l'Archange Saint Michel, à qui cette fille était fort dévote, fut l'entremetteur de ce glorieux emploi et celui qui lui en porta la nouvelle; et qu'à ce sujet il est invoqué comme tutélaire très particulier de la France, voire que c'est avec grande probabilité que quelques-uns estiment que ce fut en reconnaissance de cette signalée faveur que Louis XI, fils de Charles, institua l'Ordre de Saint-Michel quelques années après, c'est-à-dire l'an 1469. Mais aussi prierai-je l'équitable Lecteur de vouloir considérer en premier lieu que cette fille, dès son bas âge, fut nourrie dans le sein de la Sainte Vierge qui l'avait faite tout ce qu'elle était, et que quiconque ne la rencontrait point au logis de son père ou à la suite de ses brebis, il était assuré qu'il la trouverait priant Dieu et la Sainte Vierge dans un petit Ermitage qui n'est pas loin de Vaucouleurs, nommé Notre-Dame de Beaumont. C'était en ce lieu qu'elle versait tous les plus doux sentiments de son cœur dans celui de la Mère de Dieu, et où réciproquement elle recevait de la Vierge nonpareille des faveurs tout-à-fait singulières. Et comme ce fut en cette même Chapelle qu'elle reçut la commission dont nous parlons (1), il y aurait peu d'apparence de croire qu'autre que celle qui préside en ce lieu l'eût baillée à ce Saint Archange, et qu'autre que la Vierge des Vierges eût choisi cette pucelle.

(1) Hubertus Momoretana, etc.

VI. En outre, je le supplie de peser mûrement les paroles d'un bon poète, lequel a rédigé par écrit les guerres des Anglais en sept livres de très beaux vers. Voici comme au sixième livre il fait parler l'Ange Saint Michel à cette bergère :

Blancheur du chaste lis, délices de la terre ;  
 Chères amours du ciel, qui méprisez la guerre  
 Que Vénus et son fils font à la chasteté,  
 Et qui fais dans tes mœurs luire la pureté,  
 Celle que le grand Dieu reconnaît pour sa Mère  
 Me fait venir ici du plus haut hémisphère,  
 Afin de t'avertir de son commandement ;  
 Ecoute son désir et le fais promptement.  
 Pour un faible fuseau prend ces luisantes armés,  
 Qui doivent par le sang faire cesser les larmes.  
 Charge ton dos de fer; couvre de ton pavois  
 Charles le puissant Roi de l'Empire François.  
 C'est le vouloir de Dieu, c'est celui de Marie,  
 Que ta puissante main repousse la furie  
 De ce peuple insolent qui croit qu'un bras anglais  
 Doit désormais porter le sceptre des Français.

En troisième lieu, qu'il me dise pour quel sujet on aurait fait peindre au beau milieu de l'étendard sous lequel marchaient les troupes Françaises une image du Sauveur du monde, tenant un lis blanc à la main et aux deux côtés les noms de Jésus et Marie. N'était pour témoigner qu'après le Prince Jésus, à qui appartiennent tous les empires de la terre, la glorieuse Vierge comme Générale des armées de Dieu et Protectrice spéciale de la France avait la meilleure part en ce dessein.

VII. Ce fut donc sous les favorables auspices de cette invincible Guerrière que l'an mil quatre cent vingt-neuf Jeanne fut conduite à Charles VII, qui était pour lors à Chinon, par le sieur Robert de Vaudricourt, gouverneur de Vaucouleurs, où, après diverses épreuves, tant de sa commission que de sa virginité, le Roi lui fit donner des armes et la mit à cheval. Elle lui demanda une épée qui était en l'Eglise Sainte Catherine de Fierbois enterrée derrière l'autel avec les cendres d'un certain Chevalier de qui on ne dit pas le nom, sans que personne sût qu'elle fût là. Le Roi y ayant envoyé, on trouva une épée qui était marquée de trois croix, les autres disent de trois fleurs de lis, et qui était couverte de rouille. On ne l'eût pas plutôt baillée à la Pucelle, que comme elle la considérait, la rouille tomba de

soi-même au grand étonnement du Roi et de tous ceux qui étaient là présents. La Pucelle la ceignit alors, et depuis s'en servit toujours en la guerre. Le Roi lui ayant baillé quelques troupes selon qu'il les pouvait fournir, elle s'en alla droit à Orléans que bloquaient les ennemis, et ayant passé au travers de leur armée pour rafraîchir et encourager les assiégés, elle contraignit bientôt les Anglais de quitter tous leurs forts qui arrivaient jusqu'à soixante, et de lever honteusement le siège, après avoir été bien battus en diverses rencontres et avoir perdu quantité de leurs plus braves soldats et capitaines. La nouvelle de cette journée ayant remis le cœur au Roi et à tous les bons Français, on vit accourir de toutes parts la noblesse avec de nouvelles troupes qui firent en peu de temps une grosse et puissante armée. D'autre part les Anglais étonnés, et craignant que ce ne fût le premier coup de leur retraite de la France, faisaient tout leur possible afin de s'y pouvoir maintenir. Mais la Pucelle ayant prié le Roi de poursuivre la pointe de ses armes victorieuses, lui remit entre les mains une bonne partie des villes de Champagne et de Picardie, et lui fit instance de se faire consacrer à Reims, où pendant cette auguste cérémonie elle tint toujours l'étendard Français. A quelque temps de là, Charles, favorisé de plus en plus du secours du ciel, fut reçu dans sa bonne ville de Paris, où l'an mil quatre cent trente et un, Henri, Roi d'Angleterre avait aussi été couronné Roi de France en l'Eglise de Notre-Dame. De là ayant repris sur les Anglais la Guienne, la Normandie et le reste des provinces qu'ils tenaient, il les pressa si vivement qu'il leur fit repasser la mer afin de démêler les affaires qu'ils avaient en Angleterre. Ainsi par la faveur que la glorieuse Vierge fournit à la France, elle fut délivrée tout-à-fait de l'importunité de ces gens, et Charles fut rétabli dans la paisible possession de ses Etats.

*L'Espagne.*

VIII. L'Espagne n'a pas été exempté de fléaux; aussi a-t-elle expérimenté à son tour, qu'il n'y a si petit service rendu à la Reine du ciel qu'elle ne reconnaisse largement. Elle en fit l'épreuve l'an douze cent et douze (1), lorsque Mahomed, Roi des

(1) Præter citandos autores referunt Mariana, lib. 11, de rebus Hispan. c. 23. Ribadeneira in vita Sanctorum. 16. Julii, etc.

Sarrasins, ennemi juré du nom Chrétien, se jeta dans le Royaume de Grenade avec une armée qui semblait devoir faire écrouler les deux poles du monde, et avec dessein d'exterminer tous ceux qui font hommage à la Croix. Le Roi Alphonse huitième, surnommé le Bon, ayant obtenu à cet effet du Pape Innocent troisième des indulgences fort amples, se croisa avec les Rois d'Aragon et de Navarre, et s'en alla devers Boëza, ville de Grenade, par des chemins égarés et malaisés à tenir, conduit par un paysan, que depuis l'on crut avoir été un Ange, car il ne parut jamais après les avoir mis hors de danger. Le seizième de juillet on battit a ux champs contre l'ennemi, les soldats Catholiques ayant été au préalable munis des armes Chrétiennes des Saints Sacrements, et la Sainte Messe célébrée en présence de toute l'armée. La Croix allait devant, et au milieu de l'étendard royal était peinte la Mère de Dieu tenant son fils entre ses bras, de qui la seule vue réjouissait les combattants et les remplissait de courage. On remua les mains assez longtemps sans qu'on pût apercevoir à qui demeurerait la bataille ; voire du commencement les Catholiques furent contraints de reculer. Mais bientôt leur Conductrice leur mit tellement le cœur au ventre, et jeta une telle épouvante au camp des ennemis, qu'il en demeura plus de deux cent mille sur la place sans qu'on perdit plus de vingt-cinq ou trente Chrétiens. Le Roi Alphonse envoya lui-même le narré de cette journée au Pape Innocent, et Roderic Ximenès, Archevêque de Tolède, qui était comme l'âme du combat, en a écrit l'histoire, où il ajoute que son porte-croix s'étant jeté au travers des Sarrasins avec le signe de notre salut, jamais il ne fut endommagé, quoique le bâton de la Croix qu'il portait se trouvât hérissé de flèches, et qu'il en fût lui-même tout couvert.

*L'Angleterre.*

IX. Que n'a jadis fait l'Angleterre pour honorer la Mère de Dieu, lorsqu'elle se glorifiait d'être la nourrice des Saints, et la bien-aimée du ciel ? Mais quelle faveur ne recevait-elle point en reconnaissance de tant de services. Quand celle que raconte Thomas Walsingham (1), historien anglais, savoir est que de sa

(1) In hist. Anglorum in Henrico IV.

propre main elle fit présent à Saint Thomas, Archevêque de Cantorbéry et Primat d'Angleterre, de la sainte Ampoule pour le Sacre des Rois anglais, se trouverait seule, ne serait-ce pas un témoignage d'affection qu'on ne pourrait assez admirer ? Si ne faut-il pas oublier ce qu'écrivit Henri de Hutindon au second livre de son histoire d'Angleterre, savoir est que la Sainte Vierge, le propre jour de sa Nativité, délivra la ville de Londres qui se trouvait étroitement assiégée par les Dacques l'an troisième du règne d'Ethelred. Ce qui fit que les Arthur, Rois d'Angleterre, gardèrent depuis la sainte coutume de porter l'Image de la Vierge en leurs armées, comme s'assurant d'être toujours victorieux par le moyen de celle sous les auspices de qui ils combattaient.

X. J'en dirais tout autant de l'Allemagne, de la Pologne, du Portugal, et de quelques autres Etats, dont j'ai fait voir au premier Traité (1) la merveilleuse affection à servir la Mère de Dieu, si je ne craignais d'attiédir le Lecteur par le récit de plusieurs événements qui ont beaucoup de ressemblance les uns avec les autres, et qui n'ont pas été oubliés par ceux qui ont plus curieusement recherché les particularités de ces mêmes Etats. Qu'il lui suffise de savoir qu'il ne s'en est jamais trouvé aucun, lequel se soit affectionné à l'honorer, de qui elle n'ait reconnu libéralement les services, et à qui elle n'ait fait paraître es occasions qu'il n'y a rien de perdu de tout ce qui est fait pour son amour.

§. III. — De la reconnaissance de la Mère de Dieu à l'endroit des villes qui lui ont été particulièrement dédiées.

#### Rome.

I. La ville de Rome a rendu et rend tous les jours de grands services à la glorieuse Vierge, comme j'ai montré en un autre endroit (2), aussi en a-t-elle reçu des faveurs qui ne se peuvent estimer. Entre autres elle aura sujet de conserver jusqu'à la fin du monde la mémoire de celle qui lui fut octroyée l'an cinq cent nonante (3), du temps du grand Pape Saint Grégoire. La peste y était si embrasée qu'elle avait déjà emporté une bonne partie du peuple Romain. Le mal ne pardonnait aux grands non plus qu'aux petits, non pas même à la personne sacrée de Pélage se-

(1) Cap. 12.

(2) Tract. 1. cap. 12. §. 5.

(3) Baronius eo anno, post S. Greg. pluribus locis. Greg. Turon. lib. 10.

hist. Franc. cap. 10. S. Antonin. 4. p. tit. 15. cap. 24. §. 2. Sigonius, l. 1. de regno Italiae, an 500 et 591. etc.

cond, prédécesseur de Saint Grégoire au Saint-Siège. On voyait les dards et les flèches de feu tomber du ciel, et il n'y avait personne si aveugle qui ne jugeât par les effets que Dieu était merveilleusement courroucé. Saint Grégoire se mit à prêcher la pénitence et ordonna sept processions, qu'on appelle Litanies, dont la première fut des Ecclésiastiques, la seconde des Lais, la troisième des Moines, la quatrième des Religieuses, la cinquième des Mariés, la sixième des Veuves et la septième des petits Enfants. Elles se rendirent toutes à Sainte Marie la Grande, où les prières et les larmes redoublèrent l'espace d'une heure, et il n'y eut cœur si dur qui ne fût ému à crier miséricorde. Car le spectacle était bien si funeste, que les hommes tombaient morts comme mouches. Ce qui se pourra facilement conjecturer de ce qu'on écrit, que pendant le peu de temps que cette dévotion publique dura, on en compta jusqu'à quatre-vingts qui furent renversés sur le carreau. Alors fut entonné par neuf diverses fois à l'honneur des neuf Chœurs des Anges le *Kyrie eleison*, prière voirement courte, mais très propre à fléchir la miséricorde de Dieu, et depuis insérée au Saint Sacrifice de la Messe par l'ordonnance du même Saint Grégoire (1). Ce nonobstant, le mal allait empirant, et voyait-on force personnes rendre l'âme en étternuant ou en baillant ; d'où l'on croit être sortie la coutume de saluer ceux qui étternuent, et de faire le signe de la Croix lorsqu'on baille. Chacun croyait que la capitale du monde dût être changée en un désert. Le dernier recours, et comme l'ancre sacrée, fut l'Image de la glorieuse Vierge faite par l'Évangéliste Saint Luc, que Saint Grégoire fit porter en procession, où il se trouva en personne, comme il faisait d'ordinaire en tous les autres exercices de piété. A mesure que les troupes avançaient, l'on entendit tout à coup la musique du ciel et les Anges qui chantaient le Cantique Pascal : *Regina cœli lætare, alleluia, quia quem meruisti portare, alleluia, resurrexit, sicut dixit, alleluia*. A quoi Saint Grégoire ajouta promptement ces derniers mots que l'Église a toujours retenus : *Ora pro nobis Deum, alleluia*. Et alors plusieurs personnes aperçurent un Ange sur la tour d'Adrien, qui depuis à ce sujet a été nommée le Château Saint-Ange, lequel remettait son coutelas dans le fourreau en signe

(1) Lib. 7. ep. 64.

que la peste cesserait bientôt, comme de fait il arriva. Qui sera curieux d'apprendre comme l'an huit cent quarante-sept, et le premier du Pontificat de Léon quatrième, cette même ville fut délivrée d'un basilic funeste, dont le souffle envenimé avait déjà étouffé un grand nombre de gens, et comme il fut tué par la Sainte Vierge, de qui l'Image fut publiquement portée par les rues le jour de son Assomption, qu'il lise le Cardinal Baronius ès Annales de la même année.

*Constantinople.*

II. La ville de Constantinople a été jadis appelée la seconde Rome ; et il serait malaisé de juger laquelle des deux l'emporterait pour le regard de la piété envers la Mère de Dieu, si celle d'Orient eût aussi bien su maintenir son bonheur que l'autre. Car tant qu'elle retint la vraie Religion , elle fut l'œil du monde et la merveille des villes, et fut nommée par excellence la Cité de la Bienheureuse Vierge, laquelle réciproquement fit des merveilles pour la maintenir, nommément en la préservant plusieurs fois de l'invasion de ses ennemis. Entre autres l'an six cent vingt-cinq (1), Heraclius étant occupé à la guerre Persique, Chosroès, Roi de Perse, s'avisa de faire jouer une contre-mine; en effet, il sollicita les Huns Occidentaux à venir surprendre la ville Royale pendant l'absence de l'Empereur, espérant que par ce moyen il ferait tourner bride à l'armée Chrétienne, qu'il avait pour lors sur les bras. Voilà donc ces Barbares campés devant la ville, qui la battent furieusement l'espace de dix jours ; mais, lorsque la prospérité leur enfle davantage le cœur, et que d'autre part les pauvres assiégés semblent plus abattus, la Reine du ciel leur vient au secours, en la manière que je vais dire après l'Historien Cedrenus. Elle sortit de grand matin de l'Eglise des Blaquernes joignant la ville, comme de sa plus chère demeure, et traversa le camp des ennemis, accompagnée de deux Eunuques tant seulement. Les Huns se persuadant que c'était l'Impératrice qui allait trouver leur Prince pour traiter avec lui en l'absence de son mari, ne firent nulle difficulté de lui donner passage, s'attendant néanmoins toujours de charger les troupes qu'ils avaient vues peu auparavant partir de la ville. Mais

(1) Theophanes in Annalibus Græcor. Cedrenus in compendio hist.



comme ils virent qu'elle passait les tranchées sans mot dire, ils la suivirent à grands pas, ne s'apercevant nullement que c'était un jeu joué du ciel, afin de les aveugler tous. Car, comme ils l'eurent attrapée, elle se déroba de leurs yeux avec ceux qu'elle conduisait, et jeta une telle frayeur dans leurs cœurs, et une si grande confusion dans leurs esprits, qu'ils s'acharnèrent les uns contre les autres, en sorte que si la nuit ne les eût dé mêlés, il n'en fût pas échappé un seul. Le lendemain les Capitaines visitèrent le camp, et ayant reconnu l'étrange dégât qui s'y était fait, ils levèrent le siège en diligence. Mais la Mère de Dieu ne les poursuivit pas moins âprement par'eau qu'elle n'avait fait par terre, de manière qu'ils demeurèrent quasi tous sur la mer. Le Rituel des Grecs dit que la ville fut pour lors investie de deux armées, dont l'une était conduite par Sarbarus, Lieutenant de Chosroès, l'autre par Chaganus, Général des Scythes et des Mysiens, mais si puissantes, qu'à peine y avait-il un Grec contre dix de ces Barbares. Il dit de plus, que pendant que ces impies jetaient des blasphèmes contre le ciel, le Patriarche Sergius faisait des merveilles à encourager le peuple à recourir à la Mère de Dieu, de qui il porta l'Image qu'il avait tirée de l'Eglise Notre-Dame de la Guide le long des murailles, avec les sacrés Suaires et autres Reliques de la même Vierge qui étaient conservées là dedans. Finalement il ajoute que ces Barbares s'en voulant fuir, furent repoussés au port des Blaquernes, devant l'Eglise de la Vierge, et que comme ils étaient éperdus, ceux de Constantinople sortirent sur eux, jusqu'aux femmes et aux petits enfants, et ne cessèrent de les défaire qu'ils ne fussent las de tuer.;

III. Cinquante-trois ans après, Constantinople fut attaquée par les Sarrasins avec une puissante armée, depuis le mois d'avril jusqu'à celui de septembre. Mais la Sainte Vierge (1) combattit encore contre eux et leur envoya tant d'incommodités, qu'ils furent contraints de se retirer, et ceux qui étaient restés furent pour la plupart exposés à la merci des tempêtes et à la furie des vents. L'an 717, avant que l'Empereur Léon Isaurique se fût abandonné au malheur des Brise-images, les mêmes Sarrasins revinrent à la charge et tinrent une armée devant la

(1) Theophanes loco cit.

ville l'espace de trois ans entiers. Alors fut portée solennellement la même Image de la Mère de Dieu le long des murailles pour la convier à secourir sa chère Cité. Elle fit tout aussitôt, et fournit sur le champ un riche dessein à l'Empereur, qui fut d'envoyer deux brûlots ou navires embrasés de feu grégeois au milieu de la flotte Sarrasine, qui était composée de huit mille navires. Ce qui lui réussit si heureusement, qu'on eût cru voir une forêt de haute futaie en feu. Alors chacun commença de se sauver le mieux qu'il put, quoique pour néant, car les uns furent enfoncés dans les tortis des eaux, les autres ayant passé la mer Ægée, furent accueillis d'une grêle de feu, qui fit aussitôt bouillir la mer, et ayant fondu la poix des vaisseaux, les tira tout soudain à fond sans qu'il échappât plus de dix personnes, que Dieu réserva pour publier partout l'infortune de leurs compagnons et la gloire de la très sacrée Vierge. De ceci, outre le témoignage de plusieurs très graves Auteurs (1), le Pape Grégoire second fit une très honorable mention en la lettre qu'il adressa à Germain, Patriarche de Constantinople, et qui fut publiquement lue au second Concile de Nicée. Le peuple de Constantinople, pour se montrer reconnaissant de tant de faveurs qu'il avait reçues de la Mère de Dieu, employa en actions de grâces les nuits entières qui précédèrent et qui suivirent ces trois journées. De plus on institua une fête qu'on nomma Notre-Dame la Droite, ou Notre-Dame sans repos, d'autant que toutes ces nuits là, ceux de Constantinople furent sans s'asseoir et sans fermer l'œil, priant sans cesse et sans répit devant l'Image de la Sainte Vierge. Et pour le même sujet l'Hymne qu'on lui chantait pour lors portait aussi le nom de la fête et s'appelait l'Hymne sans repos. Cette fête se faisait le samedi de la cinquième semaine du Carême, ainsi qu'il est expressément rapporté au Rituel des Grecs.

*Lorette.*

IV. Ceux qui savent tant soit peu ce que c'est que la dévotion de Notre-Dame de Lorette (mais qui ne le sait ?) ne s'étonneront jamais que la Sainte Vierge l'ait prise en sa très particulière protection. Elle le fit spécialement paraître lorsque le Pape Léon

(1) Theophanes in Annalibus Græcor. Vincent. Bellovac. lib. 23. Speculi hist. cap. 27. Sigebertus in Chronico. Baron. an. 717 et 718.

dixième tenait le gouvernail de l'Eglise. Car Selim (1), Empereur des Turcs, fils de Mahomet, se figurant que rien ne lui était impossible et menaçant hautement les trésors de cette sainte chapelle, qui jamais n'a été violée, jeta dans l'Italie une grosse flotte de Pirates, qui ayant couru l'Esclavonie et la Pouille, prirent port à Recanati, où ils mirent tout à feu et à sang. Mais, comme sans nul empêchement ils s'avançaient vers le bourg de Lorette, ils connurent bientôt que ce lieu, quoique dégarni de défense humaine, n'était pas pourtant abandonné du secours du ciel. Car le seul aspect de l'Eglise de Lorette les effraya tellement, que sans oser passer plus outre ils furent contraints de rebrousser chemin et de se rendre à leurs vaisseaux. Et Selim, auteur de cette sacrilège entreprise, en paya bientôt les intérêts, car il mourut peu après d'un chancre qui lui fit commencer en cette vie des tourments qui ne finiront jamais.

*Paris.*

V. Paris, les délices de la France, le séjour ordinaire de nos rois, la bien-aimée de la Vierge, ainsi que j'ai fait voir ailleurs (2), l'an huit cent quatre-vingt et sept reçut une preuve toute évidente que le service qu'elle rend à la Reine du ciel lui est très agréable (3). Car elle la délivra miraculeusement à la sollicitation de saint Germain et de sainte Geneviève, qui sont les deux grands Protecteurs et Patrons de cette noble ville.

*Le Puy.*

VI. Il y a voirement près de quatorze cents ans, que la glorieuse Vierge est très religieusement servie en la ville du Puy en Velay. Et il semble qu'il ne se puisse rien ajouter à l'oracle du Pape Léon neuvième, qui se trouve dans un Bref adressé à Etienne de Mercœur, Evêque du Puy, à qui il envoie le manteau archiepiscopal. La bulle, écrite en écorce d'arbre, est encore aujourd'hui révéree, et gardée ès archives de la fameuse Eglise de Notre-Dame, où il est porté qu'entre toutes les Eglises qui sont dédiées à la Sainte Vierge, celle du Puy est la plus visitée, la plus honorée et la plus aimée des Français. Mais qui mettra d'autre part les faveurs qu'elle a reçues du ciel

(1) Turselinus, lib. 2. hist. Lauret. cap. 49.

(2) Tract. 1. cap. 12. §. 5.

(3) Baron. an. 887.

en reconnaissance de cette dévotion, verra plus clair que le jour que la Vierge sa Tutélaire a eu les yeux sur elle de jour et de nuit. Car où trouvera-t-on une ville tant de fois attaquée, et toujours délivrée comme celle-ci ? Quelle sera l'autre qui se pourra vanter de n'avoir en un si long temps expérimenté ni la rage des hérétiques, ni la furie des barbares, qui si souvent ont inondé la France ? Je ne veux pas toutefois nier que lorsque le grand déluge des Sarrasins se déborda de telle sorte que le Languedoc, la Provence, l'Aquitaine et beaucoup d'autres endroits de la France en pensèrent être submergés, ils ne soient entrés dans le Puy, les villes étant pour lors plus à l'abandon qu'en défense. Mais sais-je bien qu'ils portèrent tant de respect à l'Eglise de la Sainte Vierge, qu'il ne s'y trouva aucun vestige de leur insolence ; ce qui serait malaisé de vérifier de nulle autre. Voire lisons-nous que les Sarrasins occidentaux ayant appris les merveilles qui se faisaient en cette Eglise à l'invocation de la Vierge, y vinrent à grosses bandes pour demander secours contre les tempêtes et les grêles, dont ils étaient grandement incommodés, et que leurs vœux ayant été exaucés, ils envoyèrent à ladite Eglise force beaux présents ; coutume qui a depuis continué plusieurs années. Bref, il faut espérer que la prophétie qui se lit dans la très ancienne Eglise de cette ville-là, aura lieu jusqu'à la fin du monde. En voici la substance :

Ce que tu vois, passant, c'est une cité sainte  
 Par la Vierge gardée et des Anges enceinte,  
 Qui se rit des efforts des plus fiers ennemis,  
 En vertu du renfort que Marie y a mis.

*Chartres.*

VII. La noble ville de Chartres, qui est en la Beauce, dispute l'antiquité avec toutes les villes du monde, qui se glorifient de la protection de la Mère de Dieu. Que si elle a rendu de grands services à sa gardienne, elle en a par échange reçu de si bons offices, qu'il serait impossible de les raconter en peu de temps. L'un des plus signalés (1) est celui que la Vierge leur fit l'an

(1) Ex monum. Eccles. Carnot. S. Antonin. 2. part. hist. tit 16. c. 12. Vincent. Bellovac. lib. 29. hist. c. 46.

## **Fin de l'aperçu**

La suite du livre est en qualité visuelle diminuée. Le livre est toutefois complet.

Il est possible de se procurer à prix abordable une édition papier du livre en visitant le site suivant :

***[canadienfrancais.org](http://canadienfrancais.org)***

Ce PDF peut être distribué librement. Plus de détails à la dernière page.

neuf cent et huit, ou neuf cent et onze, comme disent les autres, régnant en France Charles-le-Simple; et Gancelin ou Gonseau séant quarante-septième Evêque de Chartres. Alors un certain Rollo ou Raoul, sorti voirement d'une illustre maison de Bavière, homme fier et barbare, étant chassé de son pays, vint fonder en France avec un grand nombre de voleurs et de pirates, qui s'étaient joints à lui en divers endroits. Il les faisait tous grands et puissants par espérance, et entre autres il leur promettait des merveilles du riche butin de Notre-Dame de Chartres, qu'ils allaient pour lors assiéger. En effet, ils étaient venus fort mal à propos pour les pauvres Chartrains, qui n'avaient alors nul moyen humain de se défendre. La nécessité jointe à leur dévotion ordinaire les fit recourir à la Mère de Dieu, dont ils gardent la chemise ni plus ni moins que le Bouclier fatal, et le Palladium de leur ville. Ils la tirèrent de leur trésor, et la portèrent le long des remparts. Dès que les ennemis la virent déployée en forme d'enseigne, ils se mirent à rire comme des fous, et à tirer contre plusieurs coups de flèches; ce qui à la fin leur coûta bon. Car ils furent frappés d'un si étrange aveuglement, qu'il ne leur fut jamais possible d'aller ni avant, ni arrière. Ce qui donna occasion aux assiégés de sortir et de se jeter sur cette troupe ramassée, qu'ils ne cessèrent de tailler en pièces, jusqu'à ce qu'ils furent ennuyés de voir le sang et le carnage. Le lieu où ce massacre fut fait est encore aujourd'hui appelé le Pré des Reculés. Rollo leur capitaine se sauva à la bonne heure pour lui; car depuis Dieu l'ayant touché il se fit Chrétien, et fut appelé Robert, du nom de Robert, Comte de Paris, qui l'avait tenu sur les fonts (1). Il eut aussi en mariage Gilla, sœur du roi Charles, et fut bisaïeul de Robert, qui conquit la Sicile et la Pouille, et qui surmonta les Vénitiens et Alexis, Empereur de Constantinople. Il sera loisible à un chacun de voir en l'histoire qui a été écrite de Notre-Dame de Chartres, comment l'an onze cent vingt-neuf (2), la Sainte Vierge enseigna à un certain le remède contre le feu Saint Antoine, nommé le mal des Ardents, lequel ravageait quasi toute la Beauce, et en outre les faveurs particulières qu'elle fit à ceux de Château-

(1) S. Antoninus 2. part. list. tit. 16. cap. 19. et cap. 2. §. 8.

(2) Lib. 9. miraculo 31.

Landon, de Bonneval et de Saint-Malo, en suite de la bonne volonté qu'ils témoignèrent pour la réparation de son Eglise de Chartres qui avait été brûlée.

VIII. N'oublions pas ici ce qui arriva en la même ville l'an mil et vingt, lorsque pour la troisième fois la noble Eglise de Notre-Dame fut brûlée par le feu du ciel. Les Chartrains n'ayant point de plus grand désir pendant cet horrible embrasement que de voir qu'il leur fût humainement impossible de garantir la chemise de la très sacrée Vierge, quelques citoyens des plus zélés n'épargnant pas leurs propres vies, se jetèrent au travers des flammes pour aller prendre la châsse où elle est gardée, et la chargeant sur leurs épaules, se rendirent en un endroit voûté qui est sous le pavé de l'Eglise. Chose merveilleuse ! ils n'y furent pas plutôt arrivés, que les tours du clocher tombèrent, les cloches et le couvert de l'Eglise qui était de plomb se fondirent, les colonnes qui soutenaient la voûte de l'Eglise furent renversées et attirèrent en bas tout ce qu'elles portaient avec un horrible fracas. L'embrasement dura quelques jours sans qu'on y pût apporter aucun remède, et chacun se persuadait que ceux qui étaient sous la voûte d'en bas auraient été écrasés ou réduits en cendres, ou véritablement qu'ils seraient morts de faim ou de frayeur, et que la Sainte Chemise aurait aussi passé par le feu ; mais il en arriva bien autrement. Lorsque on eut nettoyé le passage afin de les aller visiter, on les trouva sains et gaillards, sans aucune marque d'incommodité. On vit aussi que la châsse n'avait aucunement été endommagée, et que le ciel avait eu un soin bien particulier de conserver ce précieux gage auquel consiste le bonheur de la ville de Chartres. De dire quelle fut pour lors la réjouissance publique, et les actions de grâces que l'on rendit à Dieu et à sa Sainte Mère ; c'est chose qui passe mon pouvoir.

IX. Je ne veux non plus passer sous silence ce qui a été remarqué par de bons auteurs, savoir est que l'an soixante-huit du siècle passé, moyennant la favorable assistance de leur Tutélaire, ils repoussèrent valeureusement les Huguenots qui les tenaient vivement assiégés. L'éloge latin, qui est resté pour monument de cette heureuse délivrance, a été rendu en cette manière par Sébastien Rouillard, historiographe de Notre-Dame de Chartres :

Tandis qu'une nouvelle et fausse opinion  
 Divise ès cœurs français leur antique union,  
 Et qu'on voit çà et là onder à grosses flottes  
 Les traîtres étendards des troupes huguenottes,  
 Chartres est assiégée et ses murs sont battus;  
 Mais qui ores de tours et donjons revêtus  
 Témoignent que la Vierge a sauvé cette ville  
 Du furieux assaut de la guerre civile.  
 Lignière y étant chef sur maints bons citoyens,  
 Qui n'y ont épargné leur vie et leurs moyens.

*Poitiers.*

X. L'ancienne ville de Poitiers a le renom d'être l'une des plus affectionnées au service de la Mère de Dieu qui soient au reste de la France; et ce qui est rapporté par l'historien de Poitiers est un témoignage assez clair de la protection spéciale qu'elle a prise de cette ville là. L'an mil deux cent et deux il arriva que le maire de la ville envoya un sien serviteur, homme d'esprit, mais de mauvaise conscience, à Périgueux, pour y expédier quelques affaires qu'il y avait. Les Anglais qui tenaient le Périgord ayant appris qu'il y était, et sachant d'ailleurs qu'en la ville de Périgueux, d'où il était natif, il avait un oncle bien connu et de bonne intelligence avec eux, le cajolèrent tellement, que, moyennant la somme de mille livres, il promit de leur livrer la ville de Poitiers. C'était lors le temps de Carême, et il leur assigna le jour de Pâques pour exécuter leur entreprise, pendant que les citoyens seraient occupés à faire leurs dévotions. Les Anglais, se fiant à lui, firent si bien leur jeu que sans être aperçus d'aucun ils se rendirent aux portes de la ville sur la minuit du Samedi Saint. Le maire étant en dormi, le serviteur déloyal entra dans sa chambre, et usa de toute diligence pour avoir les clefs de la porte que son Maître avait mises à l'ordinaire dessous le chevet de son lit. Mais voyant qu'il ne les pouvait trouver, il s'en alla sur la muraille, et s'étant fait connaître aux ennemis, il leur jeta un billet par lequel il les assurait de leur bailler tout contentement sur les quatre heures du matin. Le temps précis étant venu, il entra de réchef dans la chambre de son Maître, et lui dit que les portiers attendaient les clefs de la tranchée, parce qu'il y avait un gentilhomme lequel était pressé de partir en toute diligence pour aller trouver le Roi. Le maire ajoutant foi aux paroles du traître, se mit à chercher les clefs; mais



ne les ayant pu trouver, il se douta de quelque trahison. C'est pourquoi se jetant promptement hors du lit, il mit ordre que plusieurs citoyens bien armés s'allassent rendre aux portes de la ville, nommément à celle de la tranchée, qui était la plus dangereuse. Lui cependant, accompagné de quelques-uns du conseil de la ville, entre dans l'Eglise de Notre-Dame la Grande, afin de recommander le tout à Dieu, et à sa glorieuse Mère. Comme il prie devant l'autel, il voit entre les bras de l'Image de la Sainte Vierge les clefs de la ville, et ayant rendu grâces à Dieu et à celle qui avait délivré la ville, il s'en va droit à la porte de la tranchée. Tandis une frayeur panique, ou pour mieux dire une épouvante venue du ciel, s'était jetée dans le camp des Anglais; de manière qu'ils se battaient et s'entretuaient les uns les autres. Le bruit s'étant répandu par la ville, on sonne le tocsin, on accourt de toutes parts à la porte de la tranchée; on monte sur la muraille, on aperçoit par les créneaux plus de quinze cents Anglais étendus par terre; on entend d'horribles clameurs de personnes qui s'animaient de plus en plus au massacre. On fait une sortie sur eux, on en dépêche une partie, les autres on les prend prisonniers. Etant amenés à la ville, ils confessèrent que sur les quatre heures du matin ils avaient vu sur les murailles une Reine majestueuse au possible, avec un Evêque et une Religieuse (on croit que c'était Saint Hilaire et sainte Radegonde, dont les Reliques étaient gardées en la ville de Poitiers) qui conduisaient une puissante armée, laquelle ayant fondu sur eux en avait défait une partie, et que les autres surpris d'une extrême frayeur, s'étaient tués eux-mêmes ou jetés sur leurs compagnons. Les Poitevins voyant ces merveilles, s'en allèrent faire leurs Pâques avec des sentiments de douceur et d'actions de grâces extraordinaires; et dès lors, en reconnaissance d'une protection si particulière que le ciel avait daigné prendre de leur ville, ils ont toujours continué de faire une procession solennelle le lendemain du jour de Pâques autour des murailles de la ville.

XI. L'ancienne tradition raconte je ne sais quoi de semblable de la noble ville de Rennes; savoir est que les mêmes Anglais ayant fait une mine secrète sous la ville afin de la faire sauter, et la mine étant quasi prête à jouer, environ la minuit toutes les cloches de l'Eglise de Saint-Sauveur sonnèrent d'elles-mêmes.

mes jusqu'à trois fois; et que pour la troisième le Sacristain (lequel avait toujours trouvé les portes fermées, et personne du tout), venant pour la troisième fois, vit des cierges allumés sur l'autel de la Sainte Vierge, et s'aperçut que l'Image qui avait auparavant le bras serré contre son fils qu'elle portait, l'avait pour lors étendu contre le milieu de l'Eglise, comme voulant montrer quelque chose. C'est pourquoi il s'en alla en diligence avertir le Gouverneur de la ville de tout ce qui s'était passé. Le Gouverneur y accourut avec plusieurs citoyens, et ordonna que l'on mît des bassins au même endroit avec des balles dedans pour reconnaître par le mouvement les effets de la mine, et le complot des ennemis. On ne demeura pas long-temps à juger qu'il y avait de l'entreprise. Partant on éventa aussitôt la mine, et rendit-on sans nul effet le dessein des ennemis de la France. Voilà ce qu'en dit la tradition. Néanmoins le Président d'Argentray, homme aussi pieux que savant, qui a fort curieusement écrit les Annales de Bretagne, n'ayant fait aucune mention du secours miraculeux dont je viens de parler, bien qu'il ait traité de la mine, et de l'invention du Gouverneur qu'il dit avoir fait mettre des bassins avec des balles dedans en divers endroits de la ville, je n'en puis bailler autre assurance à mon Lecteur, sinon celle d'un bruit commun, et d'un narré que dans la ville de Rennes, les pères, de longue main, ont coutume de faire à leurs enfants. L'Image se voit encore aujourd'hui sur un autel de l'Eglise Saint-Sauveur avec le bras étendu contre le milieu de l'Eglise; mais de savoir si elle a été taillée de la sorte sans autre dessein, ou s'il y a eu du miracle, c'est ce qui serait malaisé.

*Soissons.*

XII. Il n'y a personne qui ignore le culte qui est rendu d'ancienneté à la très glorieuse Vierge en la ville de Soissons en Picardie. Hugues Farsy, Chanoine de Laon, écrivit un livre environ l'an onze cent et treize des merveilles quasi sans nombre que la même Vierge a faites en leur faveur, nommément arrêtant le cours d'une maladie populaire que l'on appelait les Ardents, qui était un certain feu malin qui les consumait tout vifs, et emportait une partie des habitants. Le même a rédigé par écrit un grand nombre de guérisons, et d'autres faveurs que la ville de Laon a reçues en considération de son ancienne piété,

et de l'honneur que de tout temps elle a rendu au cercueil de la Sainte Vierge.

*Tournay.*

XIII. L'an treize cent quarante la ville de Tournay, l'une des plus affectionnées de la Flandre au service de la Sainte Vierge, ayant été assiégée par les Anglais l'espace de quarante jours, fut réduite à telle extrémité qu'il ne lui restait pas de quoi vivre pour plus de quatre jours. Dans cette grande perplexité, on fit une procession à l'Eglise de Notre-Dame, qui est aussi la Cathédrale, en laquelle on porta les clefs de la ville à la Sainte Vierge, la priant de la recevoir en sa spéciale protection, et de la secourir en la nécessité où elle était. Cette dévotion publique ne demeura pas sans effet; car avant que les quatre jours fussent expirés, les ennemis levèrent le siège, et la ville fut rafraîchie.

*Malte.*

XIV. Lise qui voudra ce qui a été dit de la ville de Malte au premier Traité, et ce qu'écrit le docte Lipse (1) en faveur de la ville de Haut, où il apprendra que la Sainte Vierge, qui en est la protectrice, l'a plusieurs fois délivrée miraculeusement de l'invasion des ennemis, renversant leurs mauvais desseins.

XV. Bref, qui aurait entrepris, je ne dis pas de recueillir tout ce qui se pourrait mettre en avant sur ce sujet, mais d'en rapporter une bonne partie, il serait besoin qu'il parcourût toutes les villes de la Chrétienté, et nommément celles qui sont plus particulièrement dédiées au service de la glorieuse Vierge. Car je ne crois pas qu'on en puisse trouver une seule de qui la Reine de Bonté n'ait reconnu les services par quelque spéciale faveur. Mais le peu que j'en ai mis en avant pourra servir de montre, et suffira à mes intentions.

§. IV. — De la Reconnaissance de la Mère de Dieu envers quelques Empereurs et Impératrices.

I. Il est indubitable que jamais chose aucune, pour petite qu'elle fût, n'a été faite à l'honneur de la Reine du ciel sans avoir été suivie de quelque faveur de sa part. Mais comme les

(1) Virg. Hall. cap. 6 et 7.

actions des Grands passent avec beaucoup plus d'éclat et de montre, sur le théâtre de l'Univers, que les autres; ainsi les bons ou mauvais succès, les récompenses ou les peines qui les accompagnent, se rendent beaucoup plus remarquables. C'est pourquoi, ayant à discourir des Reconnaissances de la Mère de Dieu, j'en ai expressément mis à part quelques-unes qui ont été faites à de grands Princes et Princesses, non pour donner sujet à aucun de croire qu'elle fasse plus d'état d'un sceptre ou d'un diadème que d'un bon cœur, mais d'autant que les témoignages qu'elle leur a rendus d'une bienveillance réciproque sont plus signalés, à raison du rang qu'ils tiennent dans le monde; joint aussi que souvent ces personnes relevées ont des âmes plus nobles et des pensées plus généreuses que les autres, et qu'elles ont peine de se tenir dans la médiocrité, de quelque côté qu'elles se jettent.

*Constantin.*

II. Dieu verse pour l'ordinaire une certaine bénédiction sur les aînés, qui n'a pas manqué au grand Constantin, le premier des Empereurs Chrétiens. Ce prince, parmi plusieurs belles qualités qu'il eut, fut merveilleusement affectionné à la Mère de Dieu; à quoi ne servirent pas peu les bons avis de sa très sage et très dévote mère Sainte Hélène, de qui je parlerai peu après. Outre la noble ville de Constantinople, qu'il lui dédia solennellement, il lui bâtit encore la magnifique Eglise dont il a été parlé ailleurs (1), et se montra en tout et partout très zélé défenseur de son honneur. Aussi, se publiait-il tellement son obligé, qu'il lui attribuait, après Dieu, tout le bonheur qu'il avait eu en tant de rencontres, et les victoires qu'il avait remportées. Saint Augustin (2) dit de lui de grandes choses en fort peu de mots, savoir est qu'il a eu l'honneur de faire porter son nom à une ville qui a suivi de près la Métropolitaine du monde, voire qui l'a devancée en ce qu'elle n'a eu nul temple d'idoles; qu'il a longuement et heureusement régné; qu'il a tenu et maintenu seul l'empire de l'univers; que ses victoires ont égalé en nombre ses combats; qu'il a vu tous ses ennemis à ses pieds, ses enfants sur son Trône et tout le monde assujetti à leurs lois; qu'il est décédé d'une mort naturelle, chargé d'années, de palmes et de

(1) Tract. 1. cap. 12.

(2) Lib. 5. de Civit. cap. 25.

mérites. Que saurait-on ajouter à ces beaux éloges sinon le comble de tout le bonheur imaginable, c'est-à-dire qu'il a été Saint, et que l'Eglise l'honore comme tel ?

*Théodose le Jeune.*

III. Théodose le jeune, Prince né pour attérer l'hérésie et pour abattre les restes du paganisme, ne pouvait manquer d'aimer tendrement la Mère de Dieu. Son excellent naturel l'y attirait d'une part, et de l'autre les sages conseils de la vertueuse Pulchérie, sa bonne sœur, de qui le rang viendra un peu plus bas. Surtout il fit des merveilles pour le Concile d'Ephèse, dont il sera parlé ailleurs; et le succès en fut si heureux que l'honneur de la Mère de Dieu fut alors maintenu et mis jusqu'à son plus haut point. Et la Sainte Vierge lui en sut si bon gré qu'elle contribua grandement à le rendre l'un des plus heureux Princes qui jamais ait porté Couronne. Car il fut modeste comme une Vierge, austère comme un Religieux, chaste comme un Ange, dévot comme un Séraphin; il fut très bien versé ès lettres divines et humaines; si sage et si considéré, que ses actions et ses paroles demeuraient toujours dans l'égalité; si débonnaire qu'il eût voulu non seulement sauver les vivants, mais encore ressusciter les morts; si miséricordieux que toutes les misères des pauvres venaient à lui comme au père commun de l'Univers; si juste, qu'il faisait de son règne un âge d'or; si bien avec Dieu, que le ciel combattait pour lui et foudroyait visiblement ses ennemis. Bref, détournez tant soit peu la vue d'un fâcheux accident que lui causa une pomme de discorde, et vous direz que son règne, qui a été de quarante-trois ans de bon compte, a été le règne d'un Saint.

*Marcien.*

IV. Marcien son successeur et mari de sa sœur Pulchérie est l'un de ceux qui ont vécu sans reproche parmi les Empereurs; et cette sage Princesse ne pouvait mieux rencontrer au monde pour mener une vie angélique sur terre. Il était naturellement enclin à la piété, à la justice et à la compassion envers les nécessités du genre humain, au reste vaillant comme l'épée. Car il avait été nourri toute sa vie dans les armées, et durant son empire, jamais barbare n'osa branler, tant il était redouté. Il ne put pas vivre long-temps après sa chère partie, qui l'avait de-

vancé à prendre le chemin du Ciel. Ils avaient ensemble édifié à la Mère de Dieu l'Eglise tant renommée des Blaquernes, comme je dirai puis après traitant de Pulchérie, et lui avaient conjointement rendu plusieurs bons et agréables services ; ce qui l'obligea à leur impétrer un règne si florissant et accompagné de tant de bonheur.

*Léon.*

V. La Vierge ne comble pas seulement les cours de prospérité ; elle dispose de plus des empires et des états en faveur de ceux qui la servent. J'en prends à témoin l'Empereur Léon, qui succéda à Marcien. Son sort, conduit par l'amoureuse providence de la Mère de Dieu, mérite d'être ici rapporté. L'historien Nicéphore (1) raconte que quelque temps avant la mort de Marcien, Léon, qui était encore simple soldat, tirant vers Constantinople, rencontra un pauvre aveugle qui s'était fourvoyé du chemin, et comme il était de nature fort humain et débonnaire, il le conduisit par la main, ôtant avec un admirable soin de devant lui tous les encombriers qui le pouvaient faire trébucher. Les chaleurs étaient excessives, de sorte que comme ils approchaient d'une forêt, où depuis fut bâti ce beau Temple, dont je parlerai incontinent, le pauvre aveugle mourant de soif et de langueur, et ne se pouvant plus soutenir, se jeta par terre, suppliant son conducteur de lui trouver vite un peu d'eau, car il s'en allait défaillant. A ce mot, Léon double le pas, et comme il rôde le long de la forêt il entend une voix fort douce et agréable qui lui dit : Léon, de quoi te mets-tu si fort en peine ayant ce que tu cherches devant tes yeux ? Le voilà surpris d'une céleste frayeur, qui lui dérobe presque la connaissance, de sorte que plus il cherche, et moins il rencontre. Le Ciel en ordonnait ainsi, à ce que la Vierge lui parlât plus distinctement, comme elle lui fit, lui disant pour la seconde fois : Léon, qui dois bientôt être Empereur, en tel endroit de la forêt, parmi ces épais ramages, tu trouveras une fontaine assez trouble, au milieu d'un marais, puise de cette eau pour le rafraîchissement de l'aveugle, et prends de la boue pour lui oindre les yeux, au moyen de quoi il recouvrera la clarté. Connais au reste que je suis celle qui préside en ce lieu, et qui m'y plais

(1) Lib. 1. cap. 25.

de longue main, et bientôt tu connaîtras qui je suis. Qu'il te souvienne seulement lorsque ce que je t'ai prédit sera arrivé, que tu me dresses ici une Eglise; car je désire y être servie et reconnue par les merveilles que j'y ferai. Ces propos achevés, Léon s'en va à grands pas vers son malade, lui portant les remèdes de sa double misère, dont alors il ne se souciait presque plus, car il semblait rendre les derniers abois. Léon néanmoins, plein de courage et de confiance, lui présente l'eau qu'il a puisée, et lui frotte les yeux avec le limon qu'il porte en sa main, et soudain il reçoit la santé, la vue et le bonheur de voir sa Bienfaitrice ayant toute autre chose; car au même instant la Vierge se trouva auprès d'eux, et les ayant remplis de douceur et de consolation elle se retira dans la forêt. A peu de temps Léon fut fait Empereur ainsi que la Vierge le lui avait prédit. Il gouverna l'Empire l'espace de seize ans, et laissa de si belles marques de sa piété et de sa valeur, qu'il peut être mis au rang des meilleurs Empereurs. Mais il n'eut rien tant à cœur que d'accomplir promptement ce que la Vierge lui avait ordonné. Car il lui érigea au lieu qu'elle avait désigné une somptueuse Eglise, qui fut appelée de la Fontaine, où long-temps après se sont faits des miracles de toute façon, et nommément par la vertu que la Vierge avait conférée à cette eau, comme je toucherai un peu plus bas parlant de l'Empereur Andronic le vieux. Et l'historien Nicéphore, au livre quinzisième de son histoire, chapitres vingt-cinq et vingt-sixième, assure qu'il en a écrit un livre tout entier. Il en bâtit encore une autre sur le bord de la mer, toute ronde en forme de tour; aussi était-ce son dessein que la Mère de Dieu servit de boulevard et de défense à la ville royale, comme elle fit tant qu'elle y fut honorée avec son Fils.

*Zénon.*

VI. A Léon succéda l'Empereur Zénon, de qui j'ai dit ailleurs (1) qu'il consacra à la Reine du Ciel le Temple de Cizico en l'Hellespont, jadis bâti par le commandement de l'Oracle, et auparavant dédié au culte profane et impie de la Mère des dieux. Cela joint avec la miséricorde envers les pauvres, que la Vierge lui avait laissée pour ressource parmi ses grands dérè-

(1) Tract. 1. cap. 12.

gements, fut la cause de son bonheur. Car comme un jour (1) une bonne femme se fut adressée à la Vierge, la suppliant ardemment de vouloir prendre vengeance pour elle de l'Empereur, de qui elle avait reçu quelque tort, la Mère de Bonté lui répondit : Je le voudrais bien, mais ses mains m'empêchent de le faire. Il y a quelque apparence que sa mort pleine de douleurs et d'incommodités servit à châtier les excès qu'il avait commis pendant son règne en diverses manières.

*Justinien.*

VII. Il ne se peut nier que l'Empereur Justinien n'ait été l'un des plus dévots de la Mère de Dieu qui se puisse rencontrer. Il l'avait choisie pour sa Dame et pour la Gouvernante de ses affaires, dont il ne pouvait lui-même assez admirer le bon succès. Le vénérable Sabas, Abbé nonagénaire; lui avait prédit qu'il reprendrait la ville de Carthage, et qu'il la ramènerait à la connaissance de la vérité avec tout ce que ses prédécesseurs avaient laissé perdre par leur faute. Pour en venir à bout, sa Conductrice lui avait adressé deux Capitaines, qui étaient deux foudres de guerre, faisant trembler le monde devant eux, savoir est le grand Bélisaire et le brave Narsès, de qui j'ai naguères parlé (2). Aussi l'Empereur avait tant de sentiment de tous ces bienfaits, qu'il ne se pouvait contenter de lui édifier des Eglises. Il en bâtit en Samarie (3) par l'avis de Saint Sabas, à Constantinople (4), en Jericho (5), au Mont Sina (6), en Antioche (7), à Carthage (8), contre le mont Caucase (9) et autre part; en quoi même il était si fortuné que le Ciel lui découvrait les mines de marbre, et les bois de haute futaie pour fournir aux matériaux, comme il lui arriva lorsqu'il élevait la magnifique Eglise de Jérusalem, que les habitants appelèrent la neuve. Il avait consacré son Etat à la même Vierge et les bons desseins qu'il avait pour le réformer; et elle de sa part bénissait toutes les entreprises de son serviteur. Que s'il se fût toujours tenu attaché à sa conduite, et qu'il ne se fût si fort et si mal à pro-

(1) Prati spiritualis, cap. 175.

(2) §. Superiori.

(3) Ferreolus Locrius Mariæ Augustæ lib. 4. cap. 6.

(4) Procopius lib. 5. de Justiniani ædificiis.

(5) Ibidem.

(6) Lib. 2.

(7) Lib. 6.

(8) Niceph. lib. 17. cap. 13. et eodem Procopio.

(9) Cod. lib. 1. tit. 30.



pos embarrassé dans le gouvernement de l'Eglise, il entra en compétence avec les premiers Princes du monde.

*Justin II.*

VIII. Justin second, voyant le pitoyable état où se trouvait l'Empire lorsqu'il en prit possession, eut incontinent recours à la Mère de Dieu (1), lui dédiant la Synagogue des Juifs de Constantinople, afin de gagner par ce moyen ses bonnes grâces. La Vierge en sut bien avoir sa revanche. Car comme il eut dégénéré de ses bons commencements, il perdit aussi le sens sur la fin de sa vie. Mais elle lui vint au secours; et lui ayant rendu l'usage de la raison, le disposa à nommer pour son successeur le pieux et vertueux Tibère, et de plus lui bailla plusieurs salutaires avis, et surtout de faire pénitence des péchés qu'il avait commis.

*Maurice.*

IX. La vie de l'Empereur Maurice ressemble à une tapisserie historiée de diverses rencontres et de divers événements, tant bons que mauvais. Il a eu de grands vices aussi bien que de grandes vertus. Au moins ne peut-on pas nier qu'il n'ait été recommandable pour sa piété envers la Reine des Anges. Il en donna des preuves, dit Théophylacte en l'Histoire Mauritanique (2), en la guerre qu'il eut contre les Perses. Car il ne l'entreprit que sous la faveur de Marie, de qui le nom servait de mot de guet aux soldats. Elle de sa part ne manqua pas de reconnaître sur le champ cette confiance, lui mettant une belle et glorieuse victoire entre les mains. Et à ma partie ne doute nullement que ce ne fût la Mère de Dieu qui lui adoucit le cœur afin de prendre avec tant de résignation, comme il fit, la mort tragique de ses enfants et la sienne propre, n'ayant autre parole en bouche, lorsqu'elle lui fut dénoncée, que celle-ci : Seigneur, vous êtes juste, et votre jugement est équitable.

*Charlemagne. — Origine de la coutume de couronner les Rois des Romains.*

X. Charlemagne, le vrai portrait d'un parfait Empereur, était singulièrement dévot à la Sainte Vierge, à qui il dédia quelques Eglises, et nommément (3) en Sicambrie, à Munich et à Aix-la-

(1) Theophanes in Miscella.

(2) Lib. 5.

(3) Canis. lib. 5. de B. Virg. c. 23.

Chapelle, où il voulut être enterré. Et comme il avait mis son affection à ce lieu qu'il appelait sa Chapelle Royale, aussi s'étudia-t-il de le rendre le plus auguste qu'il put. Il fit venir de loin des colonnes de marbre et de porphyre de grand prix et en quantité afin de l'embellir (1); il fit faire les portes et les balustres de bronze massif; il fit couvrir le toit de plomb. Il l'enrichit de plusieurs précieuses reliques qu'il eut de la Palestine, entre lesquelles était la chemise de la Sainte Vierge, à laquelle il fit faire une belle châsse d'argent doré. Et afin de rendre ce lieu d'autant plus célèbre, il impétra du Saint Père Léon III, qu'il la consacrat lui-même en personne; cérémonie qui fut faite l'an huit cent et quatre, le propre jour de l'Epiphanie, en présence d'un grand nombre de Princes et de Seigneurs, d'Archevêques et d'Evêques, dont il en convia tout autant qu'il y a de jours en l'année, c'est-à-dire trois cent soixante-cinq. Et Dieu montra évidemment que cette action lui était agréable en ressuscitant deux d'entre eux à cet effet qui y avaient été appelés comme ils étaient encore en vie, mais qui étaient morts ensuite. C'est en cette Eglise qu'il continuait ses longues prières tant de nuit que de jour, ne trouvant aucun plus grand contentement que de traiter avec Dieu et avec sa sainte Mère. C'est là même qu'il se rendait ordinairement pour célébrer les principales fêtes de l'année. C'est le lieu qu'il enrichissait des présents les plus rares qui lui étaient faits. Bref, la coutume qui se garde encore aujourd'hui de couronner les Rois des Romains, et de leur mettre la première fois le Diadème Impérial sur la tête en cette Chapelle, et devant l'Autel de la Vierge, vient de l'institution de Charlemagne; ce très pieux Prince prétendant par là que ses successeurs ne prissent point autrement les rênes de l'Empire en main que sous la conduite et la faveur de la Mère de Dieu, et qu'ils se persuadassent que le vrai moyen d'avoir le dessus sur leurs ennemis, de ne se point enfler pour les heureux succès qu'ils auraient, et de bien gouverner leur Empire, était d'affectionner et de servir à bon escient la glorieuse Mère de Dieu. Quelques années après sa mort on trouva cet invincible Monarque dans son sépulcre comme s'il eût été vivant. Il était assis en son trône Royal, et avait trois petits reliquaires pendus

(1) Petrus Beek in Aquisgrano.

au cou. Au premier, qui était en forme de croix, il y avait une petite pièce de la vraie croix ; au second, qui était attaché avec une petite chaîne d'or, il y avait des cheveux de la Sainte Vierge ; au troisième, une petite image de la même Vierge qu'on dit être ouvrage de Saint Luc. Le saint Empereur les portait allant à la guerre pour la rare dévotion qu'il avait à la Sainte Vierge, en qui après Dieu il avait mis sa principale confiance. Aussi l'aidait-elle merveilleusement à le faire tel qu'il a été ; c'est-à-dire à le rendre illustre en piété, en justice, en charité, en magnanimité, en conquêtes et en toutes sortes de vertus royales et héroïques ; en un mot, à le faire grand parmi les grands.

*Louis le Débonnaire.*

XI. Son fils, Louis le débonnaire, s'accompagnait de la Vierge partout où il allait, ainsi que je dirai plus à propos à une autre occasion (1) ; de sorte que sans son adresse il n'eût entrepris chose aucune. Aussi en quelque posture que ce soit que vous le considérez, vous le verrez toujours chargé d'influences célestes, et partout respirant le doux air des enfants de la Mère de Dieu. Il était sobre en son manger, modeste en ses habits, magnifique en ses dons, invincible ès combats, constant ès adversités, tardif à se mettre en colère, prompt à pardonner, facile à se réconcilier, dévot envers Dieu, respectueux envers le Saint Siège, charitable envers les pauvres, équitable envers tous. Et jacoit que l'exercice de patience ne lui ait pas manqué non plus qu'aux autres enfants du ciel, si est-ce que Dieu et sa bonne Mère l'ont tiré de tous les mauvais pas et l'ont toujours fait triompher des ennemis de son repos, ni plus ni moins que de soi-même.

*Basile.*

XII. Basile, surnommé le Macédonien, Prince sage et zélé à l'avancement de la gloire de Dieu et à la conversion des infidèles, était entré bien avant ès bonnes grâces de la Reine du Ciel ; puisqu'elle lui donna l'un des plus fidèles serviteurs qu'elle eût parmi tous ceux qui maniaient les armes, c'était son Général d'armée, nommé André. Car, comme l'an huit cent quatre-vingt et six (2), l'Empereur eût reçu des lettres pleines d'insolence

(1) Tract. 4. cap. 8.

(2) Baron. eo anno ex Curopalate.

et de mépris, non seulement de sa personne, mais encore de celles de Notre Sauveur et de sa Sainte Mère, et de la Religion Chrétienne de la part du Prince des Sarrasins qui s'étaient établis à Tarse, ville de la Cilicie, la lecture en ayant été faite, et tout le conseil de l'Empereur étant rempli d'indignation, André ne fit autre chose sinon de se rendre à l'Eglise, et d'attacher ces lettres impies au col d'une Image de Notre-Dame, lui disant : Sainte Mère de Dieu, vous voyez les indignités que ce Barbare a vomies contre la Majesté de votre Fils, contre la vôtre, et contre l'honneur de la Religion, et là dessus faisant battre le tambour et sonner la trompette, il s'en alla contre ces mécréans sacrilèges sous les auspices de sa Conductrice, avec tant de courage et de résolution, qu'il les mit tous en déroute.

*Léon le Sage.*

XIII. Il y a déjà quelque temps (1) que j'ai mis en avant les beaux traits de la piété de son fils Léon, dit le Sage, autrement Né dans la Pourpre, envers la glorieuse Vierge, et ne désire pas les répéter. Mais bien voudrais-je donner créance à une pensée que j'ai de lui, savoir est qu'ensuite de cette bonne volonté elle le rétablit sur le trône de l'Empire, d'où son père l'avait débouté. L'affaire se passa de cette sorte : Un magicien nommé Théodore de Santabar, sous l'apparence de sainteté et de divers faux miracles qu'il faisait, avait prévenu l'esprit de Basile, et l'avait envenimé contre son fils, sous prétexte qu'il avait eu dessein de le faire mourir, qu'il y avait déjà sept ans qu'il le tenait en prison, après lui avoir ôté toute espérance de succéder à ses Etats. Mais voyez l'invention du ciel, qui se voulut servir de ce jeune Prince et mettre au jour son innocence. Il y avait un perroquet au palais de l'Empereur, lequel soit qu'il eût été appris de quelqu'un par une secrète providence de Dieu, ou que par les ressorts de la même providence il prononçât ces paroles sans avoir été enseigné, ne dit autre chose durant un espace de temps à mesure qu'il voyait quelque homme d'honneur entrer dans le palais, sinon ces mots (2) : Hé ! hé ! Seigneur Léon ; ce qu'il disait de si bonne grâce et d'un accent si plaintif, que les Seigneurs de la Cour l'ayant ouï en furent

(1) Tract. 1. cap. 8. §. 1. Baron. ex Curopalat. an. 879.

(2) Baron. an. 886.

émus à pitié, et se servant de l'occasion, firent entendre à l'Empereur ce qui se passait. Il le voulut ouïr lui-même, et fut attendri de ces paroles, de sorte que voilà Léon tiré hors de la prison, remis en l'amitié de son père, associé à l'Empire, et toujours parmi ces bienfaits, plus affectionné que jamais à faire honorer la Mère de Dieu, de quoi il donna des preuves évidentes lorsqu'il en eut plus de pouvoir.

*Saint Henri premier.*

XIV. Il faudrait aller bien loin pour en rencontrer un semblable à Saint Henri premier, ou selon que les autres l'appellent, second du nom, qui a déjà paru ci-dessus au rang des favoris de la Mère de Dieu (1). Car ce fut entre ses bras qu'il se jeta lorsqu'il entreprit (2) de garder perpétuelle virginité avec l'Impératrice Cunégonde, sa femme, afin qu'étant par ce moyen déchargés du soin qu'autrement il leur faudrait avoir de pourvoir des enfants, ils eussent Dieu et la Sainte Vierge pour héritiers de la meilleure partie de leurs biens. Ce qu'ils accomplirent si religieusement, qu'on trouve près de mille Eglises (3) fondées et dotées par cet heureux couple de Saints ; et entre autres la belle et fameuse de Spire, et tout-à-fait digne de la magnificence d'un Empereur. Il est vrai qu'ayant été laissée imparfaite par la mort de Henri, elle donna occasion à Conrad, qui lui succéda, de rendre témoignage de sa piété envers la Vierge, la parachevant comme il fit. Je ne parle pas ici des pauvres filles qu'ils marièrent, de mille bonnes œuvres qu'ils firent ; ce m'est assez de dire en général, qu'ils ne laissaient échapper aucune occasion de faire paraître la dévotion qu'ils avaient envers la Reine du Ciel. Aussi puis-je dire en vérité que ce Prince reçut d'elle tant de faveurs, que si on considère les saintes œuvres qu'il a faites, il semble qu'il lui ait été impossible de vaquer à autre chose ; d'ailleurs, si on veut prendre la peine de lire ses nobles entreprises, ses conquêtes et ses exploits, on jurerait qu'il a occupé tout son esprit au maniement des armes et aux exercices de la guerre. Voilà à quoi sert la dévotion de la Mère de Dieu.

(1) Cap. 4. §. 3.

(2) Glicas 4. part. Annal.

(3) Sigebertus Gemblacensis de vi-

ris illustribus cap. 139. Adobaldus Ultrajectensis Episc. in vita S. Henrici.

*Andronic le Vieux.*

XV. Andronic le Vieux, quoique schismatique, trouvera ici place parmi les autres pour avoir été affectionné au service de la Reine du Ciel. Nicéphore Grégoras (1) raconte que comme Andronic le jeune, son neveu, eut pris la ville de Constantinople, il entra en grande appréhension qu'il ne lui fît perdre la vie, car il n'ignorait pas ses menées et ses pernicious desseins. Sur cette crainte, il eut recours à son asile ordinaire, c'est-à-dire à la Mère de douceur, et s'alla rendre à l'Image de Notre-Dame de la Guide ou la Conductrice, qui était pour lors extraordinairement gardée dans la Chapelle du Palais Impérial. Là, se prosternant devant l'image, il supplia la Sainte Vierge avec larmes de le vouloir secourir en cette extrême nécessité. Cependant le jeune Andronic étant entré dans la Chapelle, n'eut pas plus tôt fait sa prière devant l'Image de Notre-Dame, qu'il se sentit tellement touché, qu'il parut de là en avant tout autre qu'il n'avait été. Car il parla à son oncle avec toute sorte de respect, lui donna courage, et défendit, sous de grièves peines, à ceux de sa suite que pas un d'eux ne lui fît mal. Quelque temps auparavant, il avait déjà expérimenté la faveur de cette secourable Princesse, ainsi qu'écrivit le même Grégoras (2). Car se voyant réduit à une si grande extrémité de maladie que ses Médecins avaient assuré qu'il ne verrait pas le lendemain, et ses domestiques, croyant qu'il n'avait pas une heure à vivre, avaient apprêté tout ce qui était nécessaire pour ses funérailles, il lui souvint de la fontaine miraculeuse de laquelle j'ai parlé peu auparavant, traitant de l'Empereur Léon. Lors il demanda s'il pourrait, avant que de mourir, boire encore une fois de l'eau de la fontaine d'or, car c'était ainsi qu'on l'appelait. De bonne fortune Phaerasina, Dame d'honneur de l'Impératrice, était en la chambre de l'Empereur quand il témoigna ce désir. Ce qui fit qu'elle s'avança, et assurant Sa Majesté qu'un de ses laquais avait apporté une bouteille de cette eau environ l'heure du souper, elle ordonna à une damoiselle qui la suivait de l'aller prendre. L'empereur ayant bu de cette eau, et s'en étant fait laver tout le corps, reposa jusques au matin d'un doux et agréable

(1) Lib. 9. hist.

(2) Lib. 5. Baron. an. Christi 1328. num. 42.

sommeil; le lendemain il s'éveilla d'assez bonne heure, et comme s'il fût revenu d'une longue et profonde extase, il s'écria d'une voix plus forte qu'auparavant : Loué soit Dieu. Son principal Médecin l'étant venu voir comme mort, le trouva sans fièvre et sans autre incommodité que d'une grande faiblesse, et lui ayant demandé comment il se portait? Dieu seul le sait, lui répondit l'Empereur. Cependant le Médecin lui ayant tâté le pouls pour la seconde et troisième fois, et n'y reconnaissant que des signes évidents de santé, ne s'en fiait pas à soi-même, tant il était étonné de voir qu'il fût revenu de si loin. La nouveauté lui donna sujet de faire appeler les autres Médecins de l'Empereur, qui tous demeurèrent ravis de ce qu'ils voyaient de leurs yeux. A peu de jours de là, on vit l'Empereur sur pied au grand contentement de tous ceux qui favorisaient son parti, et qui ne cessaient de rendre grâces à Dieu et à sa très Sainte Mère pour la santé et la vie qu'il avait redonnées à leur bon maître. L'empereur ayant chargé l'habit de Moine en cette sienne maladie, le porta en reconnaissance de la faveur qu'il avait reçue, l'espace de près de deux ans, c'est-à-dire jusqu'à la fin de ses jours.

*Matthieu de Cantacuze.*

XVI. J'ai produit à un autre sujet Héraclius (1), sortant des batailles plein d'honneur sous la conduite de la Vierge qu'il servait, et j'attends une autre occasion pour parler des Empereurs Jean Zémiscès, Jean Comnénus, Frideric troisième, et d'autres qui ayant été recommandables pour leur piété envers la Vierge, ont aussi largement puisé dans la source de ses faveurs. Mettons fin au discours des Empereurs par le très sage Matthieu de Cantacuze. Il fut fils de Jean de Cantacuze, Empereur de Constantinople, et beau-frère de Jean Paléologue, aussi Empereur. Je ne vous saurais bien dire lequel des deux lui acquit plus de gloire, ou le courage et l'adresse qu'il fit paraître au fait des armes, ou la rare dextérité dont il donna de belles preuves au maniement des livres. Tant il y a que nonobstant son père, gagné, comme l'on croit, par les douces paroles de sa fille Hélène, femme de Jean Paléologue, il se laissa porter à promettre l'Empire à son beau-fils, au grand mé-

(1) Cap. 6.

pris et mécontentement de Matthieu, à qui il appartenait de droit. Mais depuis rentrant en soi-même, et reconnaissant la faute qu'il avait faite, il la voulut réparer de son vivant, Ainsi, à la sollicitation de tous les Grands de l'Empire, il ôta volontairement la couronne de dessus sa tête pour la mettre sur celle de Matthieu son fils, qui la reçut de Philothée, Patriarche de Constantinople, et fut de tous salué Empereur avec autant de réjouissance que son reculement non espéré avait auparavant causé de troubles dans les esprits de ses sujets. Néanmoins, comme la convoitise de régner est toujours appareillée à fouler aux pieds toute sorte d'équité, Jean Paléologue ne laissa pierre aucune à remuer jusqu'à ce qu'il se fût saisi de son beau-frère, et qu'il l'eût confiné dans une prison, chargé de menottes, et menacé de lui crever les yeux, s'il ne quittait les prétentions qu'il pouvait avoir à la couronne. Matthieu persista longuement en la résolution de perdre plutôt généreusement la vie que de renoncer lâchement à ses droits. Finalement le père, qui lui avait fait ce mauvais jeu, s'employa à le rhabiller au mieux qu'il put, et s'assurant qu'il trouverait toujours l'esprit de Matthieu plus traitable, il le porta par bonnes raisons, mais beaucoup plus par le poids de l'autorité paternelle, à faire preuve de son courage par un généreux mépris des honneurs plutôt que par une lâche poursuite. Matthieu, qui s'était toujours montré vrai fils, nonobstant les froideurs de son père en son endroit, lui témoigna à la fin que, non pas même pour un Empire, il ne lui désobéirait jamais. Ainsi il préféra une honorable retraite en laquelle il pût rendre ses devoirs à son père, au sceptre qu'il ne pouvait retenir qu'en les violant. Ce Prince, très dévot et très savant, avait eu dès son bas âge une inclination fort particulière à honorer la MÈRE DE DIEU, aussi puis-je assurer qu'elle fit en son endroit l'office d'une très bonne Mère. Car elle lui prépara le cœur pour supporter non seulement avec patience, mais encore avec douceur, tant de traverses qu'il rencontra dès qu'il commença de paraître. Elle lui rendit la solitude plus agréable que toutes les Cours du monde; elle le reçut entre les bras de sa providence maternelle, et là lui fit tellement goûter les fruits du repos qu'elle lui avait moyenné, qu'une heure lui en était plus chère que tous les siècles entiers de la vie orageuse des Grands. Ce bon Prince, de



son côté, se sentait infiniment obligé à sa Libératrice à qui il confessait souvent, avec l'ancien Thémistocles, qu'il était perdu s'il n'eût été perdu, et pour preuve de ses ressentiments, il s'entretenait avec elle, il lui faisait mille caresses, il lui dédiait ses veilles et ses écrits. Bref, le désir qu'il eut que tous l'aimassent et la connussent comme lui, lui fit prendre la plume pour interpréter à son honneur le Cantique de Salomon, en quoi il n'a pas moins témoigné d'affection à la rendre aimable, que d'esprit à rencontrer heureusement.

*Sainte Hélène.*

XVII. Il est désormais temps de dire un mot des Saintes Impératrices qui en ce haut fait de grandeur ont immortalisé leur affection et leur zèle à honorer et à faire honorer la MÈRE DE DIEU. Sainte Hélène mérite le premier rang. Son nom vivra malgré l'envie dans les Panégyriques des plus fameux Auteurs de l'Histoire Ecclésiastique d'Eusèbe (1), de Théodore (2), de Nicéphore (3), et dans les écrits des Pères anciens, pour avoir été un parfait modèle de toutes les vertus, nommément de la piété à l'endroit de la Reine des Anges. Elle brûlait d'un ardent désir d'empreindre partout les marques de sa dévotion envers elle, et de lui dresser des Églises en tous lieux, aussi bien qu'elle avait fait en Gethsemani (4), en Bethléem (5), à Rome, à Naples et en tout plein d'autres endroits. De quoi la Sainte Vierge s'est montrée si reconnaissante, que l'esprit humain aurait peine de s'imaginer quelque chose qui pût être ajouté au bonheur de cette Princesse, mère du premier Empereur Chrétien et la merveille des Empereurs. L'éloquent et grave saint Ambroise, ne pouvant trouver à qui la comparer, ose bien dire qu'elle a eu quelque ressemblance avec la Mère de l'Empereur du Ciel, sauf toujours le respect que nous devons à celle qui est la nonpareille en toutes ses perfections. La Vierge Mère, dit-il (6), a porté le Sauveur dans ses entrailles; Sainte Hélène a trouvé la Croix du même Sauveur dans les entrailles de la terre. Celle-là, à l'étonnement de l'univers, a fait voir aux

(1) Lib. 3. de vita Constantin. cap. 41. etc.

(2) Lib. histor. Eccles. cap. 8.

(3) Lib. 8. cap. 30, 31. Rufinus lib. 1. hist. cap. 7.

(4) Nicephor. lib. 8. hist. cap. 30.

(5) Euseb. lib. 3. de vita Constantin. cap. 47.

(6) Orat. de obitu Theodosij.

hommes un Dieu incarné qui venait du Ciel pour les racheter; celle-ci, à la consolation du monde, a de nouveau érigé l'étendard du salut commun. Celle-là a été visitée de l'Ange pour réparer les dégâts de la première femme; celle-ci a été choisie par l'esprit de Dieu pour être la Mère du premier des Empereurs qui ait été Fils de salut, et en quelque façon Mère de tous les autres qui ont marché sur ses vestiges. Il n'est pas possible de monter plus haut.

*Sainte Pulchérie.*

XVIII. Elle sera suivie de près de Sainte Pulchérie, la perle des Princesses, l'ornement de la Cour sainte et le riche joyau du Ciel. Cette fille aima la Vierge des Vierges dès son enfance, et pour témoigner l'inclination qu'elle avait à l'imiter en la garde de sa pureté, elle offrit à son cher Fils, l'unique Epoux des Vierges, et à elle conjointement, sa virginité, aussitôt qu'elle fut arrivée à un âge capable de ce faire, et persuada la même chose à ses sœurs, qui toutes d'un même cœur, pour rendre leur offrande plus solennelle, présentèrent un Autel d'or enrichi de pierres précieuses en l'Eglise de Sainte-Sophie. Ayant commencé de gouverner l'Empire avec son frère Théodose, à l'âge de quinze ans, elle lui imprima bien avant dans l'âme la dévotion envers la Vierge, ainsi que j'ai dit ci-dessus, et de sa part, elle épia toutes les occasions qu'elle put rencontrer pour lui rendre quelque service. En particulier elle fit grandement paraître son zèle au Concile qui fut tenu à Ephèse contre l'impie Nestorius, ennemi juré de la MÈRE DE DIEU, assistant en mille manières les Saints Prélats qui étaient assemblés, les aidant de ses conseils, les protégeant de son autorité et les secourant de ses moyens. Elle lui érigea trois Eglises dignes de sa magnificence impériale, au rapport de Nicéphore et de quelques autres historiens (1). La première, à la place des Fondateurs, qui fut consacrée par Saint Germain, Patriarche de Constantinople, où se gardait la ceinture de la Bienheureuse Vierge, ainsi qu'un précieux trésor. Tous les mercredis de l'année l'on y célébrait une veille solennelle, et Pulchérie la visitait souvent à pied. La seconde fut nommée Notre-Dame de la Guide cu la

(1) Lib. 14. Eccles. hist. cap. 2. et lib. 15. cap. 14.

Conductrice pour un accident qui arriva quelque temps après qu'elle fut bâtie. Car la Sainte Vierge parla à deux aveugles qui étaient sur le chemin, et leur ordonna de s'aller rendre à son Eglise, ajoutant qu'elle leur servirait de guide, et que là ils recouvreraient la vue, comme ils le firent par effet. Cette Eglise fut renommée pour les riches dépôts que l'Impératrice y avait consignés, savoir est l'Image de la MÈRE DE DIEU qui avait été retirée par Saint Luc, et les langes du Sauveur qu'Eudoxie lui avait envoyés, ou à l'Empereur Théodose son mari, comme disent les autres, lorsqu'elle entreprit le voyage de Jérusalem. On y veillait d'ordinaire le mardi, et y voyait-on un grand abord de peuple qui accourait à cette dévotion. La troisième fut celle des Blaquernes, tant renommée parmi les anciens, bâtie sur le port de Constantinople et enrichie de toutes sortes d'ornements, mais beaucoup plus de sacrés linges dont le corps mort du Sauveur avait été couvert. La MÈRE DE DIEU n'eut garde de se laisser vaincre en libéralité. Car sans parler des vraies grandeurs de vertu et de sainteté dont elle l'avantagea par dessus plusieurs autres, je puis dire sans difficulté que jamais femme ne fut plus honorée en sa vie, jamais plus glorieuse en sa mort. Elle gouverna l'espace de trente-neuf ans l'Empire le plus florissant du monde. Le grand Pape Saint Léon, Saint Cyrille, et les plus rares personnages de l'Orient et de l'Occident ont fait travailler leurs plumes à son honneur et en ont publié des merveilles. Ils l'appellent la Sainte, toujours Vierge, toujours Auguste, Vierge hors du mariage, Vierge dans le mariage, Fille d'Empereur, Femme d'Empereur, Maîtresse des Empereurs, la Protectrice des Pontifes, la Gardienne de la Foi, le Rempart des Orthodoxes, l'honneur de l'Eglise et de l'Empire, la nouvelle Hélène, le nouveau Miracle du monde et l'exemple de la postérité. On lui a fait des acclamations ès Conciles, si magnifiques, qu'on ne saurait rien désirer de plus. Un peu devant sa mort, au Concile de Chalcedoine, l'on cria : Vive l'Impératrice très Auguste ! Vive Pulchérie ! Vive la nouvelle Sainte Hélène ! Mon Dieu, gardez-nous la Sainte, gardez-nous l'Orthodoxe, gardez celle qui est Gardienne de la Foi. Enfin la voilà Sainte, et son nom inséré dans le Ménologe des Grecs et dans le Martyrologe Romain, le dixième jour de Septembre. Qu'y a-t-il de plus glorieux ?

*Eudoxie la Jeune.*

Si la jeune Eudoxie, femme de Théodose le jeune, qui est cette brave Athénaïs que l'antiquité a tant estimée, et dont il sera parlé jusqu'à la fin du monde, s'est montrée soigneuse d'honorer l'Impératrice du ciel, nommément en la recherche qu'elle fit de ses reliques, étant en la Palestine, afin de les faire révéler selon leur mérite, la Mère de Bonté a bien su trouver le moyen de lui rendre le centuple d'honneur et de contentement. Car elle fut avertie du temps de son trépas par Saint Eutymius, Anachorète, ayant conversé avec les Anges de la terre et du ciel, détachée des soins et des affections du monde l'espace de onze ans qu'elle employa autour des saints lieux. Mourir comme une Sainte, après avoir vécu l'espace de vingt-neuf ans la première Princesse du monde et l'une des plus accomplies en beauté, en esprit, en savoir, que le Soleil ait jamais regardées, est-ce chose de si peu de conséquence ?

*Sainte Cunégonde.*

Je veux croire qu'il n'y aura personne qui, ayant remarqué ci-dessus Sainte Cunégonde, jointe d'esprit et de volonté au grand Saint Henri, son époux, pour honorer et servir la Sainte Vierge en toutes les façons possibles, ne juge quant et quant qu'elle a partagé avec lui les faveurs de la glorieuse Vierge. Ce néanmoins il en reste encore une qui lui est particulière, que je ne puis pas oublier, tant elle me semble relevée. J'entends celle qui lui fut accordée le jour qu'elle dit adieu au monde, foulant aux pieds les grandeurs de la terre. Cette sainte Vierge et Impératrice, après la mort de son mari, ayant fait bâtir un Monastère où il y avait une belle Eglise appelée Notre-Dame de Refuge, s'y renferma avec une sienne nièce, et avec quelques autres filles choisies, le propre jour de l'an révolu, et de l'anniversaire de Saint Henri (1). Ce fut un spectacle qui tira les larmes à tous les assistants, et qui combla les Anges de joie de voir cette grande Princesse, les Archevêques assemblés pour la dédicace de la nouvelle Eglise, après le chant de l'Evangile, et la présentation à l'offrande d'une pièce de la Sainte Croix, richement enchâssée, poser la pourpre Impériale, se revêtir

(1) In vita ipsius 3. Martii.

d'une simple robe noire, qu'elle avait travaillée de ses mains, recevoir le voile sacré de la main du Prélat officiant, quitter de gaieté de cœur tout ce que le monde estime tant, et, en cette manière, se jeter à l'abandon entre les mains de la Mère des pauvres, pour la servir le reste de sa vie dans la maison qu'elle lui avait préparée en l'état de la sainte humilité. Fasse état du demeurant qui voudra, pour moi je prise plus cette reconnaissance que la MÈRE DE DIEU a rendue aux fidèles services de Sainte Cunégonde, que toutes les grandeurs imaginables que l'on me saurait alléguer.

§. IV. — De la Reconnaissance de la Mère de Dieu envers quelques Rois et Reines, et autres Souverains.

*Clovis.*

I. L'honneur est dû au grand Clovis, le Constantin de la France, l'un des premiers Rois Chrétiens et le vrai miroir des bons Rois. Saint Remi, son Père spirituel, qui chérissait tendrement la Sainte Vierge, planta cette dévotion bien avant dans le cœur de ce Prince; de sorte qu'entre plusieurs autres choses qu'il fit à son honneur, il lui bâtit une belle Eglise à Strasbourg (1). De quoi elle ne fut pas méconnaissante, car elle accompagna son règne de tant de bonheur qu'il étendit lui seul les bornes de son Etat plus que tous les autres de la première race ensemble.

*Dagobert.*

II. Après lui, le Roi Dagobert, pour faire honorer et servir la Sainte Vierge en la même Eglise, lui assigna un Bourg entier (2), nommé Rubiac, avec ses appartenances. Ensuite de quoi la glorieuse Vierge lui donna la connaissance fort particulière de Saint Aubert, Evêque de Cambrai (3), l'un des meilleurs serviteurs qu'elle eût, à la considération duquel il fonda l'Eglise et le Monastère de Notre-Dame, que ce Saint Prélat gouvernait, et fit à sa suasion tout plein de bonnes œuvres qui lui firent ressentir la douceur de la Mère de miséricorde, tant en sa vie qu'après sa mort.

(1) Bosius lib. 9. de signis Eccles. cap. 9.

(2) Canisius lib. 5. de B. Virg. cap. 23.

(3) Fullbertus in vita S. Auberti.

*Saint Louis.*

III. A peine trouvera-t-on le pareil de Saint Louis parmi les Rois, et ne sais-je si on en rencontrera un autre plus affectionné à la MÈRE DE DIEU. Guillaume de Chartres, son Chapelain, écrit de lui qu'il assistait tous les jours à l'Office de la Sainte Vierge, ou, si les affaires l'en empêchaient, qu'il le récitait en son particulier (1). Tous les Samedis il traitait trois pauvres, après leur avoir lavé les pieds. Il lui dédia l'Eglise des Chartreux de Paris, avec le Monastère qu'il leur avait fait bâtir, logeant par un très bon augure la MÈRE DE DIEU dans l'ancien Palais des Rois de France. Il édifia la Sainte Chapelle (2) l'an douze cent quarante-huit; il avança l'ouvrage de la grande Eglise de Notre-Dame, dont les fondements avaient été jetés par Philippe-Auguste; et possible sera-t-il malaisé de rencontrer une Province en France où il n'y ait quelque Eglise des Frères Prêcheurs, ou de Saint François, dédiée à la Vierge, et bâtie par la magnificence de ce grand Roi. Je ferais tort à la connaissance publique si je voulais entreprendre de spécifier les faveurs qu'il reçut par suite de tant de témoignages de dévotion, puisqu'il n'y a personne qui ne sache le florissant état de la Monarchie Française, pendant un si long temps qu'il en porta la Couronne, et les bénédictions spirituelles et temporelles que le Ciel versa sur lui à pleines mains.

*Robert.*

IV. Le Roi Robert ayant été dévot et religieux jusque là que de composer plusieurs Hymnes sur les principales fêtes de l'Eglise, et de les aller lui-même présenter sur l'Autel de Saint-Pierre, à Rome, en la présence du Saint Père, ce n'est pas merveille qu'il ait eu une affection très particulière à honorer la MÈRE DE DIEU. Nous en avons d'évidentes preuves ès Eglises qu'il a bâties et fondées en divers endroits. De ce nombre sont (3) Notre-Dame des Champs près de Paris, Notre-Dame de Bonnes-Nouvelles près Orléans, Notre-Dame d'Etampes, Notre-Dame de Poissy, et quelques autres. En reconnaissance de cette pieuse affection la Sainte Vierge le favorisa d'une sage et vertueuse conduite, et s'entremet à l'enrichir de tout ce qui est requis en

(1) In vita ipsius.

(2) Corrozetius in Antiquit. Paris.

(3) Gaguinus Du Tillet, etc.

un grand Prince. Car il fut pieux, magnanime, tempérant, magnifique, débonnaire; en un mot, il fut assorti de toutes les qualités royales.

*Charles V.*

V. Charles V aima singulièrement Notre-Dame de Chartres. Il y allait de temps en temps pour lui recommander ses affaires; il lui fit plusieurs beaux présents. Il octroya que toutes les causes de cette noble Eglise fussent en première instance tirées au parlement de Paris. Il y fonda une messe qui se dit tous les jours à Prime, et trois qu'on dit pour les trépassés, qu'on appelle encore aujourd'hui les messes du Roi, nonobstant qu'il y ait en cette noble Eglise plusieurs autres fondations Royales. Le titre de Sage qu'il a mérité montre assez combien il fut chéri du ciel et de quel œil il fut regardé de la Protectrice spéciale de la France. Je puis dire de lui, en un mot, qu'en toutes ses actions parut une rare piété, une grande prudence et une merveilleuse équité. Il fut vigilant en ses affaires, avisé en ses conseils, soigneux en ses entreprises, libéral en ses dons, tempérant en son vivre, courtois et majestueux en son abord. Il fut autant aimé des siens que redouté de ses ennemis. Edouard troisième, Roi d'Angleterre, disait de lui, qu'il n'y avait aucun Prince qui moins arma que lui, ni aucun qui lui donnât plus d'affaires.

*Louis XI.*

VI. Louis XI a immortalisé sa mémoire par plusieurs actions dignes d'un Prince de grand esprit et de grand courage, mais spécialement par sa dévotion envers la Reine du Ciel, de qui il portait toujours le portrait dans une médaille sur le repli de son chapeau. Il lui offrit en hommage le comté de Boulogne (1), et accompagna cette reconnaissance d'un cœur d'or du poids de deux mille écus, priant ses successeurs d'en vouloir faire autant à perpétuité. Il établit par tout son royaume la sainte coutume de saluer la Vierge trois fois le jour, au matin, à midi et au soir. Ce qui lui servit merveilleusement en temps et en lieu, comme remarque le sage Philippe de Comines (2), l'un des plus fidèles serviteurs qu'il eût, et témoin oculaire de ce qu'il

(1) Belleforestius in Annal. Francie.

(2) In gestis Ludovici undecimi, cap. 136.

raconte. Car elle lui disposa le cœur extraordinairement à recevoir de la main de Dieu les incommodités où il se trouva réduit avant sa mort. Elle lui fournit des sentiments de repentance et de dévotion qui faisaient fondre en larmes ceux qui le servaient; elle ordonna qu'il partît de cette vie un samedi, comme il l'avait lui-même prédit quelques jours auparavant, à ce que tous entendissent qu'il rendait l'âme entre les mains et sous la protection de celle en qui il avait toujours espéré; bref, afin de relever d'elle encore après sa mort, il voulut être enterré dans l'Eglise de Notre-Dame de Cléry, près d'Orléans, où il a fondé un honorable chapitre pour y faire à jamais chanter les louanges de Dieu et de sa très immaculée Mère.

*Charles VIII.*

VII. Charles huitième, Prince doué de plusieurs bonnes qualités, témoigna l'affection qu'il avait envers la Reine du ciel, faisant bâtir sur la Saône le Monastère de Notre-Dame des Anges en faveur des Pères Cordeliers; mais beaucoup plus en une action digne d'éternelle mémoire, qui a été couchée par écrit par les historiens, tant Italiens que Français. Etant entré par assaut dans Tuscanelle, qui lui avait fermé les portes à son retour de Naples, une jeune fille de bon lieu et d'une extraordinaire bonté se jeta entre ses bras comme un asile d'honneur pour assurer sa pudicité. Ce jeune Prince, à qui le sang bouillait dans les veines, fut surpris à cette rencontre d'une si violente passion, qu'elle lui interdit tout discours. Néanmoins comme par une spéciale providence de Dieu, il eut levé ses yeux en haut, il aperçut un tableau de Notre-Dame qui était à côté de son lit. La fille l'ayant à même temps aperçu se jeta aux pieds du Roi, et lui serrant étroitement les genoux, le conjura par la sainteté de la Vierge immaculée, en présence de laquelle ils étaient, et par l'affection qu'il lui portait, de la conserver à son fiancé et de ne pas attenter sur son honneur. Le seul aspect de la Reine de chasteté et les paroles de cette fille touchèrent si vivement le cœur de Charles, que non seulement il ne lui fit aucun mal, mais de plus l'ayant dotée, il donna liberté à son fiancé et à tous ses parents qui étaient prisonniers de guerre. La Princesse du ciel a le cœur en trop bon lieu pour ne pas reconnaître une action provenant d'un si bon cœur. Elle lui



fit part de ses faveurs en diverses occasions, mais nommément en le disposant à la mort, qui est le temps où pour l'ordinaire elle se montre plus secourable à ceux qui lui ont rendu quelque service. Il serait malaisé de trouver un Roi qui soit décédé avec de plus louables desseins, soit pour le règlement de la justice, soit pour la réformation de tous les ordres de son royaume, jusqu'à sa propre maison. Etant en son château d'Amboise, comme il menait la Reine son Epouse à une galerie qui regarde sur le fossé pour y voir jouer à la paume, il donna du front contre la porte, quoiqu'il fut d'assez basse taille, et s'offensa légèrement. Cela ne l'empêcha pas pourtant de se récréer doucement et de s'entretenir avec diverses personnes. Mais comme c'était la veille du jour des Rameaux, et qu'il s'était déjà par deux fois cette même semaine accusé de tous les péchés à dessein de communier et de toucher les malades le lendemain, la plupart de ses discours ne furent que du salut de l'âme. La dernière parole qu'il dit pour lors, ce fut qu'il espérait désormais de régler tellement sa vie au niveau des commandements de Dieu, que moyennant sa sainte grâce il n'offenserait jamais plus sa souveraine Majesté par aucun péché véniel. Ayant fait cette protestation, qui est la plus chrétienne qu'une âme puisse faire en tel cas, pour épurée qu'elle soit, il tomba à la renverse d'une apoplexie, comme l'on croit. On le coucha au même lieu sur une méchante paille, qui d'aventure y fut trouvée, où il mourut avec tous les sentiments de piété dont il était pour lors capable, mais nommément invoquant par diverses fois la glorieuse Vierge, sa bonne et chère maîtresse, qui ne manqua pas de le secourir en une si belle occasion.

*François I.*

VIII. François premier fit paraître le zèle qu'il avait à l'honneur de la Sainte Vierge, en la rencontre que je vais dire. Ce Prince ayant appris qu'au milieu de sa bonne ville de Paris il y avait eu un Huguenot, lequel agité d'un esprit non moins impie que frénétique, s'était abandonné au désespoir jusque là que de s'en prendre à la MÈRE DE DIEU et d'abattre la tête à une Image, laquelle la représentait, se persuada fermement que son royaume ne serait jamais assuré qu'on n'eût expié ce forfait par une satisfaction convenable. A cet effet, il or-

donna une procession générale, où il se trouva lui-même en personne, à pied et tête nue, avec un flambeau à la main, suivi de Messieurs ses enfants, des Princes du sang, des Ambassadeurs des Princes étrangers et de la Cour de Parlement. Comme on fut arrivé au lieu où cet attentat avait été fait, il posa de sa propre main une belle statue de la Vierge à la place de celle qui avait été décapitée, laquelle fut portée à l'Eglise de Saint Gervais, et dite Notre-Dame de souffrance. Comme on fut de retour à l'Evêché, les plus apparents du Royaume ayant été invités d'entrer dans la grande salle du Palais Episcopal par le Roi, il leur fit un discours si plein de majesté et de ressentiments dignes d'un Prince très Chrétien, qu'il n'y eut personne à qui il ne tirât les larmes des yeux, les soupirs du cœur et de la bouche, les acclamations et les protestations de vivre et de mourir en la Religion Catholique. Prince vraiment pieux, lequel, quand il n'aurait reçu autre faveur de la Sainte Vierge, en la reconnaissance de ce bel acte, sinon d'avoir été empêché de tomber dans les filets que ces impies lui tendaient avec leurs paroles charmantes, il y en aurait suffisamment pour charger ses autels de vœux et d'actions de grâces éternelles.

IX. Charles IX se montra tellement affectionné à Notre-Dame de Liesse, et la visitait si souvent, que le grand Cardinal de Lorraine, qui était aussi Archevêque de Reims, acheta la terre de Marchois, et y fit un beau bâtiment à un demi-quart de lieue de Notre-Dame de Liesse, afin d'y recevoir plus honorablement sa Majesté, lorsqu'elle y viendrait faire ses dévotions ordinaires. Le zèle que ce courageux prince fit paraître à la conservation de la Religion Catholique, est un témoignage assez clair du soin que la Gouvernante de l'Eglise avait de sa royale personne.

X. Je parlerai en un autre lieu de Philippe-Auguste, de Philippe-le-Bel, et de Philippe de Valois (1).

*Louis XIII.*

XI. Vive à jamais, entre les meilleurs Rois du monde, notre Louis XIII le Juste, et que son immortelle mémoire surpasse en douceur les plus agréables parfums et les concerts de musique les plus ravissants, puisqu'en lui se trouvent ramassées la va-

(1) Tract. 7. cap. 7. §. 3.

leur de David, la sagesse de Salomon, la sincérité d'Ezéchias et la piété de Josias. Comme David, il a reçu promesse d'en haut d'abattre les orgueilleux géants et de mettre à ses pieds l'insolence et la rébellion : avec la confiance qu'il a en Dieu, il a dompté les ennemis du ciel et les siens, et a d'autant relevé le nom Français, qu'il s'est abaissé sous la Majesté du Roi des Rois, lui rapportant l'honneur de toutes ses victoires. Comme Salomon, il a rehaussé son trône par sa sagesse, et a donné à connaître à tous que dès son jeune âge, il était l'Oint et le Bien-aimé du Seigneur. Comme Ezéchias, il a toujours marché en la présence de Dieu avec un cœur droit et entier, et partout il s'est montré fidèle et souple aux divines volontés, à mesure qu'il les a reconnues. Comme Josias, il a renversé les autels sacrilèges, et au temps auquel l'impiété semblait vouloir tout empiéter, il a étendu les bornes de la Religion, et arboré partout l'étendard de la Croix. Ce sont les fruits de la bonne éducation qu'il a reçue de notre Bethsabée sans reproche, sa bonne Mère, et du vertueux Nathan, que le grand Henri lui avait donné pour Père de son âme, après s'être lui-même si bien trouvé de ses sages avis. Mais comme l'une des choses qu'ils avaient tous deux plus à cœur, était la dévotion envers la Reine du Ciel, aussi la lui ont-ils fait sucer avec le lait, et si avant imprimée, que dès-lors il la choisit pour mère de son esprit, pour garde de son corps, pour chef de son conseil, pour guide de ses entreprises, pour Générale de ses armées, et pour Gouvernante de ses Etats. Ceux qui ont l'honneur de connaître plus particulièrement la tendresse de son cœur vraiment Royal envers cette Princesse, les devoirs qu'il lui rend tous les jours, et la peine qu'il prend à avancer son honneur, en peuvent parler plus pertinemment que les autres. Ce ne sera pas chose nouvelle de dire qu'il fait un singulier état de tout ce qui lui appartient; que tous les samedis lui sont autant de jours de fête, et que ses principales solennités sont les jours de la joie de son cœur. C'est pourquoi mettant à part tout cela, je me veux seulement arrêter à sa dernière action, laquelle, comme elle a tenu long-temps en suspens les armes et les vœux de toute la chrétienté; ainsi a-t-elle causé autant de réjouissance en l'âme des gens de bien, qu'elle a jeté de terreur dans le cœur des méchants.

XI. L'hérésie comptait déjà près d'un siècle depuis qu'elle avait envahi la France, et une ville rebelle lui enflait tellement le courage, qu'il semblait que ce fût peine perdue de penser à l'en débusquer, lorsque Dieu en fournit les moyens à notre incomparable Louis par les menées de ses plus grands ennemis. Chacun de nous prenait déjà l'épouvante quand on commença de faire courir le bruit que le vingtième Juillet de l'année mil six cent vingt-sept, avait paru devant l'île de Ré une flotte anglaise de plus de six vingts voiles, attirée par les belles promesses que les ennemis de Dieu et du Roi lui avaient données de mettre les Léopards en la place des Fleurs de lis ès meilleurs endroits de la France, et d'y faire triompher la Religion Prétendue d'Angleterre. En effet, tout favorisait en apparence leur puissante armée, les intelligences qu'ils avaient, tant avec les étrangers qu'avec les mauvais Français, le peu de préparatifs qu'il y avait pour les recevoir, et surtout la maladie du Roi qui le tenait dangereusement alité. Tant de mauvaises rencontres eussent abattu le courage de tout autre que de cet invincible monarque, de qui la confiance en Dieu ne se montre jamais plus évidemment que lorsqu'il semble que tout soit perdu. Parmi tous ces événements, il eut recours à la MÈRE DE DIEU comme à son asile ordinaire, moyennant un vœu qu'il fit à Notre-Dame des Ardilliers, tant pour le recouvrement de sa santé que pour l'heureux succès de ses affaires; vœu qui fut bientôt suivi de l'effet désiré, car le propre jour de l'Assomption de sa bonne Mère, il se sentit à pur et à plein libre de la double fièvre tierce qui l'avait jusqu'alors malmené; et cependant ceux à qui il avait laissé le soin de songer aux dangers présents, y donnèrent un si bon ordre, qu'il parut bien que le ciel y avait travaillé. Dès lors ayant rendu son vœu, il mit entre les mains de la glorieuse Vierge le succès de ses entreprises, laquelle les conduisit avec tant de bonheur, qu'il faudrait n'avoir point de sentiment pour n'en être pas étonné. Il ne faut que lire la relation qui a été faite de ce qui s'est passé jour pour jour, pour être obligé de confesser que le ciel combat pour ce Prince, et qu'il y a presque autant de merveilles que d'événements. On remarque entre autres que le jour auquel il communia dans l'Eglise de Notre-Dame, qui était la veille du jour que la place devait être rendue, le premier secours y entra; et ce

fut le commencement du bonheur qui depuis s'est répandu par toute la France. Au dernier voyage qu'il y fit, l'armée se trouvant en une très grande difficulté, le secours lui vint tout aussitôt qu'il l'eut demandé à celle qui entend ses larmes ni plus ni moins que ses paroles. Il s'en alla communier à Notre-Dame des Vertus, et tout Paris le vit sortir du Louvre le Chapelet à la main et la dévotion au cœur : il fit ce pèlerinage, qui est de plus d'une grande lieue, à pied, et avec de merveilleux sentiments de piété et de confiance envers la Reine du Ciel et la Protectrice de la France. Il les redoubla tellement pendant la sainte Communion, que toute la Cour fondait en larmes, et il ne se passa pas beaucoup de temps qu'on n'en ressentit les effets. Car le Ciel combattant pour le Roi, les ennemis prirent la fuite, et furent poursuivis de sorte qu'ils furent contraints de se retirer honteusement, après avoir enrichi nos soldats de leurs dépouilles, teint l'Océan de leur sang, et couvert l'île de leurs corps morts. Sa Majesté, pour faire connaître de qui elle tenait cette victoire après Dieu, envoya à Notre-Dame de Paris jusques à quarante-quatre drapeaux, qui avaient été pris sur eux le jour de Saint Martin, Patron et Tutélaire de la France, qui y furent reçus avec tant d'actions de grâces et de signes de réjouissance publique, qu'on eût dit qu'en un même jour l'on renouvelait la mémoire de tous les avantages que la France a remportés sur l'Anglais en tant de diverses rencontres.

XII. Les faveurs de la Mère du Dieu des armées ont été encore plus loin. Car comme il était humainement impossible d'exterminer l'hérésie sans abattre l'orgueil de cette superbe Babel qui lui servait de retraite et de rempart, elle a armé le cœur du Roi d'une patience faite à l'épreuve de toutes les incommodités qu'un siège de treize mois peut traîner après soi. Elle lui a fourni des inventions pour la boucler, qui sembleront incroyables à la postérité, alors qu'elle les considèrera d'un sens rassis. Elle a dissipé les troupes ralliées, et les nouvelles forces d'outre-mer. Elle a fait évanouir les desseins de ceux qui prétendaient troubler notre repos. Bref, elle a tant fait, qu'au jour même auquel elle est honorée dans l'Eglise avec tous les bienheureux de là-haut, en cette année mil six cent vingt-huit, elle l'a conduit par la main dans le donjon de la révolte, et a rangé ses ennemis à ses pieds, contraints d'implorer la miséri-

corde de celui de qui ils avaient mérité la justice, et de crier : Vive le Roi ! ès mêmes places où mille fois ils avaient offensé sa bonté. C'est ainsi que la France voit aujourd'hui son glorieux Monarque chargé de palmes et de lauriers; et cette Rochelle bravache, laquelle avec ses tours et bastions se moquait des menaces et des armées de tant de grands Rois, ne sera désormais qu'un simple bourg, et sur les forts qui devaient combattre les siècles, le pauvre laboureur conduira paisiblement sa charrue. Mais possible viendra le temps qu'elle se glorifiera davantage du titre de Bourg de Marie, la Conquérante des villes, qui lui est échu par bonheur, que des noms les plus spécieux que la vanité et l'insolence lui pourraient donner. Ce prince, toujours reconnaissant, ne fut pas plus tôt entré dans la ville, qu'il ordonna qu'on y bâtit une belle Eglise à la Sainte Vierge, sous le nom de Notre-Dame de la Victoire; et il ne voulut pas sortir de là qu'on n'en eût jeté les fondements, et que lui-même, de sa main royale, n'y eût mis la première pierre. Plaise à la toute-puissante Guerrière continuer si heureusement sa favorable protection sur les armes de ce grand Prince, que bientôt nous voyons l'impiété atterrée, et le peuple Français réuni en la sincère profession d'une même foi et en la fidèle obéissance d'un même Roi.

*Alphonse II.*

XIII. Parmi les Rois d'Espagne, Alphonse second, surnommé le Chaste, et communément appelé Saint, avait une dévotion si particulière envers la MÈRE DE DIEU, dès son jeune âge, qu'il se confiait entièrement en elle, et n'entreprenait rien que sous sa conduite; de quoi il reçut des avantages nonpareils. Car elle le rétablit sur le trône de son père Froïla, qui l'avait laissé fort jeune, d'où Maurogat, son oncle, avait pris sujet de se servir du temps (1), et de s'emparer de la Couronne. Elle l'assista en une grande quantité de batailles qu'il donna contre les Maures et contre les Sarrasins, et nommément l'an sept cent nonante trois (2), où leur Roi Mugaït demeura sur la place avec plus de septante mille des siens, que la Sainte Vierge, qui paraissait au milieu des étendards d'Alphonse, remplit d'effroi et de confusion.

(1) Baron. an. 790. ex Tudensi et aliis.

(2) Baron. eo anno.

Aussi avait-il entrepris cette guerre pour la défense de la chasteté des pauvres filles du pays qui était en proie à ces vilains Barbares. Bref, en peu de temps elle rendit le nom d'Alphonse si illustre partout, que le grand Charlemagne rechercha son alliance (1), et lui donna sa sœur Berthe en mariage. Mais le comble des faveurs de la Vierge Mère fut qu'il vécut avec sa femme comme si elle eût été sa sœur (2), d'où il a mérité le nom de Chaste. Et afin que la postérité connût qu'après Dieu il attribuait toutes ces faveurs à la Reine du ciel, il lui bâtit une très belle Eglise à Oviedo (3), qu'il enrichit de plusieurs colonnes de marbre, de grande quantité d'or, d'argent et de pierres précieuses; et là même il choisit sa sépulture, et après lui plusieurs autres Rois ses successeurs. Il porta la couronne l'espace de cinquante-deux ans, accompagnant le bonheur de son règne de mille marques de sainteté. Le ciel même lui en rendit témoignage. Car comme un jour (4) il eut mis à part quelques lames d'or qu'il trouvait extraordinairement belles et luisantes avec un grand nombre de pierres précieuses, pour en faire une croix qu'il voulait offrir à Dieu et à la Sainte Vierge; au sortir de la Messe, peu avant son dîner, se présentèrent à lui deux Anges en habits de passants, qui se disaient être bons orfèvres. Le Roi, sans penser plus avant, leur met en main son or et ses pierres, leur recommandant de faire quelque chose de beau, et leur assigna un logis pour se retirer. Comme il est à table il se va aviser qu'il a mis ce trésor ès mains de personnes inconnues. Il ordonne incontinent à l'un de ses Gentilshommes d'aller voir ce que font ces orfèvres. Le Courtisan ayant ouvert la porte de leur chambre, la trouve pleine d'une lumière céleste, et vient vite rapporter au Roi ce qu'il a vu. Le Roi se lève aussitôt de table pour voir de ses yeux la merveille. Il entre, il aperçoit la lumière, il ne trouve rien dans la chambre sinon sa croix qui était miraculeusement achevée. Peu après il la fit porter solennellement dans l'Eglise d'Oviedo comme un précieux gage de la bienveillance du ciel. A la fin il reçut le sceau de tant de caresses par une fin sortable à sa vie pleine de douceur, et parfumée de l'agréable odeur de toutes les vertus.

(1) Baron. Ibid.

(2) Volaterranus l. 2. antropolog. Mariana lib. 7. de rebus Hispaniarum cap. 9. Baronius, etc.

(3) Mariana lib. 7. cit. cap. 12 et 18.

Rodericus Ximenez lib. 4. cap. 8 et 17.

(4) Baron. ex Tudensi an: 791.

*Jacques le Conquérant.*

XIV. Jacques premier, roi d'Aragon, surnommé le Conquérant, étant encore jeune, et ayant reçu le Royaume de son père, Pierre second, en fort pauvre état, fit tant par sa prouesse et par la conduite de la Sainte Vierge, qu'il retira des mains des Sarrasins trois beaux Royaumes, et laissa à son successeur un bon nombre d'Etats bien établis, et pleins de trophées que la Glorieuse Vierge, comme il publiait partout, lui avait mis entre les mains. En mémoire de quoi il lui fit bâtir plus de deux mille Eglises. Ce qui serait très malaisé à croire s'il n'était confirmé par plusieurs Auteurs (4) dignes de foi, dont la plupart maintiennent absolument qu'elles furent toutes dédiées à la Sainte Vierge; les autres disent avec division à Notre-Seigneur ou à sa très sainte Mère.

*Philippe II.*

XV. J'aurais grand tort si traitant des Rois d'Espagne qui se sont rendus recommandables pour l'affection qu'ils ont eue envers la Reine du Ciel, je passais sous silence Philippe second, de qui la rare piété mérite un éloge éternel. Ce prince eut une dévotion fort particulière à une Notre-Dame miraculeuse qui est au Royaume d'Aragon, dans un Monastère de Saint Benoît, qu'on appelle Valvanerez, et fonda sept lampes d'argent qui brûlent tant de nuit que de jour devant l'image de la Sainte Vierge. En son voyage d'Aragon étant tombé malade dans un Monastère de l'Ordre de Saint Jérôme, que l'on nomme de l'Étoile, il voulut que de deux en deux jours on allât quérir de l'eau de la fontaine de Valvanerez, laquelle sort du pied d'un chêne dans lequel l'Image miraculeuse fut trouvée. Il n'en voulut point boire d'autre pendant sa maladie, non pas même manger du pain qui fût pétri d'autre eau que de celle-là. Philippe III, son fils, qui l'accompagnait en ce voyage, en actions de grâces de la santé rendue à son père, offrit à la même Vierge deux belles couronnes de fin or, l'une pour le petit Jésus et l'autre pour sa Sainte Mère. Le même Philippe II donna pour une fois dix mille

(4) Hieronymus Paulus Barcinonens. in Catalogo Regum Aragoniæ. Bernardinus Gomesius lib. 1. de reb. gestis Jacobi primi Aragonia Regis. Hieronymus Blanca. Cæsar Augustanus Commentar. Regum Arag. ad 1235, etc.



ducats à l'Eglise de Notre-Dame du Mont-Serrat, à celle de Notre-Dame de Guadalupe vingt mille, et mille ducats de revenus. Il fit de grandes charités aux Religieux de Saint Dominique à cause de la petite Chapelle de Notre-Dame d'Atocha qui est hors des murailles de Madrid. En la longue infirmité dont il mourut il eut toujours au pied de son lit l'Image de la très sacrée Vierge, à laquelle il s'adressait souvent avec de si doux sentiments, qu'il tirait les larmes des yeux de tous ceux qui étaient près de lui; aussi pour l'ordinaire fondait-il lui-même en larmes de dévotion. Quatre jours avant que de mourir il donna à un de ses Chambellans de tenir prêt un cierge de Notre-Dame de Mont-Serrat, avec le Crucifix qu'il avait hérité de son père Charles V, qui fut le même qu'il laissa encore à Philippe III, son fils. Il avertit aussi du temps auquel il le lui fallait donner, et tenant le Crucifix d'une main et le cierge allumé de l'autre, et baisant tantôt l'un tantôt l'autre, et se recommandant chaudement à Jésus et à Marie, où il avait mis toute confiance, il rendit son esprit à Dieu. Il ne faut que lire la vie de ce Prince, qui a été véritablement grand, pour avouer que la Sainte Vierge ensuite de sa rare piété l'avait reçu en sa singulière protection, et qu'elle accompagnait ses desseins d'un extraordinaire bonheur; comme le témoignent assez les grandes et signalées victoires qu'il a tant de fois remportées sur les Maures et sur les Turcs.

XVI. Philippe III a autant travaillé pour l'avancement de l'honneur de la très sacrée Vierge qu'aucun de ses prédécesseurs. Je ne parlerai ici que du zèle qu'il a fait paraître à promouvoir l'affaire de l'Immaculée Conception; en quoi il ne se peut nier qu'il n'ait singulièrement obligé la Chrétienté. Toute cette poursuite, en laquelle on a depuis remué ciel et terre, vint de fort petits commencements. Car l'an mil six cent quatorze, quelques-uns qui à Séville avaient parlé assez licencieusement en public contre l'honneur de l'Immaculée Conception, donnèrent sujet à certaines personnes zélées d'en montrer du ressentiment. Parmi ceux-ci, Matthieu Vasquez, et Bernard de Toro, Prébendiers de la noble Eglise de Séville, sont dignes d'une éternelle mémoire pour avoir fait par plusieurs années et en cour de Rome, et ailleurs, tout ce qui se pouvait faire par des personnes de leur condition. Ce qui d'abord réveilla le monde, ce furent certaines petites chansons

spirituelles à l'honneur de l'Immaculée Conception, qu'ils firent imprimer sur le commencement de l'année 1615, pour les distribuer aux enfants, afin d'abolir par ce moyen la mémoire des chansons profanes dont on remplissait les rues et les maisons particulières. Mais, dans peu de temps, le goût en vint aux plus grands, de manière qu'il ne se trouvait presque aucune maison en Espagne qui n'eût quelqu'un de ces imprimés, et où l'on ne chantât ces Odes sacrées. L'opposition que quelques personnes formèrent à l'encontre de cette dévotion sous prétexte de nouveauté, fut comme de l'huile jetée dans le feu, qui servit à l'embraser davantage, de sorte que l'on n'entendait parler que de processions instituées pour honorer ce mystère, de prédications tendant à échauffer l'affection du peuple, et de réjouissances publiques, où les villes, et les compagnies les plus honorables faisaient entre elles à qui mieux. Plus cette ferveur éclatait, plus les émotions croissaient, et les esprits s'échauffaient de part et d'autre. Enfin les plaintes de divers Prélats ayant été portées au Roi, il fut sollicité à rechercher les expédients pour obvier à de plus grands maux, que l'on avait sujet d'appréhender si les affaires ne recevaient quelque éclaircissement. Le Roi, qui était assez porté de soi-même à procurer l'honneur de la Mère de Dieu, moyenna premièrement une Conférence, qui tint depuis juin jusqu'en septembre, où la question fut vivement débattue, et les voies d'union recherchées en vingt séances de bon compte, présidant cette très illustre assemblée Antoine Cajetan, Archevêque de Capoue et Nonce Apostolique en Espagne, délibérant l'Archevêque de Saint-Jacques en Galice, l'Evêque de Guença et plusieurs autres Prélats des plus signalés du Royaume, qui tous conclurent unanimement que le Roi ne pouvait rencontrer de plus belle occasion pour faire preuve de sa piété et de l'affection des Rois Catholiques ses prédécesseurs envers la Mère de Dieu, que de faire instance à sa Sainteté, afin qu'il lui plût décider en dernier ressort l'article de la Conception. Le Roi s'y porta de toute son affection : mais le Pape Paul cinquième ne jugea pas qu'il fût pour lors à propos de faire autre chose que de renouveler les Constitutions de Sixte quatrième et de Pie cinquième, qui laissaient le monde en liberté de suivre l'une ou l'autre opinion, avec défenses néanmoins très expresses de censurer ou de qualifier le con-

traire. Cette Bulle fut expédiée le six juillet de l'an mil six cent seize.

XVII. Mais l'expérience ayant fait toucher au doigt que ce premier Bref n'était pas suffisant pour obvier à plusieurs inconvénients qu'on voyait naître tous les jours, le Roi envoya un Ambassadeur extraordinaire à Rome, chargé de lettres à sa Sainteté et à tous les Cardinaux de la Congrégation générale de l'Inquisition, par lesquelles il les pria instamment de vouloir mettre fin aux différends qui croissaient tous les jours non seulement en Espagne, mais encore en divers autres endroits de la Chrétienté, par une résolution précise de l'article de la Conception, puisqu'il n'y avait point d'autre moyen d'arrêter les esprits altérés. Autant en firent Madame Marguerite, Tante du Roi, les Archevêques de Tolède et de Séville avec leurs Chapitres, les Evêques de Cuença, de Valladolid, d'Osma, et peu après la Sérénissime Reine de France, fille du même Roi ; et comme tout retardement semblait long à l'esprit du Roi saintement passionné pour la querelle de la Reine du Ciel, il usa encore de recharge, et écrivit de nouvelles lettres tant au Pape qu'aux Cardinaux, lesquelles enfin émurent sa Sainteté à faire une seconde Bulle, par laquelle il défendait sous de grièves peines à qui que ce fût d'avancer l'opinion contraire à l'Immaculée Conception, soit ès Prédications ou ès leçons, ou généralement en quelconque autre acte public. La Bulle fut dépêchée le trente et unième d'août de l'an mil six cent dix-sept. De vous représenter maintenant avec quel ressentiment et avec quelle démonstration de joie cette nouvelle fut reçue par toute l'Espagne, c'est chose qui surpasse mes forces. Seulement dirai-je qu'il semblait que ce fût la nouvelle de la liberté publique et du recouvrement de tout le Royaume. Car, depuis le sixième d'Octobre qu'elle arriva à Madrid jusqu'au huitième de décembre, jour auquel l'Eglise célèbre solennellement la Fête de l'Immaculée Conception, on n'entendit par toute l'Espagne que carillons et cantiques d'actions de grâces dans les Eglises, que processions dans les villes, que feux de joie et feux d'artifice sur les clochers et parmi les places publiques, que joûtes et tournois en la Cour, que jeux et représentations ès théâtres, qu'assemblées et conjouissances ès maisons privées ; bref, tout ce que l'on saurait imaginer de témoignages d'une réjouissance

publique. Toutes les Universités, la plupart des Chapitres, des Colléges, des Confréries et autres telles associations s'obligèrent par vœu exprès et solennel à maintenir cette créance ; et le nombre de ceux qui le firent en leur particulier fut presque infini.

XVIII. Parmi tant de signes d'allégresse, le seul Roi avec quelques-uns des plus grands Prélats de son Royaume, témoignait assez qu'il n'avait pas encore son compte, et qu'il ne désisterait point de faire instance à sa Sainteté jusqu'à ce qu'elle eût dit le bon mot et qu'elle eût fait passer cet article en détermination absolue. Le Roi ne laissa pas pourtant de remercier très humblement le Pape et les Cardinaux ; mais aussi ne leur dissimula-t-il pas qu'il attendait quelque chose de plus, et qu'il avait confiance que celle de l'honneur de qui il s'agissait, conduirait l'affaire jusqu'à une dernière résolution. Dès lors il disposa une autre batterie pour tâcher d'ébranler l'esprit de sa Sainteté. Ce fut une nouvelle ambassade, pour laquelle il fit choix premièrement de l'Evêque de Carthagena, puis après du Duc d'Albuquerque, Vice-Roi de Barcelone, qu'il chargea d'avis et de lettres écrites au Pape et aux Cardinaux, non seulement par lui, mais encore par tous les Prélats, Seigneurs, Chapitres, Universités, Colléges et presque par toutes les religions de ses Royaumes, afin que par là sa Sainteté connût évidemment quel était en tous ses Etats le sentiment général de l'Eglise. Pendant que les Ambassadeurs faisaient leur devoir à Rome, le Roi qui voulait obliger en toutes manières la Reine du Ciel à lui vouloir du bien, écrivit à Don Jacques de Gusman, Patriarche des Indes, de lui envoyer la forme et les règles de la Confrérie de la Conception Immaculée, que Charles-Quint, aïeul, avait instituée à Séville, pour autant qu'il prétendait l'ériger en sa ville de Madrid en une magnifique Chapelle qu'il avait fait bâtir au Monastère Royal de Sainte-Claire, où l'Infante Marguerite, sa tante, s'était consacrée au service de Dieu ; à quoi le Patriarche obéit promptement. Ainsi toutes choses disposées, le Roi, les deux Princes ses enfants, les Infantes et tous ceux de la maison Royale, tous les Grands d'Espagne, les Vice-Rois, les Ducs, les Marquis, les Comtes et les autres Seigneurs de marque, plusieurs Colléges et Universités, cent quatre-vingts Monastères tant d'hommes que de femmes, et outre ce plus de vingt mille personnes de tout âge

et de toute condition s'enrôlèrent en la Confrérie et présentèrent à Dieu leurs vœux de tenir à jamais la pieuse créance de l'Immaculée Conception, que l'Eglise leur permettait d'embrasser, et à laquelle elle témoignait tant d'inclination. Parmi ces glorieux desseins, Dieu ayant auparavant appelé à soi le Pape Paul cinquième, le Roi fut aussi invité à prendre possession d'un meilleur Royaume, le dernier jour de mai de l'année mil six cent vingt un, ayant fait amplement paraître à tous le regret qu'il avait de ne pas voir terminée l'affaire qu'il avait tant eue à cœur, de n'y avoir pas apporté, disait-il, assez de diligence et d'affection, ayant fait mille protestations d'y aller d'un autre pied à l'avenir si Dieu lui rendait la santé, et s'étant offert avec toute humilité à entreprendre le voyage de Rome à beau pied s'il croyait avancer quelque chose par ce moyen. Il est à présumer que la Mère d'Amour qui lui avait procuré tant de prospérité pendant sa vie, et lui avait en tant de manières fait connaître que son affection et les ardeurs de ses poursuites lui étaient agréables, n'aura pas manqué de reconnaître ses fidèles services tant en sa vie qu'après sa mort, lui rendant là haut au ciel l'honneur qu'il s'efforçait de lui procurer en la terre.

*Philippe IV.*

XIX. De plus, Philippe quatrième, à présent régnant, n'a pas moins succédé à l'affection de son père envers la Reine du Ciel, qu'à ses Etats. Peu après son avènement à la Couronne, il envoya Ambassadeur à Rome le Comte de Monterey, le chargeant de la commission de poursuivre l'affaire qu'il ne jugeait que commencée, ni plus ni moins que si c'eût été l'unique qu'il avait à traiter. A cet effet, il écrivit au Pape et à tous les Cardinaux, leur faisant toucher au doigt qu'on n'était pas allé assez avant pour terminer les différends, et les suppliant très affectueusement de passer outre pour le repos de toute la Chrétienté. Les pressantes sollicitations qui furent faites au Pape Grégoire quinzième, qui succéda à Paul cinquième, le portèrent à donner un nouveau Bref, le vingt-quatrième de mai de l'an mil six cent vingt-deux, par lequel il défendit que nul de là en avant n'eût à maintenir l'opinion contraire à l'Immaculée Conception, non pas même es colloques privés, et parmi les discours familiers. Depuis, le Roi n'a désisté de continuer ses instances vers Ur-

bain huitième, à présent séant en la chaire de Saint Pierre, afin qu'il lui plût de dire le dernier mot que toute l'Eglise attend de sa bouche avec une incroyable affection. Il faut attendre le mouvement du ciel, qui sait les temps de toutes choses et leur donne leurs périodes, et cependant espérer que la Reine du ciel, pour de si bons services, regardera ce prince d'un œil favorable, lui accordera les bénédictions que le Pape Grégoire lui souhaite par son Bref du quatrième de juin de l'an mil six cent vingt-deux, et lui obtiendra la grâce de ranger les ennemis de l'Eglise à l'obéissance de la Foi.

*Alphonse premier.*

XX. Joignons à la Couronne d'Espagne celle de Portugal, et commençons à parler de la piété des Souverains de ce Royaume par le premier qui a porté le titre de Roi. Ce fut Alphonse premier, Prince doué de toutes les qualités (1) qui peuvent rendre un esprit vraiment Royal. Je pourrais bien dire de lui que la Sainte Vierge le choisit au berceau et l'adopta sur le saint Autel. Car en son bas âge il fut fort disgrâcié de corps, ayant les cuisses et les jambes extrêmement tortues, et les talons se tenant l'un à l'autre; accident qui affligea démesurément le Comte Henri son père, lequel n'en attendait autre chose sinon de le voir attaché à une chaise, traînant une vie languissante, ce qui ne lui eût pas été moins fâcheux que la mort même. D'ailleurs le brave Egas de Monis, très noble Chevalier, conduit par un secret instinct du ciel, faisait toutes les instances possibles au Comte, à ce qu'il le mît entre ses mains. Parmi ses poursuites, la Sainte Vierge lui apparut en songe et lui ordonna de faire porter l'enfant au Mont Carquère, qui pend sur le fleuve Douro; que là il rencontrerait les mesures d'une vieille Chapelle qui jadis lui avait été dédiée; que le lieu étant nettoiyé, il y trouverait une sienne image et un Autel, et qu'après avoir employé une partie de la nuit en prières, il mît l'enfant estropié dessus l'Autel de la Chapelle. Elle ajouta de plus qu'elle lui en commettait l'éducation ni plus ni moins que d'un sien fils à qui elle voulait être bonne Mère, et de qui son Bien-aimé Fils désirait se servir pour l'avancement de sa gloire et pour la ruine de l'impïété. Le vaillant

(1) Vasconcellius in Regibus Lusitaniæ Anacephalæcosi 1 et 2.

Egas ayant accompli de point en point le commandement qui lui avait été fait du ciel, au bout d'un peu de temps l'enfant commença à jouer des pieds et des mains, et avec une joie extraordinaire témoigner ce qui lui était arrivé. Egas, qui avait toujours l'œil au guet, s'en prit aussitôt garde et incontinent ceux qui étaient avec lui y accoururent, tout le monde criant miracle, et ne cessant de bénir Dieu et la très sacrée Vierge, qui avait moyenné une si prompte et si admirable guérison. Le Comte Henri ayant appris ce qui s'était passé, conçut une affection incroyable envers la Mère de Dieu, et connut par là que cet enfant était destiné à la défense des Autels et à l'avancement de l'honneur de la très Sainte Vierge, à qui depuis au même endroit il érigea une belle Eglise, avec un Monastère qu'il donna aux Chanoines Réguliers de Saint Augustin.

XXI. Alphonse ayant d'un côté devant les yeux les beaux exemples de la piété de son père et de son gouverneur, et de l'autre étant puissamment prévenu des bénédictions de douceur, allait tous les jours gagnant les bonnes grâces de sa bonne Mère et s'avancant en la faveur du ciel; et la bonne Mère d'Amour de sa part en avait un soin si particulier qu'on le voyait croître à vue d'œil sous les favorables auspices de sa Gouvernante. Il conquit une infinité de villes et abattit je ne sais combien de fois les ennemis de Dieu et de l'Eglise. Entre autres, l'an mil cent trente neuf il défit en la journée d'Orichia le Roi des Maures, Ismarus, qui conduisait une armée si effroyable, qu'on tenait que pour un Chrétien il y avait du moins cent infidèles. Le jour qui devança la bataille, le Sauveur se montra à lui attaché à la Croix et lui donna pour armoiries ses cinq plaies, dont depuis les Rois de Portugal ont toujours fait trophées; il lui promit aussi la victoire et la Royauté. Ce qui se vérifia bientôt après; car ayant battu cette multitude innombrable de Mahométans, il fut proclamé Roi par son armée victorieuse, titre qui lui fut depuis confirmé par le Pape Alexandre troisième, l'an onze cent septante et neuf. Une autre fois (ce fut l'an mil cent quarante-sept), assisté de quelques vaillants Capitaines Français, Allemands, Anglais et Flamands, il défit plus de deux cent mille Maures qui s'étaient saisis de Lisbonne et des environs, et à diverses autres rencontres il les mit en vauderoute, jusqu'à en défaire le pays. Mais ce qui arriva l'an mil cent quatre-vingt et

un n'est pas moins digne d'être connu. Car Alboiach, Roi de Séville, se prenant garde qu'Alphonse avait une foule d'affaires sur les bras et se voulant prévaloir de l'occasion, résolut d'attaquer Santarem avec une puissante armée de Grenadins qu'il avait levée. Alphonse se mit aussitôt en devoir de lui couper chemin ; et pour se rendre plus digne de la faveur de sa bonne Mère et de l'assistance des Saints Anges, il passa en prières la nuit qui précéda la rencontre. Le lendemain, au plus fort du combat, plusieurs de ses soldats et de ses capitaines aperçurent un bras ailé qui suivait le Roi partout où il s'avançait, et faisait un tel dégât en l'armée ennemie que rien ne demeurait sur pied devant lui. Je ne saurais assurer si c'était le bras même de la très puissante Conductrice, ou celui de Saint Michel, le Prince des Anges, qu'elle lui avait envoyé au secours ; cela sais-je bien que peu de temps après, en reconnaissance de cette si extraordinaire faveur, il institua un ordre de Chevalerie, qui fut appelé de l'Aile, à cause qu'il avait pour marque une aile rouge dans un cercle d'or.

XXII. Ce Prince aurait été trop insensible s'il ne se fût point évertué d'user de retour envers une si bonne Mère ; aussi se publiait-il partout son obligé, non moins par effets que par paroles. Il donnait à tous ses gens la dévotion de la Vierge, il allait droit à elle en toutes ses nécessités, et par diverses reconnaissances il protestait que l'honneur de toutes ses conquêtes lui était dû. Car après la journée de Santarem, il lui dédia l'Eglise qu'il fit bâtir à Alcobaça avec un beau Monastère qu'il donna à l'Ordre de Cîteaux, et par même moyen tout le territoire qui est depuis Leiria jusqu'à la mer, Monastère qu'il fonda avec de si amples revenus et pour un si grand nombre de Religieux, qu'il en avait suffisamment pour chanter au Chœur les louanges de Dieu sans aucune interruption ni jour ni nuit. En outre il donna commencement à l'Eglise de Ceica (que son fils Sanchez acheva) sur l'accident que je dirai. Alphonse, étant un jour sorti de son Palais, tout pensif, cherchait à soulager ses ennuis le long du fleuve Mondego, lorsqu'on lui vint dire que non loin de là il y avait une ancienne Chapelle de la Vierge. Ce fut assez pour le faire résoudre à s'y acheminer bientôt ; aussi ne pouvait-il avoir de meilleure rencontre pour décharger son cœur, que ce lieu où sa bonne Mère était honorée. Comme il



eût pris le chemin pour s'y rendre avec ses gens, il arriva que l'un d'entre eux se mit à courir un lièvre à toute bride, lequel l'ayant tiré dans des broussailles, fut cause que son cheval le jeta sur un tronc d'arbre pointu, d'où on le retira tout froissé à dessein de le porter enterrer en la Chapelle voisine, d'autant qu'on ne lui donnait pas plus de vie que pour arriver jusque-là. Ce fâcheux accident renouvela la plaie du cœur d'Alphonse, qui commençait à se souder. Ainsi tout abattu il se rendit à la Chapelle, et là versa son cœur à l'accoutumée devant l'Autel de la Bienheureuse Vierge. Il n'y fut pas long-temps sans se prendre garde que son mal s'apaisait, et afin qu'il ne manquât rien à son contentement, voilà celui qu'on tenait déjà pour mort, qui commença de se remuer, de s'étendre peu à peu, de se servir de ses membres, et à la parfin il se leva sain et gaillard. Cette merveille donna sujet au Roi de jeter les fondemens d'une belle Eglise au lieu de la petite Chapelle qu'il avait rencontrée; mais la mort le prévenant, il laissa à son fils le soin de la conduire à chef. Chose étrange de la bonté du cœur maternel de la très douce Vierge! Car dès qu'une fois elle a pris quelqu'un en affection, elle ne l'abandonne jamais. Ainsi celui que vous avez vu jusqu'ici chargé de palmes et de lauriers, et comblé de félicité, arriva à une extrême vieillesse (car il mourut âgé de quatre-vingt et onze ans) toujours chéri des siens, redouté des ennemis, admiré d'un chacun pour son courage, pour sa justice et pour sa magnificence envers tous, bref pour les merveilles que Dieu opéra en lui et par lui, tant en sa vie qu'après sa mort. Que pourrait-on ajouter à un semblable bonheur?

*Jean premier.*

XXIII. En voici un autre qui vous mettra en peine de juger qui des deux a emporté le prix de la très sacrée Mère de Dieu. C'est Jean, premier du nom, surnommé de Bonne-Mémoire, dixième Roi de Portugal. Ce Prince était fils naturel de Pierre premier, aussi Roi de Portugal (1), et fut conduit à la Couronne par les voies d'une providence fort extraordinaire. Il naquit l'an treize cent cinquante, et lui fut donné pour Gouverneur Dom Nugnez d'Andrada, Chevalier d'Avis, à la sollicitation du-

(1) Vasconcellius in Regibus Lusitaniæ Anacephalæosi 12.

quel Jean fut incontinent créé Grand Maître d'Avis. La Reine Eléonore, femme de Ferdinand premier, frère de Jean, laquelle haïssait Jean à mort, le tenait en la prison à Cuora, où elle s'é-tait essayée de le faire mourir, si Dieu et la Sainte Vierge, qui prétendaient tirer de lui de signalés services, n'eussent détourné le coup. Après la mort de Ferdinand, Jean fut honoré premièrement du titre de Défenseur du pays, et puis incontinent de celui de Roi. Ce qui fit mal au cœur à Eléonore, femme de très mauvais naturel, et la fit résoudre à appeler Jean de Castille, d'ailleurs prétendant à la couronne de Portugal, pour s'en em-parer au plus tôt. En effet, il vint tout soudain avec une puis-sante armée, pensant surprendre Jean, qui ne faisait bonnement que sortir de la prison. Ce pauvre Prince ainsi amassa, tumultuairement et comme il put, quelques troupes, mais qui n'é-taient pas pour faire tête au Castillan, si le Ciel n'eût pris son parti. Aussi n'avait-il pas mis sa confiance ès mains de ses sol-dats, mais en l'assistance du bras tout-puissant et en la faveur de Marie, qu'il avait aimée tendrement, et choisie pour sa Dame et pour sa Mère, dès son bas âge. Il fit dire la Messe à la vue de son camp, et commanda que tous se missent en bon état, et en cette manière il vint affronter l'ennemi en une plaine située entre Leira et Algibarrola, la veille de l'Assomption de l'an treize cent quatre-vingt-et-six. Il prit bon augure de ce jour, et de la faveur de sa Protectrice, laquelle dans moins d'une heure lui mit la victoire entre les mains, par la mort de deux mille Cas-tillans et par la fuite ou blessure des autres, sans qu'il en man-quât des siens plus de cinquante. Le même jour, la nouvelle de la victoire fut portée à Lishonne sans qu'on ait pu savoir par qui. Le Roi, pour n'être méconnaissant d'une si rare faveur, institua au plus tôt une procession solennelle, où lui-même alla à pied avec le Clergé et la Noblesse, et avec un monde de gens. Devant lui marchaient quatre des principaux étendards qu'il avait gagnés sur l'ennemi, et un grand nombre de guidons qui devaient être appendus à la voûte de l'Eglise de Notre-Dame de l'Echelle, laquelle il avait fait bâtir. Et ce qui rendit la vic-toire heureuse de tout point, ce fut la conjouissance du Pape Boniface neuvième, qui confirmait à Jean le titre de Roi et le dispensait de son vœu de Chevalerie, à l'effet de se pouvoir marier pour le bien de son Etat. Le Roi se sentant chargé d'in-

finies obligations à la Mère de Dieu, lui bâtit de plus, au lieu où l'on avait donné le combat, une très belle et très magnifique Eglise, qui fut nommée Notre-Dame de la Bataille, avec un Monastère qu'il fonda en faveur des Pères de Saint Dominique, avec une magnificence royale, afin qu'à perpétuité la Sainte Vierge y fût honorée.

XXIV. La Reine du Ciel, qui au moindre sentiment que l'on montre de reconnaissance, a coutume de redoubler ses libéralités, et qui avait entrepris de rendre ce Prince glorieux devant Dieu et devant les hommes, lui donna une seconde victoire non moins considérable que la première. Et pour lui faire connaître qu'elle y mettait la main, elle en ménagea tellement la conduite, que le jour du parlement fut le même que j'ai déjà dit, c'est-à-dire la veille de son Assomption. Voici comment le tout se passa : Dieu l'ayant béni non moins en enfants dignes d'un tel père, qu'en tout le reste que l'esprit humain met au rang des félicités, la pensée lui vint de se servir de l'occasion d'une réjouissance publique pour donner à trois d'entre eux, c'est à savoir à Edouard, qui depuis succéda à la couronne, à Pierre, qui fut Duc de Coimbre et de Montmajour, et à Henri, appelé le Duc de Visée, le collier de l'Ordre de Portugal en sa ville de Lisbonne, en présence des Princes et des grands de son royaume. Mais un vieux Capitaine lâcha une parole qui mit le cœur au ventre à ces jeunes Princes, et eut de signalés effets ; car il fut cause qu'ils remontrèrent au Roi leur père qu'il n'y avait point d'apparence de recevoir cet honneur, qui était le prix des plus hauts faits d'armes, sans avoir donné quelque preuve de leur valeur. A ce sujet ils demandèrent que pour servir d'exemple aux autres, et afin que nul de là en avant ne prétendît à une si glorieuse récompense sans mérites, il leur fût permis de passer en Afrique pour attaquer le fort de Ceuta, assis sur le détroit de Gibraltar. C'était pour lors la plus forte place qu'eussent les Maures, d'où ils passaient sans difficulté en Espagne, et d'où ils incommodaient extrêmement les Chrétiens ; aujourd'hui il peut être nommé l'un des principaux boulevards de toute la Chrétienté. Le Roi se trouva tellement surpris d'une si courageuse demande, qu'il ne sut pour lors faire autre chose, sinon bénir Dieu qui lui avait baillé de tels enfants, et admirer la générosité qu'ils montraient en un si bas âge. Mais après avoir

mis la chose en délibération, et surtout après l'avoir ardemment recommandée à Dieu et à sa Conductrice, il fit une grosse armée navale sans que les Barbares se doutassent qu'elle dût fondre sur eux; et tous les préparatifs étant faits, il partit de Lisbonne avec ses enfants, ses Princes et sa Noblesse, la veille de l'Assomption, comme à un jour de bon augure pour lui. Ce ne fut quasi qu'une même chose la départie et la victoire. Car en moins de six jours ils arrivèrent à Ceuta, ils donnèrent l'assaut, ils défirent plus de deux mille Maures, les autres ayant été faits prisonniers de guerre ou contraints de prendre honteusement la fuite, sans que le Roi y perdit plus de huit des siens. Ainsi la forteresse gagnée, le premier soin du Roi fut de faire nettoyer la Mosquée des Sarrasins pour le Dimanche suivant, et la dédier à l'Impératrice du ciel, sa Guide assurée et toujours victorieuse. Le Dimanche suivant, la Messe étant célébrée et le Sermon fait en actions de grâces, le Roi donna le collier de l'Ordre à ses trois enfants, qui avaient fait des merveilles à bien combattre. Ce fut une des plus augustes cérémonies qu'il fût possible de voir, laquelle s'accrut grandement par la réjouissance publique, par les vœux et les acclamations de toute l'armée dont les environs retentissaient. Avec le collier de l'Ordre, le Roi donna à chacun d'eux une épée greffée de pierres précieuses, que leur bonne Mère la très pieuse Reine Philippe leur avait préparée avant sa mort, et accompagnée de mille bénédictions. Elle y avait de plus fait enchâsser du bois de la Sainte Croix, afin qu'ils se souvinsent qu'ils devaient beaucoup plus viser à étendre les bornes de la Croix et de l'Empire du Sauveur, qu'à conserver ou amplifier leurs Etats.

XXV. Voyez-vous, mon cher lecteur, à quoi sert de présenter une bonne fois un cœur franc et bien fait à la Mère d'Amour? Remarquez-vous les faveurs qu'elle fait à semblables personnes, comme elle bénit leurs desseins, combien largement elle reconnaît les moindres sentiments de bonne volonté qu'ils ont pour elle? Ce n'est pas encore tout; car il faut que vous sachiez que cette Mère admirable, pour comble de ses faveurs, le tira de cette vie, plein d'années, de conquêtes, de gloire et de mérites, la veille même de son Assomption, pour lui témoigner que ce qui était advenu jusqu'alors n'était pas un cas d'aventure, mais une sienne providence fort particulière sur lui, pour qui elle

avait choisi ce jour, non seulement comme le signal assuré de plusieurs prospérités temporelles, mais comme une prise de possession de la couronne éternelle qu'elle lui avait préparée en la participation des joies et des honneurs qu'elle-même reçoit dans le ciel. A vrai dire, la Sainte Vierge avait merveilleusement prévenu le cœur de ce bon Prince, comme il est bien aisé de voir. Mais il ne se peut dire de quelle affection il se portait à lui rendre réciproquement ses devoirs. Tous les jours il récitait l'Office de la même Vierge avec un sentiment de dévotion non pareil, exercice qu'il recommandait à tous ceux à qui il voulait plus de bien. Il lui dédia trois belles et superbes Eglises. La première fut celle de Notre-Dame de l'Echelle, à Lisbonne; la seconde celle de Notre-Dame de la Bataille, dont j'ai ci-dessus parlé, et où il est aujourd'hui inhumé; la troisième celle du Guimaran, communément appelée Notre-Dame de l'Olivier, à cause d'un olivier très agréable qui croissait contre la voûte du chœur. Il semblait qu'il eût là logé ses amours et ses affections; car par deux diverses fois il alla visiter cette Eglise depuis Lisbonne à beaux pieds. Il y alla rendre ses vœux incontinent après la défaite des Castillans, et y offrit autant d'argent qu'en pesait son corps armé de pied en cap; il y appendit sa lance et sa cotte d'armes, il y présenta diverses pièces d'orfèvrerie à plus de quatre cent mille écus; il y fonda un Chapitre composé de trente-deux Chanoines, à un chacun desquels il donna quatre cent cinquante écus de revenu, sans parler du plat de l'Evêque, qui est de deux cent cinquante mille écus. Il obtint plusieurs indulgences pour la rendre plus auguste, et l'ennoblit d'une foire franche pour toute l'Octave de l'Assomption, en mémoire des signalés bienfaits qu'il avait reçus la veille de l'Assomption. Voilà les combats de libéralité et de magnificence entre la Bienheureuse Vierge et Alphonse, son cher nourrisson.

*Edouard premier.*

XXVI. A l'imitation de ce grand Prince, Edouard premier, son fils et son successeur (1), onzième Roi de Portugal, s'affectionna tellement au service de la Reine des Anges, et au jour de sa triomphante Assomption, qui avait été si heureux à son père,

(1) Vasconcellius in Regibus Lusitaniz Anacephalæosi 13.

qu'il ne fut jamais possible de lui persuader de choisir un autre jour que celui-là pour son Sacre, nonobstant que les Judiciaires et les Devins, dont le principal était un vieux rêveur Juif, l'assuraient que son règne serait malheureux s'il ne faisait élection d'un autre jour. Lui au contraire se roidit à engager à sa conduite la Reine des astres et la Mère des bonnes aventures, et à l'obliger par la confiance à le recevoir sous sa particulière protection. Ce qu'elle fit le rendant illustre en toute sorte de qualités qui peuvent relever un grand Prince par dessus le commun, c'est-à-dire en beauté et bonne disposition corporelle, en force, en valeur, en esprit, en savoir, en éloquence, en sagesse, en réputation, en crédit, en enfants, bref en tout ce qui peut être humainement désiré, excepté une longue vie, laquelle lui fut enviée par des malveillants, qui lui en abrégèrent le cours au moyen d'une lettre empoisonnée, et le firent passer de cette vie à l'autre à l'âge de trente-sept ans, et au cinquième de son règne. Mais il est à croire que celle qui s'était chargée du gouvernement et de la conduite de sa vie, prévoyant quelque plus mauvais pas dans sa vie, le choisit au temps auquel il était autant mûr pour le ciel, qu'il était regretté en terre. Son corps fut consigné à la Sainte Vierge, et mis en son Eglise de la Bataille après qu'elle eut reçu son esprit entre ses mains, comme il est à présumer de sa rare débonnairété.

*Alphonse cinquième.*

XXVII. Cette dévotion envers la Mère de Dieu passa comme par héritage à Alphonse cinquième, fils d'Edouard. Il fut appelé l'Africain, comme jadis l'invincible Scipion, à cause des grands dégâts qu'il fit aux Mahométans d'Afrique, des villes et des victoires signalées qu'il emporta sur eux. Il fut seul qui tint bon en la Croisade que le Pape Callixte avait faite contre le Turc, lequel il attaqua l'an quatorze cent cinquante-huit, n'ayant du commencement avec soi que vingt-cinq mille hommes bien faits. Comme il ne s'était point jeté à ce dessein autrement que sous la favorable conduite de la Générale des armées de l'Eglise, aussi en reçut-il de grands avantages en mille rencontres. Avant que d'attaquer Azella, l'une des plus importantes places de la Barbarie, il fit vœu à la Sainte Vierge que si elle secondait ses bonnes intentions en la prise de cette ville là, il se ferait

relever en argent, armé de toutes pièces et à cheval, de la grandeur du naturel, pour servir d'ornement et de monument tout ensemble en quelque Eglise qui serait dédiée à son nom. L'issue montra que la prière avait été agréée. Car il obtint la ville sans grande difficulté, et avec fort peu de perte des siens. Le nombre des ennemis défaits fut de deux mille, celui des prisonniers monta à cinq mille; les dépouilles, qu'il laissa toutes aux soldats, sans y toucher aucunement, arrivèrent à plus de huit cent mille écus. Il s'acquitta de son vœu incontinent après, s'offrant soi-même en argent en l'Eglise de Notre-Dame du Buisson, suivant la promesse qu'il en avait faite. En outre il édifia une belle Eglise à la même Vierge sous le titre de l'Assomption, parce qu'à tel jour la flotte était sortie de Portugal pour passer en Barbarie. Tant il est véritable que ce jour était heureusement fatal aux Princes de cette Royale maison. La nouvelle de la prise d'Azella ne fut pas plus tôt portée à Tanger, que les habitants effrayés ayant amassé ce qu'ils avaient pu de leurs moyens, abandonnèrent la ville, de manière qu'Alphonse y entra sans coup férir. Je n'aurais jamais fait si je voulais décrire par le menu toutes les faveurs que ce Prince obtint du ciel par le moyen de la dévotion héréditaire qu'il eut envers la Mère de Dieu. Il suffit de dire, en un mot, qu'elle aida à le rendre l'un des grands Princes qui se rencontrent dans les histoires. Car il fut doué d'un esprit vif et brillant, l'un des mieux disants de son royaume, grand amateur des lettres et des hommes savants, très sobre en son vivre, très chaste en ses déportements, très courageux en la guerre, tardif à se mettre en colère, prompt à s'apaiser, affable à un chacun, libéral envers tous, mais principalement envers les pauvres captifs, d'où il tira le glorieux titre de Racheteur des captifs. J'aurais de quoi m'entretenir plus longuement sur les autres Princes qui ont porté la même Couronne, mais c'est trop séjourner en Portugal, les autres royaumes nous attendent.

*Saint Edouard.*

XXVIII. Saint Edouard, l'honneur d'Angleterre et le parfait modèle des bons Rois, n'avait pas encore passé les bornes de l'enfance lorsqu'il fut contraint de quitter son pays pour éviter l'orage des Danois, qui s'étaient précipités sur ses terres. Il se

jeta incontinent sous la protection de la Mère de Dieu, qui le reçut à sein ouvert et en eut tant de soin qu'elle le rendit aux siens sain et sauf après que la tempête fut passée (1). Et jaçoit qu'il fut si doux et débonnaire qu'il n'y eût nul moyen de le faire fâcher, si lui acquit-elle tant d'ascendant sur l'esprit de ses sujets, qu'il ne perdit jamais un seul point de l'autorité qui est nécessaire à un bon Souverain. A la faveur de la même Vierge il garda perpétuelle virginité avec son épouse, et se rendit si illustre en toutes sortes de vertus, qu'il mérita d'être mis au nombre des Saints.

*Guillaume le Conquérant.*

XXIX. Guillaume, duc de Normandie, fut aussi appelé le Conquérant pour avoir subjugué l'Angleterre, dont il porta quelques années la Couronne. Il n'avait rien plus à cœur que le service de la Vierge, qui lui fit ressentir mille traits de sa bonté, spécialement sur la fin de sa vie. Car il souffrit grandement et au corps et en l'esprit; néanmoins, il détrempeait toujours l'amertume de ses souffrances avec la douce considération des peines que ses péchés méritaient, et avec la confiance qu'il avait en la Mère de miséricorde. Aussi mourut-il après avoir fait une confession publique de tous ses péchés, prononçant ces belles paroles (2) : Je me recommande humblement à la très sainte Mère de Dieu, ma Reine et ma Dame, à ce que par ses prières elle me remette ès bonnes grâces de son fils mon Sauveur et mon Dieu.

*Saint Boleslas V.*

XXX. Entre les lis de la Cour Sainte à peine en trouverons-nous un plus blanc ou plus agréable que le Saint Boleslas, Roi de Pologne. Il fut fils et serviteur très affectionné de la Vierge Mère dès le berceau, et en donna diverses preuves pendant sa vie. Il reçut en considération de ses bons services un joyau du ciel d'un prix inestimable (3); je veux dire la virginité, qu'il garda jusqu'à la fin de sa vie avec sa femme Cunégonde ou Kingan, fille du Roi de Hongrie, ce qui lui acquit le très illustre surnom de Chaste.

(1) Thomas Walsingh. in hist. Anglicana.

(2) Baron. an. 1083.

(3) Chrometus lib. 8. de rebus et gestis Polonorum.



*Wladislas V.*

XXXI. Le Roi Wladislas cinquième, qui décéda l'an quatorze cent quarante-quatre, eut autant de part que nul autre aux faveurs et aux bonnes grâces de l'Impératrice du ciel, ainsi que de son côté il se rendit très soigneux de la faire honorer et servir. Il lui dédia plusieurs Eglises et Monastères, et elle le rendit plusieurs fois victorieux des ennemis de la foi. Après avoir emporté une signalée victoire sur les Prussiens, il lui bâtit un beau Monastère à Lubin en faveur des filles de l'ordre de Saint Sauveur, autrement de Sainte Brigitte, qu'il nomma le Triomphe de la Vierge. Elle lui obtint la grâce du ciel de convertir à la foi chrétienne plus de trente mille païens; et lui, pour ne point manquer de reconnaissance, lui fit construire une Eglise Collégiale au même lieu, où auparavant ils gardaient et adoraient le feu qui ne s'éteignait jamais, et y fonda un si beau Chapitre, et si grande quantité de Chanoines et de Chapelains, qu'il n'y avait un seul moment soit de jour ou de nuit, qu'on ne chantât continuellement ses louanges, aussi bien que celles de Dieu.

*Saint Etienne de Hongrie.*

XXXII. Il y a long-temps que la Hongrie nous présente un Roi, de qui le Ciel avait fait choix avant même qu'il fût né, pour être l'exemple des bons Rois et le bien-aimé de la Mère des Rois. C'est Saint Etienne, de qui le seul nom servait de présage aux Couronnes qu'il devait porter, tant en la terre comme au ciel. Le Traité suivant marquera en divers endroits les traits de son affection et de sa confiance nonpareille envers la Reine des Anges : pour le présent je mettrai seulement en avant les faveurs qu'elle lui a faites, et les reconnaissances dont elle a usé en son endroit. Et bien que je puisse dire avec toute vérité qu'étant une vraie créature de la Mère de Dieu, s'il en fut jamais, il lui est redevable de tout ce qui l'a mis en si haute estime devant Dieu et devant les hommes; néanmoins je m'attacherai principalement à quelques faveurs particulières qu'elle lui avait procurées. Tout premièrement, si le Duc Geisa son père connut quel il devait être, avant même qu'il fût conçu, qui doutera que ce fût une jouissance de celle à qui il avait

été donné pour fils avant sa naissance? Le Duc ayant déjà fait profession du Christianisme, cherchait en son esprit les moyens de le faire embrasser généralement à tous ses sujets, lorsqu'un avertissement lui fut donné du ciel, presque semblable à celui que le vaillant Roi David avait autrefois reçu, savoir est que ce dessein appartenait plutôt à un Prince pacifique qu'à lui, qui avait tant de fois trempé son épée guerrière dans le sang humain; que Dieu lui baillerait un fils, qui exécuterait ce qu'il avait pourpensé, et que ce fils serait Roi en ce monde et en l'autre.

XXXIII. Si le titre de Duc lui fut changé en celui de Roi, qui le prendra autrement que comme une disposition de la Sainte Vierge, à qui Saint Etienne devait transporter son Royaume, s'en réservant seulement la Lieutenance, ainsi que je dirai mieux ailleurs. Cependant il sera à propos de savoir que quatre ans expirés depuis la mort du duc Geisa son père, les affaires de la Chrétienté allant à souhait en Hongrie, Saint Etienne envoya l'Evêque Austricus à sa Sainteté pour lui faire les reconnaissances ordinaires aux Princes Chrétiens, pour la supplier de donner sa bénédiction à la nouvelle Eglise de Hongrie, et lui permettre de porter de là en avant le titre et la Couronne de Roi. De grâce, remarquez ici les admirables traces de la providence du ciel sur ce Prince. Peu auparavant qu'il prit cette résolution, Miesca, Duc de Pologne, l'avait prévenu, et avait fait au Pape la même demande. Et déjà la Couronne était préparée, et le Pape n'attendait que le jour de la lui envoyer. Cependant la nuit qui précéda l'arrivée de l'Evêque Austricus, il fut averti d'en haut qu'à la première heure du jour suivant viendraient à lui les Ambassadeurs d'une Nation étrangère, avec commission de demander le titre de Roi pour leur Prince, et la bénédiction Apostolique pour tout son Etat, qu'il ne manquât pas de lui envoyer la Couronne qu'il avait apprêtée pour un autre; car tel était le bon plaisir du Ciel. Le Pape, infiniment joyeux de cette bonne nouvelle, accomplit de point en point ce qui lui avait été enjoint, voire y ajouta encore de nouvelles faveurs; car non content de lui avoir baillé la Couronne Royale avec toutes ses appartenances, il l'honora en outre du titre d'Apôtre de Hongrie, et pour marque de son Apostolat permit que la Croix fût portée devant lui. De plus il le nomma son Légat à latere, avec plein pouvoir

d'ordonner de la Primatie, des Archevêchés et Evêchés, et généralement de tout l'Etat de l'Eglise en ses terres.

XXXIV. Si l'Empereur Henri rechercha son alliance, et se montra uniquement affectionné à lui donner en mariage sa sœur Gisela, qui ne se persuadera que ces noces furent faites au Ciel, et que la Mère d'amour, qui semblait être également jalouse du bonheur de ces deux maisons, fût le nœud et le ciment d'une si sainte amitié?

XXXV. Si son Etat fut défendu de l'invasion des ennemis, c'est chose indubitable que ce fut un coup du ciel, et une faveur particulière de celle à qui Saint Etienne en avait transporté le domaine, et à qui par conséquent touchait d'entreprendre la protection. Après la mort de Henri second, surnommé le Débonnaire, son beau-père Conrad, qui lui avait succédé à l'Empire, commença de brouiller les cartes, et croyant que pour avoir à combattre contre un ennemi qui était tout dans la dévotion, il aurait bientôt emporté la Hongrie, il mit toute l'Allemagne en armes. Saint Etienne assembla voirement avec un grand soin ses Princes, ses Evêques et les Grands de son Royaume, afin de délibérer avec eux des moyens qu'il pourrait tenir pour se défendre; mais avant qu'il les appelât, tout était déjà fait au ciel. Car il s'était prosterné et fondu en larmes devant sa bonne Mère, et lui avait humainement remontré que si elle voulait bailler en proie aux bêtes farouches la vigne qu'elle-même avait nouvellement plantée, il ne le pouvait empêcher; seulement la pria-t-il de tout son cœur que ce malheur ne fût pas imputé à son peu de confiance et d'affection envers elle. Que si c'était son bon plaisir de châtier ses démerites, elle voulût s'en prendre à lui personnellement, sans permettre que les brebis fussent conduites à la boucherie pour payer la faute de leur Pasteur. Le Roi sortit de cette prière avec un visage embrasé, le cœur plein de courage et de confiance, et jaçoit qu'incontinent il fit faire levée de gens par toute la Hongrie, ce néanmoins son espérance n'était pas fondée sur des bras de chair, mais sur le secours du ciel, dont il était tout assuré. Chose étrange que ce que je vais raconter : les Princes et Seigneurs Allemands étant prêts de livrer le combat, un commandement leur vint à tous en particulier de la part de l'Empereur de tourner bride, et de donner congé à leurs soldats; ce qui fut

incontinent exécuté. Si jamais vous vîtes un homme bien étonné, ce fut l'Empereur, lorsqu'on lui apporta la nouvelle du débandement de ses gens. Du commencement il se douta qu'ils n'eussent été mis en déroute, quoiqu'il eût peine de le croire. Mais à la fin ayant appris tout ce qui s'était passé, il ne douta nullement que ce ne fût un coup de Dieu qui favorisait le parti de son fidèle serviteur, ce qui le fit dès lors désister de son entreprise et de tous les desseins qu'il avait de troubler cette nouvelle Chrétienté.

XXXVI. Je passe bien plus outre, et dis que s'il a été exercé et visité de Dieu en diverses manières, soit en une longue maladie qui le tint l'espace de trois ans avant sa mort, soit en la perte de ses enfants, nommément du Gentil Emeric, la perle des Princes et l'amour de tous ses sujets ; soit en plusieurs contradictions qu'il eut, je tiens pour tout assuré que ce fut un essai de sa bonne Mère, laquelle en qualité de Maîtresse des siens, ainsi que je ferai voir plus amplement au chapitre dixième, leur montre parfois la verge, et toujours les avance fortement en la vertu. Néanmoins, comme sa conduite est une conduite d'amour et d'un amour plein de douceur, elle ne se saurait empêcher d'en donner des preuves de fois à autre, même parmi ses rigueurs empruntées ; témoin ce que je m'en vais dire. Lors de cette longue maladie, dont j'ai parlé peu auparavant, quatre des principaux de sa Cour, poussés d'un esprit maniaque, prirent une funeste résolution de mettre les mains sur sa royale personne et de lui avancer les jours. Le plus hardi d'entre eux s'étant chargé de faire le coup, il s'en vint à la chambre du Roi malade entre chien et loup, à dessein de lui passer au travers du corps une épée nue qu'il portait sous son manteau. Mais la Vierge, qui lui apprêtait bien une autre mort, arrêta ce malheureux, et le remplit tout à coup d'une telle frayeur que le fer lui tomba des mains. Le tintement de cette lame réveilla le Roi, et le fit crier à ses gardes. Incontinent on y accourut, on se saisit de ce perfide, lequel se jeta aux pieds de sa Majesté avec tant de signes de déplaisir de son attentat, que le Roi très débonnaire lui en accorda le pardon sur le champ.

XXXVI. Me voici finalement arrivé à sa bienheureuse mort, que nul ne doutera jamais avoir été ménagée par sa bonne Mère, s'il lui souvient qu'elle arriva le propre jour de son Assomption

au ciel. Cet incomparable Prince en avait reçu le signal d'en haut, lorsqu'il fit assembler ses Princes, ses Prélats et les grands de son Royaume, et ayant traité avec eux d'un successeur de ses Etats, il leur donna quantité de bons avis et sa dernière bénédiction. Cela fait, sentant son esprit déchargé de tout autre souci, il leva les yeux au ciel et s'entretint longuement de colloques amoureux avec sa très douce Mère, lui recommandant son royaume, et la suppliant de recevoir entre ses mains une pauvre âme du soin de laquelle elle avait daigné se charger. Avec ces dernières paroles l'esprit de ce grand serviteur de la Mère de Dieu s'échappa de la prison du corps, et s'envola entre les bras de celle qui l'attendait pour lui donner place au ciel à la gloire de son triomphe. Ce fut l'an 1030 de notre réparation. Ce nonobstant la fête se fait le vingtième août, à l'occasion, comme je crois, de ce qui lui arriva cinq jours après sa mort. Il avait été inhumé en la belle et magnifique Eglise qu'il avait fait bâtir à la Sainte Vierge et mis dans un cercueil de marbre blanc. Je ne sais pas à quel sujet le Roi son successeur fit ouvrir le tombeau du Saint, et le cercueil où son sacré corps reposait. Cela sais-je bien qu'il ne fut pas plus tôt ouvert, qu'au lieu de puanteur qui a coutume de sortir des autres, il en sortit une si douce odeur que toute l'Eglise en fut parfumée. Le Roi s'étant approché pour voir d'où venait cette senteur, s'aperçut que le corps du serviteur de la Vierge trempait dans une liqueur jaunâtre, semblable à l'huile ou à la manne fondue, mais incomparablement plus agréable que tous les baumes d'Orient. Or, comme l'anneau avec lequel il avait été enterré ne se trouvait point, il commanda qu'on tirât le corps du cercueil pour le chercher plus aisément dans cette précieuse liqueur. Mais voici une autre merveille. Car plus on en puisait avec des vases d'or, plus on la voyait croître et monter en haut. Et le comble de la merveille fut que comme l'on voulut remettre dans le cercueil toute la liqueur que l'on avait puisée, il ne parut pas qu'il y en eût davantage qu'auparavant.

Que dites-vous là-dessus, mon cher lecteur? Qui rencontrons-nous jamais qui reconnaisse de petits services d'une manière si auguste et avec un cœur si Royal?

*Jean premier, Duc de Lorraine.*

XXXVII. Entre les Ducs de Lorraine, la mémoire de Jean premier sera toujours très glorieuse, comme d'un Prince doué de plusieurs vertus et grand serviteur de la Vierge, ainsi qu'elle le fit connaître au fait que je vais raconter. Il s'était ramassé à Woringhen, qui est ès terres de l'Electeur de Cologne, une si grande quantité de voleurs, qu'ils faisaient une grosse armée et tenaient tout le plat pays. Et déjà ils se rendaient redoutables non seulement aux marchands ou aux particuliers, qui n'osaient plus paraître devant eux, mais encore aux Princes voisins et aux meilleures villes d'alentour. Sur cette commune appréhension, les Ducs de Juilliers et de Mons se joignirent à ceux de Cologne, et tous ensemble s'adressant au Duc de Lorraine, qui était aussi Duc de Brabant, le supplièrent très humblement de leur vouloir prêter main-forte et de venir dénicher ces brigands de leur retraite. Ce Prince courageux et vaillant s'accorda aussitôt à leur juste demande, et ayant levé quelques nombres de soldats et recommandé à bon escient l'affaire à la Vierge sa tutélaire, s'en alla droit à Woringhen pour y assiéger les voleurs, qui se jetèrent incontinent aux champs à dessein de le recevoir. Le combat fut âpre et sanglant, entre ces deux partis, dont l'un combattait pour la gloire de Dieu et pour le repos d'un pays entier; l'autre pour la liberté et pour la vie. Toutefois, quoique les voleurs fussent dix fois en plus grand nombre que les soldats du Duc, il ne laissa pas d'en tailler en pièces une bonne partie, de se saisir de quelques autres, et de contraindre le demeurant à prendre honteusement la fuite, le tout avec une perte fort légère des siens. Le secours de la très sacrée Vierge fut si visible en cette journée, que le Duc se résolut de lui en laisser tout l'honneur. A cet effet, il fit instituer une fête de Notre-Dame de la Victoire, qui est célébrée tous les ans solennellement en la ville de Bruxelles, le cinquième jour du mois de juin.

*Le Duc Antoine.*

XXXVIII. Il me souvient avoir amplement discouru de la piété du Duc Antoine et des victoires qu'il obtint par la faveur de la Sainte Vierge, lorsque je parlais de Notre-Dame de Saint

George, qui est en la ville Ducale de Nancy, au Traité premier, chapitre deuxième.

*Henri II.*

XXXIX. Henri second, le dernier mort, Prince extrêmement débonnaire, était si sensible à la dévotion de la Vierge, qu'à l'oûir nommer seulement on lui attendrissait le cœur. Il ne lui eût pas été possible de refuser chose quelconque qu'on lui demandait pour l'amour de la Mère de Dieu. Il jeûnait tous les Samedis à son honneur, à la façon qu'on a coutume de jeûner le Vendredi Saint, s'abstenant généralement de tout ce qui avait eu vie. Il célébrait ses fêtes fort religieusement, et le voyait-on souvent prosterné devant l'Autel de la Sainte Vierge, qui est en l'Eglise de Saint George, où il assistait aussi d'ordinaire aux Litanies que la Sérénissime Marguerite de Gonzague, sa femme, faisait chanter tous les jours à la façon que l'on les chante en la sainte Chapelle de Lorette. La Mère de bonté fut celle, ainsi que l'on peut estimer, qui lui bailla un si bon cœur et si plein de compassion, qui lui obtint un règne doux et paisible, et qui lui impétra une mort digne d'être enviée de plusieurs. Car comme il était travaillé d'une apoplexie assez fâcheuse, qui lui empêchait le libre usage de ses sentiments, elle lui adressa le Révérendissime Evêque de Toul, Jean des Porcelets, Prélat véritablement courageux et digne de sa charge Pastorale, lequel n'ignorant pas de quel côté ce bon Prince était le plus sensible, l'attaqua par la dévotion de la Vierge, et lui remettant vivement devant les yeux les divers titres que la Sainte Eglise lui baille ès Litanies de Lorette, l'éveilla comme d'un profond sommeil, et lui fit à diverses reprises produire de si beaux actes de vertu, nommément de contrition, de foi, d'espérance, de charité, de résignation à la volonté de Dieu et d'humilité, et lui fit jeter tant de larmes de dévotion qu'il les tira en abondance à tous ceux qui étaient présents. Il ne voulut pour toute faveur, sinon être enterré au pied de l'Autel de Notre-Dame Saint George, mais de nuit et sans appareil, comme se jugeant indigne de l'honneur et de la pompe funèbre avec laquelle on a coutume de porter en terre les autres Princes de la sorte. Il fonda une Messe haute au même Autel pour toutes les veilles de Notre-Dame, et laissa plusieurs autres marques de sa piété envers elle.

XL. François II, frère du défunt, a merveilleusement re-

lévé la dévotion envers la Sainte Vierge, laquelle semble être héréditaire à l'illustre maison de Lorraine. Ce serait trop peu pour un Prince qui est de long-temps accoutumé de fréquenter les Sacrements, de dire qu'il n'y manque jamais ès solennités de la même Vierge. Je ne veux rien dire de lui, sinon ce qui convient à fort peu de Princes de son mérite, savoir est que pour attirer à soi les yeux favorables de la Princesse du ciel, il voulut être des premiers qui furent enrôlés en la Congrégation de la Sainte Vierge, qui fut érigée au Noviciat de la Compagnie de Jésus à Nancy, et depuis transportée au Collège de la même Compagnie; et que depuis il n'a cessé de la fréquenter autant que ses grandes occupations l'ont permis. C'est une chose très agréable à toute la ville de Nancy de le voir tous les jours du monde aller saluer Notre-Dame de Bon-Secours, qui est hors des murailles de la ville, et de considérer qu'il n'y a temps quelconque, pour fâcheux qu'il soit, qui puisse arrêter le cours de sa dévotion ordinaire. Le ciel est témoin des faveurs que ce vertueux Prince a reçues ensuite de sa piété, et ceux qui ont l'honneur de l'approcher de plus près, savent en combien d'occasions elle s'est montrée bonne Mère, prenant ses affaires en main, et lui faisant part de ses douceurs.

*Charles IV.*

XLI. Charles quatrième, à présent régnant, suit en ce point comme en tout autre les traces de la piété paternelle, et la même Congrégation dont peu auparavant j'ai parlé, se glorifie à juste titre de voir parfois son Souverain dans les exercices de dévotion qu'elle a coutume de pratiquer. Il n'est pas possible de le voir verser son cœur devant un autel de la Vierge que l'on n'en soit attendri, tant il le fait de bonne grâce et du meilleur de ses sentiments. D'où je prends une ferme assurance, que comme jusqu'à maintenant elle l'a protégé en mille rencontres, ainsi le fera-t-elle à l'avenir, et donnera toujours plus d'éclat aux grandes qualités dont le ciel l'a favorisé.

*Philippe le Bon.*

XLII. Philippe le Bon, Duc de Bourgogne et de Brabant, Comte de Flandre et d'Artois, eut le cœur tout affectionné au service de la Reine du monde. Il en a laissé de si riches preuves



en l'Eglise de Notre-Dame de Hault, qu'il n'est pas possible d'en douter. L'Image d'argent doré de la même Vierge, qui est au milieu de l'autel, portant en tête une couronne de fin or, et sur la poitrine une rose de grosses perels qui entourent un beau rubis, les douze Apôtres d'argent, les deux Anges aussi d'argent, avec leurs chandeliers de même, les deux figures d'argent qui le représentent, l'une à cheval et l'autre à pied, et les deux de fin or qui étaient auparavant en même posture, et la lampe d'or qui est faite pour brûler devant l'Image miraculeuse, sont autant de marques sans reproche de la piété cordiale de ce Prince envers la Vierge. Le docte Lipse, qui a recueilli les merveilles de Notre-Dame de Hault, a remarqué devant moi que la Sainte Vierge sut bien avoir sa revanche de tant d'illustres témoignages d'affection. Car outre plusieurs autres faveurs, elle lui obtint la grâce de rallier et de rejoindre toutes les Provinces des Pays-Bas, qui étaient auparavant désunies.

XLIII. La dévotion de ce Prince envers Notre-Dame de Hault, me remet en mémoire celle du Sérénissime Archiduc Albert, Prince des Pays-Bas, décédé à Bruxelles l'an 1621. Il allait souvent rendre ses vœux à celle qui préside en ce lieu là, et la belle lampe d'argent qu'il a fondée pour luire à perpétuité devant l'Image de la Vierge, servira aux siècles à venir d'une marque de l'affection qu'il lui portait. Mais, comme ses plus doux sentiments étaient pour Notre-Dame de Montaigu, aussi y a-t-il bien laissé d'autres vestiges, soit de sa piété ou de sa libéralité. Car non seulement il a fait bâtir la Chapelle où est l'Image miraculeuse, mais de plus il l'a ameublée de plusieurs riches parements. Et, pour le dire en un mot, il a baillé à cette Eglise tout ce qu'il avait hérité de plus précieux, soit en joyaux ou en ornements, de deux Empereurs, Rodolphe et Mathias ses frères, et ceux qui ont vu ces beaux présents assurent qu'il y a des pièces que l'on ne saurait estimer. Plusieurs années devant sa mort il ne manqua jamais d'aller faire une neuvaine tous les ans devant la sainte Image, et d'y laisser toujours quelques marques d'une libéralité Royale, après qu'il avait accompli ses dévotions ordinaires. Lorsque la nécessité le contraignit de quitter l'habit de Cardinal qu'il avait porté quelque temps, ce fut en cette Chapelle qu'il posa la pourpre sacrée et qu'il se ceignit d'un baudrier, protestant par là qu'il ne changeait de con-

dition sinon pour le grand service de l'Eglise, et pour relever d'elle en tout et partout, aussi bien sous le manteau Ducal et au gouvernement de ses Provinces, qu'il avait fait auparavant sous le camail et sous le rochet. Aussi ne saurait-on nier que la Vierge, toujours reconnaissante des services qu'elle reçoit, n'ait contribué grandement à le rendre l'un des grands Princes qui ait été de long-temps en justice, en courage, en piété, en sagesse et en toutes les autres qualités qui peuvent mériter une douce et agréable mémoire, et rendre un Prince Chrétien uniquement chéri des siens et bien vu des étrangers.

XLIV. Ce serait un dessein à ne finir jamais, si j'entreprenais de rapporter ici les exemples de tous les Princes qui se sont rendus signalés en cette dévotion, et qui ont expérimenté à bonnes enseignes que c'est l'une des plus avantageuses que Dieu ait laissées à son Eglise. Ce peu que j'en ai dit jusqu'ici suffira pour faire porter jugement des autres.

*Sainte Bathilde.*

XLV. Parmi les Reines qui ont été spécialement dévotes à la Mère de Dieu, Sainte Bathilde, femme de Clovis second, se rendit grandement signalée. Elle en donna une belle preuve en la fondation du Monastère Royal de Chelles; mais elle ne demeura pas long-temps sans en cueillir les fruits (1). Car, après la mort du Roi son mari, elle-même y fut reçue pour être faite un Temple vivant de sa divine Majesté. Quelque temps avant que mourir, elle fut avertie du jour de son trépas, et vit une échelle entourée de Bienheureux Esprits, et appuyée sur l'Autel de Notre-Dame, qui donnait jusque dans le ciel, et lui fut dit que c'était le chemin par où elle serait conduite au séjour du bonheur éternel.

*Sainte Marguerite de Hongrie.*

XLVI. La dévotion incomparable de Sainte Marguerite (2), fille de Bela, Roi de Hongrie, mériterait un chapitre à part. Cette Sainte commença à l'âge de trois ans de dire tous les jours l'Office de Notre-Dame. Et comme elle fut un peu plus grande-lette, elle ne rencontra jamais aucune Image de la Vierge qu'elle

(1) In vita ipsius apud Sur. 26. Januar.

(2) In ejus vita 28. Januarii.

ne se prosternât par terre; et ne récitât l'*Ave Maria*, qu'elle reprenait mille fois chaque jour de l'Octave qui précède ses principales Fêtes. Elle se sentait tellement aidée et renforcée par cette dévotion, que rien ne lui semblait impossible, et je ne saurais dire en peu de paroles l'avancement qu'elle fit par ce moyen. Si quelqu'un est curieux de l'apprendre, il le pourra voir en sa vie.

XLVII. Jeanne, Princesse de Portugal, a droit d'être ici logée parmi les Reines, non seulement pour avoir été douée de toutes les qualités Royales, mais encore pour avoir gouverné le Royaume tandis qu'Alphonse cinquième, son père, et Jean second, son frère, étaient occupés à la conquête de la Barbarie. Cette Princesse fut accomplie en toutes les perfections qui peuvent donner de l'éclat à une Reine pour la faire admirer au monde; mais beaucoup plus en celles qui sont capables de réjouir le ciel et de gagner l'affection de Dieu. La dévotion et la confiance qu'elle eut envers la très sacrée Vierge fut l'une des plus belles perles de sa Couronne, et elle eut beau moyen d'en reconnaître le prix en plusieurs et diverses rencontres, mais signamment en la défense que la même Vierge prit de sa chasteté. On la tenait pour la plus belle Princesse qui fût sous le ciel, et ceux qui avaient le bien de la voir, confessaient que toute l'industrie de l'art et de l'invention des hommes ne pouvait pas arriver à faire quelque chose de plus agréable. Cette rare beauté, accompagnée de toutes sortes d'éminentes qualités, frappa si vivement les yeux et les cœurs des trois plus grands Princes du monde, que ce ne saurait être sans miracle qu'elle se défit de leurs poursuites. Mais la Reine des vierges tenait ses amours si puissamment attachées à la beauté de la chasteté, que jamais il ne fut possible de l'ébranler. Pendant que je me prépare à vous raconter les aventures de cette brave Princesse, figurez-vous, de grâce, de la voir en l'état auquel elle se présenta à son père lorsqu'il retournait victorieux de l'Afrique. Elle s'était parée pour lui aller au devant, ni plus ni moins que pour le jour de ses noces, et les pierreries dont elle était chargée, donnaient un tel lustre à son visage, que tous ceux qui la regardaient la tenaient pour une beauté venue du Ciel; plutôt que rencontrée sur la terre. Le Roi son père en fut tellement ébloui et gagné, que je ne sais s'il eut eu assez de li-

berté pour lui refuser quelque chose. Elle s'en aperçut bientôt ; aussi ne s'était-elle mise en cet état sinon pour mieux faire son coup et pour lui demander ce que jamais on n'eût soupçonné, qui n'eût eu une parfaite connaissance de son incomparable vertu. Car, qui se fût autrement persuadé qu'une Princesse si avenante et digne d'épouser le premier Monarque du monde en une réjouissance publique, ne dût demander autre chose à un père victorieux qui l'aimait autant que soi-même, sinon la permission de se consacrer entièrement au service de Dieu ? Si on eût percé le cœur de ce pauvre Prince d'une flèche mortelle, le coup ne lui eût pas été plus sensible, que fut l'atteinte que lui donna cette demande inespérée. Néanmoins, comme il était craignant Dieu, il n'eut jamais l'assurance de la refuser ; mais, comme s'il eût été interdit, il demeura sans pouvoir répondre un seul mot. La Princesse prenant le silence de son père pour une permission tacite, donna le meilleur ordre qu'elle put à ses affaires, et dès lors fit toutes les diligences possibles pour avancer son entrée en Religion. Elle y fut conduite par le Prince Jean son frère, par quelques Prélats et par les principaux de la Cour, qui lui rendirent ce devoir avec des habits de deuil, ni plus ni moins que-s'ils l'eussent accompagnée au tombeau. \

XLVIII. La Princesse croyait être dans son Monastère d'Aviero, ni plus ni moins que dans un asile, d'où non seulement il n'y eût nul moyen de la tirer, mais non pas même d'en avoir la pensée, lorsqu'elle reçut deux rudes attaques quasi coup sur coup, qui eussent été capables d'ébranler un cœur de rocher. La première lui fut donnée du vivant d'Alphonse son père, en faveur de Maximilien, Roi des Romains, fils de l'Empereur Frédéric troisième, qui la demanda à femme, quelques mois après son entrée en Religion. Le Prince Jean son frère lui servit d'entremetteur, et n'oublia rien de ce qui eût pu amollir un cœur moins ferme que celui de Jeanne. Mais la sage Princesse voyant qu'il n'y avait plus d'autre moyen d'échapper, le supplia très humblement de ne pas porter plus avant son discours à la crainte de sa liberté, s'il désirait conserver son amitié et lui être toujours bon frère comme il avait été jusqu'alors. Les Historiens Portugais en rapportent une seconde, disant qu'après la mort d'Alphonse, Jean second, son fils, fut requis par Charles huitième,

Roi de France, de lui donner sa sœur en mariage. C'était une affection qui avait jeté de très profondes racines dans le cœur de ce Prince (1); car le Roi Louis onzième, son père, s'en était déjà fait apporter le portrait, ainsi que j'ai dit ailleurs en passant : l'ayant vu, il s'était prosterné par terre pour adorer l'original de toute la beauté créée, qui en avait fait naître une si excellente en ses jours. Dès lors ce feu s'était toujours nourri dans les veines de Charles, qui enfin éclata dès qu'il fut arrivé à la Couronne. Et quoiqu'il eût noué une amitié si étroite avec Jean second, Roi de Portugal, qu'il dit communément que jaçoit que tous les Princes de l'Europe eussent conspiré contre lui, néanmoins le Roi de Portugal, son bon frère, et lui, étaient capables de leur faire tête à tous tant qu'ils étaient; toutefois, quand il s'agit de demander la Princesse Jeanne, il témoigna tant de passion, qu'aux prières et aux conjurations d'amitié il ajouta les menaces de lui déclarer la guerre, au cas que le mariage ne se fit. Dès que les Ambassadeurs furent arrivés, le Roi se porta lui-même à Aviero pour en faire l'ouverture à la Princesse sa sœur, mais il la rencontra non moins inflexible que devant. Ce fut lors qu'il employa tout ce que peut apporter un esprit piqué d'une si belle alliance, transporté de la passion de satisfaire à l'honorable demande d'un grand Roi qui l'avait prévenu de son amitié, et troublé de l'appréhension d'une fâcheuse rupture avec lui. Il lui demanda mille fois en quoi il l'avait tant désobligée de vouloir consentir à sa perte et à la ruine de son Etat, et lui apporta tant de raisons, que cette pauvre Princesse n'en pouvant plus, lui demanda terme jusqu'au lendemain, pour en consulter avec la Vierge des vierges sa bonne Mère et avec son bien-aimé Fils, que de long-temps elle avait choisi pour Epoux. Jeanne s'étant là-dessus enfermée en sa chambre, elle se jeta par terre devant une Image de la Vierge, qu'elle avait en son Oratoire, et arrosant le pavé de ses larmes, dit des merveilles à la Mère d'Amour. Elle parlait des yeux, des mains, de la langue et du cœur, et conjurait la Sainte Vierge par tout ce qu'elle aime, tant au ciel qu'en la terre, de la vouloir secourir à ce coup. Chose admirable ! voilà à un instant son visage plus serein qu'un jour d'été, et son cœur entièrement apaisé. Le lende-

(1) Vasconcellius in Joanna.

main, le Roi, qui n'avait pu fermer l'œil d'appréhension, retourna à la charge ; et comme il se doutait bien qu'il y aurait du combat, il se préparait déjà à un second effort. Mais voyant le visage de sa sœur si doux et si joyeux, il en attendait quelque favorable réponse. Ainsi fit-elle en apparence, mais en effet il fut aisé de voir qu'il y avait de l'intelligence avec le Ciel. Car elle dit à son frère que si le Roi Charles, qui lui faisait l'honneur de la rechercher, était pour cette heure là en vie, elle était prête de lui donner tout contentement. Il n'en fallait pas davantage pour la satisfaction de l'un et de l'autre. Ainsi le Roi l'ayant très affectueusement remerciée, reprit en diligence le chemin de la Cour. Mais à peine y fut-il arrivé, qu'il reçut les tristes nouvelles de la mort de Charles VIII, son intime ami, lequel était déjà devant Dieu lorsque sa sœur lui donnait la parole qu'il poursuivait si ardemment. Il est vrai que c'est ainsi que le racontent les Historiens Portugais ; mais cela ne se peut accorder à ce que disent communément tous les Historiens Français, à qui il est plus raisonnable de croire. Car ils assurent que lorsque Charles mourut, il était actuellement marié à Anne de Bretagne, laquelle ayant laissée veuve, elle épousa depuis en secondes noces le Roi Louis douzième, son successeur.

XLIX. Ce qui fait que comptant pour néant cette prétendue poursuite, je ne fais état que d'une seconde, laquelle je vais raconter. Richard troisième, Roi d'Angleterre, faisait les offres d'une paix très avantageuse au Roi de Portugal, à condition qu'il lui donnât sa sœur en mariage. L'accord n'était pas de refus, et tous jugeaient que la Princesse devait postposer son consentement particulier au bien et à la tranquillité d'un Royaume entier. Nul ne se trouvait plus empêché que le Roi, qui d'un côté n'ignorait pas la fermeté de la résolution de sa sœur, et de l'autre voyait très bien qu'il ne serait pas sans reproche, et possible sans danger, s'il laissait échapper une si belle occasion. Il conclut de tenter le gué encore une fois, et de ne rien omettre pour fléchir le cœur de sa sœur. A ce dessein il s'achemine à Alcobaça, pour prier l'Infante Philippe sa tante de se joindre à lui et de fortifier son parti. De là il se rend à la ville du Port, où la Princesse s'était retirée pour crainte de la contagion, et fit tout ce qu'il put, tant par soi que par sa tante, pour gagner cet esprit saintement arrêté. Mais, voyant qu'il n'avance rien, et

craignant que les Religieuses du Monastère ne lui affermissent le courage contre ses prétentions, il leur défend de communiquer avec elle en quelque façon que ce soit. Cette nouvelle affligea si fort la pauvre Princesse, que de lassitude et d'ennui elle se jeta par terre devant l'Image de Notre-Dame. En cet état elle fut saisie d'un sommeil assez doux, et pendant son repos elle vit un jeune homme plus beau que le jour (c'était un Ange) qui lui dit qu'elle ne se mît pas davantage en peine, que celui pour qui on la tourmentait était mort. A ce mot elle se réveilla, et comme si elle fût revenue de mort à vie, elle jeta un amoureux soupir à la gardienne de sa chasteté, la remerciant du meilleur de son cœur du soin qu'elle daignait prendre d'elle. A la première revue elle répondit à son frère que si le Roi d'Angleterre était pour lors en vie, elle était contente de l'épouser, employant au reste tout ce qu'il y a de saint au monde pour le supplier de ne jamais plus lui parler de mariage au cas que le ciel n'agrât pas celui-ci. A huit jours de là on apporta au Roi Jean la nouvelle du trépas du Roi d'Angleterre, ce qui lui jeta tant d'étonnement dans l'âme, qu'il ne savait de quoi s'émerveiller davantage, ou de l'incroyable soin que Dieu avait de protéger la Princesse sa sœur, ou de l'affection qu'elle apportait de sa part à le mériter.

*Marguerite d'Autriche.*

L. La Sérénissime Princesse Marguerite d'Autriche, femme de Philippe troisième, ci-devant Roi d'Espagne et Mère de Philippe quatrième à présent régnant, et d'Anne d'Autriche, Reine de France, mettra fin au discours des Reines qui ont témoigné une spéciale dévotion envers la glorieuse Vierge. Cette Princesse que je puis justement appeler la perle des braves Princesses, décéda l'an mil six cent onze, après avoir mené une vie pleine de sainteté. Etant encore jeune, il ne se passait aucun jour qu'elle ne récitât le Chapelet avec l'Office et les Litanies de la Vierge. Depuis qu'elle fut mariée, elle ajouta à ces devoirs plusieurs autres témoignages d'affection, qui étaient en rapport avec l'état où elle se trouvait pour lors. Car, sentant approcher ses couches, elle faisait dire neuf Messes consécutives à l'honneur des neufs principaux mystères de la vie et de la mort de la Sainte Vierge, y assistant elle-même fort dévote-

ment. Après qu'elle était relevée, son premier et principal soin était d'aller rendre ses vœux à la même Vierge, et de lui offrir et recommander ses enfants. Au jour de l'Annonciation elle servait de ses propres mains neuf pauvres femmes à l'honneur des mêmes mystères. Aussitôt qu'elle entendait dire que la Sainte Vierge avait fait choix de quelque endroit pour le rendre recommandable par ses spéciales faveurs, incontinent sa dévotion la portait à l'aller reconnaître et honorer au même lieu. De quoi elle donna de belles preuves au long voyage qu'elle fit de la Styrie jusqu'à Madrid, passant par le Duché de Ferrare, où le Pape Clément huitième la maria avec une réjouissance tout-à-fait extraordinaire. On voit en mille endroits, tant d'Italie que d'Espagne, les marques de sa magnificence royale et de sa rare dévotion envers la Reine de l'Univers ; ce serait une chose infinie d'en vouloir particulièrement recueillir tous les traits. Je me contenterai de dire qu'ensuite de cette dévotion la Sainte Vierge la combla de tant de faveurs qu'elle peut être mise à bon droit au rang des Reines les plus accomplies dont le nom soit venu jusqu'à nous (1).

*La Bienheureuse Gisela.*

LI. La Bienheureuse Gisela, sœur de Saint Henri l'Empereur et femme de Saint Etienne, Roi de Hongrie, a droit d'avoir rang parmi des Princesses les plus illustres de la Cour sainte et les plus affectionnées au service de la Mère de Dieu. La divine providence se servit d'elle pour rendre Saint Etienne tel qu'il a été, et pour lui inspirer l'amour et la dévotion envers la Reine des Anges, et ainsi il est aisé de concevoir qu'elle n'en était pas dépourvue. Au contraire, nous devons estimer que ce fut à sa suasion que le Roi son mari fit des choses dignes d'être imitées de tous les Rois et Princes du monde, spécialement pour le regard de l'affection qu'il eut envers la Sainte Vierge.

Outre plusieurs autres faveurs que la Vierge fit à cette Princesse, elle reconnut ses bons et agréables services en la manière la plus haute et la plus obligeante qui puisse être. Car, son mari étant décédé, elle suivit le rare exemple que lui avait donné sainte Cunégonde, sa belle-sœur, et se retirant à Passau,

(1) Hilar. de la Coste in Elogiis illustrium foeminarum.



dans une Abbaye de Notre-Dame, de l'Ordre de Saint-Augustin, elle y prit l'habit d'humble servante de Dieu et de la Sainte Vierge, foulant aux pieds les grandeurs et les vanités de la Cour, que jamais elle n'avait aimées. Là ayant donné l'espace de quelque temps des preuves d'une rare vertu, elle fut faite Abbessse, et mit le Monastère en meilleur ordre qu'il n'était, non seulement par les grandes libéralités dont elle usa, mais beaucoup plus par les merveilleux exemples de piété et de toutes les autres vertus qu'elle laissa, et par les bons réglemens qu'elle y mit. Elle décéda le septième jour de mai de l'an mil nonante-cinq, en grande opinion de sainteté, la Sainte Vierge s'employant non moins à la faire grande dans le ciel, qu'elle avait fait à la rendre l'une des plus nobles et plus excellentes Princesses qui fût sur la terre.

§. VI. — De la Reconnaissance de Dieu envers quelques Prélats et envers quelques autres personnes.

I. J'avoue que la plupart des faveurs de la Mère de Dieu, que j'ai couchées ès Chapitres précédents, ou qui se doivent rencontrer à la suite de ce Traité, à les bien prendre, pourraient être mises au nombre des Reconnaissances dont je fais ici la recherche. Et à moi ne tienne qu'elles n'y soient comprises, pourvu qu'il me soit loisible de passer chemin et de faire choix seulement de quelques grâces signalées que la Sainte Vierge a conférées aux siens, en considération de quelque service particulier.

*Saint Cyrille Alexandrin.*

II: Il serait malaisé de rencontrer quelque sorte de gens qui aient plus travaillé à la faire honorer et servir, que les Saints Prélats et les Religieux; c'est pourquoi il ne se faut pas étonner qu'elle ait donné tant de démonstrations de sa bonne volonté en leur endroit. Le grand Patriarche d'Alexandrie, Saint Cyrille, tenant le premier rang au Concile d'Ephèse, se montra invincible à défendre la Couronne de la Reine du ciel, que le malheureux Nestorius lui voulait ravir. Il n'y eut rien au monde qu'il n'employât pour lui maintenir le titre de MÈRE DE DIEU; il combattit cet impie par ses prières, par son crédit, par l'autorité des Empereurs, par ses harangues, par ses écrits; bref, il ne cessa qu'il ne vît l'ennemi de la Vierge à ses pieds, sans armes,

sans courage, sans voix, sans mouvement. Et la Reine de Bonté sut bien prendre son temps pour reconnaître cette faveur. Car comme il n'est rien au monde de parfait, ce saint personnage se laissa emporter à une certaine opinion sinistre de Saint Jean Chrysostôme (1), jà décédé; en sorte qu'il ne voulut jamais entendre à le nommer au saint Sacrifice de la Messe, comme on faisait pour les autres Prélats qui s'étaient conservés jusqu'à la mort en l'union de la Sainte Eglise; soit qu'il le fît pour maintenir l'honneur de Théophile son oncle et son prédécesseur au siège d'Alexandrie, qui avait été du parti contraire à Saint Jean Chrysostôme, ou qu'il se persuadât qu'ayant été chassé de son Eglise par l'aveu de quelques Prélats, partisans d'Eudoxie, cela suffisait pour le mettre hors du nombre des Evêques Orthodoxes. Tant il y a que jaçoit qu'il le fît d'un bon zèle, comme il est à présumer d'un saint personnage, ce néanmoins n'étant pas accompagné de science ni d'équité, il ne pouvait être agréable à Dieu. Et le saint Prélat de Constantinople, à qui il se prenait, le lui fit bientôt connaître. Car il lui apparut une nuit en songe, suivi d'une compagnie de gendarmerie du ciel, et le pressa si vivement l'épée au poing, qu'il le jeta hors de sa propre Eglise. Mais au même instant, la Sainte Vierge lui vint au secours, et fit tant par ses prières auprès de son Fils, et par le récit des bons services qu'autrefois il lui avait rendus, qu'il fut reconduit dans l'Eglise et rétabli avec honneur en toutes ses charges. Il y en eut assez pour avertir Saint Cyrille de son devoir. Car aussitôt il convoqua un Synode Provincial, et fit tout ce qu'on pouvait désirer en faveur de Saint Jean Chrysostôme.

*Saint Ildefonse.*

III. Le fait de Saint Ildefonse n'est pas moins remarquable. Ce grand homme ayant succédé au bienheureux Eugène en l'Archevêché de Tolède, commença de travailler en Saint pour s'acquitter dignement de sa charge Pastorale; et comme il eut appris que deux mauvais garnements, dont l'un s'appelait Pelagius, l'autre Theudio ou Helladius, ainsi que les autres le nomment (2), ayant passé les Pyrénées, commençaient à semer l'i-

(1) Niceph. lib. 14. hist. cap. 28.  
ex historia Nicetæ Philosophi.

(2) Mariana hist. Hispaniæ lib. 6.  
cap. 41. ad an. 957.

vraie et à réveiller les blasphèmes d'Helvidius, ensevelis dans l'oubliance avec son auteur, il se prit à eux à bec et à griffes, et par ses prédications et par ses écrits, il fit tant qu'il les contraignit à se retirer chargés de honte et noircis d'une perpétuelle infamie. La Sainte Vierge n'attendit pas long-temps à lui faire connaître combien elle avait à cœur ce service (1). Car le dix-huitième de décembre, jour auquel, par le décret d'un Concile de Tolède, l'on célèbre par toute l'Espagne la commémoration de l'Ambassade de l'Ange Gabriel, faite à la MÈRE DE DIEU, la même Vierge lui apparut après qu'il se fut mis en son siège pour dire Matines, accompagnée d'une troupe innombrable des Bienheureux Esprits, tenant en main le livre qu'il avait peu auparavant composé pour la défense de sa virginité, dont elle le remercia, et en témoignage de l'affection réciproque qu'elle lui portait, lui fit présent d'une belle chasuble blanche, avec ces douces paroles qui sont rapportées par Roderic Ximenès, l'un des successeurs du même Saint Ildéfonse en l'Archevêché de Tolède (2) : Pour autant qu'avec une ferme foi, et avec une conscience nette, ayant les reins ceints de la ceinture de virginité, et moyennant la douceur de la grâce divine qui a été répandue sur vos lèvres, vous avez dépeint la gloire de ma virginité dans les cœurs des fidèles, je vous donne cette robe prise des trésors de mon bien-aimé Fils, afin que vous soyez même en cette vie revêtu des habillements de gloire, et que vous en usiez ès solennités de mon très honoré Fils et ès miennes. Il la porta depuis ès dites Fêtes, et après lui nul n'eut la hardiesse de s'en servir, excepté l'infortuné Sisbert, aussi Archevêque de Tolède, homme hardi et téméraire, qui, l'an six cent nonante, ayant entrepris de la porter, ne fut pas long-temps sans payer les arrhes de son attentat (3). Car tôt après, étant convaincu du crime de lèse-majesté, il fut débouté du Siège qu'il avait profané et envoyé en exil. L'Eglise de Tolède, à son grand regret, ne jouit de ce précieux dépôt que cinquante-sept ans. Car l'an sept cent quatorze, l'Archevêque Urbain, pour le garantir des mains sacrilèges des Maures qui ravageaient l'Espagne, le transporta à Astorga, à trois lieues environ de la place où le Roi

(1) Joannes Vasæus in Chronico Hispaniæ ad an. 662. Trithemius lib. de script. Eccles. Baron. an. 675.

(2) L. 2. de rebus Hispaniæ. cap. 22.

(3) Mariana de rebus Hispan. lib. 6. cap. 18.

Froïla, quarante et un ans après, bâtit la ville d'Oviedo; et depuis Alphonse-le-Chaste, Roi de Castille, dont j'ai parlé peu auparavant, y ayant édifié une belle Eglise sous le titre de Saint-Sauveur, y fit aussi transporter solennellement ladite Chasuble, où elle est encore à présent gardée comme un gage assuré de la bonne volonté de la MÈRE DE DIEU.

IV. Voici un autre fait fort remarquable que les auteurs de l'Histoire d'Espagne écrivent être arrivé l'année suivante, jaçoit que Cixilla, successeur du même Saint Ildefonse en la chaire de Tolède, le rapporte à la même année. Le 9 de décembre, disent-ils, jour auquel se fait la Fête de la Bienheureuse Sainte Léocadie, Vierge grandement révérée par toute l'Espagne, le Saint Archevêque, célébrant la Messe devant le tombeau de ladite Vierge, en présence du Roi et de tout le peuple, la pierre qui couvrait le tombeau, et que trente hommes des plus robustes n'eussent pu mouvoir, se retira de soi-même, au grand étonnement de tous les assistants. Ce fut bien autre chose quand l'on vit que la Vierge, sortant de son mouvement, s'en alla droit à Saint Ildefonse, et le prenant doucement par la main, lui dit : Ildefonse, c'est par votre moyen que la Reine que nous servons au ciel a remporté la victoire contre ses ennemis; c'est par vous qu'elle vit dans les cœurs et dans les mémoires de ses bons serviteurs. Mais ce qui les combla de joie et d'ébahissement tout ensemble, ce fut le courage de leur Saint Prélat, lequel sans s'effrayer aucunement d'une telle nouveauté, repartit à Sainte Léocadie que c'était bien elle par qui Dieu était infiniment honoré, et toute l'Espagne indiciblement ennoblie; et après lui avoir recommandé le Roi avec toute sa maison, la ville et le peuple qui lui était si fort affectionné, se mit en devoir de laisser à la postérité quelque marque d'une si rare faveur. De quoi le Roi s'étant aperçu, il tira un petit couteau qu'il portait sur soi, et le rendit à Saint Ildefonse, qui coupa une partie du voile dont le chef de la Vierge était couvert, laquelle se retirant doucement dans son tombeau, la pierre qui lui avait fait place se remit de soi-même en son lieu. Ce qui fut coupé du voile de Sainte Léocadie est gardé dans le Trésor de l'Eglise de Tolède avec le couteau du Roi, où l'un et l'autre sont montrés solennellement le jour de la Fête de cette Sainte, en mémoire de ce qui arriva pour lors.

*Saint Bonit.*

V. La même faveur que peu auparavant j'ai décrite fut aussi accordée à Saint Bonit, Evêque de Clermont, en Auvergne, quoique en une autre façon et pour un sujet aucunement différent. La Sainte Vierge voulut faire connaître (1) à ce Saint Prélat que la rare dévotion qu'il avait envers elle lui était très agréable. De sorte que comme il fut une fois entré dans l'Eglise de Saint-Michel, pleine d'un monde de gens, il se retira à un coin pour y faire plus paisiblement sa prière, et pour verser son cœur en la présence de Dieu et de celle qu'il aimait cordialement. Il se laissa tellement emporter à la douceur qui inondait son cœur, qu'il ne se prit pas garde de la nuit qui l'invitait à se retirer, et Dieu permit que le Sacristain, venant sur le tard pour fermer les portes de l'Eglise, ne l'aperçut aucunement. Mais comme il eut reconnu qu'il était seul et que l'Eglise était fermée, ce fut lors qu'il donna l'essor à ses affections, la liberté à ses larmes et l'ouverture à ses soupirs. Son cœur tout fondu en douceur, saisi de certaines pamoisons amoureuses, disait des merveilles à la Reine du Ciel, quand elle daigna gratifier son fidèle serviteur de sa présence et de sa vue. Je la vois entrer dans l'Eglise, accompagnée de plusieurs milliers d'Ange et de Saints, qui font un air surcéleste à la louange de son Fils. Voilà cette bienheureuse Compagnie rangée autour de l'Autel, et la Sainte Vierge comme leur Reine, assise sur un Trône relevé que les Anges lui ont préparé. On demande qui doit célébrer ? La MÈRE DE DIEU répond que son bon ami et fidèle serviteur Bonit n'est pas loin de là, et qu'il pourra bien faire l'Office. Si jamais un esprit humble se trouva surpris, ce fut celui de ce Saint Prélat, qui de honte se pressa tellement contre un pilier, que Dieu voulant montrer qu'il agréait les ressentiments de son serviteur, rendit la pierre souple comme l'air, en sorte qu'elle céda pour le cacher, et encore aujourd'hui montre-t-on l'endroit où elle lui fit place. Cela n'empêcha pas pourtant que les Anges ne le trouvassent bientôt et ne l'amenassent à la Sainte Vierge, qui l'ayant encouragé, lui ordonna d'officier en la présence de la Cour du Ciel. Il s'habille, il commence la Messe, les musiciens

(1) In ejus vita ab Illidio et Gallo, Episcopis Arvernensibus, conscripta, apud Surium 15. Januarii.

de la Chapelle Royale répondent, l'Eglise retentit d'une céleste harmonie. Le Saint Sacrifice étant fini, la Reine des Anges appelle à soi son Chapelain, et l'ayant exhorté à poursuivre en son service, lui laisse pour gage de son amitié une Chasuble que les Anges avaient apportée, et dont il s'était servi pour célébrer. Elle se voit encore aujourd'hui à Clermont, sans qu'aucun se soit encore rencontré qui ait pu dire de quelle étoffe elle est faite.

*Pierre Damien.*

VI. Ce mot de Chapelain m'a remis en mémoire ce qui arriva après la mort du Bienheureux Pierre Damien, Cardinal et Evêque d'Ostie (1). Ce saint personnage revenant à Rome de Ravenne, où le Pape l'avait envoyé, fut surpris d'une petite fièvre en un monastère de la Bienheureuse Vierge. La MÈRE DE DIEU en avait ainsi disposé pour le recevoir en sa maison et pour reconnaître tant de services qu'il lui avait rendus, et spécialement par ses doctes et dévots écrits, ainsi que l'évènement le fit voir. Car quelque temps après il apparut à un Religieux qui autrefois avait été Abbé du Monastère de Saint Grégoire d'Armini, et auparavant disciple de Pierre Damien. Il le voyait avec un bâton Pastoral à la main, revêtu Pontificalement et assis au milieu de plusieurs Evêques qu'il instruisait, lorsque tout d'un coup le Saint Prélat jeta les yeux sur lui, et s'adressant à la compagnie: Voyez-vous ce religieux, leur dit-il, je l'ai autrefois aimé et obligé en diverses manières, et néanmoins depuis que je suis en ce lieu, il n'a jamais daigné me venir visiter, ni lui ni plusieurs autres à qui autrefois j'ai rendu de très bons offices. Ce pauvre homme se jeta par terre et s'excusa du mieux qu'il put, disant que depuis qu'il les avait quittés, ils n'avaient jamais pu apprendre le lieu de sa demeure. Quoi donc, répondit alors le Saint Evêque, ignorez-vous que je demeure en la maison de la Reine du Ciel, et que j'ai l'honneur d'être son Chambellan? A ce mot de Chambellan, le Religieux s'éveilla, mais ce ne fut pas pour long-temps; car aussitôt le sommeil l'accabla de rechef, et incontinent le Saint Cardinal se présenta à lui avec un visage plus austère que devant et lui dit: Ne vous avais-je

(1) In vita ipsius per Joannem Monachum ejus discipulum.

pas chargé de me venir visiter à la maison de la Reine du ciel ? Comment donc avez-vous fait si peu d'état de mes paroles ? Cela dit, il le toucha derrière l'oreille avec le bout de sa crosse ; ce qui le fit bientôt sauter à terre, car il lui fut avis qu'il avait été frappé d'un coup de lance, ou percé d'un trait d'arbalète. En effet, la joue et le gosier lui enflèrent tellement, qu'il pensa mourir de ce coup. Toutefois, ayant invoqué l'assistance du Bienheureux Pierre Damien, il reçut incontinent la guérison. Ce qu'ayant raconté à l'Abbé du Monastère et à ses Frères, ils prirent résolution d'aller visiter le sépulcre du serviteur de la MÈRE DE DIEU.

*Boniface VIII.*

VII. Entre les souverains Pasteurs de l'Eglise qui se sont rendus remarquables en l'avancement du service de la très glorieuse Vierge, le Pape Boniface huitième, qui décéda l'an mil trois cent et trois, est digne d'un éloge éternel. Sa vie et sa mort sont pleines des marques de sa dévotion envers elle ; néanmoins je suis content de n'en rapporter que ce petit échantillon, par lequel on voit que ce Saint voulut mériter après sa mort la protection spéciale de la Sainte Vierge, ainsi qu'il avait tâché de s'en rendre digne pendant sa vie. Il ordonna qu'on l'ensevelît dans une belle aube qu'il avait, où tous les principaux mystères de la vie de la même Vierge étaient représentés dans un bel ouvrage de soie, relevé de fin or. La Bienheureuse Vierge fit assez paraître que ce trait d'affection lui avait été agréable, conservant plus de trois cents ans le corps mort de son serviteur, sans aucune marque de corruption, sinon en l'extrémité du nez, ainsi qu'il apparut à tous, l'an mil six cent six, lorsque son sépulcre fut ouvert.

*Le Bienheureux Brinoux.*

VIII. Quatorze ans après la mort de ce grand Pape, décéda le Bienheureux Brinoux, Evêque de Scat, en Suède. La Bienheureuse veuve, Sainte Brigitte, priant un jour devant son tombeau, eut cette révélation (1). La glorieuse Vierge lui apparut et l'assura que cet évêque avait été l'un de ses

(1) Revelat. S. Brigittæ lib. 2. cap. 30. et lib. Extravag. cap. 108.

meilleurs et plus fidèles serviteurs, et que ce n'était pas merveille que son corps rendit une si douce odeur, puisque son âme avait été parfumée de toute sorte de vertus. Elle vit en outre comment la Sainte Vierge priait son bien-aimé Fils que le corps de ce sien serviteur fût mis en un lieu plus honorable. Ce qui arriva quelque temps après pour affermir la vérité de cette révélation.

*François de Sales.*

IX. L'un des plus illustres Prélats dont notre siècle se glorifie, c'est le dévot François de Sales, Evêque et Prince de Genève. Ce grand homme, de qui le nom a passé par les plumes d'une infinité d'Ecrivains, avait une tendresse admirable envers la glorieuse Vierge. Quarante ans se passèrent, sans que parmi ses grandes et continuelles occupations il ait omis un seul jour de réciter son Chapelet. La Sainte Vierge d'autre part, laquelle, comme il est à présumer, lui avait impétré ce doux et agréable naturel avec lequel il gagnait le cœur d'un chacun, bénissait tout ce qu'il entreprenait et le comblait tous les jours de nouvelles faveurs. Elle le délivra d'une furieuse tentation de désespoir qui l'avait long-temps poursuivi, et d'une fâcheuse jaunisse que la tristesse qu'il sentait de se voir en cet état lui avait causée. Le jour qu'il fut consacré Evêque, qui fut celui de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge, de l'an mil six cent et deux, elle le reçut sous sa spéciale protection, et l'évènement a bien montré que cette divine sauvegarde lui a été comme une source de continuelles faveurs qu'il a reçues jusqu'à la fin de sa très libérale main.

*Saint Jean Damascène.*

X. Saint Jean Damascène s'était consacré au service de la même Vierge dès son bas âge; mais on ne saurait dire combien l'affection qu'il lui portait s'accrut par l'essai qu'il fit de sa rare débonnairété, en ce que je vais raconter après le très illustre Ecrivain de sa vie, Jean, Patriarche de Jérusalem. Chacun sait qu'il fut appelé Damascène, de la ville de Damas, en Syrie, d'où il fut natif. Il sortit de l'une des meilleures maisons de Damas et fut très soigneusement élevé et instruit en toute sorte de sciences par un moine Italien, nommé Cosmas. Par effet, son savoir joint à une rare prudence et à un très beau naturel, lui



acquit tant de réputation, que le Prince des Sarrasins, qui commandait à Damas, le fit chef de son conseil, quoique après beaucoup de refus. Comme il allait s'avancant tous les jours en crédit, il arriva que l'Empereur Léon, surnommé l'Isaurique, l'an sept cent et seize, déclara une guerre ouverte aux Images, mais si sanglante, que partout elles étaient effacées, arrachées des Eglises, jetées au feu et traitées indignement en mille autres manières. Ces insolences percèrent le cœur de Jean, et allumèrent son zèle en telle sorte qu'il écrivit de tous côtés à ses amis, pour les exciter à s'opposer aux Iconoclastes, et composa trois livres pour la défense des saintes Images, si pleins de raisons, de doctrine et de témoignages de l'antiquité, que l'Empereur les ayant vus, pensa crever de dépit, et résolut de le perdre à quelque prix que ce fût. Comme il arrive pour l'ordinaire que tel maître tel valet, il avait un faussaire avec soi, qui contrefaisait toutes sortes de lettres, dont il se servit pour jouer son jeu. Car il supposa une lettre, par laquelle Jean l'invitait à surprendre la ville de Damas, et lui ouvrait les moyens d'en venir à bout; et ayant recouvré quelque pièce qui était sortie de sa main, il la donna à son homme, qui la contre-tira si parfaitement, que les meilleurs amis de Jean y eussent été trompés. Cette lettre fut envoyée par l'Empereur au Prince des Sarrasins, sous couleur de vouloir préférer son amitié à tout le reste, et d'être ennemi mortel des traîtres et de la trahison. Le Sarrasin avait peine de penser mal de celui dont la fidélité lui était assez connue; mais d'ailleurs les indices étaient violents, et l'affaire fort chatouilleuse. Il fait appeler Jean, il lui présente sa lettre prétendue, et lui fait tous les reproches qu'on se peut imaginer en cas pareil. Le témoignage de l'innocence a un grand pouvoir, même contre les calomnies les plus noires. Jean ne changea pas pourtant de visage; il confessa voirement que sa main ne pouvait être mieux imitée, mais qu'au reste il n'ignorait pas l'auteur de cette infâme pratique, et qu'il le ferait voir aussi clair que le jour, si son Excellence lui accordait quelque petit délai pour se purger de cette calomnie. Le désir de régner et la crainte de s'embarasser avec l'Empereur, pressèrent tellement le Barbare, que sans vouloir entendre autre raison, il ordonna que sur le champ il eût le poing coupé, et que sa main fût mise sur un poteau à la place publique. Jean, qui était prêt

de donner sa vie pour un si bon sujet, ne fit nulle difficulté de tendre la main au bourreau; seulement fit-il prier le Sarrasin, comme la nuit fut venue, de lui permettre de reprendre sa main coupée, et de la garder pour son soulagement. Il eût fallu un cœur de tigre pour l'éconduire en une si juste requête. Aussitôt qu'on lui eut rendu sa main, il s'enferma dans son cabinet, et prosterné de son long devant une Image de la Sainte Vierge, sa main étendue sur le pavé tout contre le bras, d'où elle avait été séparée, il s'adressa à la Reine du Ciel en cette manière : Ma Dame et ma très Immaculée Mère, je sais que vous n'ignorez ni ce qui est arrivé à votre pauvre serviteur, ni le sujet du mal-talent de l'impie Brise-Images en son endroit. C'est à vous à le secourir maintenant; et comme rien n'est impossible à la droite de Dieu, qui a été incarnée en vous, aussi n'est-il rien de si malaisé que vous ne puissiez obtenir. Ne me regardez pas d'un œil favorable, si je vous redemande l'usage de cette main pour autre occasion que pour l'employer à publier vos grandeurs et celles de votre très honoré Fils, et pour défendre les saintes Images avec plus de courage que jamais. A peine achevait-il cette parole qu'un doux sommeil se glisse dans ses veines, et soudain la Sainte Vierge se présente à lui avec un vrai visage de Mère, prenant la main coupée et la remettant en sa place, sans lui dire autre chose sinon ce peu de mots seulement : Voilà la requête appointée; qu'il te souvienne seulement que désormais cette main doit être celle d'un Ecrivain qui écrit vite. Il fut tout-à-fait impossible à Jean de s'empêcher de publier incontinent parmi ses domestiques les merveilles de Dieu et de la Sainte Vierge. Voilà toute la maison en réjouissance et en actions de grâces. Le matin étant venu, la nouvelle est aussitôt portée aux oreilles du Prince des Sarrasins, qui entre en appréhension qu'on n'ait coupé la main à quelqu'un des serviteurs de Jean, au lieu de celle du maître. Il le fait venir à soi; il reconnaît la vérité du miracle par une trace rouge que la Sainte Vierge y avait laissée; il voit clairement la malice de l'Empereur hérétique, et l'innocence de son Conseiller; il le rétablit en toutes ses charges avec promesse de plus grandes faveurs. Mais Jean l'ayant humblement remercié, le supplie de trouver bon qu'il use le reste de ses jours au service du Roi dût Ciel. Le Sarrasin s'y accorde à la fin, et Jean ayant distribué

aux pauvres sous ses moyens, visite les saints lieux de Jérusalem et prend l'habit de Religieux au Monastère de Saint-Sabas. Ses doctes et admirables écrits ont servi à toute la postérité de témoignage de la fidélité de ses promesses, et du redoublement des faveurs qu'il reçut de la Mère de bonté.

*Un Peintre dévot de la Vierge.*

XI. Il faut que j'attache à cette Histoire une reconnaissance tout extraordinaire de la Sainte Vierge qui est rapportée par le docte et dévot Prélat, Vincent de Beauvais (1). Il y avait en Flandre un peintre très affectionné à la MÈRE DE DIEU, à qui il avait particulièrement consacré son pinceau et son travail. Comme il chérissait de tout son cœur cette Princesse, aussi haïssait-il à mort le plus grand de ses ennemis, qui est Satan. De fait autant de fois qu'il venait à propos de le peindre, il le faisait si noir et si laid, que le Diable même ne pouvait souffrir de se voir si hideux. Il menaça plusieurs fois le peintre qu'il en tirerait sa raison, et à la fin il trouva son temps et son appoint. Cet homme étant monté sur un haut échafaud, s'occupait à peindre la voûte d'une Eglise de Notre-Dame, mais surtout il avait employé toute son industrie à tirer un portrait de la Vierge qui lui avait très bien réussi ; et pour faire déplaisir à son ennemi, il l'avait mis sous les pieds de la Reine des Anges, et travaillait actuellement à le défigurer le plus qu'il pouvait. Ce malin, forcené de rage, écroule l'échafaud si rudement, qu'à l'instant tout s'en va par terre. Le peintre se trouvant surpris par une saillie de confiance, plutôt que par un mouvement naturel, lève les mains jointes en haut, et implore la faveur de telle à l'honneur de qui il travaillait. Chose étrange ! au même point l'Image de la Vierge étend les bras et le soutient jusqu'à ce qu'il arrivè du secours. Tant il est vrai que nul ne lui rendit jamais service sans ressentir incontinent les effets de ses incomparables douceurs.

*Le Bienheureux Jean Capistrani.*

XII. Je parlerai au Traité quatrième du Bienheureux Jean Capistrani, Religieux de l'Observance de Saint François, lequel fut béatifié par le Pape Grégoire quinzième, le dixième jour de

(1) Speculi, lib. 7. cap. 164.

septembre de l'an mil six cent vingt-deux, et de la rare dévotion qu'il eut envers la Sainte Vierge (1). Cette Mère de douceur la voulut faire connaître à tous, renouvelant en lui ce qu'elle avait auparavant fait au même lieu en faveur de l'un de ses mignons, le Bienheureux Saint Bernardin. Car comme il prêchait au milieu d'une grande place de la ville d'Aquila, qui est au Royaume de Naples, les grandeurs de la même Vierge, à l'honneur de laquelle il expliquait ces belles paroles du douzième de l'Apocalypse : un grand signe est apparu au ciel; tous ceux qui écoutaient le sermon virent une très belle étoile en l'air, laquelle jetant ses rayons sur lui, remplissait son visage d'une merveilleuse splendeur, et son cœur d'un feu tout divin. Pour lui, il était tellement échauffé à publier les merveilles de l'Impératrice du Ciel, que jamais il ne s'en fût aperçu, si le bruit que cette nouveauté causa en toute l'assemblée ne lui eût fait lever la tête, afin de voir aussi bien que les autres cet admirable trait de faveur. Je ne dois pas ici passer ce qui lui arriva le lendemain. Car comme il se fut mis en chemin pour aller faire les poursuites de la canonisation du Bienheureux Saint Bernardin, cette même étoile parut de rechef et l'accompagna jusqu'à Rome.

*Wauthier de Bibrach.*

XIII. Le noble Wauthier de Bibrach a déjà paru une fois en ce même Traité (2) parmi les plus affectionnés au service de la Sainte Vierge, et je lui garde encore place pour y paraître de rechef au Traité suivant. Un jour, comme il entendait la Messe (3), le Prêtre qui la disait ayant levé le calice après la consécration, s'aperçut d'une belle croix d'or qui était sur le pied du calice, avec ce petit écriteau : Portez cette croix de la part de MARIE, MÈRE de JÉSUS, au Chevalier Wauthier qui demeure à Bibrach. Le sacrifice achevé, le Prêtre monta en chaire, et demanda à l'assistance si l'on connaissait un Chevalier qu'on nommait Wauthier de Bibrach. Ce jeune seigneur s'étant produit, le Prêtre lui donna la croix, après avoir raconté en présence de tous les assistants ce qui lui était arrivé. Wauthier connaissant bien qu'il était invité par là à porter la Croix de Jésus-Christ,

(1) Cap. 9. §. 6.

(2) Cap. 5. §. 3.

(3) Cap. 4. §. 1.

entra bientôt après en l'Ordre de Cîteaux, où la Sainte Vierge est très particulièrement honorée. Le dévot Cesarius (1), Religieux du même Monastère où Wauthier fit profession, et qui a souvent traité avec lui, a vu la croix de ses propres yeux, beaucoup plus brillante, à ce qu'il dit, qu'aucun orfèvre ne l'eût su faire.

*Le Bienheureux Elsa.*

XIV. Si le Bienheureux Elsa, Indoïs, et Religieux de l'Ordre de Saint Dominique, fit des merveilles pour maintenir à la glorieuse Vierge l'honneur d'être MÈRE DE DIEU, elle fit aussi des miracles pour le conserver en vie et pour le faire triompher des ennemis de la Religion. Le Roi des Abyssins l'avait appelé pour convaincre un certain hérétique qui soutenait opiniâtrément l'erreur de l'impie Nestorius, lequel ravissait à la Vierge ce qu'elle a de plus précieux, savoir est le titre de MÈRE DE DIEU. L'erreur ne s'arrêtait pas à lui seul; mais comme un cancer pestiféré, il allait toujours gagnant pays, et sautant d'esprit en esprit. La face hideuse du mal redoubla le courage d'Elsa, de manière qu'avec la force de ses raisons, et de l'esprit qui parlait par sa bouche, il abattit l'hérétique et le rendit confus en présence du Roi et d'un grand nombre d'assistants. L'hérésie, qui est la fille de Satan, a cela de propre qu'elle tient toujours de l'humeur de son père; cause pourquoi ce malheureux, au lieu de reconnaître sa faute, se mit à lui chercher de l'appui et à faire pis que devant. Ce qui offensa tellement le Roi, qu'il le fit lier pieds et poings et exposer à quatre lions qui le dévorèrent en un moment. Vous verrez maintenant l'histoire de Daniel renouvelée au Bienheureux Elsa. Car ceux qui tenaient le parti de l'hérétique, vinrent à grosses troupes au Roi, lui demandant avec de grandes clameurs, que pour une preuve indubitable de ce que l'Indoïs enseignait, il fût exposé aux mêmes lions; et que s'il en sortait sain et sauf, ils avoueraient la vérité qu'il avait défendue de parole. Le Roi, extrêmement en peine, d'autant qu'il voyait bien que ces esprits effarouchés ne tendaient qu'à une sédition, s'adressa au Bienheureux Elsa, demandant son avis là-dessus. Ce cœur, plein de confiance en Dieu, répondit plutôt par effet que par parole. Car ayant fait le

(1) Lib. 7. cap. 39.

signé de la Croix, et s'étant recommandé à celle de qui il défendait l'honneur, il s'élança courageusement au milieu des lions affamés. Mais ces animaux carnassiers se montrèrent moins inhumains en son endroit, que n'avaient fait les hérétiques; d'autant qu'au lieu de l'endommager, ils se jetèrent à ses pieds et se prirent à les lécher. De quoi le Roi, infiniment réjoui, rendit mille actions de grâces à Dieu et à la Sainte Vierge, laquelle lui fit plusieurs autres faveurs : mais celle-ci n'est pas des moindres, qu'elle le fit sortir de ce monde le propre jour de son Assomption, afin de lui faire part de la gloire de son triomphe, et de l'honneur qu'elle reçoit au ciel ce jour là.

*Martin Guttierrez.*

XV. J'ai touché ci-dessus, à une autre occasion (1), ce qui arriva à Jacques Lainé, qui depuis fut le second Général de notre Compagnie, lorsqu'il était au Concile de Trente. Car comme il fut monté en chaire pour traiter de l'Inimaculée Conception de la MÈRE DE DIEU, avec mention de finir bientôt, pour ce qu'il était fort affaibli d'une fièvre quarte qui le tenait actuellement; néanmoins la fervente et filiale affection qu'il portait à la MÈRE DE DIEU le déroba tellement à soi-même, qu'il harangua trois heures entières à l'honneur de sa bonne Mère, et en faveur de l'opinion qui lui est si honorable. La Mère de douceur, sans aller plus avant, reconnut sur-le-champ ce service. Car outre les forces du corps qu'elle lui donna, outre l'abondance des belles pensées qu'elle lui fournit, outre l'ardeur et la gaillardise extraordinaire qui parut lors sur son visage, en sorte qu'il ne dît jamais mieux, il fut tellement guéri de la fièvre, que depuis il n'en eut nul ressentiment. J'ai pareillement déclaré à un autre propos comme la Sainte Vierge remercia le Père Martin Guttierrez, Recteur du Collège de Salamanque, pour autant qu'il avait exhorté le Père François Suarez à étaler les richesses de ses grâces à la première lecture publique qu'il fit en l'Université de la même ville.

*Le Père François Costere.*

XVI. François Costere, Religieux de la même Compagnie, personnage d'une rare dévotion envers la MÈRE DE DIEU, et qui

(1) Tract. 1. c. 8. §. 1.

a fort louablement travaillé et de voix et par écrit, pour la faire connaître et honorer par toute l'Allemagne, confessait ingénument qu'il avait reçu d'elle deux fort particulières faveurs. La première, qu'ayant toujours été occupé à lire, à écrire, à prêcher et à gouverner, et la plupart du temps ayant fait ses voyages à pied comme il était Provincial, et le cilice sur le dos, il n'avait pourtant jamais été travaillé d'aucune incommodité de maladie, quoiqu'il eût vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingt et huit ans; l'autre, qu'elle avait pris sa chasteté en une protection si spéciale, qu'il ne se souvenait pas d'avoir jamais senti mouvement ou imagination deshonnête. Les Anges du ciel sauraient-ils être plus privilégiés que cela ?

*Un Turc converti.*

XVII. Mais quelle merveille que la Vierge se montre si reconnaissante envers les siens, puisque sa douceur s'étend jusqu'aux étrangers les plus barbares. Il y a environ trente-huit ou quarante ans (1), qu'un gentilhomme de la ville de Braga, en Portugal, qui avait un esclave turc en sa maison, étant au lit, malade, fit dresser un autel en sa chambre, et ordonna à cet esclave de mettre sur l'autel une Notre-Dame relevée en bosse qu'il avait, de lui faire un chapeau de fleurs et d'en jeter autour de l'Image. Il le fit de bon cœur, fort joyeux d'avoir rencontré l'occasion de rendre ce petit devoir à la Vierge, et voici la merveille. Celui qui avait longues années résisté aux remontrances et aux bons avis de son maître, qui l'exhortait à se chrétienner, sans qu'il en fût requis, l'alla trouver le lendemain et lui dit qu'il voulait être baptisé, et que la MÈRE DE DIEU, pour le service qu'il lui avait rendu le jour auparavant, l'avait caressé toute la nuit et lui avait commandé de se faire chrétien. L'issue fit connaître la vérité de ses paroles; car il reçut le baptême avec tant de contentement intérieur, et versa une si grande quantité de larmes, qu'il ne se trouva personne en la compagnie qui les pût tenir les voyant.

XVIII. Ce ne sont pourtant que de petits échantillons et de légères montres des faveurs visibles et invisibles qu'elle fait tous les jours aux siens. Quel jugement faudra-t-il donc faire

(1) Franciscus Bencius in Annalibus.

du temps auquel elle ouvrira les trésors de ses grandeurs et de ses magnificences, pour reconnaître tous les services qu'ils lui auront rendus en cette vie? O Dieu! quelle joie! quelle allégresse! quel contentement! J'aurais envie de donner plus avant dans cette considération, et de savourer à loisir la douceur que j'y trouve; mais je sens le contre-poids de nos misères qui me tire en bas, et m'invite à parler des miséricordes que la Sainte Vierge fait paraître à les soulager.

## LA SIXIÈME ÉTOILE

OU GRANDEUR DE LA COURONNE DE BONTÉ DE LA MÈRE  
DE DIEU.

### CHAPITRE VIII.

QU'ELLE SOIT AUX SIENS UNE MÈRE DE MISÉRICORDE.

Entre les perfections de la Sainte Vierge, dit Saint Bernard (1), celles qui ont quelque rapport à nous, ont je ne sais quoi de plus doux et de plus agréable que les autres; et parmi celles qui nous regardent, les plus attrayantes sont celles qui soulagent plus nos misères. Car pour les premières qui ne viennent pas jusqu'à nous, il nous suffit de les admirer et louer: pour les autres qui donnent l'entrée aux plus exquises faveurs du ciel, plusieurs sont retenus d'y aspirer sur une créance qu'ils ont que tous n'y peuvent pas prétendre, et qu'elles sont seulement pour quelques âmes choisies et relevées par dessus le commun. Mais quant à la miséricorde, tous généralement se voient entourés de misères. C'est sur quoi j'ai formé la résolution de parler plus au long des miséricordes de la MÈRE DE DIEU, et d'en continuer le discours jusqu'à la fin de ce Traité. Il en faut entamer le propos par quelques termes généraux, et après descendre aux particulières rencontres.

§. 1<sup>er</sup>. — Du besoin que nous avons tous d'une Mère de miséricorde, et qu'elle n'est autre que la Sainte Vierge.

I. Il n'est rien au monde de plus agréable ni de plus consolatif qu'un discours que le très éloquent Docteur Saint Jean

(1) Serm. 4. de Assumpt.



Chrysostôme fait de l'incomparable sévérité de l'esprit du Prophète Elie et de la démesurée bonté de celui de Dieu (1). Cet homme de feu et de tonnerre, dit la Bouche-d'Or de la Grèce, considérant d'un côté la dureté du peuple juif et la longue habitude qu'il avait à suivre ses caprices et à s'adonner au culte des idoles, et de l'autre l'inclination nonpareille que Dieu témoignait à lui faire miséricorde; et lui étant avis qu'une si grande débonnaireté ne servait qu'à fomentier ses vices et à l'entretenir en sa mauvaise humeur, résolut de trouver quelques inventions pour brider l'extrême facilité de Dieu, et arrêter le cours impétueux de son amour démesurément pitoyable. Voyez de grâce de quoi il se va aviser. Il s' imagine qu'il n'y a rien qui puisse obliger Dieu à tenir ferme contre l'insolence des pécheurs que le serment, et que s'il n'est tenu par là, le moindre soupir qui sortira d'un esprit repentant, la moindre larme qui lui tombera des yeux lui gagnera quant et quant le cœur et lui fera lâcher la prise. A cette occasion il cherche tous les moyens possibles de l'engager, et ayant tiré de lui la promesse (2) qu'il ne dédira pas, il jure son Vive Dieu! que le ciel ne versera sur la terre une seule goutte de pluie qu'il ne lui en donne la permission, et qu'il n'en fasse lui-même instance à sa Majesté. Cependant le soleil fait son devoir, et ses cuisants rayons, pointés sans cesse contre la terre, causent une extrême sécheresse qui est bientôt suivie d'une très dangereuse famine et d'une quantité d'autres mauvais effets. Les misères publiques et privées contraignent le peuple à charger les autels de vœux, à prendre le sac et la cendre, et à se disposer par ce moyen à apaiser l'ire de Dieu. Il lui fit incontinent mal au cœur d'avoir donné parole au Prophète, et de s'être privé du moyen de se rendre secourable aux siens. Dans ces premiers attendrissements, l'amour lui fournit l'invention de faire en sorte que le Prophète ressentît la disette générale, et qu'il fût aussi bien que les autres attaqué et pressé de la faim. Ce néanmoins son excessive bonté ne permit pas qu'il lui tint long-temps ces rigueurs; mais elle lui adressa un corbeau pour lui servir de vivandier, et lui porter tous les jours sa prébende. Toutefois, ce ne fut pas sans dessein qu'il fit choix de cet oiseau carnassier et destitué de la

(1) Serm. in Eliam Prophetam.

(2) 3. Reg. 17.

compassion naturelle que tous les autres ont de leurs petits ; mais il le fit expressément, afin que le Prophète rentrât dans soi-même, et que voyant la douceur de Dieu à le nourrir par l'entremise d'une bête sans cœur et sans amour, il fût lui-même honteux de se voir sans pitié.

II. Cet esprit âpre, qui semblait devoir être adouci par les caresses qu'il recevait, ne s'amollit en aucune façon : ce qui obligea Dieu à le serrer de plus près et à lui faire sentir de plus vives atteintes de la faim, lui retranchant son ordinaire. Mais cela n'y servit non plus que la douceur : au contraire, ce courage indomptable se roidit à supporter la famine et à mourir d'incommodité, pourvu que ce fût avec les autres, et qu'il vît ces têtes dures une fois rangées à leur devoir à force de coups. Dieu, qui connaissait parfaitement que la sévérité du Prophète ne procédait que du zèle qu'il avait de son honneur, l'envoya à une femme de Phénicie, pour être par elle nourri, estimant que l'horreur qu'il aurait d'un peuple incirconcis et d'une femme idolâtre, le contraindrait à demander la pluie ; et au cas qu'il ne le fît pas, il préavertit cette femme de lui répondre brusquement et de lui faire appréhender la misère où elle vivait. Elle le fit de si bonne façon, que le Prophète s'apercevant qu'il ne lui restait qu'une seule bouchée de pain, fut ému à compassion et contraint de recourir à Dieu, afin de lui impétrer quelque moyen de vivre de là en avant. Sur l'apparence qu'il y avait que l'entérinement de cette requête dût gagner quelque chose sur l'esprit du Prophète, Dieu lui accorda tout aussitôt ce qu'il demandait, et lui promit que l'huile et la farine de sa pauvre hôtesse ne diminueraient aucunement jusqu'à ce que la famine eût cessé. Croirez-vous bien que cette admirable condescendance de Dieu ne fut pas suffisante pour enfoncer le cœur impénétrable d'Elie ; au contraire, qu'il résolut à part soi de ne rien relâcher qu'il ne vît un autre changement ès mœurs de ceux à qui il jugeait qu'il n'y avait rien de plus préjudiciable que la trop grande douceur. En va-t-il donc ainsi ? dit Dieu ; est-il vrai qu'il n'y ait rien qui puisse fléchir cette poitrine d'acier ? Je sais bien ce que je ferai. Je le rangerai à un point auquel il faudra qu'il passe par mes mains, et qu'il ait lui-même besoin de ma miséricorde. Il se peut assurer qu'il ne l'obtiendra qu'à bonnes enseignes, et qu'alors nous parlerons à

lui. Fait et dit, voilà l'enfant de la veuve de Sarepta frappé à mort ; ce n'est pas tout, le voilà trépassé ; voilà cette femme désolée, qui remplit l'air de ses cris et de ses lamentations : quand le Prophète aurait un cœur de rocher, il ne saurait s'empêcher d'en être attendri. C'est à ce coup qu'il ouvre les yeux, et qu'il est contraint de confesser qu'il ne voit plus de moyen d'évader. Ah ! c'est ainsi, ô grand Dieu ! va-t-il disant, que vous me battez en ruine. Vous me nécessitez de recourir à vous, afin que vous requérant d'une miséricorde, vous m'obligiez à en accorder une autre. Il est tout aisé de juger qu'aussitôt que j'ouvrirai la bouche pour vous dire : Seigneur, ayez pitié du fils de cette pauvre veuve, vous demanderez incontinent si je n'en veux point avoir moi-même de votre fils unique, qui est votre peuple choisi. Ainsi me voilà obligé de signer la grâce que vous lui voulez faire, si j'en désire obtenir quelque-une de votre Majesté ; et pour vous faire consentir à révoquer la sentence de mort que vous avez prononcée contre cet enfant ingrat, je me vois réduit à l'extrémité de révoquer aussi la mienne.

III. Dieu, qui voulait avoir son prophète par amour plutôt que par force, le convainquit par cette occasion, et le contraignit d'avouer qu'il lui était autant impossible de n'être pas miséricordieux, que de n'être pas Dieu ; et que c'était bien autre chose de sa parole infallible, qu'il avait engagée au pécheur, autant de fois qu'il reviendrait à lui, que du devoir qu'il croyait avoir à une femme pour avoir reçu d'elle un morceau de pain en la grande nécessité. Il le prit par toutes les voies imaginables de douceur pour le convier à s'en aller au devant d'Achab, et lui promettre de la pluie ; il lui fit entendre qu'il voulait que son peuple lui eût cette obligation ; voire que tout Dieu qu'il était, il ne refuserait pas de tenir cette faveur de lui. C'était assez pour rompre un cœur de diamant ; et le prophète se voyait tellement pressé par ses paroles, qu'il lui était impossible d'y résister ; ce nonobstant quoiqu'il fût contenance d'aller trouver Achab, et de lui porter la bonne nouvelle, si est-ce qu'on lisait sur son visage que c'était une espèce de contrainte, et qu'il donnait la gêne à son cœur pour en tirer un petit sentiment d'humanité. De quoi Dieu s'étant aperçu, il appela finalement son prophète, et lui tint semblables propos : Elie, mon fidèle serviteur, je vois bien que nous aurons peine de vivre ensemble

et de nous accorder. Car que les hommes enclins à toute sorte de péchés par la corruption de leur nature, s'abstiennent entièrement de m'offenser, c'est ce que ni moi, ni vous, ne devons ni pouvons espérer. Que je frappe incessamment sur eux, et que je leur ferme les portes de ma miséricorde, c'est ce qui m'est tout-à-fait impossible. Que votre esprit se puisse adoucir, c'est de quoi j'ai trop sujet de me défier. Ainsi il faudra, ou que nous soyons toujours aux prises, ou que je fasse une continuelle violence à ma bonté, ou que sur les plaintes que sans cesse je recevrai de vous, je remplisse l'enfer de mes créatures à qui j'ai préparé le ciel. Faisons mieux; je vous transporterai en un lieu où vous ne verrez ni péché, ni pécheur, et où votre conversation ordinaire sera avec les Bienheureux Esprits; et quant à moi je m'en irai demeurer avec les hommes; et pour me rendre plus accostable à eux, je me ferai homme moi-même; et là mon unique contentement sera de chercher ma brebis, de la porter sur mes épaules, de la loger dans mon sein, et de lui ouvrir les entrailles de mes infinies miséricordes. Vrai Dieu! quelle douceur du cœur paternel de notre bon Père! quelle obligation avons-nous d'aimer de toute l'étendue de toutes nos affections celui qui nous a si tendrement et si puissamment aimés.

IV. Je me suis étendu sur ce sujet avec cet éloquent Docteur, afin de faire voir à loisir l'extrême bonheur dont nous jouissons d'avoir un Père de miséricorde, qui ne pense qu'à nous faire du bien et à remédier à nos misères. Néanmoins oserai-je bien dire que pour mettre notre esprit en repos ce n'était pas encore assez, et que nous avons besoin d'une Mère qui prît nos pauvretés à cœur? Je suis fondé sur l'autorité d'un grand Sage (1), qui dit que tout ainsi que la vigne qui est sans haie, est exposée à l'avidité des passants et à l'insolence des bêtes; de même où il n'y a point de Mère, il ne se peut faire que les enfants malades ou nécessaires ne souffrent grandement. Car enfin le cœur maternel a une tendresse si particulière, qu'il suffit à l'enfant qui est malade d'en expérimenter les douces saillies pour se croire à demi guéri. A cette occasion l'infinie bonté de Dieu voulant faire largesse de ses douceurs en la grâce de l'Évangile, ne se

(1) Eccles. 36. Ubi non est sepes, diripietur possessio, et ubi non est mulier ingemiscit egens.

contenta pas de nous donner un Père plein d'amour et de compassion ; mais de plus elle nous pourvut d'une Mère de miséricorde, à qui nous pussions avoir recours en toutes nos nécessités. « C'est ce qui a fait dire à un des plus ardents panégyristes de la Sainte Vierge qui ait paru en nos jours, que cette divine Mère ressentait la langueur de toutes les créatures après le divin fruit de son sein virginal ; elle les voyait toutes en suspens ; elle connaissait les désirs enflammés des patriarches, les cris et les soupirs des Prophètes, les instantes prières des justes, les gémissements de tous les siècles, l'attente de toutes les nations du monde. Elle savait que toutes les créatures la regardaient comme un nouveau paradis établi en la terre, où leur salut était renfermé, et elle en était vivement touchée (1). »

V. Or, pour nous assurer que cette Mère de miséricorde n'est autre que la très sacrée Vierge, il me semble que le témoignage de la Sainte Eglise nous devrait bien suffire, qui avec des sentiments pleins d'une extatique douceur l'appelle Mère de miséricorde, notre vie et notre espérance, spécialement si nous y voulons ajouter la promesse infallible de la même Vierge, qui à diverses occasions a fait trophée de ce titre d'honneur. Car, parlant à Sainte Brigitte, elle lui tint un jour ces propos (2) : Je suis la Reine du ciel, la Mère de miséricorde, la joie des justes et l'accès des pécheurs auprès de Dieu. Une autre fois ayant fait la faveur à un Religieux de Saint Odon, premier Abbé de Cluny (3), qui avait été insigne voleur, mais depuis était devenu grand serviteur de Dieu, de le visiter comme il s'en allait mourant, elle lui demanda s'il ne la connaissait pas. Le malade ayant répondu que non : Je suis, dit-elle la Mère de miséricorde : à quoi elle ajouta qu'à trois jours de là, à une certaine heure qu'elle lui nomma, ils se trouveraient ensemble au ciel. L'événement fut cause que Saint Odon mit hors de doute et de soupçon ce qui était arrivé au Religieux, et que depuis il appella ordinairement la Sainte Vierge la Mère de miséricorde. Ces témoignages, dis-je, seraient plus que suffisants pour nous persuader que cette Mère n'est autre que la Reine du ciel : mais les Saints Pères nous présentent sur ce sujet de si belles et

(1) La R. Mère de Blémur.

(2) Lib. 6. Revelat. cap. 10.

(3) In vita S. Odonis, lib. 3. c. 19, apud Surium mense Novembri.

agréables pensées, que je me ferais conscience de les passer. Le dévot André de Crète dit (1) qu'elle est un abîme de miséricorde. Saint George, Archevêque de Nicomédie (2) la compare à l'Olivier de David (3) chargé de fruits, et dit que celui que le sage fils de Sirach vit (4) au milieu de la large campagne de l'Eglise, beau et verdoyant à merveille, ne fut autre que Marie. Saint Bernardin assure (5) que c'est le véritable arc en ciel qui est admirable en la vérité de ses couleurs, inimitable en sa beauté, mais surtout agréable en ce qu'il a le pouvoir d'arrêter la main de Dieu, lorsqu'elle se prépare pour châtier le monde et pour submerger les pécheurs.

VI. Le docte Prélat Guillaume de Paris (6) maintient qu'elle est la vive source d'où les hommes ont puisé, et puisent encore tous les jours l'eau douce de la divine miséricorde. Le savant Idiot (7) prend l'essor jusque dans le ciel, pour dire qu'elle est un Soleil brillant, qui de tous côtés jette des rayons de miséricorde si ardents, qu'il n'y a moyen de s'empêcher d'en ressentir les effets. Saint Jean Damascène (8) la prend pour la douce et chaste colombe, qui revint à Noé portant le signal de paix et de miséricorde. L'avis de Saint Bonaventure (9) est qu'elle fut représentée par la veuve de Sarepta, qui reçut de la main de Dieu, par le moyen du Prophète Elie, une si grande abondance d'huile, qu'elle en eut pour remplir tous les vaisseaux qui se rencontrèrent devant elle. Il l'appelle la veine (10) et la fontaine de miséricorde (11), et la mamelle des enfants de Dieu. Saint Bernard la nomme le Temple de miséricorde (12), où l'on voit aborder de toutes parts ceux qui veulent être affranchis de leurs misères. Richard de Saint Victor expliquant les paroles de l'Epoux au Cantique d'Amour, où il dit à l'Epouse que ses deux mamelles ressemblent à deux petits Chevreux jumeaux qui paissent parmi les Lis, remarque que ce n'est pas merveille que la Sainte Vierge ait des mamelles sucrées et plei-

(1) Orat. de Annuntiat.

(2) Orat. de oblat. S. B. Virg.

(3) Psal. 41. Ego autem sicut oliva fructifera, etc.

(4) Cap. 24. Quasi oliva speciosa in campis.

(5) Tom. 3. Serm. 1.

(6) Lib. Rhetor. divin. cap. 18.

(7) Contemp. de B. Virg. in prolog.

(8) Orat. 2. de dormit. B. Virg.

(9) Speculi B. Virg.

(10) In hymno. Te matrem Dei laudamus.

(11) In Litanis B. Virg.

(12) Serm. de Assumpt.

nes de miséricorde, puisqu'elle a enfanté la Miséricorde même, et que le Sauveur a sucé d'elle le lait matériel, afin de faire découler sur nous le spirituel, et qu'à mesure qu'elle abreuvait de ce nectar précieux notre Frère aîné, elle recevait des mamelles de miséricorde pour la consolation de tous ceux qu'il devait un jour reconnaître pour ses cadets. Oh ! si les nourrissons de la Vierge connaissaient le bonheur dont ils jouissent, d'être caressés de la Mère du Roi de gloire, et d'être attachés à son sein ! oh ! s'ils se disposaient à savourer la douceur que Dieu a cachée dans ses mamelles et à puiser sans crainte dans ces vives sources de bonté ! oh ! que de biens ! oh ! que de richesses ! oh ! que de contentements ils en tireraient ! Mais, puisque c'est par elle que nous devons arriver à elle-même, il faut qu'elle nous y attire, et qu'elle nous baille la confiance et le goût de ses grandes miséricordes.

#### §. II. — De l'étendue des miséricordes de la Mère de Dieu.

I. Le Saint Prophète Job dit une grande parole de soi au trente et unième de sa Prophétie, c'est à savoir qu'il a apporté la miséricorde du ventre de sa mère, et que toujours elle grandit avec lui. Il n'est point de pure créature à qui ce mot convienne mieux qu'à la Sainte Vierge, qui avec la grâce de sa première sanctification fut ointe de l'huile de miséricorde plus avantageusement que tous les autres ensemble, et dont le cœur fut dès lors détremé avec le baume d'une céleste douceur. Dès lors elle crut incessamment en cette excellente vertu, et y fit des avancemens qu'il ne nous appartient pas de comprendre. De manière que comme elle allait croissant en toutes les autres, non à notre façon ordinaire, mais ainsi qu'il était convenable à la taille de la Mère de Dieu, de même la douce inclination qu'elle avait à compatir aux misères humaines prenait en elle une telle force par le redoublement des actes qu'elle produisait, que déjà elle arrivait à un point qui était incompréhensible aux Anges, lorsqu'elle fut choisie pour être la Mère du Roi du ciel. La Bienheureuse Sainte Agnès apparaissant un jour à Sainte Brigitte (1), lui dit familièrement que la glorieuse Vierge en était arrivée jusque là, que de mieux aimer souffrir tout ce

(1) Lib. 1. Revelat. S. Brigittæ, cap. 30.

qu'une créature peut endurer, que de voir que les pauvres âmes ne fussent point rachetées. Ce fut, dit Saint Bonaventure (1), en ce bienheureux moment auquel elle reçut la céleste Ambassade, que s'accomplit en elle le dire du Roi Prophète (2), qu'un abîme attire un autre abîme. Car lors le profond abîme des miséricordes de la Vierge fit descendre en terre le golfe inépuisable des miséricordes de Dieu. Alors ces deux abîmes mêlèrent leurs eaux, et le sacré cœur de la Vierge se perdant dans la mer immense des miséricordes éternelles, le Verbe divin ne dédaigna pas de prendre les ressentiments humains. Qui pourra maintenant expliquer l'accroissement que reçut la miséricorde de la Sainte Vierge par l'union très étroite qu'elle eut avec la toute bonté de Dieu ? Qui nous dira le progrès qu'elle fit dès lors jusqu'à la fin de sa vie, se surpassant soi-même de moment en moment, et se sentant tous les jours plus vivement touchée de nos misères ? Qui pourra comprendre la mesure de sa charité pitoyable à présent qu'elle a le cœur comme divinisé, et tout-à-fait absorbé dans l'Océan infini des douceurs inimaginables de la très sainte Trinité ?

II. « Saint Bernard, toujours agréable et singulier dans ses expressions quand il s'agit de parler des excellences de la Mère de Dieu, dit que la miséricorde à quelque chose de plus doux à notre égard (3). Il est vrai, dit-il, Sainte Dame, que vos pauvres serviteurs se jouissent de toutes vos vertus ; mais celle-ci nous touche plus que les autres : nous louons la virginité, nous admirons l'humilité ; mais cette miséricorde a quelque chose de très charmant pour des misérables, nous l'embrassons avec plus de tendresse, nous y pensons plus souvent, nous l'invoquons plus fréquemment ; c'est elle qui a obtenu la réparation de tout le monde, c'est elle qui nous a mérité le salut. Il est certain que vous étiez en souci touchant la perte de toute la nature humaine, puisque l'Ange vous dit : Ne craignez point, Marie, vous avez trouvé la grâce. Vous cherchiez donc cette grâce, ô Vierge ! Qui pourra jamais sonder les dimensions de votre miséricorde, sa largeur, sa longueur, sa hauteur et sa profondeur ? Par sa largeur elle remplit toute la terre, et encore excède-t-elle sa

(1) Cap. 5. Speculi B. Virg.

(2) Psalm. 41.

(3) Serm. 4. de Assumpt.



latitude; sa longueur vous porte à secourir tous les hommes qui sont et qui seront jusqu'à la fin des siècles; sa hauteur vous a fait trouver le secret de réparer le dommage arrivé dans la sainte Cité, et sa profondeur a porté la lumière à ceux qui étaient assis dans les ténèbres, et dans l'ombre de la mort; que notre âme altérée s'approche donc de cette fontaine; que notre misère ait recours à ce comble de bonté et de clémence; que l'abîme invoque l'abîme; que l'abîme de la misère, et des ténèbres s'adresse à l'abîme de la lumière et de la miséricorde, la bonté de l'une excède beaucoup l'iniquité de l'autre, et où le péché a abondé elle fait surabonder la grâce (1). »

Je n'ignore pas ce qu'écrivit Saint Bonaventure (2), qu'il n'appartient à nul autre d'en prendre les mesures, sinon à celui qui a rendu la Bienheureuse Vierge incompréhensible à tous les autres, non seulement pour le regard de la grâce et de la gloire qu'il lui a communiquées, mais encore de la miséricorde dont il lui a rempli le cœur. Aussi n'est-ce pas mon dessein de renfermer dans les bornes d'un petit discours cette immense débonnairété qui remplit le ciel et la terre; il suffit à mon propos de dire qu'elle surpasse nos misères et qu'elle excède toutes nos nécessités. Sa largeur embrasse tous nos desseins, tant intérieurs qu'extérieurs, tant du corps que de l'esprit. Sa longueur porte jusqu'à l'heure de notre mort, voire elle perce au-delà, puisque ses fruits égalent l'éternité. Sa profondeur enfonce les abîmes du péché, d'où elle retire ceux qui s'y sont plongés, et le centre de l'enfer d'où elle préserve les siens. Sa hauteur n'est autre que celle du ciel empyrée, où aboutissent enfin tous les traits de ses grandes miséricordes. Voilà en termes généraux ce que je prétends déduire plus en particulier au demeurant de ce Traité qui est destiné à faire voir les grandeurs de la miséricorde de la Sainte Vierge sur ses enfants bien-aimés. Pour à quoi parvenir j'implore la faveur de la même Vierge et la miséricorde de qui jusqu'ici m'a servi de guide et d'appui. Je commencerai par ses miséricordes extérieures, et puis je m'acheminerais pas à pas aux intérieures et à celles qui nous importent le plus.

(1) La R. Mère de Blémur.

(2) Speculi B. Virg. cap. 5.

## LA SEPTIÈME ÉTOILE

OU GRANDEUR DE LA COURONNE DE BONTÉ DE LA MÈRE  
DE DIEU.

## CHAPITRE IX.

QU'ELLE SOIT LA DÉFENSE DES SIENS.

Jacoit que l'amour maternel ait plus de tendresse que de force, néanmoins c'est une merveille comme aussitôt qu'on touché aux enfants, la crainte sonne le tocsin, la faiblesse se change en courage, l'affection fait prendre les armes, et ne se trouve animal si poudreux que la nature ne mette en défense. Il est vrai que la grâce fait bien d'autres effets et qu'elle arme sans comparaison plus puissamment que la nature pour défendre ses nourrissons. Nous l'allons voir en la Mère de Dieu, qui, par les bons offices qu'elle rend aux siens, leur fera voir de plus en plus le bonheur qu'ils ont d'être sous sa protection.

§. I<sup>er</sup>. — Que la Sainte Vierge est véritablement la défense des siens.

I. Se pourrait-il bien rencontrer un esprit si dur que de n'être point touché des soins que Dieu se donne et des inventions qu'il trouve afin de posséder nos cœurs, et de les détacher puissamment de toute autre affection ? Que ne fait-il pas à ce sujet parmi les Saintes Ecritures ? Il prend l'affection de l'ourse (1), la force du rhinocéros (2), l'adresse de la licorne (3) et le courage du lion (4), afin de nous assurer par là qu'il ne manquera jamais ni d'amour pour s'entremettre de nos affaires, ni de sagesse pour les conduire, ni de force pour nous garantir. Il engage sa parole (5) qu'il nous servira d'appui contre la puissance étrangère, de renfort contre notre propre faiblesse, de couvert contre les injures du temps, de parasol contre les injures du midi, et de bâton ès lieux glissants. Il promet qu'il sera le bouclier (6) qui nous couvrira, la tour qui nous défendra (7), le boulevard

(1) Osce 13.

(2) Numer. 13.

(3) Psalm. 77.

(4) Amos 3.

(5) Eccles. 33.

(6) Psalm. 90.

(7) Psalm. 60.

qui nous flanquera (1), et la forteresse qui nous maintiendra (2). Il proteste qu'il nous mettra à l'ombre de ses ailes (3), qu'il nous portera sur ses épaules (4), qu'il nous gardera comme la prunelle de ses yeux (5), qu'il nous retirera dans le donjon de sa face (6) comme dans une place imprenable. O douceur inouïe de notre Dieu, qui ne veut pas que nous ayons autre lieu de retraite que sa divine face ! O bonheur nonpareil de ses enfants, qui sont assurés de la même assurance que celui qui est immuable par essence. Il est vrai que comme personne ne mérite le nom de fort, sinon lui, aussi veut-il avoir l'honneur de nous défendre sans compagnon. Il se donne l'avantage chez le Prophète Isaïe (7) d'avoir seul défendu les siens de la main de leurs ennemis sans avoir reçu secours que de son bras, ni assistance que de son courage. Par la bouche du Prophète Jérémie, il baille sa malédiction (8) à quiconque aura autre appui que lui, et qui mettra sa confiance au bras de la chair. Bref, toute l'Écriture Sainte nous fait foi qu'il n'est rien dont il se rende si jaloux que d'être l'unique refuge des siens. « Ce qu'il désire le plus dans cette victoire est que nous reconnaissons qu'il l'a remportée lui seul. Que ceux donc qui cherchent leur gloire, dit Saint Bernard, et qui s'attribuent quelque chose dans l'ouvrage de leur salut, écoutent avec frayeur les paroles suivantes : Jésus-Christ a travaillé lui seul à ce grand ouvrage, et nous en avons tiré tout le fruit (9). »

II. Ce qui néanmoins ne déroge en rien aux privilèges de la Mère de Dieu, qu'il nous a lui-même donnée pour Défense, pour Gardienne et pour Protectrice, et à qui il entend que nous nous adressions en toutes occasions. Ce qu'il fait par elle, il le fait par soi-même, et l'un des plus grands contentements qu'il reçoive, c'est de voir que nous ayons en elle une très particulière confiance. Aussi les Saints nous assurent qu'au dessous de Dieu nul n'a soin de nous à l'égal d'elle, non pas même qui en approche de près. C'est l'oracle du grand Saint Germain, Patriarche de Constantinople, qui maintient (10) qu'après son Fils, nul

(1) Isa. 54.

(2) Psalm. 26.

(3) Psalm. 16.

(4) Deuter. 23.

(5) Psalm. 30.

(6) Psalm. 30.

(7) Cap. 63.

(8) Cap. 17.

(9) La. Mère de Blémur.

(10) Orat. in adoratione Zonæ Deip.

d'entre les Saints ne sollicite nos affaires et n'entend à nos misères comme elle. C'est l'avis de Saint Grégoire, Archevêque de Nicomédie (1), de Saint André de Candie (2) et de Saint Jean Damascène (3), qui à ce sujet la comparent au Tabernacle de l'Alliance, duquel il est dit au vingt-sixième chapitre du Lévitique : Je mettrai mon Tabernacle au milieu de vous, qui vous servira de sauvegarde, et tant qu'il y demeurera, je ne vous abandonnerai jamais. Et au quatrième d'Isaïe, Dieu passé promesse à son peuple que ce même Tabernacle le protégera des cuisantes chaleurs de l'été, et le défendra des pluies, des orages et de toutes les fâcheuses saisons de l'hiver. Qui pourrait tenir le compte de tous ceux qui ont été mis en liberté pour avoir eu leur recours à ce Tabernacle divin ? Qui pourrait priser l'assurance que nous avons en la Mère de Dieu ? Qui pourrait décrire les inventions qu'elle a pour nous prêter main-forte, et pour nous tirer du milieu des dangers ? Qui serait capable de représenter avec quelle affection elle nous vient au secours, et nous préserve de mauvaises rencontres ? Que n'a-t-elle fait, et que ne fait-elle tous les jours pour aviver en nous la confiance d'aller droit à elle en toutes nos nécessités ? Tantôt on la voit tenant les siens par la main pour les empêcher de tomber, les couvrant de son grand manteau, d'autres fois les portant dans son sein comme ses enfants bien-aimés. En quoi se découvre d'un côté son admirable douceur, et de l'autre l'assurance de ses nourrissons. Car il ne faut pas estimer, dit le dévot Abbé Gueric (4), que ce soit un plus grand privilège d'être admis au sein d'Abraham que d'être reçu en celui de Marie ; au contraire, c'est avoir part à la prérogative du Roi de gloire, qui a établi en elle son trône et sa demeure. Heureux mille fois ceux qui jouissent de l'avantage de cette admirable protection, laquelle je désirerais pouvoir représenter comme elle est ; mais ce me sera bien assez d'essayer d'en dire quelque chose à la gloire d'une si bonne Mère et à la consolation de ses enfants.

(1) Orat. de oblat. B. Virg.  
 (2) Sermon. de Annuntiat.

(3) Orat. de Nativit. B. Virg.  
 (4) Sermon. 1. de Assumpt.

§. II. — Comme la Sainte Vierge défend les siens des dangers corporels et extérieurs.

I. Dieu n'eut pas plus tôt retiré de l'homme la douce et amiable protection qui accompagnait l'heureux état de l'innocence, que toutes les créatures fondirent sur lui pour venger l'injure qu'il avait faite à leur créateur, comme si la barrière qui auparavant les arrêtait eût été levée, et qu'elles eussent reçu le signal pour l'abattre et le miner. Dès lors les éléments lui déclarèrent guerre ouverte, et par même moyen toutes les pièces de la nature. De sorte qu'il n'a pas plus de cheveux en tête, qu'il court incessamment de hasards. Que si Dieu ne faisait le holà, ce serait pitié de ce pauvre homme, sur qui toutes les créatures se jetteraient à corps perdu. Mais il bat la mesure de là haut, limitant tout le pouvoir qu'il leur accorde, et par l'entremise des saints Anges et de ses fidèles serviteurs, il arrête l'inclination qu'elles ont à prendre vengeance de lui.

II. Et c'est ici que la Mère de Dieu rend aux siens des offices tout-à-fait signalés, les tenant sous sa protection et sous son grand manteau royal, ainsi qu'elle fit voir un jour à la bienheureuse Marie de Razzi, Religieuse de l'Ordre de Saint Dominique, et avec un admirable soin les préservant de mille dangers, dont sans elle infailliblement ils seraient surpris et accablés. Les Bienheureux Esprits contemplent avec étonnement les merveilles de ses faveurs et lui en rendent des grâces immortelles, tandis que ceux qui les reçoivent n'ont souvent ni yeux pour les voir, ni cœur pour les ressentir comme il faut. Cela n'empêche pas pourtant que comme au travers d'une nue nous ne voyions quelques éclairs de la providence, et du soin qu'elle a des siens. Et qui aurait le loisir de recueillir le peu qui, par la diligence de quelques écrivains, est arrivé jusques à nous, il en ferait de gros volumes. Car sa protection marche à l'égal des périls qui nous menacent; et quand on y aura bien pensé, on ne trouvera nul danger que les hommes puissent courir, où elle n'ait empreint les marques de sa bonté, et de l'assistance qu'elle a donnée à ceux qui ont eu recours à elle.

III. Elle les a défendus des eaux et des vagues, des ravines et des inondations; elle les a préservés du feu et des embrasements; elle a détourné de dessus leurs têtes la foudre, les

grondements de l'air et les furieuses menaces des mauvais temps; elle les a tirés du milieu des neiges, des glaces, et d'autres encombriers où ils étaient plongés; elle leur a apaisé les orages et les tourmentes; elle les a délivrés des naufrages; elle leur a tendu le bras secourable en de très dangereuses chutes, et les a conservés sous d'épouvantables ruines; elle les a garantis des mains des voleurs et des corsaires; elle a brisé les fers qui les tenaient attachés, et les a mis en liberté; elle les a rachetés de la torture et du dernier supplice, notamment du gibet; elle a empêché la force du venin et la malignité de la peste; elle a conservé leur renommée, a essuyé les calomnies qui ont été jetées sur eux; elle a rabattu l'effort de leurs ennemis, et l'a rendu sans nul effet; elle leur a servi de cuirasse à l'épreuve contre les coups de flèches, de pistolets, d'arquebuses, de canons et d'autres pièces de guerre; elle a adouci les animaux les plus farouches; elle a arrêté les chevaux indomptés qui les allaient perdre, et les a reçus entre ses bras lorsqu'ils devaient être froissés; elle a allégé le poids des chars et des charrettes qui ont passé sur eux sans les endommager. Bref, parcourez la vaste campagne de l'air, l'étendue de la terre, l'immensité des mers, les épaisses forêts, les antres ténébreux, les montagnes et les vallées, les déserts et les lieux fréquentés, les villes et les villages, vous ne trouverez nul endroit sous le ciel où ne paraissent les vestiges de la main obligeante de la Mère de Dieu. Faites le dénombrement de tous les hasards auxquels une créature est exposée, vous n'en rencontrerez aucun dont elle n'ait préservé ceux qui l'ont invoquée au temps de la nécessité. Elle les a guéris de la paralysie, de l'apoplexie, de la frénésie, du haut-mal, de la ladrerie, des écrouelles, de la phthisie, de l'esquinancie, de la goutte, des fièvres, des inflammations, de la jaunisse, de l'asthme, des ruptures, des meurtrissures, de toutes sortes de plaies et de fistules, de la pamoison, du cancer, des maux de tête, de poitrine, d'estomac, de bras, de mains, de côté, de cuisses, de jambes, de pieds, et de mille autres sortes d'incommodités qui travaillent le corps humain. Elle a rendu la vue à ceux qui l'avaient perdue, l'ouïe aux sourds, le marcher aux boiteux, la parole aux muets, le bon sens à ceux qui en étaient dévoyés, et les sentiments à qui n'en avaient point de jouissance; l'usage convenable

des membres aux bossus, aux contrefaits, aux impotents; la santé aux incurables, la vie aux morts.

IV. Il n'est rien de si aisé que de confirmer par des exemples tout ce qui a été dit jusqu'ici; mais ce serait un dessein à remplir de gros volumes, je me contenterai d'en choisir deux ou trois tant seulement parmi une infinité d'autres. Grégoire, Prêtre, en la vie du saint Abbé Théodore, son bon maître, qui fut aussi Evêque d'Anastasiopolis et décéda l'an six cent et treize, le vingt-deuxième d'Avril, ainsi qu'il est rapporté au Martyrologe Romain, raconte qu'il fit bâtir une petite Eglise de Notre-Dame joignant son Monastère, où souvent il se portait pour se recommander à elle. Comme il s'adonnait à toutes sortes de saintes œuvres, quelques personnes abandonnées de conscience ne pouvant supporter le reproche secret que leur faisait la vie innocente de ce saint Prélat, résolurent de l'ôter de devant leurs yeux, et pour ce faire lui donnèrent du poison. Il demeura trois jours sans parler et sans se mouvoir, en sorte qu'on le tenait déjà pour mort. Mais les trois jours expirés, la Sainte Vierge lui apparut en songe, et lui témoigna qu'elle aurait bien sa raison de ceux qui l'avaient mis en cet état, et lors elle les lui donna tous à connaître, et ensemble la cause et la manière de son mal. En outre, elle lui ordonna de prendre trois pilules qu'elle avait en sa main, l'assurant qu'elles purgeraient entièrement la bile qui s'était épanchée par son corps. Cela dit elle disparut, et le Saint fut remis en sa première santé : et comme ses meilleurs amis le fussent venu visiter, il leur raconta voirement l'origine de sa maladie, mais il ne fut jamais possible de lui faire déceler les coupables, pour qui il fit de très instantes prières à Dieu et à la très sacrée Vierge tout le reste de ses jours.

V. Le fait du Bienheureux Saint Sylvestre, Fondateur de l'Ordre qui porte son nom, autrement appelé du Mont-Fanon, a quelque chose d'approchant à ceci, et en l'un et en l'autre, la Sainte Vierge se montre également bonne Mère, et toujours l'assurée défense des siens. Ce Saint était sorti de sa cellule la nuit, à dessein d'aller à l'Eglise où ses Religieux étaient assemblés pour chanter les Matines; mais comme il eut commencé de descendre quelques degrés, le diable le poussa si rudement sur un pas glissant, que le pied lui ayant failli, il roula de marche

en marche jusques au bas de la montagne. C'était, sans doute, un coup de dessein : car vous eussiez dit que l'Enfer avait armé le ciel et les éléments pour le faire mourir. La nuit était extraordinairement sombre, les vents s'entrebattant furieusement causaient une horrible tempête; la pluie tombait avec tant de roideur, qu'on eût dit que c'était un commencement de déluge; la saison était très froide, et parmi tant d'orages Saint Sylvestre se trouvait étendu de son long, tout froissé et meurtri de coups, sans se pouvoir aider d'aucun de ses membres. Il criait à l'aide tant qu'il pouvait; mais le tintamarre des vents, pêle-mêlés avec les ravines d'eau qui tombaient violemment sur la pierre, et le bruit du chœur et de la psalmodie l'empêchaient d'être ouï des siens. Cependant le froid et l'humidité rendaient ses blessures mortelles, et il ne lui restait plus qu'un peu de chaleur et de vie qui battait autour de son cœur. Dieu sait si les démons, le voyant en cet état, se servaient de l'occasion, et s'ils s'efforçaient de lui donner plus de peine au dedans qu'il n'en endurait au dehors. Ce nonobstant, notre valeureux champion tenait bon contre tous leurs efforts, et à leurs attaques il opposait la confiance qu'il avait en la Mère de Dieu; laquelle il suppliait instamment de ne permettre pas qu'il fût si soudainement enlevé de cette vie sans avoir auparavant fortifié de quelques bons avis ses pauvres enfants, qui étaient sur le point de se voir orphelins avant que d'être sevrés de la mamelle. Il n'eut pas plus tôt achevé sa prière, qu'il vit devant soi la très sacrée Vierge entourée d'une merveilleuse clarté et pleine d'une incomparable majesté, laquelle l'ayant exhorté à prendre courage et à relever son espérance, toucha de sa main les endroits où il était blessé et le guérit en un instant, sans qu'il restât autre marque du mauvais traitement qu'il avait reçu, que les cicatrices de ses plaies et quelques taches de sang sur son visage et sur le reste de son corps. Elle ne se contenta pas de cela; mais le prenant doucement par le bras, elle le rendit à sa cellule en un moment, et le laissa plein d'une céleste allégresse et d'un extraordinaire désir d'aimer et de servir une si bonne Mère, tout autrement que jusqu'alors il n'avait fait. Le service achevé, ses Religieux, qui étaient en peine de lui pour ne l'avoir pas vu à l'Eglise, accoururent à troupes à sa chambrette, et le voyant encore chargé de sang



fraîchement épandu, lui demandèrent ce qui lui était arrivé, et qui l'avait ainsi outragé. Mais le Saint leur déguisa l'affaire quelques jours, jusqu'à ce que ne pouvant plus résister à leur importunité, il leur récita par le menu tout ce qui s'était passé, et par ses discours embrasés, leur jeta dans l'âme une nouvelle ardeur de souffrir, et une confiance toute particulière en la bonté de la Reine du Ciel.

VI. Juste Lipse (1), l'honneur des bonnes lettres, rapporte que les Anglais s'étant jetés en France, le Comte de Saint-Paul sortit un samedi matin de la citadelle de la Cartelière, où il commandait, pour s'en aller à Compiègne. Trois ou quatre des Officiers de sa maison, qui marchaient devant lui pour lui préparer logis, découvrirent sur le chemin une troupe d'ennemis jusqu'au nombre de soixante ou septante, qui couraient le pas et ravageaient tout ce qu'ils trouvaient devant eux. Cette rencontre leur fit tourner bride pour avertir leur Maître de ce qui se passait. Le Comte, qui ne savait ce que c'était que d'avoir peur, ordonna incontinent à ses gens de monter à cheval sans leur faire autre harangue, sinon de leur dire en deux mots : Qui m'aimera, et la foi quant et quant, qu'il me suive. Tous se mettent en devoir, le mieux qu'ils peuvent, et comme il n'a pas la patience de les attendre, ils suivent deux à deux et trois à trois, sans faire en tout plus de quatre-vingts chevaux débandés, et assez mal en ordre pour attaquer quinze cents hommes, lesquels pendant que ceux-ci se préparaient, s'étaient joints aux autres, dont il a été parlé. Parmi ce petit nombre de Français était un nommé Jean Gertrud, qui chérissait le Comte son maître plus que sa propre vie, comme il le témoigna par effet; car n'ayant pu gagner sur lui qu'il se tirât hors de la mêlée, et qu'il laissât faire à ses gens, il se mit devant lui pour le défendre tant qu'il pourrait. Ce ne fut pas néanmoins pour long-temps; aussitôt il eut le bras percé de deux flèches, et comme il se retournait pour dire à son maître qu'il se retirât et qu'il ne faisait pas bon là pour lui, une troisième lui donna au travers du col et le jeta à bas de son cheval. Le Comte voyant qu'il y aurait plus de témérité que de courage à s'opiniâtrer, gagne un petit bourg voisin, et toujours son bon serviteur, qu'il

(1) Divæ Virg. Hallensis, cap. 29.

croit avoir perdu, lui revient à l'esprit. Mais la Mère de miséricorde en a eu bon soin, et voici comment : Il avait ouï dire des merveilles de Notre-Dame de Hault en Hainaut; elle lui vint lors en mémoire comme il se vit porté par terre, et soudain il la pria de cœur et d'affection de le vouloir secourir en ce danger. Il ne fut pas long-temps sans ressentir l'aide du ciel, qui lui donna le moyen et les forces de se traîner sur le chemin; il est vrai que ce fut pour courir de nouveaux hasards. Car voici arriver trois soldats ennemis qui le dépouillent de tout ce qu'il a, et non contents de cette cruauté, lui déchargent encore quelques coups d'épée sur la tête. Le pauvre homme demi mort se recommanda plus chaudement que devant à la Bienheureuse Vierge et à Sainte Barbe, et demanda à mains jointes à ces barbares de ne lui pas dénier, en l'état où il était réduit, le moyen de se confesser. Ces cœurs félons s'adoucissent à la voix et à la prière de celui qu'ils voyaient nager dans son sang, en sorte qu'ayant par fortune aperçu un Prêtre à quelques pas de là, ils l'appellent et le prient d'entendre la confession de cet agonisant. Le Prêtre l'entend, et s'efforce de leur persuader de se contenter de tant, mais en vain, car ces tigres sont résolus de l'achever. Et de fait, l'un d'eux, croyant lui avoir fourré son épée dans le gosier, le laisse pour mort. Mais la Mère de Dieu a paré au coup, de sorte qu'il n'a donné qu'à la chemise. Cependant ces voleurs se retirent, et le Prêtre le conduit au mieux qu'il peut dans une grange voisine, et se met en devoir de le soulager. A peine a-t-il bandé ses plaies que le malheur lui va ramener ces trois bandoliers qui peu auparavant le tenaient pour mort. Ils s'échauffent de nouveau autour de lui, et l'un deux pensant lui donner sur la tête, le frappe seulement à l'épaule. A ce coup, le blessé contrefait le mort, et eux le croyant dépêché, le traînent le long du chemin, et le jettent dans la rivière. La Sainte Vierge le soutient et le porte sur le bord d'une petite île, couvert de neuf grandes plaies. Il demeure là près de trois heures sans se pouvoir bouger. Enfin le Prêtre que la Mère de douceur avait suscité pour rendre la vie à ce pauvre homme, n'apercevant plus personne, suit son pénitent à la trace du sang qu'il répand, et arrivé qu'il est à la rivière, il jette les yeux de tous côtés, il voit l'apparence d'un corps sur le bord de l'île; il hausse sa voix et le conjure, s'il est chrétien, de lui répondre

ou de lui faire quelque signe. Le blessé l'entend et lève la main; le Prêtre entre dans l'eau jusqu'au cou, et l'ayant tiré sur le rivage, s'en va pour demander de l'aide. On y vient du village voisin avec une charrette; on l'emmène, et il est si soigneusement pansé, qu'au bout de quelques semaines, sain et gaillard, il va rendre son vœu à Notre-Dame de Hault, et entretient tous ceux qu'il rencontre des merveilles de la Mère de miséricorde.

VII. Bien que ce soit contre mon dessein de multiplier les exemples, principalement en un sujet où l'on en trouverait à milliers, néanmoins j'aurais de la peine d'en passer un sous silence, lequel n'est pas moins illustre en toutes ses circonstances qu'il a été bien avéré et recueilli juridiquement. L'an quinze cent cinquante-quatre, il y avait en la ville de Valence, en Espagne, un chevalier nommé Antoine de Pise, lequel faisant chemin par la Castille, fut rencontré de sept hommes à cheval, ses ennemis jurés, qui ne l'eurent pas plus tôt aperçu, qu'ils commencèrent de crier : Tue, tue le méchant, le voleur ! Jamais homme n'eut plus beau sujet de se recommander à Dieu de bon cœur et à la glorieuse Vierge, qu'Antoine l'eut à ce coup là. Aussi se jeta-t-il incontinent à deux genoux, suppliant la Bienheureuse Vierge à qui il avait une spéciale dévotion, qu'elle daignât le secourir en cette extrême nécessité, et surtout qu'elle ne permît pas qu'il mourût sans confession. A peine achevait-il sa prière, qu'il entendit une voix intérieure qui lui dit qu'il ne mourra pas pour cette fois, nonobstant le danger où il est. Cependant ses ennemis avancent, et ils ne l'ont pas plus tôt approché qu'ils se jettent sur lui ni plus ni moins que des loups acharnés, et afin de le faire court, ils déchargent sur lui tant de coups, qu'ils le couvrent de plus de cent plaies, dont la plupart étaient mortelles : et pour mieux dire, ils ne font qu'une plaie de son corps; l'un lui ayant fendu la tête en deux, et l'autre lui ayant percé le ventre, de sorte que ses entrailles en sortaient; et le voyant tout baigné dans son sang et déjà tirant aux abois, ils le laissèrent là pour mort après l'avoir chargé d'outrages. Ce fut lors que la Sainte Vierge, qu'il avait toujours appelée parmi ses meurtrissures, lui envoya un Ange travesti en chevalier, vêtu de blanc, lequel l'ayant mis sur son cheval, le soutint avec ses mains, et l'encourageant doucement, le conduisit à la maison d'un gentilhomme qui était son proche parent, le con-

jurant par ce qu'il lui était, et par l'état où il se trouvait, d'en avoir soin. Le gentilhomme le reconnaît, l'embrasse tout plaié qu'il était; et comme à peu de temps de là il se met à chercher le chevalier qui l'a amené, jamais il ne le put rencontrer. Tandis, comme il n'y a point de temps à perdre, on court aux chirurgiens, et fait-on venir les plus experts : mais jamais il ne s'en trouve un seul qui y veuille mettre la main, tant ils tiennent pour assuré qu'il demeurera entre les bras du premier qui l'entreprendra. Le malade se voyant abandonné des médecins corporels, ne veut plus songer qu'à son âme. Il fait appeler le Curé, lequel l'ayant ouï en confession et disposé au dernier passage, lui envoie quelques honnêtes veuves pour le veiller, leur ordonnant de l'appeler dès qu'elles le verraient abaisser. Sur la minuit, comme il se plaignait extraordinairement de la douleur que lui causait un bras qu'on lui avait rompu, et que sans cesse il invoquait le secours de la glorieuse Vierge, la voici arriver à la vue de toutes celles qui étaient en la chambre, en forme d'une grande Dame pleine de majesté et de douceur, laquelle l'ayant amiablement salué et encouragé, le prend par le bras qu'il plaignait, le frotte d'un précieux onguent qu'elle avait apporté du ciel, et après fait le même en tous les endroits où il avait été blessé. Chose merveilleuse ! le voilà guéri à la même heure, sans qu'il lui reste ni vestige, ni sentiment aucun de tant de blessures. Qui n'admira la douceur de cette incomparable Mère ? Qui ne prendra de là sujet de retourner son vent à elle ? Qui ne sera convié par une si démesurée bonté à l'aimer et à la servir ? Qui ne confessera hautement que le cœur est indigne de vivre, lequel n'est gagné par les traits d'une si grande cordialité ?

§. III. — Comme la Sainte Vierge défend les siens des assauts de leurs ennemis invisibles.

I. Vrai Dieu, qu'est-ce qu'un pauvre homme qui est au milieu des hasards que nous courons à chaque moment, sinon un navire de papier emporté des flots et agité de la pluie et des orages ? Mais que sera-ce de lui, si nous considérons que tous les dangers dont il a été parlé jusqu'à présent, ne sont que maux en peinture, s'ils sont mis en parangon avec la peine que lui font les ennemis invisibles de son salut ? C'était la juste appré-

hension de Saint Paul, lorsqu'il disait (1) que notre principal combat n'est pas contre les hommes frêles et de peu de courage, mais contre les puissances du monde, contre les Princes des ténèbres, contre les malices spirituelles, et ce, non pour des choses caduques et périssables, mais pour des biens célestes et éternels. Il les appelle les puissances du monde, à raison des admirables perfections naturelles dont ils sont doués, de leur force nonpareille et des victoires qu'ils ont remportées sur les premiers hommes du monde, figurés par les hauts cèdres du Liban qu'ils ont jetés par terre, et généralement sur la plus grande partie de l'univers qu'ils ont assujettie à leurs lois. Il les nomme les Princes des ténèbres, parce qu'il n'y a nul trait de souplesse, de surprise et de tromperie qu'ils ignorent; et d'autant que leur principale ruse consiste à nous jeter dans la précipitation et à nous conduire à l'aveuglement. Il leur donne le nom de malices, pour autant qu'ils sont tellement confits dans leurs mauvaises volontés, qu'ils semblent n'avoir autre nature, sinon la méchanceté même, et que leur propre différence soit haine, le maltalent, le venin et la cruauté. Au partir de là, notre plus grand malheur est que ce sont malices spirituelles, dont les assemblées sont invisibles, les menées sourdes, les inventions secrètes, les desseins cachés et les finesses plus tôt conduites à chef que nous ne les avons découvertes. Il conclut qu'en ce combat il ne s'agit pas de quelque intérêt temporel, mais bien d'assurer ou de perdre sans ressource notre salut éternel. Au reste, qui pourrait raconter les artifices dont ils se servent pour nous surprendre, les forces qu'ils emploient pour nous abattre, et les diverses sortes de batteries qu'ils font jouer pour nous surmonter; ils lient avec leurs charmes les puissances extérieures de nos âmes, ils s'emparent de nos corps et s'en servent ni plus ni moins que s'ils en étaient les esprits; ils tendent infinies embûches à nos vies; ils nous attaquent par tentations, par illusions, par terreur, par importunités; bref, leur vrai nom, ainsi qu'un d'entre eux répondit jadis au Bienheureux Jordain, Général des Frères Prêcheurs, est *mille artes*, parce qu'ils savent plus de tours, et qu'ils inventent plus de moyens de nous attraper, qu'il n'y a de grains de sable sur le rivage

(1) Ephes. 6.

de la mer. Quelle apparence donc qu'une sotte brebis se puisse garantir des griffes de ces Lions rugissants, et qu'un homme sans esprit et sans force s'empêche de tomber dans les filets de ces anciens veneurs; il est clair qu'il n'y a que le secours du ciel qui soit capable de nous délivrer de leurs mains et de nous défendre de leur rage. Mais, d'ailleurs, si nous y avons de l'accès, et surtout si la Sainte Vierge, qui jadis a brisé la tête du vieux serpent, daigne nous recevoir sous sa protection, nous n'avons nul sujet de craindre, ni les artifices cauteleux, ni les furieux efforts de cette bête carnassière.

*La Sainte Vierge dissout leurs maléfices.*

II. La Mère de Dieu sait bien le moyen d'anéantir ses charmes. Elle a fait preuve mille et mille fois de sa dextérité à les dissiper, ainsi que j'ai montré ailleurs (1). Mais spécialement il me souvient de ce qui arriva l'an 1608, à un jeune garçon de Termignon en Savoie, nommé Pierre Pillat (2). Il avait été atteint d'un maléfice le 26 de Novembre, et avait ressenti les violences de l'esprit inhumain jusqu'au 17 Janvier de l'année suivante, jour auquel Jacques Pillat, père du malade, prit résolution d'aller rendre un vœu qu'il avait fait à Notre-Dame de Charmes en Savoie, pour la guérison de son fils. Voyez d'un côté l'incalculable douceur de la Mère de miséricorde, et de l'autre son admirable pouvoir. Car le père ne se fut pas plus tôt prosterné devant l'Image de la Vierge, pour la supplier avec larmes d'avoir pitié de ce pauvre affligé, qu'il commença de parler, ce qu'il n'avait fait dès le premier jour de son maléfice, par une extrême malice de Satan, qui lui avait ôté la parole, afin qu'il n'eût pas le moyen de déclarer ce qu'il endurait. Au même instant, il se sentit parfaitement guéri, et le premier mot qu'il prononça fut JESUS MARIA, et après avoir remercié l'un et l'autre de sa délivrance, il s'écria : O malheureux ! ô tison d'enfer ! parlant à la sorcière qui lui avait baillé ce mal, combien de douleurs m'as-tu fait endurer ? Plusieurs des parents accoururent pour être témoins de cette merveille, et tous reconnurent clairement qu'il avait

(1) Tract. 2. cap. 9. §. 8.

(2) Jacob. Bernard. D. Virg. Charmensis, cap. 11.

reçu la santé à la même heure que le père la demandait par l'entremise de la Vierge.

*Elle les chasse des corps humains.*

III. Elle n'a pas moins de vertu quand il lui plaît de les chasser des corps dont ils ont pris possession. Les livres sont (1) pleins des effets de son pouvoir en cette matière. En voici un tiré de l'histoire (2) de Notre-Dame de Hault : Il y avait à Lille en Flandre une fille nommée Catherine Busie, de qui plusieurs malins esprits s'étaient saisis dès l'âge de dix-huit ans, et ne se peut dire ce que dès lors elle avait enduré. Car souvent cinq et six hommes des plus robustes n'avaient pas le moyen de la tenir. Il arriva une fois qu'un Père Sylvestre, Capucin, employant les exorcismes ordinaires de l'Eglise, en fit déloger sept qui avaient, peu auparavant, par la bouche de cette pauvre créature, jeté des aiguilles, du soufre, de l'argent monnayé, un clou d'un demi-pied, et autres semblables pièces de magie. A même temps se retrouva en la compagnie un certain, à qui la possédée s'adressant : Tu es donc là, lui dit-elle, et moi je sais fort bien d'où tu viens, et ce que tu as rapporté de cette belle Dame de Montaigu. Tous les assistants jettent les yeux sur lui, et l'exorciste, par inspiration divine, l'appelant, lui demande la vérité du fait. Il confesse qu'il a fait ce voyage, et qu'il en a rapporté un éclat du chêne tant renommé de Montaigu. Le Père le prie de lui en donner un petit morceau, qu'il met soudain en la bouche de la fille, et lui commande de l'avaler. Les Démons tout aussitôt montent au gosier, hurlant et criant que ce bois les tourmente et les brûle, et qu'ils ne le sauraient plus souffrir. Ils sont pressés de quitter ce corps, ils promettent de le faire, et assurent que Notre-Dame de Montaigu les contraint de sortir de là. Les deux premiers (car ils étaient trois) rompent en sortant une losange de la vitre de l'Eglise, le troisième ayant arraché un gros clou de la muraille, le jette contre la même vitre sans la rompre, et à mesure qu'il sort il publie malgré soi les grandeurs de la Sainte Vierge, dont il ne peut souffrir la présence.

(1) Lauret. hist. lib. 2. cap. 7. lib. 3. cap. 37. lib. 4. cap. 9. D. Virg. Montisserati mirac. 45. 150. 162. 235. 373.

(2) Lipsius D. Virg. Aspricol. cap. 41.

*Elle les empêche de nuire à nos vies.*

IV. Elle a sans comparaison plus de moyens et d'inventions pour défendre nos vies, que ces désespérés n'en ont pour les attaquer. Saint Guillaume, Duc de Guienne, s'étant retiré dans un horrible désert pour y faire pénitence de ses péchés, les diables lui livrèrent une fois un combat extraordinaire, et lui ayant présenté diverses tentations, à la fin ils le tirèrent hors de sa grotte, et le battirent avec tant de furie, qu'ils lui froissèrent tout le corps. Comme il était en cet état, la Mère de miséricorde lui apparut, et lui dit plusieurs paroles pleines d'une céleste douceur, dont son âme demeura grandement consolée, et à même temps deux Vierges, qui accompagnaient la Reine du Ciel, le portèrent dans sa cellule, y firent du feu, et lui ayant frotté le corps d'un onguent précieux qu'elles avaient, lui rendirent les forces et la santé. Saint Antoine le Portugais, dit communément de Padoue, prêchant le Carême avec son zèle ordinaire, opéra un notable changement dans les mœurs; l'ennemi de tout bien se jeta une nuit sur lui, et le prit au gosier avec une telle rage, qu'il était prêt de l'étrangler; mais le Saint ayant imprimé le signe de la Croix sur son gosier, et ayant prononcé l'hymne : *O gloriosa Domina*; le malin fut contraint de se retirer avec sa courte honte.

*Elle nous arme contre les tentations.*

V. Que dirai-je des assauts qu'il donne à nos esprits, d'autant plus fréquents que plus difficilement ils sont aperçus, et d'autant plus dangereux que la perte de l'âme est plus importante que celle de la santé ou de la vie. Mais que dirai-je du renfort que nous recevons du ciel et de l'assistance continuelle de la Mère de Dieu. Si nos ennemis se préparent pour nous affaiblir avec leurs tentations, elle se met au devant de nous et repousse contre eux leurs mauvais et pernicieux desseins. « Mais parce que l'esprit est beaucoup plus noble que le corps, et que la perte de l'âme est bien plus considérable que celle de la santé et de la vie, le démon emploie toutes ses forces et tous ses artifices pour nous ruiner de ce côté là, et c'est aussi à quoi la sainte Vierge s'oppose, selon l'étendue de sa charité incomparable. Elle nous apprend que le meilleur moyen de le confondre



est de fermer l'oreille à tout ce qu'il nous peut dire pour nous troubler et pour ébranler la certitude de notre foi. Ève se perdit pour l'avoir écouté d'abord, et pour avoir parlé avec lui. Rien n'est plus sensible à cet ange superbe que le mépris; on le met en fuite en ne daignant pas seulement le regarder; on le rend muet en ne lui répondant rien, et après cela il ne renouvelle pas si aisément une attaque, qui ne sert qu'à fortifier celui qu'il veut perdre. La Sainte Vierge appuie de son crédit les avis qu'elle donne à ses serviteurs, et pourvu que l'on ait confiance en sa bonté, toutes choses réussissent fort bien (1). » Peu après que le Séraphique Saint François eut passé de cette vie à une meilleure, quelques-uns de ceux qui avaient vécu plus familièrement avec lui s'assemblèrent pour délibérer des moyens de se délivrer de l'importunité des tentations deshonnêtes. L'un des mieux avisés de la troupe assura que, quant à lui, il n'avait jamais expérimenté de meilleur remède que le recours à la Vierge des Vierges, accompagné d'une grande confiance. De sorte, disait-il, qu'autant de fois que je me sens molesté de semblables pensées, je me prosterne soudain devant une Image de la Mère de Dieu; et prend résolution de ne pas sortir de la place qu'elle n'ait regardé mes larmes et ouï les gémissements de mon cœur. Le vénérable Abbé Guillaume, intime ami de Saint Bernard, de qui il a écrit la vie, rapporte que Dieu guérit presque miraculeusement un gentilhomme d'une très dangereuse maladie d'esprit, par la dextérité de ce sien serviteur, et par l'entremise de la Vierge Mère. L'esprit d'impudicité avait pris un tel ascendant sur lui, qu'il lui était impossible de passer un seul jour sans commettre quelque péché. Saint Bernard, poussé d'un extrême désir de le réduire, n'avait épargné nulle sorte de remède; à la fin, il lui demanda trêve seulement pour trois jours; et ce à l'honneur de la très Sainte Trinité. Le gentilhomme, voyant que le terme était si court, pour ne pas contrister celui que d'ailleurs il chérissait et honorait uniquement, lui en donna promesse, et ne la tint pas moins fidèlement. Au bout des trois jours, le Saint en demanda encore trois autres, à la considération de la Mère de Dieu. Le gentilhomme eut honte de refuser si peu de chose à la Reine du ciel, et partant il s'y ac-

(1) La R. Mère de Blémur.

corda, mais à son très grand avantage. Car elle lui impétra tant de force et de courage pour résister de là en avant à semblables tentations, que comme Saint Bernard voulut de rechef pacifier avec lui. : Non, non, mon Père, lui dit-il, il n'est plus temps désormais de m'amuser avec ces petits marchés, je suis résolu de contracter tout de bon avec Dieu, et moyennant la faveur de la Sainte Vierge, je prétends lui faire vœu de perpétuelle chasteté, à la charge qu'il me fasse mourir, si jamais il m'arrive de l'offenser par déshonnêteté.

VI. Que si elle permet que les tentations soient violentes et extraordinaires, elle n'a garde de manquer de se rendre secourable à l'avenant. Notre siècle, autant fertile en sainteté qu'en malice, nous en a fourni un rare exemple en la Bienheureuse Magdeleine de Pazzi, Religieuse du Mont Carmel de Florence, béatifiée par notre Saint Père Urbain huitième, le vingt-trois avril de l'année mil six cent vingt. Cette sainte âme était cruellement persécutée des malins esprits et combattue à toute outrance de diverses sortes de tentations. Entre autres une fois elle fut si vivement pressée de désespoir et d'une furieuse passion de se défaire elle-même, pour autant qu'il lui semblait qu'elle était déjà réprouvée à cause de l'énormité de ses crimes, qu'elle s'en alla droit à la cuisine prendre un couteau pour faire son coup. Satan avait eu voirement la permission de la porter jusqu'à cette extrémité; mais la Sainte Vierge s'y opposa tout aussitôt, et renversa les desseins de son ennemi. Car Magdeleine ayant pris le couteau, s'achemina droit au Chœur, et avec une impétuosité d'esprit qui la transportait, montant sur l'Autel de la Vierge, le mit entre les mains d'une Image de la même Vierge, et au même instant elle fut délivrée de l'agitation furieuse qui l'avait transportée si avant. Elle assurait de plus que parmi une infinité de pensées et de suggestions tout-à-fait abominables, elle fût morte mille fois de la seule horreur qu'elles lui faisaient, si la Reine des Vierges ne l'eût assurée que sa pureté n'en avait non plus été offensée, que les vêtements des trois enfants furent endommagés du feu de la fournaise de Babylone, ou les rayons du soleil salis de la fange des rues.

*Elle nous défend des illusions :*

VII. Si les Princes des ténèbres pensent nous surprendre avec leurs illusions, elle présente aussitôt le flambeau, afin de les faire apercevoir. Le bon vieillard de qui parle Cesarius le savait très bien. Car traitant un jour avec une Religieuse qu'il conduisait au chemin de la perfection, il lui demanda comment elle se trouvait : Très bien, grâce à Dieu, répondit la fille. Cette parole, prononcée si résolument, jeta quelque défiance dans l'âme du vieillard, de sorte que la pressant sur sa réponse, il apprit d'elle que souvent elle était visitée d'un Ange, de qui même peu auparavant elle avait reçu promesse que bientôt il lui donnerait la récompense de ses travaux. Le sage vieillard, qui n'ignorait pas que maintes fois le Prince des ténèbres se transfigure en Ange de lumière, ordonna à la Religieuse que, si cet esprit revenait, elle demandât qu'il lui fît voir la Reine du ciel, sa très honorée Mère, et que si cela lui était accordé, elle se jetât à deux genoux devant elle, et récitât l'*Ave Maria*. Satan ne manque pas de revenir avec une apparence de gloire et de majesté fort extraordinaire, ni elle non plus de faire la proposition que son Confesseur lui avait ordonnée. L'esprit d'orgueil repart que sa présence lui doit bien suffire sans qu'elle demande plus grandes caresses; elle d'autre côté tient bon et ne veut nullement démordre de sa résolution. L'ennemi, pour ne perdre sa proie, lui représente voirement par dérision une Dame de rare beauté, entourée de rayons de lumière; mais dès que la religieuse eut commencé de lui réciter le salut Angélique, suivant le commandement qu'elle en avait reçu, toute cette apparence de gloire et de grandeur s'évanouit dans un tourbillon de fumée.

VIII. Ce qui arriva à Saint-Vincent-Ferrier (1) mérite d'être publié à l'honneur de la Mère de bonté. Une nuit, étant en prières, il la suppliait de vouloir prendre sous sa protection la virginité qu'il lui avait vouée après Dieu, lorsque tout-à-coup il entendit une voix qui lui dit : Vincent, Vincent, il faut que tu saches que tous ne peuvent pas être vierges, et que si bien jusqu'à présent tu as cru posséder ce riche don, je mettrai bon

(1) Lib. 2. vite ipsius cap. 11. apud Surium, Tomo 2.

ordre, afin que désormais tu n'aies plus sujet de t'en glorifier. Jamais personne ne fut si étonné de réponse, que le jeune homme fut de celle-ci. Car d'un côté il avait peine de s'imaginer que la Mère de toute pureté pût parler de cette sorte au désavantage de la vertu, dont toujours elle a tant fait d'état. D'ailleurs, toutefois il craignait qu'il n'y eût quelque mystère caché sous ces paroles qu'il ne pénétrât pas encore, et que par quelque sienne faute il ne se fût rendu indigne de ce précieux joyau. Comme son cœur s'empressait là-dessus, la Sainte Vierge lui apparut, et lui ayant donné courage, l'assura que cette voix avait été formée par le père de mensonge, qui ne pouvait souffrir l'éclat de sa chasteté, non plus que de ses autres vertus, qu'il recevrait plusieurs autres attaques de l'ennemi commun, mais qu'il jetât seulement sa confiance en elle après Dieu, et qu'elle ne le quitterait jamais. De quoi le saint garçon reçut tant de force et de vigueur, que de là en avant il grandit si notablement en ferveur, qu'il ressemblait plutôt à un Ange du ciel, qu'à un homme de la terre.

*Elle nous arme contre les frayeurs.*

IX. Si le lion rugissant fait mine de nous vouloir engloutir, et qu'il essaie de jeter dans nos âmes quelque terreur panique, elle pose un corps-de-garde d'assurance tout autour de nos têtes. Le très dévot Henri de Suso, clair flambeau de l'Ordre des Frères Prêcheurs, qui vivait environ l'an treize cent cinquante, l'apprit un jour par expérience; car il vit le malin esprit avec un visage hideux, les yeux étincelants de rage, un arc en la main, avec des flèches de feu si redoutables, qu'en ayant en sa présence décoché une contre quelque Religieux, il l'étendit aussitôt par terre et le mit à deux doigts de la mort. Il semblait en vouloir faire autant à Henri; mais il ne fit que lever les yeux au ciel, et prononcer ces douces paroles tirées de l'Office de la Sainte Vierge : *Nos cum prole pia benedicat Virgo Maria*, qu'au même instant cet horrible adversaire disparut.

X. S'il nous poursuit avec des importunités et des violences extrêmes, la Sainte Vierge nous tiendra à l'ombre de ses ailes, et nous défendra des griffes de ce milan infernal. Elle le témoigna par effet à Jacques de la Marche, homme Apostolique et très zélé Prédicateur de l'Ordre de Saint François, qui remplissait

l'Italie du bruit de sa sainteté et de sa doctrine, environ l'an soixante du siècle passé. Quelque temps avant sa mort, il se trouva tellement abattu et harassé des continuelles poursuites des démons qui le tourmentaient, qu'il lui prit un ennui de vivre. Pour être délivré de ces inquiétudes, il fit un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette, où il espérait trouver l'allègement de tous ses maux. En effet, comme il disait la Messe en la Sainte Chapelle, ayant le cœur presque réduit à une extrémité de détresse, il requit la Mère de miséricorde de ne lui pas dénier le secours qu'il avait expérimenté plusieurs autres fois, et qu'il lui plût de mettre fin à un si fâcheux et dangereux combat. Aussitôt la Mère de douceur se présenta à lui, et l'ayant amiablement salué, lui porta la bonne nouvelle de sa délivrance et de l'affranchissement général de toutes les misères humaines, qu'il obtint dans peu de temps par le moyen d'une très heureuse mort.

XI. Bref, nous pouvons dire avec vérité que la Sainte Vierge est au milieu des siens comme un autre serpent d'airain que Dieu a érigé pour les défendre des piqûres mortelles des aspics venimeux. Partant que cette maudite engeance enfle son infâme gosier, qu'elle lève sa tête funeste, qu'elle aiguise sa langue à triple pointe, qu'elle prépare ses cruelles dents, qu'elle jette le feu par la gorge, qu'elle siffle, qu'elle menace, qu'elle se lance en l'air, qu'elle s'approche, qu'elle pique, qu'elle morde tant qu'elle voudra, il ne faut que lever les yeux et regarder le signe de salut, et aussitôt tous ces cérastes brûlants seront contraints de se retirer dans leurs trous, la plaie mortelle cessera, et ceux qui en auront été endommagés recevront une parfaite guérison. Ce sont les merveilleux effets de votre incomparable douceur envers ceux qui ont le bonheur de vous appartenir, ô grande Mère de miséricorde ! ce sont les traits qui vous rendent très digne d'être aimée, servie et honorée des hommes et des Anges. Que les uns et les autres vous bénissent pour tant de biens que nous recevons de votre débonnaire main, et que le ciel et la terre s'accordent à publier sans cesse vos grandeurs.

## LA DIXIÈME ÉTOILE

OU GRANDEUR DE LA COURONNE DE BONTÉ DE LA MÈRE  
DE DIEU.

## CHAPITRE X.

QU'ELLE SOIT LA MAITRESSE DES SIENS.

Les ténèbres furent jadis l'une des plus rudes plaies dont Dieu frappa l'Égypte; et l'ignorance jointe à l'aveuglement d'esprit est l'une des premières misères que l'homme ressent depuis le péché. C'est pourquoi la Mère de Dieu ne peut manquer de rencontrer ès siens un digne objet de sa miséricorde, et infinies occasions de faire éclater sa bonté; il n'y aura personne qui n'ait sujet de s'étonner voyant avec combien d'avantage de leur part, et avec combien de charité de la sienue elle fait l'office de Maîtresse et de Régente en son endroit.

§. 1<sup>er</sup>. — Que la Mère de Dieu est véritablement la Maîtresse des siens.

1. Plusieurs ont estimé que le meilleur pour les enfants, était d'être tiré à bonne heure de la maison de leurs parents, pour être instruits et façonnés par d'autres mains. Ils les ont considérés ni plus ni moins que de jeunes plantes, à qui il est expédient d'être arrachées de leur pépinière pour être transplantées ailleurs. Cette pensée ne peut être que bonne lorsqu'il y a quelque danger que les mauvais exemples ne leur nuisent, ou que les pères et mères ne manquent de capacité ou de commodité de les instruire, lorsqu'il y a de l'apparence qu'ils rencontreront mieux autre part, ou, comme il arrive souvent, que la trop grande indulgence des parents les rendra lâches et émoussera leur pointe et la vivacité de leur esprit. Mais où ces considérations n'auraient point de lieu, je serais toujours d'avis qu'ils ne sauraient avoir meilleure école que leur maison, ni meilleurs maîtres que leurs parents. Car si, au dire du Pédagogue Chrétien (1) et de Saint Jérôme, les enfants sont les fleurs du

(1) Clem. 1. 2. Pæd. cap. 8.

mariage, qui aura plus de soin de les arroser, de leur donner le soleil en son temps, de les mettre à couvert des rigueurs de l'hiver et de leur procurer toutes les commodités nécessaires pour arriver à leur perfection, que ceux-là qui les ont comme plantés et mis en terre? Si, au rapport de la sage Cornelia, ce sont les vrais joyaux et les richesses d'une maison, qui saura mieux les conserver que ceux à qui ils appartiennent? Si, comme disait la mère du jeune Tobie, ils sont l'espoir de la postérité, qui a plus d'intérêt à leur bonne éducation que ceux dont ils doivent porter le nom et le renom aux siècles à venir? Si, comme nous apprenons de Saint Jean Chrysostôme (1), ils sont le riche et précieux dépôt que les parents ont reçu de Dieu, qui en sera plus soigneux que ceux qui lui en doivent rendre un compte si étroit? Quelle autre considération avaient les anciens, lorsqu'ils appelaient pères ceux qui font l'office de maîtres, ainsi que nous apprenons de la Genèse (2), sinon qu'il appartient aux pères d'être aussi maîtres de leurs enfants?

II. Quoi que ce soit des autres, le sujet de notre consolation est en ce point, que nous sommes assurés d'avoir un père et une mère qui ont autant de tendresse et d'amour pour se charger du soin de nous élever, que de capacité pour le bien faire. Et je crois fermement que le Prophète David, en l'épithalame qu'il a composé à l'honneur de leurs célestes noces, et que j'ai expliqué en un autre endroit, jetait les yeux sur les enfants qui en devaient sortir et qu'ils devaient instruire avec tant d'affection lorsqu'il intitulait ce Psaume pour les lis (3) ou pour les fleurs, qui ne sont autres que les enfants qui servent de ce divin mariage, ainsi que nous apprenons peu auparavant de Clément Alexandrin. En effet, le même Docteur parlant expressément du Sauveur, assure (4) qu'il sert à ses enfants de père, de mère, de pédagogue, de nourricier, et de tout ce qu'ils sauraient désirer. Et quant à la Sainte Vierge, l'incomparable Saint Augustin (5) la nomme bien à propos la Maîtresse des nations; l'Abbé Rupert (6) la Maîtresse des maîtres; Saint Jérôme (7),

(1) Homil. 9. in 1. ad Timoth.

(2) Genes. 41.

(3) Pro liliis aut pro floribus.

(4) 1. Pædag. cap. 6.

(5) Serm. 6. de Natali B. Virg.

(6) Lib. 1. in Cantic.

(7) De Nominibus Hebraïcis.

suivant l'interprétation du mot de Marie, qui vaut autant que celle qui éclaire, l'appelle le flambeau de la doctrine céleste; et Saint Jean Damascène (1), la fontaine qui arrose toute la terre. Ce qui me fait souvenir de ce qui est rapporté d'elle au vingt-quatrième chapitre de l'Ecclésiastique, que la sainte Eglise lui approprie, où elle parle de cette sorte, et me semble qu'il ne se peut mieux dire : Ce que j'enseigne, dit-elle, est tiré du livre de vie et du testament du Très-Haut; c'est la vraie connaissance de la vérité. Moïse a voirement donné une Loi qui comprend diverses cérémonies extérieures, de beaux enseignements qui sont héréditaires à la maison de Jacob, et de grandes promesses qui ont été faites à Israël. Dieu a fait la grâce à David d'avoir un successeur très puissant, assis sur le Trône de sa gloire pour jamais, et au reste si plein de sagesse, qu'il peut être comparé au fleuve Phison qui sort du Paradis terrestre, ou à la rivière Tigris lorsqu'elle s'enfle sur le printemps. Ses discours toujours sensés coulent ni plus ni moins que les eaux du grand Euphrate, ou comme celles du Jourdain pendant le temps de la moisson. Son savoir ressemble à un éclair de lumière, ou au débord du fleuve Gehon sur le milieu de l'automne. Il a un tel fond de science qu'il n'est que lui qui la comprend; ce sont lettres closes pour les apprentis, et pour les autres des abîmes sans fond et sans rive. Mais quant à moi je suis comme la mer Océane, d'où sortent les rivières de la plus exquisite sagesse; je suis une fontaine presque infinie en sa source, et incomparable en son étendue; je suis sortie du Paradis comme le fleuve Diorix et comme le grand canal qui porte en terre les richesses du ciel. J'arroserai de mes eaux le parterre que je cultive, et les fruits que j'ai moi-même plantés; et ne faut pas craindre qu'elles leur manquent, puisqu'elles s'étendent au long et au large, et que leur abondance approche à celle de la mer. Je serai prête devant le jour pour faire ma leçon, et enseignerai dès le matin jusques au soir. J'irai trouver les plus réservés, j'éveillerai les endormis et éclairerai tous ceux qui se confient au Seigneur; j'épandrai ma doctrine ni plus ni moins qu'une prophétie, et la laisserai comme un héritage à ceux qui seront curieux de la sagesse, et ne cesserai de faire part de ce que Dieu m'a com-

(1) Scrm. 2. de Assumpt.



muniqué à leur postérité de race, jusqu'à ce qu'arrivent les siècles heureux d'une sainte éternité. Voyez comme ce n'est point pour moi seule que j'ai travaillé, mais que c'est pour le bien de tous ceux qui désirent la vérité. Ce sont jusqu'ici les discours qu'elle tient en l'Ecclésiastique. D'où il appert quelle obligation nous avons à Dieu pour nous avoir donné une telle Maîtresse, quel service nous devons à celle qui, avec des qualités si éminentes et si divines, a tant de bonne volonté pour nous ! quel avantage nous avons pour profiter en cette Académie d'où sont sortis les premiers hommes du monde ! quelle diligence il nous faut apporter à l'étude de cette divine sagesse, puisque nous possédons l'honneur d'une si heureuse rencontre !

« C'est ce qui oblige la très Sainte Vierge de servir de Maîtresse à ceux qui lui appartiennent, imitant la bonté du Seigneur qui dit par son Prophète : Je suis le Seigneur votre Dieu, qui vous enseigne ce qui vous est utile ; elle nous fait voir trois choses qui empêchent d'ordinaire que les instructions de son Fils et les siennes ne produisent les effets dans les âmes, conformes à la pureté d'une doctrine si salutaire. La première que nous ne considérons pas assez, c'est que de Dieu seul nous devons apprendre la vérité ; c'est pourquoi David lui dit : Enseignez-moi à faire votre volonté, car vous êtes mon Dieu. Comme c'est vous qui m'avez créé, c'est à vous aussi à m'enseigner. Le même Dieu qui a formé mon cœur le doit instruire, et si vous-même ne l'éclairez, il demeurera toujours dans les ténèbres. La seconde chose qui nous empêche de nous nourrir de la parole de Dieu, c'est que nous ne comprenons pas assez que Dieu ne nous enseigne que ce qui nous est utile ; il retranche les désirs déréglés de savoir tant de choses qui ne sont point nécessaires à un chrétien, ou qui n'ont pas de rapport à notre état. La troisième, c'est qu'après avoir appris de Dieu ce qu'il est utile que nous sachions ; nous voulons nous conduire nous-mêmes, au lieu de le prier que ce soit lui qui nous gouverne dans la voie où il nous fait entrer, en dépendant de lui comme un enfant dépend de sa mère, sans laquelle il est prêt de tomber à chaque pas (1). »

III. Je me vais mettre en devoir de déclarer les admirables

(1) La R. Mère de Blémur.

traits de la Régence de notre divine Maîtresse; et de faire voir en particulier combien parfaitement elle s'acquitte des trois offices d'un bon Maître, qui sont d'instruire, d'exercer et de corriger.

§. II. — Avec quelle perfection la Sainte Vierge enseigne les siens, qui est le premier office de sa Maîtrise.

I. Jamais ne se rencontra marchand si curieux de vendre; jamais il n'y eut fontaine qui donnât si volontiers de ses eaux; jamais le soleil n'eut tant de plaisir à éclairer; jamais esprit ne fut si soigneux d'apprendre, que la Maîtresse que nous avons reçue du ciel est désireuse de faire part aux siens des trésors de sagesse que Dieu lui a communiqués. Vous remarquerez, au neuvième chapitre des Proverbes, qu'elle a dressé une Académie en une forte place, qu'elle a affiché des placards partout, qu'elle a dépêché ses gens de tous côtés pour inviter ses enfants à venir apprendre la prudence céleste dont elle fait profession, et qu'elle enseigne libéralement avec une admirable méthode et avec un profit nonpareil de ceux qui la veulent écouter. Jadis on abordait de toutes parts à la capitale du monde pour entendre l'historien Tite-Live, comme un vrai torrent d'éloquence, une merveille de science et un oracle de belles résolutions, et ceux qui avaient le bien de l'approcher, écrivaient à leurs amis d'y accourir promptement, et de ne pas laisser échapper l'occasion d'apprendre du premier homme qui fût sur la terre. Mais je sais bien que nul ne me désavouera quand je dirai que ce fameux personnage n'a été qu'un enfant, et toute sa doctrine que jeu auprès de la Reine du Ciel, et des secrets de la sagesse divine qu'elle découvre aux siens. Ce qui fait que par dessus toutes les plus heureuses fortunes du monde, j'estime indiciblement le bonheur de ceux que Dieu a tellement privilégiés que de la leur donner pour Maîtresse.

II. De ce nombre fut le Bienheureux Saint Elzear, Comte d'Arian (1), de qui nous lisons qu'étant encore jeune, sa nourrice, femme très vertueuse, nommée Garsende, le recommandait ardemment à Notre Seigneur en l'Eglise, lorsqu'elle entendit une voix qui lui dit : J'ai baillé ma Mère pour Maîtresse

(1) In vita ejus apud Surium mense Septembri.

à celui pour qui tu pries si chaudement, Au son de cette voix, Garsende demeura étonnée, et craignant qu'il n'y eût de l'illusion, elle supplia Notre Seigneur de lui vouloir découvrir si c'était une tromperie de l'ennemi; que si au contraire cette parole venait de lui, il plût à sa Divine Majesté lui en donner quelque plus expresse connaissance, ce qu'il fit. Car, comme elle achevait d'entendre la Sainte Messe, elle reçut du Sauveur toute assurance de ce qu'elle demandait. Mais comme les âmes vraiment humbles ne se fient pas volontiers à leurs propres sentiments, elle communiqua le tout à son Confesseur, homme très avisé, nommé Jean Julien, et l'assura qu'elle s'en tiendrait à tout ce qu'il lui en dirait. Ce dévot Religieux, pour ne rien faire mal à propos, résolut de traiter en particulier avec le jeune Elzear, et d'apprendre de lui par le menu comment il se comportait en l'exercice de la vertu, et nommément en l'oraison, par quel chemin il marchait, et quel guide il avait choisi au Ciel. Le jeune Comte, qui ne savait pas à quel dessein le Religieux lui demandait toutes ces particularités, répondit fort naïvement qu'il avait élu pour mère et pour maîtresse la Sainte Vierge, que lorsqu'il s'apprêtait à faire sa prière, il se jetait entre ses bras, en suite de l'affection qu'il savait bien qu'elle lui portait, et de l'expérience qu'il avait de sa propre infirmité; qu'il la suppliait humblement de lui mettre en l'esprit des demandes qu'il devait faire à Dieu, et d'empreindre réciproquement dans son cœur ce que Notre Seigneur lui inspirerait; que cette prière achevée il disait l'*Ave Maria* avant de commencer la méditation, et qu'en suite de ce petit hommage qu'il rendait à la Mère de Dieu, jamais ne lui avait manqué, ni discours, ni affection pendant son oraison mentale.

III. O sainte école! ô divine Maîtresse! ô admirable écolier! qui pourra douter que ce saint jeune homme n'ait appris tant de secrets qu'il savait de la science céleste; qui s'imaginera qu'autre que la Sainte Vierge l'ait enseigné à garder perpétuelle virginité avec sa chère compagne Sainte Dauphine, et à faire de sa maison une Eglise, ou au moins une maison Religieuse; sans faute que là il avait puisé les saints enseignements et les réglemens qu'il donnait à tous ses domestiques, d'entendre la Messe chaque jour, de craindre le péché plus que la mort, de se confesser et communier tous les huit jours, d'employer une bonne

partie de la matinée à l'Oraison, et l'après-dînée à quelque louable exercice ; de s'entretenir volontiers de discours du Ciel et de leur salut, de bannir entièrement de leur conversation les noises, le jeu, les paroles dissolues, et beaucoup plus les actions peu honnêtes et peu dignes de gens qui font profession de la vertu. Sans faute que sa bonne Mère et Maîtresse lui avait enseigné les petites adresses qu'il avait pour corriger et châtier doucement ceux de sa famille qui manquaient en l'ordre qu'il avait établi en sa maison, les faisant parfois manger à terre, ou bien se contenter de pain et d'eau, d'autres fois leur commandant de tenir la chambre tout un jour, les acheminant tous à la vertu par de semblables exercices de piété.

*Le Bienheureux Clément Caponi.*

IV. De ce nombre fut le Bienheureux Clément Caponi, Religieux de l'Ordre de Saint Dominique, lequel, quoiqu'il fût sorti d'une fort illustre maison, se contenta néanmoins de la condition de Marthe, et servit Dieu jusqu'à la fin de sa vie ès exercices les plus bas de la maison. Tandis qu'il travaillait des mains, son cœur s'occupait d'ordinaire en Dieu, et s'entretenait fort doucement avec la glorieuse Vierge, en laquelle il avait une confiance extraordinaire. Ayant un jour été occupé plus que de coutume, et n'ayant point trouvé de temps en toute la matinée pour faire ses dévotions, le temps de la réfection commune étant venu, il s'en alla devant une Image de la Vierge où les frères étaient fort souvent, afin de dire ses prières. Mais la Mère de douceur l'avertit par la bouche de la même Image qu'il avait mal choisi son temps ; que l'obéissance à laquelle il avait servi jusqu'alors valait mieux que les prières qu'il eût faites ; que l'après-dînée suffirait pour acquitter ses obligations, et qu'il ne pouvait rendre de plus agréable service à son Fils et à elle, que de s'accommoder en tout et partout aux heures et à l'ordre du commun.

*Etienne Justicius.*

V. Ce qui arriva au dévot Etienne Justicius, Oblat de l'Ordre des Minimes, n'est pas beaucoup différent de ce que je viens de raconter. Une fâcheuse fluxion lui ayant quasi fait perdre les yeux, lui faisait aussi fort souvent perdre la patience. De quoi s'étant aperçu, il résolut de combattre ce manquement avec la

dévotion à la Vierge. Et de fait, il l'entreprit si courageusement, qu'outre un bon nombre de prières qu'il lui faisait tous les jours, il s'adonna tellement à la mortification, qu'il y allait jusqu'à l'excès. Ce qui fit que se trouvant un jour à la réfection commune, mais usant d'une si grande rigueur, qu'il n'en prenait pas à demi pour supporter les travaux du corps auxquels sa condition l'obligeait, la Sainte Vierge lui demanda pourquoi il était singulier; Etienne ayant répondu que ses violentes passions avaient besoin d'une forte bride, elle le tança, et lui dit que de là en avant il lui serait plus agréable suivant simplement le commun, que s'adonnant avec danger à des singularités qui n'avaient point d'approbation que dans sa propre volonté. Elle lui obtint une science infuse, le don de prophétie, la grâce de faire des miracles et plusieurs autres faveurs, et lo caressa jusques là que de lui donner quelquefois le baiser de paix, ainsi qu'il sortait de l'Eglise.

VI. De ce nombre fut la Bienheureuse Angèle de Fuligny, ainsi que nous lisons en sa vie (1), où il est raconté qu'étant un jour en la Messe, la consécration faite, la Sainte Vierge lui apparut et lui dit: Ma chère fille et la bien-aimée de mon Fils, ton Sauveur t'est venu visiter et t'a baillé sa bénédiction. Il est raisonnable que tu reçoives aussi la mienne. Et cela dit, elle la bénit, et l'avisa de l'obligation inestimable qu'elle avait d'aimer ardemment son cher Epoux qui lui voulait tant de bien, et lui fit entendre les rares trésors dont il fait part à l'âme qu'il visite: d'où la Sainte demeura toute transportée de joie, et comme consumée des flammes du céleste amour. De ce nombre furent Sainte Ildegarde, Sainte Gertrude, Sainte Mechtilde, les Saintes Catherine de Sienne, de Gênes et de Boulogne, Sainte Jeanne, et infinies autres, que le Ciel a favorisées de tant que de leur donner pour Maîtresse celle de qui les Bienheureux Esprits tiennent à grande faveur d'apprendre quelque chose.

VII. Mais entre toutes il serait très malaisé d'en rencontrer une à qui elle ait servi de Maîtresse si particulièrement qu'à Sainte Brigitte, ainsi que nous apprenons du livre de ses Révélations. Car depuis les premiers ébauchements de la vie spirituelle, jusques aux derniers traits de la plus sublime perfection,

(1) Cap. 39.

il n'est rien de quoi elle ne lui ait fait leçon. Elle lui a donné diverses instructions de la nature et de la qualité des péchés, du danger qu'il y a de retenir quelque affection, pour légère qu'elle soit, au moindre d'entre eux; des moyens par lesquels l'âme est purifiée; de la patience qu'il lui convient d'avoir en la privation de la douceur et de la dévotion sensible; des fruits de la souffrance et des diverses épreuves de Dieu. Elle lui a découvert mille beaux secrets touchant la droite intention qu'il faut que l'âme se propose en toutes choses; l'affection qu'elle doit avoir à la vraie pauvreté d'esprit; l'estime qu'elle doit faire de l'obéissance, et le mérite qui provient des bonnes volontés qui sont réglées ou modérées par elle; la souffrance des mauvaises humeurs et des imperfections d'autrui; le mépris des choses périssables, et de tout ce qui peut chatouiller le corps; le dégoût de la sagesse mondaine, la discrétion des esprits, l'amour de Dieu, le zèle des âmes, et généralement touchant toutes sortes de vertus. Elle lui a enseigné la manière de se communier saintement et avec profit; de se garantir des embûches des ennemis invisibles, et de profiter aux autres par ses bons avis et par ses salutaires conseils. Elle lui a fait voir des merveilles des mystères de sa propre vie, de celle de son bien aimé Fils, et nommément de sa très amère passion; de l'amour qu'il porte aux âmes qu'il a rachetées de son sang; des admirables ressorts de sa divine Providence, nommément sur les gens de bien, et comme tout leur réussit à profit; et de l'alternative de sa miséricorde et de sa justice; bref, elle lui a éclairé l'esprit d'une infinité d'autres belles lumières, dont la moindre vaut mieux que toutes les connaissances naturelles de cette vie.

VIII. Mais qui pourra expliquer le bonheur qui est caché sous cette céleste maîtrise; qui sera capable de comprendre les avantages dont jouissent ceux qui ont l'honneur d'être admis à l'école de la MÈRE DE DIEU, et de recevoir ses instructions chaque jour, chaque heure, chaque moment; nous portons une sainte envie, et avec raison, à la Bienheureuse sainte Françoise Romaine, qui avait une communication si particulière avec son bon Ange, qui lui servait de Pédagogue et de Maître visible, l'avertissant quand il fallait se lever, se mettre à l'oraison, prendre son repas, entreprendre ou quitter quelque occupation pour la gloire de Dieu, et comme il fallait se conduire en

chacune de ses actions particulières. En effet, une semblable faveur ne saurait être prisee comme elle mérite. Mais croyons-nous que le Ciel ait usé de moindre douceur à l'endroit de ceux qui ont la Sainte Vierge pour Régente; je veux que pour leur plus grand profit, comme je dirai puis après, elle les sèvre de toutes ces douceurs sensibles; faut-il pourtant estimer qu'après tout elle leur veuille moins de bien, et qu'elle travaille avec moins d'affection à leur salut et à leur avancement; qu'ils y fassent seulement réflexion, et je m'assure que nulle journée ne passera que leurs esprits ne soient éclairés de mille lumières, et leurs cœurs piqués d'autant de désirs de plaire à Dieu. Qu'ils se rendent dignes d'entendre la voix intérieure de celle qui les enseigne, et je leur donne parole qu'il ne s'adresseront jamais à elle en leurs perplexités, qu'elle ne leur envoie soudain un rayon de clarté. Qu'ils s'accoutument d'aller droit à elle en toutes leurs affaires, et je veux passer pour un homme qui parle par cœur si elle n'en prend aussitôt la conduite, et s'ils ne voient à l'œil le profit qu'ils feront en l'étude de la vertu. Non que je veuille renfermer ses enseignements et son assistance dans les limites de la seule vertu, comme s'ils n'avaient point de lieu en l'acquisition des sciences, ou en la conduite des autres choses indifférentes; mais d'autant qu'il est bienséant que celui qui a la Reine du Ciel pour Mère, toutes ses actions se rapportent à la vertu et à Dieu, et qu'elles n'aient autre blanc ni autre visée que sa gloire. Quant à moi, je suis du côté de Salomon, et tiens pour tout assuré qu'il n'y a douceur ni richesses qui soient comparables au bonheur d'avoir pour mère et pour maîtresse la Mère de la Sagesse même, à qui le grand Saint Germain, Patriarche de Constantinople, baille cette louange, que si elle n'ouvre le chemin, il est impossible de devenir spirituel, et d'adorer Dieu en esprit, puisque l'homme n'a bonnement su ce que c'était que l'esprit, sinon après qu'elle a été faite la demeure du Saint-Esprit.

§. III. — Comme la Sainte Vierge exerce les siens, qui est le second office de sa Maîtrise.

I. Saint Ambroise, considérant l'action de Salomé, mère de Saint Jean et de Saint Jacques, et la prière qu'elle fit au Sau-

veur en leur faveur avec tant de condescendance à leur inclination naturelle, ne trouve rien de plus à propos pour l'excuser que la facilité de l'affection maternelle. Figurez-vous, dit-il, que c'est une Mère qui parle, et prenez en paiement ses ressentiments naturels. De vrai, il y a une grande différence entre l'affection des pères et des mères, dit très bien le Philosophe moral ; car les pères font éveiller leurs enfants de bon matin, et à peine leur baillent-ils quelque peu de relâche les jours de Fête; ils les font travailler jusqu'à suer, et ne plaignent pas beaucoup les larmes qu'ils jettent; au contraire, les mères les voudraient toujours avoir auprès d'elles, et les caresser sur leurs giron; si elles étaient crues, ils ne prendraient jamais le vent ni le Soleil; ce leur est une chose insupportable de les voir mélancoliques ou de les entendre pleurer; elles ont toujours appréhension qu'ils ne travaillent trop. Mais s'il y a des mères folles, et en bon nombre, il s'en trouve parfois de sages, et nous ne manquons pas d'exemples de plusieurs braves Dames qui ont étouffé ces lâchetés féminines, pour mettre en leur place de vrais et courageux désirs du bien de leurs enfants, qui ont fait peu de cas des travaux qu'ils souffraient pour acquérir la vertu; voire qui ont passé jusque-là que de les exhorter au mépris de la vie périssable, pour la changer avec l'éternelle, au moyen de plusieurs et très griefs tourments. « La courageuse Salomé, qui exhortait ses enfants de mourir pour la foi; Sainte Félicité, qui n'appréhendait rien tant que de voir les siens témoigner quelque faiblesse au milieu des plus cruels supplices, et plusieurs autres de ce rang n'avaient rien de la mollesse que l'on reproche au sexe (1). » Vraies mères, et doublement mères; c'est-à-dire du corps et de l'esprit! Car enfin Saint Cyrien les avise gravement que l'exercice c'est le gardien de l'espérance, l'arrêt de la foi, la lumière du chemin de salut; l'entretien et la nourriture du bon naturel, et la maîtresse de la vertu. Et Clément Alexandrin ne leur dit pas moins sagement, que celles qui ne cherchent que le contentement de leurs enfants, les aiment fort peu; et qu'au contraire celles qui ont quelque rigueur apparente, pourchassent véritablement leur profit, et leur procurent une satisfaction perdurable; que Dieu, qui nous aime si

(1) La R. Mère de Blémur.



tendrement, ne fait pas difficulté de nous soustraire un plaisir passager pour nous mettre en possession d'un contentement éternel. Le Philosophe Sénèque, que j'ai pu auparavant alléguer, le dit admirablement bien. Dieu, dit-il, a un vrai cœur de père à l'endroit de ses plus chers enfants, il les aime fortement; et comme il les voudrait voir très excellents et très accomplis, aussi leur apprête-t-il toujours à travailler et à combattre.

II. A l'imitation de ce grand Père, la Sainte Vierge, comme bonne Mère en perfection, ne manque pas de procurer de l'exercice à ses vrais enfants. Elle aime mieux les voir travailler pour un peu de temps, que souffrir une disette éternelle. Elle les tient à la fatigue par la considération du repos qui n'aura jamais de fin. Ainsi plus elle les chérit, plus elle les presse au travail, plus elle les exerce, plus elle leur présente d'occasions de souffrance, plus elle expérimente leur courage, plus elle aiguise leur vertu, sachant très bien que par ce moyen elle redouble leurs couronnes et multiplie les trésors qu'ils amassent pour le Ciel. Ce qu'elle déclara un jour à la Bienheureuse Sainte Brigitte (1) par une gentille comparaison. Car tout ainsi, lui dit-elle, que la fille de Pharaon aima jadis tendrement le petit Moïse qu'elle vit flotter sur l'eau à la merci des ondes, et ne tint qu'à lui qu'il ne fût pris pour son fils, et déclaré légitime héritier de l'Égypte; de même je sens une particulière inclination de bienveillance envers ceux que je vois dans l'amertume de leurs larmes, et au milieu des flots des tribulations. Ce sont ceux à qui je garde les couronnes du ciel, et que j'avance à la faveur de mon Bien-aimé Fils. Bien est-il vrai que comme celle-là n'eut pas le cœur de laisser plus long-temps emmi les eaux et les orages ce petit enfant qu'elle trouvait si beau; ainsi la Mère d'amour ne saurait contempler ses chers nourrissons parmi les détresses et les afflictions, sans les serrer incontinent entre ses bras, sans les presser sur son cœur, et sans leur donner le baiser de paix. Il lui est impossible de souffrir qu'ils soient longuement exercés sans quelque rafraîchissement. Elle n'est pas marrie de les voir pleurer, mais elle amasse leurs larmes pour les présenter à son Fils; elle se réjouit lorsqu'ils peinent davantage, mais elle essuie leur sueur avec une affection admirable;

(1) Lib. 4. Revelat. cap. 55.

elle met de ses propres mains le joug du Sauveur sur le col, mais elle en supporte le poids, de crainte qu'ils ne soient surchargés. Son plaisir est de les voir empressés à porter la Croix; mais en passant elle leur jette une œillade de consolation, et leur dit un petit mot de courage, qui vaut mieux que toutes les douceurs de la terre.

III. Ce mot me fait souvenir de la bienheureuse Sainte Lutgarde, native de Tongres en Brabant, vierge douée d'une très éminente vertu, laquelle ayant choisi un époux au ciel (1) au lieu de celui que le monde lui préparait, se rangea au service de Dieu au Monastère de Sainte Catherine, sous la règle de Saint Benoît. La Vierge Mère, qui l'avait attirée à la suite de son Fils, lui apprêta un assez rude combat tout à l'entrée de sa conversion. Car les Sœurs, qui remarquaient en elle des mouvements d'une vertu extraordinaire, au lieu de profiter de son exemple, en prirent occasion de l'attaquer en diverses manières. Qui par mépris l'appelaient la Fervente et la Sainte, qui lui disaient qu'elle n'irait guère loin sans rabattre de ce grand courage, qu'elle s'y prenait trop àprement, et que c'était le vrai moyen de se lasser bientôt. Comme elle était véritablement humble, tels et semblables propos la firent entrer en appréhension que les prédictions de ses Sœurs ne dussent avoir effet, et qu'à la fin elle ne vint à déchoir de sa première ferveur. Se trouvant saisie de cette crainte, elle s'adressa à la glorieuse Vierge, qui soudain la consola, et lui dit qu'elle ne s'affligeât pas davantage de leurs discours, qu'ils s'en iraient en fumée, et que non seulement elle ne regarderait jamais en arrière, mais que de jour à autre elle s'avancerait au chemin de la vertu, comme elle fit.

*La Bienheureuse Marguerite de Savoie.*

IV. La Bienheureuse Marguerite de Savoie, Marquise de Montferrat, fort dévote de la Sainte Vierge, étant un jour extraordinairement travaillée de la goutte, et demandant instamment à Dieu qu'il allégeât un peu ses douleurs, la même Vierge lui apparut, et lui dit que la volonté de son fils et la sienne était qu'elle portât cette croix jusqu'à la fin de sa vie. Cette parole fit un si notable changement au cœur de la dévote Princesse, que

(1) Thomas Cantipratensis in ejus vita 16. Junii.

jamais plus on n'ouït sortir de sa bouche une seule parole de plainte. Que si parfois il advenait qu'on lui demandât comment elle se portait : Très bien, répondait-elle, puisque la volonté de Dieu s'accomplit en moi. Néanmoins, afin qu'elle vît que ce n'était pas faute d'amour qu'elle était traitée de la sorte, mais que c'était pour son plus grand bien, sa nièce, laquelle depuis fut mariée au Roi de Chypre, étant malade à l'extrémité, et elle priant pour sa santé, la Sainte Vierge lui accorda fort libéralement ce qu'elle lui avait refusé lorsqu'elle priait pour soi-même.

Jamais nous ne nous persuaderions combien le ciel se plaît à nos souffrances, si nous n'en avions des témoignages irrécusables en la plupart des vies des Saints.

*Sainte Lidwine.*

V. La Bienheureuse Sainte Lidwine avait déjà passé dix-sept ans en ses longs et pénibles travaux, lorsque pour tout rafraîchissement elle reçut de nouvelles arrhes des souffrances qui l'attendaient. Environ la fête de Saint Thomas, étant élevée en esprit, elle vit une troupe d'Ange qui chargeaient le lit où elle était des armes de la passion. Peu de temps après elle vit venir le Sauveur avec sa glorieuse Mère, lequel paraissant du commencement en forme de petit enfant, fut quasi en un moment changé en un homme parfait. Le voilà aussi en croix, et ruisant en sang de tous côtés. Et comme la servante de Dieu considérait et admirait ce changement, le Sauveur lui imprima intérieurement les plaies de son sacré corps. Cela fait, la très sacrée Vierge ramassa de ses propres mains les instruments de la passion, et les ayant amoureusement baisés et fait baiser à Sainte Lidwine, la vision disparut, laissant au cœur de cette Vierge de nouveaux désirs d'endurer, et de consumer sa vie comme un Phénix aux flammes du divin Amour :

*Henri de Castus.*

VI. Le dévot Henri de Castus, de l'Ordre de Saint Dominique, pria un jour en sa chambrette, tout à coup sa chandelle s'éteignit. Au même temps il fut entouré d'une lumière bien plus claire, et ouït comme une voix de femme qui l'appelait. Lui, tout étonné, s'écrie : Eh ! mon Dieu, qu'est-ce que j'entends ?

Alors la Sainte Vierge lui dit : Je suis Marie Mère de Jésus. Henri, encore plus ébahi que devant, se jeta par terre, disant : O Ma Dame! puisque c'est vous, montrez-moi votre agréable face. A quoi la Vierge répondit : Henri mon fils, vous êtes encore enfant; croissez, et puis vous me verrez. Une autre fois, après avoir été éprouvé par plusieurs souffrances, qui était ce que la MÈRE DE DIEU voulait dire, il fut saisi d'un mal de cœur si violent qu'il croyait en devoir mourir. Incontinent voici arriver une grande troupe de démons qui tempètent autour de lui, et crient tant qu'ils peuvent, sans néanmoins l'oser toucher : Tu es nôtre, tu viendras avec nous. Le pauvre Henri, rempli d'effroi, se défendait de toutes ses forces, et les ennemis d'autre part redoublaient la batterie, et criaient sans cesse : Tu es nôtre, c'en est fait, tu viendras avec nous. Cette contrainte dura long-temps; cependant Henri, plus mort que vif, appelait à son secours la Reine des Anges, laquelle finalement vint à lui dans une lumière resplendissante, et comme si c'eût été un coup d'éclair, toutes ces figures horribles qui l'épouvantaient disparurent. Lors la Sainte Vierge lui dit : C'est moi, n'aie point de peur. Henri lui ayant demandé pourquoi son bien-aimé Fils avait permis qu'il fût si rudement traité, elle répondit : Avec ce peu de souffrance, tout ce qui lui déplaisait en toi a été purgé, ainsi que l'or en la fournaise. Quand les hommes te laisseront en paix, les Démons te travailleront; mais courage, la fin s'approche, tu seras bientôt avec moi.

VII. Sainte Gertrude écrit de soi-même (1) que comme un jour Notre Seigneur lui eut fait entendre que, pour son plus grand profit spirituel, elle devait être visitée par quelque tribulation, son esprit reçut une rude attaque de défiance. Lors le Sauveur se présenta à elle pour la fortifier, et lui bailla pour Maîtresse et pour Mère la Reine du ciel et la Mère de miséricorde, l'avisant qu'aussitôt qu'elle aurait le cœur angoissé, et qu'elle se sentirait pressée de quelque adversité, elle se jetât entre ses bras, où elle ne manquerait jamais de rencontrer du soulagement. Ce qu'elle expérimenta plusieurs fois, mais surtout en un certain abattement, lequel l'ayant surprise environ la fête de Saint Barthélemy, et plongée dans une mer salée et

(1) Revelat. lib. 3. cap. 1.

orageuse de tristesse et d'obscurité, elle eut soudain recours à sa bonne Mère, qui sur la fin des Complies du Samedi, comme l'on disait l'antienne accoutumée, dissipa cette épaisse nuée d'ennui, et lui épanouit le cœur d'un sentiment de joie céleste. Une autre fois (1) étant malade extraordinairement, et de plus tellement déstituée de toute vigueur d'esprit, qu'il ne s'en fallait quasi rien que la tristesse ne l'accablât, elle en fit ses plaintes à la Bienheureuse Vierge, laquelle lui apparut aussitôt et lui dit : Sache, ma fille, que comme jamais tu n'as été si rudement traitée ni au corps ni en l'esprit, ainsi n'as-tu jamais eu de plus grandes dispositions à recevoir les grâces extraordinaires que mon bien-aimé Fils est résolu de te faire. Et il te fera bien connaître que ce n'était point sans sujet qu'il préparait ton esprit à recevoir ses biens inestimables par le mauvais traitement qu'il faisait à ton corps. J'ai connu une belle âme, qui avait une telle correspondance avec la très sacrée Vierge, que parmi de très fortes épreuves de vertu et de souffrance, où Dieu la tenait d'ordinaire, elle ne manquait jamais d'avoir un sentiment anticipé de ce qui lui devait arriver par le moyen d'un renfort intérieur qui servait comme de réveille-matin, et de préparatif à son cœur. Et de moi je ne doute nullement que si le nôtre lui était fidèle et bien disposé, il n'entendît maintes fois la voix efficace de celle qui le convie au désir de la Croix, et qui, avec un amour indicible, lui présente les occasions de l'embrasser, et de faire de très grands amas de mérites.

VIII. Quoi ! mon âme, n'as-tu point le courage de te détacher des liens de ce corps mortel à la force de ces considérations, pour te guinder dans le ciel avec les ailes de ta pensée, et là reconnaître à quel degré de gloire sont arrivés les nourrissons de la MÈRE DE DIEU, en suite de l'exercice qu'elle leur a ici procuré. Tu les remarqueras aisément parmi les autres par les livrées qu'ils portent de la Mère de bonté, et les entendras chanter avec le Roi Prophète un cantique de reconnaissance, disant (2) : Notre contentement gît à la souvenance que nous avons des jours de notre humiliation, et du temps auquel nous avons été exercés en plusieurs sortes de tribulations. Nous avons passé (3)

(1) Lib. 2. c. 7.

(2) Psal. 89.

(3) Psal. 65.

au travers du feu et de l'eau pour arriver au rafraîchissement dont nous jouissons maintenant. Tu participeras à la joie qu'ils reçoivent de la mémoire des travaux passés, et entonneras avec eux les Pœans d'allégresse et les chants d'actions de grâces qu'ils rendent à la Reine du ciel, pour avoir été par son moyen épurés comme l'or dans la coupelle, et rendus dignes de souffrir quelque chose pour Dieu. Tu verras ces merveilles, et ton cœur s'en réjouira, et toutes tes affections béniront celle qui comble les siens de bénédictions et les couronne de miséricorde.

§. IV. — Avec quelle affection la Sainte Vierge corrige et châtie les siens, qui est le troisième office de sa Maîtrise.

I. Vous auriez tort de trouver étrange le mot de correction, puisque le grand Apôtre Saint Paul assure (1) que celui-là ne mérite pas le titre de fils, qui ne la reçoit du père et de la mère; et que le vrai moyen pour se faire désavouer, c'est se vouloir soustraire du châtiment, qui est le propre des enfants. David, après avoir rendu témoignage (2) à la rare vertu de Moïse, d'Aaron et de Samuel, Prêtres du Très-Haut, et après avoir dit que Dieu leur accordait tout ce qu'ils lui demandaient, ajoute incontinent qu'à mesure qu'ils manquaient en quelque chose de leur devoir, il les relevait sur le champ, et ne leur en pardonnait pas une; car c'est ainsi que l'admirable Saint Augustin entend les paroles du Prophète, qui portent qu'il châtiait toutes leurs inventions. Je vous accorde que la Sainte Vierge est toujours Mère; mais avec cet esprit maternel, elle ne laisse pas de redresser les enfants quand ils faillent, et de leur donner la correction quand ils la méritent. En quoi elle se montre Mère incomparablement mieux qu'en dissimulant leurs manquements, et par cette lâche connivence les entretenant en leurs imperfections. Il me souvient à ce propos d'avoir lu en la vie de Sainte Catherine de Sienne, qu'un jour; comme elle racontait au compagnon du bienheureux Père Raymond, son Confesseur, quelque trait de caresse qu'elle recevait alors actuellement du ciel, elle détourna les yeux pour regarder un sien frère qui passait par là; de quoi Saint Paul la reprit si aigrement par le comman-

(1) Hebr. 12.

(2) Psal. 85.

dement de la MÈRE DE DIEU qui était là présente, que dès lors elle demeura chargée de honte et de confusion, en sorte qu'il ne lui fut pas possible d'ajouter un seul mot; et disait-elle par après qu'il n'y a peine aucune que l'on puisse souffrir en cette vie qu'elle ne supportât volontiers avant de recevoir un semblable reproche.

II. L'on ne saurait dire combien servit à une autre Sainte Catherine (1), fille de Sainte Brigitte, la réprimande que lui fit la Mère de douceur. Elle était sortie de son pays pour aller voir sa Mère que Notre Seigneur arrêta en Italie pour son service; lorsque Dieu disposa de son mari, lequel jaçoit qu'il lui eût permis de contregarder le lis de sa virginité parmi les épines du mariage, ce néanmoins l'issue fit connaître qu'il le lui avait ôté pour son plus grand bien; car dès lors elle fit propos de servir et d'accompagner inséparablement sa mère en tous les voyages; de quoi elle ne retira pas peu de profit. Mais comme il n'est aucun bon dessein qui ne soit envié de l'ennemi, ce malin se jeta bientôt à la traverse de ses plus saintes intentions; car sa mère, qui demeurait alors à Rome, sortait souvent pour visiter les Saints lieux et pour gagner les Stations, et elle était contrainte de laisser Catherine au logis pour crainte des insolences que plusieurs prenaient occasion de commettre par l'absence des Papes pour lors séants en Avignon. Le Serpent rusé se prévalut de cette nécessité; et comme un jour Sainte Brigitte était allée selon sa coutume faire ses dévotions, il se glissa dans l'esprit de Catherine avec tant de subtilité et d'artifice, que peu s'en fallut qu'il ne l'emportât. Il lui représentait l'esclavage où elle vivait, sans avoir le moyen de vaquer aux exercices de piété que les autres pratiquaient avec tant de profit spirituel, et qu'elle eût pu librement suivre, si elle eût été en son pays. Et ces pensées noires lui avaient tellement serré le cœur, et l'avaient enfoncée dans un si morne et si obstiné silence, que Sainte Brigitte étant de retour n'en pût jamais tirer une parole. Partant elle résolut de céder pour un peu de temps à cet orage de tristesse, ce qui ne servit pas peu à remettre l'esprit malade de Catherine; car le sommeil l'ayant surprise, il lui fut avis que la terre tout autour d'elle était en feu, et qu'il n'y avait qu'un pe-

(1) Surius in ejus vita mense Martii.

tit coin exempt de cet embrasement, où était la MÈRE DE DIEU, à qui elle s'adressa incontinent, la suppliant de la vouloir secourir en cette sienne nécessité. Mais la Sainte Vierge lui faisant fort mauvais visage, dit qu'elle n'avait que faire d'une lâche comme elle, qui était retournée en son pays, nonobstant les saintes résolutions qu'elle avait faites du contraire, et qui méprisait les avis de sa bonne mère, de son Père spirituel, et de tous ceux qui s'entremettaient de son bien. Comme il arrive parfois qu'un coup de lancette allège le pauvre malade et lui rend la parfaite santé, faisant sortir l'apostume qui lui causait tant d'inquiétude, de même cette parole de répréhension portée à propos par la Sainte Vierge au cœur de Catherine désolée, lui fit tant de bien, que soudain elle se prosterna aux pieds de la Mère d'amour, lui demanda un très humble pardon, et lui promit de faire tout ce qu'elle voudrait. La Vierge se servit d'une si belle occasion pour lui remontrer sa faute, pour lui enjoindre de se présenter à sa Mère et à son Confesseur pour en faire satisfaction, et l'exhorta à résister de là en avant plus courageusement à la tentation. A quoi elle obéit avec tant de perfection, qu'ayant donné tout contentement à sa Mère et à son Père spirituel, elle fit vœu d'obéissance perpétuelle entre les mains de son Confesseur, et promit à Dieu et à la Sainte Vierge que jamais plus elle n'abandonnerait sa mère; ce qui réussit à son très grand avantage, car elle lui servit d'un vrai modèle de vertu, et l'achemina à une parfaite sainteté.

III. L'esprit humain se perd dans la considération des traits que l'admirable bonté et la rare douceur de cette débonnaire Mère a produits, et des inventions que son amour lui a fournies pour corriger doucement, mais efficacement ses enfants. Le dévot Cesarius raconte (1) qu'un jeune Religieux de Cîteaux, nommé Chrétien, uniquement affectionné à la Reine du ciel, s'étant un soir après Matines endormi sur le marche-pied de l'Autel, elle survint, et le frappant doucement avec sa robe, lui dit : Chrétien, ce n'est pas ici le lieu de dormir, mais de prier; sur quoi s'éveillant en sursaut, il eut encore le bien et le loisir de la voir au dos comme elle se retirait. Il se lit en la vie de Saint Edmond, Archevêque de Cantorbéry, en Angleterre,

(1) Lib. 4. cap. 40.



qu'étant encore jeune, et ayant entrepris de dire tous les jours à l'honneur de la très sacrée Vierge l'oraison : *O intemerata*, il se laissa une fois tellement emporter à l'affection de l'étude, qu'il s'oublia du tribut qu'il payait journallement à sa bonne Mère. Mais il ne porta pas loin cette faute ; car, la nuit suivante, par commission expresse de celle qui l'aimait si tendrement, Saint Jean l'Évangéliste vint à lui avec une palette à la main comme un pédagogue courroucé, et l'ayant avisé du manquement qu'il avait commis, il haussa le bras comme s'il l'eût voulu frapper rudement ; mais il se contenta de lui faire peur et de l'avertir sérieusement de ne plus manquer à l'avenir à ses dévotions ordinaires, pour chose aucune qui pût arriver. L'on raconte (1) du dévot Thomas de Kempis, que lorsqu'il était encore jeune Religieux il avait coutume de réciter tous les jours certaines prières à la très glorieuse Vierge, qu'il honorait d'une bien particulière dévotion. A quoi ayant un jour manqué, il vit sa bonne Mère qui s'en allait le long du dortoir visitant ses chers enfants et leur donnant le baiser de paix ; et comme il attendait qu'elle le vînt embrasser à son tour, il s'aperçut qu'elle passait outre, lui reprochant tacitement sa négligence et son oubli. De quoi il conçut un si grand déplaisir, que jamais plus en sa vie ne lui arriva de faillir aux devoirs qu'il avait entrepris de rendre à la Mère d'amour. Je ne sais quelle faute avait un jour commis la bienheureuse Sainte Mechtilde, cela sais-je bien que la Reine des Anges, sa bonne Maîtresse, se fit voir à elle avec un visage courroucé et avec un fouet d'or à la main, duquel elle la menaçait au cas qu'elle y retombât une autre fois, voulant par là lui bailler à entendre que si bien elle corrigeait les siens, c'était néanmoins avec la verge d'amour et de charité représentée par l'or, comme celle qui pourchasse leur amendement, plus sans comparaison qu'elle ne s'éjouit de leur peine.

IV. Mais tout bien considéré, il me semble qu'il ne se trouve rien de si doux que la leçon qu'elle fit à son bien-aimé (2) Herman de Steinvald, duquel il a été parlé ci-devant. Comme il était au monastère avec la charge de Sacristain, les larrons y entrèrent sourdement, et ayant fait leur main se retirèrent.

(1) Speculi exempl. dist. 10. num. 7.      (2) Surius in ejus vita,

Ce qui jeta un soin si angoisseux dans l'âme de ce pauvre Religieux, que l'appréhension qu'il eut qu'ils ne fissent quelque plus grand dégât, non seulement lui déroba le sommeil, mais encore lui faisait perdre la mémoire de ses dévotions accoutumées. Une nuit, comme il veillait, ayant entendu quelque bruit, il courut soudain à la porte de la maison, où il ne vit qu'une pauvre femme habillée fort simplement, et craignant qu'elle ne fût demeurée là, les larrons ayant fait leur coup ou s'étant écartés, il lui demanda qui elle était. Elle répondit qu'il y avait long-temps qu'elle était la gardienne du Monastère. Herman reconnut à la voix que c'était sa bonne Mère, de quoi il reçut une joie incroyable; mais, ce qui le remplit d'étonnement, fut qu'il lui semblait voir une vieille toute ridée et chargée d'années, de quoi se voulant éclaircir, il lui demanda que voulait dire ce changement de visage et de maintien. La réponse que lui fit la Vierge fut celle-ci : Je suis à présent en ton cœur et en ton esprit toute telle que tu me vois ici, passée et flétrie comme une fleur en son couchant. De ce que j'étais ci-devant, il ne reste plus sinon une faible souvenance de l'ancienne beauté et fraîcheur qui luisait sur mon visage, lorsque tu me saluais mille fois le jour, que tu étais si fervent en mon service, et t'entretenais si amoureusement avec moi. Le pauvre Herman, surpris de ce reproche, voulut rejeter la faute sur le soin extraordinaire qu'il lui avait fallu prendre pour la garde de la maison : mais elle lui fit bientôt entendre qu'il se couvrait d'un sac mouillé, et que cette excuse n'était nullement recevable, vu que la longue expérience qu'il avait de sa fidélité, lui devait suffisamment avoir appris qu'il ne trouverait aucun meilleur moyen pour se garantir des larrons, sinon de s'adresser à elle, et de lui recommander toutes choses avec sa confiance ordinaire. C'était assez pour réveiller la dévotion de ce fervent serviteur de la Vierge ; aussi ne saurait-on dire combien cet avertissement lui profita, et comme il renouvela en lui le désir de se rendre très agréable à celle de qui il recevait tant de bien.

V. Admirerez-vous pas avec moi, mon cher Lecteur, la douceur cordiale de la Mère de bonté? Souhaiterez-vous point d'être du nombre de ceux que le ciel a choisis pour publier les inventions amoureuses que le cœur de cette Vierge Mère produit journallement à la faveur des siens? Votre âme concevra-t-elle

point de nouveaux ressentiments d'amour envers celle qui s'acquitte si parfaitement de l'office de Maîtresse, enseignant ses enfants avec tant d'affection, les exerçant avec tant de dextérité et les corrigeant avec tant de douceur ? Concevrez-vous point de nouvelle ardeur pour mériter désormais par vos services d'être l'un de ceux de qui elle prend un soin si particulier ? Pour moi, je finirai ce discours, lui appropriant les paroles que le dévot Saint Bernard nous a laissées à la louange de la charité ; car elles lui conviennent parfaitement bien, vu qu'elle n'est autre que la Mère et la Maîtresse du saint Amour. Oh ! que la Vierge se montre bonne Mère envers ses enfants. Car soit qu'elle caresse les faibles, soit qu'elle exerce les plus avancés, ou qu'elle châtie ceux qui faillent, c'est toujours avec le même cœur de Mère qu'elle pratique ces différents offices. Ses répréhensions sont amiables, ses caresses innocentes, ses châtimens amoureux, sa douceur sans feintise, sa colère sans aigreur, ses réprimandes sans fierté. Puissions-nous lui rendre les devoirs de vrais enfants et bons écoliers comme elle se montre vraie Mère et bonne maîtresse en notre endroit.

## LA ONZIÈME ÉTOILE

OU GRANDEUR DE LA COURONNE DE BONTÉ DE LA MÈRE  
DE DIEU,

---

### CHAPITRE XI.

QU'ELLE SOIT LA CONSOLATION DES DÉSOLES.

Il n'est rien qui si aisément fasse brèche dans les entrailles maternelles que les larmes des enfants, rien qui touche si vivement le cœur de la MÈRE DE DIEU qu'un esprit accablé d'ennuis. Et comme cet état nous rend plus dignes de compassion, aussi est-ce le point où la Mère des affligés se montre ordinairement plus sensible. C'est ce que je dois faire voir à la suite de ce discours.

§. 1<sup>er</sup>. — Que la Mère de Dieu est la consolation des désolés.

I. Ce que l'éclipse est au soleil, le bois vert au feu, l'orage à l'air, la tempête à la mer, le tremblement à la terre, la maladie au corps, la gelée aux plantes, le ver aux fruits, la rouille aux métaux, la teigne aux draps, cela même est la tristesse et la désolation à l'esprit. C'est la paralysie de l'âme, qu'elle tient comme percluse et quasi sans aucun usage de ses facultés raisonnables. C'est la nuit obscure de l'entendement, lequel, pendant qu'elle dure, ne sait ni ce qu'il fait, ni où il met le pied, mais s'ombrage et s'alarme de tout. C'est le morfondement de la volonté qui l'abat, en sorte qu'elle demeure sans mouvement et sans affection quelconque envers le bien. C'est la phthisie du cœur, qu'elle conduit jusqu'aux abois et le rend languissant ainsi qu'une chandelle qui se meurt. C'est la fièvre chaude de l'imagination, qui représente mille fantaisies et mille formes grotesques en l'air, et qui veut faire passer pour vérité infaillible ce qui jamais ne fut et ne sera jamais. C'est la débauche de l'appétit sensitif, lequel sentant la raison interdite, se jette au travers des champs comme un cheval échappé, et donne carrière à toutes ses inclinations déréglées. C'est le domaine des passions, qui, ni plus ni moins que vents impétueux, soufflent qui deçà qui delà, et tiennent la pauvre âme comme un vaisseau agité à la merci des flots et de la tourmente. C'est la saison des tentations, qui attaquent et bouleversent le cœur, tandis qu'il est sans force et sans courage, qu'il n'a quasi point de sentiment de Dieu ni des choses spirituelles, et qu'au contraire l'affection des choses basses et terrestres se réveille et prend force en lui. C'est un mal qui, par un dégoût général de toutes choses bonnes, rend sensibles tous les autres maux, et qui fait qu'on juge souvent insupportable ce qui ne vaut pas le parler. C'est un temps de réjouissance pour nos ennemis invisibles, lesquels comme des esprits de ténèbres ne font jamais de meilleurs coups qu'à la faveur de cette nuit.

II. C'est l'état du saint homme Job, lorsqu'il veut effacer (1) du nombre des jours celui de sa naissance, et faire qu'on ne

(1) Cap. 3.

parle point autrement de la nuit de sa conception que comme d'un temps de malheur. C'est l'état du pauvre Moïse (1), quand pressé des paroles séditeuses du peuple, il dit à Dieu que sa vie ne tient plus qu'à un filet; du valeureux Samson (2), lorsque par les poursuites importunes de Dalila, qui ne lui donne point de repos, il se trouve à deux doigts de la mort; du bon vieillard Tobie, lorsqu'il demande à Dieu qu'il reçoive en paix son esprit accablé de maux et d'ennuis; de l'affligé Jonas, lorsqu'il se lamente de sa vie et qu'il souhaite sa dernière heure; du courageux Elie, lorsqu'il se jette comme à l'abandon sous le genièvre, faisant instantes prières à Dieu de le vouloir tirer du monde; du dévot Ezéchias, quand il se tourne (3) vers la ruelle de son lit en suite de la triste nouvelle que le Prophète lui a annoncée; de l'invincible Saint Paul, quand il dit (4) qu'il est à non plus, qu'il en a par dessus la tête, et que l'affliction qu'il souffre va jusqu'au delà de ses forces. C'est l'état auquel le Sage (5) veut que nous nous apprêtions quand nous sommes en bonnes nouvelles, afin d'en faire notre profit. C'est l'état pour lequel David recourt si amoureusement à Dieu, le suppliant (6) de ne le point abandonner lorsqu'il donnera du nez en terre et que son courage manquera. C'est l'état où nous avons besoin de tout ce qui nous veut du bien dans le ciel, et où le secours qu'on nous baille nous vient grandement à propos.

III. Aussi est-ce l'état où la Mère de bonté nous fait connaître qu'elle est véritablement Mère, et où elle nous fait ressentir les doux et favorables effets de sa miséricorde. Je ne veux autre preuve de cette vérité que la voix authentique de la Sainte Eglise, qui la nomme si hautement la Consolatrice des affligés. Tous les Saints Pères lui rendent le même témoignage, et notamment quelques-uns des mieux qualifiés d'entre ses plus dévots serviteurs. Dieu vous garde, notre Consolatrice, lui dit Saint Ephrem (7), Diacre de l'Eglise d'Edesse en Syrie, qui apaisez nos regrets, charmez nos ennuis et allégez nos charges. O très chaste, très bonne et très miséricordieuse Dame ! dit Saint

(1) Exod. 3.

(2) Judic. 16.

(3) 4. Reg. 20.

(4) 1. Cor. 1.

(5) Eccles. 1.

(6) Psalm. 70.

(7) Serm. de laudibus Virg.

Germain, Patriarche de Constantinople (1), l'unique soulas des Chrétiens, la joie des affligés, le refuge des pécheurs, de grâce ne nous laissez pas orphelins et destitués de votre secours. Car où irons-nous et à qui aurons-nous recours si vous nous délaissez? Que sera-ce de nous, ô la vie et l'esprit mouvant des âmes fidèles? Comme la respiration nous fait connaître que l'âme bat encore dans nos corps, de même tant que votre très saint nom courra sur nos lèvres, nous aurons toujours, et le signe indubitable, et la ferme créance que nous serons assistés et réjouis de vous en tout temps, en tout lieu et en toute manière. Le dévot Idiot (2) confesse qu'entre tous les noms des Saints, il n'en est point qui réjouisse les affligés et qui donne courage à ceux qui sont las et recrus, comme celui de Marie. Diriez-vous pas qu'il parle ou de la belle aube du jour, qui est toute la consolation des pauvres malades, ou de quelque phare qui paraît soudainement aux yeux du triste matelot, lorsqu'il ne sait plus quelle route tenir? Et qui doute que la Vierge, même étant encore en cette vie, ne participât aux admirables attraits de son bien-aimé Fils; de qui Sainte Brigitte écrit (3) que ceux qui avaient le cœur serré et l'esprit accablé de quelque tristesse, s'invitaient les uns les autres à aller voir le Fils de Marie, dont la seule vue sans plus rendait la joie et la sérénité à leurs âmes languissantes? Que si parmi cette contrée de larmes l'éclat de sa face angélique avait déjà le pouvoir de dissiper les brouillards et les nuées de tristesse, que sera-ce maintenant qu'elle est plus rayonnante que mille soleils, et qu'elle est comme transformée au Soleil de la lumière éternelle, qui est le principe de toute la réjouissance du monde? Passons plus outre, et disons que si elle a un soin si particulier même des étrangers qui recourent à elle, beaucoup plus le devra-t-elle avoir de ceux de sa maison et de ses chers enfants. Et qui osera douter que, comme la femme forte des Proverbes, elle ne les pourvoie d'habits nécessaires, tant pour l'été que pour l'hiver; c'est-à-dire qu'elle ne soit autant soigneuse de les protéger au temps des afflictions, que d'empêcher qu'ils ne prennent mal parmi les trompeuses douceurs des consolations humaines?

(1) In adoratione Zonæ Deip.  
 (2) Contempl. de B. Virg. c. 5.

(3) Revel. lib. 4. cap. 70,

IV. Afin de concevoir encore mieux le soin maternel qu'elle a des siens, figurez-vous, s'il vous plaît, une mère qui a un fils unique grièvement malade, vous la verrez à demi habillée, sans qu'elle se dépouille ni de jour ni de nuit. Elle ne prend point de repos; elle ne saurait souffrir qu'il soit servi d'autres mains que des siennes. Il faut qu'elle apprête tout ce qu'il prend, qu'elle-même le lui présente, qu'elle le veille, le lève et le couche, qu'elle fasse son lit, sans qu'il lui soit possible de l'abandonner tant soit peu. Elle-même répond à la porte, de peur qu'il ne soit importuné; elle empêche le bruit qui le pourrait molester; elle donne ordre à tout et ne trouve rien de difficile. Otez l'empressement et l'ennui dont la MÈRE DE DIEU n'est nullement capable, voilà une image grossière de sa tendresse maternelle à l'endroit des âmes affligées. Je dis grossière, car c'est tout autre chose de ce qu'elle fait en faveur des siens qui sont en quelque travail d'esprit. L'entendement ne le saurait concevoir, et beaucoup moins la plume le pourrait-elle déclarer. C'est merveille avec quel soin elle ferme les avenues à nos ennemis invisibles, de peur qu'ils ne se prévalent d'une dangereuse saison où nous serions plus susceptibles de leurs mauvaises impressions. C'est merveille avec quelle puissance elle arrête leur furie et l'âpreté dont ils sont portés contre nous. C'est merveille avec quelle affection elle procure aux siens toute sorte de rafraîchissements. Elle réveille les espèces des choses saintes, qui sont comme mortes et ensevelies au fond de leur mémoire; elle jette dans l'entendement des rayons de lumière; elle dresse la volonté à reprendre son ancienne vigueur. Elle tient en bride l'imagination, à ce qu'elle ne s'égare pas trop; elle retient les mouvements insolents des passions et les assujettit à la raison; elle détourne les objets des tentations qui pourraient faire brèche à l'âme; elle rend peu à peu le goût et l'appétit des choses spirituelles et divines; elle modère l'inclination aux sensuelles et basses; elle guérit insensiblement l'ennui et la pesanteur de l'esprit, elle soulève l'âme avec certains ébranlements de joie, et surtout elle maintient en elle une secrète confiance qui l'assure qu'elle ne l'abandonnera jamais, et que pour grand que puisse être l'orage, elle n'en sera point abîmée; confiance qui la porte à tout recevoir de la main de Dieu et de la part de sa bonne Mère, qui la fait acquiescer à toutes les ordonnances du

ciel, qui la met en un état de fermeté, et la tient ainsi qu'un rocher au milieu des vagues et des flots. Oh! si ceux qui ont l'expérience de cet heureux état et de l'assistance de la Reine de bonté nous pouvaient dire ce qu'ils en ressentent! Oh! si nous avions les yeux assez perçants pour découvrir ce qui se passe dans les belles âmes à cet égard, que de merveilles nous verrions sortir de sa très obligeante main. Oh! si nous avions connaissance de tous ceux qu'elle a soulagés parmi leurs afflictions et des admirables moyens qu'elle a tenus pour ce faire, que nous rencontrerions de sujets de l'honorer et de l'aimer! Je me contente d'en produire deux exemples, dont l'un est de fraîche mémoire et l'autre est plus ancien.

V. Il y a peu d'années (1) qu'en la ville de Mexique se trouva une pauvre femme, dont le mari était absent depuis douze ans, sans que nul de ses proches en eût compassion et l'assistât de chose quelconque. Le diable se servit de l'occasion pour tendre des pièges à sa chasteté; mais elle était résolue de mourir plutôt de misère, que d'offenser son Créateur. Un soir, après s'être retirée, comme la solitude et les ténèbres de la nuit rengaient sa douleur, le sommeil s'enfuyant de ses yeux, elle se leva du lit pour soulager sa peine par le regard du ciel, où elle avait logé son espérance; mais la nuit était si sombre qu'elle n'en reçut nulle consolation. Sentant ainsi son cœur pressé, elle se jeta de rechef dans le lit, et commença d'arraisonner la MÈRE DE DIEU ensuite d'un discours qu'elle avait ouï au catéchisme le jour auparavant. Sainte Vierge, lui disait-elle, vous tendez la main à tous ceux qui vous réclament, me délaissez-vous seule sans secours? J'ai ouï dire, et je le crois, que vous avez incomparablement plus d'affection et de tendresse pour vos enfants, qu'aucune mère n'en a pour les siens. Or, je tiens pour tout assuré que si celle qui m'a mise au monde me voyait en ce piteux état, elle aurait compassion de moi et ne me laisserait jamais sans assistance. A plus forte raison dois-je attendre de votre douceur maternelle quelque soulagement en cette mienne nécessité. Que si vous me délaissez, que faut-il donc que je devienne, et à qui puis-je m'adresser à votre refus? Disant ceci, elle regarde devers la porte et aperçoit une lumière

(1) Franciscus Benccius in Annalibus.



qui entre dans la chambre comme de l'aube du matin. Elle s'étonne qu'il soit si tôt jour, et sur cette pensée elle entend une voix qui l'appelle par son nom et qui lui entre si avant dans l'âme, qu'elle en bannit toute tristesse et tout ennui. Ce soudain changement redouble son admiration, et voilà de rechef la même voix qui l'appelle et lui dit : Ma fille, bon courage, je ne t'abandonnerai jamais : l'état où tu te trouves à présent passera et sera suivi de contentement, et je te ferai bien connaître que le soin de toutes les mères du monde n'est rien au prix de celui que j'aurai de toi. Cela dit, comme la lumière s'affaiblissait peu à peu, la curiosité la porta à se jeter hors du lit pour voir d'où venait cette voix. Lors elle aperçut, au milieu des épaisses ténèbres de la nuit, une lumière qui s'en allait mourant et se perdant au milieu de l'air. Dès lors la tristesse et l'abattement quittèrent tout-à-fait son cœur pour donner place à une joie tout extraordinaire et céleste; et elle disait puis après qu'ayant ouï la voix de la MÈRE DE DIEU, il ne lui restait plus que de voir sa très sainte face lorsqu'elle en ordonnerait ainsi.

VI. Il est porté en la vie (1) du Bienheureux Godric, Solitaire anglais, qui vivait du temps de Saint Thomas, Archevêque de Cantorbéry, que comme il priait un jour devant l'Autel de la Sainte Vierge, il vit deux Dames d'extraordinaire beauté aux deux côtés du même Autel, qui se regardaient sans dire mot, et de temps en temps jetaient les yeux sur lui. Lui, d'autre part, demeurait immobile, ayant le regard attaché sur elles, et leur faisait parfois la révérence avec la tête. Enfin, elles s'approchèrent de lui, et la plus majestueuse des deux, qui était au côté droit, lui demanda s'il les connaissait. Madame, répondit le Saint, cela n'appartient sinon à ceux qui ont l'honneur de l'apprendre de votre bouche; car je tiens pour assuré que vos visages ne sont pas de personnes mortelles comme nous. Je suis la MÈRE DE DIEU, repart la Sainte Vierge, et celle-ci est Marie Magdeleine, la fidèle Ecolière de mon Fils. A ces paroles le Saint se prosterna aux pieds de la Reine du Ciel et lui dit : Sainte Dame, je me rends à vous, et vous supplie de me recevoir sous votre sainte protection. Alors la Mère de douceur et

(1) Guillelm. Neubrig. de rebus Anglorum lib. 2. c. 20.

Sainte Magdeleine lui mirent par caresse les mains sur la tête, et au même instant remplirent la Chapelle d'une céleste odeur, et la Vierge Mère ne dédaigna pas de réjouir son serviteur avec une dévote chanson, qu'elle entonna, ordonnant au Bienheureux Godric de la retenir, afin de soulager ses ennuis et de se fortifier contre les tentations que l'ennemi lui présenterait, l'assurant qu'aussitôt qu'il la chanterait elle accourrait à son secours. Or, la chanson était celle-ci :

Sainte Dame, il est vrai, vous êtes admirable,  
Et vos perfections  
Vous rendent après Dieu pleinement adorable  
A mes affections.

Celui qui a là-haut pour sa couche divine  
Le sein de l'Éternel,  
A choisi ici-bas pour sa couche enfantine  
Votre sein maternel.

Il avait reconnu que parmi les plus pures,  
Votre virginité  
Était ce que serait parmi les créatures  
Sa sainte humanité.

S'il est Nazaréen, ce n'est pas sans mystères,  
C'est pour votre bonheur;  
Car il prétend, parmi les fleurissantes mères,  
Que vous serez la fleur.

Sainte Fleur qui avez produit le Fruit de Vie,  
Faites que les pécheurs,  
Secouant de la mort l'ingrate tyrannie,  
Vivent de vos douceurs.

Règnez dedans mon cœur comme en votre domaine  
Où Jésus fait la Loi,  
Je m'assujettirai à vous comme à ma Reine;  
A lui comme à mon Roi.

Que mon âme de vous saintement enivrée  
Goûte l'immensité  
De ces divins plaisirs, qui ont plus de durée  
Que n'a l'éternité.

L'espoir qui va flattant mon cœur de cette joie;  
Me fait borner mes vœux :  
Et dire que pourvu qu'avec Dieu je vous voie,  
C'est tout ce que jé veux.

Après cela, elle lui fit le signe de la Croix sur le front et disparut, laissant le lieu où il était parfumé d'une senteur du Paradis.

§. II. — Que la Vierge Sainte est le soutien des désespérés.

I. Comme il arrive parfois en nos corps qu'un mal qui semble léger, étant négligé, en attire un plus grand après soi; ainsi advient-il en nos esprits. De la piqûre d'une épine ou d'une aiguille naît une corruption de sang, un amas de mauvaises humeurs, une inflammation, une malignité, enfin une gangrène qui gagne peu à peu et qui est pour tout perdre, si on ne lui coupe chemin avec l'incision. Ou, pour mieux dire, comme nous remarquons tous les jours une petite vapeur et une exhalaison chaude, qui ne semble qu'un trait de fumée, monter en haut, se joindre à une troupe d'autres qu'elle rencontre en la moyenne région de l'air, et là s'opposer au soleil, l'empêcher de jeter sa lumière sur la terre, se cantonner et se fortifier avec un tel tintamarre d'éclairs, de tonnerres et de foudres, qu'il semble qu'elle veuille tout renverser; que si par une secrète permission de Dieu, l'ennemi vient à s'en mêler, comme il arrive assez souvent, les effets en sont bien plus tragiques et funestes. De même en est-il d'un morne sentiment de tristesse qui surprend le cœur par trahison. Il semble du commencement n'être rien, néanmoins peu à peu il éblouit l'entendement, il abat la volonté; il tient la raison en éclipse, il remue toutes les affections de l'âme, il se rend maître du logis, de sorte que le Prince des ténèbres survenant, et se servant de l'occasion, il jette une telle confusion dans l'esprit, qu'il se trouve en grande extrémité, et parfois comme sur le bord du précipice et du désespoir. Quel moyen de donner du secours à cette pauvre âme que le malin tient assiégée, et à qui il a fermé, ce semble, toutes les avenues de salut? Il faut une toute-puissante main pour le garantir et pour faire lever le siège à l'ennemi. C'est un coup de la Mère de miséricorde, qui a tout le pouvoir de Dieu à sa disposition, ainsi que dit le divin Cosme de Jérusalem (1). Que si elle n'y intervient, je n'y vois nulle espérance; mais si elle y met une fois la main, il n'y a rien du tout à craindre. Car jamais elle

(1) Hymno 6.

n'est plus proche des siens que lorsque tout semble être perdu. Elle les chérit jusqu'au dernier point, et quand ils ont moins de pouvoir de s'aider, elle les prend entre ses bras et leur sert de force et de courage. Au besoin connaît-on ce qu'elle vaut, et au temps de la nécessité l'on apprend combien fidèlement elle conserve la mémoire des moindres services qu'on lui a rendus.

II. A la bonne heure l'expérimenta un jeune garçon de la province de Tolède en Espagne, il peut y avoir environ quarante ans (1). C'était un pauvre berger, qui avait uniquement à cœur la dévotion envers la Mère de Dieu, qu'il eût désiré de servir et d'honorer de tout son pouvoir : mais notamment il lui avait consacré sa chasteté, comme le plus agréable présent qu'il croyait lui pouvoir offrir. L'ennemi de tout bien ne le pouvant plus supporter, l'attaqua si vivement, qu'il ne savait plus où il était. Son esprit se trouvait sans cesse embrouillé de pensées importunes et de représentations abominables, et son corps travaillé à outrance. Parmi ces combats tant extraordinaires, il ne lui restait autre remède que de se prosterner souvent devant la Sainte Vierge, qu'il avait choisie pour sa mère, et de la supplier que puisque toute son espérance était en elle après Dieu, elle ne permit pas qu'un sien serviteur fût donné en proie à ses ennemis. A mesure qu'il réitérait cette prière, Satan qui enrageait de voir qu'un simple berger eût tant de confiance et de vertu, redoublait sa batterie et le pressait de telle sorte, qu'à la fin son cœur se remplit d'ennui et de chagrin. Ce fut la première ouverture que l'ennemi rencontra pour se présenter à lui visiblement. Voilà donc qu'il sort d'un certain endroit, déguisé pour combattre en renard, et s'étant mis à côté du jeune homme affligé, il commence doucement de lui demander la cause de la tristesse qui paraissait sur son visage. Après divers propos jetés de part et d'autre, enfin il lui découvre son cœur et déclare la cause de son affliction. Ce brave consolateur lui répond qu'il n'y a pas de quoi se mettre si fort en peine, que Dieu n'a pas égard à nos pensées ni à ce qui se passe dans le cœur, pourvu que la mauvaise action ne s'exécute point au dehors. Tant s'en faut que semblables discours le tirassent de peine,

(1) Franciscus Bencius in Annalibus. In Historia Montisserrati mirac. 116 et 255.

qu'au contraire ses maux empiraient de jour à autre. Car d'un côté son pauvre cœur était tellement abattu, qu'il ne savait plus où il en était ; et de l'autre ces sales imaginations lui faisaient une si rude guerre, qu'il croyait à chaque fois être perdu. Mais ce qui le jeta dans les filets et le rendit incapable de consolation, ce fut qu'il se persuada tout-à-fait qu'il avait consenti aux mauvaises suggestions de l'ennemi. Comme il était en cette détresse, le tentateur revient à la charge avec un maintien tout différent du premier. Car à ses yeux enfoncés, à son visage pâle et exténué, à sa triste mine il eût été pris pour un homme déjà usé et consumé par une longue étude. Ils entrent donc à bon escient en discours. Le berger tout troublé, qui ne sait quasi plus ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait, lui découvre naïvement la peine qu'il endure. Le trompeur, avec un visage pensif et sévère, lui répond qu'il est en très mauvais état, et hors d'espérance d'obtenir pardon de son péché. Et que voudrait donc dire, repart le jeune homme, ce que j'ai ouï prêcher si souvent, qu'à tout péché il y a miséricorde ? Croyez ce que je vous dis, réplique le diable ; car comme je ne voudrais pas vous tromper, aussi devez-vous estimer que l'âge que j'ai vécu, et les livres que j'ai maniés, m'ont donné assez de connaissance de la vérité. Néanmoins je ne vous cèlerai pas que Dieu nous a laissé encore un remède pour réparer cette sorte de faute et pour rentrer en ses bonnes grâces. Mais je ne vous l'ai pas voulu découvrir d'abord, d'autant qu'il est difficile, et possible surpasse-t-il vos forces. Toutefois, puisque vous le voulez savoir, je vous dirai que c'est le martyre.

III. A mesure que ce vieux rusé laisse quelque espérance de guérison, le berger meurt d'envie d'en être éclairci ; partant il lui demande de quel martyre il entend parler. Je ne vous cacherai rien, dit l'autre. Ce péché ne se peut expier qu'en perdant la vie : bien est-il vrai que vous avez le choix de trois sortes de morts ; savoir est de vous attacher à l'un de ces arbres, ou d'entrer dans le feu, ou de vous jeter dans ce lac voisin. Après quelques autres propos, il prend congé du jeune homme et lui laisse l'esprit affligé outre mesure. D'un côté il craint l'illusion, et le doux remède de la pénitence salutaire, qu'il a si souvent pratiqué, lui revient en la pensée. De l'autre il lui est avis qu'il ne saurait supporter la honte que lui causera la dé-

claration d'un crime si énorme. La mort lui semble rude, mais la crainte de la confusion l'effraie encore davantage, et a plus de force sur lui. Il résout à la fin d'essayer le feu comme le plus aisé, et ayant amassé force bois sec, il se met à dresser son bûcher. A quoi ne se porte point un esprit troublé, lors nommément que l'ennemi lui donne la chasse? Comme tout est prêt, il y met le feu et se lance au beau milieu des flammes. Mais la Mère de miséricorde ne veut pas laisser périr celui qui l'a si cordialement aimée et servie : elle l'éteint, sans toutefois être aperçue. Ce berger qui est au milieu des flammes, ni plus ni moins qu'une victime de désespoir, se fâche contre son bois et tâche de l'allumer de nouveau, et elle l'amortit de rechef. Pour la troisième fois, comme la langueur et l'impatience qu'il a de mourir, afin de se délivrer de l'inquiétude qui le presse, le lui fait mieux arranger, à ce qu'il prenne plus aisément le feu ; la Mère de douceur, qu'il ne connaît quasi plus, se montre à lui en forme d'une vénérable Dame habillée de blanc, et avec force le tire du milieu du feu.

IV. A ce coup il ne sait bonnement à quoi se résoudre ; d'une part il lui semble que le ciel ne veut pas consentir à sa mort ; de l'autre néanmoins il ne se peut défaire des persuasions que le malin a jetées dans son âme. Travaillé comme il est de corps et d'esprit, il choisit un tronc d'arbre pour se reposer, regardant toujours attentivement son bûcher. Sur cette méditation son conseiller revient, et lui demande que veut dire qu'il est si abattu. Le garçon répond qu'il a voulu faire essai du feu, mais que son dessein n'a pas réussi. Il y a de l'apparence, dit le malin, que Dieu ne veut pas que vous soyez purgé par le feu, ains plutôt que votre péché soit nettoyé avec l'eau. Voyez-vous le lac que je vous ai déjà montré? c'est là où vous laverez toutes les taches de votre âme. Il n'est rien de si malaisé que ce pauvre cœur n'entreprenne pour se faire quitte de l'offense qu'il croit avoir commise, et pour se délivrer de la tristesse qui l'accable, il accourt au lac, et lui semble qu'il n'y arrivera jamais assez tôt. Néanmoins comme il est prêt d'entrer dedans, il lui va souvenir que ce jour là il n'a pas payé le tribut ordinaire à la Mère de Dieu : il se met à genoux et récite son chapelet avec beaucoup de dévotion, la suppliant de le vouloir aider à son extrême besoin. Achevé qu'il a sa prière, il dé-

pouille sa casaque et pose ses souliers sur le bord du lac, et en cet équipage il se jette dans l'eau, et à force de bras se va rendre au courant le plus impétueux, afin d'être plus tôt renversé; bref y étant arrivé, il ouvre la bouche tant qu'il peut pour être plus promptement suffoqué. Mère de douceur, le temps est arrivé, ou jamais, auquel vous devez faire paraître que ce pauvre jeune homme ne vous a pas servie en vain. La voilà, elle y accourt, et je la vois marcher sur les eaux et arriver tout à propos afin de l'empêcher de se perdre. Elle le prend par la chemise, elle le porte au rivage, et après avoir fortifié son esprit de plusieurs bons avis, elle prend congé de lui et le laisse plein d'étonnement d'une si rare bonté et d'espérance d'obtenir pardon de son péché, qu'il veut désormais effacer avec ses larmes et avec les eaux de la pénitence, qu'il juge à présent meilleures que celles où son désespoir le portait.

V. Qu'on publie tant qu'on voudra les miséricordes de la Mère de Dieu; qu'on fasse retentir les quatre coins de l'univers des merveilles de sa bonté; que tout le monde s'emploie à prêcher la grandeur de sa débonnairété, et de l'affection qu'elle conserve pour ceux qui la servent et l'honorent, jamais on ne viendra à bout de dire ce qui en est. On aura plus tôt épuisé les eaux de la mer Océane, et nombré les grains de sable qui sont sur l'un et l'autre rivage, que l'on n'aura compté les effets de sa douceur. C'est un abîme qui se perd dans l'abîme des desseins incompréhensibles de Dieu. A lui en soit la gloire, et pour l'amour de lui l'honneur à celle qu'il a voulu faire si grande, et à nous la confiance pour recourir à elle en toutes nos nécessités.

## LA DOUZIÈME ÉTOILE

OU GRANDEUR DE LA COURONNE DE BONTÉ DE LA MÈRE  
DE DIEU.

### CHAPITRE XII.

QU'ELLE SOIT L'ASILE ET LE REFUGE DES PÉCHEURS.

Comme ès grièves maladies l'on connaît les excellents médecins, ainsi ès extrêmes misères paraissent les grandes miséri-

cordes. La Reine du Ciel en est la Mère, comme le péché est le comble de toutes les misères de l'homme. A quoi donc s'emploiera-t-elle avec plus d'avantage pour les hommes, qu'à les préserver d'y tomber et à les en délivrer après qu'ils y seront engagés? C'est proprement l'endroit où la Miséricorde triomphe, et où la Mère d'amour fait preuve de ce qu'elle est aux siens. Entrons dans la preuve de cette vérité; j'espère que le discours n'en sera pas désagréable.

§. 1<sup>er</sup>. — Que la Mère de Dieu est le vrai Asile des pécheurs.

I. Que le pécheur ne dise plus avec l'infortuné Caïn (1), que Dieu l'a banni de sa présence, qu'il ne le veut plus jamais voir, et qu'il l'a donné en proie au premier qui le rencontrera, puisqu'il lui a octroyé une Mère de miséricorde qui le reçoit à bras ouverts, et qui le veut sauver, s'il n'a résolu de se perdre de gaieté de cœur. Je lui dis à la bonne heure de la part de Dieu, qu'il ait seulement une volonté ferme de ne pas consentir à sa ruine, et qu'il ne s'effraie nullement ni de la qualité, ni du nombre de ses péchés. Car si le péché est un crime de lèse Majesté divine, la Mère de Dieu est un asile bien autre que le Temple de Diane à Ephèse, que le sépulcre de Thésée à Athènes, ou l'Autel de Jupiter le Sauveur à Ithaque, voire que tous les temples, les sépulcres et les autels du monde pour renommés qu'ils aient été. Ainsi l'appelle le grand Saint Ephrem en l'Oraison qu'il a composée à la louange de la Vierge (2): Dieu vous garde, dit-il, l'Asile et la retraite des pécheurs et le Propitiatoire des affligés. Si le péché est la laideur même et la confusion de l'âme à qui il ôte l'assurance de lever les yeux pour paraître devant son créateur, la Mère de Dieu est la Médiatrice qui porte la parole de réconciliation. C'est le même qui me l'apprend. Dieu vous garde, dit-il (3) au même endroit, la douce espérance de mon âme, le salut des Chrétiens, le secours des pécheurs et de ceux qui ont besoin d'assistance. Si c'est une brèche que les ennemis de notre bonheur ont faite pour s'emparer de l'âme et pour la tenir sous leur domination, la Mère de

(1) Genes. 4.

(2) Ave Asilum peccatorum, et hospitium; ave propitiatorium laborantium.

(3) Ave animæ spes bona, aut Christianorum omnium firma salus; ave peccatorum et auxilio indigentium apud Deum adjutrix.



Dieu est le rempart qui les empêchera de s'avancer ou de s'en rendre les maîtres, si déjà ils sont entrés dedans. C'est Saint Ephrem pour la troisième fois : Dieu vous garde, dit-il (1), le rempart des fidèles et le lieu d'assurance pour ceux qui se veulent sauver.

« Je sais bien que le péché fait une séparation entre Dieu et l'âme ; qu'il le contraint de se cacher et de lui refuser audience ; que cette âme devient la demeure des dragons, le pâturage des autruches ; que les démons et les onocentaures s'y rencontrent ; que les satyres y jettent des cris les uns aux autres ; que c'est la retraite de la syrène, et où elle trouve son repos ; que le hérisson y fait son trou et qu'il y nourrit ses petits, et qu'ayant fouillé tout à l'entour, il les fait croître l'ombre à de sa caverne ; je veux dire que tous les vices marqués par ces bêtes affreuses se sont retranchés dans la conscience du pécheur ; qu'il joint l'audace à la malice comme le dragon ; qu'il affecte l'apparence du bien sans le posséder. Je veux dire encore qu'ayant des ailes comme l'autruche, mais pour ne s'en servir jamais, qu'il se glorifie dans l'iniquité comme les onocentaures, composés de l'âne et du taureau ; qu'à la vérité, comme un nouveau satyre, il a la tête d'homme, mais que le reste du corps se termine en bête, parce que sa vie ayant commencé par l'esprit, elle finit par la chair ; qu'il ressemble au hérisson, parce qu'étant tout couvert d'épines devant Dieu, il a assez d'adresse pour les déguiser devant les hommes, et que ses petits qui croissent dans le creux de sa caverne, nous apprennent que rien ne multiplie tant le péché que le soin que l'on a de le cacher. Cependant je dis à ce pécheur avec le Prophète : Consolez-vous, mon peuple, consolez-vous, dit notre Dieu, vos iniquités vous sont pardonnées, la main du Seigneur n'est pas raccourcie, il a toujours le pouvoir de vous sauver, et il le veut effectivement ; c'est pourquoi il vous a préparé un asile, une cité de refuge, une Médiatrice qui ménagera votre réconciliation, c'est-à-dire qu'il vous a donné sa très Sainte Mère pour exercer toutes ces qualités en votre faveur. Votre houlette et votre bâton me rassurent et me consolent (2). »

II. Si c'est le saut périlleux et la chute la plus dangereuse

(1) Ave vallum fidelium, et mundi.

(2) La R. Mère de Blémur.

du monde, la Sainte Vierge est la baguette que le ciel nous tend pour nous relever. Le dévot Pierre Damien a du tout bonne grâce à le dire (1), lorsqu'il explique ce mot du Roi Prophète : Votre baguette et votre bâton m'ont servi de consolation. Toute l'espérance et la consolation des pécheurs, dit-il, gît en une baguette, qui est la Vierge, et en un bâton, qui n'est autre que la Croix du Sauveur. Si c'est la désolation de l'âme embrasée du feu de la juste vengeance de Dieu, la Sainte Vierge est l'eau que le ciel nous fournit pour éteindre ce feu. C'est la pensée du même Prélat d'Ostie au premier Sermon qu'il a composé pour le jour de la Nativité de la Vierge. Qui des hommes ou des Anges saurait comprendre, dit-il, combien vous amortissez l'ire du Juge souverain, lorsque la Justice, ainsi qu'un feu consumant, sort de son visage enflammé, afin de nous réduire en cendres ? Si c'est le naufrage de l'âme, la Reine du ciel, au dire du dévot Arnoud de Chartres (2), est le port où elle se doit rendre, portée sur la planche de la pénitence et sur les restes de son navire brisé, c'est-à-dire sur la ferme espérance d'obtenir le pardon par son entremise. Si c'est une épine qui perce et ensanglante le cœur, pourvu que la fleur de la resipiscence s'y trouve, l'arc-en-ciel, qui, selon l'interprétation du Saint Archevêque de Florence (3), n'est autre que la Mère de miséricorde, donnera dessus et répandra une odeur qui réjouira les Anges et toute la Cour céleste. Cette conception (4) est fondée sur une remarque qui a été faite par le Naturaliste touchant l'arc-en-ciel. Car il dit que l'expérience a enseigné que ce bel arc, qui est la merveille de la Nature, se courbant sur quelque fleur que ce soit, il l'embaume de l'odeur de l'épine blanche que les Grecs ont nommé *Aspalathus*. Mais s'il arrive qu'il se repose sur la même épine, il lui laisse une senteur qui n'a point de pareille. Ainsi pouvons-nous dire que la Mère de Dieu, la merveille de la terre et du ciel, parfume toutes les âmes qu'elle daigne regarder ; mais que la douceur des célestes odeurs qu'elle répand sur les pécheurs a je ne sais quoi qui se fait admirer des Anges et des hommes. Si c'est une masse de fer qui porte le cœur et l'affec-

(1) Serm. de Assumpt.  
 (2) Tract. de laudib. Deip.

(3) S. Antonin. p. 4. tit. 15. c. 44.  
 (4) Plin. lib. 2. cap. 24.

tion du pécheur contre terre, la Mère de Dieu est l'aimant sacré qui l'attire en haut et le rétablit en sa première place, ainsi qu'elle-même témoigna un jour à la Bienheureuse Sainte Brigitte.

III. Si le péché fait d'un homme raisonnable une bête sans raison, la glorieuse Vierge ne le dédaignera pas pourtant, mais elle lui fera un très gracieux accueil. Je m'en rapporte à ce que nous lisons de la Bienheureuse Sainte Gertrude au livre de ses révélations (1). Le Sauveur lui fit voir un jour plusieurs petites bêtes de diverses espèces, qui se retiraient sous le grand manteau de sa très Sainte Mère, ni plus ni moins qu'à un asile assuré, où elle les caressait amoureusement comme l'on a accoutumé de caresser les petits chiens de plaisir; lui découvrant par cet emblème l'affection cordiale de sa douce Mère envers les pécheurs qu'elle reçoit avec une incomparable débonnairété, les tenant sous sa protection jusqu'à ce qu'ils soient à pur et à plein réconciliés à sa divine Majesté. S'il jette dans l'esprit des ténèbres plus que Cimmériennes, la Vierge les dissipera et lui rendra la jouissance d'une très agréable clarté. Le Pape Saint Innocent troisième le déclare merveilleusement bien avec la triple figure du Cantique d'amour, où la Sainte Epouse est appelée agréable comme l'aube du matin, belle comme la Lune, et choisie comme le Soleil (2). La Lune, dit ce Saint, nous éclaire pendant la nuit; l'aube entre le jour et la nuit, et le soleil pendant le jour. La nuit signifie l'état du péché, l'aube celui de la pénitence, et le jour celui de la grâce. Partant quiconque se retrouve en la nuit du péché, qu'il regarde la Lune et s'adresse à Marie, afin qu'elle jette dans son cœur un rayon de sainte componction. Car qui jamais l'a invoquée pendant la nuit sans avoir été exaucé? Que celui qui, sur le matin, s'éveille du sommeil du péché par une vraie repentance, jette les yeux sur la belle aurore, et qu'il appelle Marie à son secours pour recevoir d'elle le courage de faire une entière satisfaction. Et que celui qui, par son moyen, a reçu la grâce de la justification, la contemple sans cesse comme le bel astre du jour qui le doit maintenir en ce désirable état, qui est le propre des enfants de lumière. Si c'est une plaie qui tue

(1) Lib. 4. cap. 49.

(2) Serm. 2. de Assumpt.

l'âme ou la dispose à perdre la vie de la grâce, la main de la Mère de Dieu porte la santé et la guérison quant et soi. C'est ce qu'elle témoigna un jour à la Bienheureuse Sainte Brigitte, lui disant : Pour grand et abominable que soit le pécheur, je suis toujours prête à le recevoir, s'il recourt à moi de bon cœur et avec vrai désir de s'amender. Et je ne considère pas tant l'énormité de ses offenses comme je fais la bonne volonté qu'il apporte de se retirer du péché. Car si son état lui déplaît, pour sale et plaié qu'il puisse être, je suis toujours prête de le prendre entre mes mains, de nettoier et de médicamenter ses blessures, et de lui rendre la santé, d'autant que je m'appelle et que je suis en effet la Mère de Miséricorde.

IV. Bref, si le péché est comme le divorce, qui sépare et désunit l'âme d'avec Dieu, il appartient à la Mère de bonté de faire la paix, et de la remettre ès bonnes grâces du céleste Epoux. A ce sujet, dit le bienheureux Pierre Damien, la Sainte Vierge, sous la figure de la Sunamite, fut invitée par l'âme pénitente jusques à quatre diverses fois à retourner ici-bas, lorsqu'elle fut appelée du ciel, afin d'être couronnée et reconnue pour Dame et pour Reine en tous les Etats de son fils. Notre race n'a garde de vous envier ce bonheur, ô Sainte Vierge! lui dit cette pauvre désolée; car pourquoi le ferait-elle, puisque votre gloire est la sienne, et que le crédit que vous acquérez auprès de Dieu est le plus grand avantage qu'elle puisse jamais prétendre? Mais au moins ne vous oubliez pas des chers enfants que vous laissez dans un million de misères; réjouissez-les souvent de votre agréable regard. Retournez à eux premièrement par nature; car il n'est pas raisonnable que pour être alliée comme vous êtes à la nature divine, vous mettiez hors de votre mémoire ceux qui sont en cette vallée de pleurs, exposés à tant de sortes de misères. Enfin vous êtes nôtre par nature, et la raison veut que nous soyons plus abondamment que les autres arrosés des célestes douceurs de votre débbonnairété. Retournez en second lieu par puissance, puisque celui qui est très puissant a fait en vous de si grandes choses. Car qu'y a-t-il au monde qui vous puisse être refusé, à vous, dis-je, qui avez eu le pouvoir de retirer un Théophile du gouffre de la perdition où il s'était lui-même plongé? Vous avez tiré des griffes de Satan

un pauvre misérable, qui de sa propre main et avec son sang avait renié ce qui a été fait en vous, et l'avez bien pu rétablir en pleine espérance de son salut. Qu'y aura-t-il donc que vous n'emportiez lorsque vous voudrez vous employer pour nous ? Et comment vous pourra éconduire cette puissance, qui a reçu notre nature de vous ? Retournez en troisième lieu par amour et par affection, puisqu'en vous et par vous votre très honoré Fils nous chérit d'un souverain amour. Finalement retournez par excellence, puisque vous avez été si excellemment relevée et rehaussée par dessus toutes les œuvres de Dieu. Les trésors de ses grandes miséricordes sont entre vos mains, et pourquoi renvoyez-vous les pécheurs sans secours, vous qui ne cherchez que l'occasion d'assister les misérables et de verser sur eux les biens que vous avez reçus à leur sujet, vu nommément que votre gloire ne reçoit nulle diminution lorsque les pécheurs obtiennent le pardon, et qu'au moyen de la grâce justificante, ils sont mis en possession de la gloire qui les attend ; au contraire qu'elle reçoit un accroissement nouveau à mesure que Dieu est plus honoré et que la sainte Sion se remplit de ses Elus. Ainsi ce grand Cardinal et ce dévot serviteur de la Vierge va conviant la Mère de miséricorde par tous les titres d'honnêteté et de devoir, et la pressant par l'entremise de tout ce qui lui peut être le plus cher tant en la terre comme au ciel, de se rendre favorable aux pécheurs et de les aider à retourner à Dieu, quoiqu'à vrai dire elle n'ait pas besoin d'être sollicitée, puisqu'elle affectionne leur bien et leur salut sans comparaison davantage qu'ils ne font eux-mêmes. Elle ne laisse pas pourtant de prendre plaisir aux instances et aux poursuites qui lui sont faites de leur part, attendu que ce sont autant de témoignages de la résolution qu'ils ont prise de rompre entièrement avec le péché. Partant, puisqu'elle a pour très agréable de nous voir souvent à sa porte, afin de lui présenter nos requêtes, accourons à elle à toute heure et à toute occasion ; car telle est sa volonté et tel est le bon plaisir de Dieu, qui l'a baillée pour Médiatrice et pour Asile aux pauvres pécheurs.

§. II. — Quo la Mère de Dieu est la vraie Cité de refuge pour les pécheurs.

I. Le Saint-Esprit, admirablement fécond à nous représenter une même chose en différentes manières et par diverses figures, en a tracé une au trente-cinquième chapitre des Nombres, au quatrième du Deutéronome, et au vingtième de Josué, qui me semble marquer plus naïvement que nulle autre ce qui a été dit jusqu'ici de l'assurance que les pécheurs trouvent auprès de la Mère de Dieu. C'est la figure des Cités de Refuge, touchant lesquelles Dieu avait ordonné qu'après que le peuple serait entré dans la terre promise, les Léuites particulièrement affectés et dédiés au service de sa Majesté, auraient leur quartier à part en la division et au partage qui serait fait des villes conquises, en sorte néanmoins que de celles qui leur écherraient par sort, il y en aurait six qui seraient destinées à la retraite de ceux qui auraient commis quelque homicide contre leur gré, c'est à savoir trois delà le Jourdain, et trois en la terre de Chanaan. Outre les diverses interprétations allégoriques et morales que les Saints Docteurs, et nommément Saint Ambroise (1) donnent à ces villes de retraite, Saint Jean Damascène a reconnu un mystère secret et un dessein tout particulier de Dieu sur elles, savoir est afin qu'elles servissent de crayon et de figure à la Mère de bonté, qu'à cette occasion il appelle (2) la vraie Cité de Refuge, et avec lui l'Eglise universelle (3). Or, comme il est raisonnable que les ombres cèdent à la lumière, et que la vérité l'emporte par dessus les figures, aussi est-il aisé de voir que la Mère de Dieu a un indicible avantage sur cette ancienne peinture.

II. Car premièrement il ne se peut dire que ces Cités aient été dressées tout exprès pour la sûreté des homicides, mais bien savons-nous que quand Dieu fit le premier projet de bâtir la Sainte Vierge, dès lors il la destina pour être l'Asile et le Refuge des pécheurs. Ce qui a été dit tant au premier chapitre du second Traité, comme ès titres de Médiatrice et d'Avocate, donnera un grand éclaircissement à cette vérité; mais outre ce,

(1) Lib. de fug. sæculi. cap. 2.

(3) In Litanjjs dicitur Civitas re-

(2) Orat. 2. de dormitione B. Virg. fugii,

nous avons l'express témoignage de Saint Anselme en divers endroits. Je sais très bien, dit-il au premier chapitre de son livre de l'Excellence de la Vierge (1), qu'elle a été faite Mère de Dieu plus pour les pécheurs que pour les justes; car son très béni fils nous a assuré qu'il n'était pas venu appeler les justes, mais inviter les pécheurs à faire pénitence; et l'Apôtre Saint Paul maintient que son Maître est descendu du ciel en terre pour le salut des pécheurs, dont il confesse qu'il est le premier. Et au dernier chapitre, il parle de cette sorte à la Mère de Dieu: Souvenez-vous, de grâce, Sainte Vierge, que votre fils n'a pas pris naissance de vous à dessein de ruiner les pécheurs, mais à intention de les sauver. A quelle occasion donc leur refuseriez-vous l'assistance, puisqu'à leur considération vous avez été rehaussée par dessus toutes les créatures? Se trouverait-il bien quelqu'un qui se pût imaginer que, pour autant que votre contentement et votre gloire ne peut plus recevoir nulle altération, vous vous missiez fort peu en peine de ce qui nous concerne? Par aventure que cette pensée pourrait faire brèche en quelque esprit, si vous aviez été faite Mère de Dieu pour vous tant seulement; mais ce serait une persuasion trop mal fondée, vu que vous avez été élevée à cette dignité pour le bien et pour l'avancement de tous vos enfants. Est-ce pas ce que l'Eglise chante en une ancienne Prose (2), lorsqu'elle dit :

Pourriez-vous bien avoir horreur,  
 Ou ne prendre point la défense  
 De ceux dont la funeste erreur  
 Vous a mise en la jouissance  
 De cette auguste dignité  
 Qui épouvante la nature,  
 Et fait dire à la créature  
 Que l'immense Divinité,  
 Mettant en vous cet avantage,  
 Ne fit jamais au monde un plus parfait ouvrage?  
 Quand au plus fort de vos bonheurs  
 Vous contemplez notre misère,  
 Souvenez-vous que nos malheurs  
 Sont cause que vous êtes Mère

(1) Scio illam magis propter peccatores, quam propter justos factam esse Dei matrem.

(2) Peccatores non exhorres, sine quibus nunquam fores tanto digna filio.

Du Dieu Père de l'univers.  
 Je crois que cette connaissance  
 De recevoir à bras ouverts  
 Obligera votre clémence,  
 Ceux à qui elle est redevable

Des grâces qui vous font la Mère incomparable.

III. En second lieu, les villes de retraite n'étaient que pour l'assurance des homicides; mais il n'est pas ainsi de la Mère de Dieu; car du Levant, du Couchant, du Nord et du Midi, de tous les endroits de la terre et des dernières îles de la mer, au matin, au soir, à toute heure du jour et de la nuit, se rendent à cette Cité de refuge, les homicides, les larrons, les déshonnêtes, les blasphémateurs, les sacrilèges; bref, tous les pécheurs, de quelque sorte ou condition qu'ils soient. Jamais il ne fut lieu de si grand abord, jamais Cour où les expéditions fussent si promptes. Que le pécheur apporte seulement un cœur contrit et déplaisant d'avoir offensé Dieu, qu'il lui en demande humblement pardon par l'entremise de la Vierge, et au surplus qu'il n'appréhende ni la multitude de ses offenses, ni l'atrocité de ses crimes; car il n'y a si grand péché dont elle n'obtienne la rémission, ni cœur si gelé qui ne se fonde aux flammes de sa charité. De ceci elle donna un jour des preuves à la Bienheureuse Sainte Brigitte (1), qui la priaït instamment pour la conversion d'une insigne pécheresse que l'ennemi travaillait rudement, tant au corps qu'en l'esprit; car elle lui fit voir, comme il la tenait étroitement liée et garrottée avec trois chaînes, qui étaient la gourmandise, la convoitise des richesses et la luxure. En outre, elle lui montra comme avec cinq mains, dont il l'avait saisie, il s'était emparé de toutes ses puissances, tant intérieures qu'extérieures; de sorte qu'elle ne se pouvait porter à nulle sorte d'action qui donnât entrée à son salut. Avec la première main il s'était rendu maître de ses yeux qu'il portait à toute rencontre à des objets pernicious, les tirant d'ailleurs de tout ce qui la pouvait inciter au bien. Avec la seconde, il lui engourdissait les mains autant de fois qu'il était question de quelque bonne œuvre, et lui mettait des ailes lorsqu'il s'agissait de faire mal. Avec la troisième, il lui donnait des pieds de plomb

(1) Lib. 1. Revel. cap. 16.



pour se porter aux exercices de la vertu, et des jambes de cerf pour courir après le vice. Avec la quatrième, il gouvernait son entendement, lui ôtant toute appréhension de péché et y éteignant tout sentiment d'honnêteté. Avec la cinquième, il lui serrait le cœur, toutes et quantes fois que la chasteté l'invitait à faire divorce avec l'ordure pour contracter une sainte alliance avec elle, et le lui épanouissait à mesure que la volupté se présentait pour lui chatouiller les esprits et les sens. Ce nonobstant, la Sainte Vierge fit bien paraître qu'il n'y a ni force ni artifice qui puisse résister aux doux efforts de sa miséricorde; et que lorsqu'elle a résolu d'être la Maîtresse, il faut par nécessité que l'enfer lui quitte la place. En effet, elle fit tant par ses prières auprès de son bien-aimé Fils et par son pouvoir sur Satan, que cette pauvre créature, qu'il avait si long-temps martinée, fut enfin mise en liberté, et que voyant à ses pieds ses menottes, elle commença de respirer le doux air des enfants de Dieu.

IV. En troisième lieu, il ne faut pas penser que tout fût fait après que le meurtrier s'était retiré dans la ville de franchise. Le parent de celui qui avait été mis à mort avait droit de le poursuivre jusques-là, et le réfugié était obligé de comparoir devant les juges pour se justifier en présence de tout le peuple, et de faire voir qu'il n'avait versé le sang humain que par mégarde ou à son corps défendant; faute de quoi il était sur le champ condamné à mort. En outre, après être pleinement déchargé, encore était-il condamné à tenir les arrêts dans la ville de refuge, à peine d'être impunément occis s'il était rencontré dehors avant la mort du grand Prêtre; car alors les prisons étaient ouvertes, les prisonniers élargis, et les esclaves mis en liberté. Eh Dieu! que serait-ce de nous, s'il fallait que la discussion de notre vie se fit, et qu'il fût nécessaire de faire paraître notre innocence toutes et quantes fois que nous recourons à la Sainte Cité de refuge? Qui aurait le courage d'en approcher, ou qui espérerait d'en retourner avec sa grâce? Aussi va-t-il bien pour le pécheur que les lois de cette Cité soient bien différentes des autres; car tant s'en faut qu'il soit tenu de se justifier, qu'au contraire à mesure que plus librement il se confesse coupable devant Dieu et devant les Anges, et que plus franchement il avoue son péché, pourvu seulement qu'il ait

regret de l'avoir commis, plus il a de disposition à en recevoir le pardon et à être remis ès bonnes grâces de Dieu.

V. En quatrième lieu, ces anciennes Cités étaient si peu renommées, qu'à peine en savons-nous le nom; mais de celle que Dieu a bâtie en faveur des pécheurs, nous pouvons sans difficulté dire avec le Prophète David (1) qu'on lui a donné des éloges pleins de gloire et de magnificence, et que son renom a été porté par toute l'étendue de la terre, Saint Bernard (2) en a publié de grandes choses, lors nommément qu'il a dit que de toutes les qualités de la Mère de Dieu, il n'y en a point qui nous soit plus avantageuse ou plus agréable que l'extrême douceur dont elle use envers les pécheurs. Je dis bien plus, qu'il serait très malaisé de déclarer le lustre que le titre de Refuge des pécheurs donné à toutes les autres qualités de la Sainte Vierge; car si nous l'appelons la Mère de la grâce divine, c'est principalement par suite de la coopération qu'elle apporte pour la faire renaître en l'âme des pécheurs qui l'ont perdue. Si nous la nommons la Mère aimable et admirable, c'est spécialement à raison de la tendresse qu'elle a envers les pécheurs qui s'adressent à elle, et des admirables changements que tous les jours elle opère en leurs cœurs. Si elle est par effet la Vierge débonnaire et fidèle, c'est nommément en considération du gracieux accueil qu'elle fait au pécheur pénitent, lequel elle embrasse encore plus affectueusement qu'elle ne l'invite cordialement. Pourrait-elle bien être en vérité la source et la cause de notre liesse, si elle ne nous recevait à bras ouverts que lorsque nous nous disposons pour retourner à Dieu, voire si elle ne nous prévenait pour nous en faire avoir la pensée? Estimons-nous qu'elle soit seulement un vaisseau d'honneur pour son éminente sainteté, et non pour la bonne main qu'elle a à changer les vaisseaux d'opprobre et de contumélie en vaisseaux d'honneur, afin de parler avec le grand Apôtre Saint Paul? Est-elle la Tour de David? c'est parce que le pécheur s'y rend et s'y retrouve avec toute assurance. Est-elle l'Arche de l'Alliance? c'est parce qu'elle réconcilie le pécheur avec Dieu. Est-elle la Porte du Paradis? c'est parce qu'elle l'ouvre au pécheur, qui en a été mis hors par sa faute et par sa lâcheté. Bref, il n'y a que Dieu seul qui

(1) Psalm. 36.

(2) Serm. 4. de Assumpt.

puisse estimer ce que lui vaut l'office de Refuge des pécheurs, et le revenu de gloire qu'elle retire de ce titre d'honneur. Des quatre coins du monde l'on vient à elle à grande foule pour la guérison des péchés, comme de la maladie la plus ordinaire et la plus dangereuse qui soit; et ceux qui ont expérimenté son secours mettent cette sienne qualité parmi ses premières Grandeurs de Bonté. Mais ce n'est rien de la terre à comparaison du ciel, qui sans cesse retentit des bénédictions que lui bailtent les Saints, notamment ceux qu'elle a jadis retirés de la fondrière de quelques énormes péchés. Là se chantent avec des concerts harmonieux les conversions étranges des Théophile, des Marie Egyptienne, et d'infinis autres qui reçoivent un contentement inexplicable de l'honneur qui en revient à la Reine du Ciel. Là se publient toutes ses conquêtes, et ne se trouve nul des siens qui ne tienne à faveur de suivre le char de son triomphe. Là, comme dit le Prophète Isaïe, autant d'âmes qu'elle a gagnées à Dieu, sont autant de joyaux et d'atours de gloire dont elle sera éternellement parée. Là, tous les bienheureux, à l'envi l'un de l'autre, se confessent ses obligés, les uns pour avoir reçu le pardon de leurs fautes par son entremise, les autres pour avoir été par elle préservés de tomber. Oh! qui me fera la faveur d'être du nombre de ces chantres divins, qui seront là-haut destinés par un spécial office à entonner les grandeurs et les merveilles de la Mère de Bonté! Je ne le puis attendre que de vous, Sainte Vierge, de qui j'implore la douceur pour être ensemble l'objet et la trompette de vos miséricordes éternelles.

### §. III. — Avis au pécheur.

I. Celui-là se flatterait par trop et présumerait démesurément de soi-même, qui croirait que ce titre ne lui convient pas bien, qu'à vrai dire je ne prétende point adresser mon discours qu'à celui à qui la conscience reproche qu'il est hors de la grâce de Dieu, et qui néanmoins fait peu d'état de se servir du secours que le ciel lui présente, dont j'ai jusqu'ici parlé; quoique d'abord je sois en peine de juger si un tel homme est plus digne de colère que de compassion pour avoir intelligence secrète avec ses ennemis, et pour se vouloir perdre de gaité de cœur

faute de recourir à l'Asile que Dieu lui a préparé. Je dis de gaité de cœur; car que pourra-t-il répondre lorsqu'il sera cité pour se présenter devant le juge souverain, et qu'il se trouvera atteint et convaincu de plusieurs crimes par sa propre confession? Qu'aura-t-il à repartir, quand il sera pressé de dire pourquoi il ne s'est pas retiré à temps à la Cité de refuge, ni rendu à la Mère de Dieu, l'abri et l'assurance des pécheurs? Alléguera-t-il par aventure qu'il n'en a point eu de connaissance? Le ciel et la terre le démentiront, et il ne se trouvera coin du monde où ses fidèles serviteurs n'aient porté la nouvelle de la paix, et où ils n'aient publié que Dieu, qui ne demande qu'à nous sauver, a attaché au ciel de son Eglise une Etoile pour éclairer le pécheur agité de la tourmente des tentations, et pour le conduire à bon port s'il ne tient à lui? Le Japonais, qui reçoit les premiers rayons du soleil levant, l'a entendu; le Peruan, qui le voit quand il se couche, le sait; le Brésilien, brûlé des ardeurs du midi, le confesse; le Scythe et le Tartare, qui demeurent parmi les neiges et les glaçons, l'avouent; bref, partout où il y a quelque connaissance d'un seul Dieu, se prêchent les grandes miséricordes de la Mère de Bonté.

II. Mettra-t-il en avant les difficultés qui se trouvent à l'aborder? Sa conscience ne lui permettra jamais de le faire au préjudice de la vérité et au désavantage de la Mère de Dieu et du bien public, qui serait intéressé en cette fausse créance; car tant s'en faut qu'elle soit de difficile accès, qu'au contraire elle vient à la rencontre de ceux qui la cherchent, voire avant qu'ils pensent à la chercher elle les prévient de ses doux attraits. Et quand il se donnerait l'assurance de mettre en jeu quelque chose de semblable, il aurait incontinent en tête les bandes innombrables des Bienheureux Esprits, que mille et mille fois elle a envoyés ici-bas pour le convier à retourner à Dieu, et pour remettre ses semblables au chemin de salut. Dira-t-il qu'il s'est présenté à elle et qu'il a été rebuté? Tout le ciel se banderait contre lui, et les millions de pécheurs qu'elle a si bénévolement accueillis ne supporteraient jamais une telle impiété. Les démons eux-mêmes se jetteraient sur lui, eux qui tant de fois ont maudit cette débonnairété inouïe, qui jamais n'a dédaigné personne. Comment donc se défendra cet infortuné? de quoi se couvrira-t-il? Que dira-t-il, sinon qu'il s'est perdu de plein gré, et qu'il

n'a tenu compte de se prévaloir d'un moyen si doux, si aisé et si efficace comme est le recours à la mère commune des pécheurs? Est-ce pas être plus dur que le marbre et plus insensible que des rochers? Car s'il était question de passer au travers des rasoirs, d'être haché en pièces, d'endurer pendant des millions d'années les plus atroces tourments du monde, il le faudrait faire pour ne point courir risque de son salut, pour garantir son âme d'un malheur interminable, et pour n'être à jamais séparé de Dieu. Faudra-t-il pas que ce malheureux meure de regret et de confusion, lorsqu'il se verra banni à perpétuité du séjour de l'éternel bonheur et de la présence de son Créateur, seulement pour n'avoir voulu élever son cœur une fois vers le ciel, et s'adresser amoureusement à la Mère de Bonté? Oui, je dis une seule fois, et à la mienne volonté que ce que je vais réciter pour preuve de cette vérité pût servir à lui ouvrir le cœur.

III. Il y a justement dix-neuf ans qu'il se trouva dans la ville de Tournon, en Vivarais, un jeune homme natif de Montpellier, hérétique de Religion, et résolu outre mesure à mourir en son opiniâtreté. Il était dangereusement malade, et plus il approchait de sa fin, plus son cœur de pierre s'endurcissait. Plusieurs médecins spirituels s'étaient sans effet travaillés à lui rendre le goût du ciel et des choses saintes qu'il avait entièrement perdu. Mais, comme toutes les heures ne se ressemblent pas, en voici arriver un qui parmi quelques autres discours lui demande si jamais il s'est recommandé à la Vierge; et notez que c'était un samedi. Il répond que non. Il est pressé de le faire au moins une fois en sa vie, il en fait obstinément refus. Après quelques instances enfin il consent à cette prière, et ne l'a pas plus tôt faite qu'il rentre peu à peu dans soi-même, et qu'il ouvre les yeux pour voir le dangereux état où il est. Sur ces pensées il demande à se confesser, il déteste son erreur et la dureté de son cœur, il s'accuse des péchés de toute sa vie, il reçoit avec des sentiments de dévotion extraordinaires les autres Sacrements de l'Eglise, il ne cesse d'invoquer sa libératrice, la retraite et le refuge des pécheurs, et dans deux heures il rend l'esprit, comme il est à présumer, entre ses bras. Celui à qui le fait est arrivé, et de qui je l'ai appris, est encore plein de vie, homme de foi et de vertu, qui pour chose du monde ne voudrait dire une fausseté. Quoi, ce pécheur insensible fera-t-il encore le rétif à une

si démesurée bonté ? Qu'il avise donc de bonne heure à ce qu'il pourra produire pour sa justification quand Dieu lui dira que ce commun Asile lui était ouvert aussi bien qu'aux autres, et quand il lui fera reproche de ne s'en être point voulu servir. Sera-t-il pas contraint de se condamner soi-même à un éternel silence et à toutes les rigueurs de la main vengeresse de Dieu ? Qu'il y songe tandis qu'il est encore temps, et qu'il se serve, s'il est sage, des douces influences de cette Etoile favorable, pour chanter à jamais, avec les autres qu'elle a tirés du précipice, les merveilles de ses miséricordes.

## LA TREIZIÈME ÉTOILE

OU GRANDEUR DE LA COURONNE DE BONTÉ DE LA MÈRE  
DE DIEU.

### CHAPITRE XIII.

QU'ELLE SOIT LA SAUVEGARDE ET LE PASSEPORT DES SIENS A L'HEURE DE  
LA MORT.

On dit voirement qu'à tout perdre il n'y a qu'un coup dangereux ; mais Dieu, par sa miséricorde, nous préserve d'un tel coup et d'un si effroyable danger, où il ne s'agit de rien moins que de tout perdre sans ressource. C'est le moment qui est entre deux extrémités, l'une d'un bonheur, l'autre d'un malheur éternel. La Mère de douceur n'a garde d'abandonner les siens en ce passage, comme il se verra au suivant discours.

§. I. — Du secours que la Mère de Dieu donne aux siens à l'heure de la mort.

I. Jamais une douce pluie ne vient plus à propos à la terre, sinon lorsque le soleil, la brûlant sans merci, lui découpe le dos avec le tranchement de ses rayons, la réduit en sable et poussière, et la fait le jouet des vents ; c'est lorsqu'elle adoucit son âpreté, qu'elle sonde ses plaies et qu'elle la met en état de produire toute sorte de fruits. C'est la figure dont le Sage se sert (1), afin de nous faire comprendre combien vaut la misé-

(1) Eccles. 35.

ricorde au temps de la tribulation. Ce que nous n'expérimentons jamais mieux qu'à l'heure de la mort, qui n'est pas une seule tribulation, mais un amas de plusieurs tribulations capables de donner l'épouvante à l'esprit le plus fort qui se puisse rencontrer. Car comme parfois nous voyons que les torrents qui roulent le long des montagnes enflent démesurément avec leurs eaux troubles et limoneuses la rivière qui les reçoit; de même nous en arrive-t-il au détroit de la mort, où tout ce qui est capable de donner de l'épouvante à un homme s'assemble comme à son rendez-vous. Saint Grégoire décrit merveilleusement bien cet état, quand il dit (1) que Dieu, pour faire connaître aux hommes qu'il y a un malheur éternel, lequel est composé de tous les malheurs imaginables, qui attend les méchants après leur mort, leur en a présenté un crayon en la dernière tribulation, qui est celle de la mort, où toutes les tribulations de cette vie sont ramassées. Et à vrai dire, si le cœur humain ne recevait une très particulière assistance du ciel pour franchir ce mauvais pas, je ne sais comment jamais il en échapperait. Mais si les attaques sont rudes, le secours est sans comparaison plus puissant : le tout est de lui donner entrée et de s'en servir à propos.

« Dieu envoya le Prophète Isaïe dire au Roi Ezéchias de sa part : Donnez ordre aux affaires de votre maison, car vous mourrez ; afin de nous donner cette instruction si importante, que le Seigneur tient en sa main la vie et la mort, aussi bien des plus grands rois que du commun du peuple, et que personne ne peut ni avancer ni retarder le moment qu'il a prescrit à chacun de nous. Ceux que la mort surprend avant qu'ils aient travaillé sérieusement à leur salut, meurent (selon les Saints) à la moitié de leurs jours, et sans doute c'est la plus grande peine que l'on sente dans ce terrible passage de n'avoir pas été assez fervent dans les bonnes œuvres, et de n'avoir fait son ouvrage qu'en partie, sans pouvoir dire avec Notre Seigneur : J'ai achevé l'œuvre dont vous m'aviez chargé. Et avec Saint Paul : J'ai achevé ma course. C'est en vain alors que l'on désire de faire le bien qu'on avait négligé pendant sa vie ; et néanmoins cette connaissance ne nous rend pas plus sages dans un

(1) Hom. 35. in Evang.

sujet que nous éprouverons bientôt, peut-être aujourd'hui ou demain. Hélas! nous mesurons nos jours à la qualité de nos affaires et de nos desseins, comme si nous étions les maîtres de la fortune, ou que la providence d'un Dieu fût sujette et dépendante de notre volonté; ni les amis, ni les idoles que nous adorons ne pourront plus nous secourir, et ce que nous aurons le plus aimé nous causera un plus grand tourment (1). »

II. J'avoue que la Mère de Bonté est toujours prête à nous aider, puisque le Sage dit (2) que le vrai et fidèle ami aime en tout temps sans exception, si faut-il confesser qu'en ce dernier assaut elle fait merveilles à défendre et à protéger les siens. Aussi leur servirait de peu tout ce qu'elle aurait fait pour eux jusques là, s'ils étaient délaissés d'elle en ce danger. C'est à mon avis le principal sujet pourquoi Saint Augustin, Saint Ildefonse, Saint André de Candie, Saint Méthodius, l'Abbé Rupert et quelques autres l'appellent la Porte du Ciel, et avec eux généralement toute l'Eglise Catholique. Saint Antonin a une particulière grâce à dire qu'encore qu'elle se nomme la Porte du Ciel, pour autant que tous les trésors de Dieu, qui sont descendus du ciel en terre, ont passé par elle, ce néanmoins elle l'est encore d'une autre façon, en tant que tout ce qui monte de la terre au ciel y arrive par son moyen, et nommément par le secours qu'elle rend aux hommes en ce dernier passage. Ce fut aussi le sujet pourquoi Saint Richard, Evêque de Cicestre en Angleterre, étant voisin de la mort, après avoir recommandé son âme au Sauveur avec les mêmes paroles dont jadis il s'était servi pour consigner la sienne propre ès mains de son Père Eternel, répétait si souvent celles de l'Hymne que l'Eglise chante avec tant d'affection :

Maria mater gratiæ,  
Mater misericordiæ,  
Tu nos ab hoste protege,  
Et hora mortis suscipe.

Ayant de plus très expressément ordonné à ses Chapelains de les lui redire souvent quand il serait en l'agonie; paroles que l'humble Idiot explique en cette sorte sur la fin de la Contem-

(1) La R. Mère de Blémur.

(2) Proverb. 17,



plation qu'il a composée de la glorieuse Vierge. Elle s'appelle la Mère de la grâce, dit-il, à cause de l'affection qu'elle témoigne aux siens, qui l'ont conservée jusqu'alors, afin qu'ils ne la perdent point. Elle se nomme la Mère de miséricorde, parce que c'est lors, si jamais, qu'elle la fait ressentir aux pécheurs, les attirant à la pénitence. Elle nous fortifie au combat, d'où vient que nous requérons d'être par elle protégés et défendus de nos ennemis : bref, son soin maternel nous accompagne jusque dans le ciel, c'est pourquoi nous la prions qu'elle nous reçoive entre ses bras à l'heure de notre mort. Il y a de la consolation à remarquer parmi les écrits du dévot Saint Ephrem, de quelle manière il s'efforce de gagner les bonnes grâces de la Mère-de douceur pour cette heure là. Vierge Sainte et immaculée, lui dit-il en un certain endroit (1), venez-nous au secours en toutes nos nécessités, et nous défendez des assauts du diable à l'heure de la mort, puisque nous n'avons point de meilleure Avocate que vous. Et ailleurs (2) : Vierge Mère et Mère de miséricorde, qui êtes la douceur et la bénignité même, assistez-moi, s'il vous plaît, pendant le cours de ma vie et nommément au temps de mon décès; détournez de ma pauvre âme les épouvantables regards des furieux démons, ne permettez pas qu'ils m'approchent; prenez ma cause en main au jour du redoutable Jugement, et faites que je participe à la gloire que votre cher Fils m'a acquise. Par où il est aisé de voir si c'est sans très juste raison que la sainte Eglise nous instruit si soigneusement d'obliger par continuelles prières le cœur amoureux de la Sainte Vierge à nous secourir en cette nécessité, et la supplier qu'elle prie pour nous maintenant et à l'heure de notre mort.

« Si nous avons des sentiments tels que nous le devons de la puissance et de la bonté de cette divine Princesse, nous serons facilement persuadés qu'il n'y a personne au ciel ni en la terre qui puisse avec plus d'avantage, ni qui désire avec plus d'amour de nous assister dans ce moment duquel dépend notre bonheur, ou notre malheur éternel; quoique la charité des Saints et des Anges soit très grande, et qu'ils aient beaucoup de zèle pour notre salut, ce n'est pas comparable à la fournaise d'amour qui brûle le cœur de la Mère de miséricorde, et d'ailleurs une

(1) In Lamentatione.

(2) In orat. ad Virg.

de ses paroles, un soupir de sa chaste poitrine, est plus efficace auprès de son Fils, que les intercessions de tous les Saints ensemble, quoique leur crédit soit fort considérable (1). »

III. Mais pour parler distinctement des bons offices que la Sainte Vierge rend aux siens en cette occasion, il est à remarquer que l'appréhension que nous avons du dernier passage naît principalement de cinq choses qui s'y rencontrent. La première, c'est la mort même, en tant qu'elle est une séparation violente de l'âme avec le corps, accompagnée de plusieurs accidents contraires à nos inclinations et à nos sentiments naturels. La seconde, c'est l'incertitude de l'heure et du temps de cette rencontre, que nous savons d'ailleurs nous être tout-à-fait inévitable. La troisième, c'est la rude guerre qu'alors nos ennemis invisibles nous livrent, sachant très bien qu'en ce point il s'agit de tout perdre ou de tout gagner. La quatrième, c'est l'examen rigoureux de nos vies, qui se fait incontinent après la mort et qui est suivi de la sentence définitive de notre bonheur, ou de notre malheur éternel. La cinquième, c'est le feu dévorant, où les âmes sont envoyées pour y quitter la rouille des imperfections et des péchés qui n'ont pas été purgés en cette vie par la pénitence; feu d'où si peu de gens échappent, même des plus vertueux et des plus saints. Il me semble que quand j'aurai fait voir les admirables traits de la douceur de la Mère de Dieu en toutes ces occasions, j'aurai aucunement satisfait à ce que l'esprit humain peut désirer à ce sujet.

§. II. — Comme la Sainte Vierge fortifie les siens contre l'appréhension naturelle de la mort.

I. Voyez-vous ce pauvre vaisseau qui est surpris au milieu des vagues et des flots, et qui n'attend à chaque moment sinon d'être enseveli dans les ondes de la mer courroucée? Le ciel le menace avec ses grondements et avec ses éclairs, la nuit sombre l'épouvante, les vents et les orages lui font la guerre à toute outrance. Le mât est déjà rompu, le gouvernail emporté, les antennes brisées, les voiles déchirées; on le décharge tant qu'on peut, on jette tout dans la mer; néanmoins de tous côtés il fait eau, tout le monde crie miséricorde. Vous voyez là dedans la

(1) La R. Mère de Blémur.

vraie image d'un homme agonisant, qui s'écrie avec le Roi Prophète (1) : Les douleurs de la mort m'ont assiégé de toutes parts. La raison, qui est comme le ciel de l'âme, est obscurcie par la force des nuages et des vapeurs qui s'élèvent; la volonté demeure sans force et sans vigueur; l'imagination est troublée; les passions, et nommément celles de la crainte et du désespoir, ainsi que vents impétueux, agitent l'âme et semblent la vouloir abîmer; le corps manque en toutes ses parties, en tous ses sens et en toutes ses puissances; il est question de dire un adieu général à tout ce qu'on a de plus affectionné en cette vie, et de partir pour s'en aller en une région inconnue. Vrai Dieu, disait un grand Sage (2), que ce souvenir est amer à celui qui vit paisiblement au milieu de ses amis, et dans l'affluence des commodités temporelles !

II. Serait-ce pas un bonheur inestimable d'être assuré dans le calme et dans la bonace pendant que les autres tremblent de peur, et qu'ils sont prêts d'être engloutis des horribles frayeurs de la mort ? C'est la condition désirable des serviteurs de la Mère de Dieu, qui ne peut être suffisamment estimée. Car, comme leur vie lui a toujours été agréable, ainsi leur mort est précieuse devant sa face : c'est lorsqu'elle leur vient au secours afin de reconnaître les bons services qu'ils lui ont rendus, et de couronner d'une sainte fin les actions vertueuses qu'ils ont pratiquées à son honneur. Prenez garde au discours qu'elle adresse à ceux qui ont eu le soin de recourir à elle pendant leur vie ; c'est celui même qui est couché au soixante-cinquième chapitre d'Isaïe. Je vous ai conviés maintes fois à vouloir avoir une dévotion et une affection particulière envers moi, et vous n'en avez tenu compte : écoutez donc ce qui vous arrivera. Mes serviteurs iront à ce passage aux noces, pendant que vous mourrez de faim. Mes serviteurs seront en triomphe lorsque vous vous trouverez chargés de confusion. Mes serviteurs chanteront d'aise et de contentement quand la détresse saisira votre cœur et vous fera jeter des cris et des hurlements épouvantables. A la mienne volonté que j'eusse le moyen de représenter les admirables effets de la douceur que cette bonne Mère fait ressentir aux siens en cette rencontre, et les témoignages qu'ils re-

(1) Psalm. 17.

(2) Eccles. 41.

çoivent d'elle que leur mort est précieuse devant sa face. « Elle les fait souvenir de ces paroles si pleines de douceur : celui qui craint Dieu sera bienheureux en sa fin. Elle leur fait entendre à l'oreille du cœur cet oracle de son fidèle disciple : Bienheureux sont les morts qui meurent au Seigneur, parce que le Saint-Esprit leur dit que le temps est venu auquel leurs travaux cesseront, et qu'ils jouiront du repos, parce que leurs bonnes œuvres les accompagnent. Elle leur promet l'accomplissement de ces paroles tirées de Job : qu'à l'heure du soir il sera éclairé de la lumière du midi, et que lorsqu'il lui semblera qu'il va être éteint, il reluira comme une étoile : c'est-à-dire qu'au moment de sa mort, il apercevra la clarté et la gloire qui lui est préparée, et qu'au même temps que les autres pleurent et s'affligent, il sera consolé de Jésus et de Marie, en qui il a mis toute sa confiance (1). » Il n'est pas possible de dire comme elle va préparant de loin leurs esprits et les apprivoisant à bonne heure à la pensée de la mort. Au lieu de ces appréhensions païennes (2) et profanes qui nous la figurent comme la chose la plus horrible du monde, elle jette insensiblement dans l'âme des conceptions chrétiennes et surnaturelles qui la leur représentent comme le sommeil des justes et le passage à l'immortalité. Au lieu de ces terreurs paniques, que la seule pensée d'abandonner toutes les choses périssables a coutume de causer à d'autres, elle met en leur entendement la grandeur et l'estime des biens éternels. Au lieu de la crainte qu'ils ont de la dissolution qui se fait du corps et de l'âme, elle loge en eux une joie de se voir bientôt en liberté, hors de la prison et de la servitude du corps. Elle leur met devant les yeux la belle et heureuse fin de ceux qui ont eu leur confiance en elle. Elle remplit leur volonté d'un ardent désir de voir le Roi de gloire en sa magnificence, de contempler le Sauveur du monde en sa beauté, et de le bénir en toute la durée des siècles. Elle leur fortifie le cœur contre les souffrances du corps, et les fait recevoir de la main de Dieu comme la matière dont leur couronne doit être étoffée. Elle accoïse les craintes et les appréhensions excessives qu'ils auraient par l'espérance de la résurrection et des biens qu'ils doivent posséder en la maison de Dieu. Elle adoucit la difficulté qu'il y

(1) La R. Mère de Blémur.

(2) Aristot. 3. Ethic. cap. 6.

a de quitter les parents et les amis par la souvenance de l'échange qu'ils font des créatures avec le Créateur, qui leur sert de père, de mère, de frère, d'époux et de tout ce qu'ils sauraient désirer, et de la douce compagnie qu'ils doivent rencontrer là haut. Bref, elle tient toutes les puissances de l'âme dans une paix qui surpasse sans comparaison toutes les douceurs de cette vie.

III. Que si néanmoins il semble parfois qu'ils souffrent beaucoup et qu'ils soient parmi de grandes angoisses, il faut croire que ce n'est qu'au dehors, puisqu'au dedans elle les tient toujours fermes et arrêtés à l'accomplissement de la divine volonté. Ce que je dis avec tant d'assurance, qu'il me semble que ce serait en vain que j'en produirais des raisons. Car quel esprit bien fait y a-t-il, qui ne se persuade aisément que celle qui a si particulièrement assisté et si tendrement aimé les siens pendant leur vie, n'a garde de leur manquer en ce point, où les hasards sont plus grands et les combats plus dangereux, où il s'agit de mettre le sceau à leur prédestination, et le dernier trait de douceur aux caresses qu'elle leur a faites pendant leur vie? Partant que les autres en jugent comme il leur plaira; de moi jamais il ne sera que je n'envie le bonheur de ceux qui meurent sous les ailes et sous la protection de la Mère d'amour; car je crois fermement qu'il n'y a mort au monde si douce que la leur.

*Saint Fulbert. — Sainte Marie d'OEginès. — Saint Nicolas de Tolentin,  
— Sainte Elisabeth de Sconaw.*

« IV. Les histoires des saints sont remplies des témoignages de sa bonté sur ce sujet, en voici quelques exemples. Saint Fulbert, religieux de Saint Benoit, et depuis Evêque de Chartres, étant malade à la mort, reçut une visite de la très auguste Mère de Dieu qu'il avait servie avec beaucoup de fidélité. Lorsqu'elle entra dans sa chambre, voyant qu'il était travaillé d'une ardeur très violente et qu'il souffrait une soif extrême, elle lui donna du lait de ses divines mamelles avec tant d'abondance, qu'elle en répandit même sur ses habits; il fut recueilli avec beaucoup de révérence, et il est encore aujourd'hui conservé dans le trésor de l'Eglise de Chartres. Il fallait bien après une telle faveur mourir de joie, et quitter la terre pour suivre la Princesse du

ciel, et s'occuper éternellement à la reconnaissance de ses infinies miséricordes (1). » Quelle plus grande tendresse saurait-on espérer d'un cœur maternel ? Quelle démonstration d'amour y a-t-il qui soit semblable à celle que Dieu fit voir à Sainte Marie d'OÉginès, au rapport du dévot et savant Cardinal Jacques de Vitry (2). Car il lui montra sa très bénite Mère assise au chevet du lit d'une sainte veuve de Villembroc, près de Nivelles en Brabant, qui lui avait consacré la virginité de ses filles, et avec un éventail qu'elle tenait modérant ses ardeurs qui lui consumaient le corps. Quelle douceur pareille à celle du trépas de Saint Nicolas de Tolentin (3), qui six mois entiers devant sa mort reçut un avant-goût du Paradis parmi les concerts harmonieux des Anges qu'il entendait tous les jours ? A l'heure de sa mort il se prit à chanter de joie ; de quoi les Frères étonnés lui ayant demandé la cause ; mon doux Maître et Sauveur, dit-il, appuyé sur sa très sainte Mère et sur notre Père Saint Augustin, m'a dit ces paroles : Mon bon et fidèle serviteur, entre au repos en la joie de ton Seigneur ; et ce disant il rendit son âme à Dieu. Que saurait-on imaginer de plus cordial que la réponse qu'elle fit à la bienheureuse Sainte Elisabeth (4), Abbessse de Sconaw, Diocèse de Trèves, et Religieuse de l'Ordre de Saint Benoît ? Cette Vierge était en prière un jour solennel, se recommandant instamment à la Mère de Dieu, et la suppliant de vouloir avoir soin de l'heure de son trépas, à ce qu'elle ne partît point de ce monde sinon comme doit faire une vraie Chrétienne. Ma fille, lui répondit la Mère de douceur, assure-toi que ta mort ne sera pas seulement d'une Chrétienne, mais d'une Sainte. Ce qui fut si véritable, que Dieu pour être glorifié par sa mort, et afin que plusieurs en fussent édifiés, retint son âme dans le corps dix jours entiers jusqu'au vendredi Saint, quoiqu'on crût tous les jours qu'elle dût mourir. Car pendant tout ce temps là elle souffrit tout ce qu'une créature peut souffrir, et fut dans de si grandes extrémités de douleurs, qu'elles eussent été capables de briser des cœurs de rocher et d'en tirer de la compassion. Ce néanmoins si d'un côté ses peines étaient extrêmes, de l'autre toutefois la consolation intérieure dont elle jouissait était incom-

(1) La R. Mère de Blémur.

(3) In vita ipsius.

(2) In vita S. Mariæ OÉginacencis  
lib. 2. cap. 3. apud Surium 16. Julii.(4) In vita ipsius ab Egberto Abb.  
18. Junii.

parablement plus grande. Car elle avait reçu promesse de la glorieuse Vierge que la très haute vue dont elle avait été honorée dix jours avant son trépas, ne souffrirait nulle interruption pour accident quelconque qui lui pût arriver. Ainsi ayant l'âme détremée d'admirables douceurs, et le corps consumé de très grièves douleurs, elle arriva au vendredi saint, auquel jour ayant été couchée sur le cilice, qui lui devait servir de croix, elle rendit l'esprit à son Epoux et à son Sauveur à la même heure qu'il avait lui-même recommandé le sien à son Père Eternel. Mais que direz-vous de l'incroyable condescendance de Dieu aux désirs de ses fidèles serviteurs ? La Sainte, étant encore pleine de vie et de santé, avait quelquefois désiré qu'il fit beau pendant que l'on célébrerait ses obsèques, à ce que nul des assistants n'en reçût de l'incommodité. Son divin Epoux, désireux de lui complaire en tout et partout, lui accorda cette faveur à la requête de sa très aimable Mère, et fit que pendant les trois jours de son convoi, auquel assista une multitude innombrable de personnes de tous les âges et de toutes les qualités, attirée de divers endroits par l'odeur de sa sainteté, l'air fut si doux et si tempéré, qu'il était aisé de juger que le Sauveur avait voulu donner ce contentement à son Epouse en faveur de son entrée dans le ciel.

« Voici une mort des plus heureuses que l'histoire nous puisse fournir, elle arriva au Monastère de Saint Clément de Tolède, en Espagne, de l'ordre de Cîteaux, en la personne de la bienheureuse Marie ; elle était encore fort jeune, mais elle avait acquis la maturité des anciennes par la pureté de sa vie et par la sagesse de ses mœurs. Ayant été long-temps malade, elle tourna à la mort la veille de l'Assomption de la très sainte Vierge ; dans cet état elle fut honorée de la visite de plusieurs Saints, et enfin de la Reine et de la Souveraine de tous les Saints. La bienheureuse malade lui demanda comme une insigne faveur qu'elle passât de cette vie à l'immortelle à la même heure qu'elle était montée dans le ciel. La Sainte Vierge lui accorda sa prière, y ajoutant qu'elle lui ferait entendre les cantiques de joie que les Anges chantaient à son triomphe, et qu'elle irait en la sainte cité aussitôt qu'elle sortirait de cette vallée de misère. Après une telle promesse, elle en attendait l'effet avec un saint empressement ; et bien loin d'appréhender la séparation de son corps et de son

âme, elle eût bien voulu en avancer le terme, quoiqu'il fût si proche. Le jour suivant, entendant sonner l'horloge qui marquait sa dernière heure : Voici, dit-elle, ce moment désirable arrivé, voici l'heure que la princesse du ciel fut élevée par dessus tous les chœurs des Anges. Il faut que la servante suive sa Maîtresse ; disant cela, elle reposa en Dieu, laissant son sacré corps si vermeil et si agréable, que l'on ne douta point de sa béatitude (1). »

*Le Bienheureux Bonfils.*

V. J'ai fait voir sur la fin du premier Traité (2) l'incroyable affection que les sept premiers Pères de l'Ordre des Servites ou Serviteurs de la Bienheureuse Vierge apportèrent à l'avancement de la gloire de leur singulière Protectrice. C'est bien la raison qu'ici je dise un mot de leur heureuse mort, et que pour la consolation de ceux qui s'adonnent particulièrement au service de la Mère d'amour, je mette en avant (3) les douceurs qu'elle leur fit ressentir en ce dernier passage, puisque c'est sans doute en ce dernier passage qu'elle se trouva présente à leur trépas, et qu'elle-même, sans autre, reçut leurs saintes âmes entre ses bras. Le Bienheureux Bonfils, qui fut le premier des sept, et le premier Général de l'Ordre, passa de cette vie à l'autre l'an douze cent soixante et un, mais d'une façon du tout admirable. Car, comme il eût assisté une nuit à Matines avec ses Frères, et qu'après le divin Office ils se fussent tous assemblés en un certain lieu selon leur sainte coutume, ils entendirent une voix en l'air qui disait : Bonfils, parce que vous avez obéi à la parole de mon bien-aimé Fils, et que pour l'amour de lui vous avez abandonné toutes choses, vous recevrez le centuple et posséderez la vie éternelle; voix qui ne fut pas plus tôt achevée, que l'âme de ce fidèle serviteur et bon fils de la glorieuse Vierge, non moins d'effet que de nom, quitta son corps pour s'envoler entre les bras de sa très douce Mère, laquelle le reçut à sein ouvert, lui donnant dès cet heureux moment un avant-goût du Paradis. Et comme tous les autres furent tombés par terre pâmes et demi morts, ils entendirent pour la seconde fois la même voix, qui dit : Venez à l'aide, bienheu-

(1) La R. Mère de Blémur.

(2) Cap. 12. 5. 7.

(3) Michaël Servita in Chronico Servorum B. Virg.



reux Saints, accourez à la rencontre, glorieux Esprits, et faites escorte à l'âme de celui qui m'a si fidèlement servie pendant son pèlerinage mortel, et vous mes bien-aimés serviteurs, prenez le dépôt qu'il vous a laissé, et l'inhumez avec honneur comme il mérito. A ces paroles ils reprirent tous courage, et s'approchant du sacré corps de leur bon Père, ils jugèrent incontinent de la gloire dont sa bienheureuse âme jouissait au Ciel par la céleste odeur qui en sortait, et par la merveilleuse beauté de son visage, sur lequel paraissait une bonne grâce extraordinaire et un rire tout divin qui emportait les cœurs et les affections de ceux qui le regardaient.

*Le Bienheureux Amédée, ou Amé.*

VI. Cinq ans après, le Bienheureux Amédée ou Amé, qui était le second des sept, ayant mené une très sainte vie dans de grandissimes travaux, tant du corps que de l'esprit, décéda justement comme ferait un Ange du ciel s'il était capable de mourir. A l'heure de son décès, la maison du Mont-Senar, où il mourut, fut remplie d'une senteur angélique qui montrait clairement combien cette âme était agréable à Dieu et à la Sainte Vierge; et lors même fut aperçue une clarté, laquelle sortait de sa chambre, et s'allait perdre contre le ciel.

*Le Bienheureux Bonajunta.*

VII. Quelques années auparavant, c'est-à-dire l'an douze cent cinquante sept, était trépassé le Bienheureux Bonajunta, d'une mort non moins favorable et précieuse devant les yeux de Dieu que la leur. Car, étant Général de l'Ordre, un jour, après avoir célébré la Sainte Messe, revêtu comme il était des habits sacerdotaux, il fit venir tous ses chers enfants qui étaient au Mont-Senaire, et s'étant tourné devers eux comme un autre Patriarche Jacob, il leur fit un long et admirable discours de la charité qui devait reluire en eux, de l'accroissement futur de l'Ordre de la très sacrée Vierge, et de l'assurance qu'il avait de sa prochaine mort. Cela dit, il se mit à leur prêcher la passion de son bon Maître, comme si c'eût été l'unique héritage qu'il leur voulait laisser; et fait à fait qu'il fut arrivé au crucifiement, une fontaine de larmes commença de lui découler des yeux, et les soupirs redoublés, mêlés avec les gémissements qui sortaient du

profond du cœur, lui empêchèrent la parole; ainsi, n'en pouvant quasi plus, comme s'il eût dû être mis en Croix avec son Sauveur, il étendit les bras, et en cette posture, il rendit sa sainte âme à Dieu et à la Mère d'Amour qu'il avait si dignement servie.

*Le Bienheureux Manet. — Le Bienheureux Alexis. — Le Bienheureux Sosthènes et Ugucion.*

VIII. La fin des quatre autres ne fut en rien dissemblable à celle-là: Le Bienheureux Manet, qui est le quatrième des sept et le troisième Général de l'Ordre, quitta ce monde avec une indicible allégresse d'esprit, l'an douze cent soixante-huit. De même, le Bienheureux Alexis, après avoir vécu cent dix ans, et en avoir passé soixante-dix en la Religion, sur le chef de qui, lorsqu'il expirait, l'on vit le Sauveur, en forme d'un petit enfant, mettre une fort belle et précieuse couronne, et plusieurs Anges, en forme d'oiseaux blancs comme neige, voleter autour de son corps. Les deux derniers, je veux dire les Bienheureux Sosthènes et Ugucion, ni plus ni moins que les Disciples qui allaient jadis en Emmaüs, faisant chemin et discourant un jour ensemble des admirables progrès de leur Ordre, de l'assistance de la MÈRE DE DIEU et du glorieux trépas de leurs bons Pères et compagnons, et suppliant leur très douce Mère de leur vouloir accorder quelque bonne issue de cette vie, ils entendirent une voix comme venant de bien loin, qui leur criait: Hola! hola! hommes de Dieu, apaisez vos plaintes; bientôt vos travaux prendront fin, et vous aurez part au repos de vos compagnons. Ces paroles les remplirent d'une sainte horreur mêlée de joie et d'étonnement, et leur firent poursuivre leur chemin avec un certain transport et ravissement d'esprit. Arrivés qu'ils furent au Mont-Senar, les voilà tous deux saisis d'une petite fièvre, et dans peu d'heures appelés au ciel pour y recevoir, en la compagnie de leurs frères, la récompense de leurs travaux. Ce fut l'an douze cent septante et un, et le propre jour qu'ils moururent, le Bienheureux Philippe de Tudert vit que l'on présentait à la Sainte Vierge deux lis fort fraîchement cueillis, qu'il expliqua aussitôt des deux Pères sus-nommés, suivant la vision que j'ai rapportée au premier Traité (1), et le lendemain matin donna avis à ses

(1) Cap. 12. §. 7.

frères de leur mort, que l'on trouva être arrivée à la même heure qu'elle lui avait été figurée.

*Le Bienheureux Philippe de Tudert.*

IX. Je ne dois pas oublier le Bienheureux Philippe de Tudert, bien qu'il n'ait pas été des sept premiers de l'Ordre, il a néanmoins mérité le titre de Fondateur, ainsi que j'ai dit ailleurs (1), à cause des grandes choses qu'il a faites pour la confirmation et pour l'avancement du même Ordre. Ce Saint personnage ayant appris de la part de la Sainte Vierge le jour de son trépas, qui devait être le jour même de sa triomphante Assomption, s'achemina vers Tudert, ville de la Marche d'Ancône, d'où il a toujours retenu le nom, et où il avait appris qu'il devait trépasser. Le peuple dévot de cette ville, là ayant senti le bruit de son arrivée, lui alla au devant en triomphe, comme à un Prophète, avec des rameaux d'olivier et des Pœans d'allégresse. Mais, l'humble serviteur de Dieu esquiva dextrement cette rencontre, choisissant un autre chemin, sur lequel Dieu lui fit la grâce de toucher si vivement au cœur deux courtisanes, qu'elles se rendirent à la vue de la beauté de la chasteté qu'il leur fit apercevoir. La veille de l'Assomption, il pensa fendre les cœurs de tous ceux qui l'étaient venu visiter, à force de sentiments de piété et de contrition qu'ils eurent en voyant un homme si saint fondre en larmes et en regrets comme s'il eût été le plus grand pécheur du monde. Ce même jour là il reçut le sacré viatique avec tant de dévotion, qu'il semblait déjà avoir part au contentement des âmes bienheureuses; il prédit aussi plusieurs choses à venir, et ayant donné la paix à tous les assistants, il les fit retirer. Le lendemain, qui était le jour du glorieux décès de sa très douce Mère, étant venu, et les frères assemblés autour de lui ayant récité diverses prières sortables à l'état où il était pour lors, l'on ouït une voix qui l'invitait à partir, disant: Sus, mon bon et fidèle serviteur, puisque vous avez fidèlement gouverné le peu que je vous avais confié, je vous vais mettre en main de grands biens, entrez en la joie de votre Seigneur; voix qui ne fut pas si tôt finie, qu'il rendit son bienheureux esprit à Dieu.

(1) Tract. 1. cap. 12. §. 7.

*Le Bienheureux Joachim. — Marin.*

X. Joignons à ceux-ci le Bienheureux Joachim, natif de la ville de Sienné en Toscane, lequel ayant toujours été très dévot à la MÈRE DE DIEU, et s'étant accoutumé dès son bas âge de l'aller saluer trois fois le jour devant son Image de l'Annonciade, et de jeûner à son honneur le Samedi au pain et à l'eau, ayant par elle été averti de quitter ce qu'il possédait au monde, et d'entrer en l'Ordre de ses serviteurs, ayant mérité de jouir quatre diverses fois de son apparition, et ayant laissé à tout son Ordre infinis exemples de vertus qu'il pratiqua l'espace de trente-trois ans qu'il y vécut, enfin étant en l'Eglise de Sienné le Vendredi Saint, lorsque l'on chantait les paroles de la passion : *Et inclinato capite tradidit spiritum*, il fut averti que l'heure de son trépas approchait. Peu après toute l'Eglise fut remplie d'une clarté extraordinaire, laquelle venant à disparaître, le Bienheureux Joachim cessa de vivre en terre, afin d'aller jouir au ciel de la vue de son bien-aimé Sauveur et de sa très heureuse Mère.

XI. Puisqu'à un autre sujet (1) je dois mettre en avant l'admirable invention de s'offrir à la Sainte Vierge en titre de servitude perpétuelle que l'amour suggéra au Bienheureux Marin, frère du Cardinal Pierre Damien, je mettrai ici par avance le récit de son glorieux trépas, qui est rapporté par le même Pierre Damien (2), et confirmé par l'autorité de quelques témoins irréprochables. Cet insigne serviteur de la Vierge étant conduit à l'extrémité de sa vie par les lentes rigueurs d'une fièvre hectique, peu de temps avant que de mourir, environné de ses parents et amis, commença premièrement de sourire, puis il se mit en une posture pleine d'honneur et de respect, et après, se tournant devers ceux qui étaient pour lors en sa chambre : Quoi, ne vous lèverez-vous pas, leur dit-il, pour faire la révérence à la MÈRE DE DIEU, ma Reine et ma bonne Mère ? Et incontinent, s'adressant à la Bienheureuse Vierge, il lui dit : Comment donc, Princesse de la terre et du ciel, daignez-vous faire cette faveur à votre pauvre serviteur que de le visiter avec tant de douceur et de majesté ? Mais, puisque vous m'avez voulu gratifier de cette visite, je vous supplie très humblement de ne me pas quitter sans m'avoir départi votre sainte bénédiction, et donné as-

(1) Tract. 4. cap. 4.

(2) Opusc. 33. cap. 4.

surance que la lueur de votre sainte face, laquelle j'ai mérité de voir avant ma mort, me préservera des ténèbres éternelles. Comme il achevait ces paroles, l'Archiprêtre Damien, son frère aîné, arriva, lequel le venant visiter à la sortie du divin service, s'enquit d'abord de l'état de sa santé. Le malade, au lieu de répondre à ce dont il s'enquérât, se prit à lui faire ses plaintes du peu de dévotion des assistants, qui n'avaient pas daigné se lever à l'arrivée de l'Impératrice du ciel, nommément de l'insensibilité d'un certain riche marchand, nommé Bonizo, qui était demeuré assis pendant tout le temps qu'elle avait honoré la chambre de sa céleste présence. Bonizo lui ayant dit que la force du mal le faisait rêver : Rien moins, repartit Marin, c'est en quoi vous vous trompez grandement. Sait-on pas bien que ceux qui sont atteints du mal dont je meurs, ne sont nullement sujets à extravaguer ? C'est vous-même, qui flattez avec cette échappatoire la dureté de votre cœur, que vous feriez bien mieux d'amollir. Je le dis de rechef du meilleur de mes sentiments, puisque je suis pressé pour votre bien de publier les merveilles du ciel, que ma bonne Mère et la Reine des Anges a bien daigné me réjouir de la vue de sa divine face, et que, m'ayant béni et convié de la suivre, elle a tout aussitôt disparu. Après ce peu de mots, Marin cessa de vivre, et laissa les assistants comblés d'étonnement et de joie.

*Dom Israël, frère de Sainte Brigitte.*

XII. Je ne serais pas sans reproche si j'avais passé sous silence la douce mort du très dévot et très courageux Israël de la maison de Suède, et frère de la Bienheureuse Sainte Brigitte. Ce grand homme (1) ayant été choisi par la MÈRE DE DIEU pour être Général de l'armée que le Roi de Suède dressait contre les Infidèles, reçut un renfort du ciel par l'entremise de la même Vierge, laquelle promit à Sainte Brigitte, sa sœur, qu'elle lui servirait de conductrice, et qu'elle rendrait son nom honorable tant au ciel comme en la terre, de sorte que tous seraient contraints de confesser qu'il se serait généreusement porté à cette entreprise, et qu'il aurait servi Dieu fidèlement. Elle ajouta qu'elle aurait bon soin de lui, et qu'elle

(1) Revel. S. Brigittæ, lib. 6. cap. 95,

l'attirerait à soi par un chemin auquel il ne pensait pas, mais qui serait le plus convenable à son salut. Ce qu'elle n'accomplit pas moins fidèlement qu'elle l'avait véritablement promis. Car comme il fut sorti avec son armée pour aller battre les Infidèles, ennemis de Dieu et de son saint nom, au bout de quelques années, il arriva en une ville d'Allemagne appelée Riga, où il tomba malade, et ayant, par un instinct secret, connu qu'il n'en relèverait pas, il se rendit à l'Eglise avec quelques-uns de ses gens, et là, s'étant humblement prosterné devant une statue de la Bienheureuse Vierge, fort renommée à cause de divers miracles qui s'y faisaient, il tira de son doigt une riche bague, et, la mettant en celui de sa très douce Mère, il lui dit : Vous êtes ma Dame et ma Maitresse, qui m'avez, par mille traits de douceur, baillé des marques irréprochables de votre amour, de quoi je ne veux autre témoin que vous-même; c'est pourquoi je me jette corps et âme entre les bras de votre amoureuse providence, et vous supplie, en cette mienne nécessité, de prendre un soin particulier du plus chétif, mais du plus affectionné de vos serviteurs. Cela dit, il s'en retourna au logis, où, s'étant armé des saints sacrements de l'Eglise, il décéda avec des sentiments de piété si rares, que tous les assistants en demeurèrent édifiés et ravis. Environ le même temps, la glorieuse Vierge apparut à Sainte Brigitte, et lui donna avis du trépas de son bon frère, l'assurant qu'il n'avait pas été du nombre de ceux qui l'aiment d'un cœur mi-partie, mais qu'il l'avait affectionnée de toute l'étendue de ses affections, en signe de quoi elle avait reçu l'anneau qu'il lui avait présenté. Au reste que ce n'avait pas été sans une très spéciale providence qu'il était mort hors de son pays, mais qu'elle en avait ainsi disposé, à ce que les larmes et les blandices des siens ne lui amollissent le cœur et ne l'empêchassent de quitter le monde avec toute la générosité qui est propre à un Chevalier Chrétien.

*Saint Dominique.*

XIII. Qui oserait jamais espérer de recevoir quelque douceur de la Sainte Vierge en ce mauvais pas, si elle avait laissé le Bienheureux Dominique, l'un de ses plus affidés serviteurs, sans lui faire sentir quelque effet de sa nonpareille bonté? Nous

apprenons de Saint Antonin (1) qu'elle se trouva à sa mort avec son Bien-aimé Fils, et qu'à la même heure qu'il passa de cette vie à l'autre, le Prieur du Couvent de Bresse, nommé Guala, qui depuis fut pour ses mérites fait Evêque de la même ville, homme spirituel et dévot, sortant de l'oraison, fut surpris d'un sommeil fort doux et léger pendant lequel il vit une ouverture au ciel, par laquelle on faisait passer deux échelles blanches comme neige. Le Sauveur du monde en tenait une, et la Bienheureuse Vierge l'autre; et le long de l'une et de l'autre, il ne voyait que Bienheureux Esprits sans cesse monter et descendre. Au-dessus des deux, il aperçut un Religieux en habit de Saint Dominique, assis dans une belle chaire, sans toutefois le pouvoir connaître, à cause qu'il avait le visage voilé. Le Sauveur et sa sainte Mère tiraient en haut ces deux échelles, et avec elle celui qui y était assis, et comme elles eurent passé l'ouverture, le ciel se ferma et la vision disparut. Depuis, en rapportant le temps, on trouva que c'était la même heure en laquelle ce Bienheureux Patriarche était passé à une meilleure vie.

*Saint Antonin.*

XIV. La raison veut que nous joignons à ce grand Père quelques-uns de ses enfants. Le Saint Archevêque de Florence, de qui je viens de parler, sera le premier. Il est récité en sa vie, que comme il luttait avec la mort, la Sainte Vierge lui apparut et lui releva le courage; et que la voyant, il lui dit ces belles et douces paroles avec lesquelles la Sainte Eglise a coutume de la saluer, lui disant amoureusement : Sainte et Immaculée Virginité, je ne sais avec quelles louanges je pourrais exprimer votre gloire.

*Saint Hyacinthe.*

XV. Le second sera le Bienheureux Saint Hyacinthe, qui fut mis au nombre des Saints par le Pape Clément VIII, le dix-septième d'avril de l'an mil cinq cent nonante-neuf. Il était si avant es bonnes grâces de la Sainte Vierge, qu'elle lui engagea un jour solennellement la parole, ainsi que je l'ai dit ailleurs (2), qu'il ne demanderait rien à son Bien-aimé Fils qu'il n'obtînt par son

(1) Parte 3. tit. 4. 23. cap. 4. §. 14.

(2) Cap. 4. §. 4.

entremise. Elle l'appela de ce monde le propre jour de son Assomption, pour le rendre participant de l'honneur qu'elle reçoit au ciel ce jour-là, et le consola de sa présence avant sa mort. Au même temps qu'il rendit l'âme, une sainte fille vit une grande troupe de Vierges, au milieu desquelles celle qui paraissait être la Reine des autres, tenait un Religieux de Saint Dominique par la main, et entonnait d'une voix très agréable ce motet : Je monterai à la montagne de la myrrhe et à la colline de l'encens avec le Bienheureux Hyacinthe. Et comme elle eut demandé à un Ange qui était cette grande Dame, et qui était le Religieux qu'elle conduisait, il lui donna cette réponse : C'est la Mère de miséricorde, laquelle conduit dans le ciel le Bienheureux Hyacinthe.

*Le Bienheureux Albert le Grand.*

XVI. Le troisième sera le Bienheureux Albert-le-Grand, duquel j'ai rapporté la douce et agréable mort, traitant des favoris de la Vierge, au chapitre quatrième de ce Traité (1).

*Le Bienheureux Dominique le Portugais.*

XVII. Le quatrième sera le Bienheureux Dominique, Portugais, Religieux d'une extraordinaire vertu, lequel décéda l'an mil trois cents. Les Pères de l'Ordre étant assemblés en un Chapitre Provincial, il leur fit toutes les instances possibles afin d'être déchargé de l'office de Prieur; mais l'opinion qu'ils avaient conçue de sa vertu les fit résoudre à tenir bon et à le presser fortement de ne pas secouer le joug que Dieu lui avait mis sur les épaules. Et va-t-il ainsi, dit Dominique, ils ne veulent donc pas prendre compassion de moi; et moi je leur donne assurance que devant qu'il soit beaucoup de jours, le Prince des Pasteurs en aura pitié, et qu'il me fera quitte de la vie aussi bien que de la charge. La chose advint comme il l'avait prédite. Car à peu de temps de là il devint malade, et dans quelques jours il mourut. La Sainte Vierge lui apparut avant sa mort, tenant son Fils entre ses bras, et l'ayant encouragé à franchir ce dernier passage, le bénit, puis disparut. Etant décédé, il visita l'un de ses frères Religieux, et l'assura qu'il vivait en Dieu et avec Dieu.

(1) §. 2



*François Retza.*

XVIII. Le cinquième sera François Retza, Recteur de l'Université de Vienne, en Autriche, de qui Jean Nider écrit qu'il ne lui souvient pas d'avoir jamais connu une personne plus affectionnée au service de la Sainte Vierge, qu'il n'était. Jamais il n'entendait prononcer le doux nom de Marie, et ne passait devant aucune image de la Vierge, qu'il ne dît l'*Ave Maria*. Tout ce qu'il lirait de revenu, tant de sa charge de Recteur que de sa Régence, il l'employait à la réfection des Monastères ou des Eglises dédiées à la très sacrée Vierge. Quand il enseignait le samedi, il ne manquait jamais d'employer au moins la moitié de sa leçon ès louanges de la même Vierge; ce qu'il faisait avec tant d'ardeur et de sentiment, que pour l'ordinaire il fondait en larmes. Il employa douze ans entiers à expliquer en ses sermons les livres de la Sapience de Salomon, pendant lesquels il avait toujours en bouche ces paroles du même livre (1) : Ses fruits sont purs et excellents, et jamais il ne rencontrait occasion de parler de la Sainte Vierge (ce qui lui était fort aisé), qu'il ne s'étendît sur les Grandeurs de cette incomparable Princesse. Il a laissé trois gros volumes sur le *Salve Regina*. Toutes et quantes fois qu'il quittait un livre pour en prendre un autre, ou qu'il passait d'une place à autre, il récitait l'*Ave Maria*. Qu'attendez-vous d'une telle vie et d'une si grande cordialité envers la Sainte Vierge, sinon une fin qui soit digne de l'affection de la Mère et de la dévotion du fils? En effet, elle fut telle; car ayant passé quatre-vingt et quatre ans en une souvenance presque continuelle de sa bonne Mère, il rendit l'âme entre ses bras le propre jour qu'elle naquit en terre, et il chantait le *Salve Regina* avec tant de douceur et d'allégresse, qu'il semblait un cygne mourant. Tous ceux qui assistèrent à sa mort furent comblés de joie et de consolation, le voyant jouir dès cette vie des avant-goûts du Paradis.

*Le Bienheureux Jacques Bianqui.*

XIX. Le sixième sera le Bienheureux Jacques Bianqui, Toscan, qui mourut l'an mil trois cent et un. C'est celui de qui on raconte que la même nuit qu'il naquit l'on vit trois Lunes au ciel, et

(1) *Primi et purissimi fructus ejus.*

qu'au milieu de chacune l'on aperçut la figure d'un Religieux de Saint Dominique. Sur l'entrée du jour suivant, il y eut un jeune garçon inconnu, lequel courant le long de la ville, invitait les petits enfans d'aller à l'école. Et comme on lui eut demandé pourquoi il tenait ce propos : Pour autant, disait-il, que cette nuit il est né des maîtres au monde qui s'apprentent pour enseigner. Il eut une dévotion fort remarquable envers la Sainte Vierge, laquelle pour lui témoigner qu'elle lui était agréable, lui apparut huit jours devant sa mort, et l'assura qu'au bout des huit jours il mourrait, et qu'elle se présenterait à lui de rechef pour l'animer à ce combat, ainsi qu'elle fit.

*Sainte Marguerite de Hongrie.*

XX. La septième sera la Bienheureuse Sainte Marguerite, fille de Bela, Roi de Hongrie, de la dévotion de laquelle j'ai déjà parlé ci-devant. Cette admirable Princesse étant presque réduite à l'extrémité de maladie, la Sainte Vierge vint à elle accompagnée d'une troupe innombrable de Saints et de Bienheureux Esprits, et après l'avoir saluée, lui mit la couronne sur la tête. Elle vit au même temps une échelle qui donnait jusque dans le ciel, par laquelle il lui sembla que la Sainte Vierge montait, et qu'elle la suivait pas à pas avec une allégresse indécible, à cause de la couronne de gloire qu'elle portait dessus sa tête.

*Sainte Aldegonde.*

XXI. Donnons à cette Religieuse Princesse une compagne qui soit aussi de sang royal. C'est la Bienheureuse Sainte Aldegonde, Abbessse de Maubeuge en Hainault, laquelle sera aussitôt suivie de quelques autres vierges de pareil mérite et de même affection qu'elle envers la glorieuse Vierge. Cette sainte âme ayant toute sa vie eu un cœur plein de tendresse et d'amour envers la Reine des Anges, reçut un témoignage de sa douceur maternelle environ cinq jours avant sa mort. Car la Bienheureuse Sainte Waltrude sa sœur étant élevée en une très haute contemplation, vit venir la glorieuse Vierge avec une troupe de Saints à la chambre de Sainte Aldegonde, et lui faire diverses caresses; après lesquelles l'ayant invitée à la suivre, elle la conduisit dans le ciel avec une réjouissance nonpareille. La grâce et

la sérénité qu'elle aperçut toujours dès lors sur le visage de sa chère sœur, lui fut une marque assurée de la vérité de la vision qu'elle avait eue.

*Sainte Marie d'Oignies.*

XXII. Pendant une longue maladie dont la Bienheureuse Marie d'Oignies fut atteinte devant sa mort, le Sauveur et sa très Sainte Mère la visitèrent fort souvent. Les Anges étaient d'ordinaire à ses côtés, la levant quand il en était besoin, et puis la remettant dans son lit. Quelque temps avant son décès, remplie d'une joie indicible, elle se prit à chanter le *Magnificat* à l'honneur de la Reine des Anges, et sans doute que les Bienheureux Esprits qui étaient là présents furent aussi de la partie. Le temps de partir s'approchant, le Sauveur l'avertit de faire apprêter ce qu'il fallait pour l'extrême-onction, et y voulut être présent avec sa Bienheureuse Mère et ses saints Apôtres. En outre il lui fit la faveur de mettre de ses propres mains une belle croix à ses pieds, afin qu'elle y tînt ses yeux attachés. Bref, avec cette même troupe, il la conduisit dans le ciel, où elle fut reçue avec triomphe et mise au rang de ses épouses.

*Sainte Claire.*

XXIII. Sainte Claire, la chère fille du Bienheureux Saint François, et la première plante du beau verger des pauvres Dames, d'où tant de saintes âmes ont été tirées pour être transplantées dans le ciel, ayant, à l'exemple de son bon père, aimé la glorieuse Vierge aussi tendrement qu'il se peut, mérita par ses bons services de la voir et d'être consolée d'elle avant sa mort. Elle la vint voir accompagnée d'une grande troupe de vierges, qui toutes étaient revêtues de robes blanches et avaient des couronnes de fin or sur leurs têtes. La glorieuse Vierge était au milieu d'elles ainsi que leur Impératrice, avec un diadème impérial éclatant en pierres précieuses. De son visage sortait une si grande splendeur qu'elle surpassait celle du soleil. En cet état elle s'approcha de l'humble servante de Dieu, et l'ayant étroitement embrassée, lui bailla le baiser de paix, et lui remplit le cœur d'une force et d'une consolation toute céleste. Toutes les vierges qui la suivaient se rangèrent autour de son lit et le cou-

vrèrent d'un drap d'or, comme étant le lit de l'Epoux qui devait bientôt venir voir son Epouse et la conduire dans le ciel.

*Sainte Lutgarde.*

XXIV. La Bienheureuse Sainte Lutgarde, qui mourut le premier Juillet de l'an douze cent quarante-six, mérita aussi la même grâce avant son glorieux trépas. La Sainte Vierge étant accompagnée du Bienheureux Précurseur Saint Jean-Baptiste, la convia aux joies du Paradis, lui disant : C'est assez demeurer en terre, les Bienheureux Esprits vous attendent et se réjouissent déjà de vous voir là-haut avec eux.

*Sainte Claire de Montfaucon.*

XXV. Sainte Claire de Montfaucon, qui mourut soixante-deux ans après elle, reçut encore la même faveur, quoique en une manière différente. Un Ange l'étant venu visiter en sa dernière maladie de la part de la Reine du ciel, elle prit l'assurance de lui dire qu'elle le priait humblement de vouloir faire entendre à sa très aimable Princesse qu'elle languissait désormais en cette vallée de misères, parlant qu'il lui plût la retirer auprès de soi, afin d'avoir plus de moyen de la bénir à jamais avec son bien-aimé Fils. La Mère de douceur ouït aussitôt sa prière; mais avant qu'elle rendît l'âme, elle vit encore le ciel ouvert, et la Sainte Vierge qui l'attendait avec un désir incroyable de la faire bientôt jouir du bonheur des noces du céleste Epoux.

*La Bienheureuse Dorothee, Polonaise.*

XXVI. Voici venir après ces Vierges quelques veuves de rare et extraordinaire vertu, dont la première sera la bienheureuse Dorothee, Polonaise, qui mourut le onzième Septembre de l'an treize cent nonante-neuf. Cette sainte âme eut toute sa vie une dévotion incroyable envers la glorieuse Vierge, dont un seul effet fut que depuis l'âge de sept ans elle jeûnait tous les Samedis au pain et à l'eau jusqu'à l'extrême vieillesse. La Mère d'amour lui apparut un jour, et l'ayant encouragée à continuer en l'exercice de la vertu, elle tira tant de profit de cette visite, que de là en avant ce fut une chose merveilleuse de l'avancement qu'elle fit. Car jaçoit qu'elle vécut en une contrée où les froidures sont extrêmes, néanmoins elle ne porta jamais qu'une

simple robe avec un petit mantelet; et l'ardeur qui l'embrasait au dedans était telle que souvent au milieu de l'hiver on la voyait suer à grosses gouttes. Ce même feu qui la consumait intérieurement faisait qu'elle ne sentait pas seulement les plus grandes chaleurs de l'été. Un jour de Sainte Agathe, le Sauveur la vint visiter avec sa glorieuse Mère, ainsi qu'elle était travaillée d'un mal de cœur si furieux qu'il la réduisait aux abois. Néanmoins, pour tout rafraîchissement, il prit cinq flèches bien aiguës, et les lui plantant dans le cœur, il lui dit : Dorothee, ma chère fille, je veux que comme j'ai souffert pour toi, ainsi tu endures pour moi. En sa dernière maladie, ils la vinrent encore visiter, et le Sauveur lui fit la faveur de lui donner son sacré corps de ses saintes et divines mains.

*Sainte Brigitte.*

XXVII. La Bienheureuse Sainte Brigitte ayant été travaillée l'espace d'une année entière d'une fièvre et d'un mal d'estomac, fut visitée du Sauveur du monde et de sa très sainte Mère. Le Sauveur vint expressément pour mettre fin à ses travaux et pour accomplir la promesse qu'il lui avait faite qu'elle mourrait Religieuse et Mère du Monastère de Washen, qu'elle avait fondé. Il reçut lui-même ses vœux, et la revêtit invisiblement de l'habit que par son ordonnance elle avait fait prendre à ses filles, ajoutant de plus qu'il entendait que son corps fût transporté de Rome au Monastère de Washen. Le jour auparavant, qui fut le sixième (1) avant sa mort, la Sainte Vierge l'avait visitée et lui avait donné avis de ne se pas arrêter au discours des Médecins, qui l'assuraient qu'elle ne mourrait point de cette maladie là, et de ne se pas mettre en peine de prolonger sa vie plus long-temps avec des médicaments corporels, d'autant qu'elle la finirait bientôt pour aller prendre possession d'une meilleure et éternelle.

*Sœur Marie de l'Incarnation.*

XXVIII. Sœur Marie de l'Incarnation, Religieuse converse du Mont-Carmel et Fondatrice des Carmélites en France, qui mourut à Pontoise le dix-huitième avril de l'an mil six cent dix-huit, avait eu trop de rapport à la glorieuse Vierge durant sa

(1) Revel. Extravagant. cap. 78.

vie, pour ne point avoir de part à ses douceurs avant sa mort. Pendant sa dernière maladie, elle fit peindre au pied de son lit une Image de Notre-Dame, qui lui fut une vive source de mille consolations. On la vit par diverses fois fondre en larmes de dévotion en la regardant; et la force de ces célestes sentiments passait jusqu'à son visage qui en demeurait enflammé, et ses yeux étaient tout étincelants. Au plus fort de ces extases, elle parlait si hautement et si efficacement des grandeurs et des excellences de cette Divine Princesse, qu'il était aisé à connaître où elle puisait ses discours. Bref, le seul aspect de cette Image réjouit tellement son cœur parmi ses extrêmes souffrances, qu'elle pria instamment la Mère Prieure de Pontoise qu'aucune Religieuse ne mourût en la maison, à qui on ne la présentât en pareille extrémité.

*Ferdinand, Prince de Portugal.*

XXIX. Donnons place parmi tant de belles et saintes âmes à Ferdinand, Prince de Portugal, l'un des plus beaux lis de la Cour sainte. Il mourut le cinquième jour de juin de l'an mil quatre cent quarante-trois, et en sa vie et en sa mort il fit paraître qu'il n'avait rien plus à cœur que le service de la Sainte Vierge. Tous les Samedis de l'année et toutes les veilles de ses fêtes, il jeûnait au pain et à l'eau, outre les veilles des solennités de Notre-Seigneur et de onze Saints, à qui il avait la spéciale dévotion. Quelque temps avant de mourir, il vit une glorieuse Vierge sur un trône fort élevé, entourée d'un grand nombre de Saints et de Bienheureux Esprits. L'Archange Saint Michel, à qui il était fort dévot, était l'un des principaux, lequel se prosternant devant la Sainte Vierge, la supplia très humblement d'affranchir ce sien serviteur des misères de cette vie, et de le mettre en leur compagnie. A peine avait-il achevé, que Saint Jean l'Évangéliste lui fit la même prière, ajoutant qu'il était digne d'être admis aux noces de l'Agneau, puisque la robe de son âme n'avait jamais été salie d'aucune faute criminelle, et que si on le laissait plus long-temps parmi la malice du siècle, il pourrait bien déchoir de l'état auquel jusqu'alors elle l'avait si soigneusement maintenu. La Sainte Vierge n'avait garde de refuser une si juste demande que deux des plus grands Princes du ciel lui faisaient en faveur d'un sien nourrisson. Au même

instant, elle jeta sur lui une œillade plus que maternelle, et promit solennellement à toute cette compagnie qu'avant la fin du jour il se trouverait avec eux. Dès lors, ce Prince, uniquement chéri de Dieu et digne de l'affection de tous les hommes, ne cessa d'implorer l'assistance, tant de la glorieuse Vierge, que de ses autres tutélaires, jusques à ce qu'il rendit l'esprit entre les mains de celle qu'il avait si cordialement aimée.

*Le Père Félix, Capucin.*

XXX, Mettons en suite de ce grand Prince un simple Religieux, mais autant riche de vertus et de mérites, qu'il était pauvre de moyens : c'est le Bienheureux Félix, Capucin, qui mourut à Rome le dix-huitième jour de mai de l'an mil cinq cent quatre-vingt sept. Sa dévotion envers la Vierge était si connue en toute la ville de Rome, qu'on le prenait communément pour l'un de ses plus fidèles serviteurs. Outre un carême particulier qu'il faisait à son honneur depuis l'octave des Saints Apôtres, Saint Pierre et Saint Paul, jusqu'à l'Assomption, à l'imitation de son Père Saint François, il jeûnait au pain et à l'eau toutes les veilles de ses fêtes, lesquelles il célébrait d'ordinaire avec tant de piété, que les marques qu'il en donnait au dehors faisaient assez paraître la joie qu'il sentait au fond de son âme. Allant demander l'aumône (ce qu'il a fait l'espace de quarante ans entiers jusqu'à l'extrême vieillesse), on ne le voyait point autrement que le chapelet à la main, lequel il récitait le long des rues aussi dévotement qu'il eût fait en sa cellule ou à l'Eglise. Et parfois les célestes ardeurs qui lui embrasaient la poitrine étaient si grandes, qu'il était contraint d'interrompre cet exercice de piété. Il lui arriva un jour entre autres de sentir une si grande violence de ce feu céleste et divin, qu'il courut droit au grand autel prier la glorieuse Vierge de lui vouloir donner son fils afin d'apaiser ces ardeurs. Elle lui apparut aussitôt et le lui mit entre les mains : ce qui lui causa tant de douceur, qu'il craignait que son cœur ne fondît. En la maladie dont il mourut, elle lui fit la faveur de le venir visiter, et de l'assurer que ses travaux avaient pris fin, et que le temps était venu auquel il devait aller prendre possession de la gloire qu'elle lui avait procurée, et la bénir éternellement avec son bien-aimé Fils. S' imagine qui pourra le contentement qu'il reçut de cette agréable

nouvelle, et combien elle lui servit pour se disposer à prendre l'essor vers le ciel.

*Le Père François Suarez. — Le Père François Costère.*

XXXI. Je crois avoir quelque obligation à la douce mémoire des Pères François Suarez et François Costere, et d'Alphonse Rodriguez, que j'ai mis ci-dessus au nombre des plus affectionnés serviteurs de la Bienheureuse Vierge que notre petite Compagnie ait envoyés au ciel. La Mère d'amour ne manqua pas de leur faire sentir à la mort combien leurs bons et fidèles services lui avaient été agréables. Car, pour ce qui touche le Père Suarez, il rendit l'âme parmi de si grands et si extraordinaires sentiments de tendresse et de joie, qu'il ne se pouvait contenter de répéter que jamais il n'eût cru que la mort fût si douce et si aisée comme il l'expérimentait alors ; ce qui lui faisait redire fort souvent ces paroles du Roi Prophète : J'attends avec une sainte impatience, mon Dieu et mon Seigneur. O Dieu des vertus ! que mon âme est éprise de l'amour de vos Tabernacles ; et d'autres semblables aspirations qui témoignaient assez l'affection de son cœur languissant. Quant au Père Costere, pendant qu'on lui administrait les derniers Sacrements, il s'écria fort souvent : Oh ! quelle joie ! oh ! quel contentement ! Après qu'il les eut reçus il se fit lire le psaume *Qui habitat*, où sont déchiffrés les admirables traits de l'adorable providence de Dieu sur ceux qui savent ce que c'est que de s'y confier entièrement, et à mesure que l'on prononçait chaque verset, il assurait que tout ce qui y était contenu s'était accompli en lui. Quand l'on fut arrivé à ces mots : Je le remplirai de longues années ; ceci s'est vérifié en moi, dit-il, qui ai vécu par la miséricorde de Dieu l'espace de quatre-vingt huit ans, sans nulle sorte d'incommodités. A ces dernières paroles qui portent : Je lui montrerai mon salutaire ; voilà ce qui me reste, dit-il, et ce que j'attends en bonne dévotion. Et comme quelqu'un des assistants eut ajouté que Dieu lui octroierait encore cette faveur là pour le comble de toutes les autres : Je n'en doute nullement, répartit-il. Ainsi ce bienheureux serviteur de la Vierge rendit l'âme parmi ces douceurs et parmi les embrassements invisibles de la Mère de Bonté. Alphonse Rodriguez ayant passé toute sa vie dans les pénibles exercices d'une très amère souffrance, et nommément



les sept dernières années de sa vie, reçut finalement en don de sa très aimable Mère trois jours de sérénité après une si longue tempête. Car, pendant tout ce temps là, il fut ravi en une très douce extase, qui le changea quasi en Ange, tant il était beau et vermeil. Au bout des trois jours il ouvrit pour la dernière fois les yeux clairs et brillants comme deux étoiles, et baisant amoureusement le Crucifix, il ne fit que dire : Ah, Jésus ! et avec ces paroles il rendit à Jésus et à Marie, qu'il appelait ses très douces amours, son bienheureux esprit déjà tout confit ès douceurs du Paradis.

XXXII. Bref, je le dis encore une fois, parce qu'on ne le saurait dire trop souvent, que c'est une faveur qui ne peut être pénétrée çà-bas, de prendre la mort en gré avec toutes ses appartenances, lorsque les autres se démènent et s'impatientent à force d'ennuis et de chagrins, et de s'en aller en riant pendant qu'ils frémissent d'horreur ; de chanter tandis qu'ils se lamentent ; d'avoir l'esprit gai et le visage serein à mesure que tout leur fait peur, et que les appréhensions les défigurent. Mais bientôt ces belles âmes auront d'autres yeux et d'autres lumières pour voir les obligations infinies qu'elles ont à la Reine du ciel, et d'autres sentiments pour l'en remercier à jamais.

§. III. — Comme la Sainte Vierge prépare les siens contre la surprise et l'incertitude de la mort.

I. Mourir, c'est une chose nécessaire, et un arrêt écrit à pointe de diamant ; c'est, si vous voulez, le commencement du bonheur de l'homme et la sortie des misères de cette vie. Mais au moins s'il savait le jour de son départ, cette connaissance lui pourrait servir à prendre le temps convenable pour donner congé à tous les autres soins afin de dresser ses comptes et d'être prêt lorsque sa dernière heure sonnerait. Car enfin que revient-il à Dieu de nous surprendre, et de venir comme le larron pendant la nuit, lorsque nous y pensons le moins ? quel avantage tire-t-il de notre perte et du malheur qui nous arrive pour avoir été pris au dépourvu ?

II. Ainsi va discourant l'esprit humain à courte vue sans porter sa pensée plus loin ; mais Dieu, dont l'infinie sagesse et l'adorable providence a bien d'autres ressorts, prétend par cette incertitude, non pas nous surprendre (car cela répugne à sa dé-

mesurée bonté), mais bien nous tenir toujours dans les bornes de notre devoir et du respect que nous devons à sa Majesté. Cette bride est tout-à-fait nécessaire aux méchants, qui ne mettraient jamais fin à leurs offenses s'ils avaient le temps de leur vie limité, et la connaissance qu'ils auraient de leur dernière heure ne produirait autre effet en eux qu'une licence effrénée de se porter à toute sorte de péchés, avec une vaine espérance de se convertir à Dieu sur le dernier moment. Quant aux gens de bien, il leur suffit de savoir que c'est leur Père qui l'a ainsi ordonné; ils sont toujours prêts à partir quand il lui plaira, ils disent avec le saint homme Job : Vous m'appellerez et je vous répondrai; vous me tendez la main comme un bon père, et je me mettrai en devoir de vous suivre comme un fils très obéissant. Il ne se peut faire qu'une telle soumission au bon plaisir de Dieu ne lui soit merveilleusement agréable et très utile à ceux qui la pratiquent.

III. Quoi qu'il en soit, la Mère d'amour met bon ordre que les siens ne soient jamais surpris. Car à bonne heure elle imprime en leurs âmes la maxime fondamentale de l'état spirituel, que pour chose du monde il ne faut vivre un seul moment au point où l'on ne voudrait pas mourir. Elle leur donne une certaine tendresse de conscience qui ne peut long-temps compatir avec le péché; et comme elle s'est chargée de les acheminer à leur fin avec des moyens convenables pour l'obtenir, à mesure qu'ils en approchent davantage elle redouble ses faveurs, elle augmente la lumière intérieure qu'ils ont, elle réveille leur ferveur et leur donne des avertissements secrets du changement qui se doit faire en eux. Et pour le regard de ceux qui sont à elle par une affection fort particulière de sa part et de la leur par un cordial amour et par une entière confiance, je crois fermement qu'il y en a fort peu qu'elle n'avertisse auparavant du temps de leur départ, ou du moins qu'elle ne leur en donne des sentiments. Les précédents chapitres, où j'ai recueilli les diverses faveurs qu'ils ont reçues d'elle, en fourniront plusieurs exemples, et j'aurais ici le moyen d'en produire une grande quantité : en voici quelques-uns pour la consolation des fidèles serviteurs de cette très aimable Princesse.

*Musa.*

IV. Saint Grégoire raconte en ses Dialogues (1) qu'il y eut une jeune fille nommée Musa, à qui la MÈRE DE DIEU apparut suivie d'une grande troupe de filles habillées de blanc, et, comme il semblait, d'un même âge. En cet état elle demanda à Musa si elle ne voulait pas être des leurs, et si elle désirait se ranger à son service avec les autres. La jeune fille répond que c'est tout son désir, puisqu'elle lui en présente l'honneur. Et moi aussi je le veux, dit la mère de douceur, à la charge que désormais votre manière de vivre soit plus sérieuse qu'elle n'a été ci-devant, et que vous disiez adieu à toute légèreté. Je vous donne trente jours pour en faire l'essai, et assurez-vous que dans ce temps là je vous recevrai à ma compagnie si vous gardez ce que je vous dis. La fille ne manqua point de faire entendre à ses parents ce qu'elle avait vu et ouï, et de là en avant elle leur donna tant de satisfaction par la bienséance de ses actions et par la gravité de ses mœurs qu'ils ne pouvaient assez admirer un si notable changement. Au vingt-cinquième jour la voilà surprise d'une petite fièvre qui la tint jusqu'au trentième. Ses discours et ses sentiments surpassaient son âge, et tout le monde en demeurait étonné. Le jour assigné étant venu, la Vierge se présente à elle avec la même compagnie que devant, l'invitant à se joindre aux autres. Musa ayant quelque peu de temps demeuré les yeux attachés à une place, les baissa en signe de respect, disant : Madame, je m'en vais, Madame, je m'en vais; elle rendit l'esprit pour suivre celle qui l'attendait.

*Sainte Opportune.*

V. Le décès de Sainte Opportune (2) a beaucoup de rapport avec ce que je viens de raconter. Elle était née en Normandie, et devint Religieuse de l'Ordre de Saint Benoît, et Abbessse du Monastère communément nommé Almenèche, à deux lieues de Sées; sa Fête se célèbre le vingt-deuxième d'Avril. Etant au lit malade, elle fut visitée de Sainte Cécile et de Sainte Luce, qu'elle salua d'abord fort doucement, leur disant: Eh bien! mes Dames et mes sœurs, quel commandement apportez-vous

(1) Lib. 4. cap. 17.

(2) Sanctus Adelinus Episcopus Sa-

giensis in ejus vita apud Surium. 22

April.

de la part de la glorieuse Vierge à sa très humble servante? Chère Epouse du Sauveur, lui dirent-elles, la Reine du ciel vous attend pour vous conduire avec votre lampe allumée au cabinet de son très honoré Fils, votre glorieux Epoux, où vous devez recevoir la couronne de gloire et entrer dans la jouissance des plaisirs éternels. Peu après, comme on la voyait tendre à sa fin, le Clergé chantant d'un côté autour de son lit, et les Religieuses de l'autre, tout d'un coup elle s'assit sur sa couche, et regardant devers la porte : La voilà, dit-elle, l'Immaculée MÈRE DE DIEU, à qui je vous recommanderai tous, puisque je ne vous dois plus revoir en cette vie. Cela dit, elle étendit les mains comme si elle l'eût aperçue sur son lit, et en cette manière elle expira doucement entre les bras de sa très chère Mère.

La Sérénissime Philippe de Gueldres, jadis Reine de Jérusalem et de Sicile, Duchesse de Lorraine, de Bar, de Gueldres, et depuis pauvre Religieuse au Couvent de Sainte Claire, mérite bien d'avoir place parmi les âmes les plus chéries et les mieux traitées de la MÈRE DE DIEU sur le point de leur trépas. Cette grande Princesse ayant passé septante-huit ans dans la cour du monde, et vingt-sept en celle de Jésus-Christ son Epoux, qui faisaient en tout cent et cinq ans, fut à la fin réduite au passage commun des mortels par l'effort de diverses maladies, qui lui abattirent le corps sans jamais endommager l'esprit. Elle avait eu pendant sa vie deux dévotions fort signalées, l'une à la Passion du Sauveur, l'autre à la glorieuse Vierge. Toutes les forces lui ayant manqué sur l'entrée du Vendredi Saint, personne ne doutait que ce ne fût une partie faite entre elle et son céleste Epoux, qui la voulut tirer à soi au même jour qu'il avait donné sa vie pour nous. Et déjà ses chères sœurs accouraient pour se çonjurer avec elle d'une si grande faveur, quand elle leur fit entendre qu'elles se mécomptaient d'un jour, et que le fils l'avait cédé à sa Mère pour cette fois là. Aussi leur répondit-elle fort paisiblement : Je sais bien que c'est aujourd'hui le jour que j'ai toujours aimé et honoré; cependant tenez tout assuré que je ne mourrai pas aujourd'hui. Tout le bonheur que j'ai jamais eu m'est venu au samedi. J'épousai un samedi le feu Roi René, mon bon Seigneur et mari. Un samedi je fis mon entrée en Lorraine, avec l'applaudissement général de tous mes sujets. Je renonçai au monde un samedi, faisant profession

en la Sainte Religion. Et demain, qui sera samedi, je m'en irai jouir des embrassements de mon doux Epoux Jésus dans le Paradis. Elle dit, et il fut vrai, car, ni plus ni moins que si Dieu lui eût seulement conservé l'âme dans le corps afin qu'elle la rendît paisiblement entre les mains de la glorieuse Vierge, elle tira insensiblement jusqu'au lendemain, lequel étant venu, elle échappa de sa prison mortelle prenant son vol vers le ciel pour s'aller joindre à la compagnie de ceux qui chantent à jamais là haut les louanges du Fils et de la Mère.

*Marie Picivard. — Frère Pierre d'Alcantara.*

VI. Le dix-neuvième jour de février de l'an mil quatre cent soixante-huit, passa à une meilleure vie, en la ville de Mantouë, la très dévote Marie Picivard, de l'Ordre des Servites, ou Serviteurs de la Sainte Vierge (1); de qui on a laissé par écrit qu'elle traitait si familièrement avec la glorieuse Vierge, que souvent on l'entendait discourir avec elle pendant son oraison. Et la créance que la Sainte Vierge ne lui refusait chose aucune de tout ce qu'elle lui demandait, était tellement établie dans tous les esprits des habitants de Mantoue, qu'on l'appelait communément la Référendaire de la Sainte Vierge; et tous ceux qui étaient pressés de quelque adversité soit au corps ou en l'esprit, avaient leur recours à elle ni plus ni moins qu'à l'asile commun des misérables. Avant qu'elle partit de cette vie, la Sainte Vierge la visita et lui donna avis de se tenir prête, attendu que sa fin s'approchait, et que bientôt elle la verrait dans le ciel. Elle fit la même faveur à son bon et fidèle serviteur, le frère Pierre d'Alcantara, Religieux des Pères déchaux de Saint François (2), de qui la Bienheureuse Sainte Thérèse de Jésus parle si hautement en divers endroits de sa vie, et l'assura qu'il serait du nombre des sauvés. Ce qui fit qu'avec une extrême allégresse il entonna le psaume cent vingt et unième qui commence: *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi*, et l'acheva jusqu'à la fin.

*Le Père Pierre Scarga. — Le Père Pierre Jérôme Carnaillo.*

VII. Ce qui arriva au P. Pierre Scarga, religieux de la Compagnie de Jésus, est digne de considération (3). Cet homme, plein

(1) Chronicon Ordinis.

(2) Obiit die 18. Octob. 1562.

(3) Ex libro virorum illustrium Societ. Jesu.

de zèle et de vertu, ayant servi de Prédicateur ordinaire à deux Rois de Pologne, Etienne et Sigismond, et en vingt-quatre ans qu'il avait suivi la Cour, ayant avancé en mille manières l'honneur et le service de Dieu et de sa très Sainte Mère, chargé de soixante et dix-sept ans, impétra finalement du Roi et de ses supérieurs d'aller finir ses jours au collège de Cracovie, où il lui arriva une chose non moins remarquable que singulière. Car peu avant son trépas il fit un cierge de cire blanche, et l'envoya à Notre-Dame de Cestochou, très renommée par toute la Pologne, afin qu'il brulât devant l'Image de la Bienheureuse Vierge; et l'on remarqua qu'il s'éteignit au même instant que le Père cessa de vivre. Ce qui donna sujet de croire qu'une si juste rencontre n'était pas sans quelque sainte quoique secrète intelligence entre la Sainte Vierge et lui. Le fait du Père Jérôme Carnaillo, de la même Compagnie, ne me semble pas moins émerveillable. Il avait contracté une si étroite alliance avec la dévotion et la mortification, que comme il n'employait jamais moins de six heures à l'oraison chaque jour, ainsi allait-il toujours couvert d'un triple cilice qui lui prenait dès le col jusqu'aux genoux, à quoi il ajoutait au moins trois disciplines sanglantes par jour. Si lui arriva un jour qu'il était aussi sain et gaillard que jamais il eût été, de dire avec beaucoup d'assurance que dans peu de jours il mourrait. Ceux qui l'ouïrent parler de la sorte n'en eurent pas moins de peine d'ajouter foi à cette prédiction, où il n'y avait nulle apparence humaine, que de la dénier à la parole si précise de celui qu'ils reconnaissaient pour un grand serviteur de Dieu. Mais l'évènement leur ôta bientôt tout sujet d'en douter; et, ce qui les étonna beaucoup davantage, ce fut qu'après sa mort l'on trouva un papier où ces paroles étaient écrites de sa main, en date de l'an mil cinq cent quatre-vingt et neuf: Il me reste encore quinze ans de vie; et plus bas il avait ajouté cinq ans après: Dans dix ans je mourrai. Ce qui se trouva très véritable; car il décéda l'an mil six cent et quatre, âgé de soixante ans. Et ne se rencontra personne de tous ceux qui savaient la rare dévotion qu'il avait toujours portée à la MÈRE DE DIEU, qui ne se persuadât qu'il tenait cette connaissance de la même Mère d'Amour.

*Le Père Martin Guttierrez.*

VIII. En voici un troisième dont la science et la vertu grandement relevées par dessus le commun, n'ont pas donné peu d'éclat par toute l'Espagne à la Compagnie de Jésus. C'est le Père Martin Guttierrez, de qui l'âme fut vue par Sainte Thérèse s'envoler au ciel en triomphe avec l'Auréole de Martyr, au même instant qu'elle quitta la terre. Il reçut beaucoup de faveurs de la MÈRE DE DIEU; mais entre autres (1), comme il passait par le Languedoc, allant à Rome, l'an septante-trois du siècle passé, elle lui dit qu'il devait mourir en huit jours. Sa mort fut d'autant plus glorieuse qu'il la reçut de la main des hérétiques en la haine de la Religion. Après son décès il arriva une chose mémorable que je ne puis passer sous silence; car une Dame habillée à la française se présenta au Père Suarez, son compagnon de voyage, lui demandant si quelqu'un des siens était décédé, et ayant appris que oui, elle pria qu'il lui fût permis de le voir. Ce qui lui étant accordé, elle tira un beau linceul blanc qu'elle avait apporté quant et soi, et l'ensevelit de ses propres mains, puis l'ayant béni, elle se retira sans vouloir recevoir l'argent que le Père lui présentait pour le suaire, et sans que jamais depuis il ait pu apprendre qui elle était. La Mère de Bonté sait si elle-même daigna rendre ce dernier office à son serviteur, ou si ce fut quelque créature mortelle à qui elle en inspira la pensée.

*Saint Arnould.*

IX. L'heureux décès de Saint Arnould, évêque de Soissons (2), issu de l'illustre maison des Ducs de Louvain et des Comtes de Namur, est digne d'une éternelle mémoire. Il appela ses gens un samedi, qui était la veille de l'Assomption, et leur ordonna d'apprêter tout ce qui serait nécessaire à ses funérailles; d'autant, leur dit-il, que je dois mourir au commencement de la nuit; et leur rendant plus particulièrement raison de son fait, il ajouta: Je crois que vous avez bonne souvenance du tremblement de terre qui vous donna hier l'épouvante jusqu'à trois diverses fois. A la première, je fus visité par le bienheureux

(1) Platus lib. 1. de bono statu Relig. cap. 34.

(2) Lisander Episc. Suess. in ejus vit. cap. 4 et 5. Surius 15. Aug.

Apôtre Saint Paul, qui m'apporta l'heureuse nouvelle que mes péchés étaient pardonnés, et que le ciel était ouvert. A la seconde, le glorieux Archange Saint Michel me promit qu'il viendrait à la tête des Bienheureux Esprits, pour accompagner mon âme au ciel. A la troisième, la Mère de miséricorde me fit la faveur de venir en personne m'inviter à participer demain au triomphe de son Assomption. Sur les trois heures, il reçut les derniers Sacrements, et sur la fin du jour il se fit coucher à plate terre sur la cendre et sur le cilice, d'où bientôt sa bienheureuse âme prit le vol vers le ciel.

*Le Bienheureux Jacques de Bevagne. — Le Bienheureux Elsa. — Le Père André Noorth.*

X. La faveur que reçut le Bienheureux Jacques de Bevagne, de l'Ordre de Saint Dominique, ne fut pas moindre que celle-là. Huit jours avant sa mort, la Sainte Vierge lui apparut (1) avec Saint George et Saint Dominique, et le convia à la joie de sa triomphante Assomption. En effet, il rendit l'âme ce jour-là, et la glorieuse Vierge, avec les mêmes Saints, le vint encore visiter et le conduisit dans le ciel. Elle accorda la même grâce au Bienheureux Elsa, duquel j'ai parlé ci-devant, et au Père André Noorth, tous deux Religieux du même Ordre.

*Alexandre des Ursins, Cardinal.*

XI. Il n'y a pas beaucoup d'années, qu'au grand regret de toute l'Italie, voire de toute l'Eglise, mourut le très pieux Prince et Cardinal Alexandre des Ursins (2), le soutien de la piété et le miroir de toute vertu. C'était l'un des plus grands piliers de la Congrégation du Collège de la Compagnie de Jésus à Rome, et toujours le premier aux exercices de piété, et nommément à la discipline qu'il prenait d'ordinaire jusqu'au sang parmi les plus simples bourgeois. Non content de cela, il avait lui-même institué une Congrégation de la Vierge à l'exemple de celle de Rome à Bracciano, qui est le Duché et la résidence ordinaire des Ducs des Ursins. Ce fut là qu'il se rencontra la veille de l'Assomption, de l'an 1626, où ayant fait l'exhortation aux Con-

(1) Michaël Pius de viris illustribus S. Dominici.

(2) Plura de eo Cornel. à Lap. in 1. ep. D. Joan. in fine.



frères avec une ferveur extraordinaire et pris la discipline jusqu'au sang, il tomba malade et recut assignation de la très glorieuse Vierge de comparoir au ciel le jour de l'octave de son triomphe, qui est le vingt-deuxième d'août, jour auquel il quitta cette vie mortelle, laissant un déplaisir immortel à tous ses sujets et à tous les gens de bien d'avoir perdu un si bon maître et un si rare exemple de vertu, et de le voir ainsi emporté en l'âge de trente-trois ans.

XII. A propos de cette faveur, pourquoi ne me sera-t-il pas permis de mettre en avant une remarque, laquelle j'ai faite autrefois, qui est que la Mère de Bonté semble avoir pris plaisir à enlever de ce monde une partie de ses meilleurs serviteurs pendant la célébrité de quelque sienne fête, à dessein, comme il est à présumer, de les faire participants de la joie que le ciel en ressent ? Ainsi trouvé-je qu'en la même fête de l'Assomption, ou environ, ont changé cette vie misérable et mortelle en une bienheureuse et immortelle, sainte Hélène (1), mère de l'Empereur Constantin; Sainte Pulchérie (2), sœur de l'Empereur Théodosé le jeune; Sainte Radegonde (3), Reine de France; Henri (4) septième, Empereur; Jean (5) premier, Roi de Portugal; Saint Etienne (6), Roi de Hongrie; Saint Bernard (7), le mignon de la Vierge; Saint Hyacinthe (8), Religieux de Saint Dominique; Saint Louis (9), Evêque de Toloze, et Religieux de Saint François; le Bienheureux Philippe de Tudert, fondateur de l'Ordre des Serviteurs de la Vierge; Ribera (10), Stanislas Koska (11), et Jean Berkmans (12), tous trois Religieux de la Compagnie de Jésus. A l'entrée de la solennité de la Purification, Saint Ephrem (13), Diacre de l'Eglise d'Edesse, en Syrie. Parmi les douces souvenirs de l'ineffable mystère de l'Annonciation, Sainte Catherine (14), fille de sainte Brigitte. Pendant les réjouissances de la terre et du ciel sur l'immaculée Conception de la même Vierge, Saint Nicolas (15), Saint Ambroise (16),

(1) 18. August.

(2) 15. August.

(3) 13. August.

(4) 15. August.

(5) 15. August.

(6) 1. August.

(7) 20. August.

(8) 16. August.

(9) 19. August.

(10) 21. August.

(11) 15. August.

(12) 14. August.

(13) 1. Febr.

(14) 21. Martii.

(15) 6. Decemb.

(16) 7. Decemb.

Sainte Léocadie (1). Le jour de la Visitation, Bernardin Réalin (2); le jour de la Présentation, François de la Tour; le jour de Sainte Marie aux Neiges, Sébastien Barradas et plusieurs autres que ma mémoire ne me fournit pas pour le présent, dont les admirables traits de dévotion envers la Reine des Anges ont servi d'étoffe et d'ornement à la plupart de ces traités.

XIII. Encore ce mot, en faveur de ceux qui en divers endroits se sont enrôlés sous son étendard parmi les assemblées de la Congrégation. Il y a justement trente-six ans qu'un Aragonais (3), lequel avait un fils parmi les enfants de Notre-Dame, nommé Barthélemi Vergara, résolut de le mener avec soi à l'armée de Philippe II, Roi d'Espagne, qu'il suivait en qualité de Chirurgien de sa Majesté. Etant à Sarragosse, le jeune homme fut atteint d'une maladie dont jamais il ne releva. Si fut-il conduit jusqu'à Madrid, où étant travaillé d'une violente fluxion, la propre veille de Saint Michel, soupant avec son père et avec quatre de ses sœurs, il dit qu'il aurait fort à faire cette nuit là. En effet, comme tout le monde fut retiré, sur le temps du premier somme, il se mit à tousser extraordinairement; ce qui éveilla bientôt son pauvre père. Le voilà aussitôt au chevet du lit de son fils, à qui il demande comme il se porte; comme une personne qui s'en va mourant, dit Barthélemi; et de grâce, mon cher père, obligez-moi de tant que de ne vous pas affliger de cette nouvelle, puisqu'elle vient de la MÈRE DE DIEU, qui m'a donné l'assurance que ce serait bientôt, mais non pas avant qu'être muni des dernières armes d'un Chrétien, à quoi faire je vous supplie me vouloir assister de votre faveur. Le père, qui ne sait que croire de cette nouvelle, lui répond que ce sera pour demain matin. Pour demain? dit le malade, il n'y a point de demain pour moi. Là dessus il fait instance qu'on appelle son Confesseur, le Père Gaspar Petrosa. On y court, et à son arrivée, Barthélemi, qui par trois diverses fois était tombé à cœur failli en la présence de son père, revient à soi, prend courage, se confesse, demande les autres sacrements. A même temps, chose merveilleuse, comme tous les domestiques étaient éperdus, voici arriver une voisine qui se présente pour aller appeler le Curé qu'elle amène en fort

(1) 9. Decemb.

(2) 2. Julii,

(3) Ex litteris B. Gasparis Petrosæ,  
ann. 1593.

peu de temps, et cependant, un jeune homme fort adroit, qu'on n'avait jamais vu là-dedans, prépare l'autel, allume les cierges, dispose de tout ce qui est nécessaire pour donner les derniers sacrements. Après que le malade a reçu le sacré Viatique, son père lui touchant le pouls, dit qu'il n'y a point d'apparence de se hâter à prendre l'Extrême-Onction; mais Barthélemi le presse tant qu'il est contraint de s'y accorder. Se sentant ainsi fortifié, il se saisit d'une image de Notre-Dame, qu'il avait coutume de caresser, et la tenant entre ses mains, il adresse mille beaux colloques à sa bonne Mère, et enfin, le mal prenant force, il perd la parole, et, dans moins d'une heure, la vie.

XIV. Que vous semble de ces exemples, mon cher lecteur? sont-ce pas de merveilleux traits de l'amitié nonpareille de cette bonne Mère? Mais que trouvez-vous de plus souhaitable en ces faveurs, ou la douceur d'une pareille mort, ou l'honneur de la recevoir par son moyen? Oh! que ces heureux nourrissons s'en vont allégrement chantant avec David: Les bonnes nouvelles que j'ai apprises m'ont réjoui le cœur; nous irons donc à la maison de notre doux Seigneur et de notre bon Père. Possible serait-ce trop de désirer une semblable fin; si vous dirai-je bien que j'ai un désir passionné de rendre l'âme, comme que ce soit, dans le sein de la Mère d'Amour.

§. IV. — Comme la Sainte Vierge défend les siens des assauts des ennemis invisibles.

I. Si jamais il s'est vu un tableau à deux visages fait avec toutes les perfections et les merveilles de la perspective, c'est celui des ténèbres d'Egypte, qui est raccourci au vingtième de l'Exode et de juste mesure au dix-septième et au dix-huitième de la Sagesse. De grâce, présentez-vous à la main gauche, vous y remarquerez une nuit si noire, et des ténèbres si épaisses, qu'elles vous feront horreur à les voir seulement. Ceux qui marchent ainsi à tâtons au travers de cette nuit sombre, sont les Egyptiens condamnés à demeurer trois jours et trois nuits dans l'obscurité. Ils sont étonnés à merveille, et perdus de frayeur. Il n'est rien qui les puisse rassurer; au contraire, tout les épouvante. Les uns se retirent dans les grottes pour se garantir de la peur, et il leur arrive tout au rebours que l'air

agité, qui entre là-dedans avec force, les fait transir, comme font aussi les spectres et les figures hideuses des démons, qui passent devant leurs yeux. Est-ce pas un prodige inouï, qu'on allume du feu en leur présence sans qu'ils en soient aucunement éclairés, ni réjouis non plus de l'agréable lumière du soleil, d'où ils ne tirent aucune consolation ? Ils aperçoivent seulement certains feux souterrains qui ne rendent aucune lueur ; mais plutôt leur présentent des visages horribles à voir, et des figures étranges produites par les Nécromanciens. Et leur plus grand mal est qu'ils se baillent eux-mêmes plus d'exercice que tout le reste. Car leur imagination troublée leur présente mille fantômes, et les alarme de ce qui est et de ce qui n'est pas. S'ils entendent un petit zéphyr qui se joue des feuilles des arbres, il leur est avis que c'est un conseil de guerre, et une troupe d'ennemis qui viennent fondre sur eux. Le cours bruyant des eaux et des torrents leur semble des chariots de combat, ou une cavalerie rangée. Ils prennent le mugissement d'un bœuf pour un coup de tonnerre et de foudre. Bref, ils sont sans comparaison plus insupportables à eux-mêmes que ne leur sont les brouillards qui les travaillent. Possible croirez-vous que ces magiciens que vous voyez faire bandé à part avec leurs baguettes à la main, qui promettent monts et merveilles, et qui font contenance de charmer les craintes et les appréhensions des ombres, portent l'âme assurée, le cœur tranquille dans ce commun tremblement. Rien moins ; car si bien d'un côté ils ne s'effraient pas des ombres et des figures hideuses qu'ils font voler parmi l'air avec leurs enchantements, d'ailleurs toutefois toutes leurs grimaces ne les sauraient défendre des terreurs paniques qui tourmentent les autres. Car un chat qui passe devant eux, un chien qui jappe, un serpent qui siffle, tout leur jette la frayeur dans l'esprit ; l'air même qu'ils ne sauraient échapper, et qu'ils ne voient pas, leur fait la guerre, et les remplit d'horreur. Si parfois cette multitude, que vous apercevez tout éperdue çà et là, prend un sommeil interrompu, soudain elle s'éveille en sursaut par l'effort de l'imagination qui est en désordre ; si le cœur manque à quelques-uns parmi ces effrais, comme il arrive à plusieurs, il faut de nécessité qu'ils demeurent sans secours ; s'ils pensent fuir quelque danger, ils tombent incontinent dans un plus grand ; de sorte qu'ils sont contraints de

s'arrêter en une placé sans avancer ni reculer. Vous diriez que ce sont autant de forçats attachés ensemble avec ces ténèbres comme avec une chaîne de fer, vraie image de la triste et épouvantable nuit qui les attend au centre de la terre. Voilà une face de ce tableau travaillé avec le pinceau et avec la maîtresse main du Saint-Esprit.

II. Passez maintenant à la main droite pour y contempler l'autre face de cette peinture. C'est l'image d'un beau jour et d'une très agréable lumière. Il est aisé de juger à la couleur du visage, et à la façon des habits, que ceux qui paraissent dans cette clarté sont les Hébreux détenus en captivité par les Egyptiens, quoiqu'à leur mine et leur maintien on n'ait nul sujet de les prendre pour des prisonniers, car ils font toutes leurs actions avec une pleine liberté, et leurs paroles ne sont que bénédictions et remerciements qu'ils rendent à Dieu pour tant de biens qu'ils reçoivent de sa main libérale, et nommément pour tant de prodiges qui se passaient devant leurs yeux. Et il n'y a personne qui ne juge qu'il leur est très facile de prendre la fuite, voire de butiner les maisons de leurs hôtes, qui sont bien empêchés de courir après eux ; mais ils attendent que Dieu y mette la dernière main, et que ceux qui à présent les retiennent, les pressent eux-mêmes de sortir. Au reste, il ne se peut nier que ces choses ne soient merveilleuses ; mais voici proprement en quoi consiste le haut point de la merveille. Un Hébreu et un Egyptien se retrouvent dans une même chambre : celui-là, parmi les ténèbres qui couvrent l'Egypte, voit aussi clair qu'en un autre temps, celui-ci n'y voit tout-à-fait goutte ; celui-là fait librement ses actions ordinaires, celui-ci demeure inutile à tout ; celui-là n'a rien qui lui fasse peine, celui-ci s'effraie et s'inquiète de tout ; celui-là chante les louanges de Dieu, celui-ci déteste sa vie et maugrée sa condition ; celui-là est libre dans sa servitude, celui-ci est esclave en sa liberté.

III. Je confesse qu'à le bien prendre ce tableau serait la vraie image de deux morts très différentes, c'est-à-dire de celle des méchants et de celle des bons ; mais je me contenterai d'en emprunter quelques traits pour faire voir la différence qu'il y a, entre les enfants de la Vierge et les autres, à la sortie de cette vie. Figurez-vous donc, s'il vous plaît, deux frères sortis de même père et de même mère, tous deux élevés à la piété, tous

deux instruits à la vertu, tous deux craignant Dieu, tous deux accoutumés à l'usage des Sacrements, avec cette seule différence que l'un a été nourri de lait par la Mère de Dieu, et par conséquent a humé son esprit de douceur, et que l'autre n'a pas eu cette dévotion tant à cœur, quoiqu'il ait vécu louablement en l'exercice des principes Chrétiens. Les voilà tous deux à l'extrémité. J'aperçois que celui-ci qui a vécu dans l'austérité de vie et avec des maximes de crainte, arrivant à ce dernier passage, change de couleur, qu'il roule les yeux dans la tête, qu'il sue, qu'il tremble, qu'il se débat d'une étrange façon, qu'il jette des cris effroyables. Nul de ceux qui l'assistent ne doute que l'ennemi commun, qui se sent pressé du temps, ne lui livre un furieux assaut; car son visage témoigne assez que l'esprit est engagé au combat, et qu'il souffre de rudes tentations. Parfois il fait signe avec la main qu'on chasse d'autour de lui ces horribles figures qui l'épouvantent; d'autre fois on se prend garde qu'il s'affermit pour lui répondre, et qu'il semble lui donner le démenti; tantôt on dirait qu'il en est à non plus; puis après il croise les bras et lève les yeux au ciel, comme témoignant que son unique espérance est en la miséricorde de son Sauveur, et au sang qu'il a répandu pour lui. Oh! qu'il y a grande différence de lire ceci, et de se trouver aux prises, avec l'ennemi le plus rusé, le plus envenimé et le plus furieux qui se puisse imaginer.

IV. D'autre part le dévot serviteur de la Vierge attend avec patience et avec douceur ce que le ciel disposera de lui. On lit dans ses yeux l'image de son âme, et sur son visage on voit la paix dont il jouit au dedans. Toute sa confiance, après Dieu, est en sa bonne Mère, de qui il attend d'être assisté et protégé en cette extrême nécessité. Et comme il sait qu'elle est merveilleusement fidèle, aussi se repose-t-il entièrement sur ses promesses. Il lui recommande ses affaires avec une grande tranquillité, il la supplie de répondre pour lui à toutes les oppositions des démons, il la prend pour son courage, pour sa force, pour son allégresse, pour sa guide, pour le principe de son bonheur éternel; il tient pour tout assuré qu'elle continuera son soin et les traits de son amour maternel jusqu'à la fin. Cette pensée lui remplit le cœur d'assurance et lui fait adresser mille colloques amoureux à la Mère de douceur, qui cependant tient tout en raison, et détourne de son cher nourrisson ce qui lui pourrait

donner trop d'exercice ou mettre sa vertu en danger. Je parle ici d'une loi ordinaire, et de ce qui arrive pour la plupart : car au partir de là Dieu dispense en ses ordonnances quand il lui plaît, et comme il peut permettre pour de justes raisons que les enfans de sa très chère Mère soient rudement secoués, aussi a-t-il moyen quand il voudra d'accorder aux autres une fort douce mort.

V. Mais d'autant que quelqu'un se pourrait imaginer que ce que jusqu'ici j'ai avancé touchant la grande diversité qui se trouve entre les uns et les autres au partir de ce monde, n'aurait autre fondement que ma conception, il vaut mieux en venir à la raison, et la voici : L'expérience journalière nous enseigne que, sans parler des saints Sacrements, il y a principalement deux choses qui nous servent à l'heure de la mort, c'est à savoir les bonnes habitudes et le secours qui nous vient du ciel. Je dis en premier lieu les bonnes habitudes que nous avons acquises par la fréquentation des actions vertueuses. Car alors la grâce survenant comme sur autant de touches d'un instrument de musique bien accordé, elle leur fait aisément rendre le son qu'elles ont coutume de donner : au contraire, il faut une grâce fort extraordinaire pour réveiller les puissances de l'âme assoupies et appesanties par la force de la maladie, et pour les porter à pratiquer des actes qu'elles ont peu souvent exercés. J'ajoute en second lieu le secours que nous recevons du ciel, pour autant que l'esprit étant abattu par la pesanteur du corps qui se va corrompant, il est bon besoin que les meilleurs amis que nous avons là haut accourent à notre aide; et c'est à mon avis en l'un et en l'autre de ces deux chefs que les enfans de la Mère de douceur ont un très particulier avantage. Car quant aux saintes accoutumances, il est clair qu'elles ont un grand pouvoir pour tenir leurs âmes dans le calme et dans la douceur; d'autant que comme ils ont un grand usage de l'appeler amoureusement, de se mettre sous sa protection, de se jeter à l'abandon entre ses bras, de ne vouloir que ce qu'elle veut, de se confier absolument en elle, de désirer après Dieu de dépendre d'elle en tout et partout, la grâce fait jouer tous ces ressorts sans nulle résistance, et cause en leurs âmes un accord et une harmonie qui réjouit les Anges du Ciel. Quant au secours qui vient d'en haut, la Mère de Bonté n'a garde de manquer aux siens en une pareille

occasion. Je laisse à part ce qu'elle-même fait immédiatement, ce qui néanmoins est le principal, les doux sentiments qu'elle verse dans leurs esprits, la sérénité dont elle réjouit leurs âmes, la confiance qu'elle plante au milieu de leurs cœurs, les douces paroles qu'elle leur dit intérieurement, les invitant de quitter la terre pour aller prendre possession de la place qu'elle leur a préparée au ciel. Je parle seulement du renfort qu'elle leur envoie pour soutenir les attaques du prince de malice; renfort qui a fait dire à Saint Bonaventure (1), après le grand Saint Augustin, que l'Archange Saint Michel, Prince de la milice céleste, que Dieu a commis pour assister les âmes à ce dernier assaut, et pour les conduire dans le Ciel, est toujours attendant les commandements de la glorieuse Vierge pour accourir à la défense de ceux qu'elle affectionne particulièrement (2). Et Dieu sait avec quelle ardeur il la sert, comme il s'emploie avec ses bandes guerrières à leur protection et à la défaite des troupes ennemies; voire comme elle a tout le ciel à sa dévotion, ainsi que j'ai déjà fait voir une autre fois. C'est chose assurée que les Bienheureux se présentent à elle à milliers, et à l'envi les uns des autres, pour lui rendre service en la personne de ceux qu'elle chérit; de sorte qu'il n'y a pareil bonheur au monde à celui-ci d'avoir la Reine du ciel pour soi. Aussi tous les Saints Pères en font tant d'état, qu'ils assurent qu'il est impossible que celui-là périsse qui a la Mère de Dieu pour soi.

VI. Ce qu'elle-même déclara un jour à Sainte Brigitte, lui disant qu'entre elle et ses fidèles serviteurs, qui sont encore ici-bas, il y a une double muraille, et qu'avant qu'ils l'aient franchie ils ne sauraient arriver à elle; mais que de son côté elle leur fournit d'admirables aides pour en échapper. La première de ces murailles c'est le monde, qui leur sert comme de prison, et ne donne pas peu d'exercice à leur vertu. La seconde c'est la mort, par où il leur faut nécessairement passer comme au travers d'une brèche, afin d'être mis en liberté. Elle ajouta que pour la première rencontre elle leur suggère mille inventions

(1) *Speculi B. Virg.*

(2) *Michael Dux et Princeps militiæ cœlestis, tuis, Virgo, paret præceptis in defendendis in corpore, et*

*suscipiendis de corpore animabus fidelium specialiter tibi, domina, et die ac nocte se commendantium:*



d'évader sans être dangereusement offensés des traits de leurs ennemis. Quant à la seconde, qu'elle-même se trouve en personne (1), qu'elle les aide à monter et les entoure de sa protection ni plus ni moins que d'un corps de garde, qui les fait passer sans crainte au milieu de leurs ennemis.

VII. Le même fit-elle voir sous une autre figure à la bienheureuse Sainte Gertrude. Car cette très dévote Epouse du Sauveur étant à Complies un jour de la Nativité de la Vierge, elle présenta cent cinquante *Ave Maria* à son Epoux, le suppliant par l'affection qu'il portait à sa très honorée Mère, la vouloir secourir à l'heure de sa mort. Au même temps elle aperçut aux pieds de Notre-Seigneur un amas de pièces d'or qui égalaient en nombre les paroles qu'elle avait prononcées pendant sa prière, et vit qu'il les consignait ès mains de la glorieuse Vierge, laquelle les ayant très soigneusement amassées dans son sein, fit entendre à Sainte Gertrude qu'autant de pièces qu'il y avait, autant lui compterait-elle de grâces et de faveurs lors de son trépas, pour soutenir tous les assauts de ses ennemis invisibles. Reste maintenant à produire un exemple ou deux de cette particulière assistance.

VIII. Emmanuel Fernandez (2), Prêtre de la Compagnie de Jésus, fut l'un de ceux qui l'an quinze cent soixante-six, à la réquisition du Roi de Portugal, furent envoyés par le Saint-Siège avec André d'Oviedo de la même Compagnie, Evêque titulaire d'Hierapolis et Patriarche d'Ethiopie, pour s'employer à la réduction de ce grand royaume, et l'un de ceux qui y moururent de misère et de pauvreté en compagnie du même Patriarche, après avoir laissé, tant aux naturels du pays qu'aux étrangers, mille marques d'une vertu faite à l'épreuve de toutes sortes d'incommodités. Un Catholique l'étant venu visiter en sa dernière maladie, le Père lui demanda quand viendrait le jour de Noël ? Dimanche prochain, répondit le Catholique. Or, c'est ce jour là que j'attends, dit Emmanuel ; et en effet il trépassa le même jour. Mais peu de temps avant de mourir, il pria le Père Lopez qui l'assistait à ce dernier combat de faire le signe de la Croix vers un coin de la chambre qu'il lui montrait avec le doigt ;

(1) Lib. 4. Revelat. cap. 53.

(2) Du Jarric. 2. parte hist. Indicæ lib. 3. cap. 19.

puis s'étant tourné de l'autre côté, il se mit à crier : O Sainte Dame ! ô Sainte Dame ! et au bout de quelque temps s'adressant au Père : J'ai vu, lui dit-il, tout à cette heure la Vierge Marie ma bonne Mère, qui était si belle et si glorieuse, que sa seule vue m'a rempli de joie et de consolation ; et disant cela son âme s'envola du corps pour suivre la Reine du ciel qui lui était venue au devant.

*Pierre Favier.*

IX. L'histoire des Pères Chartreux nous fait foi que l'an mil trois cent et treize mourut un Religieux de ce saint Ordre très dévot de la Mère de Dieu, nommé Pierre Favier, lequel, après avoir reçu les saints Sacrements, fut attaqué par l'ennemi commun et rudement combattu d'une tentation de désespoir (1). Ce maudit accusateur des frères, lequel épie singulièrement cette dernière heure, afin de nous faire trébucher, tenait un gros livre entre ses mains, dans lequel étaient écrits les péchés que ce pauvre Religieux avait commis pendant sa vie : sur quoi il le pressait si vivement, qu'il tenait à peu, ainsi qu'il lui était avis, qu'il ne perdit toute espérance. Lorsqu'il pensait être le plus bas, la Mère de douceur lui apparut, tenant son bien-aimé Fils entre ses mains, et lui dit : Pourquoi donc avez-vous si peu de courage et de confiance ? Voici que je vous apporte un gage tant de votre salut que de mon affection en votre endroit, et veux bien que vous sachiez que par les mérites de l'enfant que je tiens, tous vos péchés vous sont remis. Elle n'eut pas plus tôt dit ce mot, que les malins esprits qui étaient là disparurent en un moment, et le cœur du serviteur de la Sainte Vierge demeura rempli d'une consolation indicible. A peu de temps de là, comme on chantait les Litanies qu'on a coutume de dire au point du trépas, et que l'on fut arrivé à ces mots : *Omnes sancti et sanctæ Dei, orate pro eo*, il dit : Tous vous autres saints et saintes que je vois, et qui êtes ici présents, priez pour moi ; et disant cela il rendit sa bienheureuse âme.

*Pierre Caralt.*

X. Ce qui arriva à un Religieux de Saint Dominique, nommé Pierre Caralt, n'est pas beaucoup éloigné de ce que je viens de

(1) Petrus Sutor de vita Carthus.

raconter. Il avait une dévotion si particulière envers la Mère de Dieu, qu'à cette occasion il était honoré des plus grands. Et comme il l'avait très fidèlement servie, aussi mérita-t-il de ressentir grandement les effets de sa favorable assistance. Car, pendant qu'il était malade, Satan prit l'habit d'un Docteur en Théologie, et l'étant venu visiter, lui proposa une question sur le mystère de la Très sainte Trinité, et le conduisant d'argument à autre, lui embarrassa tellement l'esprit, qu'il s'en allait donner dans l'erreur. Comme il ne savait plus que répondre, il jeta les yeux sur une Image de la Vierge qui était en la chambre, priant la Reine du ciel de le tirer de ce détroit. Alors l'Image se tourna devers lui, et le regarda si efficacement, que tout à coup il sentit que les nuages que Satan avait jetés dans son esprit étaient dissipés; il aperçut la fausseté des raisons qui auparavant lui semblaient si fortes, et répondit à l'ennemi si pertinemment, que ne pouvant souffrir l'éclat de la lumière qui avait été répandue dans son âme, il s'évanouit tout confus.

XI. En voici encore un (1) que j'ai choisi entre plusieurs qui se présentaient à moi sur ce propos. Adulphe était un jeune Seigneur qui avait quitté la Principauté d'Alsace pour embrasser la pauvreté de Jésus-Christ et l'âpreté de la Croix sous l'étendard de Saint François. Comme il fut arrivé au passage de la mort, la Reine du ciel, qu'il avait toujours uniquement aimée, le vint visiter avec une troupe innombrable de Bienheureux Esprits, et le voyant saisi de crainte à raison de ce dernier combat, elle lui dit seulement ce peu de paroles : Mon cher Adulphe, pourquoi crains-tu de mourir étant à moi comme tu es ? Viens, viens en assurance, car mon Fils, que tu as servi fidèlement, te donnera la Couronne de gloire. Paroles qui remplirent son âme d'une si grande douceur, que dès lors aucune nuée de tristesse ne parut sur son visage; au contraire, ses yeux fondant en larmes de consolation, et son cœur en sentiments de reconnaissance, il changea avec un extrême contentement la demeure de ce monde avec une vie pleine de biens.

XII. Allez, allez hardiment, belles âmes, et ne craignez point de franchir le pas qui donne tant de frayeur aux autres; rendez-vous sans appréhension dans le sein de la Mère d'amour;

(1) Ex Chron. S. Franc.

qui vous recevra à bras ouverts et vous défendra contre tous vos ennemis. Pour vous, Mère et Vierge sans pair, que tous ceux qui vous connaissent vous bénissent pour tant de faveurs que vous faites à vos serviteurs, et que ceux qui ne vous connaissent pas encore apprennent d'ici à vous aimer et à se fier en vous.

§. V. — Comme la Sainte Vierge assiste les siens au jugement qui se fait après leur mort.

« Entrez dans la pierre, cachez-vous dans le Seigneur (1). Tremblez à la vue de ses jugements ; ayez une grande idée de sa Majesté souveraine. Entrez, dit Saint Bernard, en Jésus-Christ comme dans la pierre ; cachez-vous dans les ouvertures de ses plaies, et vous serez à couvert du jugement formidable, ayant un Dieu qui intercèdera pour vous par la voix de son sang et par le mérite de sa mort. Nous serions heureux si nous pouvions dès cette vie prévenir le jugement de Dieu, et nous mettre dans une disposition continuelle de lui plaire (2). »

I. On a quelquefois vu deux Capitaines de grand courage et deux armées presque égales en force et en nombre de combattants, s'échauffer tellement parmi la fumée des canons et dans les nuages d'un champ poudreux, que rien n'a eu le pouvoir de les séparer que les seules ténèbres de la nuit. Et parfois est-il arrivé que ceux qui étaient restés de part et d'autre, se portant au matin sur la place pour voir à qui le champ serait demeuré, le combat aurait été renouvelé plus rude que devant, et qu'enfin la victoire auparavant douteuse se serait jetée à un parti. C'est ce qui advient à l'heure de la mort, où souvent la rencontre est si furieuse, qu'il est malaisé de dire qui a eu du pire et qui du meilleur. Néanmoins il faut de nécessité que la nuit de la mort survenant on quitte le champ de part et d'autre, sauf à voir le lendemain, c'est-à-dire au jour de l'éternité, à qui la victoire devra être adjugée. Partant l'on voit déjà, sans que je le dise, que le combat n'a pas pris fin avec la mort, mais seulement qu'il a été interrompu, et qu'il faut encore un coup venir à la charge pour vider tous les différends ; c'est ce qui se fait au jugement de l'âme, où la bataille se termine en la présence et par l'autorité du Roi du ciel. Alors le chamailis recommence

(1) Isa. 2. 10.

(2) La R. Mère de Blémur.

avec plus d'ardeur que devant, car à ce coup, il faut que l'un des deux le perde sans espérance de ressource. Ici le Prince de malice, armé de ruse et de force, poursuit la pauvre âme jusqu'à l'extrémité et fait son dernier effort pour l'abattre. Aussi est-ce la rencontre que plusieurs grands serviteurs de Dieu ont redoutée, et dont ils ont merveilleusement appréhendé l'issue. Qu'y avait-il de plus innocent que Job, qui néanmoins faisait pitié à ceux qui l'entendaient soupirer, et dire : Hé Dieu! que deviendrai-je, et que sera-ce de moi lorsque le Seigneur viendra pour me juger? Si désiré-je néanmoins encore à ce coup rassurer le cœur des enfants de la Vierge, et leur donner sujet de prendre courage, avec les paroles que le Prophète Isaïe me commande de leur dire de la part de Dieu, qui portent en substance que tout va bien pour eux (1).

II. Oui que tout va bien, puisque la Sainte Vierge, qui les a reçus sous sa protection dès le commencement, a prévu cette dernière attaque et disposé toutes ses grâces pour les faire réussir à la persévérance finale. Oui que tout va bien, puisqu'elle les a couverts de toutes les armes nécessaires pour faire tête à l'ennemi. Oui que tout va bien, puisqu'il y a peu d'apparence que celle qui jusqu'ici leur a donné tant de démonstrations de son amitié, les doive quitter au dernier besoin. Oui que tout va bien, puisque la Mère du Juge souverain a les pièces de leur procès entre ses mains, et qu'elle leur veut servir d'avocate. Oui que tout va bien, puisque le Juge, qui est son Fils et son Epoux, ne saurait lui refuser chose aucune. Fasse maintenant l'accusateur des frères le pire qu'il pourra, qu'il exhibe ses pièces, qu'il attire ses témoins, qu'il allègue la loi et la coutume, qu'il déploie toutes ses inventions, que gagnera-t-il contre la Reine Mère et la Reine régnante du Paradis? Qu'il tonne, qu'il tempête, qu'il jette le feu par la gorge, la Mère de miséricorde l'emportera avec un seul mot. Car sa parole est sans contredit, son témoignage sans soupçon, sa prière sans refus, son crédit sans bornes, son autorité sans réplique. Ses paroles sont des arrêts, ses prières des amiables contraintes, et ses volontés sont infailliblement suivies de l'exécution.

III. Il me souvient de ce qui est rapporté en la vie de Saint

(1) Cap. 3. Dicite justo quoniam bene.

Annou (1), Archevêque de Cologne. Ce grand serviteur de Dieu étant allé à Rome l'an mil septante, il obtint de Sa Sainteté le bras de Saint Césaire, Martyr, qu'il emporta avec soi ainsi qu'un précieux trésor. Etant de retour à Cologne, il ordonna que cette sainte relique fût portée avec grande célébrité au lieu qu'il lui avait préparé; et pour contribuer de sa part ce qu'il pourrait à la solennité, il monta en chaire pour discourir des louanges du Saint. Parmi plusieurs autres choses remarquables, il rapporta qu'il s'était trouvé en la ville de Rome un certain nommé André; homme fort adonné à ses plaisirs, et à qui il ne semblait rester qu'une seule étincelle de dévotion envers Saint Césaire, qu'il honorait souvent, visitant son autel et allumant des cierges devant son corps. Le voilà surpris d'une mort presque soudaine, qui lui donna fort peu de loisir pour se reconnaître. Aussitôt mort, aussitôt appréhendé par les démons, qui avaient déjà dévoré cette proie par espérance. Le voilà traîné au tribunal de Dieu avec de grandes huées et avec une extrême confusion. Ses ennemis le chargent puissamment, et à peine trouve-t-il que répondre à leurs accusations. Cependant Saint Césaire, qui ne veut pas abandonner son client, se jette aux pieds de la Mère de miséricorde et implore son secours. Elle est incontinent gagnée; elle se présente à son fils, accompagnée des Bienheureux Apôtres, de Saint Césaire et d'une troupe de Saints Martyrs; elle parle avec tant d'efficace pour ce pauvre misérable, qu'il lui est accordé de retourner en vie et de faire pénitence, comme il fit après s'être levé de son cercueil à la minuit, et avoir raconté tout ce qui s'était passé pour son regard.

IV. Qu'on me dise maintenant ce qu'elle ferait pour ceux qui l'auraient aimée et honorée toute leur vie, si elle a tant fait pour un étranger? ainsi le puis-je appeler, puisqu'elle ne l'a secouru qu'à la seule requête d'un Saint; quelle pierre ne remuerait-elle pas? quelle invention ne trouverait-elle point pour les retirer des griffes des oiseaux carnassiers? En voici une preuve de fraîche mémoire en faveur de ses plus chers nourrissons. L'an quatre-vingt-six du siècle passé (2), il y avait au Collège des

(1) Lib. 1. cap. 35. Apud Surium.

(2) Franciscus Bencius in Annalibus anno 1386.

Allemands, à Rome, un jeune Chanoine de Trèves, nommé Henri d'Haiden, qui était instamment rappelé par les siens, et se disposait à son retour. Mais Dieu avait d'autres desseins sur lui et lui apprêtait un plus long voyage. Cependant une fièvre l'attaque et le trousse dans moins de huit jours. Il est averti du danger où il se trouve; il se confesse généralement, il fait divers vœux, spécialement à la Mère de Dieu, à Saint André, à Saint Apollinaire, Patron de l'Eglise des Allemands, et incontinent après il tombe dans un sommeil extatique, d'où étant quelque temps après réveillé, il fait appeler son Confesseur, et en présence de plusieurs, lui tient ces propos : Vrai Dieu, mon Père, qu'ai-je vu ? Ce mot prononcé avec un accent plein de vigueur, il fit venir à tous les assistants le désir de savoir ce qui lui était arrivé. J'ai vu, dit-il, des choses qui ne se peuvent comprendre, et encore moins raconter; voici néanmoins ce que j'en puis dire : Au même temps que le sommeil extérieur a saisi mon corps, il m'a semblé que mon âme le quittait et qu'elle était conduite au jugement de Dieu. Là je me suis trouvé seul un bon espace de temps, et Dieu sait en quelle peine j'étais. Car les ennemis de mon salut ont commencé de m'accuser devant le Juge souverain, et m'ont reproché plusieurs fautes, qui paraissaient si énormes, que je n'attendais plus que l'heure que je fusse livré à leur pouvoir. Mais la Mère de Bonté, suivie de Saint André, de Saint Apollinaire et de plusieurs Saints Martyrs, est survenue à temps, et avec un visage courroucé, a demandé à ces lutins avec quelle assurance ils osaient attaquer celui qui avait été serviteur tant d'années en sa Congrégation; ce qui les a tellement étonnés, qu'ils ont incontinent fui qui çà, qui là; et par ce moyen, je me suis vu hors de danger. Il dit cela avec un visage serein, qui ne reçut nulle altération ni changement jusqu'à la mort, laquelle l'emporta quatre heures après qu'il eut fini ce discours.

*François Morique.*

V. En voici un autre plus ancien de deux cent nonante ans que celui que je viens de raconter. Un Religieux Lai de Saint François, nommé Morique, qui avait fort saintement vécu, étant sur la fin de sa vie, commença de jeter des cris horribles et épouvantables, et de dire qu'il était damné. Les Religieux de la

maison étant accourus à ses cris se mirent à lui donner courage et à lui représenter l'efficace du précieux sang du Sauveur et de l'intercession de sa Sainte Mère. Ces considérations lui ayant adouci l'esprit, il ne dit mot de quelque temps, mais il se prit à répéter par diverses fois, en chantant, le très auguste nom de Jésus. Comme il eut cessé, ses frères, qui étaient autour de lui, lui demandèrent pourquoi il avait ainsi crié ? J'ai été présenté, leur dit-il, au tribunal de Dieu pour être jugé; et bien que ma conscience ne me reprochât rien, néanmoins, sachant avec combien de rigueur nos vies sont examinées en ce dernier jugement, j'ai cru que je serais damné. Mais la Sainte Vierge, ma bonne Avocate, s'est présentée à moi, et m'a dit que pour la satisfaction de mes fautes, je prononçasse cent fois le très sacré nom de Jésus. C'est ce que vous m'avez ouï chanter.

§. VI. — Comme la Sainte Vierge soulage les siens au milieu des flammes du Purgatoire, et du soin qu'elle prend de leur corps.

I. Il ne nous reste plus que ce seul pas à franchir des cinq qui rendent redoutable la rencontre de la mort, mais il serait capable d'alarmer quiconque l'appréhenderait comme il faut. Je parle du feu qui dévore là-bas les pauvres âmes qui n'ont pas pleinement satisfait pour leurs péchés pendant qu'elles étaient unies à leurs corps. Feu si violent et si cuisant, que celui de cette vie lui étant comparé, semblerait de la rosée. Car si ce que les Saints Docteurs disent communément est véritable, qu'il ne diffère de celui qui brûle les misérables damnés, sinon pour le regard de la durée et de la résignation à la divine volonté, il faut conclure que toutes les peines que nous pouvons ici souffrir ne sont que tourments en peinture au prix de ceux-là. Mais d'autant que mon intention est de consoler plutôt les serviteurs de la Mère de Dieu, que de les épouvanter par la représentation de ces peines, je les supplie de prendre courage, et de croire que leur bonne Mère ne cessera pas de les assister et soulager jusqu'à ce qu'elle les ait logés dans le ciel. J'aurais trop de choses à dire si je voulais décrire par le menu en combien de manières elle leur donne du rafraîchissement; ce sera assez d'en toucher quelques-unes.

II. En premier lieu, il arrive bien souvent qu'elle met si bon



ordre à exercer les siens, tandis qu'ils sont en cette vie, à leur faire pratiquer les actes de satisfaction et des principales vertus, que par ce moyen ils sont admis sans aucun retardement à la jouissance de Dieu. Témoin Sainte Lidwine (1), Vierge accomplie en toutes vertus, de qui nous lisons qu'étant voisine de la mort et travaillée d'extrêmes douleurs par tout le corps, elle vit Notre-Seigneur au côté droit de son lit, la très sainte Mère au côté gauche, et les Apôtres avec une grande quantité de Bienheureux Esprits tout à l'entour. Elle vit de plus sa chambre extraordinairement parée, et sur une table proprement agencée, un beau vase plein d'huile sacrée, avec une croix et un cierge allumé. Elle aperçut en outre que Notre-Seigneur, habillé en Prêtre, lui oignait le corps, comme l'on a coutume de faire au Sacrement de l'Extrême-Onction, sans proférer toutefois aucune parole. Cette cérémonie achevée, il prit le cierge, et sa très Sainte Mère avec lui, et ensemble ils le mirent entre les mains de Sainte Lidwine, laquelle supplia son Epoux bien-aimé par les mérites de la très sacrée Vierge de combler la fin de sa vie de tant de douleurs et d'affections, que son âme sortant du corps, s'en allât droit au ciel pour le louer et remercier, sans être arrêtée au Purgatoire; ce qui lui fut accordé, et elle eut assurance qu'à deux jours de là elle chanterait un doux *Alleluia* avec les autres Vierges au royaume de Dieu.

III. Je dis bien davantage, que non seulement elle pourvoit qu'ils soient épurés de telle sorte qu'il ne leur reste rien à purger lorsqu'ils sortent de cette vie, mais que de plus elle donne ordre qu'ils en partent chargés d'une telle surabondance de satisfactions qu'ils en aient pour en départir à d'autres. J'ai déjà parlé ci-dessus du dévot Henri de Calstus, Religieux de l'Ordre de Saint Dominique, et de la grande familiarité qu'il avait avec la Bienheureuse Vierge. Un de ses amis intimes, qui n'ignorait pas la communication qu'il avait avec elle, lui ayant demandé confidemment comme il était grièvement malade, s'il croyait entrer dans le ciel sans passer par le Purgatoire, il répondit avec assurance, que la très glorieuse Vierge se trouverait à son trépas

(1) In vita ejus a Joanne Brugnano Ordinis Minorum scripta, cap. 41. apud Surium 4. Novemb.

et le conduirait dans le ciel. Il ajouta de plus qu'il savait très bien qu'en passant il emmènerait avec soi plus de trois cents âmes de celles qui sont encore dans les flammes pour satisfaire à la divine justice.

IV. En troisième lieu elle donne un soulagement nonpareil aux siens, les visitant tandis qu'ils souffrent au milieu de ces feux, ou leur envoyant des Anges, qui de sa part leur portent la bonne nouvelle de leur délivrance, et les consolent en diverses autres manières. Ce qu'elle fit un jour connaître à la Bienheureuse Sainte Brigitte, lui disant (1) : Je suis la Reine du ciel, la Mère de miséricorde, la joie des justes, l'adresse des pécheurs à Dieu; il n'y a nulle peine en Purgatoire, qui par mon moyen ne soit rendue plus douce et plus facile à supporter. Et ailleurs elle lui dit (2) : Je suis la Mère de ceux qui sont en Purgatoire, et il a plu à Dieu que, par mes prières, les peines qui sont dues à leurs péchés fussent à chaque heure mitigées et adoucies en quelque façon. Ces paroles me remettent en mémoire ce qui arriva au Père Jérôme Carvaillo, Religieux de notre Compagnie, de qui j'ai déjà parlé ci-devant. Il avait contracté une sainte amitié avec la Vierge Mère, qu'il aimait tendrement, et de qui réciproquement il était aimé, de sorte qu'elle ne dédaignait pas de se montrer visiblement, et de parler souvent à lui. Et bien qu'il fût très humble et très soigneux de cacher les faveurs qu'il en recevait, néanmoins Dieu permit un jour qu'il lui échappât pour le bien et pour la consolation de plusieurs, de confesser que la glorieuse Vierge le voyant triste et craintif pour l'appréhension des peines du Purgatoire, lui avait dit qu'elle était l'Avocate et la Mère des pécheurs, non seulement en cette vie, mais encore en Purgatoire; ce qui l'avait indiciblement consolé.

V. Nous avons diverses preuves de cette vérité ès Révélations de Sainte Brigitte. Car en un endroit (3) le Sauveur accorde à sa très sacrée Mère une triple miséricorde en faveur des âmes pour qui elle l'avait supplié, et un adoucissement de la triple peine qu'elles souffraient, en la vue, en l'ouïe et en l'attouchement. En outre, il lui promet que celles qui se

(1) Lib 6. Revelat. cap. 10.

(2) Lib. 4. cap. 138.

(3) Lib. 1. cap. 5.

trouveraient engagées dans les plus grandes rigueurs des tourments du Purgatoire, passeraient aux moyennes; qu'à celles du moyen étage il serait permis de monter au lieu des plus légères; et que celles à qui il ne resterait plus que bien peu à payer seraient tout-à-fait délivrées. En un autre lieu (1) la même Vierge priant pour l'allégement des peines d'un Chevalier fort dévot et grand aumônier, qui lui avait été recommandé par la Bienheureuse Sainte Brigitte, son très honoré fils lui fait grâce, pour l'amour d'elle, de l'une des trois peines qu'il souffrait en la vue, savoir est l'effroyable vision des Démons; de l'une des trois qu'il endurait de l'ouïe, c'est-à-dire de la confusion que lui causaient les reproches de sa vie passée, dont il était sans cesse tourmenté par les ennemis de son salut; et de l'une des trois qui le travaillaient en l'attouchement, qui était le froid des étangs glacés, où il était jeté pour acquitter ses froideurs au service de Dieu. Ailleurs elle prescrit ponctuellement à cette Sainte Veuve toutes les satisfactions qu'il faut que l'on fasse pour la délivrance de l'âme d'un certain Seigneur de qualité, pour qui elle a imploré la faveur. Bref, pour n'en pas entailler davantage, en un quatrième endroit, elle l'assura que l'âme d'un certain Prêtre solitaire, de qui la même Sainte Brigitte avait autrefois reçu quelque assistance spirituelle, serait au ciel avant que son corps fût en terre, et qu'à sa considération la peine de langueur qu'elle souffrait pour n'avoir que tièdement désiré de voir Dieu, lui serait notablement allégée.

VI. En quatrième lieu elle excite des personnes encore vivantes à les aider par le Saint Sacrifice de la Messe, par leurs prières et par les autres œuvres satisfactoires, ou véritablement leur permet de solliciter elles-mêmes leur délivrance. Le Pape Innocent troisième apparut après son décès à Sainte Lutgarde, ainsi qu'il est rapporté en la vie de cette Sainte Vierge, tout environné de feux et de flammes, lui faisant entendre que par la miséricorde de Dieu il avait échappé l'Enfer, mais non le Purgatoire; que néanmoins il avait obtenu par la faveur de Notre-Dame de venir implorer ses prières afin d'en être racheté.

VII. Finalement elle visite cette triste prison en qualité de Reine qui a autorité de son cher fils, et par grâce spéciale elle

(1) Lib. 6. cap. 19.

délivre à certains temps ceux que bon lui semble. Le dévot Denis Richel, Chartreux (1), récite un fait digne de mémoire de deux amis, dont l'un ayant payé le tribut à la nature environ la Fête de Toussaint, l'autre s'était tout-à-fait laissé emporter aux regrets et aux pleurs, sans avoir autrement soin de soulager son ami, qui lui apparut sur la fête de la Nativité, lui reprochant son peu de soin. Et à quoi bon tant de larmes ? lui dit-il, ce n'est que de l'eau qui lave les yeux et dessèche le cerveau, et rien plus ; le vent emporte toutes les plaintes que vous faites pendant que je suis grillé sans merci parmi ces brasiers ardents. Or, sachez qu'à la nuit de Noël la Sainte Vierge descend en Purgatoire, avec pouvoir de délivrer plusieurs âmes, à cause qu'en cette même nuit elle a enfanté celui qui les a toutes rachetées. J'espérais être de ce nombre par le moyen de vos prières, mais j'ai été frustré de mon attente. Partant qu'il vous souviene qu'elle en fait tout autant la nuit de la Résurrection, à l'imitation de son cher Fils, qui en une pareille nuit délivra les anciens Pères des limbes. A ce sujet je vous prie de m'assister de vos soupirs et de verser des larmes de dévotion, qui seront bien mieux employées que celles de regret que vous répandez sans profit. Vous connaîtrez que vos suffrages auront eu leur effet, si je ne vous apparais pas davantage ; ce qu'étant arrivé justement comme il avait dit, il le prit pour une marque certaine de la délivrance de son ami, qui avait été procurée par la Mère de miséricorde.

VIII. Le Bienheureux Pierre Damien, en la dernière Épître du troisième livre, raconte que l'an mil septante-deux, une femme mourut à Rome, laquelle apparut la veille de l'Assomption à une autre qui était de ses amies, et que celle-ci lui ayant demandé en quel état elle se trouvait, elle répondit que jusqu'alors elle avait passé par de très grièves peines ; mais qu'en cette même nuit la très sacrée Vierge avait prié pour elle et pour plusieurs autres, de manière qu'elle avait délivré du Purgatoire beaucoup plus d'âmes que pour lors il n'y en avait en toute la ville de Rome. Celle-ci faisant difficulté de croire ce que l'autre lui disait, elle ajouta que pour une preuve indubitable de la vérité de ses paroles elle mourrait au bout de l'an, au

(1) Serm. 2. de Assumpt.

même jour qu'elle lui parlait. Ce qui advint de point en point, ainsi qu'elle l'avait prédit.

IX. J'aurais tort d'envier au dévot Lecteur la reconnaissance d'une chose bien remarquable qui arriva l'an treize cent, lors du grand Jubilé qui fut accordé par le Pape Boniface huitième (1). Il y avait un clerc, fort dévot à la glorieuse Vierge, à qui elle apparut tenant son Fils entre ses bras. Celui-ci s'étant au même instant jeté par terre pour l'adorer, elle lui dit : Dieu a fait miséricorde à-tous. Le Clerc lui ayant demandé s'il avait part à cette grande miséricorde, ainsi que les vivants et les trépassés. Et comme pour la seconde fois il lui eut fait la même demande, elle ajouta : Il a fait miséricorde aux vivants et aux trépassés, et à vous aussi. Les Historiens ont remarqué que la vérité de cette parole fut confirmée par un nombre de possédés, lesquels en divers endroits furent contraints de publier la miséricorde de Dieu et de dire unanimement qu'en cette année-là toutes les âmes qui étaient en Purgatoire avaient été délivrées. Et il y a grande apparence que celle qui en porta la nouvelle en terre, en avait été dans le ciel la principale médiatrice.

X. Entrons jusques dans les tombeaux, et disons que l'incalculable douceur de la Mère d'amour passe jusqu'à prendre un soin très particulier des corps de ses fidèles serviteurs après leur trépas. Vérité que je me contente d'avoir confirmée par un trait qui est tiré du second livre des Révélations de Sainte Brigitte (2), lequel j'ai rapporté ailleurs (3) parlant du bienheureux Brinoux Vaston, Evêque de Scare en Suède.

XI. Voilà un petit échantillon des Grandeurs de Bonté de la Mère de Dieu, et du bonheur de ceux qu'elle chérit d'une affection particulière. Que si une représentation grossière de ces passe-droits est capable de nous faire concevoir quelque chose de grand, que sera-ce de contempler les enfants de la Reine du ciel autour de leur bonne Mère, avec les richesses de grâce et de gloire qu'ils auront acquises par son entremise ? que sera-ce d'avoir part à cet incalculable bonheur ? Oh ! que l'on doit désirer l'heureux partage de ceux dont les âmes, pour parler avec l'Écriture, sont conservées au petit faisceau des vi-

(1) Jacob. Card. lib. de Jubilæo.

(3) Sup. cap. 7. §. 9.

(2) Cap. 30.

vants, sous la faveur spéciale de la Mère de Bonté! Puissé-je être des leurs, vivant et mourant, et encore par delà la mort au règne de l'éternité.

## CHAPITRE XIV.

DES OBLIGATIONS QUE NOUS AVONS PAR TOUS CES TITRES D'AIMER, D'HONORER  
ET DE SERVIR LA MÈRE DE DIEU.

Je ne reconnais chose aucune qui donne plus d'avantage aux grandeurs de ce monde, que le moyen qu'elles fournissent à ceux qui les possèdent d'obliger tout plein de personnes. Mais les grandeurs de là haut, outre qu'elles sont seules vraies et dignes d'être recherchées, elles ont ce point en perfection de faire naître aux amis de Dieu infinies occasions de nous faire du bien ; d'où naissent en nous des redevances qui ne se pourront jamais éteindre. Or, comme au-dessous de Dieu il n'y a rien de pareil en grandeur à la Sainte Vierge, aussi ne se trouve-t-il point de fief semblable au sien. Ce qui me fait résoudre à conclure le discours de ses Grandeurs par un petit recueil de ses droits Seigneuriaux et des obligations que nous contractons à leur sujet.

§. 1<sup>er</sup>. — Des obligations que nous avons de l'aimer.

I. Quel jugement pourrait-on faire, je vous prie, de ceux qui après tant d'obligations n'aimeraient pas la Mère de Dieu, ou ne l'aimeraient que faiblement? Que les autres croient ce qu'ils voudront; quant à moi je dis, ou qu'ils n'ont point de cœur, ou celui qu'ils ont n'est pas un cœur humain, mais un morceau du mont Caucase, ou de quelque autre rocher insensible; car s'il était humain, il se laisserait attirer par les cordes de la charité et des inestimables bienfaits de la Mère d'amour. Je dis qu'ils sont sans nature; car s'ils en avaient tant soit peu, ils le feraient paraître par des ressentiments sortables à la bonté du cœur maternel, qui oblige tous ceux qui se veulent laisser obliger. Je dis qu'ils n'ont point d'âme raisonnable, puisqu'ils s'égarent si démesurément de toute raison, étant très vrai que de tous les titres que jusqu'ici j'ai mis en avant, il n'y en a pas un qui ne soit capable d'allumer un brasier d'amour. Car ce point seul, qu'elle soit le principe

du bonheur éternel des siens, est-il pas suffisant pour la faire aimer d'un amour éternel? Ensuite qu'elle témoigne en mille manières, et par autant de preuves, qu'elle est la Mère du bel amour, est-ce pas un motif très pressant pour lui porter une affection plus cordiale qu'à toutes les mères du monde? Quoi! sa faveur est-elle si peu de chose qu'une vile créature la doive mépriser, ou qu'elle pense la pouvoir mériter avec des sentiments ordinaires et communs? Que dirai-je de l'admirable soin qu'elle a des siens sinon que quand ils fondraient tous les jours en larmes et en mouvements de tendresse, ils ne sauraient égaler le moindre trait de ses douceurs? Ses libéralités surpassent incomparablement toutes leurs reconnaissances, et les reconnaissances qu'elle rend à leurs menus services excèdent sans mesure tout ce qu'elle reçoit, et les engagent toujours de nouveau à l'aimer. Ses miséricordes sont sans bornes, et ils la voudraient aimer par mesure! Je veux qu'ils n'aient jamais reçu d'elle qu'un seul bienfait corporel de ceux que j'ai fait voir qu'elle confère à pleines mains; s'ils l'avaient reçu de quelque personne mortelle, se confesseraient-ils pas immortellement obligés? Enfin, s'ils estiment comme il faut ses saintes instructions, la consolation qu'elle donne aux désolés, l'asile qu'elle prépare aux pécheurs, et les bons offices qu'elle rend à l'heure de la mort, se persuaderont-ils d'avoir beaucoup fait lorsqu'ils l'auront aimée de toute l'étendue de leurs forces? Je dis qu'ils ne s'aiment pas eux-mêmes; car autrement il ne se pourrait faire qu'ils ne chérissent tendrement celle de qui ils reçoivent sans cesse tant de faveurs. Je dis qu'ils sont indignes de toutes grâces, puisque leur méconnaissance fait justement tarir la source d'où elles découlent. Enfin je dis et maintiens qu'ils sont très dignes d'être frappés du carreau de l'anathème que l'Apôtre Saint Paul lance (1) contre ceux qui n'aiment pas le Seigneur Jésus. Car c'est folie de croire que manquant d'affection pour la Mère, ils en puissent avoir pour le Fils.

II. Mais quoi! pendant que je m'échauffe indiscrètement contre des ingrats, je ne prends pas garde ni à qui, ni de qui je parle. Je ne fais pas réflexion que tous les discours précédents ont été faits en faveur des enfants de la Mère de Dieu, qu'elle a

(1) 1. Cor. 16.

conçus dans son sein, nourris de son lait, élevés par sa charité et comblés d'infinies faveurs. Je ne vois pas qu'il est ici question de ceux qu'elle a prévenus de ses bénédictions de douceur, qu'elle a acquis par amour, et qui se sont donnés à elle par les mêmes principes d'amour. Je ne considère pas que si bien l'amour que la Reine du ciel leur a porté, a donné le commencement à leur bonheur, celui qu'ils lui ont réciproquement témoigné les a conduits dans les avancements signalés qu'ils ont faits. Car s'ils eussent manqué de retour, elle eût aussitôt arrêté le cours impétueux de ses grâces, et jamais ils ne fussent parvenus où ils sont enfin arrivés. Mais comme la faveur de la Sainte Vierge les a faits ce qu'ils sont, aussi ont-ils tâché de cultiver cette faveur et de s'en rendre tous les jours plus dignes par de vrais sentiments de reconnaissance, qui ont attiré sur eux de nouvelles grâces ; de sorte que ne se considérant point autrement que comme créatures faites de la main et par la bonne volonté de la Princesse du ciel, et ne voyant en eux ni autour d'eux que des bienfaits obtenus par son entremise, il faut de nécessité qu'ils l'aiment ; et toujours de nouveaux dons causent de nouveaux ressentiments d'amour, et rien du tout ne se fait et ne se donne sans amour. Bref, cet agréable combat d'amour les conduit à ce point, que j'açoit qu'ils se sentent infiniment obligés à l'aimer pour tant de biens qu'ils ont reçus d'elle, ce néanmoins ils la veulent principalement aimer pour l'amour d'elle-même, et pour ce que d'ailleurs elle mérite d'être aimée quand bien tous leurs intérêts cesseraient : ils en sont venus là qu'ils ne voudraient plus avoir de cœur s'ils étaient une fois condamnés à ne la pas aimer ou à ne l'aimer qu'à demi, et l'affection qu'ils ont pour elle leur est si sensible, qu'il leur est entièrement avis que sans elle il leur serait impossible de vivre. Aussi ne croient-ils pas qu'il y ait contentement au monde semblable à celui qu'ils ressentent à l'aimer, à l'entretenir, à parler d'elle et à lui rendre quelque service. Par où je connais que je suis bien loin de mon compte ; puisqu'ils n'ont que faire de mes exhortations, tant s'en faut que mes invectives s'adressent à eux. Au contraire, il nous faut admirer l'incalculable bonheur dont ils jouissent, et à leur exemple aimer tant que nous pourrons celle qu'ils chérissent de tout leur cœur. C'est ce que je fais d'autant plus volontiers que plus je sens d'inclination à ho-



norer tous ceux qui l'aiment. Bien vous soit, dévots nourrissons de la Mère d'amour, de ces rares sentiments d'affection que vous avez pour elle ; bien vous soit de tous les fruits que vous avez cueillis de cette faveur ; bien vous soit de l'incomparable soin que vous avez apporté à la cultiver ; bien vous soit de toutes les joies que votre cœur a ressenties parmi ces doux entretiens ; bien vous soit des fermes espérances, voire des assurances que vous avez de plus grands biens. Puissiez-vous toujours aller croissant jusqu'à la perfection de l'amour qu'elle désire de vous ; et puissions-nous quant et quant être attirés par l'odeur de vos parfums à l'aimer avec vous en cette vie qui finit et en celle qui ne finit jamais.

§. II. — Des obligations que nous avons de l'honorer.

I. Au seul Roi des siècles, immortel et invisible, honneur et gloire ès siècles des siècles, dit le grand Apôtre Saint Paul (1). A vrai dire c'est à lui seul que toute gloire et tout honneur appartiennent. D'où il s'ensuit que le vrai honneur n'est autre chose qu'un rejaillissement de la face glorieuse de Dieu d'où procède tout l'honneur du monde. De manière que tout ainsi que du Soleil visible et matériel procèdent tous les rayons de lumière, de même de cette divine Majesté, ni plus ni moins que d'un Soleil invisible et intellectuel, sortent tous les rayons de gloire. Ce qui fait que chaque créature est plus ou moins digne d'honneur à mesure que les rayons de la glorieuse face de Dieu tombent plus ou moins sur elle, et qu'elle les reçoit plus ou moins. Ainsi les Rois et les Princes sont dignes d'honneur pour autant qu'ils reçoivent sur eux le rayon de la puissance de Dieu ; les Juges et les Magistrats à cause qu'ils sont éclairés de sa justice ; les Sages pour la participation de sa sagesse ; les vertueux pour l'éclat des vertus divines qui se répand sur leur visage ; les vieillards pour leur ancienneté, laquelle tient quelque chose de l'éternité de Dieu ; les pères et les mères pour le rapport qu'ils ont à la bonté de Dieu, qui est le premier principe de toute communication. D'où il s'ensuit de rechef qu'à mesure que la créature s'avoisine davantage de ce divin Soleil de gloire, elle a aussi meilleure part à la gloire qui en procède.

(1) 1. Timoth. 1.

II. Ce que je dis principalement en faveur de la Reine du ciel, notre digne Mère, laquelle méritoirement, comme dit le dévot Saint Bernard (1), est environnée du Soleil, pour autant qu'elle a pénétré plus avant qu'il ne se peut croire les très profonds abîmes de la grandeur de Dieu, de sorte qu'elle a été comme absorbée dans cette lumière inaccessible autant qu'une créature le peut être au-dessous de l'union personnelle. Qui pourrait expliquer comme par suite de cet avoisinement elle a été pénétrée de toutes parts des rayons d'honneur qui émanent du Père de lumière? Je ne prétends pas entrer de nouveau dans la considération de ses Grandeurs d'Excellence et de Pouvoir, il suffit que ci-dessus à deux diverses occasions (2), par un discours raccourci, j'aie fait voir les obligations extrêmes que nous avons de l'honorer à leur sujet. Il ne s'agit ici que de ses Grandeurs de Bonté, qui nous présentent des motifs sans nombre pour lui rendre tout l'honneur dont nous sommes capables, puisqu'il n'y a rien qu'une telle Mère ne mérite. Je veux que ses chers enfants s'étudient à rechercher toutes les manières imaginables de l'honorer, qu'ils s'emploient sans cesse à les pratiquer, qu'ils trouvent tous les jours de nouvelles inventions pour faire paraître le respect qu'ils lui portent, qu'ils n'appréhendent pas l'excès pour tout cela, tant qu'ils demeureront au-dessous du culte qui est dû à Dieu seul, d'autant qu'ils seront toujours redevables, et jamais ne sera qu'ils ne se trouvent reliquataires à sa bonté.

III. Car si l'honneur que nous devons aux mères de nos corps pour nous avoir portés dans leurs flancs, et pour avoir eu pitié de notre bas âge, est tel qu'il nous reste toujours quelque chose à payer, pour soigneux que nous puissions être de leur rendre toute sorte de devoirs, quel respect ne méritera la Mère de nos esprits? Celles-là bien souvent sont causes de notre malheur, celle-ci est le principe de notre bonheur et de notre bonheur éternel; celles-là sont des mères follement passionnées, celle-ci est la mère du bel amour; celles-là quelquefois par leur mauvaise conduite décréditent leurs enfants, celle-ci est la faveur des siens; celles-là parfois s'en mettent fort peu en peine, ou si

(1) Serm. in *Signum magnum*.

(2) Tract. 1. cap. 4. §. 2. et Tract. 2. cap. 4. §. 2.

elles le font, c'est d'une façon si molle qu'il leur serait plus expédient qu'elles ne s'en mêlassent nullement, celle-ci est une merveille de soin, mais d'un soin qui ne vise qu'à les faire tous grands devant Dieu; celles-là quelquefois sont si dénaturées, qu'elles ôtent à leurs enfants ce qui leur appartient, celle-ci ne pense qu'à enrichir ceux que Dieu lui a donnés, et à leur acquérir les vrais biens qui ne périssent jamais; il s'en trouve parmi celles-là de si déraisonnables qu'il n'y a nul moyen de les contenter, celle-ci s'oblige des moindres services qu'on lui rend, et les reconnaît toujours au centuple; celles-là se changent quelquefois en tigresses et en lionnes, celle-ci est toujours la Mère de douceur et de miséricorde; celles-là ont besoin elles-mêmes d'être secourues et assistées, celle-ci est la défense et le secours des siens; celles-là ne sont que trop souvent des miroirs de légèreté et de vanité, celle-ci est la maîtresse très accomplie de toutes les vertus; celles-là quittent les leurs à la mort, ou maintes fois ont plus de soin de leur santé corporelle que de leur salut éternel, celle-ci protège les siens en ce passage, et ne les abandonne point jusqu'à ce qu'elle les ait logés dans le ciel.

IV. Fasse l'esprit humain ce qu'il pourra pour concevoir un honneur qui égale de si rares mérites; il faut, veuillent-ils ou non, plier sous le faix de ces redevances. Mais il le faut faire de si bonne grâce que cette impuissance rende hommage à la Mère de Dieu, et qu'elle serve d'une confession authentique que la Grandeur de sa Bonté surpasse sans mesure tout l'honneur qu'elle peut attendre de nous. Il est vrai, et nous l'avouons, Reine des Grandeurs ! et pour ce prions-nous très humblement les Bienheureux Esprits de vouloir suppléer à notre défaut, voire celui même qui seul vous peut honorer selon vos mérites, et à qui seul est dû honneur et gloire ès siècles des siècles.

### §. III. — Des obligations que nous avons de la servir.

I. Le seul titre de Mère d'Amour en fournirait un monde à qui serait capable de les comprendre. Le mot de Mère en tire de très grandes après soi, et nous oblige de lui rendre tous les services possibles par droit de nature et de grâce; mais celui d'amour nous y contraint par une douce violence. Car il est bien vrai que l'amour ne se peut reconnaître que par amour; mais d'ailleurs c'est chose assurée que là où il se trouve, il n'y

a rien qu'il ne mette en besogne pour le service de ce qu'il chérit. Les yeux, les oreilles, les mains et les pieds suivent le mouvement du cœur, et il n'y a service au monde qui se fasse ni si bien, ni si allègrement que celui qui se rend par amour; voire il n'y a rien de plus honorable que ce mot de service, lorsqu'il part du principe d'amour. Mais à qui consacrer le nôtre, et à qui vouer nos services avec plus de droit qu'à la Mère d'Amour? Vrai Dieu, quelle Mère et de quel amour! Une Mère qui passe avec un excès infini, pour ainsi dire, la douceur de toutes les mères du monde; un amour qui, par-dessus tous les autres, participe de l'amour essentiel et divin. Et où trouverait-on des services qui y puissent arriver? Les Chérubins et les Séraphins, qui ne lui ont pas l'obligation que nous avons, se voudraient consumer à la servir pour la seule considération de l'indicible affection qu'elle porte aux hommes, et s'ils pouvaient avoir du mécontentement, il proviendrait de ce qu'il leur est impossible d'atteindre à ce qu'ils désireraient faire pour son service; quel ressentiment devraient donc avoir ceux sur qui jour et nuit tombe la douce pluie de ses cordiales faveurs?

II. Faute d'y penser souvent, on laisse éteindre ce feu qui devrait toujours brûler dans les âmes, et d'un cœur morfondu ne peuvent sortir que des services lâches et languissants. Mais les vrais enfants de la Mère de Bonté ont toujours leurs yeux sur les mains de leur bonne Mère pour faire ses commandements et pour lui rendre tous les services dont ils se peuvent aviser. Aussi font-ils des avancemens admirables par ce moyen; car à proportion de leurs services, l'amour qu'elle leur porte prend accroissement, et à mesure de l'amour se redoublent toujours les bienfaits. De sorte que l'affection de la Mère d'amour étant suivie de leurs continuel services, leurs services sont payés d'une recrue d'amour; et cette recharge d'amour est de rechef reconnue par d'autres services; et ainsi consécutivement de main en main, il se fait une chaîne entrelacée d'amour et de services, qui est comme le collier de l'Ordre dédié à l'honneur de la Mère d'amour. O amour! ô services! ô collier! ô Ordre! ô amour, que tu es pur et chaste, et digne d'être recherché avec toutes les inventions possibles! ô services, que vous êtes précieux devant la face de Dieu et de la Mère d'amour, qui vous conserve très soigneusement pour vous récompenser d'une gloire éternelle! ô

collier plein d'honneur, qui relevez une chétive créature par dessus toutes les grandeurs de la terre! ô Ordre, qui peuplez les Ordres bienheureux de la Jérusalem triomphante! ô Amour, viens posséder mon cœur! ô services, emparez-vous de toutes les puissances de mon corps et de mon âme! ô collier, ne dédaignez pas de reposer sur ma poitrine! ô Ordre, reçois mon nom sans avoir égard à mes démérites, puisqu'il m'est impossible de vivre sans servir la Mère d'Amour!

---

# LA PRATIQUE

DES RECONNAISSANCES

## DUES A LA MÈRE DE DIEU

POUR TOUTES LES GRANDEURS SUSDITES

D'EXCELLENCE, DE POUVOIR ET DE BONTÉ.

---

### QUATRIÈME TRAITÉ.

---

Si ce que Saint Jean Damascène (1) et Saint André de Jérusalem (2) enseignent, voire ce que l'Eglise Catholique publie est véritable, c'est-à-dire que la bienheureuse Vierge fut jadis figurée par la mystérieuse Echelle de Jacob, il me semble que j'aurais juste sujet de dire que par ce beau crayon le Saint Esprit voulut faire entendre que comme les Anges viennent incessamment à nous, les mains pleines des grâces du Ciel, qui ont été accordées à la Sainte Vierge en notre faveur, de même ils doivent retourner chargés de nos reconnaissances, et des sentiments que nous avons de tant de biens que nous recevons par son entremise. Considération qui m'a fait adjoindre aux discours qui ont été faits jusqu'ici des Grandeurs de la Mère de Dieu, ce dernier

(1) Orat. de Nativit. B. Virg.

(2) Orat. 4. de dormit. B. Virg.

Traité, qui comprend les reconnaissances que nous lui devons pour tout ce qu'elle nous est, et que nous lui sommes, tant en général qu'en particulier. Dessein pour lequel j'ose bien me promettre autant de secours et d'assistance de sa part, que j'ai expérimenté par le passé de bienveillance et de douceur.

## DISCOURS FONDAMENTAL

## DU QUATRIÈME TRAITÉ.

## CHAPITRE PREMIER:

QUE NOUS SOMMES CONVIES PAR DIVERS TITRES D'USER DE RECONNAISSANCES  
ENVERS LA MÈRE DE DIEU.

*L'honnêteté de la Reconnaissance. — Premier titre.*

I. Nous y sommes conviés en premier lieu par l'honnêteté de la Reconnaissance. Car j'avoue franchement que je ne comprends pas la subtilité de la repartie d'un certain Furnius, nonobstant que quelques-uns lui aient voulu donner place parmi les traits d'esprit de l'antiquité. Ce bonhomme crut avoir fait un gentil compliment à César, qui l'avait obligé en une affaire d'importance, quand il se plaignait à lui de quoi il lui avait imposé la nécessité de vivre et de mourir ingrat. Les autres en jugeront comme il leur plaira ; pour moi, il me semble que la rencontre fut merveilleusement froide, n'y ayant rien qui nous puisse attacher le blâme d'ingratitude, que notre mauvaise volonté. Quiconque ne veut pas être ingrat n'en saurait encourir le reproche ; et maintenir le contraire, c'est tout-à-fait ignorer la propriété de ce vice. Car celui-là seul mérite d'être appelé ingrat, dit le grand Philosophe moral (1), qui nie avoir été obligé lorsque de fait il l'a été, qui déguise ou dissimule le bienfait, qui n'a nul soin de s'en revancher quand il le peut, et plus que tous, celui qui met en oubli le bien qu'il a reçu. De sorte que quiconque s'efforce d'en conserver la mémoire, et qui est prêt de donner des preuves du sentiment qu'il en a ès occasions, quand bien il serait accablé de bienfaits, il ne peut être tenu pour ingrat, vu nommément que ce mot est l'un des plus odieux que l'on puisse prononcer parmi les hommes. Car je veux bien, dit le même Sage (2), que ce soit une chose sale d'être tenu pour homicide, pour larron et pour adultère ; néanmoins, c'est chose encore plus

(1) Senec. lib. 3. de benefic. cap. 1.

(2) Lib. 1. de benefic. cap. 10.



vilaine d'avoir la réputation d'être ingrat, si ce n'est qu'on dise qu'il n'est pas possible d'être entaché de ces crimes là sans être auparavant noirci de celui-ci. Ce vice, dit Saint Anselme (1), est la racine de tout notre mal spirituel ; il n'y a rien au monde de plus inique, dit Saint Ambroise (2); vous ne sauriez trouver nulle sorte de mal qui ne s'y rencontre, dit l'Orateur Romain (3). Mais au reste être méconnaissant et demeurer obligé, sont deux choses autant différentes que la terre et le ciel. Il peut arriver, voire il arrive tous les jours, que quelqu'un soit tellement redevable à un autre qu'il lui soit impossible d'acquitter les obligations qu'il lui a, si est-ce que jamais il ne sera ingrat, sinon lorsqu'il deviendra dénaturé et qu'il laissera écouler de son esprit la souvenance des biens reçus, et de sa volonté l'affection de les reconnaître. Il est hors de notre pouvoir de rendre à nos parents ce que nous leur devons, et beaucoup plus d'égaliser avec nos services les bienfaits de sa divine Majesté : j'en dis tout autant par proportion de ceux de la Reine du ciel, mais pourtant ne sera ingrat envers elle qui ne voudra. Elle ne regarde sinon le cœur; elle se contente de l'estime que nous faisons de ses faveurs et de quelque petit devoir que nous employons à les reconnaître. D'où je conclus que ceux-là se rendent criminellement coupables, qui pouvant à si peu de frais lui donner de la satisfaction, n'ont nul sentiment de douceur pour de si grandes obligations. Esprits tout-à-fait indignes de voir la lumière et beaucoup plus de sentir les douces influences du cœur obligeant de la Mère de Dieu, Arrière de ses chers nourrissons un vice si infâme, arrière des sentiments si peu sortables à leur condition, arrière une si grande bassesse d'esprit, au contraire que la Reconnaissance se loge dans les cœurs, et y produise des fruits dignes d'être admirés des hommes, d'être présentés par les Anges, d'être agréés de la Reine du Ciel et d'être regardés d'un œil de complaisance de celui à qui finalement tout bien et toute reconnaissance aboutit.

*Les mérites de la Sainte Vierge. — Deuxième titre.*

II. En second lieu, nous y sommes attirés par la douce odeur de ses Grandeurs, qui distillent sur nous un si grand nombre de

(1) Soliloquium, cap. 18.

(2) Præfat. in Psal. 35.

(3) Ad Attic. lib. 8.

bienfaits. Quelqu'un a dit bien à propos qu'il appartient aux Grâces, filles du ciel, de cueillir la belle moisson des bienfaits divins, et que le seul sentiment cordial que nous en avons, peut suppléer à l'impuissance de les acquitter. Le Temple que les anciens bâtirent jadis à Jupiter en la ville de Cyzico, au détroit de Gallipolis, brillait de toutes parts de pierres précieuses, mais elles étaient si artistement posées et arrangées; qu'il n'y en avait nulle qui ne jetât quelque éclat sur la statue du Dieu qui était adoré. Par où ils voulaient donner à entendre que les bienfaits du ciel sont comme perdus, s'ils manquent de retour au principe d'où ils procèdent, et qu'en vain Dieu nous enrichit de ses dons s'il n'en reçoit quelque tribut de gloire. Les navires qui viennent des terres étrangères, chargés de précieuses marchandises, sont arrêtés aux lieux de péage; et les âmes qui ont enlevé les plus belles grâces de Dieu, sont aussi les plus obligées à payer fidèlement les droits du ciel. Je confesse que quand nous nous mettrions en pièces, et que toutes les puissances de nos âmes seraient distillées pour en tirer un suc de reconnaissance, elles ne sauraient arriver au moindre trait de douceur qui sort du cœur amoureux de la Mère de Grâce. Mais quoi ! faut-il perdre courage pour autant que nous ne pouvons pas faire tout ce que nous voudrions ? Est-il question de tout quitter à cause que nos sentiments ne monteront jamais si haut que ses bienfaits ? Au contraire, ce nous doit être un singulier contentement qu'elle soit incomparablement relevée par dessus nos forces, et que nous soyons bien éloignés d'arriver à la grandeur de ses mérites. Il est question de lui faire hommage autant et plus de ce que nous ne pouvons pas, que de ce que nous pouvons ; car ici la volonté est reçue pour le fait, et autant est prisé ce qu'elle désirerait offrir, que ce qu'elle présente par effet.

*La prétention de la Sainte Vierge. — Troisième titre.*

III. En troisième lieu, nous y sommes obligés par les justes prétentions de la même Vierge, qui ne nous a choisis pour ses enfants bien-aimés, qu'à la charge d'user de quelque correspondance d'affection en son endroit. De sorte que tout ainsi que Dieu pactifia jadis avec Salomon en ces termes : Il me reconnaîtra pour père, et je le traiterai comme fils ; de même elle

contracte avec nous de nous être toujours très bonne, très aimable et très fidèle Mère, à condition que nous nous comporterons envers elle en vrais enfants ; c'est-à-dire que nous ne nous contenterons pas de recevoir d'elle des faveurs à pleines mains, mais que nous userons de revanche et ferons remonter l'amour à sa source autant que nous en serons capables. Car un enfant dépourvu de ce sentiment n'est pas un enfant, mais une statue mouvante ou quelque rocher animé ; que s'il est enfant, il ne peut être légitime ; ou s'il passe pour tel, il ne doit attendre autre chose sinon d'être débouté de toutes les espérances des vrais enfants d'adoption. Plutôt mourir que de tomber dans un si extrême malheur et de porter à fausses enseignes l'honorable titre d'enfants de la Mère de Dieu. Qu'elle détourne par sa bonté ce désastre de dessus nos têtes, et que parmi une infinité d'autres obligations nous lui ayons encore celle-ci, d'estimer autant qu'elle désire les biens qui nous viennent de sa main.

*Les fruits de la reconnaissance. — Quatrième titre.*

IV. En dernier lieu, nous y sommes forcés par l'affection que nous portons à nous-mêmes, puisque l'unique moyen de subsister en ses bonnes grâces et d'obtenir la continuation et l'accroissement de ses faveurs, c'est de témoigner que celles que nous avons reçues ont jeté de profondes racines dans notre souvenir. Saint Jérôme assure avoir remarqué parmi les traditions Hébraïques que la grande maladie dont le Roi Ezéchias pensa mourir, fut un juste châtement de son ingratitude, d'autant qu'après une victoire semblable à celle qu'il remporta sur les Assyriens, où le ciel prit visiblement son parti, il ne se mit nullement en devoir de chanter les louanges de Dieu, comme jadis firent Moïse après avoir vu Pharaon submergé dans les eaux de la mer rouge ; Débora après la défaite du Capitaine Sisara, et Anne, femme d'Elcana, après avoir reçu de Dieu le petit Samuel, fruit de prières et de bénédiction. Le Sage dit un beau mot à ce propos (1), savoir est que l'attente de l'ingrat et l'espérance qu'il a conçue en son esprit de quelque nouvelle faveur, sera réduite à néant par son ingratitude, ni plus

(1) Sap. 16.

ni moins que la glace se fond aux rayons du Soleil, et qu'elle s'écoulera comme l'eau qui tombe seulement à fleur de terre sans la pénétrer plus avant. Saint Bernard nous avise (1) que la méconnaissance est l'ennemie mortelle de l'âme et de ses avancements ; qu'elle est l'anéantissement des mérites, la ruine des vertus, le retranchement des bienfaits, le vent qui sèche la fontaine de bonté, qui résout la rosée de la miséricorde et arrête le coulant des grâces du ciel. Au contraire, dit Saint Jean Chrysostôme (2), la reconnaissance est un trésor d'un prix inestimable et un bien qu'on ne saurait épuiser. Cause pourquoi le grand Saint Basile (3) pèse très sagement ces paroles du Psaume cent quinziesme : Quelle revanche prendrai-je de tous les biens que mon Dieu m'a rendus ? Car il dit que nos reconnaissances obligent Dieu à nous faire de nouveaux biens, et que jaçoit qu'il ne reçoive de nous que ce qui lui est dû pour l'intérêt de ses bienfaits, néanmoins il est si bon en notre endroit qu'il le met en fond et le fait passer en capital, afin qu'il n'y ait nul bon mouvement de notre cœur qui ne fasse profit avec lui. Ce qui doit être encore entendu de la Reine du ciel, à la même proportion qu'elle participe à la bonté et à la débonnairété de Dieu. D'où s'ensuit qu'autant que nous nous aimons nous-mêmes et que nous affectionnons notre profit, autant devons-nous mettre d'étude à multiplier le talent des grâces du ciel en cette sainte et divine banque. La Reine Mère qui a les clefs des trésors de l'épargne de son fils, nous y convie, le bien de nos affaires nous presse, Dieu y consent, et s'il y a de la conscience, ce n'est sinon à laisser échapper de si belles occasions de profiter ; qu'y peut-il avoir qui arrête nos affections et qui engourdisse nos désirs ?

V. Puis donc que par toute sorte de saintes considérations nous sommes engagés aux devoirs de reconnaissance envers la Mère de Dieu, il me semble que je n'ai rien désormais qui me retienne et que je puis librement passer outre à la recherche des moyens qui nous mettront dans la pratique de cette royale vertu.

(1) Serm. 52. in Cant.

(2) Homil. 1. ad popul. Antioch.

(3) Homil. 5. In Martyrem Julitam.

## CHAPITRE II.

DE LA HAUTE ESTIME, PREMIÈRE RECONNAISSANCE DUE AUX GRANDEURS DE  
LA MÈRE DE DIEU.

Je commence les Reconnaissances dues à la Reine du ciel par la haute estime que nous devons faire d'elle, comme par la règle et par la mesure des autres. Car tout ainsi que la connaissance est ce qui donne le branle aux mouvements de notre âme, de même de l'estime que nous faisons de chaque chose dépend l'affection que nous lui portons. Il n'y a point de peine à aimer et à honorer ce que nous prions grandement ; au contraire, souvent nous avons plus besoin de bride que d'éperon ; mais, nous porter avec ardeur à ce dont nous faisons fort peu de cas, c'est chose qui en certaine manière surpasse les forces de l'esprit de l'homme. Occasion pourquoi notre Dieu, désireux d'attirer nos cœurs et nos affections à soi par les chaînes d'amour et d'espérance, a jeté avant toutes choses dans nos entendements un rayon de sa céleste lumière, que nous appelons la Foi, dont le propre est de nous découvrir les grandeurs de ses infinies perfections et de nous fournir de hautes pensées de sa divine Majesté, au moyen desquelles il attire nos cœurs et manie nos volontés comme bon lui semble. Pour ce même sujet, jaçoit que tout ce qui a été dit jusqu'ici des grandeurs de la Mère de Dieu, ait visé principalement à former en nos esprits une conception relevée de ses rares qualités ; toutefois je me sens obligé de les représenter de rechef comme en un tableau raccourci et par une simple vue, pour aider notre appréhension en la pratique de la reconnaissance, à laquelle aboutit ce Traité.

§. 1<sup>er</sup>. — La haute estime que les Saints, et Dieu même, font de la très sacrée Vierge.

I. Quelle opinion ont les hommes de moi ? demanda un jour le Sauveur à ses Disciples (1) en une conférence familière et privée qu'il fit avec eux. Les uns, dirent-ils, croient que vous êtes Jean Baptiste ressuscité ; les autres vous prennent pour Elie ou pour Jérémie, ou pour quelqu'un des autres Prophètes. Mais

(1) Matth. 16.

vous, ajouta-t-il, que dites-vous de moi ? Alors Saint Pierre prenant la parole pour tous, prononça en forme d'oracle cette sentence digne d'être écrite en lettres d'or : Maître, vous êtes le Christ fils du Dieu vivant. Voyez, dit Victor d'Antioche, la différence du jugement que le commun peuple et les disciples font du Fils de l'homme. Tous en ont voirement grande estime ; ce néanmoins il était bien raisonnable que ceux qui l'avaient plus long-temps pratiqué et mieux connu que les autres, en eussent un sentiment plus relevé. Cause pourquoi le Sauveur, selon la remarque de Saint Jérôme, en sa façon d'interroger les sépare du commun, ni plus ni moins que s'ils étaient plus qu'hommes en ce jugement, auquel ils n'ont pas suivi l'apparence extérieure des hommes, mais la révélation du Père Eternel. Nous trouverions à mon avis quelque chose de semblable, s'il nous était permis de faire rendre compte à la plupart des Chrétiens du sentiment qu'ils ont de la Sainte Vierge. Car jacoit que tous en aient une grande opinion ; toutefois l'expérience ferait voir que ceux-là tant seulement forment une pensée digne de sa Grandeur, qui pour lui être plus affectionnés, sont aussi plus particulièrement éclairés d'en haut.

« Mais, parce qu'il est impossible de plaire à Dieu sans la foi, et qu'il a exigé le tribut de celle des Apôtres pour les conduire dans ses voies, il faut se servir du même flambeau pour aller à la Sainte Vierge ; toute autre lumière ne peut lui être agréable. Elle est la Mère de la vérité, opposée à tout ce qui lui est contraire ; de sorte que le premier moyen de l'honorer c'est d'avoir une créance orthodoxe de tous les mystères de notre religion, où elle a tant de part, non seulement de ce que l'Évangile nous propose, mais encore de ce que la vénérable tradition et les Saints Pères ont transmis jusqu'à nous. C'est donc la foi qui nous découvre les excellences et les perfections de la Mère de Dieu, et qui produit dans nos esprits une très haute estime de sa personne et de tous les dons qu'elle a reçus de Dieu ; c'est elle qui nous fait voir la sainteté suréminente de son âme, la plénitude de sa grâce, l'infusion du Saint-Esprit et tous les autres privilèges (1). »

II. Quelques-uns qui sont accoutumés de mesurer la grandeur

(1) La R. Mère de Blémur.

aux dignités et à la splendeur extérieure, se la représentent comme une Princesse pleine de gloire et de majesté, assise sur le trône d'honneur à côté de son bien-aimé Fils, entourée d'un million de courtisans qui la reconnaissent pour Reine de la terre et du ciel, et lui rendent toute sorte de devoirs. Pensée noble et qui leur suffit pour se maintenir en respect quand ils lui parlent, ou lorsqu'en quelque autre manière ils vaquent à ce qui est de son service.

III. D'autres qui ne font bonnement cas que de la Sainteté, prennent la règle d'or du Sanctuaire, formant leur idée du plus pur de toutes les perfections intérieures de l'âme; ils conçoivent une plénitude de grâces et de bénédictions du ciel, qui surpassent tout ce qui se retrouve ramassé es pures créatures. Cette appréhension, outre le sentiment de respect et d'honneur qu'elle opère en leurs esprits, attire insensiblement dans leurs âmes par amour et par imitation les vertus qu'ils ont en principale estime, et qu'ils remarquent en la Reine des vertus, comme en leur très parfaite idée.

IV. Quelques-uns sont plus puissamment frappés de l'éclat de tant de beaux privilèges d'excellence, que nous avons produits au premier Traité. Ils la contemplent comme l'aînée des pures créatures dans l'ordre de la prédestination éternelle; comme une vraie créature de grâce, formée dans un dessein à part avec son fils hors de toute corruption d'Adam, donnée néanmoins et insérée par faveur en sa lignée pour la sanctifier; comme l'espérance des Patriarches, l'objet des Prophéties, la visée des anciennes figures et le trésor des grâces célestes. Ils admirent sans fin sa virginité féconde, sa maternité Vierge, et mille autres singularités de nature, de grâce et de gloire, desquelles, ainsi que d'autant de pierres précieuses, ils composent en leurs sentiments la perle de merveilles, le miracle des miracles, et le prodige des prodiges du monde.

V. Il s'en trouve qui fondent la haute estime qu'ils en ont sur la Grandeur de son Pouvoir. Ils la considèrent comme la Princesse et la Dame de l'Univers, de qui l'Empire s'étend sur tout l'ordre de nature et de grâce, comme la Toute-puissante après son Fils, et l'ouvrière des grandes merveilles; comme la Gouvernante de l'Eglise, la Générale des armées de Dieu, la force des Princes, la protection des peuples, la victoire et le triomphe

des Chrétiens; la confusion et la terreur de Satan. Ils ne cessent de louer la puissance qu'elle a d'arrêter la mort, de forcer l'Enfer, de chasser les maladies, de changer les accidents sinistres, d'apaiser la divine Justice, de moyenner efficacement le salut de tous ceux dont elle a pris la protection.

VI. Ceux qui ont plus particulièrement expérimenté ses miséricordes et qui ont goûté ses douceurs, ont de plus hautes pensées et de plus doux sentiments de sa bonté que les autres. Ils souhaiteraient qu'il n'y eût personne qui ne sût qu'elle est vraiment la Mère du bel amour et des miséricordes éternelles; qu'elle a des entrailles de charité et de douceur pour tous, dans tous les temps et toutes les nécessités; qu'il n'est si grand pécheur qui ne rencontre en elle un assuré refuge, ni si désespéré qui n'y trouve de la consolation; que jamais elle n'a éconduit aucun et n'a cessé de faire du bien; mais surtout qu'elle a un soin incomparable des siens jusqu'aux plus petites choses; qu'elle les tire du péché et de la misère malgré l'enfer; qu'elle les dresse, les instruit, les perfectionne d'une façon du tout admirable; qu'elle les protège, les console, les assure à l'heure de la mort; enfin, qu'elle les porte entre ses mains dans le Paradis. Dieu du ciel que ces âmes sont heureuses de s'entretenir en de si douces pensées, tant pour la consolation de leur cœur, que pour honorer d'une si digne estime les Grandeurs de la très sacrée Vierge! Car il semble que comme entre les attributs de Dieu, la bonté est celle qui nous exprime mieux la perfection de sa nature, de même la Vierge et les Saints veulent surtout que nous prissions en eux la bonté et la charité que Dieu leur a communiquées.

VII. Or, quoique toutes ces perfections soient relevées et dues à l'inestimable Grandeur de la Reine des Anges, et quoique ce soient toutes pensées des Saints Docteurs qui ont été alléguées ès trois premiers Traités, ce néanmoins il n'est pas que vous n'ayez déjà pris garde qu'il en reste encore une bien plus haute, sur laquelle ils fondent principalement et comme essentiellement l'estime qu'ils font de cette grande Dame. Vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant, dit le Prince des apôtres à Jésus-CHRIST; et après cela il crut avoir tout dit. De même voulez-vous comprendre en peu de paroles tout ce qui se peut concevoir de grand et de sublime de la glorieuse Vierge? Dites-lui: Vous



êtes MARIE, la Mère du Dieu vivant. Car cette dignité de Mère est la juste mesure et la forme de toutes ses Grandeurs; après que vous l'aurez appréhendée, il est impossible de monter plus haut; vous arriverez par ce moyen au trône de la Divinité. Et comme dit le Bienheureux Methodius (1), vous la verrez en certaine manière marcher avec Dieu sous un même dais impérial par le privilège de la relation maternelle qu'elle a avec lui. On a trouvé en nos jours l'invention de recueillir et réunir à l'œil, dans un petit cristal façonné en cylindre, les pièces d'une image dissipées en divers endroits sur une même toile, et de les rapporter chacune en son lieu de perspective pour représenter la figure toute parfaite. Servez-vous avec pareille industrie de ces deux mots : Marie, Mère de Dieu; et recueillez toutes les autres pensées et tout ce qui est épars en divers endroits des Traités précédents. Si vous la contemplez en sa majesté et en sa gloire, concevez la majesté et la gloire de la MÈRE DE DIEU. Si vous la figurez comme sainte, comme admirable, comme puissante, comme bonne, ayez devant les yeux la sainteté, la puissance, la bonté, les merveilles et les privilèges de la MÈRE DE DIEU. Car en cette façon vous ne rencontrerez rien en elle qui ne cause en vous des extases d'étonnement et des ravissements d'amour. Mais contentons-nous de ce qui en a été dit à deux reprises ci-dessus (2), et pour le surplus adorons en silence ce qu'il vaut mieux révéler avec une sainte simplicité, que l'éplucher avec une présomptueuse curiosité.

VIII. C'est l'ordinaire des cabinets sans fin, que ceux qui y entrent, à mesure qu'ils pensent avoir tout vu et qu'ils ont le pied sur la porte pour en sortir, c'est lors qu'ils commencent à voir des choses nouvelles, et qu'ils sont doucement forcés de rentrer dedans pour contempler d'une nouvelle façon et avec un nouveau lustre tout ce qu'ils avaient déjà considéré. Me voici en la même posture et en la même disposition. Car fait à fait que je croyais avoir dit au moins en général tout ce qui me semblait être à propos pour faire concevoir une haute estime de la glorieuse Vierge, une certaine pensée s'est présentée à moi, qui m'a de nouveau engagé dans le même discours; et à cette heure là, et non devant, j'ai cru avoir rencontré la vraie règle

(1) Orat. de hypapante.

(2) Tract. 1, c. 2, et Tract. 2, c. 3.

des Grandeurs de la MÈRE DE DIEU. J'ai donc commencé de discourir en cette manière : Puisque chacun est en vérité ce qu'il est devant Dieu et non plus, et que la Sagesse éternelle ne se peut tromper en l'estime qu'elle fait de la valeur des choses, où pourrions-nous aller chercher une conception plus juste et plus avenante aux grandeurs de la MÈRE DE DIEU que dans l'entendement divin, où sont les vraies images et les idées substantielles des œuvres qu'il a produites. Les Philosophes et les Théologiens enseignent avec Saint Thomas (1) que la vérité de chaque chose ne peut mieux être déclarée que par un rapport de conformité avec le premier entendement, qui est celui de Dieu. Et pour me servir d'une comparaison encore plus sensible, les Peintres tiennent que les images paraissent mieux dans le miroir qu'en leur propre corps; c'est pourquoi ils s'en servent quand ils veulent contre-tirer quelque figure. Or est-il que l'entendement de Dieu est le miroir essentiel de toutes les œuvres qu'il a créées; miroir où leur perfection paraît beaucoup plus parfaitement qu'en elles-mêmes; de sorte que c'est là-dedans et non autre part, que les Bienheureux Esprits les regardent lorsqu'ils en veulent former un vrai jugement. D'où vient que souvent ils font fort peu de cas de ce que nous admirons éperdument; et au contraire, qu'ils prisent grandement ce dont nous faisons fort peu d'état. Je sais bien qu'il ne nous est pas loisible de pénétrer dans le secret de cette lumière inaccessible par une claire vue; mais pourrions-nous pas néanmoins par certaines ouvertures en découvrir quelque petit rayon. Car si nous connaissons l'estime que Dieu fait des personnes par l'emploi qu'il leur donne et par l'office auquel il les destine, sommes-nous pas forcés d'avouer qu'ayant jugé la très sacrée Vierge digne d'être la Mère de son Fils unique (dignité qui est la plus éminente qui puisse être communiquée à une pure créature), par conséquent il l'a plus estimée qu'aucune pure créature? Que dirai-je de l'honneur qu'il a voulu lui être rendu ensuite de l'état qu'il en a fait, et des témoignages qu'il en a donnés? Qui ne voit par là quel cas il faut que nous fassions de ce beau vase d'honneur qu'il a réservé pour un si excellent usage, et que depuis il n'a cessé d'embellir et d'enrichir jusqu'à ce qu'il

(1) Opusc. 41, cap. 2. in fine.

l'ait vu accompli et digne de recevoir le Verbe éternel distillé dans notre nature? Qui ne juge que toutes nos pensées sont trop basses et nos conceptions trop grossières pour en former une idée qui revienne à peu près de son original? Partant faisons en ce point ce que nous sommes contraints de pratiquer en plusieurs autres mystères de notre foi; croyons ce que nous ne saurions comprendre, et par l'estime que nous faisons de Dieu, prions ce que lui-même prise, jaoit que nous n'en connaissions pas bien la valeur.

## CHAPITRE II.

LES EFFETS ET LA PRATIQUE DE CETTE RECONNAISSANCE.

### *Premier effet.*

I. Venez maintenant, et condamnez d'abord votre infidélité; vous qui jusqu'à présent n'avez eu qu'un sentiment commun de la Grandeur de cette incomparable Princesse. Considérez quel tort vous avez fait à ses mérites, et combien vous avez été contraire au jugement des Saints, voire de Dieu même, et partant combien peu vous lui avez été agréable, honorant si peu celle qu'il honore tant. Auriez-vous point par aventure été du nombre de ceux qui, entendant les beaux éloges que les Docteurs Catholiques lui baillent, et les merveilles qu'ils en prêchent, disent secrètement en leurs cœurs que c'est aller trop avant, et que c'est une exagération d'Orateur, ou une dévotion trop simple des bonnes gens du temps passé? que voirement la Vierge est grande en dignité, en sainteté et en crédit vers le Tout-puissant, et qu'elle est véritablement MÈRE DE DIEU; mais au reste, puisqu'elle n'est qu'une créature, il faut être plus modéré à la louer; et que lui donner toute sorte d'excellence, c'est outre-passer les bornes de la raison, et ne pas se souvenir de la gloire et de l'honneur que nous devons à Dieu seul. Si cela est, tenez pour tout assuré que votre mal ne vient d'autre part que de n'avoir bien estimé le fond des Grandeurs de la MÈRE DE DIEU. Partant corrigez désormais l'idée que vous en avez faite, la remettant au point de la vérité; et alors tout ainsi qu'en la Philosophie naturelle après qu'on a une fois rencontré la juste définition de quelque chose, l'on juge sans faillir des propriétés et des qualités qui lui conviennent; de même ayant conçu en

vosre esprit la vraie estime que vous devez faire de l'inestimable dignité de MÈRE DE DIEU, vous verrez et confesserez franchement que comme ce serait un blasphème de donner à la créature ce qui appartient à Dieu seul, ainsi c'est un sacrilège de dénier à cette incomparable Dame une perfection de celles qui sont au-dessous de Dieu. Et je m'assure qu'après lui avoir humblement demandé pardon du passé, vous joindrez vosre cœur et vosre langue aux affections ravissantes de tous les Saints, pour dire par proportion ce que l'Ecclésiastique (1) disait jadis des Grandeurs de Dieu même. Bénissez la MÈRE DE DIEU, et glorifiez-la tant que vous pourrez, car elle est par dessus toute louange. Exaltez-la de toutes vos forces, et ne craignez nullement d'excéder, car vous serez toujours bien éloignés de l'honneur et de la gloire qu'elle mérite.

*Deuxième effet.*

II. En second lieu, cette même estime condamnera l'irrévérence, fille de l'une des sœurs de l'infidélité, c'est-à-dire de la mauvaise coutume, ou bien d'une lâche et morte appréhension de ce que nous croyons. Car de là vient que parlant à la Sainte Vierge ou la priant, nous le faisons avec peu de respect, et ce d'autant plus que plus souvent nous traitons avec elle en divers temps de la journée. L'on dit que pour connaître un homme spirituel bien uni avec Dieu, il ne faut que savoir de lui comment il se comporte en ses menues dévotions, et avec quel soin il s'acquitté de certains petits devoirs qui se rencontrent plusieurs fois le jour, quoiqu'en passant, et à heures interrompues. Car s'il les fait attentivement et d'un cœur dévot, c'est un signe indubitable qu'il vit en la présence et en l'amour actuel de son Dieu. Tout de même vous dirai-je que l'on connaît l'estime et le cas que chacun fait de la Vierge incomparable, et l'amour qu'il lui porte par le respect et par le ressentiment avec lequel il lui paie le tribut ordinaire des petits services qu'il lui a voués. Saint Epiphane écrit de soi-même qu'il monta un jour dans le Paradis par l'échelle de la Foi et de l'Ecriture, et que là ayant considéré les honneurs que les Courtisans du ciel rendaient à notre glorieuse Princesse, il en demeura tout extasié. J'oserais

(1) Cap. 43.

espérer que si nous en avions autant fait, nous converserions désormais tout autrement avec elle, et nous nous efforcerions d'imiter par une bienséance extérieure et intérieure le respect auquel les Bienheureux Esprits nous convient.

*Troisième effet.*

III. Finalement cette reconnaissance produira en nous une grande estime de tout ce qui concerne son service, et fera que nous nous sentirons honorés d'être parmi ses moindres serviteurs; que nous nous glorifierons plus du moindre titre de sa maison, que des plus grandes dignités que les autres poursuivent avec tant d'ambition en la Cour des Grands, que nous ferons plus de cas d'être de ses esclaves que d'être hauts et puissants Seigneurs des hommes; bref, que nous tiendrons à plus grand honneur de servir à sa Chapelle ou à son Autel, que d'avoir l'entrée du cabinet du plus grand Monarque du monde. C'est ce que nous comprendrons mieux sans comparaison dans le beau jour de l'Eternité, qui éclairera nos ténèbres, et en quoi la pratique nous découvrira de merveilleux secrets, que jamais nous ne pénétrerions avec la seule spéculation; le surplus sera pour le Chapitre huitième, où je me propose de traiter plus amplement de la Reconnaissance d'honneur.

## CHAPITRE III.

DE LA CONFIANCE, SECONDE RECONNAISSANCE DUE AUX GRANDEURS DE LA MÈRE DE DIEU.

Puisque j'ai commencé les Reconnaissances qui sont dues aux Grandeurs de la Sainte Vierge, par la haute estime que nous en devons avoir, laquelle estime répond proprement à la Foi, et est le fondement de toutes les saintes affections de notre cœur envers la même Vierge, je suis d'avis de suivre le cours des Vertus Théologiques et de donner le second rang à la Confiance. Car j'açoit qu'à le bien prendre, la Confiance ou l'Espérance en qualité de vertu divine, ni plus ni moins que la Foi et la Charité, vise droit à Dieu comme à son premier et principal objet, dont elle poursuit la jouissance, et de qui elle attend les aides nécessaires pour l'obtenir: ce néanmoins comme au-dessous de ce souverain bien, nous en espérons certains autres qui nous ser-

vent de moyens pour atteindre à lui ; ainsi nous est-il loisible de prétendre aux mêmes faveurs par l'entremise des amis de Dieu, qui prend plaisir de les honorer en nous obligeant, et de nous obliger en les honorant, et qui, nonobstant le recours que nous avons à eux, demeure toujours notre dernière fin, et le premier principe de toutes nos espérances. Or, puisque entre tous les amis de Dieu, la très sacrée Vierge l'emporte incomparablement, tant en puissance qu'en crédit, la raison veut que nous ayons en elle une très spéciale confiance. En quoi paraît merveilleusement la douceur du ciel en notre endroit, qui reçoit pour reconnaissance de ce que nous devons par plusieurs titres, des actions d'où nous tirons de nouveaux avantages ; en sorte que jamais nous ne les pratiquons qu'elles ne causent en nous de nouveaux accroissements de grâces, comme il se verra mieux à la suite de ce discours.

§. 1<sup>er</sup>. — Le premier trait de confiance. N'entreprendre chose quelconque qu'à la faveur et sous la conduite de la Mère de Dieu.

I. Le premier effet que cette Confiance produit dans l'âme des nourrissons de la Vierge, c'est qu'ils n'entreprennent affaire quelconque de conséquence où elle ne soit incontinent appelée pour y présider et pour disposer des évènements. Car comme jadis parmi les ténèbres de l'infidélité la Lune était invoquée de toutes sortes de gens ; des Chasseurs, sous le nom de Diane ; des Voyageurs, sous celui d'Hégémone ; des Poètes, sous celui d'Hymnia ; des Sages, sous celui d'Aristobula ou de Conseillère ; des Vierges, sous celui de Parthénie ; des femmes enceintes, sous celui de Lucina ; et ainsi des autres : de même au clair jour de la vérité qui nous a été apportée du ciel, il ne se trouve quasi par une personne pour légère connaissance qu'elle ait de la MÈRE DE DIEU, qui ne recoure à elle en toutes ses entreprises, et qui n'estime qu'elles seraient pour réussir très mal si elle n'en prenait la conduite.

*Les voyageurs.*

II. Les voyageurs se persuadent que le bon succès de leur voyage, et le bonheur de ceux qu'ils laissent au logis, dépend de l'avoir choisie pour leur Guide et pour la Gardienne de leurs maisons. Le Patriarche Sophronius en récite un gentil exemple

au livre qu'il a intitulé le Pré Spirituel (1). Il y avait, dit-il; en Alexandrie, un homme fort pieux dont la maison était le rendez-vous des pauvres, nommément des Religieux, lequel avait une femme de même humeur et aussi charitable que lui, et outre ce, très humble et de rare abstinence, car elle jeûnait tous les jours. Pour lui il était marchand de profession, d'où arriva qu'il eut un voyage à faire à Constantinople, pour lequel, comme il fut près de partir, sa femme lui dit : Quoi donc, mon cher ami, à qui nous recommandez-vous ? A la MÈRE DE DIEU, répondit le marchand, laquelle aura bon soin de vous. Et de fait elle apprit bientôt le mérite de cette recommandation : car son mari n'était encore guères loin, que le diable, envieux du bien qui se faisait en cette maison, persuada à un serviteur domestique, qui était demeuré seul avec sa maîtresse et avec une petite fille d'environ six ans, de les tuer toutes deux, de butiner la maison, et après de s'enfuir avec ce qu'il pourrait emporter. Résolu qu'il fut d'exécuter ce funeste dessein, il entra dans la cuisine, et s'étant saisi d'un grand couteau, il s'en alla droit à la chambre où il savait que sa maîtresse était retirée avec sa petite fille. Cas étrange ! il ne fut pas sitôt sorti de la cuisine, que la Sainte Vierge le frappa d'un aveuglement inespéré, de sorte qu'il ne put jamais s'avancer vers la chambre, ni même retourner d'où il venait. Il appelle sa maîtresse ; elle répond qu'il la vienne lui-même trouver, s'il veut. Il persiste, et la conjure de sortir et de se porter jusques-là ; elle tient bon. Le malheureux, voyant que son dessein ne réussissait pas, et que d'ailleurs il ne pouvait manquer d'être découvert, se fourre le couteau qu'il portait dans le sein, et ensemble jette un grand cri, lequel bientôt fit sortir la maîtresse pour voir ce qui était arrivé de nouveau. Elle lève les mains au ciel et court promptement au secours : on appelle la justice ; ce misérable est interrogé, et Dieu permet qu'il lui reste encore assez de vie pour confesser tout ce qui s'est passé, de quoi les assistants prennent sujet de bénir Dieu, et de faire plus d'état que devant de la protection de sa très sainte Mère.

(1) Cap. 75.

*Les gens de lettres.*

III. Les gens de lettres lui recommandent leurs études, et l'appellent pour développer les difficultés qu'ils rencontrent au maniement des sciences. Témoin Saint Edmond, Archevêque de Cantorbéry, lequel ayant été invité par sa mère déjà décédée de quitter l'étude de la Géométrie qu'il lisait, pour s'appliquer à celle de la Théologie, l'entreprit avec un très grand courage et avec une pareille assiduité; mais ce fut sous la régence de la Bienheureuse Vierge, dont il avait toujours l'image devant soi lorsqu'il étudiait. Il l'enseigna peu après avec un applaudissement extraordinaire, accompagné d'un admirable fruit et d'un rare changement de mœurs de tous ceux qui l'écoutaient. Cependant sa chère Maîtresse, de temps en temps lui donnait des preuves signalées du contentement qu'elle prenait à sa dévotion. Car comme une nuit il se fut endormi en lisant, la chandelle qui l'éclairait tomba sur une Bible ouverte. Etant éveillé, il s'attendait de voir son livre perdu, mais il n'eut pas plus tôt soufflé le mouchon de chandelle qui était dessus, qu'il le vit aussi net et entier que devant. Quelque autre nuit, un rat ayant éteint la lampe du Saint, comme il se réveilla de son premier sommeil, il en reçut quelque déplaisir; mais il n'en eut pas plus tôt fait ses plaintes à la Sainte Vierge, qu'elle lui envoya un Ange pour la rallumer et pour lui témoigner que sa confiance, pour grande qu'elle pût être, ne le tromperait jamais. Les Annales de notre Compagnie font foi que le Docteur François Suarez entreprit la lecture de la Théologie sous la faveur de la MÈRE DE DIEU, et que souvent il recourait à elle en ses doutes. Et il n'est pas besoin, ce me semble, de rapporter ici le profit qu'il en a tiré, vu qu'il n'est si petit apprenti en la Théologie qui ne sache la réputation de doctrine qu'il a acquise parmi les plus savants. J'ai connu des personnes qui, avant que d'entreprendre quelque action publique, où ils étaient obligés de donner des preuves de leur suffisance, ne manquaient point de promettre à la Sainte Vierge quelque dévotion particulière, afin qu'il lui plût en prendre le soin et gouverner le succès.

IV. Tant que le nom Chrétien durera et qu'il y aura des fidèles pour le maintenir, jamais la douce mémoire du grand Annaliste de l'Église, le très illustre Cardinal Baronius, ne vieil-



lira dans leurs cœurs. Environ l'an soixante du siècle passé, qui était le quinzième depuis la naissance de Jésus-Christ, commencèrent de sortir du puits de l'abîme les infâmes volumes des Centuriateurs de Magdebourg, qui voirement avaient une très belle apparence et portaient en leur frontispice un titre fort spécieux d'Histoire Ecclésiastique; mais en effet ils n'étaient autre chose qu'un renversement d'Histoire, un ramas de faussetés et de calomnies, une friperie de toutes les vieilles hérésies, et un égoût de blasphèmes contre Dieu, contre la Vierge et contre les Saints. Le Bienheureux Philippe Néry, enflammé du zèle de la maison de Dieu, qu'il voyait si maltraitée sur ce théâtre d'impiété, résolut aussitôt d'élever un bastion pour la défense de l'Eglise et pour le renversement de l'erreur. A cet effet, il choisit parmi tous ceux de sa sainte Congrégation, qu'il jugeait pouvoir contribuer à son dessein, le jeune César Baronius, pour lors âgé seulement de vingt et un ans, et l'opposa tout seul à cette troupe ramassée qui avait entrepris de construire la Tour de Babel pour écheler le ciel et pour battre en ruine l'Eglise, que Saint Paul appelle la colonne et l'appui de la vérité. Afin de le rendre plus adroit en cette pratique, il lui commanda dès lors de faire leçon de l'Histoire Ecclésiastique toutes les après-dînées, dans l'Eglise de l'Oratoire de Rome : exercice qu'il continua l'espace de vingt-cinq ans entiers, pendant lesquels il reprit jusqu'à sept diverses fois la même Histoire de bout à autre, selon l'ordre des temps et la succession des siècles. Dès lors il se mit après ses Annales, et conduisit ce louable dessein jusqu'au douzième siècle de Notre-Seigneur. Mais comme il voyait très bien que c'était une entreprise de géant, lui, qui ne s'estimait qu'un petit nain, n'eut garde de s'y engager sans être particulièrement guidé et assisté d'en haut. Et afin d'en mieux venir à bout, il se jeta comme à corps perdu entre les bras de la Mère des Sciences et de la Protectrice de l'Eglise, et lui dit fermement que sans elle il ne ferait jamais un pas et ne coucherait une lettre sur le papier; protestation qu'il fait à l'entrée d'un chacun des douze Tomes qu'il nous a laissés, et que fort souvent il réitère selon les occasions qu'il en a tout le cours de son Histoire. Et le savant Henri de Sponde, Evêque de Pamiers, lequel a dignement abrégé les Annales du même Baronius, au raccourci qu'il fait de sa vie, remarque que jusqu'à

six cents fois l'on a rencontré, tant parmi la copie des susdites Annales qu'en quelques autres écrits de sa main, un certain chiffre, lequel par diverses lettres fait ces douces et dévotés paroles : César, serviteur de Marie ; seryiteur de Marie, César.

V. L'issue a bien fait connaître que la Reine du Ciel avait non seulement agréé les travaux de son fidèle serviteur, mais qu'elle-même avait inspiré ce dessein au Bienheureux Saint Philippe, et fourni à César les meilleures pièces dont il a rempli ses cahiers. Car qui a plus doctement que lui éclairé les Traditions Apostoliques et les diverses coutumes de l'état de Jésus-Christ en terre ? qui a donné plus de jour et de fermeté aux sacrés Conciles ? qui a réfuté plus fortement les hérésies ? qui a établi plus solidement les dogmes et les vérités de notre créance ? qui a représenté avec plus de gloire et de majesté la face de l'Eglise Romaine ? qui a plus fidèlement rapporté les héroïques actions des Saints de tous les Ordres de la milice Chrétienne ? qui a découvert de plus beaux secrets de la vénérable antiquité ? qui a écrit des choses saintes plus dévotement, plus gravement, plus méthodiquement, plus judicieusement que lui ? qui a eu plus de bonheur pour fournir à un si long et pénible travail que lui, qui parmi l'abondance de toute sorte de bons livres, est arrivé à une longue et profonde vieillesse, jouissant des agréables fruits d'un esprit tranquille et d'une continuelle santé ? quels travaux depuis le temps des Apôtres ont été reçus avec un applaudissement plus universel de toute sorte de personnes que les siens ? quels écrits ont plus profité au public, soit pour retirer de l'erreur les dévoyés, soit pour maintenir en la foi ceux qui étaient en bon chemin, ou généralement pour dilater les bornes du Royaume de Jésus-Christ ? en combien de façons ont-ils été abrégés et compendiés ? en quelle langue n'ont-ils pas été traduits, et de quelle qualité ont été les personnes qui les ont honorés de leurs versions ? François Paniguarole, Evêque d'Ast, le mieux disant de son temps, les a fait voir en Italie ; Marc Fugger, Baron de Kirberg, Conseiller d'Etat de l'Empereur, les a présentés aux Allemands en leur langue maternelle ; Stanislas Carncou, Archevêque de Gnesnen et Métropolitain du Royaume de Pologne, a été cause que les Polonais les ont maniés en Polaque ; bref, les Français, les Espagnols et les autres en ont eu la jouissance par des hommes de leur nation, non

moins signalés en savoir que recommandables pour leur rare piété, et pour l'affection qu'ils ont eue au bien public. Marque très évidente de la bénédiction que le ciel a répandue largement, tant sur l'auteur que sur ses œuvres, par l'entremise de celle qu'il avait choisie pour Guide et pour Gouvernante d'une si louable entreprise.

*Ceux qui délibèrent de l'état de leur vie.*

VI. Ceux qui délibèrent de l'état de leur vie s'adressent à elle avec une assurance tout autre que ne faisaient les anciens à la Déesse qui présidait aux carrefours et aux avenues des grands chemins. Les exemples que j'ai produits ailleurs, lorsque je déclarais l'admirable soin qu'elle a de loger les siens, pourront suffire sans que je me mette ici en peine d'en chercher d'autres. Je dirai tant seulement qu'Eliezzer, Maître d'Hôtel d'Abraham, eut la bonne rencontre qu'il espérait près la fontaine de Nacor, et que ceux qui sont en perplexité de même qu'il était pour lors qu'il cherchait femme à son jeune maître Isaac, ne sauraient trouver plus belle oraison que celle dont il se servit; partant qu'ils disent seulement avec lui en toute confiance : Dieu du ciel, soyez-moi à présent secourable, et faites miséricorde à votre serviteur. Me voici devant la vraie Fontaine de douceur et devant la source des grâces du ciel, qui est la Mère de votre Fils unique; je vous requiers par ses mérites et par le crédit qu'elle a près de votre Majesté, qu'il vous plaise m'adresser au parti le plus propre pour avancer votre gloire et le plus favorable à mon salut. Je l'attends de votre infinie bonté par l'entremise de celle à qui ne sauriez rien refuser.

*Ceux qui s'étudient à la vertu.*

VII. Les amateurs de la vertu n'entrent en cette lice que sous la faveur de la Reine des Vertus, et moyennant son assistance, ils se promettent de remporter le prix. Le Bienheureux Louis de Gonzague, Religieux de la Compagnie de Jésus, se figurait que sans cette adresse il lui était impossible de devenir vertueux; mais aussi étant fortifié de son secours, il espérait en venir à bout, et nommément de l'humilité, dont il avait entrepris la poursuite, et qu'il était résolu d'emporter à quelque prix que ce fût.

*Les contemplatifs.*

VIII. Les Contemplatifs, et ceux qui s'adonnent à l'oraison, vont droit à elle et s'étudient à gagner ses bonnes grâces pour être admis au cabinet de la conversation avec Dieu. Saint Bernard et Saint Anselme leur ont fourni cet avis, et ceux qui en ont usé, comme Saint Elzéare, Comte d'Arian, et plusieurs autres, n'ont jamais trouvé la porte des grâces du ciel fermée.

*Ceux qui donnent conseil.*

IX. Ceux qui veulent donner quelque bon conseil aux autres, consultent auparavant l'Oracle du ciel, la Mère de la Sapience incréée. Ainsi le pratiquait la Bienheureuse Sainte Catherine de Suède, fille de Sainte Brigitte, et grande imitatrice de ses vertus, à qui comme diverses personnes s'adressaient pour avoir part à ses sages avis, elle élevait incontinent son cœur à la Sainte Vierge avec un *Ave Maria*, lui demandant ce qu'elle répondrait, d'où elle recevait pour l'ordinaire une si grande abondance de sagesse céleste, que plusieurs à l'aide de ses bons conseils ont été garantis de grands dangers, et délivrés de très fâcheuses tentations. De ce nombre fut une jeune veuve, fille d'une dame romaine de qualité, laquelle étant toutes les nuits travaillée d'un esprit immonde, et n'osant manifester à âme vivante ce qu'elle souffrait, prit enfin courage et résolution de se découvrir à Sainte Catherine et de lui demander quelque bon avis. La Sainte, après son recours ordinaire à la glorieuse Vierge, lui conseilla de faire une huitaine à l'Eglise de Sainte-Croix, d'y aller avec sa mère, sans linge et les pieds nus, et de réciter chaque jour sept *Pater* et *Ave* devant l'image du Crucifix. La jeune Damoiselle exécuta de point en point avec sa bonne mère ce qui lui avait été enjoint, et, comme le huitième jour fut arrivé, le diable se présenta bien à elle en la même façon que devant, mais dépitant et maugréant la fille de Brigitte qui lui avait donné ce funeste conseil par lequel tous ses desseins étaient rompus, et les prétentions qu'il avait sur elle renversées.

*Ceux qui vaquent aux œuvres de piété.*

X. Ceux qui vaquent aux œuvres de piété se promettent d'en avoir issue à mesure qu'ils les lui ont recommandées. Voici un exemple de fraîche mémoire, mais gracieux et plein d'édifica-

tion. Un Religieux de l'Ordre des Carmes Déchaux, nommé Frère François de l'enfant Jésus, qui décéda à Madrid en très grande opinion de sainteté le 26 décembre de l'an 1604, avait en sa cellule une Image de Notre-Dame qu'il honorait d'une très particulière dévotion. Or, le jour qu'il devait sortir pour traiter quelque affaire d'importance pour le service de Dieu, devant que de partir de la maison il mettait la figure du diable la tête en bas sous les pieds de l'Image de Notre-Dame, et lui disait : Très sacrée Vierge, MÈRE DE DIEU, gardez et tenez bien ce teigneux (ainsi avait-il coutume de nommer le diable), de peur qu'il n'échappe et qu'il ne brouille les bons desseins des filles repenties, qui était l'une de ses principales occupations. Et il assurait avoir expérimenté plusieurs fois que moyennant cette prière, les efforts de l'ennemi commun avaient été rendus sans effet. Que s'il arrivait qu'il s'oubliât de cette contremine spirituelle, il le connaissait incontinent au succès des affaires, et ès choses qui se passaient parmi les repenties, qu'il trouvait d'ordinaire en inquiétude, et en quelque mauvais ménage. Et alors apercevant ce désordre il disait à son compagnon : Sans doute nous nous sommes oubliés d'attacher le teigneux : c'est pourquoi maintenant il vomit son venin. Ainsi étant de retour à la maison, et trouvant la chose comme il l'avait dite, il se vengeait de son ennemi, le foulant plusieurs fois aux pieds.

*Les gens de guerre.*

XI. Les grands Capitaines et les plus hardis conquérants, pour venir à bout de leurs desseins, ont eu recours à la Générale des armées du ciel, et se sont réputés heureux de combattre sous ses drapeaux. Il a été parlé ci-dessus des Empereurs Constantin, Héraclius, Maurice, Justinien, et du bonheur de leurs armes tant qu'ils se sont tenus près d'elle. Henri, Infant de Portugal, et fils de Jean, premier de ce nom, Prince autant plein de piété que de valeur et de courage, fut porté par une inspiration divine à sonder les mers du Levant pour découvrir les terres neuves. Il commença de mettre les voiles au vent l'an mil quatre cent et dix, sous les auspices de la Reine du ciel, et de suivre la côte d'Afrique avec un très heureux succès; et se faisant tous les jours de nouvelles ouvertures, en l'espace de cinquante ans (car il mourut juste-

ment l'an soixante), il donna jusqu'au cap de la Licorne. Ce ne fut pas sans user de reconnaissance envers sa Conductrice, à qui il édifia une belle Eglise joignant le port de Lisbonne. Depuis, les étendards des Rois de Portugal ont pénétré jusqu'au fond de l'Inde avec un avancement très notable de la Religion Chrétienne. Le zèle du Roi Emmanuel a fait des merveilles sous la même conduite de la MÈRE DE DIEU ; ce qu'il donna évidemment à connaître lorsqu'il agrandit l'Eglise qui avait été bâtie par l'Infant Henri, qu'il la rendit l'une des plus magnifiques de tout le Royaume; et de plus il appela un grand nombre de Religieux pour le secours spirituel de ceux qui d'ordinaire abordent à ce port, ou qui le quittent pour se mettre sur mer.

*Ceux qui ont quelque fâcheuse affaire.*

XII. Ceux qui sont pressés de quelques fâcheuses affaires n'ont point de plus assuré recours que les Autels de la glorieuse Vierge. Je me souviens d'en avoir produit un monde d'exemples ci-dessus à diverses occasions. C'est pourquoi je me contenterai pour le présent de celui de l'Empereur Isacius, lequel étant travaillé de guerres civiles par les factieux soulèvements du tyran Branus, environ l'an onze cent quatre-vingt et sept, ne trouva point de meilleur expédient que de faire porter dans la ville de Constantinople l'Image de la Sainte Vierge, laquelle était gardée en l'Eglise de Notre-Dame de la Guide, ou la Conductrice, jadis bâtie hors des murailles par l'Impératrice Pulchérie, afin de la convier par prières et par vœux de prendre son parti et sa protection, comme aussitôt il arriva. Car le tyran fut vaincu et mis à mort par Conrad, Duc de Montferrat, et le même fer qui lui donna la mort, rendit la vie à l'Empereur, et le tira hors des appréhensions et des craintes où il était.

XIII. Qui croira que les cœurs embrasés du zèle du service divin, et les courages mâles, qui avec le mépris de leurs vies et de toutes choses créées, sont allés à la conquête des nouveaux mondes, non pour acquérir de la réputation, ou pour se rendre plus grands sur la terre, mais pour étendre les bornes du Royaume de Dieu, aient eu moins de rapport avec la Sainte Vierge que ces autres Conquérants de la terre, et qu'ils aient cru pouvoir beaucoup avancer si elle ne faisait la découverte,

et ne gouvernait toutes leurs entreprises; je ne parlerai sinon de Saint Hyacinthe, qui a été un merveilleux ornement de l'Ordre de Saint Dominique, de Saint François Xavier, à qui le Saint Siège a confirmé le glorieux titre d'Apôtre, que le commun consentement des peuples lui avoit accordé, et du Bienheureux Martyr Gonzalès Silveira, tous deux Religieux de la Compagnie de Jésus, laissant pour maintenant les autres que je pourrais produire à centaines.

*Saint Hyacinthe.*

XIV. Saint Hyacinthe ayant pris à Rome l'habit de Religieux de la main de Saint Dominique, fut par lui envoyé en Pologne, d'où il était natif. Il s'y achemina avec la bénédiction d'Honoré troisième, pour lors séant au siège de Saint Pierre, et avec les salutaires avis que son bon Père Saint Dominique lui bailla. Celui qu'il s'efforça de lui graver plus avant dans le cœur fut de se tenir très étroitement attaché à la Reine du ciel, de n'entreprendre chose aucune sinon sous sa sainte conduite, et de la regarder toujours comme l'ancre de son bonheur et l'étoile qui devait gouverner tous ses voyages. De quoi le Saint fit tellement son profit, qu'il n'est pas possible de dire combien il avança la gloire de Dieu en ces quartiers-là. Car elle lui ayant solennellement promis qu'il ne demanderait chose aucune à son Bien-aimé Fils qu'il n'obtint par son entremise, et lui réciproquement la faisant souvenir de sa parole en toutes ses nécessités, il changea tellement la face d'un bon nombre de villes où il entra, qu'on ne les reconnaissait plus; il y fit bâtir des Eglises et dresser des Monastères en quantité; il établit son Ordre en divers endroits de la Pologne; il fit plus de huit cents miracles qui sont rapportés bien au long par Séverin de Cracovie, Religieux du même Ordre, en quatre livres qu'il a laissés de la Canonisation, et des merveilles que Dieu opéra par ce sien serviteur; bref, en travaillant nuit et jour à la réduction des dévoyés, et à la confirmation de ceux qui étaient en bon chemin, il gagna une infinité d'âmes à Dieu et une couronne de gloire immortelle.

*Saint François Xavier.*

XV. Saint François Xavier, Apôtre de l'Orient, considérant l'importance du sort qui lui était échu, se jeta entièrement en-

tre les bras de la très sacrée Vierge, qu'il aimait tendrement, et lui offrit après Dieu tous ses travaux, la suppliant de les vouloir accompagner de ses faveurs et de ses bénédictions. C'était une chose ordinaire de le voir à Notre-Dame-de-Goa, de Malaca et Cochin, prosterné devant l'autel de la Sainte Vierge, et lui recommandant les affaires de cette nouvelle chrétienté. Son plus grand contentement était à passer les nuits dans les Eglises en des colloques amoureux qu'il faisait avec la Reine du ciel; enseignant la doctrine Chrétienne, à mesure qu'il avait expliqué un commandement de Dieu ou de l'Eglise, il faisait mettre les enfants à genoux, afin d'impêtrer par l'intercession de la même Vierge la grâce de les pouvoir observer. Bref, elle bénit tellement ses travaux, qu'en l'espace de dix ans qu'il fut en ce monde nouveau, il baptisa de sa propre main plus de six cent mille âmes; il fit des merveilles sans fin; il rétablit la Religion en plusieurs endroits où elle était extrêmement décbue; il la porta en huit royaumes où jamais elle n'avait été prêchée. Mais spécialement je puis dire que ce fut moyennant la très particulière assistance de cette Mère incomparable, que malgré l'Enfer et les Démon's qui traversèrent en mille manières ses desseins, il entra dans le grand et plaisant royaume du Japon le propre jour de sa triomphante Assomption, et y travailla si heureusement, qu'il la rendit l'une des Eglises les plus ferventes de toute la chrétienté.

*Gonzalès Silveira.*

XVI. Le Bienheureux Martyr Gonzalès Silveira ayant appris qu'il était destiné à la mission d'Ethiopie, et que la divine providence l'avait choisi pour aller défricher cette vigne qui jadis avait été arrosée du sang du Bienheureux Apôtre Saint Mathieu, s'étudia avant toute chose de gagner les bonnes grâces de l'Impératrice du Ciel, se persuadant fermement que s'il la pouvait avoir favorable, rien ne lui serait impossible. A cet effet, il se mit à méditer ses Grandeurs, à quoi il employa chaque jour une heure tout le temps que le voyage dura. Et afin que les sentiments que Dieu lui donnait en l'oraison des excellences de cette Princesse ne s'arrêtassent pas à lui seul, les treize premiers jours de la navigation, il assembla tous ceux qui étaient dans le navire, et les entretint de ses louanges et de la façon de



la servir. Il obtint aussi du capitaine du navire, que tous les soirs on chantât solennellement les Litanies de Lorette, et fit tout son possible afin d'avancer son honneur parmi ceux avec qui il était. La Sainte Vierge voulant témoigner qu'elle prenait plaisir à son zèle, fit qu'au jour de la Purification ils découvrirent la terre pour la première fois, et qu'après une horrible tempête de plusieurs heures ils aperçurent au Mozambique l'Eglise de Notre-Dame-du-Rempart, qui leur servit de phare et de bon augure. Aussitôt que l'on eut pris terre, Silveira ôta ses souliers, et s'en alla à pieds nus rendre ses vœux et ses devoirs à la très sacrée Vierge, en son Église du Rempart, et s'y attacha tellement par dévotion, qu'il y fut quelques jours sans en sortir, et si un des plus apparents du navire ne l'en eût emmené par force, il avait fait résolution d'y demeurer jusqu'à ce qu'on eût été prêt de remonter dans le vaisseau. Dès qu'il fut arrivé au royaume de Monomotapa, son premier soin fut d'employer un bon nombre d'intercesseurs auprès de la glorieuse Vierge, à ce qu'elle lui sollicitât l'entrée, et disposât le cœur du Roi, à qui il était envoyé, à recevoir avec profit la nouvelle du salut éternel qu'il lui portait. C'était un spectacle agréable aux Bienheureux Esprits et à tous ceux qui le voyaient dans un petit bois de palmiers qui est au-dessous de la ville Royale, implorant le secours de sa Tutélaire, et à chaque grain de son Chapelet qu'il récitait, mettant un genou en terre devant l'Image de la Vierge qu'il avait pendue à un arbre. Bref, il fit tant par ses instantes prières et par l'intercession de la même Vierge, que le Roi reçut le Saint Baptême avec plus de trois cents des principaux Seigneurs de sa Cour, ainsi que je l'ai dit ailleurs. Mais le comble de son bonheur fut qu'il y gagna la couronne du martyr, et mérita de disposer la nation des Caffres à recevoir de là en avant la semence de l'Évangile, moyennant le soin et l'industrie de plusieurs bons ouvriers qui y furent depuis envoyés, et à qui il ouvrit la porte de ce Royaume par l'effusion de son sang.

*Ceux qui gouvernent les autres.*

XVII. Ceux que Dieu a choisis pour gouverner le monde, soit au spirituel, soit au temporel, afin d'en mieux venir à bout, se sont volontiers adressés à la Mère de l'Ange du grand conseil. Je ne sais si jamais personne le fit avec plus d'affection et

de confiance que Saint Etienne, Roi de Hongrie. Ce Prince lui transporta tout le droit de souveraineté qu'il prétendait en son Royaume, se contentant d'être tenu pour Lieutenant de la Mère de Dieu. De plus il ordonna que de là en avant elle y fut absolument nommée la Dame, nom qui depuis lui est toujours demeuré. Et comme un jour les troubles qui s'élevaient contre lui et contre son Royaume, lui eussent donné quelque appréhension que la semence du Christianisme, qui partout jetait si heureusement ses racines, ne fût étouffée en son printemps, il s'adressa à la Sainte Vierge, disant: Sainte Dame, ne permettez pas, s'il vous plaît, que votre héritage soit dissipé par les ennemis de votre nom, à moins que cela arrive par ma lâcheté, ou par ma défiance, puisque vous avez tant d'autres moyens de prendre vengeance d'un mauvais Roi tel que je suis.

XVIII. J'ai toujours su très bon gré à la rare piété du très illustre Cardinal de Joyeuse, l'honneur des Prélats Français, lequel ayant été nommé Protecteur de la France, sur les commencements du Pontificat de Sixte cinquième, s'achemina droit à Lorette, afin d'obtenir la faveur de la Sainte Vierge, pour s'acquitter dûment de cette charge. Il dit la Messe fort dévotement en la Sainte Chapelle, offrant ce nouveau devoir qu'il avait à l'Eglise et à la France sa patrie, à la commune Protectrice des hommes. A cet effet il ordonna les prières de quarante heures, à l'heureux succès desquelles servit grandement la dévote prédication de l'Evêque de Lorette, et la ferveur du Clergé et du peuple du même lieu, et de plusieurs autres qui avaient suivi le Cardinal, ou étaient venus de divers endroits au bruit de cette dévotion.

XIX. Que dirai-je de Saint Charles Borromée, l'astre de l'Italie, l'honneur des Evêques, la gloire des Cardinaux, la merveille des neveux des Papes, le portrait de toute sainteté; j'en dirai tout ce que l'on peut dire d'un Saint Prélat; mais après que j'aurai dit, sur le rapport de l'un de ses domestiques (1) qui a très dignement écrit sa vie, que dès le point qu'il se vit posé comme un flambeau sur le buffet de l'Eglise, il se jeta tout-à-fait entre les mains de la Mère de Dieu; qu'il n'entreprit affaire quelconque qu'il ne lui eût auparavant recommandée, et dont il

(1) Joan. Petrus Giussanus, lib. 8.

ne lui eût laissé la conduite; et qu'en plusieurs autres manières il donna des preuves de la très humble servitude qu'il lui avait vouée, comme il se verra désormais à diverses rencontres. Ensuite de ce mot je dirai qu'elle contribua tout le possible à le rendre l'ornement et le parangon des Prélats; c'est-à-dire le très soigneux restaurateur de la discipline sacrée, le très ardent défenseur des droits et des immunités de l'Eglise, le très parfait exemple du soin pastoral, l'infatigable zéléteur de l'avancement du divin service, le très fort rempart de la maison de Dieu, le très libéral dispensateur des biens de son Maître, le très assuré refuge des affligés, la très juste terreur des méchants, le très doux et très aimable Père des bons; c'est-à-dire un Athanase en patience, un Chrysostôme en liberté, un Thomas en fermeté, un Anselme en douceur, un Ambroise en courage, un Augustin en zèle, un Jean l'Aumônier en charité, un Basile en piété, un Léon en gravité, un Grégoire en vigilance, un Thaumaturge en prodiges, et pour comprendre beaucoup de choses en peu de paroles, un Saint Charles en toute perfection. J'en dirai, mais sans exagération, tout ce que le Sage fils de Sirach (1) dit de Moïse et d'Aaron, les premiers Pères, et les parfaites idées des Prêtres et des Prélats. Je dirai qu'il a été le bien-voulu de Dieu et des hommes, qui conserveront à jamais sa douce mémoire, et lui donneront mille bénédictions; qu'il a été fait égal en la gloire aux plus grands Saints; qu'avec les paroles de ses dévotes et ferventes prières, il a apaisé les efforts de la furieuse contagion qui ravageait la ville de Milan; que Dieu l'a glorifié en la présence des Princes et des grands de la terre; qu'il lui a commandé de faire entendre ses volontés et ses ordonnances à son peuple; que moyennant la confiance et la débonnairété dont il l'avait doué, il l'a fait Saint, et l'a choisi parmi tous les Prélats de la terre pour le rendre le modèle de tous, qu'il l'a attiré à soi dans la nue de la sainte contemplation, et que là il lui a baillé la forme d'une très sainte vie; qu'il a couronné sa mitre d'une couronne de fin or, gravée des marques de sainteté et de vertu. Je dirai que ses sacrifices journaliers ont été embrasés du feu de la dévotion et du divin amour; que le grand Moïse de l'Eglise, c'est-à-dire le souverain Pasteur, son

(1) Ecclès. cap. 45.

oncle maternel, lui a oint les mains de l'huile de l'onction sainte; que Dieu a pris vengeance de ceux qui se sont élevés contre lui, et qui, ne pouvant supporter l'éclat de son héroïque vertu, se sont mis en devoir de lui ravir la vie qu'il ne conservait que pour le bien universel de tout le monde; finalement que le même Dieu sans autres a voulu être son héritage, son sort et sa possession. Je lui donnerai sans crainte et sans appréhension tous les beaux éloges que le même écrivain sacré donne à Simon le Grand-Prêtre, fils d'Onias, au cinquantième chapitre de l'Écclésiastique. Je dirai que c'a été lui qui pendant sa vie a soutenu le Temple, qu'il a affermi la maison de Dieu, qu'en ses jours les sources de la céleste doctrine se sont enflées ainsi que les eaux de la mer, pour s'épandre de tous côtés et abreuver toute la terre; qu'il a guéri infinies personnes des maladies spirituelles dont elles étaient travaillées, et qu'il a retiré un monde de gens du chemin de la perdition; qu'il a merveilleusement amplifié l'Eglise, lui fournissant de très bons Ministres et n'épargnant nulle sorte de soin pour réformer les mœurs corrompues et gâtées. Je dirai qu'il a éclaté en sa vieillesse comme la belle étoile lorsqu'elle brille au travers de la nue sombre et obscure, comme la pleine lune au milieu des étoiles, et comme le soleil qui rabat la lueur de tous les autres feux du ciel; qu'il a été comme l'arc de gloire, que nous voyons pour trait sur une nue moite et prête à se résoudre en pluie, comme la rose printanière, comme le lis sur le courant d'un ruisseau, comme l'encens qui distille en été, ou qui s'évapore dans l'encensoir. Je dirai qu'il n'a pas été moins précieux ou agréable qu'un beau vase de fin or enrichi de mille pierres; qu'il n'y a pas plus de plaisir à considérer un olivier verdoyant qui pousse ses rejetons tout à l'entour de son pied, ou un cyprès qui porte sa pointe contre le ciel, qu'il le faisait bon voir lorsqu'il était revêtu de la sacrée pourpre et paré des ornements mystérieux pour monter au saint autel, accompagné des Ministres de l'Eglise qui officiaient avec lui, et entouré de son Clergé. Et après avoir dit tout cela, je conclurai que tout ce qu'il y a eu de grand et de ravissant en lui, a été l'ouvrage de la confiance qu'il a eue en la Mère de Dieu, et du soin que la Mère de Dieu a eu de lui.

XX. Voici un troisième Cardinal qui a pu servir de Patron

aux deux autres, aussi bien que d'ornement à toute l'Eglise. C'est le Bienheureux Saint Bonaventure, lequel, au rapport de Pierre Galois, Protonotaire Apostolique, au Traité qu'il a fait de sa vie, ne fut pas plus tôt créé général de l'Ordre de Saint François (titre qu'il porta l'espace de dix huit ans entiers) qu'il recourut incontinent à la Mère d'amour, à qui il avait été très affectionné dès son bas âge, et la choisit pour son très ferme appui et pour sa très fidèle guide. Il ne se présenta nulle difficulté pendant son Généralat, qu'il ne s'adressât soudain à elle comme à son asile assuré. Aussi fit-il le possible pendant tout le temps qu'il fut en charge pour la faire honorer d'un chacun, car il enjoignit très expressément aux Prédicateurs de son Ordre qu'en leurs sermons ils exhortassent souvent le peuple à lui porter une singulière dévotion, et à la saluer avec l'oraison Angélique lorsqu'ils entendraient le son de la cloche après Complies. En outre il ordonna que depuis Noël jusqu'aux Rois on conclût les Hymnes qui se chantent au divin Office, avec ces mots : *Gloria tibi, Domine, qui natus es de Virgine*, coutume qui a depuis été observée par l'Eglise universelle. Il institua à Rome une Confrérie qu'il appela du Gonfalon, où il prescrivit aux Confrères certaine forme de prières, pour honorer et invoquer la très sacrée Vierge. Elle, de sa part, fit des merveilles pour l'assister et pour le rendre grand devant Dieu et devant les hommes, de sorte que, depuis Saint François, il n'y a eu Général qui ait tant fait pour l'avancement de ce Saint Ordre que lui. Il rétablit la discipline régulière, laquelle était aucunement déchuë de sa première ferveur; il fit de nouvelles Constitutions, il écrivit des lettres à tout l'Ordre, afin que tous contribuassent à le remettre en sa première splendeur; il fit le règlement des Provinces et des Custoderies, que l'on appelle; il servit de père et de mère à tous ses chers enfants, mêlant la sévérité avec la douceur, et détrempant l'aigreur dont il était parfois contraint d'user, avec une affection cordiale que tous reconnaissaient en lui. Cependant il ne laissa pas de profiter au général de l'Eglise; car il avait acquis une telle réputation de sagesse et de sainteté, et, au moyen de ces deux rares qualités, un tel ascendant sur toute sorte d'esprits, qu'après la mort de Clément quatrième, le Saint Siège ayant déjà vagué environ trois ans, pour autant que dix-sept Cardinaux, qui s'étaient as-

semblés en la ville de Viterbe, pour l'élection d'un nouveau Pape, ne se pouvaient en façon quelconque accorder au choix d'une même personne; enfin tous unanimement donnèrent leurs voix à Saint Bonaventure, à ce que seul il nommât celui qu'il jugerait selon Dieu le plus capable pour être élevé à ce haut trône d'honneur, à la charge que s'il se voulait nommer lui-même, il fût reçu et reconnu pour Pape. Mais le Saint, qui était autant éloigné de cette pensée qu'il était parfaitement humble, nomma Thibault, Vicomte de Plaisance et Archidiacre de Liège, personnage fort renommé pour sa grande piété, alors absent et occupé à la conquête de la Terre Sainte, lequel, à son avènement au saint Siège, fut nommé Grégoire dixième, et par ses excellents comportements, justifia de telle sorte le jugement que Saint Bonaventure avait fait de lui, qu'il mérita d'être canonisé en l'Eglise d'Arezzo en Toscane, où ses sacrées reliques reposent. Voilà des fruits de la régence du ciel et de la confiance que ses dévots serviteurs ont en elle. A quoi il faut que j'ajoute que le même Grégoire ayant convoqué un Concile général à Lyon, il commanda à Saint Bonaventure de s'y trouver, pour autant qu'il se voulait servir de lui; et pour le faire avec plus d'autorité, il lui bailla le chapeau de Cardinal et l'Evêché d'Albano, qui est l'un des six suffragants de l'Evêque de Rome. Ce fut en cet auguste théâtre du monde que l'humble Saint Bonaventure eut les principales charges qui se présentèrent, tant en la dispute contre les Grecs, qui furent réduits à l'obéissance du Vicaire de Jésus-Christ et à l'unité de l'Eglise, qu'ès autres définitions du Concile. Finalement ce fut là qu'étant plus chargé de mérites que d'années, Dieu l'appela aux joies de la vie bienheureuse, avec autant de regret de l'Eglise militante que de contentement de la triomphante.

**XXI.** Le Bienheureux Jordain, Général de l'Ordre de Saint Dominique, honora tellement la Reine du ciel et la Protectrice de son Ordre, qu'il n'entreprit aucune affaire qu'il ne la lui eût recommandée (1). Parmi ses voyages, sa principale occupation était de s'entretenir avec elle et de chanter des Hymnes et des Cantiques à son honneur. Ce qu'il faisait avec tant de dévotion que souvent il répandait plus de larmes qu'il ne prononçait de paroles.

(1) *Leander Albertus in ejus vita.*

XXII. A ces grands Généraux d'Ordre il me semble que, sans flatterie, je puis joindre le Père Claude Aquaviva, cinquième Général de notre Compagnie. Il avait été nommé à cette charge et présenté à Notre Seigneur par sa très glorieuse Mère, ainsi que j'ai dit autre part. Et tout le temps qu'il la porta, il lui rendit très fidèlement ses devoirs. Il fit son possible afin de la faire spécialement honorer en l'Ordre qu'il gouvernait, et écrivit à toute la Compagnie une très belle lettre à ce sujet. Pour lui il n'espéra jamais d'avoir bonne issue d'une affaire qu'il ne lui avait pas mise entre les mains. Aussi lui obtint-elle la grâce d'en démêler une infinité de très fâcheuses en trente-quatre ans qu'il porta le titre de Général, d'étendre partout sa Compagnie, de la policer de plusieurs bons réglemens, et s'il faut dire ainsi, de lui bailler la dernière forme; bref, de se rendre digne du respect et de l'affection d'un chacun.

XXIII. La rare confiance de la Sainte Mère Thérèse de Jésus mérite d'être jointe aux exemples précédents, et d'être imitée de tous ceux qui commandent aux autres de la part de Dieu. Car il est porté dans sa vie, qu'arrivée qu'elle fut au Monastère de l'Incarnation d'Avila (1), pour y prendre la charge de Prieure, la première chose qu'elle fit, ce fut de mettre en la chaire priorale du Chœur une Image en bosse de Notre-Dame, de lui porter les clefs de la maison, et de donner à entendre à celles qui étaient sous sa charge qu'elle n'était rien, et que la très sacrée Vierge, à qui cette Religion est particulièrement dédiée, était la vraie Prieure qui les devait gouverner. Ne se passèrent pas beaucoup de jours que Notre-Dame lui fit connaître combien cet acte lui avait été agréable, ainsi que la même Mère le coucha depuis par écrit. Car la veille de Saint Sébastien, comme l'on commençait au Chœur le *Salve Regina*, elle vit descendre la Mère de Dieu, avec une très grande multitude d'Ange, au siège de la Prieure, où l'image avait été posée, et l'Antienne achevée, la Sainte Vierge lui dit : Tu as bien fait de me mettre ici, je serai présente aux louanges qui seront chantées à mon Fils, et j'aurai soin de les lui présenter.

XXIV. Bref, pour ne me pas étendre davantage à la recherche de plusieurs autres particularités, je dirai seulement, en général, que c'a été toujours la pratique des meilleurs serviteurs

(1) Francis. Ribera vite ipsius, lib. 3. cap. 1.

de la Vierge, et l'est encore maintenant plus que jamais, de n'entreprendre chose quelconque sans avoir au préalable pris conseil d'elle, et sans lui avoir demandé sa sainte bénédiction; pratique très digne d'être imitée de tous ceux qui font profession de la vouloir servir, tant à cause des grands avantages qu'ils en recevront à toute heure, que pour le contentement et pour la gloire qui en revient à celle qu'ils ne sauraient trop honorer.

§. II. — Le second trait de confiance; recourir à elle en toute sorte de difficultés.

I. Le Séraphique Docteur Saint Bonaventure, de qui j'ai parlé peu auparavant, désireux de satisfaire à la dévotion d'un sien ami qui lui avait demandé quelque règle de bien vivre, lui adressa un petit cahier qu'il appela les vingt-cinq mémoriaux, qui sont autant de préceptes très dignes d'être retenus et d'être toujours gardés en la mémoire, dont le treizième est celui-ci : Portez en tout temps un honneur cordial à la très glorieuse Mère de Dieu, et adressez-vous à elle comme à un très assuré refuge en toutes vos nécessités et en tous les hasards et dangers que vous courrez; choisissez-la pour Avocate, et, avec une grande assurance, recommandez-lui tout ce qui vous concernera. Cet enseignement nous met en main la clef d'or de la Confiance pour ouvrir le sacré cabinet des douceurs de la Mère d'amour, et pour en tirer les remèdes de toutes nos misères, car il n'est rien que cette confiance n'emporte. C'est le divin cordon qui nous est tendu du ciel pour attirer notre cœur et nos espérances là-haut. Saint Germain, Patriarche de Constantinople, était prévenu de cette considération lorsqu'il parlait ainsi à la glorieuse Vierge : Sainte Dame, qu'êtes-vous autre chose que la Médiatrice de notre salut, notre assuré secours et notre infailible assistance, notre Avocate, qui portez sur vos lèvres la parole de notre réconciliation, et faites trouver bonnes les excuses que nous alléguons pour obtenir le pardon de nos fautes; l'asile dont notre confiance se glorifie, le rempart inexpugnable des Chrétiens, l'arsenal des bons Rois, la principale pièce de la batterie des Princes fidèles, l'Ange des batailles, qui leur mettez le laurier sur la tête et la palme entre les mains. A ce sujet nous vous supplions humblement de ne pas éconduire ceux qui se retirent devers vous; donnez la main à ceux qui



sont en danger, rassurez l'esprit de ceux qui sont agités de quelque tempête et réduisez à néant les insolentes menaces de ceux qui nous en veulent en dépit de votre très cher Fils et de vous. Cette même confiance est le grand bouclier de l'âme à l'épreuve de toutes les tentations de l'ennemi. Saint Ephrem s'en servait très industrieusement, et voici comment il parlait un jour à la très sacrée Vierge (1) : Sainte Dame, recevez-moi, s'il vous plaît, sous l'ombre de vos ailes, de peur que le Vautour d'enfer ne m'enlève, d'autant que je suis comme un pauvre poussin tombé dans la fange et destitué de tout moyen de me garantir. Il ne me reste nulle espérance hors de vous, d'autant que vous êtes mon port et mon refuge assuré; enfin, tout mon salut dépend de votre assistance et de votre protection, que je requiers avec larmes et avec toute la soumission possible de mon cœur.

*Sainte Marie Egyptienne.*

II. Parmi tous ceux et celles qui ont jamais su combien vaut cette confiance, il me semble que Sainte Marie l'Egyptienne l'éprouva avec une si grande douceur, qu'au travers de ses paroles nous découvrons la vraie image d'un cœur répandu comme l'eau en la présence de la Reine du ciel, et il n'est pas quasi possible de les lire ou de les entendre, sans qu'elles tirent les larmes des yeux. Elle méritait encore le nom de femme de scandale et de pierre d'achoppement, lorsqu'elle prit la résolution d'aller en compagnie de quelques autres adorer la Sainte Croix en Jérusalem. Comme elle pensait entrer dans l'Eglise, elle se sentit repoussée par une force invisible jusques à trois diverses fois. Ne sachant à qui se vouer dans cette extrême confusion, elle leva les yeux en haut, et vit sur le portail de l'Eglise une image de la Sainte Vierge, qui soudain lui attendrit le cœur. Mère de miséricorde, lui dit-elle, si bien les pécheurs déplaisent à votre Fils, toutefois il ne les saurait éconduire quand ils deviennent pénitents. Ne permettez pas que l'entrée du salut me soit refusée avec celle de cette auguste maison. Que si vous daignez être ma répondante, je vous jure devant tout ce qu'il y a de saint au ciel, que dès à présent je dis un éternel adieu à mes débauches passées, et que le monde ne me sera plus rien dé-

(1) Orat. de S. Virgine.

sormais. Cette parole prononcée, elle entra sans difficulté dans l'Eglise, et Dieu sait quels furent les mouvements de son cœur agité et quelles larmes elle versa en la présence du signe adorable de notre Rédemption. Après avoir quelque temps donné ouverture à ses soupirs, elle fit une revue générale de sa misérable vie, et déchargée de ce pesant fardeau, elle s'en alla à une Eglise qui était contre le Jourdain pour y recevoir le très Saint Sacrement de l'Autel. Ce fut là que la plaie de son cœur s'ouvrit de nouveau, et il n'est pas croyable ce qu'elle dit à la Mère de Dieu : Mère de douceur et de bonté, disait-elle, à présent vous êtes engagée à mon secours, puisque de votre grâce vous vous êtes portée caution pour moi. Je sens voirement quelque bonne volonté de ne jamais violer la foi que je vous ai donnée? Mais que puis-je espérer d'un cœur si mal habitué comme le mien sans votre continuelle assistance? Au reste, faites de moi ce que vous voudrez, adressez-moi où il vous plaira; je ne veux après Dieu autre garde sinon vous, car je dois espérer de vous l'issue de mon bonheur, puisque vous lui avez aujourd'hui donné commencement. Ainsi extasiée d'amour et de confiance, et ne respirant rien plus qu'une vie céleste, elle passa le Jourdain, et sans savoir bonnement où elle allait; elle s'enfonça bien avant dans le désert, où elle fit une très rude pénitence l'espace de quarante-sept ans. Il n'est pas à croire les tentations qu'elle souffrit pendant un si long temps; mais parmi toutes ces traverses, toujours elle avait au cœur et en l'esprit sa répondante, dont sans intermission elle implorait le secours avec des paroles si ardentes et si pleines de confiance, qu'elles eussent pu fendre les rochers. Aussi en reçut-elle tant de force et de courage, qu'elle remporta une glorieuse victoire de tous ses ennemis, et malgré l'enfer elle conclut sa très sainte vie avec une fin souhaitable aux âmes les plus innocentes. Elle découvrit tout ceci au Bienheureux Abbé Zosime, qui, par inspiration divine, lui apporta le sacré Viatique; il fut depuis recueilli par le Patriarche Sophronius, et inséré dans le Pré spirituel, et après récité au second Concile de Nicée.

III. Cette même confiance est l'ancre sacrée que l'âme jette contre le ciel, lorsqu'elle se trouve agitée de la tempête des appréhensions dernières de la mort. Je n'oublierai jamais le

beau trait que fit l'Empereur Andronic le vieux (1); aussi ne pouvait-il partir que d'un cœur bien affectionné envers la Bienheureuse Vierge. Ce prince se voyant tout à coup réduit à l'extrémité pour avoir excédé à boire de l'eau fraîche (ce qu'il faisait ordinairement lorsqu'il sentait quelque chaleur extraordinaire dans ses veines, afin de n'être pas contraint à se faire tirer du sang), et n'ayant personne près de soi qui lui pût faire apporter le Saint Sacrement, se leva debout au mieux qu'il put, et se jetant à genoux, tout baigné de larmes, il prit une petite statue d'or de la Sainte Vierge qu'il portait toujours pendue au col, et se recommandant à elle, il se la mit en la bouche, afin qu'elle lui servît de Viatique, puisqu'il était hors d'espérance de pouvoir recevoir Notre Seigneur. C'est ce que rapporte Gregoras, lequel l'avait entretenu assez long-temps le même soir, sans qu'il y eût aucune apparence ni de mort ni de maladie.

IV. En un mot, c'est le port assuré où se doivent rendre tous les affligés de quelque affliction que ce soit, et où ils ne manqueront jamais d'être favorablement reçus. Je veux ici coucher, pour l'exemple et pour l'édification de plusieurs, quelque pièce de la dévote harangue que lui fit un vénérable Religieux nommé Théosterictus, il y a près de huit cents ans; elle se trouve dans le livre des prières des Grecs. Princesse de la terre et du ciel et glorieuse Mère du Verbe incarné, si jamais pauvre homme chargé de maux et de misères s'est présenté à l'autel de votre clémence, en voici un qui vient se jeter à vos pieds. Mes passions mal domptées et mes affections dérégées sont comme autant de vents impétueux qui bouleversent le navire de mon âme, et menacent tout à coup de le mettre à fond; que me servira-t-il que vous ayez porté dans vos sacrés flancs le vrai Pilote et le Havre de grâce où nous nous devons rendre pour être assurés, si vous n'accourez promptement à mon aide, et n'apaisez la tourmente qui me veut engloutir; les esprits de ténèbres me font une cruelle guerre, et me livrent une infinité de tentations. Pourquoi êtes-vous la Mère de celui qui a voulu être notre Paix, si ce n'est pour leur donner la fuite, et me tirer des continuels

(1) Niceph. Gregoras lib. 10. histor.

dangers où je suis; je me reconnais pauvre et dénué de tout bien; et de quoi me servira-t-il que tous les trésors du ciel soient à votre disposition, si vous n'avez point sentiment de mon indigence? Les maladies du corps, mais beaucoup plus celles de l'âme, appesantissent mon esprit et l'incommodent en mille manières: N'êtes-vous pas la Mère de notre souverain Médecin, et ne possédez-vous pas un trésor de guérisons? A quelle fin auriez-vous été faite un abîme de miséricorde, et pourquoi aurait été distillé dans votre sein le Dieu des miséricordes éternelles, si ce n'était pour le soulagement de nos misères? Et de qui pouvons-nous attendre la vraie joie du cœur et la consolation intérieure, sinon de vous, qui avez porté la réjouissance du monde. J'avoue que jamais prisonnier ne fut plus étroitement garrotté de cordes et de chaînes, ni plus rudement chargé de fers et de menottes que je suis lié de mes péchés et accablé de mes crimes; mais je sais bien que celui qui est descendu du ciel pour notre délivrance a mis entre vos mains le prix de notre rachat, et vous a donné plein pouvoir de nous rédimer. Avez-vous bien le courage de me voir pourrir dans un fond de fosse parmi les ténèbres de mon aveuglement, vous qui portez en vos mains la lumière et qui avez allumé le flambeau, lequel éclaire tous ceux qui viennent en ce monde? Jetez, de grâce, les yeux sur l'un de vos pauvres serviteurs qui tremble à la seule mémoire de son départ, qui a le cœur glacé de frayeur pour l'incertitude de ce qui lui doit arriver après sa mort, et qui meurt déjà de l'appréhension qu'il a des redoutables jugements de Dieu; qu'il vous souvienne que notre Juge est votre Fils, et qu'avec une seule parole vous nous le pouvez rendre favorable. Si vous demandez des larmes, je suis content d'en verser un déluge; mais j'aime bien mieux vous en demander une de celles que mon aimable Sauveur et votre Bien-aimé Fils a jetées pour moi, car elle peut noyer un monde entier de péchés et effacer les péchés d'un monde entier. En un mot, Vierge Sainte, vous êtes ma Mère et je suis votre fils; vous êtes ma Dame et je suis votre serviteur, quoique indigne de ces deux titres. Vous avez le moyen de m'obliger, et je me confie que vous le voulez, et je vous le demande en vertu de cette confiance et beaucoup plus en considération de votre naturelle bonté. Ainsi prenait l'essor, le cœur de ce dévot serviteur de la Vierge; ainsi nous

enseignait-il de recourir à elle avec une entière confiance en toutes nos nécessités.

V. Mais en voici un autre, lequel en nos jours a grandement relevé cette pratique, et en a fait prendre le goût à une infinité de personnes. C'est le très dévot François de Sales, le modèle des Saints Prélats. Nous sommes redevables à ceux qui ont travaillé à recueillir les reliques de cette belle âme beaucoup plus qu'aux autres, qui ont mis peine de conserver les sacrées dépouilles de son corps. De ce nombre est une petite prière qu'il faisait ordinairement à la Sainte Vierge, laquelle est une vraie image de la bonté de son cœur. Elle donnera sujet de confiance envers la Bienheureuse Vierge, au moins à ceux et à celles qui font état d'honorer d'un particulier sentiment la douce mémoire de ce grand homme.

VI. Je vous salue, très douce Vierge Marie, Mère de Dieu, vous êtes ma Mère et ma Maîtresse; partant je vous supplie de m'accepter pour votre fils et serviteur, parce que je ne veux plus avoir autre Mère ni Maîtresse que vous. Je vous prie donc, ma bonne, gracieuse et très douce Mère, qu'il vous plaise de me consoler en toutes mes angoisses et tribulations, tant spirituelles que corporelles. Ayez mémoire et souvenance, très douce Vierge, que vous êtes ma Mère, et que je suis votre fils, que vous êtes très puissante et que je suis un pauvre homme, vil et faible. Partant je vous supplie, ma très doucé Mère, que vous me gouverniez et défendiez en toutes mes voies et actions. Car hélas! je suis un pauvre disetteux et mendiant, qui ai grand besoin de votre sainte protection. Sus donc, très Sainte Vierge, ma douce Mère, préservez et délivrez mon corps et mon âme de tous maux et dangers, et de grâce faites-moi participant de vos biens et de vos vertus, et principalement de votre sainte humilité, excellente pureté et fervente charité. Ne me dites pas, gracieuse Vierge, que vous ne pouvez; car votre Bien-aimé Fils vous a donné toute puissance, tant au ciel comme en la terre. Ne me dites pas que vous ne devez; car vous êtes la commune Mère de tous les pauvres humains, et singulièrement la mienne. Si vous ne pouviez, je vous excuserais, disant : Il est vrai qu'elle est ma Mère, et me chérit comme son fils; mais la pauvrette manque d'avoir et de pouvoir. Si vous n'étiez ma Mère, avec raison je patienterais, disant : Elle

est bien assez riche pour m'assister ; mais, hélas ! n'étant pas ma Mère, elle ne m'aime pas. Puis donc, très douce Vierge, que vous êtes ma Mère et que vous êtes puissante, comment vous excuserai-je si vous ne me soulagez et ne me prêtez votre secours et assistance ? Voyez, ma Mère, et voyez que vous êtes contrainte de m'accorder et d'acquiescer à toutes mes demandes. Soyez donc exaltée sur les cieux et sur la terre, glorieuse Vierge, et ma très haute Mère Marie, et pour l'honneur et gloire de votre Fils, acceptez-moi pour votre enfant sans avoir égard à mes misères et péchés ; délivrez mon âme et mon corps de tout mal, et me donnez toutes vos vertus, surtout l'humilité. Faites-moi présent de tous les dons, biens et grâces qui plaisent à la Très Sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, Ainsi soit-il.

VII. Encore faut-il faire honneur à la belle et agréable lettre que les charitables hôtes du Sauveur, Marthe et Marie, lui écrivent lors de la maladie du Lazare leur bon frère, Elle ne contenait que ces deux mots en substance : Celui que vous aimez se trouve mal. Mais l'incomparable Saint Augustin (1) a très bien reconnu qu'en ce peu de paroles il y avait d'admirables traits de Rhétorique, et une certaine éloquence de cœur, qui est bien autrement persuasive que celle qui vient du bout des lèvres. Prenez garde, dit ce grand Saint, qu'elles ne s'empressent nullement, qu'elles ne le convient point d'aller voir leur frère, et de le guérir, non pas même à commander de loin à la maladie de le quitter. Elles savent trop bien qu'après avoir dit : Celui que vous aimez est malade ; il ne reste plus rien à dire. C'est un trait de confiance qui est assez ordinaire aux enfants de la Mère d'amour que celui-là, car ils sont assurés de lui attendrir tout aussitôt le cœur par ce moyen et d'ébranler ses entrailles maternelles, Il leur suffit de se montrer devant elle et de lui faire connaître le besoin qu'ils ont de son secours ; ils laissent le surplus à l'amour, qui haranguera assez puissamment pour eux, et emploiera tout l'ascendant qu'il a sur l'esprit de leur bonne Mère. Il persuadera tout ce qu'il voudra sans parler, ainsi que nous lisons de Moïse (2), à qui Dieu demandait jadis pourquoi il criait si fort après lui, quoique le Prophète ne dît pas un seul mot ; mais c'est crier bien haut aux oreilles du cœur de l'amant de lui faire voir que celui qu'il affectionne pâtit.

(1) Tract. 49. in Joan.

(2) Exod. 14.

VIII. Que direz-vous de cet autre de qui parle Alphonse Salmeron (1); lequel avait pénétré si avant les saintes ardeurs et les mouvements embrasés du cœur amoureux de notre Dieu, qu'il eût cru faire tort à sa bonté de lui demander quelque chose en particulier, hormis ce qu'il a expressément enjoint qu'on lui demandât, et qui se contentait de lui offrir les vingt-quatre lettres de l'alphabet, et le supplier de lui accorder ou de nier tout ce qui peut sortir de l'assemblage et de la combinaison de ces lettres, selon qu'il jugerait être pour son bien et pour la gloire de sa Majesté? Avouerez-vous pas que c'est une saillie de confiance et une invention d'un bon cœur, qui entendait bien ce que c'est que d'avoir affaire à une bonté, laquelle n'a pas de bornes? C'est ainsi que quelques-uns en usent envers la Mère du bel amour, lui laissant le soin de tout ce qui les concerne pour le temps et pour l'éternité. Ils ne veulent sinon ce qu'elle voudra, quand elle voudra, par qui elle voudra et à la façon qu'elle voudra; ils sont contents qu'elle dispose du peu de bien qu'ils font comme il lui plaira et en faveur de qui lui plaira; qu'elle octroie, qu'elle refuse, qu'elle gouverne le cours de leur bonne aventure, ainsi qu'elle jugera être plus à propos; le tout sur l'assurance qu'ils ont que pourvu qu'elle daigne penser à eux, c'est assez. Belles âmes, et dignes de vivre et de mourir dans le sein de la Reine des cœurs, si toutefois l'on peut mourir dans le sein de la vie, et qui n'ont rien pour tout à craindre tant qu'elles se maintiendront dans le fort assuré de cette royale confiance. Mais ce point est si haut qu'il mérite bien d'être considéré avec plus de loisir.

§. III. — Troisième trait de confiance. Se reposer entièrement sur elle en toutes affaires, sans inquiétude ou empressement.

I. L'Évangéliste Saint Marc, au sixième chapitre de son Histoire, écrit que les Disciples étant en peine sur le lac de Tibériade, le Sauveur descendit de la montagne voisine, où il s'était retiré pour passer la nuit en prières, et commença de marcher à pied sec sur les eaux; afin de les aller secourir, mais que peu s'en fallut que s'étant approché d'eux, il ne passât outre, et ne laissât tout périr. Le texte sacré en insinue assez la raison, qui

(1) Tract. 12. de Passione.

est pour autant qu'ils le prenaient pour un fantôme, lui, dis-je, qui les avait si souvent assistés au besoin, et qu'ils ne devaient pas méconnaître. Je ne sais quant à moi si ma pensée me trompe, si dirai-je bien que je tiens pour tout assuré que l'une des principales raisons pourquoi Dieu, pourquoi la glorieuse Vierge et les autres Saints nous passent fort souvent lorsque nous sommes en quelque nécessité, et ne font pas grand état de nos prières, c'est d'autant que nous les imaginons comme des fantômes, que nous les figurons comme éloignés de nous d'une distance infinie, que nous n'avons pas l'estime qu'il faudrait de leur affection, et qu'ainsi nous venons à eux, ou par une certaine bienséance pour faire comme les autres, ou avec une appréhension de grandeur qui nous étrécit le cœur, et nous fait quasi croire que tout ce que l'on dit de leur démesurée bonté n'est pas pour nous, mais seulement pour les Saints et pour quelques âmes privilégiées, et grandement relevées par dessus le commun.

II. Le discours que l'humble Saint Bernard fait de la confiance en l'un des Sermons (1) qu'il a composés des sept pains que Notre Seigneur multiplia, va bien d'un autre air, et il m'agréa tellement que je ne me puis empêcher de lui donner ici place pour établir cette dernière pratique. Trois choses, dit-il, renforcent et affermissent tellement mon cœur, qu'il n'y a ni disette de mérites, ni connaissance de ma bassesse, ni estime du bonheur que j'attends, qui soient capables de m'ébranler ou de me faire déchoir du haut point d'espérance où je suis monté. Ces trois choses sont la charité, dont j'ai été prévenu pour participer à la grâce d'adoration, la vérité et la fermeté de promesses divines, et le pouvoir qu'a celui qui les a faites pour les accomplir en son temps. C'est, à mon avis, le triple rocher sur lequel est fondée la confiance des enfants de la Mère d'amour; repos qu'ils prennent avec tant d'assurance qu'il n'y a nulle crainte qui le puisse troubler. Le premier est l'admirable charité qui l'a mue à les recevoir au nombre de ses plus chers enfants, sans qu'elle y ait été attirée par leurs mérites, ou obligée par aucuns services qu'ils lui aient rendus. Le second est la promesse irrévocable qu'elle a engagée de ne jamais les aban-

(1) Sermon. 3.



donner, mais de conduire son entreprise jusqu'à la fin. Le troisième est le pouvoir qu'elle a de mener à chef ses desseins, pouvoir qui ne peut être empêché ni retardé par aucune force étrangère. Vienne maintenant ma sottise et défiante pensée, et qu'elle me mette devant les yeux mon néant, et me demande sur quels mérites j'établis ma confiance; car je lui répondrai hardiment que je l'appuie, non sur mes bonnes actions ni sur mes services passés, mais seulement sur la bonté, sur la fidélité, et sur la puissance de celle qui au-dessous de Dieu ne voit rien de pareil à soi. Je lui dirai que je n'ai pas jeté mes espérances sur le sable mouvant des prétentions humaines, et que ma force n'est pas au bras de chair, mais que j'ai bâti sur le ferme d'une assurance infaillible, sur une bonté qui ne peut être altérée, sur une vérité qui ne peut tromper, et sur une force qui ne peut être vaincue.

III. Au demeurant, qu'on ne me parle ni de défiance, ni d'empressement; car je n'en veux pas seulement ouïr le nom, pour ne faire tort au charitable cœur de celle qui daigne avoir soin de moi et de mes affaires. Il me doit bien suffire de savoir qu'elle est la meilleure Mère du monde, et que j'ai l'honneur de lui appartenir par le choix spécial qu'elle a fait de moi sans que je me veuille entremettre de mon gouvernement ou me donner de l'inquiétude de ce à quoi elle songe pour moi. Je désavoue dès à présent toute sorte de soucis angoisseux, et ne veux pas que le cœur qui les entretiendra volontairement soit réputé pour mien, puisque douter de sa puissance c'est un crime, et se défier de sa bonté ou de sa fidélité, c'est se rendre pour jamais indigne de toutes ses faveurs. Croie le contraire qui voudra, de moi je tiens pour indubitable que voilà la résolution d'une âme digne de la protection spéciale de la Mère de Dieu, et je ne sais s'il y a sorte aucune de reconnaissance qu'elle prise davantage que le ressentiment d'un esprit fait de la sorte; qui vit comme l'enfant sur le sein de sa mère, sans appréhension de mal quelconque qui lui puisse arriver. Car si parmi nous une telle confiance ne peut être prise autant qu'elle mérite; et si celui sur qui un autre se reposerait en cette façon, se devrait sentir infiniment obligé, tant à cause de l'estime qu'il ferait de lui, s'y confiant à pur et à plein, qu'à raison du plaisir que naturellement nous prenons à posséder un cœur avec un

domaine absolu, nous persuaderons-nous que la Mère de douleur soit moins sensible aux témoignages d'une volonté résolue de dépendre entièrement d'elle après Dieu ? Sainte Mère d'amour, possible sera-t-il pardonnable à ceux qui ne savent pas qui vous êtes, d'aller avec vous avec quelque retenue et discrétion ; mais quant à ceux qui vous connaissent, je ne leur pardonnerai jamais d'avoir usé de réserve envers vous jusqu'à ce que la créance qu'ils ont de votre bonté et de votre fidélité les ait trompés. Que si c'est une chose impossible, qu'ils perdent donc toute appréhension de se perdre avec vous, et qu'ils ne doutent nullement que moins ils tiendront à eux-mêmes et à leur sagesse, plus assurément ils marcheront en la plénitude d'une sainte paix et en toute sorte d'avancements.

## CHAPITRE IV.

DE L'AMOUR ; TROISIÈME RECONNAISSANCE DUE AUX GRANDEURS DE LA MÈRE DE DIEU.

L'amour, quant à l'ordre de sa naissance, tient le troisième rang entre les vertus divines, quoiqu'en perfection et en noblesse il soit sans controverse le premier. C'est la plus digne reconnaissance qui puisse être rendue à la Mère d'amour. Les motifs que nous en avons sont pressants, mais je me contente de les avoir ramassés à la fin des trois précédents Traités.

« Je commence par la pratique, ayant parlé des motifs dans les Traités précédents, et je dis que la première chose que l'Amour nous inspire, est de nous offrir à notre divine Maîtresse, par une donation solennelle et irrévocable, de lui consacrer nos personnes autant que nous le pouvons, par la cession du droit que nous avons en nos bonnes œuvres, par des respects continuels, par une préférence de ses intérêts au-dessus des nôtres, par un abandon généreux de ce que nous avons, afin qu'elle en dispose selon son bon plaisir. Les personnes en cet état ne regardent que Dieu seul dans un parfait oubli d'elles-mêmes, et sachant que la Bienheureuse Vierge agit toujours pour la grande gloire de Dieu, elles ne se mettent nullement en peine, si après s'être dépouillées de leur mérite, elles en souffriront davantage en purgatoire ; le pur amour ne se regarde jamais, il est pleinement satisfait lorsque Dieu est content, et n'ayant plus de

propre volonté, il ne veut que ce que Dieu veut pour lui et pour ses amis ; c'est dans ce pur amour, et par conformité à Notre Seigneur Jésus-Christ, que nous aimons sa très sainte Mère, que nous voulons persévérer en son amour, sans jamais nous pouvoir retirer de cet engagement ; c'est le privilège de notre donation, laquelle étant plus forte que la mort, nous attache à elle non seulement pour le temps, mais pour l'Eternité ; elle dépouille l'âme d'une certaine propriété qui se glisse dans les actions les plus saintes, en laissant l'application à la sainte Vierge, qui n'agit pas seulement pour Dieu, mais pour Dieu seul et pour sa plus grande gloire ; elle connaît les inclinations de son Fils, elle discerne les âmes où il sera le plus glorifié dans les secours qui leur seront donnés ; et ainsi remettant tout entre ses mains, l'on se fait quitte de ce que la nature pourrait mêler avec la grâce. Enfin, si l'on est fidèle à ne rien faire pour soi, à n'avoir rien, à n'être plus à soi-même, mais tout à notre glorieuse Princesse, c'est être dans le plus haut point de la perfection, puisque étant à elle, l'on est à Dieu : car on ne passe en ses mains que pour demeurer dans celles de Dieu, on ne l'aime que pour l'amour de Dieu, on ne cherche sa gloire que pour la gloire de Dieu, qui est l'unique fin de toutes les dévotions. Il ne la faut donc pas condamner comme une invention chimérique, elle est solide, et remplie de grâce et de bénédiction. Saint Bonaventure en était bien persuadé, lorsque tout transporté d'amour pour cette Vierge incomparable, il lui disait : Vous êtes la voie qui nous conduit à JÉSUS-CHRIST, ô Sainte Dame! celui qui serait assez malheureux pour s'éloigner de vous ne trouverait jamais le chemin de la paix (1). »

§. I<sup>er</sup>. — Le premier trait d'amour ; s'offrir à la Sainte Vierge par une donation solennelle et irrévocable.

I. Je mets ce trait avant les autres, pour autant qu'il les contient tous en perfection, et qu'il leur donne un prix et un mérite qui ne peut être bonnement expliqué. Je l'accompagne de deux conditions et veux que ce soit une donation solennelle et irrévocable. Irrévocable, dis-je, tant pour ce qu'il ne se peut rencontrer nul sujet qui soit capable de nous faire dédire de ce que

(1) La R. Mère de Blémur.

nous aurons une fois promis à la Mère de bonté, qu'à cause qu'une telle rétractation ne mériterait rien moins que le nom d'un infâme sacrilège. Mais de plus il faut qu'il y intervienne de la solennité et de l'appareil, comme en l'une des plus honorables et plus importantes actions de notre vie, puisqu'en la pratiquant, non seulement nous sommes couchés sur l'état de la Reine du ciel, mais encore nous la glorifions d'une très excellente manière, lui donnant tout ce que peut bailler une créature telle que nous sommes. Bien est-il vrai que je ne demande pas tant ici des préparatifs humains, et des cérémonies extérieures, que des entretiens célestes et des dispositions intérieures. Je n'empêche pas que les personnes spirituelles, et de même profession, n'y soient appelées; mais bien prétends-je que le principal convoi se fasse au ciel. Car, sans parler de la Sainte Vierge, pour qui est la solennité, la très sainte Trinité y doit être invitée, comme l'honneur de cette action; le Sauveur du monde, comme plus intéressé que nul autre en la gloire de sa très honorée Mère; les Saints Anges, et nommément le Gardien, qui sert de Paranymphe et de Maître en cet appareil; ceux qui par droit de nature ou d'alliance appartiennent à la Mère de Dieu; ses favoris, et ceux qui se sont rendus signalés par une affection plus remarquable envers elle, et généralement toute la Cour céleste.

II. Les meilleurs apprêts seront la revue de toute la vie passée, suivie d'une confession générale, d'une exacte recherche de ce qui nous empêche d'agréeer à sa Divine Majesté, et des actes fervents de Foi, d'Espérance, d'Amour et d'autres saintes vertus. La salle destinée à cette célébrité, ne peut être sinon l'Eglise ou quelque Chapelle, d'autant que ce sont les lieux où Dieu tient sa Cour, et où se traite ce qu'il y a de plus auguste et divin au fait de la Religion. Le festin, c'est celui même que la Sagesse Incréée a préparé pour la réfection et la réjouissance de ses enfants, c'est-à-dire le très saint et très adorable Sacrement de l'Autel. L'action principale à laquelle proprement tout le reste se rapporte, c'est une protestation solennelle que fait l'âme dévote à la très sacrée Vierge en la présence de la terre et du ciel, de vouloir être à elle par le choix d'une franche et immuable volonté; de vouloir relever d'elle en toutes choses par l'état et par la condition d'une très humble servitude; de la reconnaître pour Dame et pour Souveraine

à perpétuité ; de s'abandonner à toutes ses volontés et de se livrer à tous ses pouvoirs ; de lui offrir tous les moments de sa vie, toutes les actions de ses puissances intérieures et extérieures, tout ce qu'elle peut être ou espérer en l'ordre de nature et de grâce ; en un mot, tout ce qu'elle lui peut présenter en hommage ; bref, de la supplier d'en prendre elle-même le domaine absolu en la manière la meilleure et la plus assurée qu'elle connaît, et d'en disposer, après Dieu, comme de chose qui lui appartient.

Telle est, ce me semble, la profession authentique que fait Saint Grégoire de Nazianze en un certain endroit de ses écrits (1), où il choisit la Reine du ciel pour sa Dame, pour son unique trésor et pour sa souveraine Médiatrice.

III. Telle fut sans difficulté la noble résolution de Saint Edmond, Archevêque de Cantorbéry, qui en la fleur de sa jeunesse s'offrit à Dieu et à sa Sainte Mère (2), avec une invention pleine d'esprit et d'amour. Car il fit vœu à Dieu de perpétuelle chasteté devant une Image de la Vierge, qu'il prit dès lors pour Épouse et pour Reine ; et pour arrhes de sa fidélité, il inséra dans le doigt de l'Image un anneau d'or, où était gravée la Salutation Angélique. On se prit aussi garde après sa mort qu'en l'anneau Episcopal qu'il portait la même Salutation était gravée, et ce qui arriva pour lors mérite bien d'être rapporté. Car, comme un chacun se mettait en devoir d'emporter des reliques du Saint, le Sacristain du Monastère de Soissac, où il mourut, jeta les yeux attentivement sur cet anneau, espérant qu'il lui pourrait bien demeurer, et qu'après que la foule serait passée, il aurait moyen de faire son coup. En effet, il s'approcha du saint corps et se mit en devoir de tirer la bague ; et, comme il sentit de la résistance, il y employa toute sa force, mais en vain, car il ne la put jamais arracher, quelque effort qu'il y apportât. C'est pourquoi saisi d'une sainte horreur et d'une juste crainte de quelque châtement, il se jeta à deux genoux devant le corps et parlant à voix basse à l'oreille du Saint, il lui demanda très humble pardon de sa témérité, et ensemble son consentement, sans lequel il ne voulait plus entreprendre de tirer un seul filet de sa robe. Il n'eut pas plus tôt achevé sa

(1) Tragæd. de Christo patiente.

(2) Vite ipsius cap. 6.

prière, que l'anneau de soi-même tomba du doigt du Saint Prélat dans la main du Sacristain, qui raconta le tout à l'Abbé, et depuis par l'attouchement de cet anneau furent faits plusieurs miracles, et diverses sortes de maladies furent guéries.

IV. Ce qui arriva à un jeune garçon, au récit du docte et dévot Prélat de Beauvais (1), peut être mis en ce lieu pour avoir quelque rapport avec ce qui a été dit de Saint Edmond. Quelques jeunes gens jouant ensemble devant une Eglise, l'un d'eux, qui faisait état d'une bague qu'il avait reçue d'une fille, la tira de son doigt de peur de la rompre ou de la gâter ; et, ne trouvant pas où la mettre en assurance, il entra dans l'Eglise, où d'abord il jeta les yeux sur une Image en bosse de Notre-Dame, qui lui sembla si belle qu'il ne se put empêcher de se prosterner à genoux, d'avouer, en présence des Anges qui l'entouraient, que ce n'était rien de celle qui lui avait donné la bague au prix d'elle, et qu'il n'y avait point au monde de beauté pareille à la sienne. Au reste, si elle daignait le recevoir pour son serviteur, qu'il renonçait dès lors à tout autre amour et que jamais il n'aurait d'autre Maîtresse qu'elle. Cela dit, il se leva, et mit sa bague dans un doigt de la Sainte Vierge, qui lui paraissait toujours plus belle à mesure qu'il la regardait plus attentivement ; et la Vierge, pour lui faire entendre qu'elle agréait sa proposition, plia le doigt qu'elle portait auparavant étendu. Le jeune homme, transporté non moins d'aise que d'étonnement, sort en la rue, et appelle ses compagnons pour être témoins de ce qui lui était arrivé. Tous s'approchent, tous voient la vérité du fait, tous lui portent envie, tous le condamnent à quitter le monde pour mieux servir la Sainte Vierge à qui il a fait offre de son service. Cependant quelques mois se passent, et le monde qui le tient attaché avec des liens d'or et d'argent, et avec de vaines espérances, éteint peu à peu dans son âme la flamme céleste que la Vierge y avait jetée ; enfin, emporté par les ardeurs de la jeunesse, il met en oubli celle à qui il avait si solennellement engagé sa parole, et traînant son cœur par terre, il prend parti ailleurs contre ce qu'il avait promis expressément. Le propre soir de ses noces, la Sainte Vierge lui apparaît et lui demande où est la foi qu'il lui a baillée, et ce qui le peut avoir mu à la

(1) Vincent. Bellovac. Speculi exempl. lib. 7. cap. 87.

quitter pour en prendre une autre. Pour la seconde fois elle le menace de pis s'il ne tient sa promesse, et enfin fait une telle brèche dans son cœur, qu'il se dérobe comme un autre Alexis, et ayant mis sa liberté en assurance, il emploie le reste de ses jours au service de la Vierge des Vierges.

V. Telle fut sans contredit l'action héroïque de Saint Etienne, Roi de Hongrie, lequel avant que de céder le domaine de tous ses Etats à la Mère de Dieu, ainsi qu'il a été dit au chapitre précédent, s'était lui-même en son propre chef, avec son fils Emeric, fait vassal de la même Vierge par un transport solennel qu'il lui avait fait de sa liberté, avec promesse de lui en faire par chacun an les reconnaissances ordinaires. Seulement dirai-je ici en passant que ce Saint Roi ne pouvait manquer d'affection envers la Reine du ciel, ayant été quasi dès la mamelle fils spirituel de Saint Adalbert (1), qui avait lui-même été voué à la Sainte Vierge dès le berceau. Car ce grand serviteur de Dieu (qui depuis fut Evêque de Prague, et qui par commission expresse qu'il reçut de Dieu, prêcha l'Evangile à ceux de Hongrie et de Pologne, et enfin fut couronné d'un glorieux martyr), étant encore enfant, fut attaqué d'une fièvre dangereuse; de quoi alarmés, ses parents, qui l'aimaient uniquement, supplièrent la Sainte Vierge de lui vouloir conserver la vie, à la charge qu'il l'emploierait à son service, et qu'il relèverait d'elle le reste de ses jours. Cette prière prononcée, il fut porté sur l'autel de la Vierge, et soudain il reçut la santé, et tant qu'il vécut, il ne se comporta jamais autrement que comme sujet et homme de la Mère de Dieu.

VI. Telle fut d'assurance la sainte invention du dévot Marin, Frère du Bienheureux Pierre Damien, de qui il écrit (2) lui-même, qu'un jour étant devant l'autel de la Reine du ciel, il s'offrit à elle, non seulement à titre de serviteur, mais encore en qualité d'esclave, et que comme tel il se lia le col de sa propre ceinture, et pour se traiter en vrai esclave, il se disciplina au même lieu; enfin, pour ne manquer à nulle sorte de devoir, il mit sur le coin de l'autel de la Vierge une pièce d'argent, promettant de continuer tous les ans de lui payer le même tribut.

VII. Ce fut possible à l'imitation de celui-ci que le courageux

(1) In ejus vita 23. Aprilis.

(2) Opusculo 34. cap. 4.

Wautier de Bibrach, parent du Duc de Louvain, se dédia tout-à-fait au service de la très sacrée Vierge. C'était un jeune Seigneur, vaillant comme l'épée, qui faisait des merveilles à combattre à la barrière, à soutenir les tournois et ès autres exercices ordinaires de la Noblesse en ce temps-là, quoiqu'à vrai dire la passion la plus forte de son cœur fût de faire la cour à la Mère de Dieu, et de tâcher par toute sorte d'inventions de gagner ses bonnes grâces. Et jaçoit qu'il n'omît rien pour en venir à bout, si fit-il un jour un effort d'amour et de courage qui mérite que toute la postérité le sache. Car ayant avec soi un Prêtre comme pour servir de sacrificateur, et pour présenter une si noble victime à la Mère de Dieu, il s'enferma dans une petite Eglise, et s'étant mis dessus l'autel en posture de criminel, à deux genoux, la hart au col, il se donna à la Sainte Vierge au titre le plus étroit et le plus bas de donation qu'il se pût imaginer; comme une sienne main-morte et un vassal taillable à miséricorde; et avant que sortir de là, il voulut payer les premières redevances qu'il continua dès lors tout le temps de sa vie. Le dévot Césarius, qui conversa depuis longuement avec lui au monastère de Hemmerode en Allemagne, où Wautier se fit Religieux de l'Ordre de Cîteaux, assure (1) avoir appris le tout de sa propre bouche, et avoir été fidèle témoin des beaux exemples de vertu qu'il laissa à tous ceux qui eurent le bien de le connaître.

VIII. Telle sans faute fut la dévote et chrétienne entreprise de Louis second, Comte de Vendôme, et Seigneur d'Epéron et de Mondoubleau, dont la douce mémoire est conservée en l'Archive de Notre-Dame de Chartres, et de là fut transférée par Sébastien Rouillard au chapitre cinquième de sa Parthenice. Ce bon Prince ayant été fait prisonnier par les Bourguignons, et serré bien étroitement l'espace de neuf ou dix mois avec grande appréhension d'y laisser les moyens et la vie, s'adressa à la très sacrée Vierge sa bonne Mère, se vouant à elle du meilleur de son cœur, et la suppliant de le vouloir secourir en sa nécessité. Elle le fit tout à point le propre jour de son Annonciation, auquel le Comte fut remis en pleine liberté et en paisible jouissance de tous ses biens. De quoi il se sentit tellement obligé à

(1) Lib. 7. mirac.



la Mère d'amour, qu'aussitôt qu'il put, il se rendit à Chartres, et le jour de l'Ascension, qui fut le premier de juin de l'an quatorze cent-treize, à la sortie de Matines, il se porta à l'Eglise de Notre-Dame, tout nu, tenant entre ses mains un cierge de cinquante livres, et cent Chevaliers ou Ecuyers de sa compagnie le suivant en très belle ordonnance, chacun le cierge au poing. Arrivé qu'il fut devant l'Image de la Vierge, il se jeta à deux genoux, et avec lui tous ses gens, et ayant fait sa prière et rendu ses vœux à la Reine du ciel, il s'adressa à Messieurs du Chapitre solennellement assemblés, et en considération des obligations qu'il confessait avoir à la glorieuse Vierge, il se déclara dès lors et pour jamais homme de la même Vierge et de son Eglise de Chartres. Donation qui fut aussitôt reçue et acceptée par Messieurs du Chapitre, et suivie d'infinies actions de grâces, que tous rendirent à Dieu et à la Sainte Vierge, et de plusieurs Cantiques d'allégresse.

IX. Telle est la forme de s'offrir à la Sainte Vierge en état de dépendance et de servitude, qui est couchée à la fin du livre des Grandeurs de Jésus du très illustre Cardinal de Bérulle. Telles les dédicaces personnelles qui se font aujourd'hui en plusieurs saintes assemblées ou Confréries, et entre autres l'offrande solennelle que lui font par toute la Chrétienté les dévots Confrères des Congrégations qui sont érigées ès maisons de la Compagnie de Jésus, où en présence du ciel et de la terre, ils la choisissent pour Dame et pour Maîtresse, et font un propos inviolable de jamais ne l'abandonner, de ne dire ni entreprendre chose quelconque qui soit contre son honneur, et de ne permettre à ceux qui seront sous leur pouvoir nulle parole ou action où son honneur soit intéressé.

X. Pour le soulagement du dévot Lecteur, qui lisant ceci prendrait par aventure envie de se dédier solennellement à la Sainte Vierge, sans néanmoins se vouloir enrôler en de telles assemblées, et pour le délivrer de peine de chercher quelque formule propre pour ce faire, j'ai pensé de lui en tracer une dont il se pût servir au cas qu'il n'en rencontrât point d'autre qui lui agréât davantage. Que si j'avais quelque pouvoir sur son esprit, je lui conseillerais de la répéter tous les matins, afin de s'engager toujours de nouveau au service de cette Princesse,

ou au moins afin de ne point laisser vieillir sa bonne résolution. La voici :

XI. Très sainte et très immaculée Mère de Dieu, le refuge assuré de tous ceux qui espèrent en vous, je *N.* aujourd'hui, en la présence de la très adorable Trinité, de votre très honoré Fils, notre Sauveur, des Bienheureux Saints Gabriel, mon Ange Gardien, Saint Pierre, Saint Paul, Saint Joachim, Sainte Anne, Saint Joseph, Saint Jean-Baptiste, Saint Jean-l'Évangéliste, Saint *N.*, mon Patron, Saints *NN.*, et généralement de toute la Cour céleste, vous choisis pour ma très spéciale Mère, Dame et Protectrice, et me propose dès à présent de vous servir et de vous faire servir le reste de mes jours le plus fidèlement qu'il me sera possible, et vous présente en hommage tous les moments de ma vie, tous les mouvements de mon cœur, toutes mes paroles, actions et desseins. Je vous supplie, par les mérites de votre très aimé Fils, de me vouloir recevoir à votre particulier service, de daigner prendre le soin et la conduite de ma vie, la protection de mon âme à l'heure de mon décès.

*Amen.*

XII. J'ajouterai ici tant seulement, que parmi ceux qui se dédient de cette sorte au service de la glorieuse Vierge, les mieux fortunés, et qui pour l'ordinaire entrent plus avant dans la faveur, sont ceux qui lui consacrent leurs jeunes ans et lui offrent les prémices de leur vie. Car, à dire le vrai, ces belles fleurs fraîchement cueillies méritent d'être présentées à la Reine des hommes et des Anges. Quant aux autres qui sont déjà flétries pour avoir passé par tant de mains, et pour avoir reçu les halénées du monde et de la chair, en un mot qui ont perdu la bonne senteur de l'innocence avec leur teint vermeil et leur printanière beauté, elle ne les dédaigne pas voirement, mais il s'en faut bien qu'elle en fasse tant d'état que des premières. Car si parmi nous, dit Saint Jean Chrysostôme (1), il ne se trouve personne qui ne préfère un serviteur jeune, frais et gaillard, à un autre qui sera déjà tout usé et cassé d'années et de travaux, croirons-nous pas qu'au ciel on fera toujours plus d'estime des services d'une jeunesse encore vierge et innocente, que de ceux d'une vieillesse mal habituée et quasi inutile à

(1) In Psal. 14.

tout bien? Mais quand il n'y aurait autre raison, celle-ci serait grandement considérable, que ceux qui viennent jeunement au service de la Reine du Ciel, ont beaucoup plus de rapport avec elle, de qui Saint Jean Damascène a écrit (1) qu'elle fut comme un petit arbrisseau, tirée toute jeune de la maison de son père, ni plus ni moins que d'une pépinière de sainteté, pour être transplantée dans le verger du céleste Epoux, et arrosée dans le Temple de Dieu des grâces spéciales du ciel et des plus douces influences du Saint-Esprit. C'est ce qui fait qu'ès Cantiques elle demande si instamment d'être attirée par son divin Epoux, afin de donner courage à tout plein de jeunes fillettes qui brûlent du désir de la suivre. C'est cela même qui me persuade qu'il n'y a rien de plus digne d'être envié que le bonheur de ceux que le ciel a regardés de si bon œil, que de les appeler au service de cette grande Princesse dès le berceau, ou même dès le ventre de leurs mères. Vous en aurez pu remarquer quelques-uns parmi les précédents Traités; pour le présent, je ne ferai mention que de deux tant seulement. Le premier sera le très illustre Cardinal Baronius, la gloire et la merveille du siècle passé, qui semble avoir eu de très particuliers sentiments, ou au moins de signalés instincts de cette dévotion dans les flancs de sa Mère, l'une des vertueuses femmes de son temps. Car elle a par plusieurs fois déposé (au rapport du savant Henri de Sponde, en l'éloge qu'il a fait du même Baronius) lui être arrivé je ne sais combien de fois de sentir ce petit enfant tressaillir dans son sein à mesure qu'elle s'approchait de quelque Eglise de la glorieuse Vierge, comme si dès lors il se fût voulu mettre en posture de l'adorer et de se consacrer à elle. Ce qui fut cause que cette bonne Dame, aussitôt qu'elle l'eut enfanté (ce fut le dernier jour d'octobre de l'an mil cinq cent trente-huit), elle l'offrit à la Reine du Ciel pour lui être à jamais dédié. Aussi ne fut-elle pas long-temps sans recevoir des marques infailibles du contentement que la Mère d'amour avait pris à l'offrande qui avait été faite de ce petit serviteur. Car deux ans après, étant atteint d'une si dangereuse maladie, qu'on n'en attendait plus que la mort, elle le porta dans le berceau en l'Eglise de Notre - Dame, qui est non loin de Sore en la

(1) Lib. 4. de fide cap. 15.

Campagne d'Italie, lieu de l'ancienne maison des seigneurs du Baron, où ayant passé trois jours en prières, comme il semblait être prêt à passer, elle ouït une voix qui lui dit distinctement : Prends courage, et réjouis-toi, ton fils ne mourra pas pour cette fois. L'évènement rendit indubitable la vérité de cette parole; car dès lors il commença de se mieux porter, et peu après on le vit tout-à-fait guéri. A quelques mois de là, un Pèlerin étant entré dans la maison, s'approcha du berceau du petit César, et lui ayant fait le signe de la Croix sur le front, il dit avec une assurance extraordinaire à la mère et à la nourrice, qui étaient là présentes : Ayez soin de bien élever cet enfant, car il doit être un grand personnage et une lumière de l'Eglise. La bonne mère, toute consolée de cette nouvelle, comme elle était grande aumônière, mit incontinent la main à la bourse pour lui faire la charité; mais au même temps il s'évanouit de leurs yeux, et jamais ne put-on savoir ce qu'il était devenu. Il y a une grande apparence que c'était quelque Ange du ciel, envoyé possible par la Reine des Anges pour recommander l'éducation de ce sien petit vassal qu'elle destinait à être un jour l'un de ses grands serviteurs, et l'un des mieux employés à l'avancement de la gloire de son Fils.

XIII. Le second sera Saint Bernardin le Siennois, lequel, prêchant un jour avec une extrême ferveur des Grandeurs et de la dévotion de la MÈRE DE DIEU, dit publiquement que quant à lui il appartenait par tout droit à la Sainte Vierge, et que dès son enfance il lui avait mille obligations. La première faveur que je reçus par son entremise, disait-il, ce fut de venir au monde le propre jour de sa Nativité. Le même jour je fus régénéré des eaux du saint Baptême. A quelques années de là, mais toujours le même jour, je pris l'habit de Saint François. L'an révolu, je fis ma profession à même jour; bref à même jour je célébrai ma première Messe. Quand tout le reste qu'il a fait ne lui serait compté pour rien, cette seule rencontre suffirait-elle pas pour être acquis dès le berceau à la Reine du Ciel?

XIV. Ici je m'écrierai volontiers avec le Prophète Jérémie : Oh ! quel bonheur de porter dès sa jeunesse le joug du service de la MÈRE DE DIEU ! oh ! heureux celui qui jouit d'un semblable bonheur ! oh ! avec quel contentement il se retirera dans soi-même et s'élèvera par dessus soi-même, afin de bénir Dieu

cent fois le jour pour avoir été si doucement prévenu de ses bénédictions, et afin de consacrer tous les moments de sa vie au bon plaisir de la Reine des Anges! oh! quel état il fera d'une faveur si rare et si digne d'être prisée! oh! que soigneusement il s'en prévaudra, et comment il la fera profiter pour entrer toujours plus avant es bonnes grâces de la Princesse du ciel, à qui il aura voué son service.

XV. Il y a toujours quelque belle âme pour qui le ciel a des douceurs et des inclinations particulières; et l'un des plus grands avantages qu'elles aient pour entrer bien avant dans la faveur, c'est d'être présentée de bonne main. Ce fut le bonheur de la Bienheureuse Sainte Mechtilde (1), à qui Notre Seigneur Jésus-Christ daigna bien faire la grâce de la donner-lui-même à sa Mère. Car comme un jour elle lisait ce passage de l'Evangile, où le Sauveur dit à sa très sainte Mère parlant de Saint Jean : Femme, voilà votre Fils, elle se sentit inspirée de demander à son époux qu'il l'offrît à sa sainte Mère, et qu'il lui dît : Ma Mère, voilà votre fille. Au même instant elle entendit qu'il lui parlait de cette sorte : Ma très honorée Mère, je vous recommande cette mienne épouse, et vous conjure d'en avoir soin ni plus ni moins que vous l'auriez de moi-même, si vous me voyiez devant vous couvert de plaies et de meurtrissures. Qu'il vous souvienne de l'état que j'ai fait d'elle lorsque l'affection que je lui ai portée m'a fait épandre tout mon sang pour son salut. En un mot, je vous la recommande comme la bien-aimée de mon cœur. L'esprit humain pourrait-il bien inventer une recommandation plus efficace, ou atteindre à un bonheur plus grand que celui-là? Néanmoins, quoique la faveur soit des plus rares que l'on puisse espérer ici-bas, si ne faut-il pas estimer qu'elle soit telle que nous n'y puissions arriver si nous y apportions le soin et l'affection des grands Saints. Car en effet Sainte Mechtilde, considérant le bonheur qui lui était arrivé, et prenant de là une nouvelle confiance, s'enhardit de lui demander s'il n'était pas prêt de faire la même grâce à ceux qui la désireraient. A quoi le Sauveur répondit en penchant doucement la tête, et l'assurant qu'au département de ses grâces il n'y avait nulle acception de personnes,

(1) Lib. 5. Vitæ ipsius, cap. 20,

XVI. Sus donc, belles âmes, à Jésus, allons à Jésus si nous voulons être reçus favorablement de sa Mère. Car tout ainsi que j'ai fait voir au précédent Traité, que le propre de la Mère d'amour c'est de conduire les âmes à son Fils, de même il est très assuré que l'un des offices les plus agréables que le Fils fasse dans le ciel, c'est de les attirer à l'amour et à la dévotion de sa Mère, et de les lui recommander du meilleur de ses affections.

§. II. — Le second trait d'Amour; souvent traiter avec elle, et l'avoir toujours en sa mémoire.

I. L'Amour ne sait ce que c'est que pause et repos, puisqu'il veille sans cesse et qu'il est toujours attaché à l'objet auquel il se porte. Et il ne faut pas estimer que l'Amour céleste et surnaturel s'empare plus faiblement des cœurs que le sensuel et l'humain. Au contraire, d'autant qu'il est plus noble en son extraction, d'autant est-il plus ardent en ses poursuites. C'est pourquoi les fervents amateurs de la MÈRE DE DIEU sont jaloux de laisser infiniment après eux tous les esclaves du fol amour.

II. La première preuve qu'ils donnent de cette souvenance amoureuse, c'est d'avoir toujours sur eux quelque marque qui leur réveille la mémoire de la Mère d'Amour. Jadis les Brachmanes, ou Gymnosophistes de l'Inde (1), pour ne mettre jamais en oubli un certain Parabramma, qu'ils disaient être le plus ancien de leurs Dieux, portaient au cou trois cordons à l'honneur des trois enfants qu'il avait laissés. Nous apprenons de Saint Jean Chrysostôme (2), de Saint Augustin (3), de Clément Alexandrin (4) et de plusieurs autres, que les anciens portaient les images de leurs Dieux gravées sur des bagues et sur des pendants d'oreille, et quelques autres sur des colliers qui leur donnaient sur le cœur. Il y a de doctes Interprètes qui jugent que c'est ce que le Saint-Esprit appelle écrire sur les tables du cœur. Les Philosophes Epicuriens, pour avoir la figure de leur maître toujours devant leurs yeux, l'imprimaient ès gobelets dont ils se servaient en table et au reste de leur vaisselle. Et l'Epoux du Cantique d'Amour ne demande-t-il pas de sa chaste

(1) Maffeus lib. 1. hist. Indicæ.

(2) Homil. 35. in Genes.

(3) Quæst. 112. in Genes.

(4) Lib. 3. Pædag. cap. 11.

Epouse qu'elle ait toujours son portrait sur le cœur et sur le bras, afin qu'il ne soit jamais éloigné de sa pensée? Que si l'amour folâtre et passionné fait porter mille livrées, et s'il fournit tant de sortes d'inventions à ceux qui en sont épris, celui des serviteurs de la Vierge sera-t-il moins industrieux à se charger de ses faveurs? C'est pour ne pas encourir ce blâme que les uns font graver sa figure sur des bagues, les autres portent quelque sienne Image qui leur bat toujours sur le cœur. Quelques-uns se plaisent à être habillés de sa couleur, ou au moins à en avoir quelque cordon ou quelque enseigne. Mais il semble que ce soit faire tort à l'amour, de lui vouloir enseigner toutes ces particularités, attendu qu'il est assuré que plutôt le feu sera sans chaleur, que les inventions lui viennent à manquer.

III. Une autre preuve de cette amoureuse souvenance, c'est faire état de l'entretien de la Reine du ciel, se plaire à traiter avec elle, et y employer autant de temps que l'on peut. Notre Bienheureux Stanislas épiait toutes les occasions qu'il pouvait rencontrer pour lui ouvrir son cœur; ce qu'il faisait avec une tendresse incroyable, car il ne l'appelait point autrement que sa bonne Mère, non plus que le Bienheureux Cardinal Pierre de Luxembourg, et plusieurs autres avec eux. Thomas de Cantiprat Evêque de Luſence, et Suffragant de l'Archevêque de Cambrai, l'un des plus savants hommes de son temps, raconte (1) une chose gracieuse à ce propos : un riche Juif de Cologne, dit-il, avait une petite fille de cinq ans, nommée Rachel, qui était fort affectionnée à la Religion Chrétienne, et nommément à ouïr parler de la MÈRE DE DIEU, au nom de laquelle elle donnait aux pauvres ce qu'elle pouvait rencontrer en sa maison. Son père allant à Louvain la mena avec soi, et sans en avoir le dessein, lui bailla le moyen de se faire instruire par un Prêtre de rare vertu nommé Reinier. Elle n'avait pas encore atteint l'âge de sept ans, lorsque le père connaissant par ses déportements l'inclination qu'elle avait à être chrétienne, la promit à un jeune homme de sa secte, avec qui il fit son dessein de l'envoyer de là le Rhin. Mais la petite Rachel en ayant senti le vent à la faveur de la Reine des Anges qui l'éveilla le matin, elle s'en vint trouver son bon Maître, et lui ayant représenté l'extrémité où

(1) Lib. 2. Apum. cap. 24. parte 14.

elle était réduite, elle obtint aisément le Saint Baptême, qu'elle reçut avec le nom de Catherine, dans une Eglise de Religieuses de Saint Bernard qui est près de Louvain, et incontinent, après l'habit du même Ordre, pour demeurer de là en avant parmi ces filles consacrées au service de Dieu. Cependant son père averti de ce qui se passe, ne laisse pierre aucune qu'il ne remue; il emploie les plus puissants de la ville pour traiter avec l'Evêque, et pour écrire au Pape Honoré III, afin qu'il lui soit permis de retirer sa fille, et de l'avoir avec soi jusqu'à ce qu'elle ait parfourni l'âge de douze ans seulement. Catherine s'opposa fort et ferme à cette invention satanique, et plaida elle-même sa cause devant l'Evêque de Liège avec tant de courage, et représenta de si preignantes raisons, que tous ceux qui l'entendirent jugèrent que le Saint-Esprit parlait par sa bouche, et que le droit était de son côté. Mais ce qui fait plus à mon propos, c'est qu'ayant eu gain de cause, elle demeura toute sa vie si reconnaissante envers la MÈRE DE DIEU de cette faveur, qu'à mesure que les autres Religieuses étaient appelées de temps en temps au parloir pour traiter avec leurs parents, elle qui n'avait personne en ce monde qui interrompît ses dévotions, s'en allait se prosterner devant une Image de la Vierge, et lui disait: Sainte Vierge, vous ne rejetterez pas, s'il vous plaît, une pauvre orpheline qui vient à vous comme à sa Reine, à sa Mère, à sa tante, à sa sœur, à sa cousine; bref, qui n'a point d'autre parent, sinon vous. A mesure qu'elle prononçait ces paroles, elle fondait en larmes de douceur, et s'oubliant de tout le reste, elle s'entretenait avec la Vierge en des colloques qui ne se peuvent expliquer. Le même Thomas de Cantiprat assure avoir traité plusieurs fois avec elle, et avoir appris ce qu'il écrit de la propre bouche de la fille.

IV. Qui nous dira quels étaient les ressentiments du cœur embrasé d'Alphonse Rodriguez, Religieux de notre Compagnie, lorsque saisi, et comme transporté de l'amour de la très sacrée Vierge, il lui disait: Ma bonne Mère, je vous aime plus que vous ne m'aimez; et que la Mère d'amour lui répondait: Ah! mon cher Alphonse, tu te trompes, jamais personne ne m'a surmonté en amour que mon Fils. Celui de ton cœur n'est qu'une petite bluette auprès du mien, qui est un vrai brasier d'amour. O Dieu! quelle assurance d'un côté, et quelle débon-



nairété de l'autre ! quelle assurance de ce cœur filial, d'où sortaient de telles boutades d'amour ! quelle débonnairété de ce cœur maternel, qui ne s'offensait point d'une telle liberté ! quelles douceurs, quel contentement en ces amoureux entretiens ! Est-ce pas bien vérifier le dire de Saint Jean Damascène (1), que celui qui fait de sa mémoire et de son entendement un cabinet ou plutôt un oratoire à la glorieuse Vierge, jouit sans intermission d'un indicible repos et d'un parfait contentement ? Et que faisait donc autre chose ce bon et fidèle serviteur de la Vierge, lequel, sans parler de l'ordinaire souvenance qu'il avait d'elle ainsi que de sa bonne Mère, ne manquait jamais de la saluer à chaque heure du jour avec un *Ave Maria* et un *Salve Regina*, à dessein de la faire souvenir de prier son très cher Fils pour lui ? Tous ceux qui savent ce que c'est que cette communication, confessent qu'il y a des douceurs qui peuvent bien être savourées, mais non pas expliquées par paroles, et qu'il s'y retrouve des avantages qui méritent d'être recherchés avec tous les soins imaginables. Car si l'amitié est un pinceau, lequel couche insensiblement sur nos cœurs les vices ou les vertus, et les autres affections de nos amis, quel profit ne tireront pas les dévots de la très sacrée Vierge de la conversation qu'ils ont avec elle, puisqu'elle imprime dans leurs âmes les traits de ses plus excellentes vertus et de ses plus divines qualités.

V. Je dois un éloge particulier à la douce mémoire du dévot Jean Berkman, l'un des Anges de notre Compagnie, puisque de plusieurs vertus dont sa couronne a été enrichie comme d'autant de pierres précieuses, la tendresse de l'affection qu'il a eue pour la très sacrée Vierge et la continuelle souvenance qu'il en a fait paraître, a été l'une des principales (2). Il était fort aise que l'on sût qu'il faisait profession de lui être singulièrement dévot, non qu'il désirât faire montre de sa piété, mais afin d'en pouvoir parler avec plus de liberté et en toute sorte de rencontre. Le soir avant sa mort, il dit à l'un de ses disciples que le principal et le plus puissant moyen dont il s'était servi pour s'avancer à la protection, avait été l'amour et la dévotion envers la Sainte Vierge qu'il appelait ordinairement, d'un accent plein de confiance, sa bonne Mère. Voici comme il

(1) Orat. 1. Damasc. de B. Virg.

(2) Vitæ ipsius parte 2.

parle en quelque endroit de ses mémoires : O la maîtresse et la gouvernante de mes profits en la vertu, de ma santé et de mes études, douce Vierge Marie, vous êtes ma très bonne Mère! En tous ses discours particuliers, il cherchait toujours l'occasion de parler d'elle et de ses éminentes vertus. Il y a au Collège Romain une petite chapelle qui est dédiée à Notre-Dame, laquelle il visitait si souvent, que l'on peut dire de l'image de cette chapelle, et de ce qu'il faisait avec elle, ce que jadis Saint Bernardin faisait avec une image qui est sur l'une des portes de la ville de Sienne, ainsi que j'ai dit autre part. Ecoutez, de grâce, en quels termes et avec quels sentiments d'affection il parlait de cette glorieuse Princesse. Si j'aime Marie, disait-il, je suis assuré de mon salut et de ma persévérance en la Religion, et qu'en outre j'obtiendrai de Dieu tout ce que je voudrai, et que je serai tout-puissant. On ne trouve rien dans ses petits écrits de dévotion, qui soit si souvent répété que le propos d'aimer et de servir fidèlement la Sainte Vierge.

VI. Il disait souvent que c'est une chose nécessaire à tous d'avoir comme un certain asile où l'on puisse confidemment recourir en toutes ses nécessités, surtout en celles qui arrivent soudainement et comme par surprise, et que les meilleurs étaient les plaies de Notre-Seigneur, et le manteau sacré ou le sein de sa sainte Mère. Etant un jour interrogé de quels remèdes il se servait en ses désolations : De ces quatre, répondit-il, de la prière, de l'occupation, de la patience, du sein et du giron de Marie. Il disait tous les jours son Chapelet, mais avec tant d'attention, que souvent il lui est arrivé de n'apercevoir pas seulement ceux qui passaient ou qui le saluaient. Il avait recueilli dans divers auteurs les louanges de la Sainte Vierge, et il se servait à tout propos de ce qu'il en avait ramassé, mais spécialement en méditant ses douze principales vertus, lorsqu'il disait le petit Chapelet qu'on nomme ordinairement des douze étoiles. Il avait coutume de dire tous les jours neuf fois : *Beata viscera Mariæ Virginis quæ portaverunt æterni Patris Filium*, s'agenouillant à chaque fois qu'il répétait ces paroles à l'honneur des neuf mois qu'elle porta l'unique Fils de Dieu dans ses sacrés flancs.

VII. Mais le temps le plus favorable qu'il avait en toute l'année pour donner l'essor à son cœur, c'était celui de la fin des

études pendant le divertissement que l'on a coutume de donner à ceux qui s'y sont occupés. Il employait la plupart du chemin à dire l'Office de la Sainte Vierge et les Litanies de Lorette, à s'entretenir avec elle, ou à discourir avec les autres de ses incomparables mérites, et cela était toute sa plus grande récréation. S'il pouvait rencontrer quelques-uns qui fussent particulièrement dévots à Notre-Dame, son grand contentement était de dresser une forme de lice à qui lui donnerait plus de louanges et des titres plus avantageux. Et pour lors que ne disait-il pas ? souvent les autres ne sachant plus que dire, et demeurant épuisés, il poursuivait avec une allégresse extraordinaire et avec une si grande abondance, que le temps lui manquait plutôt que la manière. Il dormait la nuit comme bon soldat de la Vierge avec son Chapelet au bras, et sur la fin de sa vie il le portait pendu au col. Il jeûnait tous les Samedis, et ajoutait toujours au jeûne quelque autre mortification ; aussi était-ce le jour auquel il était né, et auquel il était entré en la Compagnie. Il avait fait vœu de défendre et de maintenir à jamais son immaculée Conception, au cas toutefois que l'Eglise n'en déterminât point autrement, et de plus que le premier livre qu'il composerait serait du même sujet, dont il disait qu'il avait déjà le dessein, et remarquait soigneusement dans les livres des Saints Pères, et dans les autres qu'il lisait tout ce qui lui pouvait servir. Quand il désirait obtenir quelque chose de Notre-Dame pour soi, ou pour un autre, il écrivait dans un papier, y ajoutant quelque petit vœu qu'il s'obligeait d'acquitter au plus tôt, par exemple, de réciter quelques Chapelets à son honneur, ou de dire quelques autres prières. Après il attachait ce papier à quelque Image de la Vierge, puis il se mettait à la prier en même temps, et d'ordinaire il obtenait ce qu'il lui avait demandé. Finalement, afin de ne me pas étendre en une infinité d'autres dévotions, voici les propres mots qu'on trouve écrits dans quelques mémoires qu'il a laissés : Jamais je n'aurai de repos que je n'aie obtenu un tendre amour envers ma très douce Mère la Bienheureuse Vierge Marie.

VIII. Voyez-vous, mon cher Lecteur, si l'Amour est industrieux, et si ses inventions sont admirables ? Mais s'il y a du plaisir à les lire ou à les ouïr raconter, il y en a bien davantage à les produire et à les expérimenter. Oh ! que ces âmes sont heu-

reuses à qui Dieu a fait la faveur de leur accorder pour partage de si saints et dévots sentiments ! Qu'à jamais logent-elles dans le sein de la Mère du bel amour, et que là elles soient à couvert de toutes les mauvaises rencontres dont notre vie est affaiblie dans cette vallée de misères.

§. III. — Le troisième trait d'Amour; s'éjouir de ses perfections et compatir à ses douleurs.

I. Le dévot Saint Anselme donne un privilège admirable au cordial amour de la Mère de Dieu, disant (1) que celui qui a goûté la douceur de cette affection, peut espérer d'avoir part aux mérites de la Sainte Vierge. Privilège que j'estime appartenir au sentiment dont je vais traiter, plutôt qu'aux autres, à raison de l'intérêt qu'il prend au bien et au mal de cette Princesse.

II. Ce sentiment est comme un bon arbre qui produit quantité de bons fruits, dont le premier est de ramentevoir à la Sainte Vierge les contentements qu'elle a reçus en l'accomplissement des mystères de notre salut, et la faire souvenir des grandes choses que Dieu a opérées en elle. C'est un secret qu'elle-même enseigna un jour à Sainte Mechtilde (2). Car, comme cette sainte fille désirait lui offrir quelque chose qui lui fût agréable, la Mère de douceur lui dit : Ma fille, fais-moi souvenir de la joie que mon cœur reçut lorsque le Fils de Dieu sortit du cœur de son Père Eternel, ainsi qu'un Epoux qui sort de son lit nuptial, pour se venir rendre dans mon sein. Fais-moi de plus souvenir de la joie dont je fus remplie lorsque ce même Epoux sortant de mes chastes entrailles, me fut fait un Fils de douceur et de réjouissance.

III. Le glorieux Martyr Saint Thomas, Archevêque de Cantorbéry, avait coutume tous les jours de saluer la Sainte Vierge avec sept *Ave Maria*, comme prenant part aux sept joies que jadis elle avait ressenties lorsqu'elle était encore ici-bas, savoir : les sacrés épanouissements de son cœur que lui avaient causés l'ambassade céleste, la visite qu'elle fit à sa cousine Sainte Elisabeth, la naissance du Verbe Divin, l'adoration des Saints Mages, le recouvrement de son Fils, sa glorieuse résur-

(1) De excellentia Virg. cap. 4.

(2) In ejus vita.

rection et sa triomphante Ascension. La Sainte Vierge voulant témoigner à son fidèle serviteur le contentement qu'elle prenait à cette sienne dévotion, lui apparut un jour, et lui dit : Thomas, mon fils, j'ai bien voulu vous venir voir pour vous assurer que vos services me sont agréables et que vos conjouissances me plaisent. Mais, pourquoi ne me parlez-vous sinon des joies que j'ai reçues lorsque je vivais sur la terre? N'estimez-vous point que celles que je ressens à présent dans le ciel sont sans comparaison plus grandes? Or, sachez que quiconque s'en souviendra avec honneur, me trouvera favorable à l'heure de son trépas; car, pour lors, je lui donnerai de la joie et de la consolation, et le conduirai moi-même devant le parquet de mon Fils. Saint Thomas lui ayant répondu que très volontiers il s'acquitterait de ce devoir, puisqu'elle daignait bien l'agréer, mais que n'ayant pas assez de connaissance des joies qu'elle ressentait là haut, il n'était pas en son pouvoir de lui en faire la conjouissance. A cette proposition, la Sainte Vierge répliqua : Afin que vous ne puissiez prétendre cause d'ignorance, vous direz en cette manière : Je me réjouis, Sainte Dame, de ce qu'au-dessous de la très sainte Trinité il n'y a nulle pure créature que vous ne surpassiez en gloire. Je me réjouis de ce que la guirlande de votre immaculée virginité surpasse celle de tous les Ordres, tant des Anges que des hommes. Je me réjouis de ce que les splendeurs de gloire qui sortent de votre divine face, éclairent la Sainte Sion ni plus ni moins qu'un beau Soleil. Je me réjouis de ce que tous les citoyens du ciel vous reconnaissent et vous honorent comme la très digne Mère de Dieu. Je me réjouis du pouvoir que vous avez sur toutes les volontés de votre très honoré Fils, de qui vous n'êtes jamais éconduite. Je me réjouis du moyen que vous avez d'avancer tous vos fidèles serviteurs. Je me réjouis de ce que votre gloire reçoit et recevra toujours quelque surcroît pendant toute la durée des siècles, de ce que l'honneur que vous recevez dans la Cité des Bienheureux, n'aura point de moindre durée que celle de l'éternité.

IV. Le Bienheureux Herman, Religieux de Saint Dominique, qui mourut l'an douze cent quarante-cinq (1), et qui fut l'un de ceux qu'Ives, Evêque de Cracovie, présenta à Saint Dominique;

(1) Leander Albertus in ejus vita.

et que le même Saint Dominique envoya depuis en Pologne avec Saint Hyacinthe, son compagnon, et neveu du susdit Evêque, avait de merveilleuses tendresses toutes et quantes fois que ces doux sentiments de jouissances s'emparaient de son cœur. Il bénissait le sein de la glorieuse Vierge, dans lequel toute la grandeur du ciel avait été renfermée l'espace de neuf mois. Il bénissait son cœur aimable qui avait été le sanctuaire de tous les principaux mystères de notre foi. Il bénissait ses chastes mamelles qui avaient donné l'aliment au père nourricier de toutes choses. Il bénissait ses saintes mains qui avaient si souvent emmaillotté le grand ouvrier de l'univers. Il bénissait ses bras sacrés qui avaient si souvent porté celui qui, avec trois doigts, tient suspendue toute la terre. Il bénissait sa sainte poitrine sur laquelle avait reposé celui qui est le repos des Bienheureux. Il bénissait sa divine bouche qui avait eu le bonheur de s'attacher aux saintes lèvres sur lesquelles la divinité était assise. Parmi ces bénédictions il fondait en larmes de douceur, se souvenant des contentements que sa bonne Mère avait reçus en chacune de ces actions, et lui en faisait ses jouissances. De là il passait à l'intérieur de la Vierge, et à la sainteté qu'elle avait fait paraître en ces mêmes mystères. Il bénissait sa rare foi, sa merveilleuse confiance, son ardente charité, sa profonde humilité, son immaculée pureté, son incroyable modestie, sa force plus qu'humaine, et toutes ses autres vertus qu'il regardait comme un paradis de délices que la très sainte Trinité avait choisi pour ses ébats. A chacune de ces jouissances il ajoutait une salutation Angélique, et après il les concluait toutes par ces agréables paroles : *Jesu suavissime, dignare me meam et tuam Matrem super omnes speciosam ore laudare, corde admirari, et imitatione subsequi*; c'est-à-dire : Très doux Jésus, faites-moi la grâce, s'il vous plaît, que je puisse louer de ma bouche, priser de mon cœur et imiter par mes actions votre sainte Mère et la mienne, qui est la gloire de toutes les femmes. Il ne se peut dire les faveurs que la Sainte Vierge lui fit, et les grâces qu'elle lui impétra ensuite de son amour cordial et de ses dévots sentiments. Car elle le prévenait d'ordinaire d'une si grande abondance de consolations, qu'à peine les pouvait-il supporter. Et comme un jour il lui eut demandé qu'elle retirât de ses douceurs et qu'elle les changeât plutôt en la connaissance des mys-

tères qui sont compris ès saintes Lettres, et lui déliât sa langue qu'il avait grasse et bégayante, afin qu'il en eût plus de moyens de publier ses grandeurs et celles de son bien-aimé Fils, elle lui octroya si libéralement ces deux choses, qu'il serait malaisé de raconter les fruits qu'il fit par ses dévotes et éloquentes prédications, tant en Pologne qu'en Allemagne, d'où il était.

V. Mais quelle merveille qu'elle ait agréé les doux sentiments de ces belles âmes, puisqu'elle en a si largement récompensé quelques autres, lesquelles, à manière de dire, ne méritaient pas d'entrer en considération? Il y a près de vingt-deux ans qu'elle apparut à un hérétique Luthérien, nommé Martin Guttric, natif de Comberg en Allemagne, et lui ayant prédit qu'elle le devait conduire au ciel la veille de Noël, elle lui ordonna de se réconcilier avec l'Eglise Catholique, et de se disposer à ce passage par la réception du Saint Sacrement. Il ne manqua pas de faire appeler le Père Frédéric Fournier, qui prêchait lors en la Cathédrale de Bamberg, et de le sommer de faire en sorte qu'il pût exécuter ce que la Vierge lui avait enjoint. Le Père, étonné de cette nouveauté, ayant voulu savoir ce qui aurait engagé la MÈRE DE DIEU à lui faire cette faveur, il apprit que tous les matins il récitait par sept diverses fois la Salutation Angélique, ajoutant ces paroles : *Priez pour nous; et qu'il en faisait autant tous les soirs, à dessein de remémorer à la Reine des Anges l'honneur et le contentement qu'elle avait reçus en l'Incarnation du Verbe divin.*

VI. Un autre fruit de ce même sentiment, c'est de se plaire à la pensée de ses perfections et de se conjouir avec elle de ses Grandeurs. C'est un second secret que la Bienheureuse Sainte Brigitte apprit de la même Vierge, lorsqu'elle lui donna à connaître (1) combien cet exercice avait valu à son fils Charles, qui était fraîchement décédé. Ce jeune homme étant au travail de la mort ne fut jamais abandonné de la MÈRE DE DIEU, laquelle fut toujours au chevet de son lit pour tenir son esprit en arrêt à ce qu'il n'extravaguât point, ou que par quelque affection humaine il ne se détournât tant soit peu du bon plaisir de Dieu. Elle adoucit encore les douleurs qui le pressaient en cette extrémité, de peur que le corps ne donnât quelque dangereuse atteinte à

(1) Lib. 7. Revelat. cap. 13.

l'esprit, et ne le fit oublier de son devoir. Elle le pourvut des aides nécessaires à ce dangereux passage, et aussitôt que l'âme eut quitté le corps, elle s'en saisit pour la conduire devant le Juge, et pour traiter sa cause en ce redoutable parquet. Le vieux accusateur des frères ne manqua pas de la suivre et de produire les griefs qu'il avait contre la Sainte Vierge en cette manière : Très équitable Juge, j'aurois que je connaisse très bien qu'ayant votre Mère en tête, j'ai affaire à un rude parti, si me confie-je tant en votre justice, que je m'assure que vous ne la dénierez pas à votre ennemi, fût-ce contre votre propre Mère. Je me plains à vous d'avoir été grevé d'elle en deux choses. La première est qu'elle m'a refusé tout-à-fait l'entrée pendant les derniers efforts de cette âme, et ne m'a jamais permis de la tenter suivant la permission générale que j'ai reçue de vous à cet effet. La seconde, que m'appartenant, comme à l'huissier de votre Justice, de vous conduire les âmes, elle s'est ingérée à faire mon office, portant celle-ci entre ses bras, afin de l'offrir à Votre Majesté. C'est de quoi, très équitable Juge, je vous demande raison. Le Sauveur, se tournant vers sa Mère, attendait qu'elle repartit; aussi fit-elle incontinent en ces termes : Mon très honoré Fils, bien que Satan soit le père de mensonge, si ne puis-je désavouer ce qu'il a dit; seulement ai-je à représenter à votre clémence que j'ai été obligée de faire ce que j'ai fait. Car ce jeune homme ayant eu une telle affection à m'honorer, et à se réjouir des faveurs que j'ai reçues de vous, qu'il préférerait la joie qui lui en revenait à tous les contentements du monde, s'étant offert par plusieurs fois à souffrir les peines éternelles, plutôt que le moindre rabais de ma gloire, jugez, mon Fils, si je pouvais moins faire que de l'assister en cette sienne nécessité. Le Juge demeurant satisfait de cette réponse, termina le différend avec ce peu de mots : Ma mère a tout pouvoir en mon Royaume, et elle n'y est pas à la condition des autres. Elle y commande comme Reine, et comme Mère et Dame, elle peut pour juste occasion comme celle-ci dispenser en mes lois. Car celui qui lui a rendu tant d'honneur, mérite d'elle une spéciale assistance; partant qu'il ne s'en parle plus. A ce mot, la Mère fit une profonde révérence à son fils, et conduisit son nourrisson dans le ciel, pendant que Satan chargé de honte et de confusion s'apprêtait à se venger de l'écorne qu'il avait reçue,



VII. Voilà à quoi sert une bonne éducation : car c'est sans doute que ce pieux jeune homme avait appris cette leçon de sa bonne Mère qui la pratiquait soigneusement, ainsi qu'il se voit au second livre de ses Révélations (1). Là elle récite qu'étant un jour prosternée devant la glorieuse Vierge, et hautement élevée en esprit, elle lui tint de semblables propos : Soyez éternellement louée, ô Marie, Mère de Jésus ! et à jamais soit loué le même Fils de Marie, pour toutes les joies qu'il m'a fait jusqu'ici ressentir du bonheur que vous possédez d'être sa très honorée Mère. Non, je le prends lui-même à témoin, lui qui n'ignore rien de tout ce qui se passe dans nos cœurs, s'il n'est pas vrai que j'aime sans comparaison davantage Marie, fille de Joachim, que les enfants d'Ulpho et de Brigitte, c'est-à-dire mes propres enfants ; et que je choisirais que Brigitte, fille de Birger, jamais n'eût vu le jour et la lumière, plutôt que Marie, fille de Joachim, n'eût point été ce qu'elle a été : bref, qu'il me serait plus supportable de me voir abîmée au fond des enfers, qu'apprendre que Marie, fille de Joachim, ne fût point la MÈRE DE DIEU et la Reine de l'univers. La réponse que fit la glorieuse Vierge à cette amoureuse saillie mérite d'être ici rapportée. Ma fille, lui dit-elle, il faut que tu tiennes pour tout assuré que cette Marie, fille de Joachim, que tu chéris si fort, vaudra mieux mille fois à Brigitte, fille de Birger, que Brigitte ne sera à soi-même : et que la même Marie sera un million de fois meilleure Mère aux enfants d'Ulpho et de Brigitte, que Brigitte même, quoiqu'elle soit leur bonne mère.

VIII. Puisque nous sommes sur les conjouissances, jamais il ne sera qu'il ne me souvienne de la rare piété de l'ancien peuple d'Ephèse, et de la dévotion signalée qu'il témoigna envers la glorieuse Vierge. L'an de notre Seigneur quatre cent trente et un, fut convoqué un Concile général dans la ville d'Ephèse, par l'autorité de Célestin premier, lors séant en la Chaire de Saint Pierre. Saint Cyrille, Patriarche d'Alexandrie, en qualité de Légat du Saint-Siège, présida à cette noble assemblée, composée d'environ trois cents Evêques, où il s'agissait principalement du malheureux Nestorius, Archevêque de Constantinople, et des exécrables blasphèmes qu'il avait vomis contre le Sau-

(1) Revel. Extravag. cap. 63.

veur et contre sa Mère, laquelle il dégradait impudemment du titre de MÈRE DE DIEU. Le lieu du combat fut, par bon augure, l'Eglise de la très sacrée Vierge, de qui l'honneur devait être sacrilègement combattu par un impie, et non moins courageusement défendu par les Pères de la Piété Chrétienne. Ce fut en cette rencontre que l'on reconnut clairement le zèle cordial de ce peuple dévot à se porter à la conservation des passe-droits de la Reine du ciel. Car dès que l'on ouït que les Prélats s'étaient rendus dès le bon matin à l'Eglise, un nombre incroyable de personnes de l'un et de l'autre sexe, de tous les âges et de toutes les conditions, s'assembla devant la porte de l'Eglise, comme pour servir de corps-de-garde aux défenseurs de la Vierge, et de terreur à ses ennemis, et pour apprendre au plus tôt ce qui aurait été conclu en cet honorable convoi. Les affaires qui s'y traitèrent furent de telle conséquence, qu'elles tinrent ces vénérables Pères dès le matin jusqu'au soir. Mais le peuple qui attendait le succès de leur Conférence, ne se montra pas moins constant à garder sa place, qu'ils firent paraître de zèle à la défense de la Vierge. Car la plupart de ceux qui étaient accourus au bruit de cette dispute, tinrent bon dès le point du jour. La nuit étant venue, comme l'on commença d'ouvrir les portes de l'Eglise, chacun tâcha de s'avancer pour apprendre des premiers ce qui avait été résolu. Lors Saint Cyrille, comme Légat, paraissant à la tête de l'armée du Dieu vivant, fit la joie à ce bon peuple de la détermination du Concile, et lui dit que la triomphante Reine de la terre et du ciel était maintenue en ses droits et privilèges, et nommément au glorieux titre de Mère de Dieu, et que celui qui avait entrepris contre elle était lui-même dégradé de toute dignité Ecclésiastique et relégué en une île déserte. C'est ici que je sens que la main me tremble et que ma plume est incapable de représenter les sentiments de ce monde assemblé, et le doux mélange des cris et des acclamations publiques. Car le peuple d'Ephèse, lequel jadis parmi les ténèbres de l'infidélité, s'était montré excessivement passionné pour sa grande Diane, à ce coup au clair jour du Christianisme témoigna tant d'affection envers l'Impératrice du monde, qu'il m'est impossible de l'expliquer. Quelques jours durant ce ne fut qu'actions de grâces et louanges que l'on donna au Sauveur du monde, pour avoir si évidemment pris le parti de sa Sainte

Mère; que jouissances et applaudissements à la Bienheureuse Vierge, pour avoir été conservée en la possession de ses titres, et nommément de celui de Mère de Dieu; que faveurs et bénédictions à ces saints Prélats, pour s'être portés si courageusement à la défense de la cause publique de l'Eglise. Mais, parmi ces triomphes, rien ne fut trouvé de meilleure grâce que l'honneur qu'ils rendirent à ces mêmes Prélats, les conduisant à grandes troupes et avec quantité de flambeaux en leurs logis, et témoignant par cette allégresse le sentiment qu'ils avaient du succès de leur assemblée. Dès lors l'on ne vit par toute la ville d'Ephèse que signes de réjouissance, que feux de joies ès places publiques, que bonnes senteurs par les rues, que falots ès fenêtres des maisons, que Vive la Grande, l'Admirable, la Toutepuissante Mère de Dieu partout. Ce narré, ainsi que je le viens de faire, fut écrit d'Ephèse par le même Saint Cyrille à l'Eglise d'Alexandrie sa chère Epouse, comme il se voit encore aujourd'hui dans l'épître trente-quatrième du même Saint Cyrille, et dans les actes du Concile d'Ephèse. Ainsi la glorieuse Vierge, chargée de palmes et de lauriers, triomphait tant en la terre comme au ciel, tandis que le malheureux Nestorius, son ennemi, se préparait pour aller finir ses jours en l'île puante d'Oasis, et pour y voir son corps tomber en pièces et en lambeaux, et nommément sa langue sacrilège qui avait été l'instrument de tant de blasphèmes qu'il avait dégorés contre le Sauveur et contre sa très sainte Mère.

IX. Un troisième fruit du même sentiment, c'est de remercier Dieu pour elle de toutes les faveurs qu'il lui a faites, et d'employer au même effet les voix de toutes les créatures, nommément des Bienheureux Esprits. Saint Paul, le grand Maître de la Sapience céleste, entendait parfaitement ce point lorsqu'il mendiait de tous côtés des prières de ses enfants spirituels, à ce, disait-il (1), que plusieurs rendissent grâces à Dieu pour lui des faveurs qu'il avait reçues de sa main libérale. Et comme celles qui ont été départies à la Sainte Vierge sont incomparablement plus grandes, aussi se sent-elle étroitement obligée à ceux qui en bénissent avec elle l'infinie bonté de Dieu. Car ce sont les célestes et agréables vapeurs qui s'élèvent des encensoirs des

(1) 2. Cor. 1.

Saints en l'Apocalypse de Saint Jean, et qui réjouissent les habitants de là haut, voyant que le Prince qu'ils servent en demeure grandement honoré.

X. Le dernier fruit est de compatir à ses douleurs; car l'amour ne serait pas amour s'il ne rencontrait son intérêt dans celui de la personne qu'il aime, et s'il ne ressentait également ce qui lui donne de l'affliction et ce qui lui cause du plaisir. La Reine du ciel se plaignit à Sainte Brigitte (1) qu'il y eût si peu de personnes qui l'aimassent d'un sincère amour, et l'une des principales preuves qu'elle en donna, ce fut qu'il se trouvât si peu de gens qui eussent un sentiment cordial de ses souffrances et qui fussent touchés au vif de la souvenance de son pénible Martyre. Que si quelqu'un est désireux de savoir le contentement que le Sauveur du monde et sa très douce Mère prennent de voir nos cœurs attendris d'une sainte compassion des maux qu'ils ont endurés pour nous, il me semble qu'il n'y a rien qui le fasse mieux connaître que ce qui est couché au sixième livre (2) des Révélations de la même Sainte Brigitte. Cette Bienheureuse veuve pria un jour à chaudes larmes pour un malade très bien qualifié selon le monde, mais tout-à-fait roturier devant Dieu. Ses charitables prières frappèrent si à propos à la porte de la miséricorde du Rédempteur, qu'il ordonna à Sainte Brigitte d'envoyer le Prêtre qui la confessait à ce misérable. Il y alla une et deux fois, et le trouva toujours obstiné, et résolu de mourir en cet état. Elle lui ordonna de la part de Dieu d'y retourner pour la troisième et de lui remontrer vivement que Jésus-Christ était prêt de le sauver s'il ne s'opposait à son pardon. Chose merveilleuse! ces paroles lui attendrirent le cœur, et à l'instant ses yeux furent changés en deux fontaines de pénitence. Il avoua d'un discours entrecoupé de sanglots qu'il ne s'était jamais confessé; qu'il avait vieilli au service du diable, lequel s'était fait voir à lui maintes fois, et auquel il s'était abandonné corps et âme; et que jusqu'alors il avait quitté tout soin et perdu toute espérance de son salut. Ce même jour il s'accusa à quatre diverses reprises des péchés de toute sa vie, et le lendemain il reçut le très saint Sacrement de l'Autel

(1) Lib. 2. Revel. cap. 24.

(2) Cap. 97.

avec des mouvements qu'il n'avait jamais ressentis, et au bout de six jours, plein de courage et de confiance, il passa de cette vie à une meilleure. Peu après le Sauveur fit entendre à Sainte Brigitte qu'il avait été conduit en Purgatoire moyennant la contrition qu'il lui avait gratuitement donnée; néanmoins que ce qui l'avait engagé en quelque façon à la lui accorder, c'étaient les témoignages de compassion qu'il rendait toutes et quantes fois qu'il entendait parler du glaive de douleur dont le cœur de sa Mère avait été percé.

XI. Que si des sentiments si faibles et accompagnés de tant d'imperfections ne laissent pas de lui être agréables, que sera-ce de ceux qui naissent dans des âmes épurées, et qui ont la faveur du ciel? La Bienheureuse Marguerite de Cortonne, du tiers Ordre de Saint François, qu'on appelait la Pénitente, demandait à Notre-Seigneur de participer aux douleurs que sa Sainte Mère avait ressenties lorsqu'elle était au pied de la croix. Le Sauveur l'ayant avertie de s'en aller à l'Eglise de Saint François, environ les neuf heures du matin, elle entra dans des sentiments si violents des douleurs du Fils de la Mère, que les forces lui défaillant, l'on accourut pour la soutenir. Mais sur les trois heures du soir, lorsque le rédempteur expira en penchant la tête, elle la baissa aussi et demeura jusqu'au soir sans aucune sorte de mouvement. En suite de cette affection elle obtint plusieurs grandes grâces de Notre-Seigneur; tant il est vrai que le ciel se plaît à voir que nous nous intéressons dans les souffrances de la Mère, aussi bien que dans celles du Fils.

« Nous sommes convaincus que Claude de Lorraine, Prince de Joinville, Duc de Guise et d'Aumale, et la Princesse Antoinette de Bourbon, son épouse, étaient bien persuadés de cette vérité lorsqu'ils fondèrent un Monastère et une Eglise, joignant leur Château de Joinville, à l'honneur de Notre-Dame-de-Pitié, y mettant des Religieuses Bénédictines tirées de Saint-Pierre de Reims pour y établir la même Observance qui se garde en cette Abbaye. Cette fondation fut faite l'année mil cinq cent cinquante des libéralités de ces Princes, qui éclatent dans tous les bâtiments Réguliers; mais principalement au Sanctuaire: les vitres sont d'une grandeur et d'une beauté singulières, la Passion y est représentée par le pinceau des plus excellents Peintres d'Italie,

le rétable de l'Autel est Notre-Dame-de-Pitié en relief, le Sauveur y paraît très douloureux et de grandeur naturelle, et il semble que l'on voit sortir les soupirs de la bouche de cette Mère affligée, de Saint Jean et de l'Amante Madeleine, tant ils sont bien représentés; toutes ces figures viennent d'Italie, et jusqu'à présent les ouvriers Français n'ont pu découvrir de quelles matières elles sont faites; mais on tient que c'est un des plus beaux et des plus rares Ouvrages qui soient dans le Royaume. Cela n'est pas comparable néanmoins à la dévotion du Peuple; car elle est si grande envers Notre-Dame-de-Pitié dans tout le pays d'alentour, qu'il n'y a point de moment dans la journée que les Religieuses puissent avoir la liberté de fermer leur Eglise; et on peut, sans faire violence à l'Ecriture, dire de ce Temple ce que Saint Jean rapporte de la sainte Cité, que les portes y sont toujours ouvertes, afin que tous ceux qui viennent saluer la Mère de Miséricorde et compatir à ses douleurs, n'en soient point empêchés. C'est principalement le vendredi que l'on y aborde de toutes parts, et que l'Eglise est toujours remplie de monde. Il y a plusieurs Bourgeois de la Ville qui s'imputeraient à une très grande négligence s'ils passaient un vendredi sans venir joindre les sentiments de leur compassion à ceux de leur Souveraine.

« Tous les jours à la fin de la sainte Messe les Religieuses chantent le *Stabat Mater dolorosa*, y étant obligées par leur fondation, et s'en acquittant comme feraient des Anges; car on ne peut pas mieux chanter, ni avec plus de dévotion et de recueillement.

« Les Ducs de Guise leur ont donné quantité de Saintes Reliques, et surtout de celles qui appartiennent au Mystère douloureux qu'ils ont eu tant de zèle de faire honorer, comme de la Colonne où Notre-Seigneur fut attaché pendant sa cruelle flagellation; de la terre du Jardin des Oliviers, teinte autrefois de la sueur sanglante de notre divin Maître, et autres semblables. Elles en ont aussi quelques-unes de Saint Joseph, c'est-à-dire, de quelque chose qui lui a servi: car la pieuse créance qu'il est en corps et en âme dans le Ciel, ne permet pas que l'on se prévale des ossements de ce grand Saint.

« Profitons de l'exemple des dévotes Bénédictines, appliquées singulièrement à honorer le Martyre de la Mère de Dieu, et nous

souvenons que tout est grand, que tout est rare et admirable en cette Créature céleste, aussi bien ses douleurs que sa divine Maternité. Elle n'est pas seulement la Reine des Martyrs par excellence, comme la plus illustre et la plus invincible, mais même par l'abondance et la variété de ses peines, comme la plus affligée de toutes les pures créatures, voyant expirer son divin Fils sur la Croix, après l'avoir vu méprisé, fouetté, couronné d'épines, percé de clous ; et cependant il faut dire que l'excès de ses douleurs ne fait pas toute la gloire de son Martyre, mais bien la force animée de charité avec laquelle elle les souffrit. Voilà un noble sujet d'entretien pour les âmes dévotes, nous le laissons à leur méditation (1). »

§. IV. — Le quatrième trait d'amour; avoir une affection cordiale envers son sacré Cœur.

I. Le grand Archevêque de Tolède (2) nous donne courage de passer outre, conviant nos cœurs à l'aimer autant qu'ils pourront, que nos langues et nos esprits sont trop faibles pour la louer. Pour moi je ne trouve rien qui soit plus digne d'être ajouté à ce qui a été dit jusqu'ici, que la belle et agréable leçon que Notre-Seigneur fit lui-même à Sainte Mechtilde. Car il lui découvrit les trésors de douceur et de grâce qui sont cachés dans deux cœurs les plus saints qui aient jamais été, et que nous pouvons nommer avec raison deux vives sources de tous biens, et ensemble il lui enseigna le moyen d'y avoir son recours. Le premier est le cœur embrasé du grand Roi Jésus, l'unique Prince d'amour, qu'elle apprit de saluer en plusieurs manières, et d'y chercher ses plus doux entretiens. De quoi elle profita tellement qu'elle disait un jour avec l'ingénuité qui est ordinaire aux saintes âmes, que si les grâces qu'elle avait reçues au moyen de cet exercice étaient écrites, il y en aurait assez pour faire un très ample volume. Le second est celui de la Mère d'amour, dont la clef lui fut un jour baillée, et le pouvoir d'y entrer toutes et quantes fois qu'elle voudrait. Car comme pendant l'Avent elle cherchait quelque moyen d'agréer à la Sainte Vierge, l'Epoux des belles âmes lui apparut et lui donna l'invention de la plus excellente pratique d'amour dont un cœur

(1) La R. Mère de Blémur.

(2) S. Ildefonsus, Sermon. 4,

se puisse aviser. Tu salueras, lui dit-il, le très sacré cœur de ma Mère avec l'affluence de toutes les grâces qui lui ont été communiquées d'en haut. Tu le salueras comme le plus pur qui ait jamais été après le mien; car elle fut la première qui leva l'étendard de la virginité. Tu le salueras comme le plus humble; car son humilité m'a tiré en terre du sein de mon Père Eternel. Tu le salueras comme le plus ardent; car jamais il n'en fut un tel pour aimer Dieu et le prochain. Tu le salueras comme le plus dévot; car ses larmes et ses soupirs ont occasionné le salut des hommes. Tu le salueras comme le plus accort; car elle a fait profit de toutes les actions de mon enfance, de ma jeunesse et de mon âge parfait. Tu le salueras comme le plus patient; car il fut transpercé de mille traits de douleurs lors de ma très amère passion. Tu le salueras comme le plus fidèle; car elle eut bien le courage de présenter ma vie pour la rédemption du monde. Tu le salueras comme le plus soigneux; car le soin qu'elle eut de mon Eglise naissante ne saurait être assez prisé ni reconnu. Tu le salueras comme le plus élevé en contemplation; car il ne se peut dire les faveurs qu'elle a impétrées aux hommes par la force de ses Oraisons.

II. Oh! qui aurait trouvé cette riche veine pour en tirer la vraie semence de l'or céleste, qu'il serait bientôt riche de toutes sortes de grâces! Le Roi Prophète dit un jour un mot plein d'une incroyable douceur. Car considérant les faveurs innombrables que Dieu lui avait faites, et de plus celles qu'il lui apprêtait pour l'avenir, il en fut tellement touché, que l'abondance de son affection lui suggéra une façon de parler toute nouvelle (1). Mon Seigneur, dit-il, à présent votre serviteur a trouvé son cœur pour vous présenter cette prière. Quant à moi, après avoir rencontré ces douces et aimables paroles, j'allais ainsi parlant à mon âme: Quoi! ne trouverons-nous jamais le nôtre pour aimer un cœur si aimable que celui de la MÈRE DE DIEU? Sera-t-il toujours perdu dans les soucis épineux des richesses, dans les appâts gluants des plaisirs sensuels et dans les prétentions trompeuses de la vanité? Sera-t-il toujours emporté du flux et du reflux des affaires du monde? Sera-t-il toujours noyé dans le soin angoisseux de cette vie? Sera-t-il toujours si éloigné de soi-même et

(1) 2. Reg. 7.



du vrai repos, que l'on ne puisse l'arrêter? Jusques à quand se laissera-t-il amuser à ces menus fatras et à ces jeux de petits enfants? Le temps ne viendra-t-il point qu'il puisse goûter les délices des âmes choisies, et se plaire aux objets qui leur donnent tant de contentement? Se résoudra-t-il point à s'attacher par affection à ce sacré cœur, où il puisera des biens et des plaisirs sans fin? Sainte Mère d'amour, ce serait mon unique souhait; mais le moyen d'arriver à votre cœur sans y être attiré par lui-même? Rompez les liens qui me tiennent garrotté; détachez-moi de moi-même et de tout ce qui m'empêche d'aller à vous, à qui et pour qui je veux être après Dieu, avouant que vous m'en donnerez le moyen.

§. V. — Le cinquième trait d'Amour; aimer d'un amour tendre et ardent son très honoré Fils.

I. L'agréable Printemps n'a pas tant de fleurs, ni le brûlant Été tant de moissons, ni le doux Automne tant de fruits, ni le triste Hiver tant de frimas, que l'adorable Jésus a d'attraits pour obliger nos cœurs à l'aimer. Son excellence mérite nos affections, sa condescendance les gagne, son utilité les emporte, sa douceur les ravit, son amour les contraint, et, au partir de là, le respect de la Mère d'amour leur fait prendre des ailes pour voler à la rencontre de celui que son âme chérit.

II. Son Excellence le mérite : car je vous prie, qu'est Jésus autre chose que l'honneur de la terre et du ciel, la gloire du Paradis, la réjouissance des purs Esprits, le Chef de l'Église, l'aîné des Elus, la terreur des Démons et le grand Conquérant de l'univers? Qu'est Jésus autre chose que le Roi de la Majesté, le Juge des vivants et des morts, le souverain Pontife, l'unique Médiateur entre Dieu et les hommes, l'Admirable, le Prince de la Paix, l'Ange du grand Conseil, et le Père du siècle à venir? Qu'est Jésus autre chose que l'Homme-Dieu que les siècles ont attendu, que les Prophètes ont prédit, que les Anges ont annoncé, que les hommes ont reçu, que les démons ont redouté, que toutes les créatures ont béni? Un Dieu tellement joint à l'homme, qu'il n'a rien perdu de ce qu'il était; un homme tellement uni à Dieu, qu'il a été incomparablement rehaussé par-dessus tout ce qu'il était. Un Dieu abaissé jusqu'au centre de la terre sans déshonneur; un homme relevé jusqu'au trône de Dieu

sans préjudice de sa dépendance. Un Dieu humanisé sans mélange de substance ; un homme divinisé sans confusion de nature ; bref, un Homme-Dieu, de qui les nations sont l'héritage, les dernières limites du monde la possession, et toutes les perfections de nature, de grâce et de gloire, l'apanage. Les Saintes Intelligences diraient bien quelque chose de mieux, mais non pas de plus excellent.

III. Que si l'excellence de Jésus mérite tout l'amour de nos cœurs, que fera l'admirable condescendance dont il a voulu user envers nous, s'alliant à notre nature ? Ce fut lors, dit le dévot Saint Bernard (1), que l'onguent précieux de sa divinité fut largement versé dans le sein de la glorieuse Vierge, et que de là l'odeur s'épandit par tous les endroits de la terre pour attirer les cœurs des hommes à le suivre et à l'aimer. Car quant aux Bienheureux Esprits, dit le même Saint (2), ils jouissaient suffisamment là haut de l'agréable odeur de ce céleste parfum, quoique renfermé dans le sein du Père Éternel. Avant qu'il fût épanché sur la terre, les Anges pénétraient déjà dans les abîmes sans fond des incompréhensibles jugements de Dieu, à l'exécution desquels ils étaient ordinairement employés. Les Archanges connaissaient les secrets de la Sagesse incréée, dont ils étaient les interprètes. Les Vertus étaient suffisamment assurées du pouvoir de sa Majesté touchant l'altération et le renversement de l'ordre de la nature créée, puisque si souvent il s'était servi d'eux à cet effet. Les Puissances avaient des preuves péremptoires de la toute-puissance du Créateur. Les Principautés n'avaient que trop d'assurance de sa Souveraineté sur les Empires, et sur les Etats de ce bas monde. Les Dominations avaient aperçu et fécondé mille traits de la soigneuse et amoureuse Providence. Les Trônes pouvaient porter jugement de l'infinie Grandeur de celui qui reposait sur eux. Les Chérubins avaient les yeux assez clairvoyants pour découvrir les trésors de science et de vérité qui étaient cachés dans le Verbe du Père Éternel. Les Séraphins n'ignoraient pas que s'ils brûlaient d'amour, ce n'était que par réflexion des rayons de son infinie charité. Bref, tous ces glorieux Esprits avaient des motifs assez pressants pour s'abîmer en l'amour du Verbe divin, qu'ils

(1) Serm. 15. in Cant.

(2) Serm. 19.

contemplaient à face découverte et à voile abaissé. Mais les hommes, qui n'étaient pas si spirituels, avaient besoin d'un attrait qui fût proportionné à leur nature pour être invités à l'aimer. Et ce fut la merveille que Dieu fit voir sur la terre, lorsqu'il nous donna Jésus, l'amant et l'amour de nos cœurs et l'objet le plus ravissant qu'il soit possible d'imaginer; car, après une si extrême condescendance et une si étroite amitié, comme est celle qu'il a voulu nouer avec nous (1), celui qui n'aime le Seigneur Jésus mérite tous les anathèmes du monde et tous les foudres du ciel, dit Saint Paul.

IV. Que dirai-je des incroyables profits que les hommes reçoivent à tout moment de Jésus leur unique bonheur? Le même Saint Paul semble les avoir voulu tous enfermer dans un mot, lorsqu'il a dit (2) que Dieu abrégéa en lui tout ce qui se trouvait épars, tant en la terre comme au ciel, ni plus ni moins que s'il eût été assuré qu'ayant Jésus, le riche joyau du Ciel, nous n'avions plus besoin ni de la foi d'Abraham, ni de l'obéissance d'Isaac, ni de la force de Jacob, ni de la patience de Job, ni de la débonnairété de Moïse, ni de la charité de David, ni de la sagesse de Salomon, ni de la bonté d'Ezéchias, ni de la piété de Josias, d'autant que tout cela est recueilli dans Jésus et infiniment davantage. Ou bien comme s'il eût voulu insinuer ce qu'il a dit ailleurs (3) : que Jésus nous a été donné pour être notre sagesse, notre justice, notre sainteté, notre rachat; bref, le commencement, le milieu et la fin de tout le bonheur que nous pouvons espérer. Car, dit admirablement bien Saint Bernard (4), qui est celui d'entre nous, lequel pour profondément plongé qu'il fût dans l'amertume d'une morne tristesse, n'a quant et quant rencontré la paix et la sérénité du cœur s'il a voulu avoir son recours à Jésus? Qui est celui lequel se trouvant déjà sur le bord de la fosse, et prêt de tomber dans le précipice d'un funeste désespoir, n'a commencé de respirer et d'espérer la vie s'il a seulement réclamé Jésus? Qui est celui lequel s'étant prosterné devant Jésus pendant les aridités et les désolations de son âme abattue, n'a aussitôt senti son esprit adouci et ses yeux baignés de larmes de dévotion? A qui n'a-t-il servi

(1) 1. Cor. 415.

(2) Ephes. 1.

(3) 1. Cor. 1.

(4) Serm. 15. in Cantic.

de conseil en ses doutes, de renfort en ses défiances et d'asile en ses adversités ? Que si le nom de Père est obligeant, où en trouvera-t-on un pareil à Jésus, de qui nous recevons la vie, mais une vie divine ; la nourriture, mais une nourriture céleste ; l'entretien, mais un entretien de Princes et d'enfants du Roi du ciel ; l'héritage, mais un héritage éternel, qui n'est autre que la jouissance de Dieu ? Si les noms de Mère, de Frère, d'Epoux, de Tuteur, de Pourvoyeur, de Pasteur, et les autres semblables sont autant de sources de continuelles obligations, Jésus ne nous est-il pas tout cela, et tout ce que je ne saurais ni dire ni penser ? En somme, c'est de lui que nous pouvons dire avec toute vérité ce que la Mère du jeune Tobie disait de son fils par un transport d'affection, que nous avons toutes choses en lui ; de sorte que quiconque a Jésus, il a tout ; qui ne l'a pas, il n'a rien du tout ; qui l'a perdu, il peut bien faire état d'avoir tout perdu.

V. Si la douceur a quant et soi je ne sais quelle espèce de charme, auquel le cœur humain ne peut résister, hé Dieu ! où y en a-t-il davantage qu'en Jésus, qui n'est autre chose qu'une essence ou un consumé de douceur ; Jésus, dit le doux Saint Bernard, qui est doux en ses paroles, puisque le miel et le lait dégouttent de ses lèvres : doux en son regard, puisqu'il n'y a rien de si agréable, non seulement entre les hommes, mais non pas même parmi les Anges ; doux en son nom, puisque c'est l'onguent mystérieux, promis par les Anges et figuré par les Prophètes ; doux en ses œuvres, puisqu'il n'y a rien de plus doux que les miracles qu'il a faits, que le pardon qu'il a donné, que la mort qu'il a endurée ; que s'il est si doux en cette vallée de misères, que sera-t-il là haut lorsqu'il noiera les siens dans les fleuves de contentements et dans les océans de douceurs ? Le Docteur Avila, lequel, au siècle passé, éclairait toute l'Espagne des rayons de sa doctrine, et l'échauffait des exemples de sa piété, écrivant à une Dame affligée de grandes infirmités corporelles et travaillée de plus grandes détresses spirituelles, lui parlait en cette sorte : Quoique vos afflictions soient telles et en si grand nombre, que vous enduriez, comme l'on dit, par mer et par terre, si tiens-je pour tout assuré que d'autant que l'âme surpasse le corps, d'autant les souff-

frances de l'esprit excèdent celles qui se font sentir au dehors. Mais si Dieu, par son infinie miséricorde, vous avait une fois adressé quelque personne bien spirituelle qui vous sût déclarer les biens que vous possédez en Jésus, vous expérimenteriez qu'au seul récit de ce saint nom, les désolations s'enfuiraient aussi vite de votre cœur, que le Démon délogeait jadis du corps de Saül, au son de la harpe de David. Non, il n'y a aucune personne pour désolée qu'elle puisse être, de qui le cœur ne se remplisse de joie à la douce nouvelle qu'on lui fera entendre de Jésus, si elle la veut recevoir comme elle doit; car, ne vous figurez pas que ce fût pour autre sujet que l'Ange voulant dire aux Bergers que Jésus était né, leur dit auparavant qu'il leur apportait la nouvelle d'une extrême réjouissance. Quoi ! dit Saint Bernard (1), serait-il bien possible que vous ne vous sentissiez point allégés autant de fois que vous pensez seulement à Jésus ? Se pourrait-il bien faire que vous rencontrassiez quelque autre objet qui fortifiât plus puissamment vos âmes, qui redonnât plus de vigueur à vos sens abattus, et qui réveillât plus doucement vos cœurs que le nom et la mémoire de l'aimable Jésus ? Pour moi, qu'on ne me fasse état de nulle sorte de mets spirituels sans cela, car toute viande me semblera fade et insipide, si elle n'est assaisonnée de l'agréable souvenance de Jésus. Vous avez beau lire, écrire et conférer, jamais je n'y prendrai plaisir, si là dedans ne se rencontre Jésus, le miel de ma bouche, la musique de mes oreilles et la liesse de mon cœur. Une autre fois, tout transporté d'amour, et comme enivré des torrents de douceur qui sortent du sacré cœur de l'aimable Jésus, il se prit à entonner ce Cantique emmiellé et à dire :

Ô Dieu ! que douce est la pensée  
De l'âme qui se sent blessée  
Des traits de votre saint amour !  
Quel excès de réjouissance  
Où votre adorable présence  
Tient le cœur de nuit et de jour !

Les plus mélodieux Cantiques  
N'ont rien de doux en leurs musiques  
Que le nom de mon Rédempteur :

(1) Sermon. 15. in Cant.

L'esprit ne sait rien d'agréable,  
Et n'a point d'objet plus aimable  
Que le Verbe du Créateur.

O sort affranchi de l'orage,  
Où l'homme échappé du naufrage  
Fiche l'ancre de son espoir !  
Votre bonté n'est point revêche,  
Mais douce à celui qui vous cherche,  
Très douce à qui vous peut avoir..

Délicieuse malvoisie,  
Nectar qui passez l'ambrosie  
De l'aveugle gentilité,  
Source où l'amour aux chastes flammes  
Echauffe la glace des âmes  
Et éteint l'impudicité !

Quel esprit me fera comprendre,  
Dans quel livre pourrai-je apprendre  
La science de vous aimer ?  
Vos nourrissons peuvent bien dire  
Que votre amour est un martyr  
Dont l'heur ne se peut exprimer.

Quand, laissant le ciel pour la terre,  
Vous vous bâtissez un parterre  
Dans le petit monde du cœur :  
La vérité succède au songe,  
La vertu chasse le mensonge  
Et l'amour demeure vainqueur.

Votre amour est en sa tendresse  
Un mets dont la délicatesse  
Allèche le sang par son goût :  
C'est un mets dont la nourriture  
Soule sans grever la nature,  
Et remplit sans aucun dégoût.

Celui qui boit dans cette source  
Allume un feu qui sans ressource  
Fomente l'altération :  
Ce muscat rend insatiable ;  
Plus nous approchons votre table,  
Plus en nous croît l'affection.

Quiconque a goûté ces délices,  
Il tient le reste pour supplices,  
Les palais lui sont des prisons,  
Tout le monde une solitude ;

En un objet d'inquiétude;  
Les douceurs lui sont des poisons.

Jésus, des Anges la merveille;  
Fredon qui chatouille l'oreille  
Et ravit le cœur des mortels:  
Rayon des ruches azurées  
Dont les douceurs démesurées  
Nous attirent à vos autels.

Mon cœur, ulcéré de vos touches,  
Soupire par autant de bouches  
Que vos yeux m'ont lancé d'attraits;  
Souffrez que mon cœur et ma bouche  
Goûtent vos douceurs à longs traits.

Le feu qui brûle ma poitrine  
Excite une ardeur qui me mine  
Et saisit tous mes sentiments :  
C'est l'entretien de mes journées,  
Pour lui sont toutes mes années,  
Pour lui passent tous mes moments.

Jésus, l'amour des âmes saintes;  
Jésus, le sujet de mes plaintes,  
L'unique but de mes désirs;  
C'est après vous que je soupire.  
En vous et pour vous je respire;  
En vous sont mes plus grands plaisirs.

VI. Si vous pensiez que ce fussent là tous les motifs que nous avons pour aimer Jésus, vous vous tromperiez grandement. Car je n'ai encore rien dit de l'amour qu'il nous a témoigné, quoique ce soit la plus forte chaîne par laquelle il attire à soi les cœurs et les volontés des enfants d'Adam. Il est vrai, dit Saint Bernard (1), qu'il y a un million de titres qui m'obligent à vous aimer, ô très doux et très débonnaire Jésus! mais tout compté et tout rabattu, il n'y a rien qui vous rende plus aimable à mon cœur, ni qui emporte plus violemment mes affections, que le calice, lequel vous avez daigné avaler pour l'amour de moi, et l'œuvre de ma rédemption, que vous avez si courageusement achevée. Car comme c'est le chef-d'œuvre de votre amour, aussi n'y a-t-il rien qui attire le mien plus doucement, qui l'exige plus justement, qui le serre plus étroitement et qui

(1) Serm. 20. in Cant.

l'engage plus irrévocablement. En tout le reste que vous avez fait pour nous, vous le pressez vivement de se donner à vous, il est vrai, mais ici vous le contraignez tout-à-fait, et il faut qu'il quitte le nom d'amour s'il ne se rend à de si fortes attaques, comme sont celles que votre cœur, percé d'une lance, votre corps déchiré de coups et votre esprit outré de douleurs lui ont données.

VII. En voilà bien assez, ce me semble, pour réveiller nos affections, fussent-elles surprises de la plus grande léthargie qui se pourrait imaginer. Mais oserai-je dire (ce qui fait principalement trait à mon propos) que quand tous ces titres manqueraient, la seule considération de la Mère d'amour suffirait pour époinçonner nos cœurs et pour les obliger à aimer le grand et adorable Jésus? Oui que ce serait assez à ceux qui font état d'être à elle, de savoir que Jésus est le Fils de Marie, qu'en cette seule qualité il mériterait plus d'amour que toutes les poitrines créées n'en sauraient fournir. Car c'est sans doute que Marie fait bien tant d'état de l'amour que l'on porte à Jésus, qu'elle choisirait plutôt n'être pas aimée; que dis-je? ce n'est rien, disons mieux, qu'elle souhaiterait mille fois plutôt ne point être du tout, que Jésus ne fût pas aimé, voire que l'amour qui lui est dû fût tant soit peu diminué. Le haut point de son ambition et le comble de ses désirs est de le voir chéri par dessus toutes choses et estimé autant qu'il mérite. D'où il est aisé de connaître que de toutes les reconnaissances que nous pouvons présenter à la glorieuse Vierge, il n'y en a point de semblable à celle-ci. Car aimer Jésus lui est plus qu'employer toute sa vie à la bénir, que se consumer à son service, que travailler à la faire honorer et aimer de toutes les créatures du monde. C'est le discours qu'elle tenait un jour à la Bienheureuse Sainte Brigitte, lui disant (1) : Ma fille, si tu veux me rendre un signalé service, aime mon Fils pour l'amour de moi : voire aime-le plutôt pour l'amour de lui-même, attendu qu'il est le plus beau de tous les enfants des hommes, le plus honnête, le plus doux, le plus accompli et le plus digne d'être aimé que tu te puisses imaginer.

VIII. Ce serait ici que je souhaiterais par dessus tous les sou-

(1) Revel. 1. cap. 1.



baits que cette Mère admirable, qui a l'amour de Jésus tant à cœur, daignât nous servir de Maîtresse et nous enseigner la façon de l'aimer, ou à tout le moins qu'il lui plût envoyer quelqu'un de ces Esprits embrasés du même amour pour nous découvrir ce secret. Mais possible est-ce trop présumer à nous; c'est pourquoi au défaut d'un Ange du ciel, qu'un Ange de la terre nous fasse la leçon, et qu'il nous montre la manière d'aimer celui qui est infiniment plus aimable que nous ne le saurions aimer. Ce sera le mignon de la Vierge, le dévot Saint Bernard, lequel (1), à mon avis, est monté au plus haut que peut faire un esprit renfermé dans un corps mortel. Apprends, dit-il, ô Chrétien! de Jésus même, la manière d'aimer Jésus. Apprends de l'aimer tendrement, sagement et fortement; tendrement, afin que rien de ce qui chatouille les sens ne te détourne de son amour; sagement, afin que nulle vaine apparence ne te déçoive; fortement, afin que l'effort d'aucune violence ne te renverse; tendrement, c'est-à-dire de tout ton cœur; sagement, c'est-à-dire de toute ton âme; fortement, c'est-à-dire de toutes tes forces. Que la charité échauffe ton zèle; que la science le dresse; que la constance l'affermisse; qu'il soit fervent, qu'il soit circonspect, qu'il soit courageux.

IX. Celui qui aime Jésus de la première façon, poursuit-il, sent son cœur attendri aussitôt que l'on parle de son Bien-aimé. Il n'oit rien plus volontiers, il ne lit rien avec plus d'affection, il ne médite rien avec plus de goût. La souvenance de Jésus lui est un continuel festin, où le veau gras est tué et où son esprit fait la meilleure chère du monde. Il ne peut perdre de vue ce Verbe incarné. Il l'a toujours présent en sa mémoire, ou naissant, ou reposant sur le sein de sa Mère, ou enseignant, ou mourant, ou ressuscitant, ou montant au ciel, ou en quelque autre semblable rencontre, d'où son cœur demeure épanoui. Voilà les marques par lesquelles on peut reconnaître l'amour tendre au jugement de ce grand serviteur de Jésus et de Marie. Mais il m'est avis qu'il a encore bien meilleure grâce à les représenter par effets que par paroles, et en soi-même qu'en autrui. C'est ce qu'il fait au quarante-troisième Sermon sur les Cantiques, où expliquant les doux sentiments de la chaste

(1) Serm. 20. in Cant.

Amante, qui voit que son Bien-aimé sera toujours sur son sein et entre ses mamelles, ni plus ni moins qu'un petit faisceau de myrrhe, il fait un pacte indissoluble avec la croix et avec les clous, avec la lance et avec les autres instruments de la douloureuse Passion de Jésus son bon Maître. Il la prend pour bouquet, pour faveur et pour toute récréation. D'où vient que l'on peint ordinairement ce Saint, serrant étroitement sur sa poitrine les armes de la Passion. Le grand Martyr et Patriarche d'Antioche, Saint Ignace, écrivant aux Ephésiens, leur témoignait assez la disposition de son cœur envers le même Sauveur. Je ne voudrais pas, leur disait-il, que vous respirassiez seulement sans vous souvenir de Jésus. De moi je suis content que tout le monde sache que là est mon unique espérance, ma gloire et mon trésor; et que pour l'amour de lui je vais portant ces chaînes jusqu'à Rome, ni plus ni moins que des perles d'Orient ou des diamants sans prix. Sans faute qu'il tenait cette affection de Saint Paul, son bon maître, lequel n'avait d'autre Académie que celle de Jérusalem, point d'autre école que le Calvaire, point d'autre maître que le Crucifix, point d'autre chaire que la Croix, point d'autre plume que les clous, point d'autres lettres que les plaies et les cicatrices de son Sauveur, point d'autre livre que son côté ouvert, ainsi qu'il appert en mille endroits de ses Epîtres.

X. Ce sentiment a été si commun à tous les esprits bien faits, que nous le pourrions à bon droit nommer la pratique générale des Saints. Le glorieux Saint François se perdait quasi toutes et quantes fois qu'il méditait les mystères de la vie de son bon Maître, nommément ceux de sa nativité et de sa mort. Il appelait le doux Jésus, par une extraordinaire tendresse, l'enfant de Bethléem; et son cœur se fondait tellement en la mémoire de son enfance, dit Saint Bonaventure en sa vie, qu'une fois il obtint du Saint Père la permission de faire dire la Messe de la nuit de Noël en un lieu préparé en forme de crèche avec un bœuf et un âne, et d'assembler le peuple dévot à ce spectacle, lequel ne pouvait tenir les larmes de douceur, voyant les admirables ressentiments du cœur de Saint François saintement transporté de l'amour de Jésus, pauvre et petit pour l'amour de nous. Saint Elzéare, Comte d'Arrian, se tenait ordinairement dans le côté playé du Sauveur, ainsi qu'il écrivait à sa Bienheureuse

Epouse, Sainte Dauphine. Saint Edmond, Archevêque de Cantorbéry, avait cette méditation si familière, que pour l'avoir un jour omise par la presse des affaires qui lui étaient survenues, le diable eut pouvoir de l'empêcher quelque temps de faire le signe de la Croix. Sainte Claire s'y enfonçait parfois si avant, qu'on avait mille peines de l'en retirer. Sainte Colette, Réformatrice du même Ordre, étant au Monastère de Besançon, demeura trois jours entiers sans aucun sentiment, tout absorbée en la contemplation de l'amour que Jésus avait porté aux hommes. J'en ai connu un, lequel, pour se rendre plus aisée la conversation avec le très aimable Jésus, s'était associé avec lui et avec sa très Sainte Mère, marchant toujours en leur compagnie, s'entretenant sans cesse avec eux, et ne faisant ou disant chose quelconque sans leur conseil et sans leur bon plaisir. La Sérénissime Philippe de Gueldres, jadis Reine de Sicile et Duchesse de Lorraine, et depuis pauvre Religieuse de Sainte Claire, voulant laisser à la postérité une marque de sa dévotion envers le très aimable Jésus, dressa un jardin spirituel qu'elle fit peindre et agencer pour la consolation de ses Sœurs. Les Portières étaient l'Espérance et la Crainte de Dieu, et le Jardinier l'amour de Jésus. La haie était composée de soucis, les compartiments remplis de pensées, mais bien différentes de celles qui viennent dans nos parterres; car elles étaient entourées de flammes, comme les Pyragmes du mont Olympe, qu'on dit devenir plus belles au milieu des feux et se mourir aussitôt qu'elles en sont éloignées. Le Jardinier se trouvait parmi les carreaux, arrachant les fleurs contraires et ennemies de ces pensées; que s'il s'en trouvait quelques-unes élangouries et mourantes, il les entretenait soigneusement, bêchant à l'entour jusqu'à tant qu'elles commençassent à revivre. Sont-ce pas là des occupations royales et des entretiens dignes d'une telle Âme ?

XI. La Bienheureuse Magdeleine de Pazzi, Religieuse du Mont-Carmel à Florence, le prenait d'un autre air et se consumait dans un feu d'une autre espèce. Car parfois on l'oyait s'écrier les yeux collés au ciel : O Amour ! ô Amour ! ô Dieu d'Amour ! ah ! que trop grand est l'Amour que vous portez à vos créatures ! Non, ô mon Jésus, ce n'est pas trop à votre grandeur, mais c'est trop à la créature si vile et si abjecte. Tantôt, tenant un

crucifix en main, elle courait par le Monastère, prononçant ces élans d'amour qui allumaient dans les autres Sœurs une ferveur incroyable : O Amour ! ô Amour ! ô Amour ! jamais je ne cesserai de vous appeler Amour, notre espérance et notre tout. Puis, se retournant devers ses sœurs : Quoi ! savez-vous pas, mes chères Sœurs, que notre Jésus n'est autre qu'Amour ? Or, elle conjurait son Bien-aimé, lui disant : Donnez-moi, Seigneur, une voix si forte et si éclatante, que vous appelant Amour, elle soit entendue depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, et en toutes les parties du monde jusqu'aux enfers, afin que vous soyez connu et aimé, et remercié comme vrai amour. Il serait malaisé d'expliquer les autres caresses qu'elle faisait au crucifix, le prenant entre ses mains, l'embrassant, le serrant étroitement sur son sein, essuyant sa sueur et son sang avec son voile ou avec son mouchoir, mais avec un effort si merveilleux, qu'on trouvait par après ces linges tout mouillés et trempés comme si réellement et de fait elle eût rendu cet office à Jésus-Christ mourant sur la croix. Et ces ardeurs passaient bien si avant, que souvent, au cœur de l'hiver, force lui était d'ouvrir sa robe et de verser sur sa poitrine, sur son visage et sur ses mains de l'eau très froide, et d'en boire à longs traits, pour apaiser en quelque façon les flammes du divin amour qui l'allaient consumant. Un jour de l'Invention de Sainte-Croix on l'ouït crier : O Amour ! que vous êtes peu connu et aimé ; si vous ne trouvez où vous reposer, venez, ô divin Amour ! venez tout en moi, et je vous logerai. O âme ! pourquoi n'aimez-vous pas l'Amour ? Hélas ! l'Amour me fait mourir en vivant et vivre en mourant. Parfois courant par le jardin et par les cloîtres, elle cherchait des âmes qui connussent et aimassent l'Amour ; et rencontrant quelque Sœur et la prenant par la main, elle lui disait : O Ame ! aimez-vous l'Amour comme vous aimez votre propre vie ? Hé quoi, vous sentez-vous point défaillir, mourir d'amour ? J'excéderais les termes d'un discours jeté comme par occasion, si je voulais poursuivre d'étaler ce qui se trouve de semblable ès vies de Sainte Catherine de Sienne, de Sainte Brigitte, de Sainte Gertrude, de Sainte Hildegarde, de Sainte Mechthilde, de Sainte Lutgarde, de Sainte Marie d'Oeginès, et de plusieurs autres.

XII. Il s'en est rencontré qui, pour conserver la mémoire

de l'Amour et de l'Amant toujours fraîche, se sont imprimé certaines marques sensibles, et d'autres qui les ont reçues du ciel, comme livrées et faveurs signalées de l'Amour éternel. Le dévot Henri de Suso. Religieux de Saint Dominique, avait gravé avec un poinçon le très sacré nom de Jésus sur sa poitrine, à l'endroit de son cœur. Celui qui a écrit des Antiquités de Paris rapporte que ce saint nom fut de même façon trouvé sur la poitrine d'une jeune fille de cette ville-là, nommée Eustochium, après qu'elle fut morte. Le docte et dévot Louis de Grenade écrit qu'en une ville d'Italie nommée Castello, comme l'on ouvrait une jeune fille de rare vertu appelée Catherine, on rencontra dans sa poitrine une grosse perle sur laquelle était buriné le mystère de la nativité, et la même fille à deux genoux devant la crèche adorant le petit Jésus. Qui n'a ouï dire que les armes de la passion furent aperçues au milieu du cœur de Sainte Claire de Mont-Faucon en Italie, comme on l'eut ouverte après sa mort? La veille de l'Annonciation de l'an mille cinq cent quatre-vingt-et-cinq, la Bienheureuse Magdeleine de Pazzi, de qui je viens de parler, étant absorbée dans la méditation du mystère de l'union du Verbe divin avec la chair au ventre de la glorieuse Vierge, mérita qu'en même temps Saint Augustin écrivît sur son cœur ces deux mots : LE VERBE, en lettres d'or, et les quatresuivants : A ÉTÉ FAIT CHAIR, en lettres de sang. Je ne parle pas de Saint François, de Sainte Catherine de Sienne, ni de quelques autres, dont les histoires sont très communes. J'ajouterai seulement, pour fermer ce discours avec Saint Bernard (1), que l'une des principales fins pour lesquelles Dieu fait présent aux âmes dévotes de cet amour tendre et sensible, c'est afin de chasser un amour par un autre amour, et afin de bannir de leurs cœurs tout ressentiment de l'amour sensuel et profane. C'est, à son avis, le sujet pour lequel il s'est revêtu de notre chair, à ce que ceux qui n'auraient pas encore l'amour assez épuré pour aimer l'esprit, fussent attirés au pur amour par celui d'une chair toute sainte et divine, qu'ils pouvaient innocemment aimer.

XIII. L'amour prudent et sage se connaît principalement à deux choses, c'est-à-dire, à une grande avidité et une sainte

(1) Serm. 20. in Cant,

ardeur de savoir et d'apprendre tout ce qui appartient à la vie, aux mystères et aux perfections de Jésus, et à une vraie et cordiale imitation de ses excellentes vertus. Le même Jésus, qui mieux que nul autre comprenait la nature de cet amour, disait un jour à ses Apôtres (1), que la vie éternelle, c'est-à-dire la félicité que nous pouvons attendre en cette vie, consiste en la connaissance que nous avons de Dieu et de son Fils unique Jésus-Christ qu'il a envoyé en terre. Et le grand Saint Paul faisait bien tant d'état de cette étude, qu'il écrivit à ceux de Corinthe (2) que, quant à lui, il ne prisait aucune science que celle de Jésus crucifié. Et aux Philippiens (3) que pour la très éminente science, qui enseigne à connaître et à aimer Jésus, très volontiers il méprisait et tenait pour ordure tout le reste. En celle qu'il adresse aux Ephésiens (4), on le voit prosterné à deux genoux, demandant à mains jointes à Dieu, Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qu'il leur ouvre les yeux de l'esprit, afin de pouvoir mesurer la hauteur, la profondeur, la largeur et la longueur de la charité du même Jésus, dont la connaissance surpasse infiniment toutes les subtilités du monde. Bien est-il vrai que cette science que Saint Paul et les autres Saints ont tant estimée, ne consiste pas tant en une lumière spéculative, qu'en une connaissance affective et pratique, qui nous conduit dans la parfaite imitation de Jésus. La chaste Epouse, tout au commencement des Cantiques, suivant le branle de l'affection qui la possédait pour lors, n'avait rien trouvé de meilleur pour demander à son Bien-aimé qu'un baiser de sa bouche sacrée. Mais peu après se prenant garde qu'en semblables désirs il pouvait bien y avoir trop de complaisance et de recherche de son propre contentement, elle changea de note, et lui dit que pour ces menues caresses, il en fit comme bon lui semblerait; cependant elle lui demandait absolument une chose, savoir est, qu'il la tirât efficacement après lui, à ce qu'elle commençât à bon escient de courir avec ces jeunes filles qui la suivaient. L'on dit que ceux qui veulent peupler un pigeonnier n'ont qu'à bien parfumer un de leurs Pigeons, et lui donner la clef des champs; car il arrivera aisément que les autres, attirés par son odeur, le suivront

(1) Joan. 17.

(2) 1. cap. 3,

(3) Cap. 3.

(4) Cap. 3.

et s'apprivoiseront au même colombier. Ce fut l'invention dont le Père Eternel se servit pour repeupler le ciel désolé depuis la ruine des Anges. Car il oignit son Bien-aimé Jésus du baume de la divinité, et le parfuma de toutes les vertus du Paradis, pour le faire suivre aux chastes et innocentes Colombes, lesquelles, séparées des corbeaux vilains et carnassiers, doivent remplir les places que le premier orgueil a désertées.

XIV. En effet, si vous y prenez garde, la considération qui de tout temps a plus vivement touché les esprits curieux de leur salut et les cœurs désireux de plaire à Dieu, c'a été l'exemple de Jésus leur bon Père et Sauveur, qui leur dit par le Prophète Jérémie (1) : Vous m'appellerez votre Père, et ne cesserez de marcher après moi. Car rien ne leur a été impossible depuis qu'ils ont à bon escient attaché leurs yeux à cet objet, et qu'ils ont mûrement pesé la parole de Saint Paul (2), qui les avise que la marque la plus assurée de leur prédestination, c'est la ressemblance qu'ils ont avec le modèle de tous les élus, qui n'est autre que le même Jésus. Qu'ainsi soit, se sont-ils quelquefois trouvés las et recrus au chemin de la vertu ? aussitôt avec Saint Paul (3) ils ont jeté les yeux sur Jésus qu'il appelle l'Auteur et l'accomplissement de notre Foi, lequel tint ferme sur la Croix jusqu'à la mort, et en soutint tous les efforts avec une indicible persévérance. Se sont-ils voulu con-vier à l'amour de l'abstinence ? Ils n'ont point eu de plus riches motifs que la faim, la soif, et les amertumes de Jésus. Comme un jour de Pâques, l'Abbé Pacôme eut reçu l'Abbé Palémon qui l'était venu visiter, et que pour participer à la réjouissance du bon jour il eut jeté un peu d'huile et de sel sur les herbes qu'il avait apprêtées, le bon Palémon se prit à pleurer à chaudes larmes et à s'écrier : Quoi ! sera-t-il dit que je contente ainsi mon appétit, voyant devant moi le Sauveur du monde abreuvé de fiel et de vinaigre ? Ont-ils embrassé courageusement l'humilité et le mépris d'eux-mêmes en toutes choses ? L'humilité nonpareille du Sauveur les a comme forcés à ce faire. Le Bienheureux François de Borgia, vrai miroir de l'humilité Chrétienne, avait une si basse estime de soi-même,

(1) Cap. 3.  
(2) Rom. 8.

(3) Hebr. 12.

qu'il ne trouvait point de place qui lui convînt, sinon aux pieds du traître Judas. Mais dès qu'il y eut aperçu son Maître et son Sauveur le jour du Jeudi Saint, il se hontoja tellement, qu'il crut ne lui rester plus que l'enfer pour y aller chercher une retraite digne de lui. Se sont-ils animés à porter les injures et les mauvais traitements qu'on leur faisait? Rien ne leur a tant servi que l'exemple de Jésus méprisé, et insatiable au désir des injures et à la poursuite des mépris. Saint Ignace, le Fondateur de la Compagnie de Jésus, sur le commencement de sa conversion, en allant à Gênes, lorsque les guerres étaient allumées entre les Français et les Espagnols, fut pris par quelques soldats Espagnols, fouillé, mis en chemise, et en cet état traîné devant un Capitaine, lequel lui ayant fait plusieurs questions sans en tirer aucune réponse, sinon quand on lui demanda s'il n'était pas un espion, à quoi il répondit précisément que non, le fit à la fin ôter de devant soi, tançant vertement ses soldats, pour lui avoir amené, disait-il, un homme troublé de son esprit. De quoi ils furent tellement indignés, qu'ils l'accueillirent à grandes huées, à grands coups de poing et de bâton, en sorte qu'ils le laissèrent quasi mort. Parmi ces mauvais traitements, notre Ignace se baignait dans la considération de l'honneur que Dieu lui faisait d'avoir en cela quelque ressemblance avec son Bien-aimé Fils, conduit honteusement devant Herode, traité et renvoyé comme un fou et comme un faquin, malmené en diverses façons par les soldats de ce cruel tyran.

XV. Ce qui advint un jour à Saint Pierre de Vérone, communément appelé Saint Pierre le Martyr, mérite bien d'être ici rapporté. Ce grand serviteur de Dieu étant au Couvent de Saint Jean Baptiste près de Rome, hautement élevé en contemplation, mérita d'être visité de Sainte Agnès, de Sainte Catherine et de Sainte Cécile, lesquelles traitèrent avec lui des choses célestes si long-temps et à si haute voix, qu'un religieux qui passait par là et les ayant aperçues et prises pour des femmes ordinaires, en demeura tout scandalisé, et peu après en accusa le Saint en plein chapitre avec les exagérations qu'eût méritées une pareille faute, si en effet elle eût été comme il l'appréhendait. Pierre se trouva tout d'abord surpris à cette délation, et fut quelque temps en doute à quoi il se résoudrait, ou bien à garder le silence, ou à décharger l'innocence qui était plus imprudem-



ment que malicieusement accusée. D'un côté il lui était avis qu'il était obligé d'empêcher le scandale que les esprits faibles pourraient prendre de cette conversation prétendue. De l'autre il voyait qu'il ne lui était pas possible de se défendre sans découvrir les faveurs extraordinaires qu'il recevait de Dieu et qu'il jugeait ne devoir pas être encore publiées. Les Saints font toujours des coups de Saints, et marchent par des chemins inconnus à la sagesse du monde. Le Prieur, qui n'ignorait pas la grande vertu de l'accusé, et qui d'ailleurs voyait la fermeté de l'accusation et la confession tacite du delinquant, prit voirement la faute pour une simplicité peu considérée, mais toutefois digne de quelque correction. Ainsi, quoiqu'il ne traitât point Saint Pierre à la rigueur, il ne laissa pas pourtant de lui donner une pénitence exemplaire et de l'envoyer au Couvent d'Est, qui est en la Marche d'Ancône, pour y être mis en prison, et là faire la satisfaction convenable au mauvais exemple qu'il avait baillé. Il y passa quelque temps avec un grand courage et avec une merveilleuse joie de l'esprit, considérant l'honneur qu'il recevait de son bon maître, à la Croix duquel il avait si bonne part. Mais à la longue les incommodités qu'il souffrait et les reproches qu'on lui faisait tous les jours plus grands, ébranlèrent sa constance et lui donnèrent de l'ennui et du dégoût de son état. De manière qu'étant un jour à genoux devant le Crucifix, les yeux baignés de larmes et le cœur abattu de tristesse, il se laissa emporter à ses sentiments, et commença de faire ses plaintes à son très aimable Sauveur, lui remontrant qu'il n'ignorait pas son innocence et que le temps était venu auquel il la devait faire paraître; que les faveurs qu'il avait reçues de sa bonté ne lui devaient pas préjudicier de la sorte, et qu'enfin l'infamie qui lui était attachée serait une brèche notable au service de sa Majesté. Lors il entendit le Sauveur qui lui répondit de la Croix : Et moi, Pierre, qu'avais-je fait pour être attaché à ce bois ? Au moins apprends à mon exemple à supporter les injures et le déshonneur, puisque ce que tu endures n'est rien au prix de ce que j'ai souffert pour toi. Cette parole donna au commencement quelque peu de confusion au serviteur de Dieu, mais après elle le remplit de tant de douceur et de tant de désir d'endurer, qu'on ne le pouvait souler d'injures ni de confusions; et dès lors il pris tellement les mépris qui étaient endurés

pour l'amour et à l'exemple de Jésus, qu'il ne les eût pas changés avec les plus grandes félicités des Rois, non pas même avec les plus sensibles contentements des Saints.

XVI. Pendant que je m'enfonçai dans le discours de l'imitation de Jésus, je ne m'aperçois pas que j'entre bien avant dans la considération de l'amour fort et courageux, qui est celui à qui Saint Bernard donnait le troisième rang, et qui emporte le prix par dessus tous les autres amours. Car enfin les grandes souffrances sont les derniers carats de l'amour épuré et raffiné dans la fournaise de la patience, dont l'œuvre est parfaite et accomplie, au dire de l'Apôtre Saint Jacques. Et la chaste Epouse ne s'estime pas aimer, si elle n'atteint à la perfection de cet amour, qui est fort comme la mort et indomptable comme l'enfer, de qui les ardeurs ne sont que feux et flammes, qu'en vain s'efforce-t-on d'éteindre avec les eaux des tribulations. C'est le trait de Maître que Dieu a présenté à tous ses meilleurs amis, comme le chef-d'œuvre de leur fidélité; c'est l'essai par lequel tous les Saints ont voulu passer, comme par l'unique épreuve d'un pur amour. C'est ce qui les a fait résoudre à contracter des alliances éternelles avec la Croix, à embrasser étroitement toutes sortes de travaux, et à se persuader qu'ils n'avaient pas rendu à l'amour peine pour peine, sang pour sang et vie pour vie. Sainte Catherine de Sienne prenait la discipline avec une chaîne de fer trois fois le jour, et à chaque fois près d'une heure et demie, et si rudement que le sang ruisselait de tous côtés, afin de le rendre, disait-elle, à celui qui avait versé tout le sien pour elle. Comme les bourreaux déchiraient le corps de Sainte Eulalie avec des ongles de fer : Hardiment, disait-elle, mes chers amis, ne m'épargnez pas, je vous prie; car le traitement que vous me faites est le seul moyen de graver profondément dans mon cœur l'amour et les souffrances du très aimable Jésus. Ainsi le disait-elle, et il était vrai; car le dévot Gerson a très bien remarqué que nul ne sent plus cordialement l'amour et la Passion du Sauveur du monde, que celui à qui il fait l'honneur d'endurer quelque chose de semblable pour l'amour de lui. Aussi Saint Paul, écrivant à ceux de Macédoine, ne demandait pas qu'ils fissent de beaux discours, ou qu'ils eussent de gentilles pensées des travaux de leur Maître cru-

cifié; mais qu'ils sentissent en eux-mêmes à bon escient ce qu'il avait souffert pour eux.

XVII. Dieu d'amour! qui pourrait représenter les sentiments que les Saints en eurent, et en combien de manières le même Jésus a fortifié leur amour, les rendant participants de sa Croix et de ses douleurs? La Bienheureuse Thérèse de Jésus en était si altérée, que sa devise la plus ordinaire était : souffrir ou mourir. Alphonse Rodriguez, Religieux de notre Compagnie, n'avait rien si souvent en bouche que ces dévotés paroles : JÉSUS et MARIE, mes très douces amours, que je souffre, que je meure pour l'amour de vous, que je sois tout à vous et rien à moi; la Sérénissime Philippe de Gueldres, de qui j'ai parlé ci-devant, était si délicate à ce sentiment, qu'au moindre mot qu'elle oyait de la Croix, et de la lance, et des épines de son doux Jésus, elle jetait un déluge de larmes, et une foule de soupirs qui s'entre-coupaient l'un l'autre avec une palpitation de cœur si véhémence, qu'il fallait promptement la secourir, tant cette fidèle amante de la Croix languissait et se pâmait d'amour. Mais ces langueurs passèrent bien plus avant les sept dernières années de sa vie. Car toutes les semaines la fête commençait dès le Jeudi au soir, et durait jusqu'au Samedi matin. Au reste, elle éprouvait alors des douleurs si étranges, des pointes si aiguës, et des émotions si violentes, qu'elle était contrainte de demeurer tout ce jour là sur la couche, les yeux attachés à un Crucifix, et là endurer sans mot dire la main puissante de son grand Maître, qui à grands coups de marteau la polissait et se la rendait semblable. Il est arrivé, je ne sais combien de fois, à la Bienheureuse Magdeleine de Pazzi, de ressentir au corps et en l'âme les angoisseux tourments que le Sauveur du monde, son doux Epoux, avait endurés sur la Croix; mais notamment une fois pendant une extase de vingt-six heures, où elle suivit comme pas à pas son Seigneur, et eut les mêmes sentiments comme si elle eût été au jardin avec lui en l'agonie, et si elle eût été prise, liée et garrottée par les Juifs, traînée par les rues, présentée à Pilate, montrée au peuple; fouettée à la colonne, condamnée à la mort, et contrainte de porter la Croix sur le Calvaire. Ce fut là qu'étendant une main et puis l'autre, comme si véritablement on l'eût clouée à la Croix, puis par merveille se levant sur les pieds

sans plier les genoux, ni changer aucunement de posture, elle se renversa contre la muraille, comme si en effet elle eût été crucifiée, et demeura là long-temps, prononçant toutes les paroles que JÉSUS-CHRIST avait prononcées en la Croix ; et que finalement, ni plus ni moins que si l'âme séparée du corps l'eût laissée sans aucun support, elle pencha le col, baissa la tête, et tomba par terre avec une grande roideur, en danger possible de s'offenser, si les Religieuses accourues tout soudain au secours ne l'eussent reçue entre leurs bras.

XVIII. Combien de fois est-il advenu à Sainte Lidwine de faire avec le Sauveur les Stations dès le Jardin des Olives jusqu'au Calvaire, et d'en revenir les pieds ampoulés, les jambes crevasées, les lèvres fendues, les membres disloqués, chargée de chardons, de ronces et d'épines, pour montrer que ce n'était point une imagination, mais un vrai transport et une participation réelle des tourments du très doux Epoux de son cœur ? Sainte Catherine de Gênes ne passa-t-elle pas trente-six ans en de continuelles souffrances ? Quel symptôme du martyre de son cher amour y eut-il, auquel elle n'eût bonne part, sans excepter même l'effusion de sang, dont elle jeta une quantité immédiatement avant sa mort, le reste ayant été consumé par l'ardeur d'un feu intérieur qui la brûlait sans cesse, et l'embrasait de telle sorte qu'elle faisait tout aussitôt bouillir l'eau où elle trempait seulement la main.

XIX. Volontiers que l'on croira qu'en mettant en avant quelques-uns, je fais tort en certaine manière aux autres, attendu que tous les Saints ont eu l'honneur, qui plus qui moins, de porter les marques de leur Maître crucifié. Partant, arrêtons ici ces exemples, avec une considération qui nous remettra en chemin, et nous remènera à la Vierge, laquelle nous avons aucunement quittée pour nous entretenir avec son Fils ; savoir est que la Mère d'amour est comme la ménagère et la dispensatrice de semblables faveurs, qui sont les vraies caresses qu'elle fait à ses chers enfants, et que ceux qui y ont quelque prétention, doivent avoir après Dieu leur principal recours à elle. Tel a toujours été le sentiment de la Sainte Eglise, qui à cet effet lui adresse la prière suivante :

Source d'amour et de clémence;  
Ouvrez l'oreille à mes désirs,  
Et permettez que mes soupirs  
Soient joints à votre doléance.

Faités, de grâce, que mon âme  
Devienné un brasier allumé;  
Afin que votre Bien-aimé  
Se plaise en l'excès de ma flamme.

Vierge, entérinez ma requête,  
Et gravez au fond de mon cœur  
Les marques où notre vainqueur  
À mis le fruit de sa conquête.

Vierge, souffrez, puisque mon crimé  
A livré Jésus aux bourreaux,  
Que mes yeux, changés en ruisseaux,  
Chargent de pleurs votre victimé.

Hé Dieu! que je porte d'envie  
Aux détresses de vos abois!  
Plongez dans le fiel de la croix  
Ce peu qui me reste de vie.

Je n'ai d'amour pour autres choses  
Que pour les scions glorieux  
De cet arbre victorieux  
Dont les piquants me sont des roses.

Sacré miroir de l'innocence,  
Fermes au rebut votre sein,  
Afin que suivant mon dessein  
Je partage votre souffrance.

Que les clous soient toute ma gloire,  
Le roseau mes plus doux souhaits :  
Que la cruauté des fouets  
Soit l'entretien de ma mémoire.

Accablez mon cœur de détresse,  
Et m'octroyez cette faveur  
De voir pour l'amour du Sauveur  
Mes sens noyés dans la tristesse.

XX. Mais ce ne sont pas les seules souffrances de son bien-aimé Fils qu'elle a en son pouvoir pour en disposer en faveur de qui lui plaira, c'est généralement l'amour de Jésus en toute son étendue, dont elle fait part conjointement avec le même Jésus à ses chers nourrissons, selon l'ordre que Dieu lui en

donne, le désir qu'elle remarque en eux, et les bons services qu'ils lui rendent. A cet effet, voici la très humble prière avec laquelle leur très fidèle serviteur Saint Anselme, conclut une très dévote oraison (1) : O doux Jésus ! ô douce Mère de Jésus, puisqu'il est raisonnable que nous aimions tout ce que vous aimez, accordez-nous l'amour du Père de notre vie, qui est digne de tout amour. O le constant amateur des hommes, sera-t-il dit que vous nous ayez aimés jusqu'à la mort, et que vous puissiez refuser votre amour et celui de votre chère Mère à ceux qui vous le demandent du meilleur de leur cœur et du plus tendre de leur affection ? Quoi, Mère de ce Divin Amant, lequel vous avez mérité de porter dans vos sacrés flancs, et d'allaiter de vos chastes mamelles, auriez-vous bien le courage de nous refuser votre amour et celui de votre très aimable Fils, que nous demandons à mains jointes par la douceur même de votre cœur maternel ? Oh ! que mon esprit vous honore comme vous méritez ! oh ! que mon cœur vous aime comme il convient ! oh ! que mon âme vous chérisse autant qu'elle pourra, afin que tout ce qui est en moi, et tout ce que je suis moi-même, chante à jamais : Que le Fils et la Mère soient loués en toute la durée des siècles.

## CHAPITRE VI.

§. VI. — Le sixième trait d'amour ; aimer pour l'amour d'elle tous ceux qui lui appartiennent, soit par titre de parenté ou d'alliance, soit par élection : où il est spécialement parlé de Saint Joachim, de Sainte Anne et de Saint Joseph.

Ce n'est pas sans sujet que l'Amour est comparé à l'huile, puisqu'il en retient les propriétés, et nommément qu'il ne s'arrête pas à la personne aimée, mais qu'à la façon de l'huile il s'étend et se communique à tout ce qui lui est conjoint. L'expérience journalière fait avouer que pour l'amour de nos amis nous sentons de l'inclination envers certaines personnes qui nous seraient autrement fort indifférentes. Ce que je n'ai garde d'avancer des parents ou des amis de la Mère de Dieu ; car ils ont d'eux-mêmes des qualités qui les peuvent tirer hors de l'indifférence, et qui les doivent faire aimer et honorer d'un cha-

(1) Orat. ad B. Virg.

cun. Mais bien veux-je dire que le rapport qu'ils ont à elle leur donne un éclat admirable, et qu'il convie tous ceux qui chérissent la Sainte Vierge à redoubler l'affection qu'ils ont en leur endroit. Je mets en ce rang ceux qui l'ont plus tendrement aimée et honorée, soit par leurs écrits ou autrement, et à qui elle a rendu des témoignages d'un amour réciproque, dont je ne veux pas entreprendre de faire ici le dénombrement, vu que tous ces Traités ne publient rien tant après les Grandeurs de la Mère de Dieu, que l'honneur qu'ils lui ont rendu, l'amour qu'ils lui ont porté, et les faveurs qu'ils ont reçues de sa royale main. J'y mets en second lieu ceux et celles qui l'ont honorée pendant sa vie, et qui ont eu le bonheur de son amitié et de sa douce conversation; comme le bienheureux Archange Gabriel son Paranymphe, les Saints Apôtres et Disciples de Notre-Seigneur, Sainte Marie Magdeleine, Sainte Marthe, et les autres femmes dévotes, qui lui ont tenu compagnie en ses adversités. J'y comprends encore avec plus de droit ceux à qui Dieu a fait l'honneur de lui toucher de près, d'avoir part à son sang, comme Saint Zacharie, Sainte Elisabeth, Saint Jean-Baptiste, Sainte Marie, femme de Cléophas, Saint Jacques le Mineur, son fils, Salomé avec ses deux enfants, Saint Jacques le Majeur et Saint Jean l'Evangéliste, lequel a relevé le titre de parent qu'il portait par les agréables services qu'il a rendus à la très sacrée Vierge, en qualité de son fidèle Chambellan et de son Fils par adoption. Mais entre tous, je me sens redevable d'une affection et d'un sentiment très spécial à Saint Joachim et à Sainte Anne, ses père et mère, et au Bienheureux Saint Joseph, son très digne Epoux; et j'estime que c'est de mon devoir de marquer brièvement quelques particulières obligations que nous avons de les honorer.

Des obligations que nous avons d'honorer Saint Joachim et Sainte Anne.

I. Le Philosophe Protarque dit de bonne grâce chez Aristote (1) que les pierres dont on bâtit les Temples et dont on dresse les Autels sont fortunées, à cause de l'honneur qu'elles reçoivent pour être employées au service de Dieu. Ce bonheur ne touche que fort légèrement les pierres mortes, pour autant

(1) Lib. 2. Phys. text. 59.

qu'elles sont destituées de sentiment; mais il n'en est pas ainsi des pierres vives, comme de Saint Joachim et de Sainte Anne, qui ont eu l'honneur de servir à la bâtisse du très auguste Temple de la Sapience Incarnée, Temple qui n'est autre que la glorieuse Vierge. Car outre que le bonheur dont ils jouissent est inexplicable, le sentiment qu'ils en ont est le haut point et la perfection de leur bonheur. Direz-vous pas qu'ils ont été figurés par ces grandes et précieuses pierres, que l'Écriture dit (1) avoir été jetées dans les fondements de l'ancien Temple de Salomon? Car ils ont été grands et précieux en toutes les qualités qui peuvent relever quelque personne, soit devant Dieu, soit devant les hommes.

« Ces deux illustres personnes doivent tenir le premier rang avec Saint Joseph dans le cœur des dévots de la très Sainte Vierge. C'est une doctrine constante, que Dieu donne toujours des grâces conformes à l'état dans lequel sa Providence nous appelle, et c'est de ce principe qu'il faut tirer les mesures de la sainteté des Bienheureux parents de la Mère d'un Dieu. O divine Enfant! la merveille des siècles, la Fille des Patriarches, la lumière des Prophètes, le désir et l'attente des Justes, l'espérance des pécheurs, qu'heureuse est la maison de David d'où vous êtes sortie, les mamelles qui vous ont allaitée! O Anne! Mère de Marie, qui avez mérité de porter en vos entrailles et donner au monde cette auguste Fille, qui doit porter Jésus, le fruit de la Terre et la fleur du Ciel. Et vous encore très heureux, ô Joachim! qui avez produit un germe si pur et si saint, et le gage assuré de la plus grande promesse de Dieu, le dernier effort et la plus proche disposition à la venue du Messie, Marie, la plus Sainte entre les Saints; c'est par le fruit que vous donnez tous deux au monde que nos ténèbres seront dissipées, que la malédiction sera changée en bénédiction, que la mort cèdera son droit à la vie, et que l'iniquité sera effacée. Que toute créature vienne se réjouir avec ces deux Saints de la grâce qu'ils ont reçue de Dieu; que tout le monde vienne en foule dans leur maison pour honorer ceux que Dieu a lui-même voulu prévenir d'un si grand honneur, qu'ils viennent fondre devant ce berceau, et rendre hommage à cette Fille qui est née la Reine des

(1) 3. Reg. 3.



anges et des hommes; la grâce dans laquelle elle commence sa voie est plus relevée que celle qui fait la consommation des Séraphins. On peut dire que la gloire et les richesses sont dans la maison de Saint Joachim et de Sainte Anne, et que si la noblesse de leurs ancêtres leur a communiqué une qualité illustre, celle de leurs descendants leur donne bien un autre éclat : Marie, Mère de Jésus, est leur véritable Fille; Jésus, Fils unique de Dieu, est leur Petit-Fils selon la nature humaine. Il faudrait terminer ici leur éloge, puisqu'on ne peut passer outre, et que toute autre grandeur est inférieure à celle-ci; cependant disons, avec le torrent des Saints Pères, que Saint Joachim et Sainte Anne étaient du sang Royal de David. Cela est incontestable, puisque l'Écriture nous apprend qu'une verge ou un rejeton devait sortir de la tige de Jessé : ce qui regarde, selon Saint Jérôme, l'avènement du Sauveur. Jésus-Christ sortit comme une fleur de la racine de David, et étant né d'une Vierge pure, il reçut le Saint-Esprit dans toute sa plénitude. Il fallait donc que Saint Joachim fût de cette race, afin que sa Fille en descendît, et de l'un et de l'autre Notre-Seigneur (4). »

*Leur noblesse.*

II. Ils ont été grands en noblesse, comme étant tous deux du sang royal de David, et par conséquent de la race des Patriarches et des Prophètes, à qui Dieu a fait tant d'honneur. Ainsi l'ont enseigné Saint Justin le Martyr (2), Tertullien (3), Saint Ambroise (4), Saint Jérôme (5), Saint André de Candie (6), Saint Hilaire (7) et plusieurs autres (8). Et quand leurs témoignages manqueraient, ceux des sacrés cahiers qui maintiennent que le Sauveur devait descendre de la lignée et de la semence de David (9), sont indubitables, et il serait malaisé de les vérifier si la Sainte Vierge en sa propre personne n'avait pris naissance des descendants de David. Car il servirait de bien peu que Saint Joseph son Epoux fût fils de David, si elle en son pro-

(1) La R. Mère de Blémur.

(2) Apolog. 2. pro Christianis.

(3) Lib. adversus Judæos, cap. 9.

(4) Lib. 2. de Spiritu Sancto, c. 9.

(5) In cap. 12. Isa.

(6) Orat. 2. de dormit. B. Virg.

(7) Cap. in Matth.

(8) Apud Canis. lib. 1. de B. Virg. cap. 4. et Christophorum a Castro, historiæ Virginalis, cap. 1. Ubi specialiter id docet de S. Anna.

(9) Isa. 11. Matth. 22. Marc. 12. Lucæ 10.

pre chef n'était aussi sa fille. Car le Sauveur n'ayant rien pris de Saint Joseph, il ne serait pas loisible de dire qu'à la seule occasion de son père putatif il fût vrai fils de David selon la chair, ainsi que parle l'Apôtre Saint Paul. Partant cela doit être hors de controverse, principalement pour le regard de de Saint Joachim. Quant à Sainte Anne, je sais bien que Saint Hippolyte, Saint Germain de Constantinople et Nicéphore, ont enseigné qu'elle était sortie de la race sacerdotale, pour vérifier ce que la plupart des Saints Pères ont dit que le Sauveur avait tiré son extraction, non seulement des Rois de Juda, mais encore des grands Prêtres, comme celui en qui devaient être unis tous les titres de Noblesse, et qui devait être grand Roi et grand Prêtre tout ensemble. Néanmoins Saint Ambroise, emporté par le torrent de l'ancienne tradition, suit le parti contraire; et maintient que Sainte Anne, ni plus ni moins que Sainte Elisabeth, au moins quant à la lignée paternelle, était de la royale maison de David. Et il ne serait pas besoin que les Docteurs que nous avons allégués se jetassent dans ces extrémités pour faire descendre Notre-Seigneur de la race des grands Prêtres, vu qu'il suffit que ces deux lignées aient plusieurs fois contracté alliance par ensemble, comme il appert en divers endroits de l'Ecriture, et que la tribu Sacerdotale ait eu ce privilège de se pouvoir allier aux autres tribus.

« Disons encore de leur stérilité : O divine Enfant ! objet sacré des vœux de vos parents, c'est par vous qu'ils ont été faits semblables à deux beaux arbres plantés sur le courant des eaux, qui donnent leur fruit en son temps; c'est en suite de la parole de l'Ange que la paix a été donnée à la terre; c'est par vous que le mur de division qui était entre Dieu et les hommes a été renversé; c'est par vous que la mort a été désarmée et l'Enfer dépouillé, et c'est en vous que la bénédiction promise à vos ancêtres fut accomplie au milieu des temps. Le conseil qui a été pris dans le ciel touchant votre exaltation est un gage de notre salut; et quand vos saints parents vous ont donné l'être, ils n'ont pas prétendu dépouiller tellement la terre de son riche ornement, qu'il n'y ait plus que le ciel qui s'en puisse glorifier. Je vous conjure donc, par la sainteté de leur mariage, de me donner quelque part à la joie qu'ils reçurent dans votre bienheu-

reuse Conception; vous êtes la miraculeuse production de la stérilité, et par ce titre vous êtes sans doute plus libérale envers les âmes stériles comme la mienne; arrosez-la de cette pluie volontaire dont il a plu à Dieu de vous donner la disposition. Vous avez contribué à faire un Homme-Dieu de la famille des hommes, faites aussi qu'il nous adopte dans la sienne; vous nous l'avez donné pour frère, vous pouvez encore le rendre favorable à nos désirs.

« Mais je ne prends pas garde que m'étant engagé de traiter des parents de notre Princesse, je les quitte insensiblement pour revenir à elle. Continuons pourtant à considérer les vertus qui les ont sanctifiés, et qui ont accompli leur alliance spirituelle avec Jésus et Marie; car leur plus grand avantage n'est pas d'avoir été les ancêtres du Messie par la chair, mais d'avoir été ses enfants par l'esprit, et de lui avoir été plus étroitement alliés par la grâce que par la nature. C'est en ce point que consiste leur gloire et leur bonheur; c'est ce qui les rend illustres dans l'Eglise et dans le ciel; c'est ce qui les élève au-dessus des Anges et ce qui les rapproche de si près du Verbe incarné (1). »

*Leur piété.*

IV. Ils ont été grands en piété et en dévotion. Car le Bienheureux André de Jérusalem assure (2) que Sainte Anne présentait à Dieu force oraisons, force vœux et force sacrifices. Saint Grégoire de Nysse (3) et Saint Jean Damascène (4) disent qu'à l'imitation d'Anne, l'ancienne Mère de Samuel, elle avait son recours au Sanctuaire, suppliant la divine Majesté de ne point priver de la bénédiction de la loi celle qui n'avait jamais contrevenu à la loi. Saint Epiphane en dit tout autant (5) de Saint Joachim, et maintient que la Bienheureuse Vierge fut accordée à ses dévotions jointes à celles de la vertueuse Sainte Anne, son Epouse. Saint Germain, Patriarche de Constantinople, remarque (6) que ce sont plutôt les prières et les vœux qui ont engendré Notre-Dame, que Saint Joachim et Sainte Anne, ses père et mère. Le dévot Gerson, en un Sermon prêché à Paris en

(1) La R. Mère de Blémur.

(2) Orat. de dormit. B. Virg.

(3) Orat. in natalem Domini.

(4) 4. de fide cap. 13.

(5) Hæresi. 78.

(6) Orat. de Nativit. Virg.

l'Eglise Saint Germain le jour de la Conception de la glorieuse Vierge, il y a plus de deux cents ans, dit par gentillesse d'esprit que comme Dieu allait cherchant parmi ses créatures un homme et une femme dignes d'être père et mère de celle qui devait avoir l'honneur de porter son fils unique, reçut l'oraison que lui présenta Saint Joachim et Sainte Anne, disant des merveilles de l'un et de l'autre, et haut louant la vertu de tous les deux. La plupart des Saints Pères disent le même. Mais Saint Jérôme (1), Métaphraste (2) et Nicéphore (3) en racontent plus particulièrement l'histoire en la façon que je vais dire : Saint Joachim et Sainte Anne avaient été ensemble l'espace de vingt ans et plus sans avoir lignée, à cause de la stérilité de Sainte Anne, ce qui les affligeait grandement ; de sorte qu'il ne se passait jour qu'ils ne fissent prière à Dieu avec larmes pour avoir quelque enfant qui effaçât la honte qu'ils recevaient de se rencontrer parmi les autres avec cette tache d'infamie. Mais il n'y eut rien qui tant leur serrât le cœur que la confusion que leur fit le grand Prêtre Isacar, comme ils étaient allés à l'accoutumés en Jérusalem pour y célébrer l'une des plus grandes Fêtes de l'année. Car il leur reprocha publiquement la hardiesse qu'ils prenaient de paraître parmi les autres, eux qui portaient les marques de la malédiction de Dieu. De quoi ils eurent tant de ressentiment, que ne sachant de qui recevoir consolation, ils en firent avec beaucoup de confiance leurs plaintes à Dieu, et avec promesse de lui consacrer le fruit de leur couche s'il daignait leur ôter ce blâme. Ainsi, n'osant plus se présenter devant le monde, ils se retirèrent. Saint Joachim à la montagne où ses Bergers gardaient les brebis, et Sainte Anne en son jardin, afin de vaquer à l'oraison avec plus de liberté et de repos d'esprit. Sur le commencement de décembre un Ange du ciel les vint visiter tous deux séparément, et leur donna promesse de la part de Dieu d'une fille nommée Marie, qui non seulement leur causerait de la joie, mais encore serait le bonheur du monde, puisqu'elle devait être la Mère du Messie promis en la loi. Il ajouta en témoignage de la vérité qu'il leur annonçait qu'ils sortissent à la bonne heure de leur retraite, et qu'ils se rencontre-

(1) Orat. de ortu. B. Virg.

(2) Hist. de vita, et dormit. B. Virg.

(3) Lib. 1. Hist. Eccles. cap. 7.

raient en chemin ; ce qui arriva de point en point ainsi qu'il leur avait été dit.

*Leur abstinence et mortification.*

V. Ils ont été grands en abstinence et en mortification. Car si Saint Paul a pu dire avec vérité, qu'il ne cédaient en rien aux principaux des Apôtres, non pas même à ceux qui avaient quelque chose qui les relevait par dessus les autres, il me semble que je puis dire que ceux-ci n'ont rien dû aux grands Patriarches et Prophètes, de qui ils ont égalé les plus héroïques actions. Car Saint Germain de Constantinople écrit d'eux (1), qu'ils jeûnèrent quarante jours entiers aussi bien que Moïse et Elie. Leur jeûne était accompagné de continuelles larmes, disent Saint Grégoire de Nysse (2), Saint André de Candie (3) et les autres, et ces larmes leur servaient de pain et de nourriture, ainsi qu'elles faisaient jadis au Roi et Prophète David. Et c'est à mon avis le sujet pour lequel Saint Jean Damascène les a nommés un couple de tourterelles raisonnables, d'autant que comme ces animaux passent une partie de leur vie en solitude, gémissant quasi toujours sur des branches d'arbres les plus sèches et tristes qu'ils peuvent rencontrer, de même ces deux Saints dans la rigueur de leur retraite menaient une vie plus semblable à des pénitents solitaires qu'à des personnes ordinaires du monde. Serait-ce point aussi l'occasion pourquoi le dévot Saint Bonaventure aurait appelé la Sainte Vierge un saule verdoyant ? Et n'aurait-il point voulu montrer par là, que comme le saule ne croît jamais mieux que lorsqu'il est planté au long de quelque ruisseau, ainsi cette sainte fille est venue au monde après avoir été longuement arrosée des larmes de Saint Joachim et de Sainte Anne ? Heureux le fruit qui a été conçu parmi de si saints et divins exercices !

*Leur chasteté.*

VI. Ils ont été grands en chasteté, puisqu'au rapport de Saint Pierre Chrysologue (4), le jeûne est l'enseigne de la chasteté et

(1) Orat. de præsent. B. Virg.  
(2) Locis cit.

(3) Orat. de Nativit.  
(4) Serm. 12.

le trophée de la pudicité; et, au dire de Saint Basile, le corps de garde du mariage et le père nourricier de la virginité. Saint Vincent ne veut nullement que l'on doute de la chasteté de ce saint couple, mais il soutient qu'aussitôt que Saint Joachim eut reconnu que Sainte Anne était véritablement stérile, jamais plus il ne s'approcha d'elle, jusqu'à ce qu'il en reçût le commandement exprès du ciel. Et la raison qu'il en apporte, c'est que le mariage n'ayant été institué de Dieu sinon pour deux fins seulement, savoir est pour apaiser les ardeurs de la concupiscence et pour mettre au monde des enfants, il semble que les excellentes vertus de ces grands serviteurs de Dieu, et l'état auquel ils étaient appelés, éloignait d'eux toutes ces affections brutales, dont tant d'autres personnes de beaucoup moindre considération qu'eux n'ont point eu de sentiments. D'où s'ensuivrait que n'ayant nulle espérance de lignée, ils se seraient tout-à-fait retranchés de la permission que leur pouvait donner le lien conjugal. La glorieuse Vierge fit un jour (1) tout ce discours à Sainte Brigitte, l'assurant que le brasier des voluptés sensuelles était tout-à-fait mort et éteint en ses père et mère, et que d'ailleurs ils eussent mieux aimé mourir que se porter au mariage par l'amorce du seul contentement; qu'ils y furent obligés par l'ordonnance qui leur en fut faite d'en haut, et que l'amour de Dieu eut sur eux un pouvoir que l'amour sensuel n'eût jamais eu : de sorte que son très chaste corps fut conçu par un pur mouvement du divin amour, non par aucun dérèglement de l'appétit sensitif. En effet, si ce qu'a dit Saint Ephrem est véritable, que Dieu, tout au rebours de la chair, sème pour l'ordinaire dans des corps secs et transis (2), et que le Saint-Esprit se plaît avec ceux qui caressent la chasteté, la raison requérait que les corps d'où devait sortir la pureté même, eussent un embonpoint plus spirituel que charnel, et que les vaisseaux qui devaient si abondamment recevoir l'opération et les grâces du Saint-Esprit, fussent long-temps auparavant parfumés de la douce odeur de la chasteté. Il fallait que la carrière d'où le Temple mystique de la très sainte Trinité devait être tiré, fût toute sainte et toute céleste, et que la fleur de la sainte Virginité vînt de la tige du plus saint mariage du monde. Bref,

(1) Revel. lib. 1. cap. 9.

(2) Parænesi 46.

il était tout-à-fait séant et raisonnable que si Dieu avait à donner des preuves de sa toute-puissance, faisant sortir la Vierge des Vierges d'un père et d'une mère stériles, ce fussent personnes que la chasteté eût rendues dignes d'une si rare faveur. Ce qui se trouvera bien plus véritable, si l'on pèse ce que dit à un propos tout semblable la Bouche-d'Or de Ravenne (1). Heureuse la nature, dit cet éloquent Docteur, laquelle avait défailli en un homme et en une femme, pour recevoir avec tant d'intérêts en la personne de Dieu même, l'honneur dont elle était déchuë! Heureuse pour avoir vu les ruines de la stérilité réparées par les merveilleux avantages de la virginité secondel! Heureuse pour avoir plus avancé en une seule conception, qu'elle n'avait fait jusqu'alors par tant de lamentables portées! Heureuse pour avoir été la Mère de la vie, elle qui auparavant était la Mère des mort-nés, qui enfantait avec peine des victimes de peine et de douleur, qui n'accouchait qu'avec larmes de ceux qu'elle exposait aux regrets, qui ne se délivrait qu'avec péril des enfants qui devaient vivre parmi les hasards; qui menaçait ses nourrissons du couchant dès la pointe du jour, qui dévorait ses propres fruits, comme sachant très bien qu'elle engendrait avec force travaux des créatures qui n'étaient pas plus tôt nées que condamnées à la mort! Ces mêmes considérations lui rendaient sa stérilité plus tolérable, craignant que sa fécondité ne tournât au préjudice des siens, et qu'elle ne mît au monde des pleurs plutôt que des enfants. Parmi tant de cris et de gémissements, il ne se rencontrait qu'un seul bien, savoir est, qu'ils s'adressaient à l'auteur de la même nature, lequel l'ayant faite sans ces défauts, la pouvait aussi aisément réparer qu'il l'avait faite pour la première fois; et ce fut l'occasion pour laquelle il se voulut faire un nouveau chemin dans la nature même, passant avec une fermeté plus divine qu'humaine par une conception et par une naissance virginales, comme par un sentier inconnu, sans y laisser ni traces ni vestiges, afin de remettre en naissant la nature en sa première liberté, et de nettoyer les ruisseaux en purifiant la fontaine.

(1) Sermon. 87.

*Leur foi et leur espérance.*

VII. Ils ont été grands en foi et en espérance. Car si la foi, comme dit Saint Ambroise (1), vit encore après le trépas et fait des miracles après la mort, voire si elle a le pouvoir de ressusciter les morts, qui niera que la foi de Saint Joachim et de Sainte Anne ait été très grande, puisque, pour parler avec Saint Pierre Chrysologue (2), elle a fait reverdir des corps déjà secs, elle a fait rajeunir des personnes surâgées, et en quelque façon rappelé la vie du couchant au levant. Si le propre de l'espérance, au jugement du Bienheureux Antiochus (3), c'est de porter d'excellents fruits au moyen de la foi qui lui sert comme d'arrosoir, quelle doit avoir été l'espérance qui a donné au monde un si beau fruit, je veux dire Marie le fruit de bénédiction? Si les larmes sont le sang de l'âme, ainsi que les appelait Saint Antoine de Padoue (4), et si l'espérance est le sang de la foi, comme la nommait Clément Alexandrin (5), quelle aura été la foi de ces Saints qui ont répandu tant de larmes, et quelle l'espérance qui a été fondée sur une si ferme foi? combien de sang leur aura coûté le précieux gage qu'ils ont donné au monde? L'Écriture Sainte a relevé jusqu'au ciel la foi d'Abraham, qu'elle a honoré du glorieux titre de Père des croyants, jacoit que Saint Jean Chrysostôme et Saint Jérôme l'accusent de quelque défiance, fondés sur ce qui est couché au dix-septième chapitre de la Genèse, où il est dit qu'après que l'Ange l'eut assuré qu'il aurait un fils, il se prit à sourire en son cœur, disant à part soi : Comment serait-il possible qu'il me naquît un fils après cent ans, et que Sara, qui est âgée de quatre-vingt-dix ans, eût encore des enfants? Il est vrai cependant que Saint Paul semble le défendre vivement au quatrième chapitre de l'Épître aux Romains, disant qu'il crut fermement, et qu'il espéra contre toute espérance; que sa foi ne fut nullement ébranlée par la considération de son corps demi-mort, ni de celui de Sara sa femme, en qui il y avait encore moins d'apparence de concevoir. Quoi qu'il en soit, pour ne déroger en rien aux mérites des Saints, si la foi d'Abraham et de Sara a été grande, je

(1) Orat. in funere Theodosii.

(2) Serm. 87.

(3) Homil. 2.

(4) Dominica 1. post. Epiph.

(5) 1. Pædagog.



puis assurer que celle de Saint Joachim et de Sainte Anne n'a pas été moindre, attendu que Saint Epiphane, Saint Jérôme, Saint Grégoire de Nysse, Saint Germain, Saint André de Candie, et les autres Pères ci-dessus allégués, maintiennent que jamais ils n'hésitèrent en leur créance, non pas même en la moindre syllabe, de ce que le saint Ange leur avait prédit. Si Abraham et Sara ont cru que toutes les nations de la terre seraient bénites au moyen du fils qui devait naître d'eux, Saint Joachim et Sainte Anne ont tenu pour tout assuré qu'ils seraient les père et mère de celle que Saint Ephrem (1) appelle l'espérance des anciens Pères, la réjouissance des gens de bien, la lumière des justes, l'honneur d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, la gloire de Moïse et d'Aaron, et la couronne de tous les Saints. Ceux-là n'ont salué que de loin le riche joyau du ciel, qui devait être l'honneur de leur race : ceux-ci ont mérité de serrer entre leurs bras et la Mère et le Fils, par qui tout le monde devait être réparé. Ceux-là n'ont eu connaissance du bonheur qui leur devait arriver par le moyen d'Isaac, qu'après la nouvelle que l'Ange leur en donna; ceux-ci avaient eu de longue main quelque ressentiment du leur, d'où procédaient les instantes prières et les vœux qu'ils faisaient continuellement à Dieu, ainsi que témoignent les Docteurs sus-nommés. Bref, si la foi a été en son enfance ès Patriarches, et en sa jeunesse ès Prophètes, comme parle l'Abbé Guerric (2), ne puis-je pas dire qu'en ceux-ci qui ont atteint de si près la grâce du nouveau Testament, elle a été en son âge parfait?

*Leur charité.*

VIII. Ils ont été grands en charité, tant en celle qui s'adresse à Dieu, qu'en l'autre qui regarde le prochain. Car quant à celle-ci, les Docteurs nous disent des merveilles du soin qu'ils avaient de subvenir aux pauvres, de loger les pèlerins et d'assister toute sorte de nécessiteux. Saint Jérôme témoigne (3) qu'ils partageaient leurs revenus en trois, et qu'une partie était employée à la nourriture des Ministres du Temple, une autre au soulagement des passants et au secours des affligés, et la troisième seulement à l'entretien de leur petite famille. Quant à la

(1) Serm. de laudib. B. Virg.

(2) Serm. 4. de Nativ. Dom.

(3) Orat. de ortu Virg.

charité qu'ils avaient envers Dieu, il est aisé d'en juger par ce qui a été dit jusqu'ici, attendu que suivant la remarque de Richard de Saint-Victor (1), elle est la force et la moëlle des autres vertus, et celle qui les met toutes en œuvre; mais beaucoup plus par ce qu'en dit Saint Jérôme (2), que leur vie était simple et innocente, droite devant Dieu et irrévocable devant les hommes; bref, qu'ils se rendaient singulièrement aimables, tant à ceux-ci qu'à celui-là.

*Leurs noms et la hauteur de leurs vertus.*

IX. En un mot, ils ont été grands en toute sorte de vertus. C'est ce que nous devons croire du père et de la mère de Marie; du grand père et de la grand'mère de Jésus. Prenez seulement garde au nom de l'un et de l'autre; dit Saint Epiphane (3), et vous verrez que c'étaient comme des présages de leur sainteté. Joachim vaut autant que la préparation du Seigneur, et Anne signifie la grâce. Était-ce pas pour donner à connaître au monde qu'ils étaient bien pourvus de grâce et de tout ce qui a coutume de l'accompagner, et qu'ils avaient tout ce qui était nécessaire pour préparer le logis au Seigneur de l'Univers? Car il était bien séant, dit Saint Pierre Chrÿsologue (4), que la demeure de la sainteté fût long-temps auparavant apprêtée et nettoyée, et en la personne même des père et mère de la Vierge. L'Ange qui instruisait la Bienheureuse sainte Brigitte (5) fit voir à cette vertueuse veuve l'excellence de leur sainteté par les discours suivans. Figurez-vous, ô chaste Epouse de Jésus-Christ! lui disait-il, un Aigle royal, lequel voulant faire son nid, et préparer le logis à ses petits aiglons, va de forêt en forêt, et vole de montagne en montagne pour choisir un arbre qui puisse servir à son dessein. Cet oiseau n'a point de repos jusqu'à ce qu'il ait rencontré celui qui surpasse tous les autres en hauteur et en beauté, qui a les racines plus profondes et plus fortes, et qui est le mieux défendu des tempêtes et des orages. L'ayant trouvé, il s'y arrête; il fait choix de la branche la plus ferme et la plus voisine du ciel, et là, il élève avec un indicible soin les petits Rois des habitans de l'air. Imaginez-vous maintenant

(1) De gradibus charitatis.

(2) Loco cit.

(3) Serm. de S. Maria Deipara.

(4) Serm. 91.

(5) Serm. Angelico, cap. 10.

que Dieu ressemble à l'Aigle, tant par la souveraineté qu'il a sur toutes choses créées, que par la vigueur de ses yeux clairvoyants, qui découvrent tout ce qui a été, ce qui est, et ce qui sera, et que parcourant tous les mariages qui devaient être depuis le premier jusqu'au dernier comme autant de beaux arbres, il n'en aperçut aucun plus digne de recevoir la glorieuse Vierge, qui devait être le petit nid du céleste Aiglon, qui est le Verbe Incarné, que celui de Saint Joachim et de Sainte Anne. Ce fut là qu'il se reposa comme sur un arbre du Paradis haut en sa dévotion, profond en son humilité, large en sa charité, vert en son espérance, doux-flairant en ses bons exemples; bref, accompli en toute sorte de vertus et de perfections.

X. C'est ce qui me fait croire que la Vierge prend un singulier plaisir à voir que ses chers enfants rendent toute sorte de devoirs à ceux à qui elle se sent obligée, et qui d'ailleurs sont si dignes d'honneur et de respect. C'est ce qui me fait juger qu'elle-même rend de merveilleuses actions de grâces à Dieu, à qui elle se sent infiniment obligée pour lui avoir donné des père et mère si saints et si parfaits. Car elle ne se regarde point tant comme la fille de Saint Joachim et de Sainte Anne, que comme la fille de l'oraison et des larmes, la fille de l'aumône, de l'hospitalité, de la charité, de la tempérance, de l'abstinence, de la chasteté, de la patience, de la longanimité, de la modestie, de la justice, et généralement de toutes les vertus qui ont éclaté en Saint Joachim et en Sainte Anne; ou pour mieux dire la fille bien-aimée de la divine providence, qui avait assemblé en ses père et mère toutes les vertus, pour l'élever et pour la rendre la Reine des vertus et la digne Mère du Roi des vertus.

XI. C'est ce qui me fait encore estimer que toutes les con-jouissances et les applaudissements des Saints Pères qui ont dit des merveilles de l'un et de l'autre, et qui les ont portés avec leurs plumes jusqu'au ciel, n'en ont pas dit tout ce qu'ils devaient, et que l'impuissance les a fait demeurer au-dessous de ce qu'ils concevaient. Oyez cependant ce qu'ils en écrivent, et remarquez avec moi jusques où montent leurs pensées, leurs sentiments. Bienheureux couple, s'écrie avec plusieurs autres et au nom de tous, le dévot Saint Jean Damascène (1), il faut

(1) Orat. 1. de Nativit.

confesser que le monde vous est infiniment obligé, puisque par votre moyen il a offert à Dieu le Créateur un présent inestimable, c'est-à-dire une fille digne d'être faite la Mère de son fils unique. Oh! que cette faveur est exquise, et qu'elle mérite d'être mise au nombre des plus excellentes! Qu'à présent Sainte Anne (1) se réjouisse, et qu'elle invite tous les habitants de la terre de faire fête avec elle, puisqu'elle a porté en son ventre stérile les prémices de notre réparation; et qu'elle a nourri de son lait le fruit de toute bénédiction. Qu'elle convie à cette joie publique la vieille Anne Mère de Samuël, et qu'elles se consolent ensemble pour avoir participé, quoique inégalement, à un même bonheur. Qu'elle appelle en suite de la chaste Sara toutes les femmes stériles de l'antiquité pour avoir part à la joie de sa merveilleuse fécondité. Que toutes les mères du monde accourent pour faire honneur à la fille et à la mère, et pour bénir celui qui a donné une telle bénédiction au ventre stérile. Que tous, jeunes et vieux, hommes et femmes, viennent à troupes rendre honneur à la noble tige de David, d'où cette précieuse branche est sortie, et au sacré ventre où a été bâtie la vraie arche d'alliance. Bienheureuse êtes-vous trois et quatre fois, digne Mère de la MÈRE DE DIEU, pour avoir donné au monde une fille dont la naissance est pleine d'honneur, et dont l'enfantement est le rétablissement de l'univers. Nous vous sommes tous obligés ni plus ni moins qu'au Bienheureux Saint Joachim votre Epoux, pour autant que nous avons commencé de respirer l'air d'une douce espérance au lever de cette belle aube du jour, en qui et par qui nous vous présentons les témoignages d'une humble reconnaissance, accompagnés du désir de vous honorer tant que nous jouirons des grâces qui nous ont été octroyées par votre moyen.

Des obligations que nous avons d'honorer le Bienheureux Saint Joseph, Epoux de la glorieuse Vierge.

XII. Ce serait une curiosité trop incivile de vouloir rechercher à qui nous devons davantage aux père et mère de la très sacrée Vierge, ou à son très chaste Epoux; à qui d'entre eux est dû le premier rang d'honneur, et qui tient le dessus en l'af-

(1) Orat. 1. de Nativ. B. Virg.

fection de la Reine du ciel. Il vous doit suffire de savoir qu'ils sont tous grands sans mettre leur grandeur en compromis, et que si les père et mère ont été excellents en mérites, son saint Epoux a des qualités qui l'égalent à tout ce qu'il y a de plus haut dans le ciel après elle. De quoi il sera malaisé de douter qui voudra examiner ses commencements, ses progrès et la dignité à laquelle il a été élu et élevé de Dieu. Car pour moi je ne le considère point autrement que comme un beau soleil d'été, qui ayant paru clair et net à son lever, va croissant en lumière et en chaleur jusqu'à ce qu'il soit arrivé au plein midi. Et qu'il soit comme je le dis, chacun le pourra voir le prenant non seulement dès le berceau, mais encore dès le ventre de sa mère, d'où il est sorti avec un éclat de la plus illustre et plus ancienne noblesse qui fût sur la terre, et avec un rayon de beauté capable de faire honneur à sa très sainte Epouse, la plus belle des pures créatures, et de porter en l'estime des hommes le renom de père de Jésus, le plus beau de tous les Princes du monde. Et quand on en voudrait des preuves, il serait aisé de produire les témoignages de plusieurs doctes Ecrivains (1) qui l'ont avancé devant moi. Mais d'autant que je ne veux pas faire fond de ces ornements extérieurs, je me contente de dire qu'il est venu au monde enrichi de trois qualités si éminentes, que je ne sais si elles se sont rencontrées en nul autre conjointement.

*Sa première sanctification.*

XIII. La première est la netteté de son âme, que je tiens avoir été sanctifiée comme il était encore enfermé dans le ventre de sa Mère. Ainsi l'ont enseigné plusieurs graves Docteurs modernes, après le dévot Gerson, en un Sermon qu'il fit au Concile de Constance le jour de la Nativité de la glorieuse Vierge, où il assura cette doctrine être contenue dans l'Office de Saint Joseph, qui se faisait en Jérusalem. Et le savant Ecrivain de la vie de Saint Joseph produit à cet effet l'autorité de Théophile, Patriarche d'Alexandrie, et de Saint Jean Chrysostôme, qu'il assure avoir été de même avis. La principale raison qu'ils allèguent tous est que ceux qui ont été sanctifiés au ventre de leurs

(1) Justinus mart. dial. cont. Triphonem. Joan. Gers. serm. de Nativ., etc.

mères ont obtenu cette faveur, ou en considération de la dignité à laquelle ils étaient élevés, ou à cause du rapport qu'ils ont eu avec le Sauveur du monde, qui est le principe de toute sainteté. Que si cette grâce a été accordée à Jérémie pour s'acquitter dignement de l'office de Prophète des nations, dont le Saint-Esprit le chargeait; si elle n'a pas été déniée à Saint Jean-Baptiste, pour autant qu'il devait être le Précurseur du Messie, sera-t-il pas quasi nécessaire de dire que l'Epoux de la très immaculée Vierge et le Père du Verbe incarné, au moins selon la commune créance des hommes, et par effet son nourricier, son conducteur et son gouverneur, demandait pour le moins autant de sainteté et de pureté que ceux-là? Se trouvera-t-il quelqu'un qui ait de plus près appartenu au Fils de Dieu, et qui ait eu meilleure part au mystère de son Incarnation que lui? Faudra-t-il point mettre en considération que l'espace de trente ans et plus, Jésus, Marie et Joseph ont demeuré ensemble, et ont composé la plus sainte famille qui ait jamais été? N'était-il donc pas bien séant qu'il y eût entre eux une ressemblance très étroite, et que Saint Joseph eût part à l'incomparable pureté de la Mère et du Fils? Et pour mettre entre eux l'ordre et la différence qu'il convient, semble-t-il pas être raisonnable que le Fils ait possédé la sainteté par nature, la Mère par privilège d'immunité, et le Père par une condonation anticipée de l'offense originelle et par l'avance de la grâce sanctifiante? Saint Anselme presse merveilleusement ce point, dit le fameux Chancelier de Paris (1), en disant qu'il était entièrement séant qu'il n'y eût point de pureté au-dessous de Dieu semblable à celle de Marie; et moi je dis avec proportion qu'il était tout-à-fait convenable que l'Epoux de la Mère de Jésus jouît selon son degré des prérogatives de son Epouse.

*Sa confirmation en grâce.*

XIV. La seconde est la confirmation en grâce, comme l'enseignent les Docteurs ci-dessus rapportés. De fait il y a long-temps que Saint Augustin avait donné quelque ouverture à leur opinion (2), assurant que Saint Joseph n'a jamais perdu la grâce de Dieu par aucune offense actuelle; mais

(1) Loco cit.

(2) Lib. de nat. et gratia.

ceux-ci ont dit quelque chose de plus et ont assuré que sa liberté avait été fortifiée d'une grâce si puissante et si extraordinaire, qu'elle avait été immuablement arrêtée au bien, non pour ne commettre jamais aucun péché, même véniel (car cette sorte de confirmation en grâce était réservée à la MÈRE DE DIEU primitivement à tout autre), mais pour ne pouvoir encourir par nul désastre ou accident la disgrâce de Dieu. Il semble que cette seconde faveur soit quasi comme une dépendance nécessaire de la première, et que Dieu prévenant si libéralement ses amis des bénédictions de douceur, il s'impose par conséquent une certaine sorte de nécessité de bienséance de leur faire la grâce entière, et de les rétablir en la possession immuable d'un si grand bien.

*L'amortissement de la concupiscence.*

XV. Le troisième est l'amortissement de la concupiscence, que Saint Paul appelle la loi, ou plutôt la liberté licencieuse des membres et des mouvements déréglés de notre corps. En quoi je craindrais d'avancer un seul pas sans l'adresse de personnes assurées, ainsi que j'estime être les Docteurs sus-nommés, et plusieurs autres (1) qui se sont joints à leur parti. Mais tout bien considéré, la raison semble être de leur côté. Car puisque Dieu ne manque jamais d'assortir ceux qu'il destine à quelque charge des grâces qui leur sont convenables pour s'en acquitter dignement, Saint Joseph ayant été choisi pour accompagner, pour servir et pour soulager une jeune fille, la plus belle et la plus accomplie qui fut jamais, pour se trouver seul avec elle tant à la maison comme aux champs, pour être d'ordinaire à une même table, en une même chambre, en un même travail, et tout cela en la présence d'un Dieu incarné et visible, il était très convenable qu'il eût le cœur détrempe dans quelque céleste douceur, et que son corps fût rétabli, au moins en gré, en la possession de la justice originelle. Et jaçoit que les grâces actuelles de Dieu fussent plus que suffisantes pour empêcher toute sorte de mouvements indécents, et que d'ailleurs la beauté de la Sainte Vierge fût une amorce de chasteté plutôt qu'un objet d'incontinence, si faut-il confesser qu'il est plus

(1) Joan. Ekius ser. de S. Joseph. Canis. lib. 5. de B. Virg. cap. 13. Ribad. in vita S. Joseph, etc.

raisonnable de dire que l'admirable retenue de Saint Joseph provenait d'un principe intérieur stable et arrêté, et non seulement d'un principe extérieur ou d'une grâce survenante et passagère, et vu nommément le grand rapport qui est entre ce passe-droit, dont je traite, et la sanctification anticipée qui a été mise ci-dessus pour servir de fondement à toutes ses autres qualités.

*Son vœu de virginité.*

XVI. A ces dons gratuits, comme à la première couche d'une excellente sainteté, le Bienheureux Saint Joseph ajouta les vives couleurs de toutes les vertus, et nommément d'une intégrité virginale qui le rendit semblable aux Anges du Ciel. Le dévot Cardinal Pierre Damien (1) fait passer cette doctrine en arrêt, et la fait recevoir comme une tradition Ecclésiastique qu'il n'est pas loisible d'ébranler. Saint Pierre Chrysologue (2), Hugues de Saint Victor (3), Saint Thomas (4), Alcuin (5) et un grand nombre d'autres (6) la tiennent pour une vérité indubitable, et plusieurs graves auteurs (7) ajoutent qu'il offrit à Dieu sa virginité par vœu exprès. Albert le Grand (8) avec Saint Bernardin de Sienne (9) passent plus outre, disant que comme la Sainte Vierge et Saint Joseph furent les premiers qui firent promesse à Dieu de vivre en perpétuelle virginité, aussi le saint propos qu'ils en avaient fait leur fut respectivement révélé; et qu'avant de contracter ensemble ils renouvelèrent leur vœu d'un commun consentement. En quoi il y a très grande apparence, tant afin que la sacrée Vierge entendît que Dieu l'avait pourvue d'une aide semblable à elle, que d'autant qu'elle, qui s'était obligée à garder inviolablement l'intégrité virginale, ne pouvait ni prudemment ni justement consentir à donner pouvoir sur son corps à celui dont elle eût ignoré la résolution. D'où il est aisé de conclure qu'en suite de la connaissance qu'elle eut de la

(1) Epist. 11. ad Nicolaum Papam.

(2) Serm. 175,

(3) In epist. ad Gal. q. 3.

(4) In epist. ad Gal.

(5) In cap. 2. Joan.

(6) Baron. in Apparatu. Bellarm.

To. 1. Controv. 5. lib. 2. de Monach.

cap. 22. Isolanus de S. Joseph. 1.

part. cap. 13. et 14. etc.

(7) Abul. in ca. 1. Matth. qu. 30.

Gerson, et alii quos refert Canis. li. 2.

de B. Virg. cap. 13. Baron. To. 1.

lib. 5. cap. 7.

(8) Super *Missus est*, cap. 38.

(9) Serm. de S. Joseph. cap. 4.



pureté du Bienheureux saint Joseph, elle en fit une estime non pareille, et qu'elle traita et conversa avec lui avec autant d'assurance qu'elle faisait avec les Chérubins et avec les Séraphins. Saint Grégoire le Fait-Miracles le confirme, rapportant (1) à ce sujet la vision mystérieuse d'Isaïe (2) et le livre fermé qui devait être présenté à un homme docte et bien entendu, qui néanmoins confesserait ne le pouvoir ouvrir, à cause qu'il serait clos et scellé. A notre avis, dit saint Grégoire, quel est ce livre fermé, sinon la très pure et très immaculée Vierge Marie ? Qui est cet homme savant à qui il a été donné, sinon le Bienheureux Saint Joseph, qui comprenait fort bien les mystères de l'union du Verbe divin avec notre chair, et de la Virginité féconde de sa très chaste Epouse ? Qui sont ceux qui lui ont mis en main ce livre, sinon les Prêtres et les Ministres du Temple, qui le lui ont consigné par l'expresse ordonnance du ciel ? Mais pourquoi dit-il qu'il ne saurait lire dans ce livre, sinon parce qu'il est très bien informé que Marie doit concevoir sans aucun préjudice de sa Virginité ? Et à qui est réservée l'ouverture de ce livre, sinon au Saint-Esprit, qui doit, comme l'Epoux invisible de la même Vierge, parfaire et accomplir en elle l'œuvre de l'Incarnation du Verbe sans altérer en rien les sceaux de son intégrité ? Bref, le dévot Abbé Rupert, écrivant sur le Cantique des Cantiques, nous avise que si par fortune nous entendons que le Bien-aimé des belles âmes s'ébat et se récréé parmi les lis, nous nous figurions aussitôt que c'est Jésus en la compagnie de Marie et de Joseph, qui à très juste raison sont comparés aux lis, à cause de leurs noces virginales et de leur très chaste et très innocente conversation (3).

*La pureté de cœur.*

XVII. Il ne nous est pas loisible de penser que la pureté du cœur fût moindre que celle du corps; soit parce que celle-ci serait peu de chose sans l'autre, soit pour autant qu'il était appelé à la conversation familière et ordinaire du Verbe incarné, et de la plus Sainte Vierge du monde. Partant ils de-

(1) Serm. 3. de Annunt.

(2) Cap. 29.

(3) Lib. 2. Vere ambo lilia, videlicet

pro virginalibus nuptiis, et cohabitatione castissima.

valent faire tous les trois un concert dont les voix n'étaient que louanges de Dieu, les soupirs que saintes aspirations et les pauses que sainte quiétude et repos, qui les transformât tous en Dieu.

*L'humilité.*

XVIII. Aussi peu faut-il douter de son humilité; car si nous avons droit de conjecturer les autres vertus dont il a été doué, et les rares faveurs qu'il a reçues par l'état auquel il était appelé, et par le rapport qu'il avait avec la très sacrée Vierge, qui ne voit que les mêmes causes combattent pour lui faire accorder une très profonde humilité, comme ayant à passer le reste de ses jours en la compagnie d'un Dieu anéanti, et de la plus humble des pures créatures, c'est-à-dire en la hantise continuelle de la même humilité? Aussi y a-t-il de grands Docteurs qui ne donnent point d'autre cause de la retraite secrète qu'il minuta à part soi dès qu'il eut aperçu la grossesse de sa très chaste Epouse, que sa merveilleuse humilité. Ce fut elle, et non autre, disent-ils, qui fit que se jugeant tout-à-fait indigne de demeurer plus long-temps avec un Dieu fait homme et avec une Vierge devenue MÈRE DE DIEU, d'être pris pour le père de l'un et pour le mari de l'autre, et d'avoir du pouvoir sur ceux que les Anges du ciel ne méritaient pas de servir, il aima mieux se retirer doucement, et voir son humilité accablée et contrainte de succomber au faix d'un si grand honneur. Outre la révélation que la glorieuse Vierge en fit un jour à Sainte Brigitte, telle a été l'opinion d'Origène, de Saint Basile, de Théophylacte, de l'Auteur de l'œuvre imparfait sur Saint Matthieu, de Saint Bernard et de tout plein de Docteurs modernes; de sorte que comme depuis, l'Apôtre Saint Pierre ayant plus clairement qu'auparavant reconnu la divinité de son maître au travers d'un miracle qu'il lui vit faire, épris d'un extraordinaire sentiment de ferveur et d'humilité, s'écria : Ah ! Seigneur, éloignez-vous de moi, qui ne suis qu'un pauvre pécheur; de même Saint Joseph étant profondément entré dans soi-même et dans la connaissance de son néant, à l'occasion de la merveille d'une Vierge qu'il voyait enceinte (chose qui n'avait été vue ni ouïe depuis le commencement du monde), il estima être au-delà de tous ses mérites, de contempler de ses yeux et de porter en ses

main un Dieu incarné, et de converser avec celle que les Séraphins honoraient comme la Mère du Souverain.

*Sa justice.*

XIX. Bref, pour ne me pas étendre davantage sur ses autres vertus, il suffira d'employer l'éloge que lui baille le Saint-Esprit, et de dire qu'il fut juste de cette justice carrée dont parle Clément Alexandrin (1), qui comprend généralement la perfection de toutes les vertus. Que s'il m'est loisible de faire profit à ce sujet du discours de l'Angélique Docteur (2), qui enseigne que d'autant que chaque chose s'avoisine plus du principe de quelque perfection, d'autant y participe-t-elle plus avantageusement, je puis dire que Saint Joseph ayant été plus proche de l'Auteur de la grâce et du principe de toute vertu que le reste des Pères du vieux Testament, il a par conséquent emporté plus de grâces qu'eux tous, et que seul il a hérité toutes leurs bénédictions. Ainsi sera-t-il loisible de croire qu'en lui on voit l'innocence d'Abel, la pureté d'Enoch, la justice de Noé, la patience de Job, la foi d'Abraham, l'obéissance d'Isaac, la force de Jacob, la chasteté de Joseph, la débonnairété de Moïse, la confiance de Josué, la piété de Samuel, la sincérité de David, la sagesse de Salomon, la longanimité des Patriarches, la fidélité des Prophètes, et la sainteté de tous les plus grands amis de Dieu; bref, que tout ce qui s'est trouvé dispersé parmi les autres, a été uni et ramassé en lui, ainsi qu'il était convenable à l'Epoux de celle en qui est recueillie toute la sainteté des pures créatures. De moi, dit le dévot Saint Bernardin, je tiens pour tout assuré que cet homme a été très excellent en pureté, très profond en humilité, très ardent en charité, très élevé en contemplation, très soigneux à procurer le salut du monde; le tout à l'imitation de celle à qui il devait ressembler le plus possible. Mais à quel propos vais-je mendiant des preuves de dehors, puisque j'ai le témoignage domestique et irréprochable de la même Vierge, laquelle traitant familièrement avec Sainte Brigitte (3), lui déclara en peu

(1) Lib. 6. Stromatum.

(2) 3. p. qu. 27. art. 5.

(3) Lib. 6. Revel. cap. 59.

de paroles les qualités et les conditions de son Bienheureux Epoux Saint Joseph ? La bouche de Joseph, lui dit-elle, ressemblait à la porte d'un Temple, si bien et si religieusement elle était gardée. Jamais il n'en sortit parole qui ressentît tant soit peu la gauserie, la colère ou la murmuration. Il était très content en sa pauvreté, très diligent en son travail, très patient és reproches et très exact à mon service. Il était aussi courageux à défendre ma virginité envers et contre tous, que fidèle à publier les merveilles de Dieu, lorsque le temps le demandait. Il était parfaitement mort au monde et à la vanité, comme celui qui n'avait d'affection que pour le ciel. Il était cordialement attaché à Dieu et à ses promesses, comme celui qui n'avait autre passion que de les voir accomplies. Il était saintement retiré et toujours recueilli en soi-même, comme celui qui n'avait rien à démêler avec les hommes, et de qui toutes les pensées visaient à contenter Dieu, l'unique amour et le souverain bien de son cœur.

*Le premier dessein de Dieu sur Saint Joseph : le faire Epoux de la Sainte Vierge.*

XX. Tout ainsi qu'en la sainte cité, que le Disciple bien-aimé vit au vingt-unième Chapitre de l'Apocalypse, Dieu jeta des fondements de rubis, de saphirs, d'émeraudes et d'autres pierres précieuses, afin d'élever là dessus des murailles de jaspe et de porphyre, et des portes de perles d'une prodigieuse grosseur ; de même le grand Architecte de l'Univers mit au Bienheureux Saint Joseph tant de rares vertus pour servir de fondements à trois admirables desseins qu'il fit réussir à sa gloire, à l'honneur de ce Saint et à l'étonnement de tout le monde. Le premier fut de le faire Epoux de la Mère de son Fils unique, et par même moyen de nous présenter l'idée du mariage le plus saint et le plus honorable qui ait jamais été. Car en premier lieu il fut entre deux personnes les plus illustres qui se pussent trouver, en noblesse, en perfections naturelles, en grâces gratuites, en mérites, en pureté et en toutes sortes de vertus. En second lieu il fut pratiqué et conduit par la souveraine Sagesse de Dieu, inspirant aux Prêtres, au pouvoir de qui était pour lors la très sacrée Vierge, les moyens de le mener à chef, et y contribuant du sien des évènements miraculeux, ainsi que je

dirai plus bas (1). En troisième lieu ce fut un mariage vrai, arrêté et parfait, et avoué pour tel par le Saint-Esprit en divers endroits des saintes lettres, des sacrés Conciles et des écrits des Pères anciens (2). En quatrième lieu il fut accompagné de toutes les bénédictions qu'il est possible d'imaginer en un mariage. Il eut la fécondité, qui est l'un des premiers fruits du lien conjugal. Car jacoit que le Sauveur ne soit point né par la voie ordinaire du mariage, si est-ce que le grand Saint Augustin ne fait nulle difficulté de l'appeler le fruit du mariage virginal. Il fut saint en perfection, saint en la personne de l'Epoux, plus saint en celle de l'Epouse; très saint en celle du Fils, qui fut Jésus. Il fut sans exemple en la bonne intelligence et en l'affection mutuelle; car ils s'entr'aimèrent de l'amour le plus chaste, le plus saint et le plus entier qui fut jamais. Ils s'aimèrent d'un amour naturel fondé sur les rares qualités de l'un et de l'autre, et sur les admirables rapports qu'ils avaient en noblesse, en parenté (comme étant sortis de deux frères), en beauté corporelle, en bonne grâce, en douceur d'humeur et en toutes autres sortes de perfections. Ils s'aimèrent d'un amour acquis et accru par une longue fréquentation, par de continuels services, par la communication des cœurs et par toutes les démonstrations et les effets que peut produire une honnête et sincère amitié. Ils s'aimèrent d'un amour surnaturel, en considération des grâces extraordinaires qu'ils remarquaient l'un en l'autre, en suite du choix que Dieu avait fait d'eux, et pour l'amour de Jésus, l'honneur de leur mariage, le nœud sacré et le lien indissoluble de leur affection réciproque. O mariage plus céleste que terrestre, et plus angélique qu'humain ! Voulez-vous qu'avec un seul mot je vous fasse entendre quel était le mari de Gorgonia, disait jadis Saint Grégoire (3) de Nazianze à son frère ? il était mari de Gorgonia, c'est assez dire; car ce court éloge comprend en substance tout ce que je saurais dire à un homme de rare mérite. Désirez-vous savoir qui était Saint Joseph ? dit le dévot Abbé Rupert (4); vous le connaîtrez par un seul mot que l'Evangeliste Saint Matthieu jette comme en passant : C'était, dit-il, l'Epoux de Marie; n'en de-

(1) Cap. 11. §. 4.

(2) V. Suar. To. 2. in 3 p. d. 7.

(3) Orat. 11.

(4) Lib. 1. de gloria et honore Filij hominis in cap. 1. Matth,

mandez pas davantage. Car, oyant dire qu'il est l'Epoux, le Chef et le Supérieur de la Mère de Dieu, et par conséquent le Père du Sauveur par réputation, vous avez sujet d'en former une idée la plus relevée que votre esprit puisse fournir.

« Le véritable et fidèle mariage de la Sainte Vierge et de Saint Joseph reçut cette bénédiction que ni la gloire de la virginité ne fut point diminuée, ni la fécondité altérée; c'est un malheur inséparablement attaché au Mariage, que tout pur et tout saint qu'il est, il partage le cœur et il le contraint de se diviser entre le ciel et la terre; mais Saint Joseph s'unissait à Dieu par la très Sainte Vierge, et il avait cet avantage, qu'en aimant son Epouse, il aimait la Mère de son Dieu; il ne voyait rien en elle qui ne lui inspirât des sentiments de piété, ses paroles l'élevaient à Dieu, sa modestie réglait ses actions, lorsqu'il la regardait, il se trouvait embrasé de charité. O Dieu! que de chastes entretiens il eut avec son Epouse! que de progrès il fit en la vertu pendant une si longue et si sainte conversation! que d'oracles il entendit de sa bouche! que de vérités sublimes il apprit de la Maîtresse de l'Eglise!

« Il se trouve des ennemis de ce grand Saint qui lui veulent contester la dignité d'Epoux de la sacrée Vierge, disant qu'il n'y avait pas de véritable mariage entre eux, puisque tous deux avaient fait vœu de virginité, et que s'étant consacrés à Dieu, ils avaient renoncé au Mariage. Voici de quoi les convaincre; les Philosophes mêmes ont reconnu que le Mariage étant une sainte et fidèle alliance, il regardait plutôt l'union des cœurs que celle des corps. Les Pères de l'Eglise n'ont jamais interdit ce Sacrement à ceux qui désiraient vivre en continence, témoin l'Empereur Marcien et Sainte Pulchérie; enfin cette alliance était une figure du Mariage de Jésus-Christ avec son Eglise, et elle est d'autant plus parfaite, qu'elle est plus conforme à son original; comme Notre-Seigneur et l'Eglise ont conservé leur pureté dans leur Mariage, ainsi l'intégrité de Saint Joseph l'a préparé à l'honneur d'être l'Epoux de la Mère de Dieu.

« Dieu ordonna autrefois qu'un voile de pourpre serait tendu devant le Saint des Saints, afin que l'Arche et le Propitiatoire ne fussent point exposés aux yeux des hommes profanes; il voulut aussi que ce Mariage servît de voile pour cacher le Mystère de l'Incarnation et la virginité de Marie; le conseil était digne

de la Sagesse, puisque nous apprenons que le Démon observait les Vierges, sachant que les Prophètes avaient prédit qu'une Vierge concevrait un Fils, qui briserait sa puissance et lui arracherait l'Empire qu'il avait usurpé; son orgueil l'avait fait abuser de la lumière qui lui fut infuse au moment de sa création, et Dieu par sa justice le voulut tenir dans l'ignorance de la virginité de sa Mère, de son miraculeux enfantement et de la gloire cachée sous les opprobres de la Croix. Il avait trompé l'homme par une femme, il est à son tour justement trompé par une femme.

« Il fallait encore par ce Mariage conserver l'honneur du Fils et la réputation de la Mère dans la créance de ceux qui ne pouvaient accorder la virginité avec la fécondité, ni comprendre comment le Saint-Esprit avait formé une Vierge Mère; en effet, la gloire de la perpétuelle virginité n'eût pas paru dans le monde avec tant d'éclat, si cette admirable Vierge n'eût été éclairée d'un témoin irréprochable de son intégrité. Enfin c'était le dessein du Père Eternel que la Mère de son Fils unique fût mariée, afin de consacrer les deux états en sa personne, et de nous laisser la figure de son Mariage avec l'Eglise, qui, en qualité de Mère et de Vierge, fait profession d'imiter la pureté de la Mère de son Seigneur et de son Epoux, mais afin que toute la terre soit instruite que le ciel bénit un mariage dont la pureté est le fondement. Ces deux conjoints seront vierges et ne seront point stériles; Marie sera la Mère du Verbe incarné, Joseph en sera nommé le Père, et dans cette alliance sacrée, il y aura de la fidélité, il y aura Sacrement, puisqu'il ne se trouvera point de divorce; il y aura un Fils, puisque Jésus naîtra de Marie, et que Marie le donnera à Joseph.

« Quelques personnes ont été surprises que les Prêtres qui devaient disposer de la très Sainte Vierge, qui connaissaient son mérite, sa qualité, et qu'elle était seule héritière de sa famille, lui eussent donné un charpentier pour son Epoux; sur quoi on répond premièrement que parmi les Juifs ils s'attachaient moins, à la dignité et aux richesses qu'à la tige dont les personnes étaient sorties, et que ce n'était pas une chose honteuse d'exercer quelque métier, comme nous en avons l'exemple dans Saint Paul : il avait le droit de Citoyen Romain, c'était un homme de lettres, et cependant il faisait des pavillons pour gagner sa vie,

Mais prenons la chose de plus haut, et disons que depuis le moment infortuné auquel l'homme perdit l'innocence, la grandeur lui devint fatale. Voici un exemple illustre de la vanité des pompes du monde et de l'inconstance de ses faveurs. Cette noblesse si relevée, qui avait fait souche en la personne du Prince de tous les Patriarches, qui avait jeté de si profondes racines dans le sang des Prophètes, qui avait été honorée des doubles couronnes des Rois et des Pontifes, se termine et se cache en la personne d'une pauvre fille et d'un charpentier son Epoux, auxquels était réduite toute la magnificence de la Maison Royale de David. Ainsi la Sainte Vierge et Saint Joseph trouvaient la véritable grandeur dans l'abaissement, et la petite Maison de Nazareth n'avait rien de merveilleux que la gloire de cette pauvreté; une âme des plus éclairées de ce siècle, sur tout ce qui appartient à la sainte enfance de Notre-Seigneur, parle de Saint Joseph en cette sorte : La Sainte Trinité, dit-elle, l'avait disposé dès sa naissance au grand ministère auquel il était destiné; elle ajoute qu'il avait été sanctifié dès le ventre de sa Mère, comme Jérémie et Saint Jean; qu'il avait toujours été juste et conduit du Saint-Esprit, et que jamais il n'avait conversé avec le monde, ni eu d'amitié profane; que la Sainte Trinité se l'était conservé, et l'avait fortifié par une protection particulière contre toute la corruption du siècle; qu'il savait tous les arts par une lumière infuse, en sorte qu'il eût pu faire toutes sortes d'ouvrages, comme Betselél et Ooliab, que Dieu avait remplis d'intelligence, pour travailler au Tabernacle; mais que par humilité il n'avait jamais voulu mettre la main qu'aux moindres ouvrages de charpentier, qui ne l'avaient obligé de converser qu'avec des personnes simples; que la divine Providence lui avait fourni des emplois conformes à cet esprit d'humilité et de retraite; que toutefois il n'avait été occupé qu'à des choses honnêtes, quoique de petite valeur, ces sentiments s'accordent avec ce qui est rapporté de Notre-Seigneur par Saint Justin, qu'il faisait des jougs pour atteler des bœufs, et des charrues pour le labourage.

« Elle dit encore que Saint Joseph avait été le plus savant dans les choses de Dieu, et le plus éclairé qui ait jamais été sur la terre après la sainte Vierge; qu'il avait surpassé en lumière tous les théologiens, et possédé la Sagesse plus véritablement



que Salomon; que ses avantages avaient été d'autant plus excellents par dessus ceux des autres Saints, que les qualités de Père Nourricier de Jésus et d'Epoux de la Sainte Vierge étaient plus saintes et plus sublimes que le Ministère des autres hommes; qu'il avait été le plus parfait de corps et d'esprit qui fut jamais après Notre-Seigneur et sa divine Mère.

« Elle disait des choses rares sur le sacré Mariage de ces deux nobles Epoux, et sur l'union que la Sainte Trinité fit de leurs cœurs. A l'instant (disait-elle) que Saint Joseph fut proposé à la Sainte Vierge, elle vit sa justice, et il connut quelque chose de sa grandeur, mais non pas dans toute sa perfection; comme ils avaient tous deux voué leur virginité par une singulière inspiration dont ils avaient été prévenus, ils n'eurent point de pensées humaines sur leur mariage, mais ils s'abandonnèrent avec confiance à la Divine conduite, qui leur fut manifestée sur ce sujet.

« Ce grand Saint fut disposé par une surabondance de grâces à la haute dignité de Père nourricier, de Gardien et de Conducteur de Jésus-Christ. Et quoiqu'il ne dût savoir le Mystère de l'Incarnation que peu de temps avant la Naissance du Fils de Dieu, il ne laissa pas de participer à la grâce de ce divin Mystère. Le Sauveur caché dans sa sainte Mère, produisit en lui des effets admirables, que nous ne sommes pas capables de comprendre, et il agit sur lui, non seulement par soi-même immédiatement, mais encore par la sainte Vierge, comme par son organe, ainsi qu'il fit sur sainte Elizabeth et sur saint Jean.

« Elle dit encore, qu'il ne fallait pas approfondir le Mystère caché sous la peine de Saint Joseph, lorsqu'il vit que sa sainte Epouse était enceinte, qu'il ne fit point de jugement arrêté sur sa conduite, mais qu'il souffrit une peine intérieure très cruelle, et que lorsqu'il résolut de la quitter secrètement, ce ne fut que par une perplexité d'esprit, et nullement par une pensée déterminée contre elle; que ce fut une épreuve de Dieu, qui afflige puissamment les âmes, quand il le juge à propos; qu'au moment que l'Ange lui dit: Joseph, fils de David, ne crains point, toute son inquiétude s'effaça; qu'il fut parfaitement éclairé sur le Mystère de l'Incarnation, et sur la dignité de Mère de Dieu, et qu'alors Dieu le remplit des grâces convenables à sa haute vocation; qu'il ne parla point de sa peine à la sainte Vierge, et

que ces deux admirables créatures n'avaient eu nul entretien de choses indifférentes. Tout ce discours est de cette grande servante de Dieu, et j'ai cru obliger le lecteur de ne l'en pas priver.

« Le saint Evangile n'a pas remarqué sans dessein le doute de Saint Joseph, et c'est en cette rencontre qu'il le nomme un homme juste, parce qu'il y pratiqua des vertus très sublimes; il avait une estime incomparable de la pureté de la sainte Vierge, et il déférait plus à la lumière que Dieu lui avait donnée de sa sagesse, qu'à ses propres yeux, la voyant enceinte, et étant assuré qu'il n'y avait point de part, il demeure sans juger; comme il n'en avait ni l'autorité, ni les preuves, il se renferme dans les bornes d'une simplicité qui ne peut être que divine, puisqu'elle a pu soutenir une telle attaque; cependant il est en peine de ce qui ne se peut nier, et peut-être encore plus de ce qu'il doit répondre aux Prêtres qui lui ont confié ce trésor. Il est assez probable qu'il pouvait penser que MARIE était peut-être élue pour la Mère du Messie, parce que plusieurs disaient que son avènement était proche, et qu'il devait naître d'une Vierge; mais parce qu'il n'était pas Prêtre, il n'osait pas entreprendre de juger des Mystères, et son respect l'arrête, et c'est encore une sainte et divine simplicité; d'ailleurs les Prêtres ne lui ayant point donné d'instruction, et lui étant trop humble pour croire qu'il fût appelé de Dieu pour être l'Epoux de cette Vierge, il demeure dans sa petitesse; il continue à ne point faire de jugement de la sacrée Vierge, bien loin de la vouloir diffamer, et c'est une charité à l'épreuve. Il eut quelque dessein de la remettre entre les mains de ceux dont il l'avait reçue, s'estimant indigne d'en être le dépositaire; c'était une pensée appuyée sur la prudence et sur la fidélité.

« L'Ange qui consola ce grand Saint éleva en même temps sa vue, en lui apprenant que MARIE était enceinte par l'opération du Saint-Esprit, et qu'elle enfanterait le Fils unique de Dieu; que par cette raison il possédait lui-même la dignité d'Epoux de la Mère de Dieu, dont il n'avait osé accepter la pensée, quand elle s'était présentée à lui, s'estimant très indigne que Dieu le regardât pour des choses si grandes; et cependant comme MARIE est Vierge et Mère par son Fils, de même Saint Joseph est Vierge et Père de l'Enfant Jésus par MARIE. Il est dans

cette pureté céleste et dans cette paternité divine, pour être dignement associé à MARIE pour la servir, et avec elle le saint Enfant; et il est tout cela par dépendance, par conformité, par relation, par les prières, par l'efficace et par la vertu de MARIE.

« Comme le Mystère de l'Incarnation est un saint et admirable désordre, toutes les personnes qui lui appartiennent se ressentent de cette sainte confusion, et en portent les caractères honorables : Notre Seigneur, qui en est le terme sacré, est contre les règles de la nature : le Fils est l'esclave de son Père, MARIE est Vierge et Mère, Saint Joseph est un Père qui n'a point d'enfant, un Epoux qui n'a point de femme; puisque la sainte Vierge ayant consacré sa pureté, elle est, au sentiment de Saint Grégoire de Néocésarée : Ce livre fermé avec des sceaux dont parle Isaïe, qui fut donné à un homme docte; mais qui cependant ne le put lire, parce qu'il était cacheté. Mais disons plutôt qu'il est un époux qui, contre les lois du mariage, doit toutes ses grandeurs à son épouse; un père qui tire tous ses avantages de son fils, et qui n'en est le père que par son épouse. C'est ce dernier titre qu'il faut expliquer, puisque nous avons parlé suffisamment du premier.

« Le mariage est une société légitime que la nature et la loi ont établie, mais si étroite, que toutes choses sont communes entre les personnes qui la composent; ils ne se peuvent rien donner ni prêter, parce qu'ils possèdent leurs biens en commun; ils ne se peuvent engager à Dieu par vœu, parce que leurs volontés sont unies; et la raison, qui est l'âme de la loi, nous apprend que la femme étant à son mari, l'enfant qu'elle porte est aussi à lui, parce qu'il est produit dans un fonds dont il est le maître. Puis donc que la sacrée Vierge est à Saint Joseph en qualité de son épouse, et qu'il est le maître du fonds dans lequel a germé la Fleur des champs et le Lis des vallées, il faut conclure que l'Enfant Jésus est à lui. Saint Jérôme dit nettement que l'Évangéliste donne un nom aussi grand que véritable à Saint Joseph, parce que s'il est l'Epoux de Marie, il est le Père de Jésus. Et Saint Augustin soutient qu'il possède également ces deux titres, non pas selon la chair, mais selon l'esprit, qui est le fondement des plus saintes et des plus véritables alliances. Saint Joseph, dit le fameux Chancelier de Paris, à

quelque part en la formation du corps de Jésus-Christ, puisqu'il est extrait d'une chair dont le domaine lui est transporté par le mariage. Marie est la Mère de Jésus, et Joseph en est le Père; tous les deux sont vierges, et tous les deux produisent un même Fils; et quoique la seule Vierge contribue de son sang pour le former, Saint Joseph ne laisse pas d'y prendre part, parce que le sang qui le forme lui appartient légitimement. Notre-Seigneur est appelé Fils de David, Fils d'Abraham, parce que la Sainte Vierge est descendue de ces Patriarches, et que leur paternité regardait la génération du Messie; mais Saint Joseph est constitué le Père d'une manière beaucoup plus sainte, plus efficace et plus étendue au temps de l'accomplissement du conseil de Dieu, lorsqu'il était en sa grande force, et sa paternité regarde principalement l'éducation du divin Enfant. Elle est une participation spéciale de la divine paternité de Dieu le Père, autant qu'elle le peut être; elle est élevée par dessus la chair et le sang, et l'Écriture Sainte nous le déclare par la bouche de la très Sainte Vierge : Votre Père et moi, dit-elle en parlant à Notre-Seigneur; y a-t-il rien de plus clair, de plus respectueux ? Puisqu'elle lui donne la préférence, Saint Joseph est donc le Père de Jésus-Christ; puisque l'Évangile, qui ne peut mentir, nous en assure; puisque le Seigneur Jésus l'a honoré de ce nom, et que sa parole, qui fait les choses en les disant, a produit cette qualité en son âme. Il est son Père, puisqu'il l'a nourri du travail de ses mains et de la sueur de son visage, qu'il l'a conduit dans son enfance, qu'il a réglé ses actions et ses voyages, qu'il a été son tuteur pendant sa minorité, et que l'Écriture, pour rendre un témoignage éternel à son pouvoir, a consigné ces paroles à tous les siècles : Jésus était sujet à Joseph et à Marie. Ecrivons-nous ici avec le grand Paronyme de notre auguste Saint : Qu'y a-t-il de plus glorieux que de commander à celui qui porte écrit sur sa cuisse : Le Roi des Rois. Il usa sans doute de l'autorité de Père, quand il imposa le nom de Jésus au saint Enfant; il lui en fit paraître la tendresse quand il le racheta dans le Temple, quand il le préserva de la fureur d'Hérode, l'enlevant de la Judée à la faveur des ténèbres, et le portant en Égypte.

« Ajoutons à l'honneur de cet homme si heureux que la dignité de Père au regard du saint Enfant Jésus lui est si propre, que

jamais elle n'a été communiquée à personne depuis lui. Notre Seigneur nous dit dans l'Évangile : Que celui qui fait la volonté de son Père céleste est son frère, sa sœur et sa mère; mais il réserve le titre de père à Saint Joseph.

« Mon Dieu, qui pourrait exprimer ce qui se passa dans l'âme de ce Saint, lorsqu'il vit de ses yeux le Verbe incarné couché sur un peu de paille ! Ce divin Enfant fit rejaillir des rayons d'une clarté admirable, qui le pénétrèrent et qui lui firent connaître l'état de sa sainte Epouse et la pureté de son divin enfantement. En ce moment, il adora ce très aimable poupon, il baisa ses pieds sacrés, il s'offrit pour consommer sa vie à son service; il fit ensuite l'Oraison de quarante jours, étant demeuré tout ce temps-là ravi en Dieu sur la profondeur de ses conseils et des mystères opérés dans la pauvre étable de Bethléem. Sœur Marguerite du Saint-Sacrement, dont nous avons déjà rapporté les lumières, dit qu'il vit les Anges qui étaient venus à milliers pour adorer l'Enfant, et qu'il avait ouï la musique et la joie du ciel pour cette naissance; que pendant ces quarante jours il ne parla point, quoiqu'il vît les saints Pasteurs et les saints Rois, et qu'il eût connaissance de leur grâce. Elle dit encore que ce n'avait pas été l'office de Saint Joseph de servir le Fils et la Mère pendant cet intervalle, mais seulement de garder la Sainte Vierge et d'adorer le saint Enfant; que la Sainte Vierge et Saint Joseph sortirent de l'étable en silence, et qu'ils portèrent le divin Enfant au Temple sans parler; qu'ils accomplirent tout ce que la loi commandait, et qu'ils ne parlèrent ni à Saint Siméon, ni à Sainte Anne; que le Saint-Esprit les gouvernait et conduisait toutes leurs actions; qu'ils revinrent à Nazareth, gardant toujours le même silence : ce qui était digne de la grandeur et de la majesté des mystères, de la sainteté, de l'humilité et de la sublime oraison de ces deux incomparables Epoux (1). »

*Le second dessein : le faire le Père de son Fils.*

XXI. Mais voilà que sans y penser j'ai marqué le second dessein que Dieu avait sur Saint Joseph, qui est de le faire le Père putatif de son Fils bien-aimé. Néanmoins, lorsque je le nomme

(1) La R. Mère de Blémur.

Père putatif du Sauveur, je ne voudrais pas qu'on estimât qu'il ne fût Père qu'en l'estime et en l'opinion des hommes. Car le Saint-Esprit (1) et la SainteVierge (2), qui ne se gouvernaient pas par opinion simplement, lui ont donné sans difficulté le nom de Père. Non que je veuille ici préjudicier en chose quelconque à la pureté plus qu'Angélique de la très immaculée mère de Jésus, à Dieu ne plaise; mais bien veux-je, après Saint Jean Chrysostôme (3), après Saint Augustin (4), et après les autres Docteurs, que seule génération corporelle exceptée, il a été Père en toutes les manières qui peuvent convenir à ce titre. Il a été père du Sauveur, dit Saint Augustin (5), non en la seule créance des hommes, mais par effet, en tant que Jésus était Fils par nature de sa vraie et légitime Epouse, sur qui il avait du pouvoir, suivant l'arrêt prononcé par l'Apôtre Saint Paul, que la femme n'est pas maîtresse de son corps, mais le mari à qui elle en a transféré le droit. Ce qui est d'autant plus véritable qu'elle avait conçu ce Fils depuis le mariage contracté, et après que son très chaste Epoux avait acquis droit sur son corps. Il a été Père par pouvoir, comme étant le vrai et légitime supérieur de la Mère et du Fils en tant qu'homme; supériorité que ce divin enfant a toute sa vie respectée, obéissant plus exactement à Saint Joseph que jamais fils, pour sujet qu'il fût, ne fit à père. Aussitôt, dit l'excellent Evêque de Ravenne, que le Créateur de toutes choses eut raccourci sa grandeur dans la petitesse de notre chair, il voulut avoir son pays à la façon des hommes et être réputé habitant de la Judée; il voulut avoir père et mère, lui qui était le père commun de tous, afin d'inviter par amour, d'attirer par charité, de gagner par affection et d'emporter par excès d'humanité ceux que la domination avait chassés, que la crainte avait étrangés et comme bannis de la débonnairété de Dieu. Et prenez garde que les patentes de la supériorité de Saint Joseph sont vérifiées en la Cour du ciel, et que son droit lui est en tout et partout conservé. Car est-il question de donner au Sauveur le Nom de Jésus? la commission en est adressée à Saint Joseph aussi bien qu'à la Bienheureuse Vierge. Faut-il transporter le

(1) Luc. 2.

(2) Ibid.

(3) Homil. 4. in Matth.

(4) Lib. 2. de consens. Evang. c. 1.

(5) Ibidem.

petit enfant en Egypte pour le garantir de la rage d'Hérode ? l'Ange en parle incontinent à Saint Joseph. S'agit-il de le ramener en Nazareth ? Joseph en reçoit le commandement. Bref, Joseph donne ordre à tout, et rien n'est fait sans son ordonnance. Il a été Père en tant que nourricier et pourvoyeur de Jésus. Oh ! qu'il fallait que cet homme fût loyal et avisé, dit le dévot Saint Bernard (1), qui seul a été recherché de Dieu pour être le soulas de sa Mère, le nourricier de sa chair et l'aide très fidèle de l'Ange du grand Conseil ! Il a été Père par amour et par affection. Jamais, non, jamais il ne fut un cœur ni une tendresse de Père, pareille à celle du Bienheureux Saint Joseph.

XXII. Car, vrai Dieu, qui pourrait expliquer les transports de ce cœur lorsqu'il vit devant ses yeux le Créateur de toutes choses fraîchement né, qu'il le vit épandre son sang en la Circumcision, qu'il le vit adoré des Mages et qu'il fut témoin des autres mystères qui causent tant de douceur à ceux qui ne les voient sinon par imagination ? Qui pourrait raconter les ardeurs qu'il ressentait lorsqu'il tenait, qu'il embrassait, qu'il baisait cet enfant tout céleste et tout embrasé du feu du divin amour ? lorsqu'il l'habillait, qu'il le portait, qu'il le caressait et qu'il était caressé de lui ? lorsque cet enfant, les délices de la terre et du ciel, le serrait avec ses petites mains, qu'il le baisait avec sa sainte bouche, et qu'il l'appelait son Père en bégayant ? lorsque étant déjà grandelet il lui demandait de la besogne pour s'occuper, qu'il lui obéissait ponctuellement, qu'il travaillait avec lui, et en travaillant lui jetait des œillades capables d'allumer des incendies d'amour dans les cœurs les plus glacés du monde ? Joseph sortait-il de la maison pour pourvoir aux nécessités communes ? le petit Jésus lui disait adieu avec un baiser. Retournait-il au logis ? il lui sautait au cou, il lui apprêtait quelque rafraîchissement et le lui présentait avec un maintien qui ravissait les Anges du ciel. Où était l'esprit de Joseph lorsqu'il voyait cet enfant balayer la maison, dresser la table, aller à la porte et faire le reste avec la bonne grâce dont il faisait toutes choses ? Mais lorsqu'il commençait à ouvrir sa bouche sacrée, qu'il les entretenait de saints propos et leur faisait des

(1) Homil. 3. super *Missus*.

discours plus doux que le nectar et l'ambroisie, quel eût été le cœur qui ne se fût fondu de contentement et qui n'eût pâmé de douceur? Au partir de là, mener cette vie et jouir de cette compagnie l'espace de trente ans entiers, vivre si long-temps parmi les innocentes caresses de l'enfance du Sauveur, parmi la retenue et l'honnêteté de son adolescence, parmi les actions, les exemples et les instructions divines de son âge parfait, en la conversation de la Princesse la plus douce, la plus sainte et la plus accomplie qui fut jamais, était-ce pas autre chose que de vivre les siècles entiers en la compagnie des bienheureux Esprits? Qui pourrait déclarer (mais qui le pourrait?) le gré que le Sauveur savait à Saint Joseph pour tant de peines et de fatigues qu'il prenait à son occasion? Mais qui pourrait dire le cas que Dieu fit de lui, l'élevant à cette dignité de Père, de nourricier et de gouverneur de son Fils unique? Si l'amour que le Rédempteur du monde porta à Saint Jean se reconnaît suffisamment en ce qu'il lui recommanda sa sainte Mère lorsqu'il partit de cette vie; si l'affection qu'il eut envers Saint Pierre parut assez en la commission qu'il lui laissa de pâtre ses brebis; et si tous les Saints relèvent l'un et l'autre jusqu'au ciel en suite de telles caresses et de telles charges, quelle estime faudra-t-il faire du glorieux Saint Joseph? Pour moi, je me déporte volontiers de toute comparaison: si faut-il que je confesse qu'après le titre de MÈRE DE DIEU, je n'en trouve point en terre qui me semble approcher celui de Père. Car à qui des Anges a jamais dit le Verbe incarné: Vous êtes mon Père, vous êtes mon Conducteur et mon Supérieur par la commission expresse que vous en avez reçue de mon Père céleste? C'est la considération qui m'arrête et qui me fait estimer que ceux-là ont raison qui disent que Saint Joseph ne cède en rien aux glorieux Esprits, puisqu'il est Ange par intégrité, Archange par office, Prince par pouvoir, Puissance par commission, Vertu par action, Domination par emploi, Trône par service, Chérubin par connaissance, Séraphin par amour.



*Troisième dessein : lui donner une place particulière dans le ciel.*

XXIII. Sur tant de grandeurs, comme sur un ferme fondement, plusieurs graves et savants Docteurs (1) appuient une pieuse créance, et c'est le troisième dessein que Dieu a eu sur Saint Joseph, et celui auquel aboutissent tous les autres, qu'il soit placé au ciel immédiatement au-dessous de la très sacrée Vierge son Epouse. Leurs raisons ne sont pas de petite considération; car ils disent en premier lieu que Saint Joseph est enclos bien avant dans le mystère de l'Incarnation du Verbe divin, qu'il y a meilleure part que nul autre après la Sainte Vierge son épouse, et que tout ainsi qu'une sainte maison a été jadis composée en terre de trois personnes célestes, de Jésus, de Marie et de Joseph, de même il est bien raisonnable qu'un Ordre particulier soit composé au ciel d'eux trois, comme de l'honneur et de la Trinité de notre terre. Ils disent en second lieu que Saint Joseph a été relevé comme par état par dessus tous les Ordres des Saints, tant du vieux que du nouveau Testament, et que de même que l'office de Père du Sauveur n'a rien de pareil sur la terre, ainsi demande-t-il au ciel un rang au-dessus de tous ceux qui ont porté le titre de serviteurs, et qui ont été employés aux commissions ordinaires de la maison de Dieu. En troisième lieu, que les longs et continuels services qu'il a rendus à Dieu fait homme, ont un avantage en quelque façon infini par dessus toutes les actions des autres. Bref, que comme après sa très chaste Epouse, il a été conjoint au principe de toute sainteté plus que nul autre, la raison demande qu'il y ait participé plus qu'eux tous, et par conséquent qu'il doit entrer en possession de la gloire avec la même proportion d'excès.

XXIV. Ils ajoutent (2) que le Roi de gloire son Fils, désireux de le gratifier en toutes les manières possibles, n'a pas manqué de l'ennoblir de ces belles guirlandes d'honneur que nous appe-

(1) Bernardin. Senen. concio. de S. Joseph. Gerson serm. de Nativit. B. Virg. Osorius serm. 2. de S. Joseph. Granat. de mysterio Incarnationis cap. 20. Barrard. Tom. 1. Concordiæ lib. 6. c. 8. Suarez Tom. 3. in 3. part. disput. 8. sect. 1. Morales in cap. 1.

Matth. lib. 5. Tract. 11. Bernardinus de Bustis 4. parte. Carthagena de sacr. arcanis Deip. et Joseph. lib. 8. hom. ult. Isid. Isolanus de S. Joseph. 4. parte. c. 2. etc.

(2) Isolanus loco cit.

lons Auréoles, et nommément de celle de la Virginité, qu'il a très religieusement gardée; de celle du Doctorat, dont il a fait l'honorable fonction, spécialement pendant la demeure qu'ils firent en Egypte, et de celle du Martyre, à raison de la très excellente charité qui lui a fait mille fois offrir sa vie pour celle de son Fils et de son Dieu qu'il voyait être poursuivi à mort.

*La dévotion à Saint Joseph.*

XXV. Enfin ils concluent que pour entrer bien avant és bonnes grâces de Dieu, l'un des souverains moyens que nous ayons, c'est d'avoir la faveur de Saint Joseph. Car il ne faut pas estimer que le Sauveur, qui prise et chérit infiniment ses Saints, ait quelque ressentiment de les voir élevés; au contraire, il n'a point de pareil contentement à celui qu'il reçoit lorsqu'ils sont employés et honorés de tous. Les portes du ciel sont toujours ouvertes pour faire la Cour; et c'est l'honneur du Roi de gloire qu'ils soient en tout temps bien suivis, mais spécialement le Bienheureux Saint Joseph, qu'il prend plaisir d'agrandir pour tant de fidèles et agréables services qu'il a reçus de lui lorsqu'il était en terre, et pour le bon et charitable traitement qu'il lui a fait. Il invite lui-même par ses grâces et par ses attraits les cœurs des hommes à s'adresser à lui comme à son Père, et à celui qui a tout pouvoir près de sa souveraine Majesté. A ce sujet, il avance de jour à autre sa gloire, et découvre de plus en plus ses excellences à l'Eglise qu'il va éclairer de moment en moment jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à son clair midi. Et de là vient que nous voyons ce grand Saint croître à vue d'œil en l'estime des hommes, nommément des plus épurés et des plus élevés en vertu, et que tous aujourd'hui se jettent comme à l'envi sous l'ombre de sa protection. Les grands se tiennent honorés de sa faveur, le considérant très grand selon la noblesse du monde, et incomparablement plus grand pour le rapport qu'il a eu avec Dieu. Les petits accourent à lui en toute confiance, d'autant qu'il n'a pas dédaigné leur sort et leur condition. Les contemplatifs mendient sa faveur pour avoir accès par son entremise auprès de Jésus et de Marie, avec qui il a si familièrement traité. Ceux qui s'exercent à la vie active ou mêlée le choisissent pour leur modèle, considérant combien dextrement

il a marié les deux vies, et le double moyen que nous avons pour notre avancement spirituel. Les Religieux trouvent en sa maison la vraie idée d'une famille religieuse, et en ses comportements l'abrégé de toute perfection. Les Vierges le choisissent pour Patron aussi bien que les mariés; les voyageurs se recommandent à lui; bref, toute sorte de personnes, de toutes parts, en toutes affaires et toujours se rendent à lui ni plus ni moins qu'à un Père et à un asile commun. Les Saints, les malades, les affligés, les agonisants, tous rencontrent en lui le secours qu'ils désirent, et il n'est aucun qui ne se ressente de l'efficace de son pouvoir.

XXVI. Qui croira que Jésus montrant tant d'inclination à faire que son père nourricier soit honoré de tous, tant en la terre comme au ciel, la glorieuse Vierge sa très aimable Epouse s'oublie cependant des services du temps passé, et d'un million de témoignages qu'ils se sont mutuellement donnés d'une sainte et parfaite amitié? Qui ne se persuadera que maintenant qu'elle a une souveraineté de pouvoir, elle procure par tous les moyens que ses mérites soient reconnus, et qu'il reçoive la gloire qui lui est due? Qui ne croira que parmi les redevances de ses bons serviteurs elle tient particulièrement compte de tout ce qu'ils font pour avancer l'honneur de ce grand Saint? Je n'en veux d'autre preuve que ce qui arriva à la Bienheureuse Thérèse de Jésus le propre jour de l'Assomption. Cette sainte âme avait une singulière dévotion au glorieux Saint Joseph, qu'elle faisait paraître par toutes les inventions que l'amour lui pouvait suggérer. Entre autres, elle était portée d'une grande affection à ériger dans Avila le premier Monastère des Carmes Déchaux, sous le nom du même Saint Joseph. Mais vous eussiez dit que le ciel et la terre s'opposaient à ses desseins, tant elle expérimentait de contradictions de toutes parts. Finalement, le jour sus-nommé, comme elle était en oraison, elle aperçut qu'on la revêtait d'une robe blanche et luisante à merveille. Du commencement elle ne vit pas ceux qui la vêtaient; mais au bout d'un temps elle connut que c'était la MÈRE DE DIEU d'un côté, et Saint Joseph de l'autre, qui lui faisaient des caresses fort extraordinaires. Mais surtout ce qui lui remplit le cœur d'une joie indicible, ce fut un trait de douceur de la Mère d'amour, laquelle la

prenant par la main et la lui maniant doucement, la remercia de la bonne volonté qu'elle avait pour son très saint Epoux, et de l'affection qu'elle lui portait. En outre, elle lui fit connaître le contentement qu'elle en recevait, et lui dit à la fin qu'elle ne se mît en peine de rien; que nonobstant toute sorte d'opposition, ils l'assisteraient fidèlement et constamment; que son bien-aimé Fils marcherait avec elle, ainsi qu'il lui avait promis; que le Monastère se ferait, et que tous trois, c'est-à-dire Jésus, Marie et Joseph, y seraient grandement honorés et servis. Bref, en confirmation de tout ce que dessus, elle lui fit présent d'un collier d'or avec sa Croix pendante, si brillant et si éclatant, qu'elle assurait n'y avoir rien de pareil en terre. Cela fait, elle reprit son vol vers le ciel avec le glorieux Saint Joseph, suivie d'une multitude innombrable de bienheureux Esprits, laissant la sainte Epouse du Sauveur si pleine de consolation et de désir de se consumer au service de son Epoux, de la glorieuse Vierge et de Saint Joseph, qu'elle fut un bien long temps sans se pouvoir remuer ni parler.

Il ne se peut dire les faveurs que depuis elle reçut par l'entremise de ce Saint; de quoi nous ne saurions avoir de meilleure preuve que sa propre confession. Car elle a plusieurs fois assuré qu'en diverses occasions elle avait senti les effets du crédit qu'il a dans le ciel. A quoi elle ajoutait qu'il lui semblait avoir reconnu qu'il retenait encore là haut je ne sais quel pouvoir de Père, par suite de celui que Dieu même lui avait baillé sur son Fils tandis qu'il était ici-bas, et qu'après la glorieuse Vierge elle ne se persuadait pas qu'il y eût aucune intercession plus puissante que celle de son très saint Epoux.

XXVII. Le Père Baltazar Alvarez, qui a servi long-temps de confesseur et de directeur à cette belle âme (1), étant un jour à Valladolid, tourmenté d'une grosse fièvre, un Père de la compagnie qui l'assistait lui montra une image de Notre-Dame et du glorieux Saint Joseph, lui disant qu'il se recommandât à ce Saint Epoux de la Vierge. A quoi le père répondit : Vous avez raison, car cette Dame me l'a ainsi commandé, montrant l'image de la Vierge. Le Père, étonné de cela, s'adressa depuis à Jean Sanchez qui l'avait accompagné au voyage de Rome, lui

(1) Vitæ ipsius cap. 26.

demandant s'il ne saurait point quelque particularité de la dévotion du Père Baltazar envers ledit Bienheureux Saint Joseph. Le Frère lui fit réponse qu'il avait très bonne souvenance qu'un matin, après qu'ils eurent fait oraison en la Chapelle de Lorette, il lui avait dit en sortant : La Sainte Vierge m'a fait envie d'être dévot à Saint Joseph. Ce qui suffisait bien pour un homme qui était si fort réservé à parler de ce qui le touchait.

XXVIII. Le dévot Chancelier de Paris, Jean Gerson, a toute sa vie porté une affection si cordiale à la très sacrée MÈRE DE DIEU, qu'il n'est pas possible de plus. Et de moi je serai toujours de l'avis de ceux qui ont estimé que la même Vierge lui avait fait prendre tant de goût à la dévotion de Saint Joseph. Il nous a laissé un beau poème qu'il a composé à son honneur et un sermon plein de louanges qu'il prêcha le jour de sa fête. Il a aussi dressé une Messe et un Office entier pour le même jour. Il écrivit diverses lettres à quantité de Prélats pour leur donner l'affection de faire célébrer sa fête. Il en dressa aussi une au Duc de Berri sur le même sujet, le pressant par de fortes raisons de contribuer ce qu'il pourrait pour établir cette dévotion. Ce sont autant de marques assurées de la piété de ce grand homme; et ce qu'il y a de plus signalé, c'est que chacune de ces pièces est tellement animée du zèle qu'il avait pour faire honorer ce Saint, qu'il est impossible de les lire sans en être touché.

XXIX. C'est ainsi que Dieu se plaît à mettre en évidence ceux qui ont méprisé l'honneur. C'est ainsi que le Sauveur du monde relève la gloire de son père nourricier, que la Bienheureuse Vierge travaille à faire connaître aux hommes les mérites de son Saint Epoux. C'est ainsi que ceux qui veulent agréer à l'un et à l'autre, font leur possible pour le servir et pour publier ses grandeurs, et tâchent de découvrir aux autres le trésor qu'ils ont rencontré en la faveur et en l'assistance de ce Saint.

« Je finis ce chapitre par la belle et dévote élévation de Monsieur de Priézac, qui a si dignement traité des privilèges de notre Souveraine. C'est un sujet de grande consolation qu'un homme, engagé dans le siècle et dans les affaires d'Etat, ait trouvé du temps pour s'entretenir des merveilles de la Mère de Dieu. Voici comme il parle à son Saint Epoux.

« Mais par quelle ingratitude et par quel criminel silence finirais-je cette méditation sans vous saluer, vous qui tenez un rang

si honorable dans la généalogie du Fils de Dieu. O chaste Epoux de sa glorieuse Mère ! ô fidèle témoin de l'accomplissement des promesses de son Père éternel ! ô digne Chef de sa famille sur la terre ! vous faites le dernier degré de cette longue génération ou de cette échelle mystique qui, touchant d'un bout à la terre, a porté l'autre jusqu'au ciel, et a eu l'honneur de servir de soutien et d'appui au Verbe divin ; la fortune, qui se plaît quand elle se joue à dépouiller un Roi et à lui ôter sa couronne pour la mettre sur la tête d'un esclave, de Prince du sang de David que vous étiez, vous avait réduit à une condition bien éloignée de la splendeur de votre origine ; mais la Sagesse infinie qui voulait mettre entre vos mains le grand dépôt du ciel, avec tout le trésor de la Divinité, vous a élevé non seulement par dessus tous les grands de la terre, mais aussi par dessus tous les Séraphins qui approchent le plus de sa Majesté. En effet, auquel de ses Anges a-t-il jamais dit : vous êtes mon Père ? et si nous lisons qu'il a planté son siège sur leurs têtes, où est-ce que nous trouvons qu'il leur a fait cet honneur, que de s'asseoir sur leurs bras et d'en faire son trône ? A la vérité, quand il vous a choisi pour être son Père nourricier, quand il a voulu que vous fussiez l'Epoux de sa Mère, quand il s'est fait votre sujet et qu'il vous a donné la gloire d'être son Sauveur en Egypte, comme il l'était de tous les hommes dans le monde, il vous a fait monter à des grandeurs dignes de l'envie des Esprits Bienheureux. O Fils de David ! c'est le nom que l'Ange vous donne, et vous ne l'êtes pas plus par le sang que par la sainteté ; vous n'avez pas seulement vu ce que tant de Rois ont désiré de voir, mais vous l'avez tenu entre vos mains, porté, nourri, embrassé et gardé. O cher confident des secrets conseils du Père éternel ! il vous est venu plus de gloire de votre pauvreté que de la noblesse de votre extraction ; et quand du labeur de vos mains vous avez gagné la vie du Fils et de la Mère, vous n'avez rien laissé à souhaiter pour former et pour accomplir l'idée de la vraie grandeur. Je vous conjure donc par ces mouvements de joie et d'admiration dont vous fûtes transporté, lorsque vous vîtes la gloire du Messie et les premières merveilles de son Evangile, de m'accorder votre protection, laquelle ne peut être que très puissante envers cet Homme-Dieu, dont vous avez été le tuteur et le gouverneur ; comme il voulut vous obéir sur la terre, aussi

ne vous refusera-t-il rien dans le ciel. Il n'y a point de paroles qui puissent exprimer la moindre partie de ses grandeurs; mais néanmoins quand j'aurai dit que vous êtes le véritable Epoux de Marie et le Père de Jésus dans l'opinion des hommes, et que par ces deux titres vous aurez demandé la conversion d'un pécheur tel que je suis, j'aurai tout dit et vous aurez tout obtenu (4). »

§. VII. — Le septième trait d'amour : parler à Marie par secrètes ententes.

I. Le cœur est un grand parleur, spécialement quand il aime; mais il n'est pas moindre ingénieur. Car voyant qu'il était impossible à la langue, et beaucoup plus à la plume de le suivre, il a inventé certains chiffres beaucoup plus mystérieux que les hiéroglyphes des Egyptiens, où souvent avec une seule lettre, ou avec fort peu de caractères, il dit beaucoup plus que le papier n'en saurait exprimer en plusieurs pages. Le cœur blessé du saint amour n'est pas moins éloquent ni moins inventif que l'autre; et de plus il a cet avantage que comme il parle le langage du ciel, il y est facilement entendu. Je me veux renfermer dans mon pourpris et ne pas étendre mon discours plus avant que les serviteurs de la Mère de Dieu. Dès qu'ils ont une fois commencé de l'aimer ardemment, ils voudraient toujours parler à elle, toujours s'entretenir avec elle et ne s'en séparer jamais. Ils voudraient l'aimer et l'honorer sans fin, et toujours recommencer à lui dire ce qui se passe dans leurs cœurs. Mais quel moyen de le faire en ce mortel séjour et dans l'embarras de tant d'occupations, qui souvent possèdent tout l'esprit, fût-il encore plus capable qu'il n'est? Le moyen, l'amour l'a trouvé faisant un accord solennel avec la Reine du ciel, que lorsqu'il prononcera tel ou tel mot seulement, ce soit autant que s'il en disait beaucoup davantage, selon qu'il aura été convenu entre eux. Et d'autant que la pratique en est très aisée et non moins profitable, j'ai pensé de lui bailler un peu plus de jour en faveur de ceux qui veulent aimer la Mère d'amour de tout leur cœur.

II. Que celui donc qui entièrement veut être à elle, choisisse quelque jour favorable pour lui ouvrir son cœur et pour con-

(4) La R. Mère de Blémur.

tracter avec elle en cette façon : O Mère, après Dieu l'unique désir de mon cœur, si ma condition mortelle le permettait, jamais je ne me voudrais départir d'auprès de vous. Mais, puisqu'il ne m'est pas loisible de jouir continuellement de ce bonheur, je le veux posséder le plus souvent que je pourrai. Et pour ce, puisque avec votre esprit clairvoyant vous prévenez les mouvements de nos cœurs, voici le pacte irrévocable que je prétends aujourd'hui faire avec vous.

*Je vous aime.*

III. Autant de fois, Sainte Vierge, que j'élèverai mon esprit à vous et que je vous dirai seulement : Ma chère Mère, je vous aime; je veux et entends que ce soit autant que si je vous disais : Je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces, de toutes mes affections. Je vous aime par dessus tout ce qui est créé au-dessous de vous. Je vous aime plus que mon corps, plus que mon âme, plus que mon honneur, plus que mon contentement, plus que ma santé, plus que ma vie, plus que mon salut éternel.

*Je vous offre.*

IV. Lorsque je dirai : Reine des Grandeurs, je vous offre; que ce soit ni plus ni moins que si j'ajoutais : Je vous offre mon cœur, ma santé, mon honneur, mon contentement et ma vie. Je vous offre tout l'honneur qui jusqu'à présent vous a été rendu tant au ciel qu'en la terre. Je vous offre toutes les bonnes volontés que jamais j'eus de vous honorer, de vous servir, tous les désirs des Saints, toutes les bénédictions qui vous seront données en la durée de l'éternité. Je vous offre tout ce qui est créé de même cœur que je vous l'offrirais s'il m'appartenait.

*Je me réjouis.*

V. Toutes et quantes fois que ce mot : Je me réjouis, passera par mon cœur ou par ma bouche, qu'il ne vous soit pas moins agréable que si je disais ensuite : Je me réjouis de vos grandeurs et de vos excellences. Je me réjouis de quoi vous êtes la merveille des créatures, le parangon et le chef-d'œuvre en perfections de nature, de grâce et de gloire. Je me réjouis de la félicité dont vous jouissez, du pouvoir que vous avez, du domaine que vous



possédez. Je me réjouis de l'honneur qui vous est rendu, et spécialement de vous voir si haute et si relevée que nulle créature ne puisse égaler vos mérites par services ou par honneur quelconque.

*Je voudrais.*

VI. Si parfois mon esprit vous dit : Mère admirable, je voudrais; que ce peu de syllabes vous présente le reste de mes sentiments et qu'il vous dise tacitement : Je voudrais bien avoir le moyen de vous honorer seule autant que le reste des créatures. Je voudrais avoir un cœur capable de vous aimer comme vous désirez. Je voudrais posséder toute la grandeur et la gloire du monde seulement pour la jeter à vos pieds. Je voudrais que tous les cheveux de ma tête, que toutes les parties de mon corps et toutes les puissances de mon âme fussent changées en langues pour vous bénir, et pour vous faire affectionner et chérir de tous.

*Vous êtes.*

VII. A ces quatre mots : Mère très fidèle, vous êtes; entendez s'il vous plaît tout ce qui s'ensuit : Vous êtes l'honneur de la terre et du ciel. Vous êtes la mère incomparable, la protection des justes et le refuge des misérables. Vous êtes mon contentement, ma joie, mon support, ma force, mon courage, mon espérance, ma douceur et mon tout. Vous êtes le blanc de mes désirs, le désir de mon âme, l'âme de mes desseins, le dessein de ma vie, la vie de mon esprit, l'esprit de mes affections.

*Je suis.*

VIII. Si désormais mon cœur vient à prononcer ceci tant seulement : La Merveille des Mères, je suis, que ce peu de mots soit à dire : Je suis votre très humble et très obligé, quoique très indigne serviteur et le fils de votre pauvre servante. Je suis le moindre des vôtres et le dernier de ceux qui ont la confiance de vous appeler Mère et de se souvenir de vous. Je suis entièrement à votre disposition, résolu de suivre tous les mouvements de votre bon plaisir; faites seulement de moi selon qu'il vous semblera bon, et ordonnez de ma vie et de tout ce qui me touche comme de chose qui vous est totalement acquise.

IX. C'est assez pour ouvrir le chemin à qui trouvera goût en cet exercice; car, aussitôt qu'il aura commencé d'en faire l'essai,

l'amour industrieux lui fournira bien d'autres pensées et d'autres inventions que les miennes. Seulement ajouterai-je que, pour ne laisser vieillir cette sainte pratique, il faudra de temps en temps renouveler cet accord et faire de rechef les mêmes protestations, et puis se servir souvent de ces petits mots en allant et venant, dans le repos et parmi les occupations; bref, le plus souvent qu'on pourra, afin d'assaisonner de ces douces aspirations toutes les actions de la journée.

X. Volontiers que nos Théologiens examineront le mérite de ces mouvements intérieurs à la rigueur de leurs raisons : de moi je serai toujours prêt à soumettre mon jugement au leur; si sais-je bien qu'il y a de grandes douceurs et une extrême charité là haut pour ceux qui ont le cœur droit et entier. Ce sont des secrets qui ne sont pas entièrement du ressort de l'école, et dont la seule expérience peut parler et juger dignement. Mais au bout du compte que ces mouvements soient récents en qualité de mérites au degré qu'il plaira à la Mère d'amour. C'est assez qu'ils lui soient agréables, à ce que ceux qui les présentent voient leurs souhaits parfaitement accomplis.

## CHAPITRE V.

### DU ZÈLE DES AMES; QUATRIÈME RECONNAISSANCE DUE AUX GRANDEURS DE LA MÈRE DE DIEU.

Le zèle est l'épée de l'Amour, dont il tourne la pointe contre ce qui lui trouble la paisible possession de la chose aimée, ou qui contrarie le contentement de l'ami. Pour ce, plus l'amour est ardent, dit Saint Thomas (4) après Saint Denis (2), plus il s'échauffe à repousser tout ce qui s'oppose à sa jouissance ou au bien de la personne aimée. C'est la raison pourquoi je lui donne place immédiatement après l'amour. Que si quelqu'un était en peine de savoir quel rapport a le zèle avec les reconnaissances qui sont dues aux Grandeurs de la Reine des cœurs, je me vais mettre en devoir de lui donner satisfaction.

(1) 1. 2. qu. 28. art. 4.

(2) Cap. 4. de divin. nom.

§. 1<sup>er</sup>. — Que le zèle des âmes est une reconnaissance très agréable à la  
Mère de Dieu.

*I. A cause de l'amour qu'elle a pour Dieu et pour les âmes. — II. A cause de l'intérêt qu'elle y a.*

I. Lorsque le feu s'est pris à la maison d'un de nos amis, et qu'il va sautant de chambre en chambre et d'étage en étage, ravageant et réduisant tout en cendres, il est hors de doute que le plus agréable service que nous lui puissions rendre, soit d'employer toute notre industrie à sauver ce que nous savons lui être plus cher et dont il porterait plus impatiemment la perte. Le feu du péché s'est emparé de la maison de Dieu, qui est aussi celle de la Vierge, et l'embrasement va tous les jours gagnant pays et faisant de nouveaux dégâts, et nous croyons qu'il nous soit loisible de demeurer les bras croisés demandant ce que nous avons à faire en tel cas! Serait-ce pas avoir faute d'esprit, puisque la chose parle de soi-même, que nous voyons les autres courir à l'eau, aller au-devant du feu pour l'empêcher de passer outre, et pour garantir des flammes tout ce qu'ils pourront? Y aurait-il pas de l'indiscrétion à demander à la Dame du logis si elle aurait agréable que nous lui vinssions au secours? Car, en premier lieu, pour faire une demande tant incisive, il faudrait douter auparavant qu'elle aimât Dieu, à qui appartiennent les âmes qui sont en danger de périr. Que si nous n'en pouvons douter sans impiété, pourquoi douterons-nous qu'elle prenne plaisir de nous voir accourir à leur aide, et de tâcher d'en conserver autant que nous pourrons? Le grand Aphratès (1) voyant que l'Empereur Valens avait la torche au poing pour mettre le feu à la maison de Dieu, embrasé d'un feu plus ardent, quitta sa bien-aimée solitude, et vint à la hâte en Antioche pour mourir s'il en était besoin au milieu des flammes, secourant jusqu'au dernier soupir ceux qui couraient risque de leur salut. Sainte Catherine de Sienne était prête de boucher avec son corps l'entrée de l'enfer pour empêcher les âmes d'y tomber. Saint Paul ne faisait nulle difficulté d'être anathème, pourvu que cela pût servir de quelque chose à ceux de sa nation. Ces Saints, avec une bluette de charité, qui avait

(1) Theodoretus lib. 4. Eccles. hist. cap. 24.

mis leur cœur en feu, eussent donné corps et âme pour arrêter l'offense de Dieu, et pour obvier à la perte d'une seule personne; et nous nous figurerons que la désolation du Royaume de Dieu soit une chose indifférente à la Sainte Vierge, ou qu'elle ne l'appréhende que faiblement; elle, dis-je, dont le cœur est un incendie d'amour capable d'embraser tout le monde!

II. C'est beaucoup ce que je viens de dire, mais ce n'est pas encore tout; car il est vrai que quand il n'y aurait autre chose, son propre intérêt l'obligerait à crier à l'eau, et à mettre en œuvre tous ceux qu'elle pourrait trouver afin de couper chemin au feu. Elle y serait obligée comme Dame et comme Reine, qui perdrait autant de sujets qu'il en demeurerait dans l'embrasement. Elle y serait obligée comme Epouse, qui devrait prendre part à tous les contentements et à tous les mécontentements de son Epoux. Elle y serait obligée comme Mère, de qui les entrailles seraient déchirées autant de fois qu'elle verrait la ruine de quelqu'un des siens. Je dis comme Mère, car j'ai ailleurs suffisamment montré que tous les enfants de salut ont été conçus dans son sein, portés dans son ventre, nourris de son lait et élevés par son industrieuse charité. Qu'on me dise maintenant si une mère et une telle mère peut voir sans regret la perte de ses chers enfants, ou sans une grande tendresse remarquer l'affection de ceux qui se jettent à corps perdu au milieu des dangers pour les sauver?

*II. A cause de l'amour qu'elle porte à son Fils.*

III. Mais que dirai-je de l'amour incompréhensible qu'elle porte à son fils, et de l'estime qu'elle fait du précieux sang qu'il a versé pour le salut des âmes? Oh! quel coup de dague elle recevrait, autant de fois qu'il se perd par la faute de ceux qui en abusent, si à présent la tristesse pouvait aborder son cœur! Au contraire, quelle joie lui est-ce de voir qu'il tombe dans une bonne terre et qu'il y produit les fruits qu'elle désire? De quel œil doit-elle regarder ceux qui le recueillent jusqu'à la dernière goutte, et qui tiennent la main à ce qu'il soit mis à propos? Quel courage leur doit-elle fournir afin qu'ils ne s'ennuient jamais de cet exercice? Quelles grâces leur doit-elle impétrer

pour s'acquitter dignement d'une si sainte résolution? Avec quelle affection se doit-elle porter à bénir leurs desseins et à favoriser leurs entreprises? Je laisse à part les autres considérations sans nombre, qui lui rendent chers tous ceux qui travaillent au zèle des âmes pour venir vite à la pratique.

§. II. — Divers traits du zèle des âmes.

*Ressentiment de la perte des âmes.*

I. Le premier trait c'est un ressentiment cordial de la perte des âmes, et un ardent désir d'empêcher leur malheur éternel, à quelque prix que ce soit. Désir que le Sauveur comparait à la cruelle passion de la faim et de la soif (1), qui a fait mépriser les couronnes et entreprendre d'étranges choses à ceux qui en ont été travaillés. Désir que le Roi Prophète (2) appelait un feu qui le consumait, et qui le conduisait à une langueur et à une défaillance de toutes ses puissances. Désir qui causait en Saint Paul des sentiments semblables à ceux d'une mère qui s'afflige lorsque son fils unique est malade, qui s'abat le voyant languir, qui sèche à mesure qu'il dépérit, qui ne reçoit nulle consolation s'il est désespéré, et qui ne veut plus vivre s'il vient une fois à mourir. Désir qui fait parler en cette sorte Saint Jean Chrysostôme à ses enfants spirituels en l'une de ses Homélies sur les Actes : Croyez-moi que je n'ai rien au monde que je préfère à votre bien? Non, la lumière ne m'est pas si chère, et mille fois j'en voudrais perdre la jouissance pour gagner une seule de vos âmes; car enfin quel plaisir puis-je recevoir de la clarté de ce soleil visible si mes yeux sont éblouis par la tristesse que je ressens de votre perte? De grâce donnez-moi ce contentement que vous soyez tous sauvés, et que seul je paie et réponde pour tous. Que ce soit à mes dépens tant qu'il vous plaira, peu importé, pourvu que je vous voie tous en liberté. Oh! que ces sentiments sont dignes d'une belle âme! Oh! que la Mère d'amour les voit volontiers dans un cœur! Oh! quelle estime bien employées les faveurs qui sont reconnues en cette manière! Oh! que de nouvelles grâces elle prépare à ceux qu'elle aperçoit ainsi disposés.

(1) Matth. 5.

(2) Psalm. 78.

*Prières pour les âmes.*

II. Le second trait consiste à prier souvent et chaudement pour les âmes. Ainsi le pratiquaient ces deux grands zélateurs du bien public du peuple Juif, qui furent montrés en vision au vaillant Capitaine, Judas le Machabéen (1), je veux dire le grand Prêtre Onias et le Prophète Jérémie, dont il vit le premier, les mains élevées contre le ciel, implorer la miséricorde de Dieu; et ayant aperçu le second sans le connaître avec un visage embrasé tirant un ruisseau de larmes de ses yeux, il mérita d'entendre de la propre bouche d'Onias : Celui que tu vois est le Prophète Jérémie, lequel, transporté d'une affection incroyable envers ses frères, prie incessamment pour le peuple et pour tous les habitants de la Sainte Cité. Ainsi le pratiquait l'admirable Moïse (2), qui faisait parti à Dieu, s'il est loisible de parler de la sorte, et lui liait les mains avec ses instantes prières. Aussi David voulant exprimer l'effort des oraisons de ce grand homme, dit (3) que si Moïse ne se fût tenu sur la brèche pour soutenir le courroux de Dieu, ce peuple devait mille fois être taillé en pièces et réduit à néant. Ainsi le pratiquait l'admirable Saint Paul, qui avait toujours les yeux trempés, et comme il dit lui-même (4), l'espace de trois ans il ne cessa de pleurer et de recommander à Dieu la nouvelle Eglise qu'il avait plantée. Mais en tel cas les enfants de la Reine des cieux s'adressent particulièrement à leur bonne Mère pour requérir son aide et sa faveur, se souvenant qu'elle a tout pouvoir auprès de son Fils, qu'elle a en main la clef de ses trésors, et qu'à elle, comme à la Gouvernante de l'Eglise et à la Surintendante des armées de Dieu, appartient de faire réussir leurs desseins. Ainsi j'ai fait voir ci-dessus que ces braves Conquérants, qui combattaient sous sa cornette blanche, n'eussent jamais avancé un pas sans l'appeler incontinent à leur secours; ce qu'ils faisaient aussi confidemment que par après ils lui cédaient franchement toute la gloire de leurs conquêtes, ainsi que je dirai plus bas.

III. Le troisième trait c'est de mettre à bon escient la main à l'œuvre et n'épargner ni peine ni travail où il s'agit de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Car si le feu est une

(1) 2. Machab. 15.

(2) Exod. 32.

(3) Psalm. 105.

(4) Act. 20.

fois au cœur, il faut de nécessité qu'il se fasse paraître et qu'il sorte par les yeux, par la bouche, par les mains, par les pieds. C'est ce que Saint Paul demandait de son disciple Timothée, quand il disait (1) : Annoncez sans intermission la parole de Dieu; pressez vivement les consciences, et ne craignez pas de vous rendre importun; employez les prières, les répréhensions, les menaces; bref, qu'il n'y ait rien que vous ne mettiez en œuvre. C'est ce qu'il pratiquait lui-même d'une façon du tout admirable. Voyez cet homme qui n'a point son pareil, dit Saint Jean Chrysostôme, qui fait le Juif avec les Juifs, le Gentil avec les Gentils, le malade avec les malades, à dessein de les conduire tous au ciel. Prenez garde au soin qu'il a de toute sorte de gens; soin qui n'est pas moindre que s'ils étaient ses propres enfants. Regardez comme il va, comme il vient, comme il s'empresse, comme il se met en toute posture pour gagner les âmes à Jésus-Christ. Il enseigne tous ceux qu'il rencontre, il leur présente les promesses de la vie éternelle; il prie pour eux de jour et de nuit, il console, il épouvante, il chasse les démons; que ne fait-il pas? Il profite par sa présence, par ses lettres, par soi-même, par ses disciples, par toutes les voies imaginables. Tantôt vous le verriez relever ceux qui sont tombés, affermir ceux qui tiennent bon, après soulager les infirmes, animer les lâches, se roidir contre les opposants; que dirai-je davantage? faire lui seul mille personnages différents. Que si vous voulez que je vous dise en un mot quel a été Saint Paul, il me semble que je ne saurais mieux exprimer ce que j'en pense, que vous disant qu'il a été la charité même, et qu'il a été entièrement transformé en amour, ainsi qu'une masse de fer jetée dans la fournaise, qui ne semble plus une pièce de fer, mais plutôt une boule de feu. Quant à moi je ne m'étonne plus que l'Époux des Cantiques (2) ait fait le zèle plus fort que la mort, et plus insensible que le sépulcre, et qu'il ait dit que ses feux sont des brandons allumés, et que toute l'eau du monde ne les saurait éteindre. Car il faut confesser qu'il a produit de merveilleux effets dans les âmes. Il leur a fait mépriser la douceur de la vie présente, les amitiés, les parents, la patrie, les délices, l'honneur et la vie même.

(1) 2. Timoth. 4.

(2) Cap. 8.

Il leur a fait tenir les plus étrangers du monde pour leurs frères, aimer les ennemis comme leurs meilleurs amis, abhorrer les plaisirs comme la mort, courir après les mésaises comme après le Paradis, embrasser la Croix comme l'unique bien de cette vie. Il les a rendus impitoyables à eux-mêmes, infatigables aux travaux, insensibles aux injures, impénétrables aux coups, insatiables aux tourments. Ils eussent désiré mille pieds pour courir, mille mains pour travailler, mille langues pour parler, mille corps pour souffrir, mille vies pour donner, mille esprits pour inventer de nouveaux moyens de s'employer pour Dieu et pour les âmes, mille mondes pour conquérir. Vante le monde tant qu'il voudra ses serviteurs, et qu'il publie partout ce qu'ils ont fait et ce qu'ils ont entrepris pour lui agréer; je le dirai à la gloire de Dieu et de sa Sainte Mère, et à l'honneur des fidèles serviteurs de l'un et de l'autre, que ce que le monde a fait ne mérite pas d'être rapporté au prix de ce que ceux-ci ont exploité. Car il est vrai que ceux-ci ont plus fait que les autres n'ont voulu faire; que ceux-ci ont plus enduré que les autres n'ont pensé de souffrances; qu'un jour de ceux-ci a été plus glorieux que toute la vie des autres; bref, qu'un seul de ceux-ci a eu plus de courage et de fermeté que tous les autres ensemble.

## CHAPITRE VI.

DE LA MISÉRICORDE, CINQUIÈME RECONNAISSANCE DUE AUX GRANDEURS DE LA MÈRE DE DIEU.

L'Angelique Docteur (1), suivant à la trace le bien-aimé disciple qui enseigne (2) que celui qui laisse endureir ses entrailles, voyant son frère en quelque nécessité, est tout-à-fait destitué de charité, loge la Miséricorde parmi les suites ou les effets ordinaires de la Charité. C'est l'unique sujet pourquoi je lui fais ici trouver place avant les autres reconnaissances qui sont dues à la Sainte Vierge.

(1) 2, 2, q. 30.

(2) 1. cap. 3.



§. 1<sup>er</sup>. — Que la miséricorde est une reconnaissance très agréable à la  
Mère de Dieu.

*I. Parce qu'elle est la Mère de miséricorde.*

I. Si le Soleil avait quelque sentiment des actions qu'il éclaire ici-bas, et des mouvements de nos cœurs, je ne doute point qu'il ne se sentît grandement obligé de l'estime que nous faisons de la lumière dont il est le père, et qu'il ne demeurât par ce moyen satisfait du bien qu'il communique aux hommes. Ou je me trompe, ou c'est le motif dont se sert le Saint-Esprit (1), lorsqu'il nous convie à chérir la Miséricorde; d'autant, dit-il, que votre Père céleste en est tout plein. Car c'est justement comme s'il disait qu'il prend un extrême plaisir de voir que nous honorions la miséricorde de sa chère fille, et l'une des plus belles qualités qu'il possède, et qu'il est content de nous avoir bien fait quand il se prend garde que nous l'imitons à faire bien aux autres. En effet, Saint Grégoire de Nysse (2) nous avertit que lorsque Dieu nous presse de faire état de la miséricorde, il ne prétend autre chose que de nous marquer de son sceau et de graver sur nos fronts un trait de sa divinité; d'autant, dit Saint Grégoire de Nazianze, que celui-là est comme le Dieu des nécessiteux qui soulage leur indigence. Et c'est la première raison qui me persuade que la miséricorde est l'une des agréables reconnaissances que nous puissions offrir à la MÈRE DE DIEU. Car quiconque se souviendra qu'elle en est la mère, et que ce titre est l'un des plus honorables qu'elle porte, et dont elle fait plus d'état, il aura peine de douter qu'elle ne la chérisse uniquement en ses enfants, et qu'elle ne tire une extrême satisfaction de voir que pour l'amour d'elle ils tâchent de se rendre excellents en cette vertu. Il n'est pas jusqu'aux plus petits animaux qui ne se plaisent à leurs semblables, pour ne dire que c'est une perfection divine de mériter d'être suivi et contretiré.

*II. Parce qu'elle est la Mère des enfants de Dieu.*

II. Mais lorsque je la considère comme Mère d'une grande famille où il y a un nombre infini de nécessiteux, il me semble que je demeure convaincu qu'elle doit extrêmement ressentir la

(1) Matth. 5.

(2) Lib. de Beatitudinibus.

miséricorde qui à son sujet leur est faite. Elle a des petits à l'imitation de son Fils, en la personne desquels elle veut être reconnue, ou pour mieux dire, ceux que le Sauveur appelle ses moindres, le sont aussi de sa très-sainte Mère. De sorte que ce n'est pas lui seulement qui nous dit; Ce que vous ferez à l'un de mes moindres, je le tiendrai pour fait à moi. La SainteVierge tient le même langage, et ce d'autant plus qu'elle est non seulement Mère, mais de plus Mère de miséricorde, et qu'à elle appartient en quelque façon plus immédiatement le soin de pourvoir ses petits. De sorte qu'ayant pris sur soi cette obligation pour l'amour de son Fils, il ne se peut dire qu'elle ne sache un merveilleux gré à ceux par les mains de qui elle s'en acquitte.

*III. Parce que par la miséricorde elle nous avance ès bonnes grâces de Dieu.*

III. Voici une troisième considération qui se présente, savoir est l'occasion qu'elle a par ce moyen de nous mettre ès bonnes grâces de son Fils. Car c'est chose tout-à-fait admirable du cœur de cette Mère d'Amour. Elle demande voirement de nous des reconnaissances; mais comme elle est incomparablement plus soigneuse de notre bien que nous-mêmes, elle fait un particulier état de celles qui l'obligent à nous procurer toujours de nouvelles faveurs. Entre les autres elle a spécialement à cœur la Miséricorde, d'autant que par privilège spécial elle est portée là haut incontinent qu'elle est faite, et soudain payée en monnaie du ciel. Nous avons beau chercher les lieux écartés, et la mettre secrètement dans le sein du pauvre, elle est aussitôt aperçue de la Mère des pauvres, qui la veut recevoir de sa propre main, et la présenter à son Fils avant même que le nécessaire s'en puisse prévaloir. Oh! que je souhaiterais que ceux qui ont le cœur débonnaire et sensible aux misères d'autrui eussent aussi les yeux épurés pour voir ce qui se passe au ciel en faveur de la miséricorde! avec quelle affection la Sainte Vierge la reçoit comme faite à sa propre personne, avec quelle ardeur elle l'offre à son cher Fils, de quel œil le Sauveur l'envisage, et quel prix elle est pour avoir passé par les mains de la Mère de Miséricorde! Oh! comme ils croîtraient en l'amour de cette sainte vertu, et comme ils en redoubleraient les actes! car si celui qui un jour aperçut les Anges tenant compte des pas qu'il faisait pour le service de Dieu, les multiplia autant qu'il put

tout le reste de sa vie, je crois fermement que ceux-ci, voyant le contentement que le ciel prend à leur charité, se persuaderaient qu'ils n'auraient jamais assez fait, ni assez tôt, et que plusieurs ne se laisseraient rien pour subvenir à la nécessité des indigents. Maintenant il est temps de spécifier les actes.

## §. II. — Divers traits de Miséricorde,

### *Avoir bonne volonté de soulager les nécessiteux.*

I. C'est un trait de Miséricorde, dont nous parlons, d'avoir un grand désir de soulager la nécessité des misérables pour l'amour de Dieu et de sa très sainte Mère; car nul, faute de moyens, n'est exclu de la prétention de cette vertu. Les pauvres y ont droit aussi bien que les riches, et souvent ils emportent le prix par dessus ceux qui ont de grandes chevances. Le coffre de leur épargne c'est la bonne volonté, qui ne s'épuise sinon quand ils veulent. S'ils n'ont pas de quoi mettre la main à la bourse, ils ne peuvent être empêchés de mettre les bons désirs au cœur. Ils peuvent prier pour les nécessiteux; ils les peuvent recommander à la Mère de Miséricorde et la supplier de les pourvoir. Telles charités, quoique invisibles, produisent souvent de très grands effets en faveur des souffreteux, qui se trouvent soulagés d'où jamais ils ne l'eussent attendu.

### *Les secourir de ce que l'on peut.*

II. C'est un trait de miséricorde de secourir le pauvre comme l'on peut, et de donner le peu que l'on a avec un visage gai, et avec une grande affection de plaire à Dieu et à la Vierge. Sainte Elisabeth (1), fille du Roi de Hongrie, étant encore toute jeune, n'avait pas grands trésors à départir : toutefois la dévotion qu'elle portait à la Mère de Dieu lui faisait trouver des moyens sortables à son âge et à sa condition. Car elle mettait toujours quelque chose à part de l'argent qu'on lui donnait pour passer le temps, et du petit gain qu'elle faisait, pour assister les pauvres, à qui elle donnait l'aumône pour l'amour de la Sainte Vierge, leur demandant un *Ave Maria*. Saint Grégoire raconte que le Bienheureux Dieudonné, Cordonnier de profession, s'en

(1) In ejus vita apud Surium To. 6.

allait tous les Samedis à l'Eglise de Saint-Pierre de Rome, où il distribuait aux pauvres, en l'honneur de la Reine du ciel, ce qu'il avait gagné le long de la semaine. Charité qu'elle reçut de si bon cœur, qu'elle fit voir à un sien serviteur des architectes qui bâtissaient un Palais d'or à Dieudonné; mais rien ne lui causa tant d'étonnement avant qu'il entendît le secret, que ce qu'il ne les voyait travailler que le Samedi seulement. Sainte Catherine de Sienne (1), demeurant encore en la maison de son père, était tenue de court, et soigneusement veillée, à ce qu'elle ne fit trop de bien. Comme l'on fut un jour sur le point de jeter quelque peu de farine gâtée, elle qui n'ignorait pas la mauvaise saison qu'il faisait, se mit en devoir avec une grande confiance en Dieu et en sa Sainte Mère, de faire du pain pour les pauvres de cette même farine. Chose admirable! la Mère de Dieu fut aussitôt auprès d'elle retroussée jusqu'au coude, et mit de si bonne façon la main à la pâte avec Catherine, qu'elle y laissa une double bénédiction; car non seulement il se fit un excellent pain de cette farine pourrie, mais de plus il fut tellement multiplié, qu'encore qu'on en donnât largement l'espace de plusieurs semaines, on en trouvait toujours dans le panier. De sorte que le Bienheureux Raymond, son Confesseur, ayant appris du bruit commun ce qui se passait, voulut être éclairci de la propre bouche de la Sainte de ce que lui-même a laissé depuis par écrit.

*Ne rien refuser de ce qui est demandé à l'honneur de la Vierge.*

III. Parmi les autres traits de Miséricorde, que je ne veux pas multiplier, j'en trouve un signalé, qui a été non moins généreusement qu'industriusement pratiqué de quelques-uns à l'honneur de la Sainte Vierge. C'est un saint et inviolable propos de ne jamais rien refuser de ce qu'ils ont pu faire ou donner quand il leur a été demandé pour l'amour de la Mère d'amour. L'un des plus signalés a été Saint Gérard, premier Evêque et premier Martyr de Hongrie (2), de qui on obtenait tout ce qu'on voulait par l'entremise du Saint nom de la Mère de Dieu. Les prisonniers eux-mêmes, qui étaient avertis de cette sienne coutume, s'en servaient pour être mis en liberté; ce qu'il leur accordait

(1) In ejus vita apud Surium To. 3. (2) In ejus vita apud Surium 2 Sept.

avec larmes aussitôt qu'ils avaient nommé la très sacrée Vierge. Mais comme c'est tout autre chose se donner soi-même, et faire part de ses moyens; ainsi me semble-t-il qu'il n'est rien de pareil au trait du vénérable Alexandre de Halès, maître de Saint Thomas, et l'un des premiers qui ont mis en crédit et en réputation de doctrine l'Ordre du Séraphique Saint François. Il était docteur de Paris, dit Saint Antonin (1), où il se faisait admirer de tout le monde, tant pour son bel esprit que pour le grand fond de science qu'il avait. Or, aimait-il si tendrement qu'il avait fait vœu de ne dénier chose aucune raisonnable qui lui fût demandée en son nom. Ce qu'ayant appris, un Religieux de Saint François, inspiré de Dieu, l'alla trouver, et après quelques autres discours le requit, au nom de celle qu'il aimait tant, de prendre l'habit de Saint François. Jamais homme ne fut plus surpris qu'Alexandre, qui ne pensait pour lors à rien moins qu'à cela. Néanmoins, sans témoigner grand changement, il fit réponse qu'il prendrait avis là-dessus. Aussitôt qu'il se trouva seul il se prosterna devant une image de la Reine du ciel, et fondant en larmes il lui demanda ce que voulait dire cette semonce, et quel dessein elle avait sur lui. A l'instant il se sentit tellement touché, qu'il ne lui fut jamais possible d'arrêter le mouvement impétueux de la grâce de Dieu, qui le conviait à prendre le meilleur parti. En effet, il s'en alla de ce pas au couvent de Saint François, pour demander d'y être admis; ce qu'il obtint aisément, et l'issue a fait voir que c'était un coup de la Mère de Dieu.

IV. A ce propos je réciterai un fait digne de mémoire, qui est rapporté par le docte Cardinal Annaliste, en l'an onze cent quatre-vingt-et-un, par où il apparaîtra que tout ainsi que la Sainte Vierge prise infiniment un cœur qui est si franc en son endroit, que d'accorder pour l'amour d'elle tout ce qui se peut accorder : de même ceux-là se font un très grand tort et la désobligent merveilleusement, qui étant priés en son nom de quelque chose, se montrent si discourtois que d'en faire refus. Près de Cahors en Quercy, il y a une fameuse et ancienne Eglise de Notre-Dame, nommée Rocamadour, dont j'ai parlé au premier Traité (2). Les Religieux qui sont là destinés à servir la Reine des Anges se

(1) 3. parte tit. 24. cap. 8. §. 1.

(2) Cap. 12.

trouvant un jour pressés de quelque nécessité, eurent recours à un richard de la ville, de qui ils empruntèrent quelque somme d'argent, lui laissant pour assurance les courtines de l'Eglise. Arrivant une Fête solennelle de la Sainte Vierge, ils allèrent supplier cet homme à l'honneur de la même Vierge de leur accorder les rideaux qu'il avait en gage, seulement pour un jour, afin que l'Eglise ne demeurât point sans être parée à une si bonne Fête. Ce barbare (car ainsi le faut-il appeler), enflé de présomption et enfiellé d'impiété, fit réponse que Notre-Dame s'en passerait s'il lui plaisait, que les courtines étaient tendues au lit de la femme qui lui avait fait un beau fils depuis trois jours, et qu'à un beau jour comme celui-là sa qualité exigeait qu'il reçût honorablement les compagnies. La Sainte Vierge, irritée de cette réponse frénétique, ne manqua pas d'apparaître la nuit suivante à la femme du richard, et de lui dire qu'elle avait été démesurément offensée par son mari, et qu'au reste elle en saurait bien tirer sa raison, que l'enfant qui leur était né mourrait dans trois jours; que le père, cinq jours après l'enfant, passerait de cette vie à l'autre, endurci comme un Turc; et quant à elle, qu'elle s'en allât en Bethléem, où elle trouverait trois sépulcres, dont celui du milieu, qui était vide, servirait à recevoir son corps; que jusques à l'heure de son trépas, tous les mercredis, dès les trois heures après midi jusqu'à la même heure du samedi, elle perdrait par le nez et par la bouche une grande quantité de sang, qu'elle tomberait évanouie et serait tenue pour morte; que ce temps expiré, elle passerait ses deux mains sur son visage, et lors elle reviendrait à soi et recouvrerait ses premières forces. Ce qui arriva ni plus ni moins que la Sainte Vierge l'avait prédit, et se passèrent beaucoup d'autres choses remarquables en cette femme que je laisse à escient, pour autant qu'elles ne viennent pas à mon propos.

V. Mais quand il me souvient que Saint Pierre Chrysologue (1) appelle la glorieuse Vierge un logis d'hospitalité, je ne puis douter qu'elle ne reçoive une très particulière satisfaction de la bâtisse et de la fondation des hôpitaux, et d'autres semblables maisons qui sont destinées à recevoir et secourir les nécessiteux. En quoi il faut que je confesse qu'à

(1) Serm. 146.

peine crois-je qu'il se puisse rencontrer d'une part plus de charité, et de l'autre plus de dévotion envers la même Vierge qu'il s'en voit en la ville de Naples (1), où quasi tous les lieux de miséricorde sont érigés sous le nom de la Mère de Miséricorde. Entrez seulement dans cette grande ville, la capitale d'un beau Royaume, de quelque côté que vous tourniez le pied, vous remarquerez des vestiges de sa piété tant ancienne que moderne; vous y verrez un grand hôpital qu'on appelle Notre-Dame du Peuple et communément des Incurables, où il y a une grande quantité de malades de toutes sortes de maladies, sans y comprendre l'appartenance des Filles-Repenties, qui sont d'ordinaire plus de deux cent septante. Il a de revenu soixante et six mille ducats, sans les aumônes, qui montent, par communes années, à plus de deux mille ducats. Vous entendrez parler de Notre-Dame de Jésus, de la Rédemption des captifs d'où, de trois en trois ans, l'on dépêche un Commis en Mauritanie, avec la rançon de cent captifs, choisis entre ceux qui sont du Royaume de Naples. On vous montrera les maisons de Notre-Dame du Mont-de-Piété, où les pauvres gens trouvent de l'argent à emprunter sans intérêts, Notre-Dame du Mont-de-Miséricorde, où l'on pratique quasi tous les offices de charité qui se peuvent exercer tant pour les corps que pour les âmes des affligés; Notre-Dame du Mont de la Nativité, où l'on vaque spécialement au soulagement des pauvres honteux; Notre-Dame de Lorette, où l'on entretient de petits orphelins jusqu'au nombre de deux cents; Notre-Dame de la Colonne, où l'on retire les coureurs et vagabonds; Notre-Dame de la Visitation des pauvres; Notre-Dame de la Conception; Notre-Dame de la Clarté; Notre-Dame de Constantinople; Notre-Dame de la Solitude, où l'on élève les pauvres filles à la vertu en l'une desdites maisons, jusqu'à deux cent cinquante, ès autres plus ou moins, selon qu'il y a de quoi; Notre-Dame de la Charité; Notre-Dame du Secours; Notre-Dame de Refuge; Notre-Dame de Carminel, en chacune desquelles on nourrit quelque quantité de pauvres femmes. Mais parmi tous ces lieux d'hospitalité et de piété chrétienne, vous ne remarquerez rien de pareil à la maison de l'Annonciade, soit en bâtimens, soit en revenus ou en quantité de

(1) Spin. de B. Virg. cap. 27.

bonnes œuvres. Elle a quatre-vingt et huit mille ducats de bonne rente; mais la mise monte quasi au double, d'où il est aisé de conclure que les charités suppléent au demeurant, nommément celles de la Noblesse, qui seraient presque incroyables si elles n'étaient confirmées par tant de personnes dignes de foi. Car il va jusqu'à dix mille ducats pour l'entretien des Prêtres et des autres gens d'Eglise qui y font le divin service : les gages et la nourriture de quatre mille nourrices, qui sont pour les enfants exposés, vont à seize mille ducats; la dépense ordinaire monte à près de soixante mille, le cens qu'il faut payer annuellement à quarante mille. Je laisse le reste à part, d'autant que je n'ai entrepris d'écrire tout par le menu. Bien ai-je voulu rapporter ce que dessus, afin que chacun vît jusqu'où peut arriver la piété d'une seule ville lorsque la charité et le zèle de l'honneur de Dieu répondent aux moyens des habitants; et afin que l'on connût par la voix et par le sentiment du public que les souffreteux et les affligés, de quelque condition qu'ils soient, sont tous sous la protection et sous la providence spéciale de la Mère de douceur, et qu'ainsi il ne peut être que ceux qui s'emploient à les soulager ne lui offrent un service et une reconnaissance très agréable.

Il ne se peut rien voir de plus magnifique ni de plus utile au public que la Congrégation de la Miséricorde, qui fut érigée sous les auspices de la Mère de Miséricorde en la ville de Lisbonne en Portugal, l'an mil quatre cent nonante-huit, sous le règne d'Emmanuel, par la reine Eléonore, femme d'incomparable vertu, et qui s'est depuis répandue en moins de rien par les principales villes et bourgades du même royaume, avec un notable accroissement de la gloire de Dieu et du bien commun tant des âmes que des corps. Tous les ans, le jour de la Visitation de Notre-Dame, l'on choisit douze Confrères d'entre tous les autres que l'on juge être les plus propres pour exercer les œuvres de miséricorde, et les nomme-t-on Assesseurs. Les six sont triés de la fleur de la Noblesse, et les autres six du tiers-état. De ces douze, l'on en élit un des plus signalés en Noblesse et en vertu pour être le Chef de toute la Congrégation. Et après l'on en nomme deux, dont l'un est de la Noblesse, l'autre du tiers-état, pour avoir un soin particulier des offices de piété, tels que seraient visiter les malades, assister les disetteux, porter les corps à la sépulture;



ou bien les accompagner avec des torches, et les autres semblables. Il n'est pas jusqu'aux Rois qui ne se tiennent honorés d'être admis à cette Confrérie et d'y présider à leur tour. Au reste, c'est merveille comme ils se montrent fervents et assidus à toutes les actions de charité. Lorsque la cherté est grande, vous les verriez amasser les pauvres avec un soin nonpareil, et les distribuer par les maisons de la ville les plus commodes, ou par les Couvents les plus aisés. S'il se trouve quelque femme honnête que la honte empêche de mendier, ils donnent ordre que rien ne lui manque avec une merveilleuse dextérité. Quant aux pauvres prisonniers, non seulement ils les pourvoient de tout ce qui leur fait besoin pour le vivre et pour le vêtir, mais de plus ils leur cherchent de bons Avocats pour prendre leurs causes en main, et fournissent libéralement à tous les frais de leurs procès. On n'aurait jamais fait si on voulait raconter par le menu combien ils habillent de pauvres tous les ans, combien de filles orphelines ils marient, combien ils rachètent de captifs, combien ils ensevelissent de trépassés. Au partir de là, n'est-ce pas un continuel miracle que cette Congrégation, n'ayant aucun revenu sinon ce qui est donné libéralement par les uns et par les autres, ce néanmoins elle ne manque jamais de quoi fournir à toutes les nécessités des pauvres : à quoi la seule ville de Lisbonne emploie par an plus de cinquante ou soixante mille ducats ? Sont-ce pas des merveilles de la Mère de Miséricorde, et des témoignages évidents de l'agréable service qu'on lui rend en de semblables œuvres de piété ?

## CHAPITRE VII.

DE L'ACTION DE GRÂCES, SIXIÈME RECONNAISSANCE DUE AUX GRANDEURS DE  
LA MÈRE DE DIEU.

« Après les trois vertus Théologiques et Divines, la Religion tient sans doute le premier rang ; parce que son exercice, qui est le culte de Dieu, précède celui de toutes les autres vertus morales, et il me semble que les premières étant venues l'une après l'autre rendre hommage à la Reine des vertus, il est bien raisonnable que la Religion s'acquitte du même devoir, et qu'elle présente aussi ses reconnaissances ; mais parce qu'elle est d'une trop grande étendue pour n'en faire qu'un article, nous la di-

viserons en trois, sans parler même de ce qui fait l'essentiel de cette vertu, c'est-à-dire de l'esprit du Sacrifice, dont nous n'avons pas dessein de traiter en ce lieu. Je dis seulement en deux mots, qu'il semble que Notre-Seigneur n'est venu en ce monde que pour y apporter le respect et l'amour de son Père, et pour y établir son Royaume et sa Religion; c'est à quoi il a travaillé l'espace de trente-trois ans, et c'est pour le même dessein qu'il a voulu mourir sur la Croix, nous apprenant que tout être créé doit périr pour Dieu en témoignage de sa grandeur et de sa sainteté, que devant lui il faut que tout soit mis en cendres, d'autant que la marque véritable de notre Religion est de sacrifier tout à Dieu et de témoigner ainsi combien tout est vil et abject en sa présence, et qu'en qualité d'hostie nous devons être dévorés par le feu, et entièrement consumés à la gloire de l'Être suprême. Voilà quelle est la propriété essentielle de la Religion; mais à présent nous voulons seulement dire quelque chose de trois Actes qui lui appartiennent, savoir : l'Action de grâces, l'Honneur et la Dévotion.

« Saint Thomas, l'Ange de l'École, soutient que l'Action de grâces est une fille de la Religion, à cause du culte qu'elle rend à Dieu en vue de son excellence. C'est peut-être le sentiment de l'Eglise lorsqu'elle chante dans le *Gloria in excelsis* : Nous vous rendons grâces, Seigneur, de l'éminence de votre gloire. Le Prophète Evangélique se sert de l'Action de grâces d'une façon qui lui est, je crois, toute particulière. Je vous rends grâces, mon Dieu, dit-il, de ce que vous vous êtes mis en colère contre moi; mais votre fureur s'est apaisée, et vous m'avez consolé. Nous avons assez de soin de prier le Seigneur qu'il ne se mette pas en colère contre nous, et de lui rendre grâces lorsqu'il ne le fait pas; mais il y en a peu qui reçoivent les effets de sa colère apparente avec reconnaissance, et cependant c'est ce qui lui fait changer ses châtimens en des consolations, qui sont le fruit de notre soumission. Nous nous sommes réjouis, dit le Psalmiste, à proportion du temps que vous nous avez affligés, à proportion des années que nos maux ont duré. L'âme qui est pauvre et humble est aussi reconnaissante; elle sent bien qu'elle n'est que faiblesse, et que Dieu est sa force; sa cupidité est comme un feu qui la brûle et qui la dessèche, et la grâce du Sauveur est son rafraîchissement. Que s'il est vrai qu'une âme

fidèle reçoit tout ce qui vient de la main de Dieu dans une disposition de reconnaissance, et si elle dit, dans l'accablement des accidents les plus difficiles à supporter, avec ce Prince malheureux et dans la même douceur : La bonté de Dieu m'avait donné des richesses, et sa justice me les ôte; la perte, quoique sensible, m'est agréable, puisque c'est lui qui l'ordonne, et par quelque nouvelle amertume qu'il éprouve ma patience, son nom recevra toujours des louanges de ma bouche. Il est certain pourtant que l'objet le plus ordinaire et le plus naturel de l'Action de grâces et de la reconnaissance, est la libéralité, et que c'était le motif de ces belles paroles du Psalmiste : Mon âme, bénissez le Seigneur, et n'oubliez jamais la multitude de ses bienfaits. Que rendrai-je à mon Dieu pour les grâces infinies dont il m'a comblé. Nations, dit-il encore, louez toutes le Seigneur, parce qu'il a signalé envers nous sa miséricorde, etc. (1). »

§. 1<sup>er</sup>. — Le premier trait d'Actions de grâces. Recevoir les bienfaits de la Mère de Dieu d'un cœur franc et entier, et les priser autant que nous pouvons.

I. En vain me tourmenterais-je de rechercher les motifs que nous avons de cette Action de grâces, que j'appellerais plus volontiers Reconnaissance, si je n'avais jusqu'ici employé ce mot plus généralement, puisqu'ils sont semés si épais par tous les endroits des précédents Traités. Il vaut mieux aller droit à la pratique, qui doit être notre première et principale visée.

II. Pour mieux comprendre ce premier trait que j'ai mis en avant, il est à remarquer que la Libéralité et la Reconnaissance ne sont pas un trafic ou une négociation mécanique, mais bien un secret et sacré commerce qui se passe entre deux personnes, dont l'une fait le bien, et l'autre le reçoit. Partant tout ainsi que la Libéralité procède plus du cœur que de la main : de même la Reconnaissance se fait plus avec le cœur qu'avec la langue. C'est un mystère, disait un ancien (2) qui ne se doit traiter qu'au sanctuaire de nos esprits. C'est l'affection qui met les bienfaits à l'enchère, tant ceux qu'elle donne que ceux qu'elle reçoit; c'est elle qui les rehausse et qui les abaisse comme bon lui semble. Il en est des bienfaits comme des sacrifices. Ce n'est

(1) La R. Mère de Blémur;

(2) Lib. 2. de benef. cap. 34.

pas la victime aux cornes dorées, couronnée d'un beau chapeau de fleurs et couverte d'un riche drap d'or, qui donne le prix au sacrifice; c'est la sainte et religieuse volonté; volonté qui est bien si puissante qu'elle trouve matière de libéralité, même dans les plus chétives cabanes.

III. Au reste, il se faut bien garder de croire que la Reconnaissance soit de pire condition que la Libéralité, et que celle-là ne puisse avoir le moyen d'acquitter ses dettes, ou celle-ci trouve de quoi donner. Le pauvre Eschine le fit paraître lorsque se plaignant à son bon maître Socrate de la fortune qui lui avait été marâtre et lui avait envié les moyens d'user de revanche, et s'offrant soi-même à le servir qui était cela seul qu'elle lui avait laissé (1) : il fit plus qu'Alcibiade et que les autres Seigneurs d'Athènes, qui présentaient à ce Philosophe de grandes commodités. Ce n'est pas chose si malaisée qu'on croirait bien, d'être reconnaissant, puisque pour rendre le bienfait (2) il n'est question que de le recevoir franchement et selon l'intention de celui qui le donne. Et puisque celui-ci, s'il n'est marchand plutôt que libéral, ne doit avoir autre dessein sinon que ce qu'il donne soit agréablement reçu, il doit être satisfait aussitôt que son présent est accueilli d'une bonne volonté (3). C'est en quoi le monde se trompe presque toujours; car il ne s'agit pas tant d'apprêter la main pour rendre vite, que le cœur pour bien recevoir (4). Les Vertus, filles du Ciel, sont voirement représentées avec toute la perfection que requiert une beauté accomplie; mais au demeurant quand elles n'auraient ni pieds ni mains, elles ne laisseraient pas d'être Vertus; car pour cela il leur suffit d'avoir un bon esprit et un bon cœur. Autrement s'il était toujours question de rendre après qu'on a été obligé, il faudrait tout-à-fait se résoudre à ne rien prendre de Dieu ni de la Sainte Vierge, envers qui nous ne saurions jamais user de retour. Mais ce qui nous doit donner confiance, c'est qu'ils n'attendent pas cela de nous.

IV. Car pour parler seulement ici de la Mère de Dieu, ce qu'elle demande n'est autre chose sinon de voir ses bienfaits comme enchâssés dans un bon cœur. C'est la place la plus ho-

(1) Lib. 1. cap. 8.  
 (2) Lib. 2. cap. 20.

(3) Lib. 2. cap. 31.  
 (4) Lib. 2. de benef. cap. 22.

norable qu'elle désire, c'est le lieu où elle veut qu'ils soient conservés. C'est un précieux reliquaire qui ne requiert autre étoffe ni autre orfèvre qu'une bonne volonté, dont chacun peut être riche, pour nécessaire qu'il soit d'ailleurs. Ce qu'elle demande, c'est que nous les prenions comme des caresses de notre bonne Mère, dont la douceur surpasse celle de toutes les mères du monde. Lorsque je les appelle caresses, je parle sans exception aucune, et prétends donner ce nom généralement à tout ce qui nous vient de sa main, pour désagréable qu'il puisse être. Car souvent ce que nous trouvons le plus fâcheux, c'est le meilleur pour nous; et ce que nous recevons à guise d'une médecine, fronçant le nez et tournant le visage, c'est ce qu'elle donne avec plus d'affection. Et puisqu'il a été conclu ci-dessus que l'affection est celle qui nous doit plus obliger que tout le reste, il s'ensuit que nous ne devons faire nulle différence de tout ce qui procède d'un même cœur et d'une pareille affection.

§. II.—Le second trait d'actions de grâces. Publier les faveurs reçues, autant que la bienséance le permet, et employer tous ceux que nous pouvons pour lui rendre grâces avec nous.

I. J'ai dit, autant que la bienséance le permet, d'autant qu'il y a certaines faveurs qui sont tellement conjointes avec notre propre estime, qu'il serait très malaisé de les bien décerner, ou de les exposer en public sans que notre humilité fût en danger. Elles sont comme les statues de Phidias, où il agençait si industrieusement son portrait, que pour l'ôter il fallait renverser la pièce. En cas pareil, les Saints ont toujours conseillé de couvrir les grâces du ciel sous la cendre de l'humilité, et de les recevoir à petit bruit; et beaucoup plus l'ont-ils ainsi pratiqué. Hors de là, le Maître de la bienséance (1), qui doit être gardée tant à donner qu'à recevoir, enseigne que c'est le fait d'un envieux et d'un homme de bas courage, de ne vouloir recevoir que de nuit, ou sous la cape et sous le manteau, et qu'il n'appartient qu'à un ingrat de ne dire grand merci qu'à l'oreille et en secret. Car comme celui qui a fait du bien à un autre le doit, tant qu'il peut, ensevelir dans l'oubli, de même celui qui a été obligé doit aller

(1) Senec. lib. 2. de benef. cap. 23.

tout au contraire, et faire son possible à ce qu'il soit connu de tous. Ce qu'il faut entendre à plus forte raison des biens qui nous viennent du ciel, dont il est expédient de publier l'Auteur pour convier tout le monde à l'aimer. Le Saint Ange Raphaël donna cet avis à ceux de la maison de Tobie (1), leur faisant entendre à tous la différence qui est entre le secret du Prince et les merveilles de Dieu, et leur enseignant que tout ainsi que celui-là doit être religieusement gardé, de même celles-ci doivent être soigneusement mises en évidence. C'est pourquoi, après avoir demeuré, l'espace de trois heures, étendus sur le pavé, bénissant le Père de tous biens, ils sortirent incontinent dehors pour être les trompettes des œuvres magnifiques dont ils avaient été les témoins. Quoi ! David ne convie-t-il pas (2) tous ceux qui avaient la crainte de Dieu de venir entendre les biens qu'il avait reçus de sa divine Majesté ? En combien d'endroits nous semond-il de faire retentir le ciel et la terre des libéralités de Dieu en notre endroit ?

II. Cette sorte de reconnaissance est d'autant plus agréable à la Mère de Dieu, qu'elle aboutit plus à l'honneur de celui dont elle procure très parfaitement la gloire. C'est ce qui a engagé beaucoup de personnes à apprendre devant ses Autels les marques des bienfaits reçus, à les représenter sur des tableaux, et à les rédiger par écrit pour en rendre savante la postérité. Par ce moyen s'est échauffée la dévotion des peuples à recourir à elle; par ce moyen son nom a été porté par tous les coins du monde jusqu'aux dernières îles de la mer, et des millions de personnes l'ont aimée, qui autrement n'en eussent jamais eu connaissance. Que si néanmoins il se rencontrait tant de difficultés à publier parmi les hommes les grâces obtenues par son entremise, je ne crois pas qu'il y puisse avoir chose aucune qui nous empêche de les raconter aux Anges du ciel, et de les faire entendre aux meilleurs amis que nous avons là haut, quand ce ne serait que pour les convier à bénir avec nous celle qui les a impétrées, et à nous tenir compagnie à chanter ses louanges et ses grandeurs. Que tout esprit bénisse le Seigneur, disait David, mais bénisse conjointement la Mère du même Seigneur de qui nous viennent tant de biens.

(1) Tobie 2.

(2) Psalm. 65.

III. Parmi tous ceux qui ont eu à cœur cette reconnaissance, il m'est avis que Saint Anselme a eu un heur particulier à produire avec tout plein de naïveté ses plus doux sentiments. Oyez de grâce les agréables saillies de ce dévot esprit (1). Sainte Dame, dit-il, que je désire aimer de tout mon cœur, honorer de toute mon âme et louer de tout mon pouvoir, n'êtes-vous pas cette grande Marie dont on parle tant, le parangon des femmes et la merveille des créatures? Oui, vous l'êtes, et puisque ainsi est, je veux et entends qu'il n'y ait rien en moi qui ne fasse hommage à votre Grandeur. Mais, hélas! qui suis-je? et que puis-je pour prendre la hardiesse de me présenter à vous? comment puis-je aimer et louer dignement celle de qui je mendie journellement la faveur, et qui sans cesse me prévient de ses bienfaits? O la mère de ma vie! ô la nourrice de mon Sauveur, que voulez-vous que je vous dise? Ma langue est muette, mon esprit est sans vigueur, ma pensée est interdite lorsqu'il est question de parler et de s'entretenir de vous, qui êtes la Mère de celui dont la sainteté nettoie toutes mes taches, dont l'intégrité me délivre de ma corruption, et dont la pureté me rend digne d'une alliance éternelle avec Dieu. Quand bien je me distillerais tout en affections de reconnaissances, que pourrais-je faire pour vous, de qui la fécondité m'a enfanté, de qui l'enfantement m'a délivré de la mort éternelle, et de qui le Fils m'a réuni à ses bonnes grâces et en l'amitié de mon Dieu? Vous êtes la source de ma vie, la porte de mon salut, le chemin de ma réconciliation et la Médiatrice de mon rétablissement. Mais à quel propos je rétrécis vos bienfaits et je les renferme dans moi-même? Que ne dis-je plutôt que vous êtes la grande salle des états généraux, où la paix de tout le monde a été conclue, le Temple vivant de la divinité où nous avons tous reçu la vie; et l'instrument authentique de l'accord que Dieu a fait avec les hommes? Si nous avons eu le bonheur de voir un Dieu conversant familièrement avec nous, c'a été le fruit de votre singulière virginité, de votre admirable fécondité et de votre inestimable sainteté; c'a été l'odeur de vos divines vertus qui l'a tiré du ciel en terre, afin de délivrer les captifs, de guérir les malades et de ressusciter les morts. Et si bien ma considération s'arrête

(1) Orat. ad B. Virg.

principalement sur les hommes, ce n'est pas pourtant que seuls ils vous soient obligés et acquis. Le Ciel avec ses astres luisants, la terre et le reste des éléments, le jour et la nuit, en un mot toutes les créatures se disent redevables à votre Majesté, et confessent que c'a été vous qui les avez rétablies au degré d'honneur dont les infâmes idolâtries des hommes cruellement abusés les avaient dépossédées. Quand je dis que tout le monde se confesse redevable à votre Majesté, je n'excepte ni ceux qui sont au-dessus des cieux, ni ceux qui étaient détenus au centre de la terre. Car comme les bienheureux Esprits de là-haut ont reçu une joie extraordinaire de voir leurs sièges repeuplés par votre moyen, de même les prisonniers de là-bas ont fait fête pour avoir été par vous remis en leur ancienne liberté. O femme singulièrement admirable et admirablement singulière, par qui les éléments ont été réunis, les hommes sauvés, les Anges réjouis, les enfers dépeuplés, les démons vaincus et tout le monde renouvelé ! O Sainte Vierge ! qui possédez le comble des grâces et des bénédictions, et de qui toutes les créatures empruntent la grâce et la bénédiction, pourquoi prenez-vous l'essor si haut, que mon esprit ne puisse arriver jusqu'à vous pour vous louer et vous remercier comme il doit ? Pourquoi vous enfoncez-vous à perte de vue dans les abîmes des perfections divines ? Pourquoi vous dérobez-vous à mes yeux ? Pourquoi ôtez-vous à mes conceptions et à mes louanges tout moyen de vous suivre ? Puisque mes prières et mes vœux vous trouvent si accostable, de grâce ne vous rendez pas inaccessible à mes devoirs ; et puisque le pouvoir d'atteindre avec mes pensées à vos excellences me manque, permettez que ma volonté supplée au défaut de mon esprit et de ma langue, et recevez tous les remerciements qu'elle aurait envie de vous rendre, non seulement en son particulier, mais généralement au nom de tous ceux qui à jamais se publieront vos obligés.

IV. N'oublions pas ici un trait de Reconnaissance, que l'affection a fourni à quelques-uns des meilleurs serviteurs de la Vierge. Car, considérant qu'il se serait trouvé des personnes qui, pour se témoigner redevables à d'autres de tout ce qu'elles étaient, comme le Bienheureux Pierre Damien, qu'il faudrait plutôt appeler de Damien, pour n'avoir point voulu d'autre surnom que celui de Damien son frère aîné, par qui il avait été



élevé et avancé aux études, considérant, dis-je, qu'un sentiment de bon naturel aurait fait résoudre quelques-uns à ne vouloir être connus que sous le nom de leurs bienfaiteurs, ils ont choisi pour nom propre, ou ajouté à celui qu'ils avaient reçu au Saint Baptême celui de Marie, pour faire entendre à tous qu'ils relevaient d'elle singulièrement après Dieu, et qu'ils ne possédaient nulle sorte de grâces qu'ils n'eussent reçue d'elle en fief. Jamais ne soit que l'on ne fasse état des personnes de si bon cœur, puisqu'elles ont fait connaître à tous que les sentiments de la grâce ne cèdent en rien à ceux de la nature; au contraire, qu'elles sont d'autant plus fortes que leur condition les relève par dessus les autres.

§. III. — Le troisième trait d'actions de grâces. Lui donner toute la gloire des bons succès qu'elle aura gouvernés.

I. La gloire est comme la dîme que le Ciel prend sur les bonnes actions que nous pratiquons avec son secours; c'est une chose sacrée à quoi il ne nous est loisible de porter la main non plus qu'à l'arbre défendu. C'est un droit seigneurial, auquel il ne faut pas attenter à peine de confiscation de tous nos biens. Aussi est-ce une chose merveilleuse de voir comme les Saints ont été religieux en cet endroit, et l'appréhension qu'ils eurent toujours d'être seulement soupçonnés d'avoir prétendu à la portion que Dieu s'est si particulièrement réservée. Je ne veux ici parler que des serviteurs de la Sainte Vierge, puisque mon sujet le requiert ainsi.

II. Le Bienheureux Saint François de Paule (1) avait tant de crainte que les miracles qu'il faisait sans fin ne lui fussent attribués, qu'il en donnait incontinent l'honneur à Dieu et à la Reine du Ciel; ce qu'il pratiquait d'ordinaire, mais spécialement lorsque ayant fait revenir à soi un certain qui avait le cerveau démonté, il assembla sur-le-champ tous les Religieux, afin d'aller chanter le *Salve Regina* en actions de grâces devant l'autel de la Mère de Dieu qui avait opéré cette merveille.

III. L'abbé Léontius (2) porta le titre de Chapelain et d'Aumônier de la Sainte Vierge l'espace de quarante ans et plus. Ce qu'on raconte de lui à ce propos est digne d'éternelle mémoire;

(1) In ejus vita.

(2) Prati spiritualis, cap. 62.

car il ne donnait jamais l'aumône de sa main propre, sinon aux aveugles ou à ceux qui n'avaient pas le moyen de la prendre; pour les autres, il la mettait sur le marche-pied de l'Autel, ou sur la base de quelque colonne, afin qu'ils la pussent apercevoir. S'étant un jour enquis de la cause de cette cérémonie, je le fais, dit-il, à ce que tous entendent que ce n'est pas moi qui donne l'aumône, mais la Mère de Dieu que je sers.

IV. Les exemples ont je ne sais quel lustre particulier ès personnes relevées par dessus l'ordinaire; en voici du plus haut étage d'honneur. L'an neuf cent septante-et-un (1), il arriva que les Russes, les Bulgares, les Scythes et les Turcs, ayant joint leurs forces ensemble, et fait plus de trois cent trente mille combattants, marchaient avec dessein de se rendre les maîtres de l'Empire. L'Empereur Jean Zemiscès ne put espérer plus prompt ni plus favorable secours que la Mère de Dieu. Il s'adressa donc à elle, et la pria instamment de le vouloir secourir. Cela fait, il alla au devant d'eux, sous les étendards de la Sainte Vierge, avec tant de courage qu'il les mit tous en déroute. Sa piété lui suggéra incontinent l'invention d'une reconnaissance non moins digne de sa grandeur que de sa piété. Car il fit préparer un triomphe magnifique, où l'Image de la Mère de Dieu était assise sur les dépouilles des ennemis du char triomphal; et quant à lui, il la suivait par honneur avec les siens fort simplement habillé, et monté sur un cheval blanc.

V. L'Empereur Jean Comnène ayant ce bel exemple devant les yeux, voulut enchérir par dessus; car après avoir, l'an onze cent vingt-et-trois, remporté une glorieuse victoire à la faveur de la même Vierge, il fit aussi porter en triomphe son Image sur un char argenté et tout couvert de pierres précieuses. Ses plus proches allaient à beau pied et à tête nue autour du charriot conduisant les quatre chevaux blancs qui le traînaient, et lui, en même équipage, les précédait immédiatement, portant en ses mains la Croix montrée à l'Empereur Constantin comme un signal assuré de la victoire.

VI. A ces braves Empereurs je joindrai trois de nos Rois (2), tous trois Philippe, tous trois vaillants comme l'épée, tous trois fidèles serviteurs de la Vierge, et très reconnaissants des bien-

(1) Baron. eo anno.

(2) Sebast. Rouillard Parthenidos. cap. 6.

faits reçus de sa puissante main. Le premier sera Philippe Auguste, lequel l'an douze cent treize s'étant voué à la Sainte Vierge sur l'extrémité du péril où il se vit réduit à la journée de Bouvines pour avoir affaire à un si puissant guerrier comme était l'Empereur Othon et plusieurs autres très valeureux Ducs, Comtes et Chevaliers qu'il avait avec soi, et sous la faveur et protection de la même Vierge ayant remporté une glorieuse victoire, voulut que toute la postérité apprît le sentiment qu'il en avait, et ce par la fondation d'une belle Abbaye près la ville de Senlis, qu'à ce sujet il appela Notre-Dame de la Victoire.

VII. Le second sera Philippe-le-Bel, lequel voyant que les Flamands, qu'il avait pour lors sur les bras, l'étaient venu attaquer au dépourvu, sur la nouvelle que son armée s'était débandée à l'occasion de quelques pourparlers d'accord, dans ce soudain effroi il eut recours à Notre-Dame de Chartres, mais de si bon cœur et avec un si heureux succès, qu'il se vit au même instant environné de tous ses bataillons résolus de bien faire, et d'autre part l'ennemi en tel désarroi, qu'ayant donné dessus de toutes ses forces, outre les prisonniers qui furent en fort grand nombre, il en laissa plus de trente-six mille sur la place sans perdre plus de quinze cents des siens. Cette rencontre advint deux jours après l'Assomption de la glorieuse Vierge; ce qui le confirma davantage en la créance très certaine qu'il avait qu'une si bonne issue, et contre toute apparence, ne pouvait venir que du ciel, et que c'était un coup de la main obligeante de la Mère de bonté. Cause pourquoi dès qu'il fut de retour en France il alla rendre ses devoirs à Notre-Dame de Chartres, et en reconnaissance du bien reçu il lui bailla à perpétuité la terre et seigneurie des Barres, fonda un service annuel pour immortaliser la souvenance d'une si heureuse journée, et laissa à l'Eglise tout l'équipage et le harnais qu'il avait lors de cette victorieuse défaite. En mémoire de quoi tous les ans, au jour de cette solennité, la coutume est de pendre au pupitre, du côté de la nef, ledit équipage, savoir est un casque doré et couronné, une cuirasse, une jacque de maille, une cotte d'armes de velours violet cramoisi, avec six fleurs de lis, trois devant et trois derrière, une camisole de satin incarnat, des gantelets, une épée avec ses pendants et sa ceinture, des bracelets et des cuissarts.

VIII. Le troisième sera Philippe de Valois, lequel, la veille de la Saint-Barthélemy de l'an treize cent vingt-huit, ayant été pris au dépourvu avec les mêmes Flamands vers le Mont-Cassel, comme Philippe-le-Bel près de Mons, s'adressa à la très sacrée Vierge, la protectrice des Rois de France et la tutélaire de l'Empire Français, et la supplia instamment de lui vouloir prêter main-forte en un si extrême danger. La prière ne fut pas plus tôt achevée, que la Mère de douceur inspira au cœur du Roi et de toute son armée une force secrète si extraordinaire, qu'en peu d'heures ils déconfirent près de vingt mille ennemis. Le Roi ne mit pas en oubli un tant signalé bienfait; car le propre jour de son entrée dans sa bonne ville de Paris, où il fut reçu avec un triomphe nonpareil, il s'en alla de pleine arrivée visiter l'Eglise Notre-Dame, et s'avança tout le long de la nef à cheval jusque devant le Crucifix, et présenta son cheval et ses armes à la Générale des armées de Dieu, de laquelle il protestait tenir cette victoire. La figure de ce prince à cheval se voit encore sur un pilier de l'Eglise Notre-Dame, à laquelle en outre il assigna cent livres de rentes à prendre sur son domaine de Gâtinais pour en célébrer à jamais la mémoire.

IX. Grands Princes, dignes de conquérir des mondes entiers, puissiez-vous être suivis et imités en l'affection cordiale de vos reconnaissances de tous ceux à qui la Mère de Dieu obtiendra quelque faveur, aussi long-temps qu'il y aura des hommes qui demanderont son secours. Car en cette manière sera observé le partage qui fut jadis fait par l'Ange qui porta les bonnes nouvelles de la naissance du Sauveur, lorsqu'il donna la gloire à Dieu et la paix aux hommes de bonne volonté. En cette manière les serviteurs de la Vierge Mère triompheront parfaitement du désir effréné de la gloire qui ravage nos meilleures actions. En cette manière ils obligeront la Reine du ciel à leur être toujours favorable et à faire réussir leurs desseins.

## CHAPITRE VIII.

### SEPTIÈME RECONNAISSANCE DUE AUX GRANDEURS DE LA MÈRE DE DIEU.

Ne vous imaginez pas que l'honneur ait pris naissance sur la terre, et que de là il ait été transporté au ciel, à la façon que nous y avons donné entrée à nos palais, à nos festins et à d'au-

tres semblables appartenances de nos menus plaisirs. Car il est tout assuré que l'honneur est né dans le ciel, et que de là il est descendu en terre, et ceux à qui Dieu a fait la faveur de leur découvrir quelque chose des grandeurs de sa Sainte Maison, comme Isaïe, Ezéchiel, Saint Jeanet les autres, l'ont toujours vue pleine d'honneur et de majesté. C'est pourquoi je traiterai de l'honneur qui est dû à la Sainte Vierge, ni plus ni moins que d'une chose toute céleste, et tâcherai d'en prendre le modèle sur ce qui se pratique dans le Ciel, quoique je n'en puisse parler qu'avec des paroles dont l'on se sert en terre, et avec des conceptions humaines.

§. I<sup>er</sup>. — Premier trait d'amour : L'adorer.

I. Afin de ne me point égarer en ce discours, il sera à propos de remarquer tout premièrement que l'adoration, ainsi que disait Anastase, Evêque, au septième Synode (1), n'est autre chose qu'une suréminence et une excellence d'honneur, c'est-à-dire, selon Saint Jean Damascène (2), une soumission et une exhibition d'honneur qui se rend à autrui en considération de quelque sienne excellence ou prééminence. De manière qu'il faut considérer quatre choses pour comprendre la nature de l'adoration. La première est la personne qui la rend, se reconnaissant inférieure à l'autre et s'abaissant devant elle. La seconde, la personne ou la chose à qui elle est rendue. La troisième, le motif de l'adoration, qui est l'excellence de la personne ou de la chose adorée, et l'ascendant qu'elle a, soit par nature, soit par quelque rare qualité qui est en elle par dessus celui qui lui rend ses soumissions. La quatrième, l'honneur et le culte qu'il rend, et le témoignage volontaire qu'il produit de l'estime intérieur qu'il fait de telle personne ou de telle chose. Car il ne faut pas penser que l'adoration consiste en la seule conception que nous faisons d'une autre personne, pour haute et relevée qu'elle puisse être; il faut de plus que la volonté s'abaisse sous la personne adorée, avec des témoignages d'honneur, soit que ces témoignages soient purement intérieurs, ou qu'ils soient accompagnés de quelque signe de révérence extérieure et sensible.

II. En second lieu, il est à noter qu'il y a trois sortes princi-

(1) Act. 4.

(2) Orat. 3. de Imaginibus.

pales d'adoration, tant à cause de la diversité des personnes à qui elle est rendue, que du culte religieux dont elles sont honorées. La première s'appelle communément Latrie, et c'est l'honneur suprême, et sans aucune limitation, que nous rendons à Dieu seul, à raison de son excellence divine et infinie. La seconde se nomme Dulie, que nous appellerions service honoraire, et c'est le culte qui est exhibé aux Saints en suite de leur sainteté et des rares perfections de gloire qu'ils possèdent; culte autant relevé par dessus tout l'honneur politique, que la grâce l'est par dessus la nature, mais au demeurant infiniment plus bas que celui de Latrie. La troisième est comme un entre-deux à qui on a donné le nom d'Hyperdulie, c'est-à-dire de service par dessus le commun, service voirement plus bas, sans comparaison, que le divin, mais aussi grandement relevé par dessus l'ordinaire, qui est dû aux Saints. Et c'est le propre hommage que nous rendrions à l'humanité du Sauveur, si elle était considérée séparément de son suppôt divin, et celui que nous rendons en effet à la glorieuse Vierge en considération des privilèges très avantageux et des grandes prééminences qu'elle a sur le reste des créatures.

III. En troisième lieu, il se faut souvenir que l'adoration, prise en ces trois degrés, peut encore être ou absolue, ou relative. Nous appelons absolue celle qui se rend à quelque personne ou à quelque nature intellectuelle, en ayant égard aux perfections et aux excellences qui se retrouvent en elle. Je dis à quelque personne ou à quelque nature intellectuelle, d'autant qu'elle seule est adorable de cette sorte de culte, comme étant seule capable d'honneur et d'excellence, qui soit digne d'être révérée en elle-même, telle qu'est la vertu, la sainteté, la grâce, la gloire, le domaine et les autres semblables, vu que l'homme, en qualité de créature intellectuelle, ne peut raisonnablement soumettre sa dignité par cette sorte de respect qu'à une nature de pareille ou de plus grande noblesse que la sienne. Et de cette manière d'honneur nous adorons Dieu, la Sainte Vierge, les Anges et les hommes. La respectueuse, ou relative, est celle que nous rendons à quelque chose, non pour aucune qualité qui soit proprement à elle ou en elle, mais pour le rapport qu'elle a à quelque personne ou à quelque nature intellectuelle, qui est digne de tel honneur et de telle adoration. Et en cette façon nous adorons la

Croix, les Images et les autres choses semblables qui ont touché les Saints et qui, à leur occasion, participent en quelque manière à leur sainteté.

IV. Cette doctrine présupposée, il n'y a point de doute que l'Eglise Catholique n'ait de tout temps rendu à la très sacrée Vierge l'honneur d'adoration dont nous parlons, comme on le peut aisément apprendre de la Liturgie Romaine, de celle de Saint Jacques, de Saint Basile et des autres, des actes du cinquième Synode (1) du Concile de Trente (2) et des écrits des Saints Docteurs de tous les âges et de toutes les nations du monde. Saint Jean Damascène portera la parole pour tous; voici ses propres mots (3) : C'est chose très raisonnable que la Mère de Dieu possède ce qui appartient à son Fils et qu'elle soit de tous adorée. Que si nous trouvons que Saint Epiphane (4), Jonas, Evêque d'Orléans (5), et quelques autres Docteurs aient dit que nous ne l'adorons pas, et qu'elle ne doit pas être adorée, il le faut entendre de l'adoration souveraine de Patrie, que l'Eglise ne lui a jamais rendue; ce qu'ils disent à l'occasion de certains hérétiques nommés Collyridiens (6), qui l'adoraient comme une Déesse et lui présentaient des sacrifices.

V. Volontiers que quelqu'un voudra passer outre et demander à quel titre lui est due cette adoration que j'ai nommée Hyperdulie et que j'ai dit être relevée par dessus tout le culte que nous rendons aux autres Saints. Je réponds en peu de mots que c'est en qualité de Mère de Dieu; qualité qui la relève indubitablement par dessus tous les Saints que nous honorons du culte de Dulie. Car en quelque rang de mérite, de sainteté et d'excellence que nous les considérons, ils demeurent toujours serviteurs, et la Mère est toujours Mère, c'est-à-dire, comme l'expliquent Saint Athanase (7), Saint Augustin (8), Saint Jean Damascène (9), Saint Anselme (10), l'Abbé Rupert (11) et les autres, leur Reine et leur Dame absolue en tout le domaine de son Fils. Bref, dit le bienheureux Pierre Damien (12), qu'y a-t-il de

(1) Act. 4. 6. 7.

(2) Sess. 25. de Reliquiis, et veneratione Sanctorum.

(3) Orat. de Nativit. B. Virg. et 2. de Assumpt.

(4) Heresi 78.

(5) Orat. 2. de cultu imaginum.

(6) S. Epiphan. loco cit.

(7) Serm. de S. Deipara.

(8) Serm. 35. de Sanctis.

(9) Lib. 4. de fide cap. 15.

(10) De excellentia Virg. cap. 8.

(11) Lib. 3. in Cantic.

(12) Serm. 1. de Nativit.

plus grand que la Vierge Mère, qui a renfermé dans son sein la grandeur de la souveraine Divinité? Pour elle, dit Saint Ildéfonse (1), c'est un fait à part; car ce qu'elle a reçu et ce qu'elle a fait n'entre point en comparaison avec les autres; elle est entièrement hors de pair. Quel honneur se pourrait rencontrer, dit le dévot Archevêque de Nicomédie (2), qui fût capable d'égaliser le mérite de celle de l'amour de qui Dieu même a été épris, chez qui il a logé, et en qui la volonté du Père Eternel a été parfaitement accomplie? Voilà assez de sujets et de motifs pour l'adorer. Passons à la pratique de cette adoration.

§. II. — La pratique de l'adoration intérieure de la Sainte Vierge.

I. Parmi les salutaires avis que Saint Bonaventure donne à un sien ami pour arriver à la perfection, celui de ne laisser écouter aucun jour sans rendre quelque honneur spécial et singulier à la très sacrée Vierge n'est pas des derniers (3). Car, outre que celle à qui cet honneur est rendu, fait état de tous les services qui lui sont faits, pour petits qu'ils soient, l'action de soi-même est très agréable à Dieu, pour autant qu'elle appartient à la Religion, qui est l'une des principales vertus. Cette vertu produit deux sortes d'actions, dont les unes sont intérieures et les autres extérieures, mais toujours procédantes du principe intérieur, qui est celui qui donne le mouvement, le poids et le mérite à l'action. C'est pourquoi je commence par les actes intérieurs d'adoration, vu nommément qu'ils sont plus à la main que les autres; car les extérieurs peuvent être empêchés par la faiblesse du corps, par l'âge, par la maladie et par d'autres semblables incommodités; ils peuvent être interrompus par les compagnies ou être rendus malaisés par la presse des occupations; mais les intérieurs se pratiquent avec toute liberté à la maison et aux champs, en compagnie et en particulier, parmi les affaires et dans le repos, en tout temps, en tout lieu et en toute disposition d'esprit et de corps, comme il se pourra voir; les considérant l'un après l'autre.

(1) Serm. 2. de Assumpt.

(3) Lib. viginti quinque memorabili-

(2) Georgius Nicomed. Orat. de lib. numero 13.  
oblat. Deip.



*Diverses sortes d'adorations intérieures.*

II. Car nous adorons intérieurement la très sacrée Vierge, lorsque nous révérans les grâces et les vertus qui lui ont été octroyées pour être digne MÈRE DE DIEU; c'est à savoir sa rare dévotion, sa très profonde humilité, son Angélique pureté, sa charité Séraphique; et ainsi consécutivement des autres. Nous l'adorons intérieurement, lorsque nous lui présentons quelque hommage en considération de ses Grandeurs, la regardant comme la Fille du Père, la Mère du Fils, l'Épouse du Saint-Esprit, l'Aînée des pures créatures, la Dame et la Reine de toutes. Nous l'adorons intérieurement, lorsque, sous ses grandeurs nonpareilles, nous abaissons toutes les puissances de notre âme, notre entendement, notre mémoire et notre volonté, les reconnaissant trop basses et trop chétives pour lui rendre l'honneur qu'elle mérite, et désirant avoir plus de capacité, afin de l'honorer avec plus de perfection. Nous l'adorons intérieurement, lorsque nous lui offrons tout l'honneur que lui rendent les Bienheureux au ciel, celui qu'elle a reçu en terre dès le commencement du monde, et celui qui lui pourrait être rendu; et que nous ne connaissons pas, faute de savoir la cour du ciel. Nous l'adorons intérieurement, lorsque nous souhaitons la voir partout honorée, et servie avec la plus grande pureté que l'esprit humain peut apporter, et lorsque nous employons nos vœux à ce que Dieu la fasse connaître, aimer et honorer de tous. Nous l'adorons intérieurement, lorsque nous rendons honneur à son sacré corps, à sa sainte âme et à tous les mystères de sa très sainte vie; à son immaculée Conception, à sa très pure Nativité, à sa merveilleuse Annonciation, à son divin Enfancement, à sa mystérieuse Purification, à son heureux Trépas, à sa glorieuse Assomption, à son Sacre Royal, et ainsi de tout le reste.

III. La Bienheureuse Sainte Brigitte a couché fort au long, en quatre oraisons très dévotes, la pratique de cette adoration, ainsi que jadis elle l'apprit par révélation. En la première de ses oraisons, elle parle en cette manière à la glorieuse Vierge : très sainte MÈRE DE DIEU, ma Dame et ma Reine, je vous bénis de tout mon cœur comme la plus noble de toutes les créatures, et celle qui avez le plus sincèrement et le plus fidèlement aimé votre Créateur. Je vous bénis et vous honore, comme celle dont

la conception a été annoncée à vos père et mère par le même Archange qui depuis vous porta la nouvelle de la Conception du Verbe Divin dans vos sacrées entrailles. Je vous bénis et vous honore comme celle qui êtes sortie d'un si saint mariage, et qui, après une enfance et une éducation tout angélique, avez été conduite au Temple au troisième an de votre âge pour être nourrie parmi les Vierges et consacrée au service de Dieu. Je vous bénis et vous honore comme celle qui avez aimé et glorifié votre Créateur de tout votre pouvoir, aussitôt que la première aube du jour de la raison a commencé de poindre sur votre âme. De là, elle va de même air poursuivant tous les mystères de la vie et de la mort de la Sainte Vierge, jusqu'au point qu'elle fut couronnée de la couronne d'immortalité, et reconnue pour Dame et pour Impératrice de tout l'univers. En la dernière de ses Oraisons, elle charge la même Vierge de bénédictions depuis la tête jusqu'aux pieds. Princesse de la terre et du ciel, lui dit-elle, ma Dame, ma vie et mon bonheur, béni soit un million de fois votre adorable chef rehaussé du diadème de gloire, et plus luisant incomparablement que le Soleil. Bénis soient vos beaux cheveux dorés, qui, à guise d'autant de rayons de lumière, vont s'épandant sur vos épaules; et, bien qu'ils soient sans nombre, ils sont néanmoins surpassés par la multitude innombrable de vos divines vertus. Béni soit votre front argentin et votre face plus blanche que la Lune, sur laquelle nul ne jeta les yeux sans en recevoir de l'allégement et de la consolation. Bénis soient vos yeux colombins, qui sont plus nets que les étoiles du ciel et plus purs que les entendements des Bienheureuses Intelligences, et qui jamais n'ont été ouverts que pour contempler les choses perdurables et éternelles. Bénies soient vos joues blanches et vermeilles, cent fois plus agréables que celles de la belle Aurore; joues sur lesquelles la modestie et la pudeur ont assis le trône de la chasteté. Elle en dit tout autant avec proportion des autres parties du sacré corps de la très immaculée MÈRE DE DIEU; et il est mal aisé de lire ce qu'elle en écrit sans être ému à l'aimer d'amour.

*Adorer son bien-aimé Fils.*

IV. Finalement, à cette même adoration se rapporte l'honneur que nous rendons au très aimable Jésus son Bien-aimé

Fils. Je ne veux pas que vous l'appreniez d'autre que de cette admirable Mère. Voici ce qu'elle en dit un jour à la même Sainte Brigitte (1). Ma Fille, si tu désires savoir en quelle façon tu me pourras louer et honorer, connais que je recevrai toujours comme fait à moi, tout l'honneur et la louange que tu présenteras à mon cher Fils, puisque ce n'est qu'un cœur et une âme de nous deux. Ainsi, j'estimerai être de toi hautement louée et honorée, lorsque tu diras : Soyez béni sur toutes choses, ô mon Créateur et mon Dieu! qui avez daigné vous renfermer dans les flancs de votre très humble servante. Soyez béni, mon Prince et mon Souverain, qui, naissant de cette très pure Vierge, n'avez non plus offensé sa virginité que vous n'avez altéré votre sainteté. Soyez béni, mon Seigneur et mon tout, qui, au point que vous fûtes conçu de la Reine des vierges, ne laissâtes partie de son corps, ni puissance de son âme, que vous ne comblassiez de joie et de contentement. Soyez béni, Roi de gloire et de majesté, pour la gloire à laquelle vous l'avez élevée, et pour la majesté dont vous l'avez remplie. Soyez, dis-je, béni autant de fois qu'il y a de grains de sable sur le rivage de la mer; et par l'intercession de la même Vierge, votre très honorée Mère et la mienne, faites miséricorde à votre très humble servante. Ainsi soit-il.

### §. III. — La pratique de l'adoration extérieure de la Sainte Vierge.

I. Il n'y a point de doute que l'adoration intérieure ne soit plus noble que l'extérieure, et qu'elle ne soit l'esprit qui anime l'extérieure, laquelle est comme le corps. Celle-ci pourtant ne laisse pas d'être de grand mérite et fort agréable à la Reine du ciel. Et puisque l'homme est composé d'esprit et de corps, c'est une chose tout assurée qu'il lui est redevable non seulement d'un hommage intérieur, mais encore d'un culte extérieur.

#### *Baiser les Images de la Vierge.*

II. Le culte qui a donné le nom à l'adoration et qui a eu grande vogue parmi les anciens, comme nous apprenons, non seulement de leurs écrits, mais encore des livres sacrés, et nommément de l'histoire de Job (2), c'est le baise-main, ou, pour mieux dire,

(1) Revel. lib. 1. cap. 8.

(2) Job. 31.

toute sorte de baisers donnés par respect aux choses saintes et sacrées. Les Chrétiens ont employé cette cérémonie qui a été sanctifiée dès le berceau de l'Eglise naissante, pour honorer les Images, les Reliques et d'autres semblables pièces de sainteté. Et de tout temps les fidèles serviteurs de la MÈRE DE DIEU ont pratiqué cette reconnaissance, baisant en signe d'honneur et d'affection ses Images, ses Reliques, son nom, les lieux qu'elle a jadis honorés, les endroits des livres où il est parlé d'elle, et choses semblables.

*Les génuflexions.*

III. Les génuflexions, les révérences, les abaissements de tout le corps à plate terre se pratiquent sans cesse dans le ciel en la présence du Roi de gloire, ainsi que nous apprenons des Prophéties d'Isaïe, d'Ezéchiel, de Daniel et de l'Apocalypse de Saint Jean. De là, elles ont été apportées en terre, et ont passé en culte religieux dès le commencement du monde. C'étaient les plus ordinaires compliments d'honneur des Patriarches anciens, comme nous le voyons à tout propos en l'Ecriture sainte. L'Eglise Chrétienne est née avec cette pieuse coutume, laquelle a été plantée et autorisée par les divins exemples du Sauveur, qui était d'ordinaire collé contre terre pendant ses longues oraisons. Saint Barthélemi et Sainte Marthe se prosternaient cent fois le jour, et autant de fois la nuit. Saint Jacques, Evêque de Jérusalem, avait quasi toujours les genoux en terre. Les anciens Religieux passaient une partie de leur vie en cet exercice; en quoi le Bienheureux Siméon Stilites se rendit tout-à-fait admirable, car il y employait le jour et la nuit; et Théodoret écrit de lui, qu'un sien compagnon ayant voulu observer combien de révérences il faisait à chaque reprise, s'étant arrêté quelque temps au pied de la colonne du Saint, il en compta en peu de temps jusques à douze cent quarante, mais si profondes, qu'à chaque fois il donnait du front contre la pointe des pieds. Enfin comme il vit qu'il poursuivait toujours, il se lassa plus tôt de compter que Siméon de se jeter par terre. Les fervents amateurs de la MÈRE DE DIEU ont bien su lui rendre ce devoir.

IV. Le Bienheureux Albert, Religieux du Monastère de Saint Crépin, qui vivait environ l'an onze cent quarante (1), n'avait

(1) In ejus vita apud Surium. 7. April.

point de plus ardente passion que d'honorer la Reine des Anges, sa bonne mère; aussi trouvait-il mille inventions pour s'en acquitter dignement. Entre autres il fléchissait les genoux cent fois le jour, et se prosternait cinquante fois en terre de son long, lui présentant à chaque fois la salutation Angélique. Sainte Catherine de Suède (1), fille de Sainte Brigitte, employait tous les jours quatre heures à fléchir le genou jusqu'en terre, dévotion qu'elle arrosait d'ordinaire d'une grande abondance de larmes. Sainte Elisabeth (2), fille d'André, second roi de Hongrie, avait ordonné à une sienne Damoiselle de l'éveiller à une certaine heure de la nuit en lui pressant le pied. Lors elle se glissait doucement d'auprès de son mari, et employait une partie de la nuit en ce saint exercice. Sainte Marguerite (3), Reine de Hongrie, dès qu'elle eut atteint l'âge de discrétion, ne rencontra jamais Image de la Sainte Vierge, qu'elle ne se jetât soudain par terre, et ne récitât l'*Ave Maria*; ce qu'elle faisait mille fois chaque jour de l'Octave qui précède ses principales Fêtes. Le savant et le dévot Cardinal Jacques de Vitry écrit (4) de Sainte Marie d'Oignies, qu'il lui arrivait souvent de mettre les genoux en terre jusqu'à onze cents fois dans vingt-quatre heures, pour honorer la très sacrée Vierge, dévotion qu'elle pratiquait de temps en temps, et la continuait l'espace de quarante jours en la façon que je vais dire: Tout premièrement elle courbait les genoux six cents fois sans interruption. En après elle disait le Psautier de David de cent cinquante Psaumes, récitant au bout d'un chacun l'*Ave Maria*, et faisant hommage à la Sainte Vierge d'une gènesflexion. Cela fait elle se donnait trois cents coups de discipline, et à chaque coup elle se jetait à terre et récitait l'*Ave Mariu*, exercice qui lui coûtait pour l'ordinaire une grande quantité de sang. Finalement, elle achevait cette sorte de sacrifice avec cinquante *Ave Maria* et cinquante gènesflexions qui lui restaient pour accomplir les onze cents.

V. Le Bienheureux Herman de Steinvald, de qui j'ai parlé au précédent Traité à diverses occasions, l'eût fait sans fin s'il se fût laissé emporter par son affection. Car étant la sainte coutume de l'Ordre de Prémontré, lequel chacun sait être unique-

(1) In ejus vita 22. Martii.

(2) In ejus vita apud Suriium 19. No-

vemb.

(3) In ejus vita apud Surium 28. Ja-

nuarii.

(4) In ejus vita apud Surium, tom. 3.

ment affectionné à l'honneur de la très sacrée Vierge, de baiser l'Oratoire qui sert d'accouoir autant de fois que le nom de la même Vierge est prononcé pendant l'Office des jours ouvriers, et de baiser la main ès jours de Fête. Toutes et quantes fois que Herman récitait son Office hors du Chœur, nommément ès jours de Fête, il se prosternait par terre lorsqu'il rencontrait le nom de la Vierge, et y demeurait attaché aussi long-temps qu'il pouvait sans offenser ceux qui le voyaient. Un jour étant interrogé par l'un de ses frères, homme sage et spirituel, pour quel sujet il le faisait, il confessa ingénument qu'autant de fois qu'il le pratiquait, il lui était avis qu'il sentait tout d'un coup l'odeur de toutes les fleurs que le printemps a coutume d'éclorre sur la terre; de sorte qu'il lui semblait qu'on l'arrachait de là quand il était contraint de se lever. Ainsi se vérifiait en lui ce que l'Ecclésiastique dit de Josias (1), et la souvenance de Marie lui était une composition aromatique et un mélange de divers parfums; c'était tout autre chose que la senteur des roses qui s'épanouissent en été, et que l'odeur des lis qui sont sur le courant des eaux. Le Père Gonzalès, Religieux de la Compagnie de Jésus, que ceux de Monomotapa firent mettre à mort en haine de la Religion, ne rencontra jamais Image de la Vierge (2) qu'il ne lui fit une profonde inclination de la tête et des yeux; voire qu'il ne lui fit la révérence jusqu'en terre, lorsqu'il croyait n'être vu de personne. Ce qu'il observait fort religieusement, disant son Chapelet à toutes les fois qu'il commençait le salut Angélique.

VI. Volontiers que quelqu'un lisant ceci, dit à part soi que cette dévotion est bonne pour les solitaires ou pour les personnes de grand loisir, mais non pour ceux qui sont occupés et engagés dans le train ordinaire du monde. Encore faut-il accorder quelque chose à la faiblesse de nos esprits et à notre peu de dévotion. Qu'il soit ainsi comme ils se le figurent; mais qui sera le serviteur de la Vierge qui se puisse excuser de faire la révérence à quelque sienne image autant de fois qu'il sortira de son cabinet ou qu'il entrera, plus ou moins profonde, selon qu'il se trouvera seul ou accompagné, disant de cœur ou de bouche : Sainte Vierge, je vous adore de toutes mes affections; Sainte

(1) Cap. 49.

(2) Godin. in ejus vita.

Mère, je vous présente mon cœur. Et que nul ne se couvre du beau prétexte de grandes occupations. Ces saintes et louables pratiques qui sont toujours suivies de la bénédiction de la Reine du Ciel, sont cause que tout ce que l'on entreprend se fait mieux et plus promptement; et quand elles ont une fois passé en coutume, elles ne donnent non plus de peine que de lever le chapeau à la rencontre d'un ami.

*Se découvrir devant les Images et les lieux dédiés à la Sainte Vierge.*

VII. C'est un acte d'adoration extérieure de se découvrir devant les Images de la Vierge, ou lorsqu'on entend prononcer son saint nom, et demeurer tête nue en sa présence, soit en particulier, soit es lieux où elle est spécialement honorée. Parmi une infinité de beaux traits de vertu que j'ai remarqués en la grande Congrégation de Notre-Dame, qui est érigée en la noble ville d'Avignon, l'une des belles et dévotes assemblées du monde, j'y ai plusieurs fois admiré un homme de rare mérite, qui avait l'espace de trente ans et davantage fréquenté entre les plus assidus cette honorable Compagnie, sans qu'aucun l'y eût jamais vu couvert, pour rude ou fâcheuse saison qu'il fût, ou pour aucune longueur de temps. J'ai connu une personne qui ne manquait jamais le soir avant que de se retirer de mettre les genoux nus sur la terre, et tenant une chandelle allumée en sa main, pieds nus et tête nue, faisait amende honorable à la MÈRE DE DIEU. J'ai fait montre à une autre occasion des prémices de la dévotion de Saint Bernardin le Siennois, et j'ai touché en passant à quel degré de Sainteté il fut conduit par ce louable exercice (1).

*Prononcer souvent par respect le saint nom de Marie.*

VIII. C'est un acte d'adoration extérieure de prononcer souvent par respect et avec révérence le très saint et très auguste nom de Marie. Nos annales racontent qu'en l'année mil six cent vingt et un, le saint Baptême fut conféré à une femme Japonaise, laquelle avait été si éperdument adonnée au culte d'Amida, qui est le Dieu des Japonnais, qu'elle répétait par honneur son nom jusqu'à cent quarante mille fois le jour, se levant à cette occasion dès le grand matin; à quoi elle était pour l'ordi-

(1) Tract. 5. cap. 4.

naire aidée d'un esprit qui lui servait de réveil-matin. Aussitôt qu'elle se vit Chrétienne, elle changea cette superstition en dévotion, et s'obligea par affection et par reconnaissance de prononcer autant de fois chaque jour les sacrés noms de Jésus et de Marie. Sur quoi l'esprit des ténèbres l'ayant quittée, son Ange Gardien succéda au même service, tant le ciel prenait de plaisir à sa piété et simplicité.

*Allumer des lampes et des cierges.*

IX. La sainte coutume d'allumer des lampes et des cierges devant les Images et les Autels de la Sainte Vierge est en crédit en plusieurs endroits de la chrétienté, et quand on en voudra trouver la naissance, il faudra monter jusqu'à celle de l'Eglise. J'ai fait voir ailleurs (1) comme elle se pratiquait en la ville de Constantinople, nommément du vivant de Sainte Pulchérie; et je me sens ici redevable à la douce mémoire d'un Saint Religieux nommé Jean, dont il est parlé au Pré spirituel du Patriarche Sophronius (2), et dont l'exemple fut récité au second Concile de Nicée (3). Ce saint vieillard demeurait dans une grotte à dix lieues ou environ de Jérusalem, et autant de fois qu'il sortait de sa caverne, ou pour louer Dieu le long de la solitude à l'imitation du grand Saint Antoine, ou pour aller adorer les lieux saints de Jérusalem, ou pour aller faire Oraison au mont Sinaï, ou pour visiter les sépulcres des Saints Martyrs qu'il honorait d'une particulière dévotion, il avait coutume d'allumer un cierge devant l'Image de la glorieuse Vierge, qui était au fond de sa grotte, et qu'il tenait comme son trésor et sa consolation, et prenant congé de la Sainte Vierge il la priait qu'elle daignât avoir soin de son cierge. Chose étrange, il voyageait parfois des six semaines entières; d'autre fois, des trois, des quatre, des six mois, et toujours à son retour il trouvait sa chandelle ardente et au même point qu'il l'avait laissée; la Sainte Vierge lui donnant à entendre par ce continuel miracle combien lui était agréable sa dévotion accompagnée d'une naïve simplicité et d'une rare confiance.

(1) Tract. 3. cap. 7.

(2) Cap. 180.

(3) Act. 9.



*Allumer des parfums.*

X. Quelques autres encensent ses Images et ses Autels et allument divers parfums pour l'honorer avec une très ancienne et très louable cérémonie. Jamais il ne sera que l'on n'admire la rare dévotion de Saint Gérard, Evêque de Candie, premier Prélat et Martyr de Hongrie. Le Roi Saint Etienne avait justement rencontré en lui ce qu'il désirait, c'est-à-dire un serviteur zélé de la Reine du Ciel s'il en fut jamais. Car entre plusieurs autres traits qui firent assez paraître l'affection singulière qu'il lui portait, il lui édifia une Eglise, en laquelle il choisit une Chapelle pour soi (1) qu'il dédia à la même Vierge. Tous les Samedis on y chantait l'Office de neuf leçons, comme au jour de l'Assomption; les autres jours il y venait deux fois en procession avec son Clergé suivi du peuple qui se trouvait à l'Eglise, et ce après les Matines, et après les Vêpres. Mais ce qui fait plus à mon propos, il avait fondé l'honorable entretien de deux vieillards, qui jour et nuit étaient devant l'Autel de la Vierge, ou à leur défaut substituaient quelque autre pour prendre garde que jamais l'encens et le parfum ne manquât dans un encensoir d'argent qu'il avait fait faire à ce dessein.

XI. Il s'en trouve qui l'honorent en couronnant ses Images de guirlandes et de chapeaux de fleurs. J'ai fait voir ci-dessus (2) ce que cette religieuse pratique valut à un Turc obstiné, et j'en dirai encore quelque chose traitant de la Couronne de la Sainte Vierge au Chapitre suivant. Bref, il y a mille autres manières de ce culte extérieur; mais mon dessein n'est pas de ne rien laisser à dire, ains seulement de toucher comme en passant ce que je trouverai de plus remarquable.

*Lui présenter des couronnes et des fleurs.*

XII. Certes la considération du dévot Pénitencier de Rouen Richard de Saint-Laurent, qui vivait il y a environ quatre cents ans; me semble grandement recevable. Ce Docteur, après avoir produit (3) jusqu'à quarante raisons, par lesquelles nous sommes obligés d'honorer et de servir la glorieuse Vierge, et avoir amplement fait voir qu'elle-même nous a très soigneusement et

(1) In ejus vita Surium 24. Septemb.

(2) Tract. 3. cap. 7.

(3) Lib. 2. de laudib, B. Virg.

très fidèlement servis de toutes les parties de son corps, enseigne par le menu comme nous devons consacrer à son service toutes les puissances de notre âme et tous les membres de notre corps, afin de pouvoir dire avec le Roi Prophète : Que mon âme bénisse la Mère du Seigneur, et que tout ce qui est en moi rende hommage à son très saint nom. Lise qui voudra les discours qu'il fait sur ce sujet; de moi je me contente de mettre ici pour conclusion la belle leçon que la Bienheureuse Vierge fit un jour à Sainte Brigitte (1), à ce que tous entendent de quelles circonstances doivent être accompagnées les adorations que nous lui offrons, nommément les extérieures. Elle lui dit donc qu'il y a quatre sortes de personnes de qui elle est honorée et servie. Les premiers sont ceux qui, au service et en l'honneur qu'ils lui rendent, ne prétendent autre chose que de lui agréer, et qui, au demeurant, ont une si parfaite confiance en elle, qu'ils se jettent comme à l'abandon entre ses bras, commettant à son amoureuse providence le soin et la conduite de toutes leurs affaires. Les devoirs de ceux qui sont ainsi disposés, disait-elle, ne me sont pas moins agréables que serait un verre de malvoisie à une personne extrêmement altérée. Les seconds sont ceux qui, pour la crainte qu'ils ont d'encourir les peines éternelles, recourent à moi, et tâchent de s'entretenir en mes bonnes grâces par diverses sortes d'inventions. A ceux-ci je change le cœur peu à peu, y versant un esprit d'amour et une vraie crainte filiale au lieu de la servile dont ils sont possédés, et me donne à connaître à eux tant que je puis, pour les obliger à me servir par des considérations plus pures et plus relevées. Les troisièmes sont ceux qui me font la cour sous espérance de quelque avancement humain ou de quelque prospérité temporelle. Comme ils ont les âmes fort ravalées et qu'ils se contentent de bien peu, aussi pour l'ordinaire je leur accorde ce qu'ils demandent, et les paie en monnaie du temps jusqu'à ce qu'ils aient rehaussé leurs pensées et leurs affections. Les derniers sont ceux qui, abusant de ma bonté et de ma facilité pour continuer plus librement en leurs désordres, ne laissent pas de m'offrir leurs menus services. Ces gens ressemblent proprement à celui qui présente-

(1) Revel. lib. 6. cap. 37.

rait à un Prince, dans un beau vase doré, quelque liqueur empestée, ou quelque pièce de voirie pour lui faire bondir le cœur. Là dessus que chacun fonde ses desseins et voie jusqu'au fond de son cœur, pour juger de quel rang il est; et si dans sa vie ou dans ses intentions il ne rencontre assez de pureté, qu'il s'efforce de monter plus haut et de se rendre digne des faveurs que la Sainte Vierge départ ordinairement à ceux qui la servent et honorent avec un cœur droit et entier.

§. IV. — La pratique de l'adoration des Reliques de la Sainte Vierge.

I. Il n'appartient qu'aux Juliens, aux Vigilances et à d'autres semblables Apostats et impies, de se rire de l'honneur qui est rendu aux Reliques des Saints, et de l'appeler idolâtrie et superstition. Car pour les vrais enfants de l'Eglise, ils ont eu de tout temps un sentiment bien différent de celui-là. Ils ont honoré ce que Dieu même honore par tant de miracles; ils ont révééré les ossements qui gardent le germe d'immortalité; ils ont adoré les précieuses dépouilles de ceux qui ont tant fait et tant souffert pour Dieu, afin de participer à la bénédiction que Dieu a répandue sur eux; mais, comme de raison, ils ont employé un soin très particulier à rechercher les gages sacrés que la Sainte Vierge nous a laissés de son affection et de sa demeure sur la terre, pour leur rendre tout l'honneur possible.

*Diverses reliques de la Bienheureuse Vierge.*

II. Je ne sais si je dois attribuer au bonheur ou au soin de l'admirable Sainte Hélène, ou plutôt à tous les deux ensemble, l'heureuse rencontre qu'elle a faite d'autant de trésors que de reliques qu'elle a ramassées de toutes parts; mais je crois qu'il n'y aura jamais pareille affection à celle qu'elle a fait paraître à rechercher tout ce qui, par l'attouchement de la Sainte Vierge, ou en quelque autre manière, a mérité d'être révééré. En l'Eglise qu'elle fit bâtir à Rome, appelée de Sainte-Croix-en-Jérusalem, elle laissa (1), entre autres Reliques, des cheveux de la Reine du ciel, avec une partie du voile (2) dont elle couvrait sa tête. Quant à la robe du Sauveur qui fut jetée au sort, et que la Sainte Vierge avait faite à l'aiguille, il se trouve des Auteurs (3)

(1) Onuphrius lib. de septem Eccl.

(2) Ibidem.

(3) Jacobus Mindendorpius lib. 5. Acad. Trev.

qui assurent qu'elle l'envoya à Trèves, quoique la croyance de plusieurs (1) soit qu'à présent elle est gardée dans une caisse de marbre sur l'Autel de Sainte Marie-Magdeleine, en l'Eglise de Saint-Jean-de-Latran. Le peigne de la même Vierge, qui se montre aujourd'hui à Trèves (2), est un présent de la même Sainte Hélène, à qui nous devons la conservation d'une bonne partie des Reliques qui furent trouvées dans la terre sainte et ailleurs.

III. Sainte Pulchérie ne succéda pas moins à la piété de Sainte Hélène qu'à ses grandeurs. Ce fut elle qui fit bâtir à la MÈRE DE DIEU une belle Eglise en la ville de Constantinople, en la grande place des Fondateurs, où elle mit la ceinture de la Vierge qu'elle avait eue de son père Arcadius, qui l'avait fait magnifiquement enchâsser. Elle fit encore construire l'Eglise tant renommée des Blaquernes, sur le port de Constantinople, à l'effet d'y mettre en dépôt les sacrés suaires (3) dont le corps de la Vierge fut couvert, qu'elle avait reçus en don de Saint Juvénal, Evêque de Jérusalem. A la troisième Eglise qu'elle édifia, appelée de la Guide ou la Conductrice, ainsi qu'il a été remarqué ailleurs (4), elle fit présent d'un fuseau qui jadis avait servi à la MÈRE DE DIEU, et des langes du Sauveur du monde, que sa belle-sœur Eudoxie lui avait envoyés, ou plutôt à Théodose le jeune son mari, et frère de la même Sainte Pulchérie, et de plus l'Image de la Reine du ciel, jadis faite par l'Evangéliste Saint Luc.

IV. J'ai montré ci-dessus (5) comme l'Empereur Léon premier fit bâtir à la MÈRE DE DIEU une autre Eglise des Blaquernes sur le port de Constantinople. Là il logea honorablement une robe de la Sainte Vierge qu'il reçut des deux illustres personnages Galbinus et Candidius, frères, qui par artifice l'avaient tirée des mains d'une femme Juive, laquelle était, ainsi qu'on dit, de la race de l'une de ces deux vierges ou veuves, à qui la MÈRE DE DIEU l'avait léguée par testament, ainsi qu'il est plus amplement récité par Métaphraste (6), par Nicéphore (7) et par les autres Historiens sacrés.

(1) Onuphrius loco cit.

(2) Mindendorp. loco cit.

(3) Nicéphorus lib. 15. cap. 14.

(4) Tract. 3. cap. 7.

(5) Tract. 3. cap. 7.

(6) Orat. de obitu Deip. apud Surium 15. Aug.

(7) Lib. 2. hist. cap. 21. et lib. 15. cap. 14.

V. Le Roi Hugues Capet envoya à Saint Henri quelque partie des cheveux de la glorieuse Vierge, que ce pieux Empereur céda volontairement à la même Vierge, pour être gardés en son fameux Monastère de l'Île-de-Croylandie, ainsi qu'écrivit l'Abbé Ingoux en son histoire.

VI. Saint Charlemagne, Empereur et Roi de France, retournant de Constantinople, apporta (1), avec une partie de la Couronne et avec un clou de la Croix et un drap mortuaire du Sauveur, une tunique blanche de la MÈRE DE DIEU, dont il fit présent à sa chère Eglise d'Aix-la-Chapelle, où depuis il fut inhumé. L'ancienne tradition de cette Eglise porte que c'est la même dont la Vierge Bienheureuse était revêtue lorsqu'elle donna au monde celui qui lui devait servir de paix. La chemise de la Sainte Vierge, que j'ai dit ci-dessus être l'ornement et le trésor de l'ancienne ville de Chartres (2), est un don de Charles-le-Chauve; de même que l'Image de Notre-Dame du Puy en Velay, dont j'ai parlé à une autre occasion, est un présent du Roi Saint Louis.

VII. Outre ce que dessus il se trouve plusieurs Eglises qui se glorifient du bonheur de posséder semblables dépouilles. Celle de Sainte Marie la Grande de Rome garde comme un riche trésor une petite flotte (3) des cheveux de la Bienheureuse Vierge, avec une partie d'une sienne robe (4), de même que celle de Saint-Laurent hors des murailles. Celle de Saint Jean de Latran montre (5) de pareilles richesses, et de plus une chemise du petit Jésus, façonnée par sa très Sainte Mère, et un voile de la même Vierge, que quelques-uns tiennent être celui dont elle couvrit la nudité de son Fils lorsqu'il fut prêt d'être étendu sur la Croix. Notre-Dame de Paris fait trophée du lait de la Sainte Vierge (6), aussi bien que la Sainte Chapelle de la même ville (7), et de plus (8) d'une partie de sa robe. Marinæus le Sicilien assure (9) que l'Eglise d'Oviedo en Espagne jouit du même privilège, et qu'elle a encore de ses cheveux. Quant à son lait virginal, il y a d'autres endroits où il est précieusement gardé, comme en

(1) Philippus Bergom. lib. 10. Supplem. Chron.

(2) Malmesburiensis, lib. 2. de gestis Angelorum. Vincentius Speculi lib. 24. cap. 46. S. Antoninus 2. parte hist. tit. 16. cap. 2. §. 5.

(3-4) Onuphrius loco cit.

(5) Idem, ibidem.

(6) Onuphrius ibid.

(7-8-9) Bonfonius lib. 2. Fastorum Paris.

l'Eglise de Saint Damien d'Assise, jadis relevée par le soin de Saint François, et depuis tenue par les Religieuses de Sainte Claire, en celle de Tolède (1) en Espagne et en plusieurs autres. A Semur, en un prieuré jadis fondé par Gérard, Comte de Rousillon, est gardé l'anneau avec lequel la Sainte Vierge fut épousée au rapport du savant Archevêque d'Aix (2). Soissons se tient heureux de conserver un soulier de la Reine du ciel (3). A Bruges en Flandres se voit une sienne tresse de cheveux (4) donnée par un Evêque de Syrie nommé Moïse à un certain Lambert Prévôt de la même Eglise de Bruges. A Arras, une partie d'un sien voile (5), de même qu'à l'Eglise du Noviciat de la Compagnie de Jésus de Nancy en Lorraine, appelée Notre-Dame de Grâce. A Forli, en Italie (6), en l'Eglise du Collège de la même Compagnie, dans une statue de Notre-Dame apportée d'Allemagne, est enchâssée une partie notable d'une sienne robe. J'ai parlé ailleurs des Chasubles qu'elle donna jadis à Saint Ildelfonse, Archevêque de Tolède, et à Saint Bonit, Evêque de Clermont. Ceux qui auront dévotion de s'informer en particulier des Reliques de la Sainte Vierge et des lieux où elles sont gardées, n'ont qu'à voir l'Inventaire qu'en a fait le Bienheureux Antoine Bellinghen de la Compagnie de Jésus. De moi je confesse ingénument que j'aimerais beaucoup mieux savoir le moyen de leur rendre l'honneur qu'elles méritent.

*Diverses manières d'honorer les Reliques de la Bienheureuse Vierge.*

VIII. La même affection qui a poussé ces Princes et ces Princesses à rechercher avec tant de soins les précieux dépôts de la Sainte Vierge (7), à les enfermer dans l'or et dans l'argent, et à les orner des plus riches pierreries qu'ils eussent, à incité les autres à entreprendre de longs voyages pour les aller adorer, à s'abaisser devant ces gages de sainteté, et à leur rendre toute sorte d'honneurs. La même affection a servi d'aiguillon à quelques autres pour trouver les moyens d'en recouvrer quelque parcelle pour la porter toujours sur eux comme un céleste bré-

(1) Lib. 5. de rebus Hispaniæ.

(2) Marinæus loco cit.

(3) Genebrardus Chron. ad an. 870.

(4) Hug. Farsitus Canonicus Lau-

dunens. lib. miraculorum B. Virg.

Suessionensis.

(5) Ex litteris ejusdem. Episcopi an. 1532.

(6) Ex Diplomate Callisti 3. an 1455.

(7) Ferreolus Locrius Mariæ Au-

gustæ, lib. 5. Spinellus de B. Virg.

cap. 29. etc.

vet, et comme un fort rempart contre les batteries de Satan. Il s'en est trouvé qui n'ont point voulu d'autre passe-port ni d'autres lettres d'assurance pour entreprendre de longs voyages et de grandes choses à la gloire de Dieu. Ainsi lisons-nous (1) que Saint Benoît envoya en France Saint Maur son bien-aimé disciple, l'assortit d'un coffret d'ivoire, où quelques Saintes Reliques, entre autres de la glorieuse Vierge, étaient honorablement tenues. Il s'en est rencontré d'autres qui, possédant semblables trésors, ont ranimé leur confiance pour arrêter le cours des maladies et la furie des éléments indomptés. Saint Grégoire de Tours écrit de soi-même (2) que faisant un jour chemin, il aperçut un homme et une femme avec leurs pauvres enfants, qui tout éplorés tâchaient, mais sans nul effet, de secourir une maisonnette couverte de feuilles, dont le feu s'était emparé. Ce Saint Prélat, touché de compassion et armé d'une vive foi, tira de son col une Croix d'or, où il y avait des Reliques de la Bienheureuse Vierge, et la levant contre le feu, lui commanda de s'arrêter, ce qu'il fit à l'instant avec le grand étonnement, mais avec non moins de satisfaction du paysan et de la famille désolée.

IX. Je penserais avoir failli si, parmi ceux qui en diverses manières ont honoré les Reliques de la Sainte Vierge, je ne faisais mention des doctes Ecrivains qui leur ont servi de Panégyristes. J'ai toujours admiré entre les autres l'éloquence et le zèle du grand Saint Germain (3), Patriarche de Constantinople, qui a plus d'une fois harangué en la célébrité de l'adoration de la ceinture de la MÈRE DE DIEU, dont j'ai parlé ci-dessus, et qui nous a laissé dans ses écrits des marques de sa rare affection à honorer la Reine du ciel, aussi bien que de son gentil esprit. Il parle à ce joyau du ciel, ni plus ni moins qu'à une chose animée. Ceinture admirable, dit-il, qui as ceint le corps qui avait Dieu en soi, et qui as servi d'ornement et de couronne à la vraie arche de l'alliance, combien de fois as-tu été arrosée du lait sacré qui découlait des chastes mamelles de la Vierge des vierges ! Quelle douce odeur et quelle grâce de guérisons as-tu re-

(1) In vita S. Mauri apud Surium, Tomo 2.

(2) Lib. 1. de gloria Martyrum, cap. 10.

(3) Orat. de adoratione Zonæ Deip. ap. Surium. 31. Augusti.

gues de l'attouchement de ce Saint corps, qui était comme un divin onguent? Ceinture nonpareille qui renforce les uns contre les faiblesses de la chair, et rend lestes les autres pour combattre contre les vices, en faveur des plus nobles vertus, qui lie les mains à nos ennemis visibles et invisibles, qui sert d'une enceinte de murailles à la Cité, c'est-à-dire à l'Âme qui te sait invoquer. Ceinture précieuse, qui as enserré à ton grand avantage le Verbe fait chair, et qui as participé à ses bénédictions; qui as reçu l'honneur de toucher le corps virginal de la Mère du Sauveur, et qui en as tiré une certaine incorruption, environne nos reins de force, de justice et de mansuétude; conserve nos corps et nos vies de la corruption du péché; sers-nous de muraille et de boulevard contre nos ennemis. Voilà comme ce grand homme nous enseigne à faire état de ce qui a le moindre rapport à la MÈRE DE DIEU, et d'honorer son incomparable sainteté en tout ce dont jadis elle a usé. Je me confie que l'affection qui a fait faire des merveilles aux uns et aux autres pour rendre hommage à la Sainte Vierge en de pareilles occasions, suppléera aisément à ce quoi je ne puis pas dire sur ce sujet.

#### §. V. — La pratique de l'adoration des Images de la Sainte Vierge.

I. Jamais ne fut que la dévotion des fidèles ne gardât les Images de la MÈRE DE DIEU dans les Eglises comme des gages de sainteté, dans les palais comme des Conseillers-d'Etat, dans les arsenaux comme des assurances de victoire; dans les Académies comme des clefs de science; à l'entrée des villes comme des sauvegardes; aux avenues des rues comme des guides de bon augure; dans les maisons publiques, dans les particulières, dans les chambres, dans les cabinets comme des aides et des asiles à toute rencontre. Saint Luc fut le premier (1) qui obligea la Chrétienté, tirant non un seul portrait, mais plusieurs de ce céleste et adorable visage. Car, outre la ville de Rome, il s'en trouve d'autres qui se glorifient du même trésor; comme celle de Guadalupa en Espagne et celle de Cestocovie en Pologne. Après que ce grand Saint eut consacré son pinceau à tirer le visage de la Mère comme il avait fait sa plume à coucher la vie et les actions du Fils, tous les Peintres s'estimèrent heureux de

(1) Metaphrast. in vita S. Lucae. Nicephorus lib. 14. cap. 2. lib. 15. cap. 14.



la représenter avec leurs couleurs, les graveurs de la buriner, et les imagers de la relever en bosse, selon que chacun d'eux se pouvait former l'idée d'une parfaite et majestueuse beauté. Ainsi dans peu de temps le monde se trouva peuplé d'Images de la MÈRE DE DIEU, comme il se pourrait aisément vérifier par les histoires. Mais j'attribue à une particulière bénédiction de notre siècle que l'usage en soit devenu si commun, qu'il ne se trouve si chétive maison où l'on ne voie quelque marque de cette dévotion envers la Sainte Vierge. La postérité sera redevable au bienheureux François de Borgia, jadis duc de Candie (1), et depuis troisième Général de notre Compagnie, du grand nombre d'Images de Notre-Dame-la-Grande, qui se voient aujourd'hui par tous les endroits de l'univers. Car étant piqué d'un ardent désir de recouvrer un vrai portrait de la très sacrée Vierge, il fit instance qu'on lui permit d'emporter en son logis celle de Saint Luc, qui est gardée à Rome en l'Eglise de Notre-Dame-la-Grande: et quoiqu'il y eût de grandes difficultés à cause de l'honneur et de la révérence qu'on porte à cette sainte Image; néanmoins sa dévotion et sa persévérance les surmonta toutes, de sorte que l'ayant à commodité il en fit tirer une quantité de copies qu'il envoya à divers Princes et grands Seigneurs, et à plusieurs maisons de la Compagnie; et dès lors la jouissance de ce bien fut rendue publique et ordinaire. Saint Charles, le miroir des grands Prélats, amplifia merveilleusement la dévotion envers la Vierge par le moyen de ses Images; car, non content de l'ordonnance qu'il fit exactement garder, qu'à l'entrée de toutes les Eglises paroissiales, il y eût une Image de Notre-Dame, il instruisit de plus tous ses Diocésains à porter toujours sur eux quelque une desdites Images, qu'il savait très bien avoir grande force contre les mauvais desseins de l'ennemi.

*L'honneur rendu d'ancienneté aux Images de la Sainte Vierge.*

II. Mais pour remonter plus haut d'où nous sommes descendus à l'occasion de ces deux grands hommes, nul ne saurait nier que cette sorte de dévotion ne soit très ancienne en l'Eglise. Car pour ne rien dire de l'Image de la Vierge, qui parla à Saint Mercure le Martyr, et lui ordonna de mettre à mort Julien l'Apostat,

(1) Ribadeneira vitæ ipsius lib. 4. cap. 4.

ainsi qu'il a été dit ailleurs (1); pour passer sous silence celle qui découvrit Saint Alexis en la ville d'Edesse en Syrie; celle qui donna entrée à la conversion de Sainte Marie l'Egyptienne en Jérusalem; celle qui jetait de l'huile d'une main en Sozopolis, et beaucoup d'autres que les histoires nous présentent; pour taire la sainte coutume qui était gardée en la ville de Constantinople, où chaque année l'Image de Notre-Dame faite par Saint Luc était portée dans la Chapelle du Palais Impérial dès le jeudi qui précédait le Dimanche de la Passion, et y était gardée jusqu'à la seconde fête de Pâques, auquel jour elle était solennellement rapportée au Monastère de la Guide; pour ne pas mettre en avant la sainte coutume que Saint Dominique institua dès le commencement de son Ordre parmi ses Religieux, que tous en eussent une en leurs Oratoires, je ne dois pas omettre ce qui est rapporté par saint Antonin en son histoire (2), c'est à savoir que jadis l'Image du Crucifix se tenait au bas des Eglises, comme il se voit encore aujourd'hui en celle de Sainte Marie-la-Grande et de Notre-Dame de là le Tibre à Rome, et au grand Autel celle de la MÈRE DE DIEU ayant son Fils entre les bras, dit ce dévôt Archevêque, afin que le Prêtre qui l'avait toujours devant les yeux jugeât quel devait être celui qui, à l'exemple de cette Dame, fait descendre Dieu du ciel avec une seule parole. Et il ne faut non plus laisser ce que chacun peut lire dans le Pontifical Romain en la bénédiction des Images; car l'Evêque qui bénit les autres sans mitre et avec une seule oraison suivie de l'aspersion de l'eau bénite, emploie beaucoup plus de cérémonies à celle de la Sainte Vierge, non seulement se servant de la mitre, mais encore de l'encens et de plusieurs Antiennes, Psaumes et Oraisons. Ainsi, quand nous n'aurions d'autre argument de l'estime que l'Eglise a faite de tout temps de ces précieux gages, celui-ci nous pourrait suffire. Mais de moi j'ai toujours fait état de la sainte conspiration que les personnes les plus relevées, tant en noblesse qu'en sainteté, ont faite pour leur rendre toute sorte d'honneurs. Et c'est ès exemples qu'ils nous ont laissés, que je vais rencontrer la pratique d'honorer les Images de la MÈRE DE DIEU.

III. Sainte Elisabeth, fille d'André II, Roi de Hongrie, dont il

(1) Tract. 1. cap. 12.

(2) 4. part. tit. 15. cap. 22. §. 3.

a été parlé peu auparavant, témoigna dès le berceau une rare piété envers la MÈRE DE DIEU, qu'elle fit paraître en mille manières, mais spécialement à honorer pour l'amour d'elle ses Saintes Images. Elle avait plusieurs petites statues de la Vierge, dont elle laissa héritière sa fille Sophie, qui en fit cas comme de l'une des meilleures pièces de sa succession. De l'une elle fit présent à un Monastère de filles à Vilvorde, qui fut depuis appelé Notre-Dame de Consolation, à cause des grands miracles qui y furent faits, et du soulas tant corporel que spirituel qu'y reçurent tous ceux qui visitèrent ce saint lieu. Elle en donna trois autres à Mathilde, sœur du Duc Henri son mari, qui toutes ont été renommées pour les merveilles que Dieu a opérées par elles. Car depuis, Mathilde en laissa une à Gravesande, ancienne ville de Hollande, non loin du Monastère du Loudun qu'elle avait fait bâtir; l'autre à Harlem, en l'Eglise des Carmes, et la troisième en Hainaut, où ont été faits infinis miracles, dont une partie a été recueillie par le savant Juste Lipse (1), l'un des premiers hommes de notre siècle.

IV. Sainte Hedwige, Duchesse de Pologne, qui mourut l'an mil deux cent quarante-trois, portait toujours sur soi (2) une petite statue de la Vierge qu'il ne fut jamais possible de lui ôter des mains après qu'elle fut morte. Et ce qui arriva vingt-cinq ans après son trépas n'est pas moins remarquable. Car comme on eût ouvert son sépulcre, on trouva les trois doigts qui tenaient l'Image, tout entiers, et de plus son cerveau aussi frais que si elle fût décédée à l'heure même; en outre une certaine huile décollait de sa tête qui rendait une odeur de baume, et qui faisait connaître assez combien sa dévotion avait été agréable à la MÈRE DE DIEU (2).

V. Louis le Débonnaire, vrai héritier de la piété du grand Charlemagne son père, n'allait jamais sans une Image de Notre-Dame qui lui servait de fidèle compagnie, et très souvent du meilleur entretien qu'il eût. Car étant aux champs, aussitôt qu'il se trouvait à l'écart, il se jetait à deux genoux devant elle et employait quelque temps à l'oraison. J'ai fait voir ail-

(1) Lipsius Virg. Hal. c. 2. §. 3.

(2) In ejus vita apud Surium.

(3) Krantzius lib. 1. Metropolis;

cap. 10. Canisius de B. Virg. lib. 5.

cap. 22. etc.

leurs (1) comme par une rencontre miraculeuse Notre-Dame voulut être héritière de cette Image, comme elle inspira de la laisser à une sienne Eglise. Louis IV, aussi Empereur (2), s'en revint en Bavière, d'où il était Prince, tenant toujours embrassée une Image de la Vierge, qu'à la fin de son voyage il laissa en action de grâces au Monastère d'Etalem, qu'il avait fait bâtir au milieu des bois et dédié à la MÈRE DE DIEU.

VI. Godefroy de Bouillon, le victorieux Roi de la Palestine (3), qui de la part de Dieu reçut de la main d'un Ange la Croix pour la palme de ses triomphes et l'assurance de ses conquêtes, avait donné en protection toute son armée à la Vierge qu'il faisait invoquer en tous ses combats (4), et dont il logeait l'Image en son quartier avec un honneur de Reine et d'Impératrice. Saint Édouard, Archevêque de Cantorbéry, étudiant en théologie, avait toujours devant soi une petite statue de Notre-Dame, au pied de laquelle étaient gravés les mystères de la vie et de la passion du Sauveur.

VII. Ignace d'Azebedo, s'en allant avec trente-neuf autres de notre Compagnie le 15 juillet de l'an quinze cent soixante et dix, s'arma d'une Image de la Reine des Martyrs, que les Calvinistes qui le mirent à mort avec ses compagnons ne lui purent jamais arracher des mains. Ainsi il fut jeté dans la mer avec son Image, à laquelle fut attribuée une grande merveille qui lui arriva. Car son corps n'alla jamais à fond comme les autres, mais ayant agencé ses bras en forme de Croix, il fut porté sur les ondes jusqu'à ce que ces barbares qui le suivaient avec les yeux le perdirent entièrement de vue. Le Bienheureux Balthazar Alvarez n'était jamais sans une Image de la Vierge. Le Père Bernard Colnago, Religieux de la même Compagnie, qui a laissé en Italie une très douce odeur de sainteté accompagnée d'une extraordinaire simplicité, avait une petite statue de Notre-Dame, au moyen de laquelle il obtenait tout ce qu'il voulait du Ciel. Il faisait mille caresses à cette Image, et lui parlait avec une admirable candeur, ni plus ni moins qu'à celle qu'elle représentait. Un jour ayant reçu une fiole de baume, il la versa par honneur et par un transport d'affection

(1) Tract. 1. cap. 12.

(2) Krantzius et Canisius, locis citat.

(3) Guillel. Tyrius in bello sacro:

(4) In ejus vita 16. Novem.

sur son Image, que depuis à cette occasion il appelait sa Noire. Nous lisons du très illustre Cardinal Baronius qu'il en avait toujours une qui pendait justement sur son cœur, duquel il l'avait faite la gardienne.

VIII. Je finis par quelques exemples remarquables, non moins pour les faveurs qu'ils contiennent, que pour les personnes à qui elles sont arrivées. Paul Jove, Evêque de Come au Duché de Milan, récite en la vie de François Sforce, Duc de Milan, qu'en la prise de Caseneuve on lui amena une fille de rare beauté, qui, se voyant enfermée dans la chambre du Duc, jeta les yeux de tous côtés, et apercevant une image de Notre-Dame près de son lit, se prosterna à deux genoux, les mains jointes, et conjura le duc, par le respect qu'il devait au nom et à l'Image de la MÈRE DE DIEU, de lui sauver l'honneur. Ces paroles, animées de larmes et accompagnées d'un mouvement puissant de la grâce du ciel, touchèrent si vivement ce généreux Seigneur, qu'il lui accorda de bon cœur ce qu'elle demandait, et de ce pas la fit conduire en assurance à ses parents.

IX. Le Pape Clément VIII étant assis au Gouvernail de l'Eglise, Ferdinand de Gonzague (1), qui depuis fut duc de Mantoue, maniait un cheval furieux, qui, se sentant un peu trop rudement traité, se jeta dans un treillis de fer de l'Eglise prochaine, où ce jeune Prince s'étant recommandé à Notre-Dame de Lorette (chose admirable), se releva incontinent sain et sauf. En mémoire du danger qu'il avait évadé, il offrit depuis à Notre-Dame de Lorette un homme à cheval tout d'argent, et quant à lui jamais dès-lors il ne fut sans une Image d'argent de la Sainte Vierge, qu'il porta perpétuellement pendue à son cou. De ce que dessus chacun pourra recueillir les pratiques qui lui sembleront les plus propres pour honorer les Images de la MÈRE DE DIEU; pour moi, après ce petit mot, je passe aux autres exercices de Religion.

X. J'ai appris d'un homme d'honneur et très digne de foi, qui fut employé il y a quelques années à faire les informations de certaines actions plus remarquables du Bienheureux César de Buz, décédé avec opinion de sainteté dans cette ville d'Avignon, que les dépositions des témoins ouïs à cet effet portent

(1) Hist. Lauret. lib. 2. cap. 27.

que ce qui donna le dernier coup aux résolutions flottantes de sa conversion, ce fut une Image de la très sacrée Vierge peinte sur le premier portail de l'Eglise de sainte Claire. Car aussitôt qu'il l'eut aperçue, il se sentit tellement changé, que se prosternant par terre au milieu de la rue, il mit après Dieu toute l'espérance de son salut entre les mains de la MÈRE DE DIEU, et de ce pas changeant de vie, il fit des avancemens incroyables en la vertu.

« Ce serait un témoignage de notre piété envers la Sainte Vierge d'exciter les autres à la vénération de ses Images par nos exemples, par nos paroles et par notre libéralité, donnant de bon cœur ses Images aux personnes qui en peuvent profiter, procurant qu'il y en ait dans les pauvres Eglises de la campagne, afin d'exciter quelque sentiment de respect envers elle dans l'âme de ceux qui les voient, et en même temps faire ôter les Images indécentes et mal faites qui s'y pourraient rencontrer, selon l'ordre du saint Concile de Trente.

« Je ne saurais finir ce chapitre sans dire un mot de la vénération que l'on rend aux Images de notre Souveraine dans la royale Abbaye de Notre-Dame du Pont aux Dames, de l'Ordre de Cîteaux, située en Brie, au diocèse de Meaux, fondée sous le titre de sa sainte Nativité, par Hugues de Châtillon, allié de la Couronne, Comte de Saint-Paul et de plusieurs autres provinces. Ce dévot Comte fit bâtir l'Eglise et élever le grand autel au même endroit que la Mère de Dieu lui avait marqué en vision, et pendant un de ces songes mystérieux, qui peuvent avoir place avec ceux de Joseph et de Daniel, après avoir construit une maison pour la Reine du Ciel, il fit faire une Image en relief de la même Princesse; elle est d'ivoire, tenant son divin Fils entre ses bras. Je ne sais quel attrait a cette Image, mais je sais bien que l'an mil cinq cent soixante et dix-neuf, le Comte de Chabanes la demanda à Madame sa sœur, qui était lors Abbessse de cette maison si célèbre, afin de la placer dans une chapelle que le Roi Henri III lui avait commandé de faire aux Minimes du Bois de Vincennes. Véritablement il avait un tel attachement pour cette Image, qu'après la mort du Roi, il la transporta en Auvergne d'où il était originaire; mais quand Dieu eut disposé de lui, on peut dire que la sacrée Vierge tomba entre les mains de ses ennemis, un Calviniste, parent du défunt, en étant devenu propriétaire; cependant le Comte de Saint-Aniol la retira pour la

donner au frère aîné du seigneur de Chabanes, lequel en mourant ordonna qu'elle fût rendue aux Religieuses de Notre-Dame du Pont aux Dames. Deux gentilshommes eurent charge d'exécuter cette commission, et ils arrivèrent à l'Abbaye le vingt-deuxième de Juin, l'an mil six cent cinquante-neuf, un Samedi, jour dédié à la très sainte Vierge. Elle fut reçue d'abord au Parloir par Madame Magdeleine de la Trémouille, à la tête de sa Communauté, et ensuite portée à l'Eglise et mise entre les mains des Religieux qui ont la direction des Filles; ils la prirent avec un profond respect, et la donnèrent à Madame l'Abbesse, qui la reçut avec une joie proportionnée à sa piété; cependant on sonnait toutes les cloches, et le *Te Deum* fut chanté, la sainte Image étant placée sur un trône au milieu du chœur, couvert d'un grand tapis de velours cramoisi, et environné de quantité de flambeaux qui brûlèrent toute la nuit. La solennité fut si grande parmi les fidèles Servantes de la Mère de Dieu, qu'on la peut comparer à celle des Israélites lorsque l'Arche d'Alliance arriva dans leur camp, et que poussant des cris en l'air, les Philistins se disaient les uns aux autres : Quel est ce grand bruit qui vient du camp des Hébreux? ils n'étaient pas en si grande joie ni hier, ni avant-hier. Toute la Communauté veilla en prières devant la sainte Image; elles la baisèrent, l'une après l'autre, avec des sentiments d'amour et de reconnaissance envers la Reine du Ciel pour une faveur si singulière, se persuadant qu'elle voulait prendre une nouvelle protection de leur Monastère. C'est ce qui donna sujet à un célèbre Prédicateur, qui fut invité de faire le Panégyrique de la Mère de Dieu, de prendre pour son texte ces paroles du Cantique : *Revertere Sunamitis, revertere, etc.*, comme l'invitant de rentrer dans son ancien domaine; car il est certain que la maison du Pont aux Dames lui a toujours été dédiée. Mais comme Madame Magdeleine de la Trémouille désirait beaucoup qu'on l'honorât de plus en plus, elle fit placer la sainte Image sur un des autels du dehors, afin d'exciter la dévotion du peuple; ce qui n'empêche pas que les Religieuses n'aient la consolation de la voir au travers d'une grille qui donne sur le même autel. Il y a une lampe d'argent qui brûle jour et nuit au même endroit, et qui servira de mémoire éternelle à la piété de cette Dame.

« Il faut ajouter à sa louange que son zèle envers la Mère de

Dieu était des plus ardents, et qu'elle ne se lassait point d'en faire faire des Images en relief qui sont distribués dans tous les lieux du Monastère, sans parler de celles qui sont sur chaque autel de l'Eglise, et d'une de marbre blanc qui est sur la grande grille du chœur, que l'on tient avoir été donnée par le Comte de Chabanes, en échange de celle d'ivoire dont nous venons de parler.

« Disons encore que cette Dame a laissé sa dévotion en héritage à ses Filles. Tous les jours pendant le *Salve Regina*, que l'on chante en tout temps à la fin de Complies, on allume deux cierges devant les Images de Notre-Dame qui sont en très grand nombre; les Religieuses y assistent toutes, et même les malades, si elles ne sont actuellement dans l'impuissance de marcher; les Sœurs Converses sont obligées aussi de s'y rendre, et rien n'est préféré à l'hommage qui est dû à la Souveraine du ciel et de la terre. On lui rend la même vénération le Samedi, pendant que l'on chante une Messe à son honneur et ses Litanies, et durant tout l'Office la veille et le jour de ses Fêtes; et non seulement cette Communauté marque sa dévotion en la manière mentionnée, mais encore en se préparant à ses Fêtes par un grand nombre de pénitences et d'humiliations (1). »

§. VI. — Le second trait d'honneur : publier ses louanges.

I. Tous les Saints Pères sont d'accord qu'il n'y a aucune créature qui, avec ses louanges, puisse égaler les Grandeurs de la MÈRE DE DIEU. Elle passe par dessus tout le bien que nous en pouvons dire, ce sont les mots de Saint Jean Damascène (2), et quand des langues de tous les hommes du monde il s'en ferait une, elle ne serait pas capable de la louer dignement. Ajoutez-y si vous voulez celles des Anges, encore n'arriverez-vous pas aux excellences de celle par le moyen de qui nous entrons en possession de la gloire de Dieu. Il est loisible à un chacun, dit Saint Basile de Séleucie, de monter le plus haut qu'il pourra ès louanges de la très sacrée Vierge, sans qu'il y doive appréhender de l'excès. Mais de pouvoir dire ce qui en est, c'est chose qui est entièrement impossible. Louons, honorons, aimons cette Bienheureuse Dame autant que nos forces se

(1) La R. Mère de Blémur.

(2) Orat. 2 de Assumpt. B. Virg.



pourront étendre, dit le dévot Denis Richel à l'entrée des quatre livres qu'il a composés des louanges de la MÈRE DE DIEU; et après que nous aurons fait tout ce que nous pourrons, reconnaissons que ce n'est rien qui approche de la grandeur de ses mérites et de ses bienfaits en notre endroit. Car hélas! petites créatures que nous sommes (c'est la considération de l'admirable Saint Augustin) (1), que pourrions-nous apporter qui fût digne d'elle, quand bien tous les membres de nos corps seraient changés en langues, puisqu'elle va plus haut que le ciel, et qu'elle descend plus bas que les plus profonds abîmes? Il m'est avis que les deux Chérubins qui étendaient leurs ailes sur l'Arche de Moïse, disaient tacitement que la vraie Arche de l'Alliance, qui n'est autre que la MÈRE DE DIEU, demeurerait toujours cachée, quoique leurs entendements représentés par les ailes fissent tous leurs efforts pour les comprendre. Non, non, que personne ne se trompe, dit Saint Anselme (2), car il est vrai que nul n'est exclu de ses louanges, et qu'il y a, grâce à Dieu, de quoi employer tous les meilleurs esprits du monde; mais quiconque les entreprendra, qu'il se résolve à bonne heure de demeurer sous la charge. Un docteur Français (3) disait le même autrefois de très bonne grâce, et voici comme il l'eût dit s'il eût parlé à la Française :

Quand bien tous les sablons qui sont sur les rivages,  
 Quand les fleurs du Printemps, de l'Été les moissons,  
 Quand les neiges d'Hiver, la pluie et les glaçons,  
 Quand d'Automne les fruits, les feuilles des bocages;

Quand les bouches des vents, des oiseaux les ramages,  
 Quand les mailles sans fin des écaillés poissons,  
 Quand les astres brillants des célestes maisons,  
 Quand d'une triste nuit les feux et les orages;

Quand les siècles, les jours, les heures, les moments,  
 Les Anges, les vivants et les noirs monuments,  
 Tout enfin tout ce tout, et chacune partie,

Se changeraient en voix; jamais ils ne pourraient  
 Raconter les vertus dont elle est assortie,  
 Quand de là haut louer onc ils ne cesseraient.

(1) Orat. 35. de Sanctis.

(2) Lib. de excellentia Virg. cap. 2.

(3) Petrus Comestor.

II. Mais quoi, dit Saint Jean Damascène (1), pour autant que nous ne la pouvons pas louer ainsi qu'elle mérite, estimerons-nous qu'il soit loisible de nous taire, et croirons-nous que notre silence puisse passer sans blâme? Rien moins; au contraire, nous devons marier l'affection avec la crainte, et du respect et de l'amour, ni plus ni moins que d'une belle diversité de fleurs, faire une couronne qui lui soit agréable, et qui soit comme les prémices de notre pauvre Jardin.

« Si fieri posset quod arenæ pulvis, et undæ,  
 « Undarum guttæ, rosa, gemmæ, lilia, flammæ,  
 « Æther, cælicolo, nix, grando, sexus uterque,  
 « Ventorum pennæ, volucrum, et pecudum genus omne,  
 « Sylvarum rami, frondes, avium quoque pennæ  
 « Gramina, ros, stellæ, pisces, angues, et aristæ:  
 « Et lapides, montes, convalles, terra, dracones,  
 « Linguae cuncta forent, nunquam depromere possent  
 « Quæ sit vel quanta virgo Regina Maria:  
 « Quæ tua sit pietas nec littera, nec dabit ætas. »

Et tant s'en faut que la hauteur de la gloire nous doive abattre le courage, qu'au contraire elle le doit plutôt relever, et nous convier à faire tout ce que nous pourrons; d'autant que, comme dit un grand Sage, nous sommes assurés que nous n'épuiserons jamais la fontaine de ses louanges.

III. Nous y sommes conviés par ses rares mérites en notre endroit, et par les douces paroles de Salomon, qui nous dit (2): Présentez-lui du fruit de ses mains, et qu'elle reçoive les louanges que méritent ses nobles actions, non en cachette ou en quelque coin, mais en places publiques et en toutes les plus belles assemblées. Nous y sommes conviés par la grande facilité que Dieu nous présente de reconnaître par ce moyen les obligations que nous lui avons. A ce propos il me souvient que Sainte Mechtilde (3) se trouvant un jour en peine pour user de quelque revanche envers la Sainte Vierge, et se plaignant de quoi elle n'avait jamais rien fait qui méritât le parler, l'Epoux des belles âmes lui apparut et lui dit: Ma fille, pour toutes les faveurs que tu as reçues de ma très honorée Mère, loue la rare fidélité avec laquelle elle a agréé et accompli toutes les volontés de mon Père,

(1) Serm. 1. de Assumpt.

(2) Prov. 31.,

(3) In ejus vita.

tant en ce qui m'a touché qu'en ce qui l'a concernée; loue sa rare fidélité à me rendre tous les services imaginables, et à ressentir au dedans de son âme tous les tourments que j'ai soufferts en mon corps; loue sa rare fidélité à s'employer encore maintenant à me gagner les âmes, et l'assiduité dont elle use à les ramener dans mon berceuil.

IV. Nous y sommes conviés par la gloire qui revient de ces louanges au Sauveur des âmes. Car si l'honneur qui est rendu à la servante passe jusqu'à la Maîtresse, dit Saint Ildefonse (1), à beaucoup plus forte raison celui qui est fait à la Mère appartient au Fils; de même elle a très bonne part à celui que son Fils reçoit en qualité de Roi de gloire. Nous y sommes conviés par l'affection que nous devons avoir à ensevelir avec nos louanges les horribles blasphèmes que l'enfer et ses adhérents ont vomis et vomissent tous les jours contre elle. Nous y sommes conviés par l'admirable récompense qui est préparée et promise à ceux qui s'emploient à la louer et à la faire connaître, récompense qui n'est autre que la vie éternelle, suivant la vérité des paroles de l'Ecclésiastique (2), que l'Eglise lui approprie. Finalement, dit encore Saint Ildefonse (3), nous sommes conviés par les exemples de son Bien-aimé Fils, et du glorieux Saint-Esprit, à entonner des Cantiques mélodieux devant le trône de sa gloire. Nous y sommes conviés par l'exemple de tant de Saints, qui ont fait des merveilles à louer la merveille du ciel. Car que n'ont pas fait un Saint Epiphane, un Saint Athanase, un Saint Cyrille, un Saint Augustin, un Saint Ildefonse, un Saint André de Candie, un Saint Ephrem, un Bienheureux Pierre Damien, un Saint Bernard, un Abbé Rupert, un Saint Bonaventure, un Saint Bernardin, un Saint Albert, et beaucoup d'autres qui ont fourni la matière aux discours que nous avons faits des Grandeurs de la Sainte Vierge? Quelle ardeur n'ont-ils pas fait paraître à combattre pour le titre de MÈRE DE DIEU, à défendre sa virginité, à exalter son humilité, à admirer sa charité, à publier ses excellences, et à inviter tout le monde à vouloir connaître et aimer sa nonpareille bonté.

« C'est une espèce de louange de parler d'elle dans les rencon-

(1) Lib. de Virginitate Mariæ cap. 2.

(3) Serm. de Assumpt.

(2) Cap. 24.

tres avec des termes pleins d'honneur et d'estime, nous entretenant de ses vertus, publiant ses bienfaits et les faveurs reçues de sa miséricorde; c'est aussi contribuer à ses louanges que d'assister de bon cœur aux Sermons que l'on fait en son honneur, y prendre plaisir, lire les livres qui traitent de ses excellences, les approuver, y consentir de toute l'étendue de notre âme, souhaiter et procurer qu'elle soit louée et glorifiée de tout le monde (1). »

V. Et pour parler seulement de quelques-uns des Pères surnommés, quel plaisir de voir l'affection qui possède le cœur et l'esprit du dévot Saint Bonaventure, et les inventions qu'elle lui suggère pour la louer ? Vous diriez qu'il ne sait en quelle posture se mettre, ni de quoi lui faire fête, tant il est empressé du désir de l'honorer. Il nous a présenté dans un beau Miroir l'abrégé de ses principales Grandeurs; il lui a composé un Psautier de cent cinquante Psaumes, qui est une imitation de celui de David; il lui a chanté de grandes Litanies à la forme de celles de Rome; il lui a bâti une Couronne de réjouissance et d'applaudissements; il a fait une Lamentation en façon d'Office sur ses principales douleurs; il lui a dédié plusieurs Proses où sont comprises les anciennes figures qui l'ont représentée, et où sont dénombrées ses plus éminentes qualités; il lui a approprié les Cantiques de Moïse, de Marie sa sœur, de Debora, et les autres que l'Eglise a insérés dans le saint Office. Bref, on ne saurait ouvrir ses écrits sans y remarquer un cœur embrasé de l'amour de la MÈRE DE DIEU, et saintement passionné pour la faire honorer de tous. Mais c'est un plaisir quand il se met à la charger d'éloges et d'épithètes d'honneur. Car cela est si beau et si bien choisi, qu'en lisant il la faut aimer quand on ne voudrait pas. S'il la prend en termes de grâce et de sainteté, il dit qu'elle est la fontaine de grâce, l'idée des bonnes mœurs, la fleur de lis du ciel, la lumière sans obscurité, la rose sans épines, la colombe sans fiel, la règle de la chasteté, le niveau de la justice, la verge de parfaite beauté, la Dame de la vertu et de la vérité, l'exemple de l'univers. S'il la considère en fait de douceur et de bonté, il la nomme le rayon de miel, l'échançon de la grâce et de la douceur, le lit de la piété, la boîte des

(1) La R. Mère de Blémur.

divins onguents, la fontaine de clémence, la mère d'amour, la nourrice des esprits, la nue chargée de grâce, le filet des célestes bienfaits. En parle-t-il par forme de réconciliation et de refuge? C'est à l'appeler le bel arc-en-ciel, l'inventrice de la grâce, la salle de la paix, l'arrêt de la colère de Dieu, le salut du monde, l'échelle du ciel, le chemin qui conduit à la vie, la guide du salut, la porte du Paradis, la réparatrice du monde, la médiatrice des pécheurs, la gardienne des hommes, le singulier refuge, l'espérance des misérables, l'ancre de nos espérances, le navire, le pilotis et le port tout ensemble, la mère des orphelins, la source du salut, la veine de la miséricorde, le phare des dévoyés, le courage des combattants. S'agit-il de son autorité et de sa puissance? Elle est, au dire de ce dévot cœur, la mort des péchés, le fléau des hérésies, la ruine des Démons, la colonne de la Religion, la Reine des Rois, la Dame des Empires, la Toute-puissante soit aux faveurs qu'elle moyenne, soit aux secours qu'elle donne ou aux affaires qu'elle entreprend. Bref, s'il est question de sa gloire et de son excellence, elle n'est rien moins que le logis, le cabinet, le trône et le temple de la Divinité, le Palais de la Sainte Trinité, la merveille des œuvres de Dieu, le vase qui a moulé son potier, le ruisseau qui est la source de sa fontaine, l'étoile qui produit son Soleil, la Vierge digne de Dieu, la merveille de Grandeur; le parangon d'excellence, l'honneur de la terre, la gloire du ciel, le ciel intellectuel, la splendeur de la divine lumière, la souveraine intelligence, la Reine des siècles, la Fille, la Mère et l'Epouse de Dieu.

VI. Hemmingus fut un Evêque de Suède, grand ami de Sainte Brigitte, de qui la Sainte Vierge révéla (1) à cette Epouse de son bien-aimé Fils, qu'en reconnaissance de la dévotion qu'il témoignait avoir envers elle, en commençant tous les sermons qu'il faisait par ses louanges, elle lui servirait éternellement de Mère, elle l'assisterait à l'heure de la mort, et présenterait elle-même son âme au jugement de Dieu. Saint Vincent ne se trouva jamais nulle part où l'on traitait des excellences de la Vierge, que son cœur ne fondit en douceur et ses yeux en larmes de dévotion. Le dévot Père Venturin de Bergamo, Religieux du même Ordre de Saint-Dominique, avait cette louable

(1) Revel. extravag. cap. 104.

coutume de prêcher tous les Samedis des Grandeurs de la Sainte Vierge. Ce qu'il faisait pour l'ordinaire avec un grandissime concours, de manière qu'il lui arrivait souvent de compter jusques à trente ou quarante mille auditeurs. La Reine des Anges reconnut en diverses manières la dévotion de ce sien serviteur, nommément se faisant voir à lui et lui découvrant plusieurs secrets.

VII. Le bienheureux Stanislas Kostka ne l'appelait point autrement que sa bonne Mère; et quant à la joie qu'il recevait à parler d'elle, elle était bien si grande, que ceux qui le connaissaient, pour lui faire plaisir et pour en recevoir eux-mêmes, en jetaient le discours dès qu'ils le voyaient arriver. Je dis pour en recevoir eux-mêmes, car il n'était pas possible de le voir tout aussitôt prendre feu, et continuer le propos avec un visage plein d'ardeur et de majesté, sans en être touché, et sans avoir l'âme baignée de contentement. Quelle plus grande réjouissance que d'ouïr Saint Grégoire le Fait-Miracles (1) sonner lui-même de la trompette et convier tout le monde à louer, glorifier et proclamer Bienheureuse la Reine du Ciel, et à honorer sa mémoire avec des applaudissements et des cantiques d'allégresse? Quelle consolation de voir le dévot Richard de Saint-Laurent se démener en mille manières, pour loger au plus haut faite d'honneur celle qu'il aimait plus que sa propre vie? Quoi de plus agréable que de suivre ce gentil esprit qui, en douze livres qu'il a composés des louanges de la très sacrée Vierge, se perd dans la considération de ses prérogatives, de ses privilèges et de ses vertus, qui va cherchant en la fécondité de la terre, en la profondeur de l'Océan, parmi les vastes campagnes de l'air, et jusques dans l'immensité des voûtes étoilées, de quoi contenter sa dévotion? bref, qui ne laisse pièce aucune en toute la nature qu'il ne fasse servir en quelque façon à relever le mérite de la Reine des cieux?

VIII. A Dieu ne plaise que parlant de ceux qui se sont si particulièrement affectionnés à publier les louanges de la très sacrée Vierge, je m'oublie de Saint Casimir. Ce jeune Prince, infiniment plus noble pour sa rare piété que pour sa race, s'était dès sa plus tendre jeunesse consacré au service de la

(1) Orat. 3, in Annunt,

Mère de Dieu. Entre les autres reconnaissances qu'il lui offrait comme par état, il n'eût jamais passé un seul jour sans réciter une Prose latine qu'il avait lui-même composée et mise en rime à la façon du temps, à la louange de la Sainte Vierge. Mourant, il désira que cette pièce fût enterrée avec lui. En effet, comme l'an mil six cent et neuf l'on vint à ouvrir le sépulcre où il avait été inhumé, elle fut trouvée sur sa poitrine, ni plus ni moins que la gardienne de son cœur. Le dévot Lecteur la pourra voir à la fin de ces Traités, cependant voici une partie des plus douces pensées qu'elle contient, naturalisées à la française :

Mon cœur, rien la nuit, rien le jour  
 Ne prenne part à tes pensées  
 Que celle qui tient par amour  
 Mes affections enlacées;  
 Que tes plus amoureux désirs,  
 Et tes plus attrayants plaisirs  
 Soient d'honorer par tes louanges  
 Cette Vierge dont l'ornement  
 A jeté dans l'esprit des Anges  
 Et l'amour, et l'étonnement.

L'éclat de ses traits glorieux  
 Ne peut souffrir qu'aucun nuage  
 Vienne à dérober à nos yeux  
 La majesté de son visage.  
 Aussi chacun dit franchement  
 Qu'il n'est ni sur le firmament,  
 Ni sur la terre, ni sur l'onde,  
 Chose qui l'égale en beauté;  
 Et que l'œil de ce vaste monde  
 N'est rien au prix de sa clarté.

Quoi donc! serai-je point repris  
 Ou de superbe, ou d'imprudence,  
 D'avoir follement entrepris  
 De publier son excellence,  
 Si je ne puis, à beaucoup près  
 (Quelques laborieux apprêts  
 Que fassent mon cœur et ma plume),  
 Retirer au vif tous les traits  
 De ce beau soleil qui m'allume  
 Et me ravit par ses attraits?

Bien que les esprits les mieux faits,  
 Quand il s'agit de son mérite,

Toujours en redoutent le faix,  
 Et que leur parole interdite  
 Se change en admiration  
 De sa grande perfection :  
 Si faut-il voir que mon silence  
 Ne soit cause de m'exposer  
 A quelque lâche défiance,  
 Craignant de la trop peu priser.

Celui pour qui vous combattez,  
 Dame des plaines azurées,  
 Tient ses ennemis pour domptés  
 Et les palmes pour assurés !  
 Il peut bien défier la mort,  
 Et se promettre que son sort,  
 Malgré la rage et l'insolence  
 Des démons les plus furieux,  
 Sera toujours en assurance  
 Sous l'œil de la Reine des cieux.

Qui ne sait que votre valeur  
 A mis ces mâtins à la chaîne,  
 Et que sans vous notre malheur  
 Nous allait porter dans la gêne ?  
 Qui ne sait que ce bas enfer,  
 Armé de brasiers et de fer,  
 Ouvrait déjà son précipice ?  
 Que sans votre divin secours,  
 Le ciel ne songeait qu'au supplice  
 Dont il devait punir nos jours.

Ce n'était plus que tremblement,  
 Qu'images de mort et de craintes :  
 Jà l'enfer par son sifflement  
 Nous menaçait de ses atteintes ;  
 Jà l'air animait son courroux  
 A lancer la foudre sur nous ;  
 Et parmi cette horrible trame ;  
 Les feux des étoilés lambris  
 Semblaient contribuer leur flamme  
 Au comble de notre débris.

Mais enfin ces vains attentats  
 Se sont vus résoudre en fumée,  
 Et ces funestes potentats  
 N'ont gagné que la renommée  
 D'avoir augmenté leurs tourments.  
 Tant de monstrueux instruments  
 Qu'ils forgeaient pour notre ruine



N'ont servi, pour aucuns effets,  
Que pour renverser la machine  
Qu'ils préparaient à nos forfaits.

Vierge, vos mains nous ont tirés  
De ce déplorable esclavage :  
Sans vous les astres conjurés  
Nous abandonnaient au pillage.  
A vous retourne tout l'honneur  
De ce tant signalé bonheur :  
C'est un trait de votre vaillance,  
Que ces détestables lutins  
Aient appris que votre puissance  
A des foudres pour les mutins.

Eve, dont l'infidélité  
Ferma les portes de la vie  
A toute la postérité,  
Pour satisfaire à son envie,  
Avait par sa témérité  
Mis ès mains d'un Dieu irrité  
Le glaive punisseur des crimes :  
Mais par un surcroît de faveur  
Vous avez tiré les victimes  
Des mains de sa juste fureur.

Ouvrage du bras tout-puissant,  
Fille du ciel et de la grâce,  
Vierge dont le cœur innocent  
N'a rien de pareil en sa race :  
Dieu même cède à votre voix,  
Et dispose au gré de vos lois  
De ses plus étranges merveilles.  
Commandez, car les cieus sont prêts,  
Et la terre n'a point d'oreilles  
Que pour plier sous vos arrêts.

A voir comment la piété,  
Du fruit de votre chaste couche,  
Fait passer pour nécessité  
Tout ce qui part de votre bouche;  
A voir le Père de bonté  
Et l'auteur de la sainteté  
Dans le dessein de vous complaire,  
Peut-on douter que le destin  
De ceux qui vous tiennent pour Mère  
Ne soit un nœud diamantin?

Comme on voit l'inégalité  
Des ans, des mois et des journées,

Accorder sa diversité  
 Au cours de l'astre des années;  
 Les cieux, par un beau règlement,  
 Accommoder leur mouvement  
 Au branle du premier mobile;  
 Ainsi le bonheur des humains,  
 D'une obéissance facile,  
 Suit le mouvement de vos mains.

Sûr donc, que mes intentions  
 D'une pareille complaisance  
 Suivent les inclinations  
 De votre douce providence,  
 Vierge, je vous donne mon cœur,  
 Afin que le rendant vainqueur  
 Du vice et du mauvais exemple,  
 Il fasse un généreux effort  
 De vous ériger un beau temple  
 Au milieu de son petit fort.

Puisque avec toute liberté  
 Et d'une pleine confiance,  
 Je cherche un lieu de sûreté  
 Dans le sein de votre clémence;  
 Pour Dieu ne m'éconduisez pas,  
 Mais prenez le soin de mes pas  
 Et les guidez parmi les ombres,  
 Afin que j'évite l'écueil  
 Où le Prince des cachots sombres  
 Prétend me creuser un cercueil.

Que l'Enfer dégorge sur moi  
 Tout le venin de sa colère;  
 Qu'il trouble, qu'il mette en émoi  
 Et le firmament et la terre :  
 Qu'il renouvelle ses complots;  
 Qu'il révolte l'air et les flots  
 Pour m'immoler à sa furie,  
 En vain sera cet appareil :  
 Je ne veux qu'un mot de Marie  
 Pour les ranger en un clin d'œil.

Source de nos félicités,  
 Vivez pour jamais glorieuse !  
 Vivez dans les prospérités  
 De l'éternité bienheureuse.  
 Ces tyrans ont beau se peiner,  
 L'Enfer a beau se mutiner,  
 Votre sort est invariable;  
 Et tant que Jésus sera Dieu;

Après lui (chose indubitable)  
 Vous sera dû le premier lieu.

IX. A d'autres l'affection a fait trouver des inventions nouvelles pour l'honorer. Je sais bon gré à celui qui, depuis peu, a mis au jour un petit livre qui ne contient que ce seul vers :

« Tot tibi sunt dotes, Virgo, quot sidera cælo. »

Mais autant de fois diversifié que les Astrologues comptent d'étoiles au firmament, c'est-à-dire mille et vingt-deux fois. De vrai, la raison veut que tout ce que l'esprit humain peut inventer de gaillard et d'honnête serve à honorer les grandeurs de celle qui ne sera jamais honorée des hommes autant qu'elle le mérite.

X. Quelques-uns ont consacré leurs plumes et les autres instruments de leur profession, avec leurs veilles et leur travaux, en reconnaissance des faveurs qu'ils ont reçues d'elle et de l'honneur qu'ils désirent lui rendre. Juste Lipse, personnage à qui les bonnes lettres se sentent grandement redevables, après avoir fait travailler sa plume longues années à la recherche de l'antiquité sous la faveur de la Mère de Dieu, comme il le proteste lui-même, enfin lui dédie sa plume (1), dont le dernier travail a été de recueillir les miracles de Notre-Dame de Hault et de Montaigu. Saint Ignace, disant le dernier adieu au monde et quittant la milice temporelle pour s'enrôler en la spirituelle, fit sa veille d'armes à Mont-Serrat, devant l'Image de la Sainte-Vierge, à côté de laquelle il pendit son épée et sa dague, comme lui laissant l'honneur que les armes lui avaient acquis, ni plus ni moins qu'il jetait à ses pieds celui qu'une nouvelle vie lui devait acquérir.

XI. Mais il me semble que, parmi tous les autres, les mieux fortunés sont ceux à qui le ciel a fait la faveur de publier ou de vive voix ou par écrit, les excellences de la Reine du ciel, et d'animer le monde à l'aimer, à l'honorer et à la servir. Car leur condition est mille fois plus avantageuse que celle de tous les courtisans et de tous les favoris de la terre. Plus heureux encore sont ceux que Dieu, par une très spéciale grâce, a destinés à être là-haut les Chantres de la Chapelle Royale de cette Vierge

(1) In fine B. Virg. Hal.

nonpareille et les Panégyristes de ses grandeurs. Oh! qui aurait le bonheur d'être de ce nombre et d'être couché si avant sur l'état de la Reine des Anges! Pour moi je serais content de financer tous les travaux de cette vie pour y avoir une petite place. Que ceux à qui cet heureux sort est échu en partage bénissent à jamais la douceur de leur condition; quant à nous, nous la supplions que notre bouche soit toujours remplie de sa louange, et que par ce moyen, ainsi que dit un Prophète (1), ni plus ni moins qu'avec un caveçon, elle nous tienne en devoir à ce que nous ne périssons point. Car, dit le Bienheureux Saint Bonaventure (2): Heureux celui qui ne se soûle jamais de chanter vos louanges ni de publier vos vertus, d'autant qu'il ne peut être autrement qu'une lumière céleste ne donne toujours dans son cœur, et que le Saint-Esprit ne dissipe les ténèbres de son entendement.

§. VII. — Le troisième trait d'honneur : célébrer religieusement ses fêtes.

I. Les fêtes et les magnificences de la Jérusalem céleste sont si grandes qu'elles se font entendre jusques sur la terre, puisque nos réjouissances et nos célébrités ne sont que de petits retentissemens et de faibles imitations des triomphes de là-haut. Ainsi ce n'est pas merveille que parmi toutes les fêtes que nous célébrons le long de l'année, celles de la Sainte Vierge tiennent le premier rang après les solennités de son fils, vu qu'au ciel il n'est point de pareil honneur à celui qui lui est rendu. Bien est-il vrai que, sans préjudice de ce qui s'y fait, l'Eglise militante, conduite du Saint-Esprit, a toujours plus particulièrement révééré certains mystères concernant la Mère de Dieu, et célébré quelques-unes de ses fêtes avec plus d'appareil et de signification extérieure que les autres, ainsi qu'il se voit en sa Conception, en sa Nativité, en son Annonciation, en sa Purification et son Assomption; Fêtes dont l'usage est fort ancien en l'Eglise, comme je le puis aisément montrer à la charge que, pour ce qui appartient à la Conception, on se contente de ce que j'en ai dit amplement ailleurs (3). L'Ordre des Carmes célèbre la fête de l'Annonciation avec les octaves; comme encore

(1) Isaïæ 48.

(2) In psalterio B. Virg.

(3) Tract. 3. cap. 8. §. 1.

plusieurs autres religieux font les octaves de la Purification et de la Visitation.

II. Quant à la fête de la Nativité, on commença de la célébrer avec une allégresse extraordinaire incontinent après le Concile d'Ephèse, où le malheureux Nestorius fut condamné, et la Sainte Vierge maintenue en la possession du glorieux titre de Mère de Dieu ; c'est-à-dire après l'an quatre cent trente-six, ainsi que le docte Baronius (1) l'a amplement déclaré, et qu'il appert par les sermons de Saint Germain, Patriarche de Constantinople, de Saint André de Jérusalem, de Saint Jean Damascène, de Saint Fulbert, Evêque de Chartres, du Bienheureux Pierre Damien, de Saint Bernard et des autres, et du livre de la virginité de Notre-Dame, écrit par Saint Ildéfonse, il y a près de mille ans. Vincent, Evêque de Beauvais (2), raconte que le jour qui est le huitième de Septembre fut révélé à un dévot Religieux, lequel entendait tous les ans à tel jour les concerts harmonieux des Anges, et qui à la fin fut averti par l'un d'eux qu'ils honoraient par ces doux accords le jour natal de leur Reine, jusque alors inconnu aux hommes. Plusieurs auteurs dignes de foi (3) assurent que le Pape Innocent quatrième honora ce jour d'une Octave en suite de la faveur que l'Eglise reçut par l'entremise de la Reine du ciel. Car comme après le décès de Célestin quatrième, l'Empereur Frédéric second traversa, avec ses factieuses menées, le sacré Consistoire, en sorte que vingt-et-un mois étaient déjà écoulés sans qu'on eût le moyen de lui nommer un successeur, les Cardinaux vouèrent à Dieu cette Octave à condition que, par l'intercession de sa Sainte Mère, il leur fût loisible de donner paisiblement un chef visible à son Eglise. Ce qu'ayant bientôt obtenu, Innocent quatrième, qui fut lors choisi, fit garder partout ce qui avait été promis.

*L'Annonciation.*

III. La fête de l'Annonciation se faisait en l'Eglise long-temps avant celle de la Nativité, puisque Saint Augustin (4) rapporte

(1) Notis ad Romanum Martyrologium 3. Decemb.

(2) Lib. 6. Specul. exempl. cap. 65. et lib. 7. cap. 119.

(3) Platina in Innoc. IV. Ciacconius

in eodem. Durandus lib. 7. divin Offic. cap. 29. Arnoldus Wionus, lib. 5. Ligni vitæ cap. 22. etc.

(4) Lib. 4. de Trin. cap. 5.

comme une ancienne tradition qu'elle était célébrée le vingt-cinquième jour de Mars, jour que l'on tenait aussi avoir été la mort du Sauveur, et qu'outre les Sermons du même Saint Augustin, de Saint Ambroise, de Saint Pierre Chrysologue et des autres, nous en avons trois excellents de Saint Grégoire le Fait-Miracles, lequel les passait tous de près de deux cents ans. Et jaçoit qu'en plusieurs Eglises cette fête fût chômée le dix-huitième de Décembre, ainsi que nous apprenons du Concile de Laodicée et du deuxième Concile de Tolède, auquel présida Eugène, oncle de Saint Ildefonse, à cause, disent ces Saints Conciles, qu'à la fin de Mars l'Eglise est pour l'ordinaire occupée en la souvenance de la passion de son cher Epoux ; ce néanmoins le même Saint Ildefonse remit la fête à l'ancien usage, et changea la célébrité qui se faisait le dix-huitième Décembre, en l'attente de l'enfantement de la Sainte Vierge, ainsi que je dirai un peu plus bas.

*La Purification.*

IV. Celle de la Purification, appelée par les Grecs Hypapante, ou Rencontre, et par les anciens la fête de Saint Siméon et d'Anne la prophétesse, est postérieure à l'une et à l'autre, et tous ne sont pas bien d'accord du temps de son institution. Car Nicéphore (1), Théophanes (2) et Saint Augustin la rapportent au quinzième an de Justinien, qui serait l'an cinq cent quarante-trois du Sauveur ; Sigebert (3) à l'an cinq cent quarante-deux ; Cedrenus, à l'an neuvième de Justin le vieux, qui tomberait en l'an cinq cent dix-huit, quoiqu'ils soient tous d'avis qu'elle fut instituée à cause d'une grande mortalité, qui fut apaisée par l'intercession de la Mère de la miséricorde. L'usage toutefois est plus ancien en l'Eglise Latine. Car plusieurs (4) estiment qu'elle commença sous le Pape Gélase, qui vivait plus de trente ans devant l'Empereur Justinien, et disent que ce Pape très pieux prit occasion d'instituer cette fête des abus qui se commettaient le long du mois de Février en la profane cérémonie des Lupercales, qui étaient des restes du paganisme ; à quoi il subrogea la sainte coutume d'honorer la rencontre des mystères

(1) Lib. 17. hist. cap. 28.

(3) In Chronico, eo anno.

(2) In Miscellan. 2. parte Summ. tit. 12. §. 5.

(4) Vid. Baron. in Notis ad Rom. Martyrolog. ad diem 2. Febr.

que l'Eglise célèbre au jour de la purification. Le Pape Serge (1), qui fut élevé au Pontificat l'an six cent quatre-vingt-et-huit, accrut la célébrité de cette fête par l'accomplissement de la procession qui se fait ce jour là avec les cierges bénits.

*L'Assomption.*

V. L'Assomption, que nous pourrions appeler la Reine des fêtes de la Mère de Dieu, est très ancienne, comme nous apprenons du Sermon ou de l'Épître de Sophronius à Sainte Paule et à Sainte Eustochium sa fille ; Épître qui a été ci-dessus citée à diverses occasions. L'auteur vivait du temps de Saint Jérôme, comme il est aisé de voir, et plusieurs des anciens lui attribuent cette pièce. Car ce qu'écrivit Nicéphore (2) que l'Empereur Maurice fit célébrer cette fête partout, ne se doit nullement entendre de sa première institution (3), mais de l'Edit qu'il publia pour la faire recevoir et garder par tout l'Orient à l'imitation de l'Eglise Occidentale. L'octave y fut ajoutée par ordre du Pape Léon quatrième (4), en action des grâces de la faveur reçue de la Mère de Dieu lorsqu'elle délivra le peuple Romain d'un basilic qui faisait un extrême dégât en la ville. Je n'omettrai pas ici le miracle qui est rapporté par le vénérable Abbé de Cluny (5), lequel assure, comme une chose très avérée en son temps, que les cierges qui brûlaient en l'Eglise de Sainte Marie la Grande, à Rome, dès les premières Vêpres de cette solennité jusqu'à la fin des secondes, étaient trouvés au bout de vingt-quatre heures aussi entiers que lorsqu'ils avaient été allumés.

*La Présentation.*

VI. Outre ces cinq fêtes principales, il y en a d'autres qui sont célébrées en l'Eglise universelle, ou en quelque Eglise particulière, quoiqu'elles y soient honorées en un degré beaucoup inférieur à celles-là. Celle de la Présentation est fort ancienne en l'Eglise Grecque, comme il appert par les discours que nous ont laissés Saint Germain, Patriarche de Constantinople, Georges, Archevêque de Nicomédie et les autres; par le Ménologe des

(1) Beda lib. de Temporibus.

(4) Sigebertus in Chronico an. 847.

(2) Lib. 17. hist. cap. 18.

(5) Petrus Clun. dictus Venerab-

(3) Baron. in notis Martyrologii, lib. 2. de miraculis cap. 30.

Grecs (1) et par la constitution d'Emmanuel chez Théodore Balsamon (2). Elle se faisait déjà en France l'an treize cent septante-cinq, sous le Roi Charles cinquième, comme il se voit par l'érection du Monastère des Célestins de Metz, faite en l'honneur de cette fête par Philippe de Maizières, Chancelier du Royaume de Chypre. Le Pape Paul second la fit mettre au Calendrier Romain l'an quatorze cent soixante-quatre pour apaiser l'ire de Dieu, et pour arrêter le cours des malheurs qui consumaient l'Eglise : et de plus il invita par Indulgences (3) le peuple Chrétien à la célébrer comme avait déjà fait avant lui Pie second, son prédécesseur. Depuis, le Pape Pie cinquième l'ayant ôtée du Calendrier avec plusieurs autres fêtes, elle y fut rétablie par un Bref exprès de Sixte cinquième, par lequel il montra l'antiquité de cette fête en l'Eglise de Dieu. A quoi faire ne contribua pas peu le docte François Turrian, ou de la Tour, Religieux de la compagnie de Jésus, qui à cette occasion reçut la mort de la main de la très sacrée Vierge au même jour de la Présentation, ainsi que j'ai remarqué ailleurs (4).

*La Visitation.*

VII. Celle de la Visitation prit sa naissance quelque temps avant l'autre, c'est-à-dire, au rapport de Saint Antonin (5), l'an treize cent quatre-vingt et cinq. Elle fut instituée par le Pape Urbain sixième et confirmée, ou, pour mieux dire, promulguée par Boniface neuvième à l'occasion du schisme qui avait déchiré l'Eglise depuis la mort de Grégoire onzième jusques à la création de Martin cinquième, comme chacun peut apprendre par le Bref de Boniface neuvième.

*Sainte Marie aux Neiges.*

VIII. J'ai parlé au premier Traité (6) de la fête de Sainte Marie aux Neiges à l'occasion de l'Eglise du même nom, qui à présent s'appelle Sainte Marie la Grande.

*Les Epousailles de la Sainte Vierge.*

IX. L'Eglise Gallicane fait mémoire des Epousailles de la très sacrée Vierge le vingt-deuxième Janvier, sous l'aveu du

(1) 21. Novemb.

(2) In Nomocanone Photii, tit. 7. cap. 1.

(3) Molanus in Martyrologio.

(4) Tract. 3. cap. 13.

(5) 4. parte tit. 15. cap. 24. §. 3.

(6) Cap. 12.



Pape Paul troisième, qui approuva l'office composé par Pierre Daurat, religieux de Saint Dominique, et octroya qu'il pût être récité en l'Eglise, et qu'il fût loisible d'en faire la fête.

*Sainte Marie aux Martyrs.*

X. A Rome se célèbre celle de Sainte Marie aux Martyrs, le treizième de Mai (1), parce qu'à tel jour la triste bande des faux Dieux fut chassée de la ville de Rome par le Pape Boniface quatrième, sous l'Empire de Phocas; le Temple de tous les Dieux, maintenant appelé la Rotonde, ayant été consacré à l'honneur de la Mère de Dieu et de tous les Saints Martyrs. Depuis Grégoire quatrième en fit célébrer la fête sous le nom de la Mère de Dieu et de tous les Saints, le premier jour de Novembre.

*L'Attente de l'enfantement de la Mère de Dieu.*

XI J'ai aussi parlé peu auparavant de la fête de l'Attente de l'enfantement de la glorieuse Vierge, qui est fort célèbre en toute l'Espagne le dix-huitième Décembre, et qui, depuis quelques années, a été autorisée par le Pape Grégoire treizième. Elle est aussi appelée la fête des *O*, à cause qu'à tel jour est donné commencement aux Antiennes tant renommées en l'Eglise, qui se commencent toutes par *O*, et qui sont chantées huit jours entiers avant la fête de la Nativité du Sauveur.

XII. A Constantinople se faisait jadis avec grande solennité, au troisième jour de la Pentecôte, la fête de Notre-Dame de la Guide, ou la conductrice, à l'occasion de la noble Eglise qui fut fondée par l'Impératrice Pulchérie, comme il a été rapporté ci-dessus à diverses occasions (2).

*Notre-Dame des Anges.*

XIII. Le second d'Août, l'Ordre de Saint François généralement célèbre avec une très particulière dévotion la fête de Notre-Dame des Anges, ou de la Portiuncule, en mémoire des rares faveurs que Saint François reçut du Ciel en la même Eglise, et des Indulgences qu'il obtint par l'intercession de la très sainte Vierge à tous ceux qui visiteraient l'Eglise de Notre-Dame des Anges en la ville d'Assise, ainsi que j'ai dit au premier Traité (3).

(1) In Romano Martyrologio.

(2) Tract. 3. cap. 7. et alibi.

(3) Cap. 12. §. 5.

*Notre-Dame du Mont-Carmel.*

XIV. Le seizième de Juillet, l'Ordre des Carmes fait, avec une pareille dévotion, la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel.

*Notre-Dame de la Victoire. — Les Douleurs de Notre-Dame. — Les Joies de Notre-Dame. — Le Recueil des Fêtes de Notre-Dame.*

XV. Le septième d'Octobre, l'Eglise universelle rend grâces à Dieu de la noble victoire qui fut remportée sur le Turc, ainsi que j'ai déclaré ailleurs (1), et ce, sous le nom de Notre-Dame de la Victoire, comme il se voit au Martyrologe Romain au susdit jour. Le seizième d'Avril se fait la fête des Douleurs de Notre-Dame, et celle de ses joies le cinquième de Juillet; le Recueil de toutes les fêtes le premier de Septembre (2), et quelques autres que je passe, de crainte d'ennuyer le Lecteur, à divers autres jours.

*Le Samedi.*

XVI. Je serais sujet à quelque reproche, si, parmi les fêtes de la Sainte Vierge, je ne donnais place au Samedi, que l'Eglise a quasi de tout temps religieusement observé. Car, comme elle est gouvernée par le Saint-Esprit son Epoux, elle a estimé que ce serait trop peu d'honorer la mémoire de sa bonne Mère et Maîtresse une fois seulement tous les ans, de même qu'elle fait des autres Saints; c'est pourquoi, en suite des obligations qu'elle lui a, elle lui a consacré chaque semaine un jour. Que si quelqu'un demande pour quelle raison elle a fait choix du Samedi, plutôt que de quelque autre jour, je lui dirai que les Docteurs en mettent plusieurs en avant. Premièrement, pour représenter qu'au temps qui fut entre la Passion et la Résurrection de son Fils, qui fut proprement le Samedi, la foi vive et distincte de la même Résurrection demeura en elle seule : ce qui est encore représenté par la chandelle, qui seule reste allumée sur le chandelier triangulaire ès trois jours des Ténèbres de la Sainte Semaine. Je dis la foi vive et distincte, car le sentiment de plusieurs graves Auteurs est que les Apôtres ne perdirent jamais entièrement la Foi, mais seulement qu'elle demeura en eux fort faible et comme élangourie. C'est la raison qu'apporte Saint

(1) Tract. 3. cap. 7.

(2) Usuard. Martyrolog.

Bernard (1), Saint Bonaventure (2), Saint Antonin (3), l'Evêque d'Avila (4), Guillaume Durand (5) et les autres. Secondement, en souvenance des amertumes où son triste cœur fut plongé lors de la mort et de l'absence de son Fils, qui était l'unique sujet de toutes ses consolations. Troisièmement, pour montrer que comme le Samedi est la porte et l'entrée du Dimanche, qui est le jour du repos et de la Résurrection, de même elle est la porte du ciel et l'entrée de tout notre bonheur. Quatrièmement, afin que par la fête de la Mère on entrât immédiatement en celle du Fils, qui est le Dimanche. La dernière raison qu'ils allèguent est toute mystique, et prise de la ressemblance que la Bienheureuse Vierge avait avec le Sabbat ancien; mais je ne m'y veux pas arrêter, vu nommément que ce discours ne vise qu'à tracer quelque pratique pour honorer la Mère de Dieu en ses fêtes, bien que pour ce qui concerne les particulières dévotions du Samedi et nommément les abstinences, et les autres mortifications que la plupart des serviteurs de la Vierge font à tel jour, j'en doive parler à un autre sujet traitant de la dixième Reconnaissance.

XVII. Ce n'est jamais qu'à regret que j'interromps la majesté de nos cérémonies avec des observations fantastiques, nommément de certains esprits profanes qui se sont dévalés du vrai culte de Dieu et de la pureté de la Religion. Si dirai-je ici en passant que les Grecs schismatiques, qui, dès qu'une fois ils se sont débandés de l'unité de l'Eglise, se sont laissés glisser dans mille absurdités, ont néanmoins conservé un très grand respect envers les fêtes de la très sacrée Vierge, quoiqu'à leur ordinaire ils aient mêlé parmi leurs dévotions des imaginations Rabbinesques, ou des grotesques de leur cerveaux mal timbrés. Ils disent que toute la nature se ressent tellement de la sainteté de nos fêtes, qu'ès cinq principales célébrités de la glorieuse Vierge, des quatre colonnes, dont à leur dire le ciel est soutenu, deux se courbent par honneur, ni plus ni moins que les deux autres s'inclinent ès solennités de Notre Seigneur. Que s'il arrive que quelque fête du Fils se rencontre en un même jour avec

(1) Lib. de Passione Domini, c. 2.

(2) In 3 dist. 3. art. 2. q. 3.

(3) 4. parte tit. 13. cap. 24.

(4) Præfatione in Matth.

(5) In Rationali divinorum Officiorum lib. 4. cap. 1.

celle de la Mère, ils tiennent pour tout assuré que le monde doit périr, le ciel manquant de soutien pendant que les quatre colonnes qui le supportent s'abaissent en un même temps. Cause pourquoi il y a quelques années que le jour de Pâques tombant au vingt-cinquième de Mars, auquel l'Eglise célèbre la douce mémoire de l'ambassade qui fut faite à la Bienheureuse Vierge par l'Ange Gabriel, ils avaient tellement mis dans leurs esprits que tout ce que nous voyons devait prendre fin, que nul d'entre eux n'avait de provision pour aller plus avant qu'un jour, aussi croyaient-ils fermement qu'ils n'auraient plus besoin de chose aucune. Si par ces colonnes du ciel ils entendaient les Bienheureuses Intelligences qui portent le monde, selon la prophétie de Job, je ne douterais nullement que, pendant que l'Eglise militante se met en devoir d'honorer les mystères de la vie du Sauveur et de sa très sainte Mère, elles ne fissent des actes d'une très rare et très profonde révérence. Mais puisqu'il n'est pas nécessaire de nous mettre beaucoup en peine de rencontrer le point de leur dessein, je suis d'avis de les laisser rêver, et de me rendre cependant à la pratique à laquelle je me suis engagé.

XVIII. J'ai toujours estimé que nos solennités se devaient passer en deux sortes de sentiments fort différents. Les uns conviennent à ceux, lesquels confinés en une terre étrangère, chassés et bannis de leur chère patrie, ressemblent aux pauvres Israélites, qui sont naïvement représentés par le Roi Prophète, lorsque assis sur le rivage de Babylone, les yeux trempés de larmes, les bras croisés, les cithres et les luths pendus aux branches des saules qui côtoyaient la rade, ils s'entretenaient des fêtes et des Cantiques de la Sainte Sion. J'entends par cette disposition les soupirs languissants d'une amère contrition, et les tristes exercices de la salutaire pénitence et mortification que l'Eglise notre bonne Mère nous enseigne de pratiquer spécialement es veilles des bonnes fêtes, et qui de tout temps ont saintement occupé les dévots serviteurs de la Vierge, comme je ferai voir au discours de la Mortification.

XIX. D'ailleurs néanmoins, comme vrais enfants de la céleste Jérusalem, ayant droit par l'adoption divine et par la grâce de la régénération aux joies et aux contentements de la Royale

maison d'où nous sommes sortis, encore devons-nous réveiller nos cœurs et participer en nos fêtes aux réjouissances du ciel, et à la façon qui est gardée ès célébrités de là haut. Saint Jean, en son Apocalypse (1), fut invité d'assister en esprit aux merveilles qui se passèrent en la solennité de l'ouverture du livre à sept sceaux faite par l'Agneau et au triomphe de cette bienheureuse Cour. Il vit les vingt-quatre vieillards et les quatre mystérieux animaux tenant en mains des cithres et des vases de parfum, qui sont les oraisons des Saints, se prosterner en terre, chantant les louanges de l'Agneau. Il entendit les voix de mille millions de glorieux esprits qui s'écriaient : L'Agneau qui a été occis est digne de recevoir le pouvoir, la divinité, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction. Il ouït toutes les créatures qui sont au ciel et celles qui sont sur la terre reprendre d'un air différent la même chanson, et avec une nouvelle cadence donner mille bénédictions à l'Agneau, lequel est assis sur le trône du Dieu vivant. Voilà à mon avis la vraie idée de nos fêtes et le parfait modèle des actions que nous y devons pratiquer, qui sont l'Oraison, la Réjouissance, l'Action de grâces et la Glorification.

*L'Oraison. — La Réjouissance.*

XX. Je dis l'Oraison qui est représentée par les parfums que Saint Jean vit monter sans cesse contre le trône de Dieu et embaumer de leur agréable odeur toute la sainte cité. Car la raison requiert qu'en semblables jours nous employions quelque temps particulier à la considération des mystères que l'Eglise nous propose et que notre cœur s'évapore en saintes affections. Le Père François Suarez, personnage non moins connu au ciel pour ses rares vertus, qu'en la terre pour sa profonde science, ne disait jamais la Messe ès jours de fête de la Sainte Vierge, qu'il n'eût auparavant employé au moins deux bonnes heures à la considération de ses Grandeurs. Et tous ceux qui aiment de cœur cette Princesse, s'étudient en de semblables occasions à savourer la douceur de ses mystères et à s'entretenir avec elle le plus longuement qu'ils peuvent.

(1) Cap. 5.

XXI. La Sainte Ecriture témoigne que comme Samson trouva le miel dans la gueule du Lion, ainsi nous trouverons dans le sein de l'Oraison qui est présentée par le Lion à cause de sa grande force, la douceur et le contentement. C'est ce qui nous arrive lorsque nous nous entretenons des Grandeurs de l'Impératrice du ciel. Car l'âme est comme inondée des doux sentiments de Réjouissance qui lui sont causés par la pensée des excellences de celle qu'elle chérit uniquement. Là, l'esprit, comme transporté d'aise, se conjoint avec elle de la voir si haut élevée; là il se contente, là il se complait, là il se perd, là il dit qu'il ne désire rien plus depuis qu'il voit l'objet de ses amours tout transformé en Dieu. Et les efforts de cette joie sont bien si grands en quelques-uns, qu'ils réduiraient le cœur à de grandes extrémités de désirs et de langueurs, si Dieu ne le fortifiait ou ne mitigeait ses ardeurs.

*L'Action de grâces.*

XXII. De la considération et de la Réjouissance, naissent les vifs sentiments d'Action de grâces que le cœur altéré rend à la très adorable Trinité, pour avoir élevé la Sainte Vierge à un si haut degré d'honneur, et nommément pour lui avoir fait les faveurs qui sont particulières à telle fête. Action de grâces qu'il présente très spécialement au Roi de gloire, son très honoré Fils, pour qui, par qui et en qui elle a reçu tant de faveurs du ciel. Action de grâces finalement qu'il adresse à elle-même, d'autant que jamais ces fêtes ne se passent sans nous ramener quelque insigne obligation que nous lui avons.

*La Glorification.*

XXIII. Enfin, toute cette allégresse se termine en Bénédiction et en Glorifications, et l'âme qui se connaît trop mal habile pour y pouvoir fournir, mendie tout le secours qu'elle peut; elle appelle à son aide tout ce qui est au ciel et en la terre pour adorer le père de lumière de qui procède toute sorte de dons parfaits, pour chanter et publier ses magnificences et pour le faire connaître à toutes ses créatures. Elle en fait autant pour bénir et glorifier avec proportion celle que Dieu a rehaussée par des voies inimaginables; elle lui dit des merveilles que l'affection lui dicte; elle ne voudrait jamais se départir de ces amoureux entretiens.

*La Communion.*

XXIV. A ces religieux exercices, il faut ajouter la participation des saints mystères. Car comme la Mère de Dieu répondit un jour à une belle âme, il ne faut pas que nous espérons lui pouvoir faire service plus agréable que de lui présenter son cher Fils. Il faut de plus ajouter la charité envers les nécessiteux, d'autant qu'il est raisonnable de départir plus libéralement le temporel lorsque plus abondamment nous recevons le spirituel.

*L'Aumône. — Une préparation remarquable.*

XXV. Mais pour ne pas omettre ce qui est de principal, il est très à propos de savoir qu'il n'y a rien de pareil à une préparation exacte et continuée l'espace de quelques jours en la pratique des actes de contrition, de mortification, de désir, de Religion, de Foi, d'Espérance, de Charité et d'autres excellentes vertus. Car il faut tenir cette vérité pour une maxime infaillible, qu'à peu de préparation répond peu de grâce, et qu'aux grandes dispositions Dieu réserve les faveurs privilégiées. Ainsi, à mesure que les âmes nobles sentent approcher quelque bonne fête, elles s'efforcent de mettre leur cœur en état de faire quelque notable avancement, et à cet effet elles redoublent leurs dévotions et emploient tout le crédit qu'elles ont au ciel. Il s'en trouve plusieurs qui lui présentent comme un bouquet composé d'un certain nombre d'oraisons, de pénitences et de semblables vertus, ni plus ni moins que d'autant de diverses fleurs. L'an mil six cent vingt-et-un, l'un des Pères de la Compagnie de Jésus qui demeuraient en la Chine, s'apercevant d'un compliment ordinaire aux Chinois, d'envoyer des présents aux Dames qui sont prêtes d'accoucher, qu'ils appellent le compliment des accouchées, résolut d'en faire son profit, comme il fit par effet. Car approchant la fête de Noël, il proposa à ses auditeurs d'observer cette même cérémonie à l'endroit de la Mère du Roi du ciel, et de lui offrir pour présent quelque nombre de jeûnes, d'oraisons et d'autres telles bonnes œuvres. Ce qui leur agréa tellement, que depuis ils n'ont jamais manqué de prévenir avec de semblables devoirs les Nativités du Sauveur et de sa Sainte Mère. Sainte

Gertrude (1) assistant à la Sainte Messe la veille de l'Assomption, comme le Prêtre récitait la Collecte : *Deus qui virginalem aulam, arrivé qu'il fut à ces paroles, ut sua nos defensione munitos, jucundos faciat sua interesse festivitati*, elle vit la Sainte Vierge qui avait sous son grand manteau Impérial un grand nombre de jeunes filles d'une rare beauté, qui étaient mises en rang et défendues par les Anges, et par la même Vierge extraordinairement caressées. Elle apprit que c'étaient les âmes de celles qui avaient pris peine de se préparer soigneusement, afin de faire plus dignement cette sienne fête. Elle connut quant et quant qu'elles avaient été admises par la Sainte Vierge à un plus haut degré de protection que devant, en après qu'elle leur avait fait meilleure part qu'à toutes les autres de ses douceurs et de ses consolations; enfin, qu'elles avaient été commises d'une spéciale façon à la garde des Bienheureux Esprits pour être par eux défendues contre leurs ennemis. Comme la même Sainte Gertrude (2) se fut adressée à la Mère de Dieu au jour de son Annonciation, pour lui demander en quoi elle lui serait plus agréable et quel service elle lui pourrait rendre à ce bon jour, la Vierge lui tint ces propos : Si le long de l'Octave tu récites tous les jours trente-cinq *Ave Maria* pour honorer et accomplir le nombre des jours que mon Bien-aimé Fils a demeuré dans mes entrailles, sache que je n'aurai pas moins à cœur ce tien devoir que si tu m'eusses rendu toute sorte de services dès le jour que je le conçus, jusqu'à celui que je le donnai au monde. Que si alors il ne m'eût pas été possible de te refuser chose aucune, beaucoup moins le pourrai-je faire maintenant que j'ai plus de moyens qu'alors d'obliger ceux qui s'étudient à me plaire. Ce qui lui fut dit le jour de la Nativité de la Sainte Vierge, n'est différent que d'un seul point, savoir est que celui qui, à l'honneur des jours qu'elle-même fut au ventre de sa bonne mère, réciterait tous les jours de l'Octave le même nombre que dessus de salutations Angéliques, mériterait qu'elle lui fît part là haut d'une très particulière façon de toutes les joies que son cœur ressentit ici-bas, et de plus de tous les contentements dont à présent Dieu comble son esprit. Y aurait-il bien quelqu'un

(1) Lib. 4. Revel. cap. 49.

(2) Lib. 4. Revel. cap. 55.



tant insensible que de n'être point ému par la grandeur de ces promesses, ni pris par les attraits d'une si démesurée charité?

« Considérons donc tous ces jours solennels de notre divine Mère comme des jours fortunés, comme des jours véritablement heureux, des jours de grâce et de bénédiction, dont il ne faut pas perdre un moment, mais les employer utilement et fidèlement, selon la dévotion et le loisir qu'il plaît à Dieu de nous donner (1). »

§. VIII. — Le quatrième trait d'honneur : lui ériger des Eglises et des Oratoires.

I. L'honneur qui revient à Dieu de la bâtisse des Eglises, doit sans difficulté être mis entre les premiers qu'il reçoit de nous. Car à mesure qu'une Eglise lui est consacrée, il descend pour en prendre possession, et soudain il engage sa fidélité à ouïr ceux qui recourront à lui en ce lieu là. Que si bien il n'y entre pas toujours avec tant d'appareil et de magnificence extérieure, qu'il fit jadis lors de la dédicace du Temple de Salomon, toutefois il ne nous est pas loisible de douter qu'il n'y vienne avec une abondance de vertu divine d'autant plus grande que les Eglises Chrétiennes sont plus nobles que cet ancien Temple, qui n'était destiné à servir qu'aux figures mortes et insensibles de nos saints mystères. Ce qui me fait dire que c'est une œuvre de haut mérite de construire des Eglises à Dieu. Car c'est l'obliger à descendre en terre d'une particulière façon, et lui présenter le moyen de manifester ses grandeurs et de faire largesse de ses biens. C'est donner sujet à des millions de personnes de se sauver par l'exercice de toutes sortes de vertus. C'est multiplier les sanctuaires de Dieu, et les endroits où il se trouve personnellement avec nous. C'est en certaine manière faire descendre le ciel en terre, ou pour mieux dire, construire en terre des cieus raccourcis, où se pratiquent des actions toutes célestes de jour, de nuit, en tout temps, en toute saison, où Dieu est béni, adoré et glorifié sans cesse, où le pardon des péchés est octroyé, où les âmes sont régénérées pour le salut éternel, où se vérifie le droit qui leur est acquis à l'héritage du ciel, où les divins mystères sont célébrés, où les Rois et les légitimes Mi-

(1) La R. Mère de Blémur.

nistres des saints Autels sont oints et sacrés, où les vœux sont offerts; bref, où sont exercées toutes les plus divines actions dont l'esprit humain est capable en ce pèlerinage mortel.

II. J'en dis tout autant avec proportion des Eglises qui sont dédiées aux Saints, et nommément à la Reine des Saints. Car, outre que les Saints s'éjouissent infiniment de l'honneur que Dieu reçoit ès maisons qui leur sont dédiées; outre le contentement qu'ils perçoivent du salut et de l'avancement des hommes, ils en tirent eux-mêmes un très grand tribut de gloire, et en un mot, tout celui qu'ils peuvent espérer des personnes de notre condition. Ce qui me fait croire que la Mère de Dieu se sent merveilleusement obligée à la magnifique volonté de ceux qui emploient si saintement et si honorablement les moyens qu'ils ont reçus du ciel. Que si nous lisons souvent en l'Écriture que Dieu a bâti des maisons à ceux qui lui ont rendu quelque signalé service, c'est-à-dire qu'il a affermi leurs familles et béni leur postérité, que doivent attendre ceux qui ont logé la Sainte Vierge dans des palais et dans des temples, sinon qu'elle-même leur bâtisse un palais éternel au ciel, qu'elle établisse leurs espérances, qu'elle conduise leurs desseins, qu'elle les comble de toute sorte de bonheur ? J'aurais ici de quoi m'égayer si je voulais; mais je me dois contenter de ce qui a été dit à la fin du premier Traité, où nous avons fait la visite générale des plus fameuses Eglises qui lui ont été érigées par tous les endroits de l'univers; et ceux que nous avons là remarqués s'employant à ces généreux desseins, sont les mêmes qu'ès Traités suivans nous avons vus prospérer en toutes manières à la gloire de Dieu et à l'honneur de celle qui jamais n'a été vaincue en libéralité.

§. IX. — Le cinquième trait d'honneur : visiter les lieux qui lui sont particulièrement dédiés.

I. C'est de toute ancienneté que Dieu a choisi certains lieux pour y être plus particulièrement honoré. Nul n'a sujet de le trouver mauvais, puisqu'il est le maître des lieux aussi bien que des saisons, et que c'est de notre devoir de nous disposer à recevoir ses grâces, où et comme il lui plaît les départir. A son imitation la Sainte Vierge a aussi ses places d'élite, où il semble qu'elle se plaît davantage, et où, par des effets admirables, se fait connaître la majesté de celle qui y préside. Et

jaçoit qu'il n'y ait coin au monde, pour secret et retiré qu'il soit, d'où elle n'entende les vœux qui lui sont adressés, et la voix de ses fidèles serviteurs, ce néanmoins elle veut encore qu'ils honorent les lieux où elle se plaît, si ce n'est que nous voulions dire qu'elle ait fait choix de semblables lieux, au moins de la plupart, pour honorer les services et la mémoire de quelqu'un de ses chers enfants. Quoi qu'il en soit, plusieurs, sans faire plus ample recherche, se sont contentés de savoir qu'elle prenait plaisir d'être servie en telle ou en telle part, pour se résoudre d'y aller rendre leurs devoirs, et d'y aller présenter leurs cœurs ès endroits où elle reçoit et donne tout de meilleur cœur. Il n'y a, grâces à Dieu, nulle contrée qui soit visitée du Soleil, que la Mère de Dieu n'ait regardée de l'œil de sa faveur, et où ses grâces ne se cueillent à pleines mains, bien qu'ils ne soient pas tous également privilégiés. J'ai fait assez voir ailleurs (1) que cette mère commune n'a tenu aucune province pour étrangère, et que partout elle a imprimé les vestiges de sa bienveillance et de sa libéralité; et je pourrais bien par réciproque dire quelque chose du concours et de l'affection des peuples à l'honorer, si nous n'en avions tous les jours les preuves devant nos yeux. C'est assez que nous ayons de quoi nous consoler et glorifier Dieu, voyant l'abord qui se fait tous les jours aux Oratoires et aux lieux que la Reine du ciel a spécialement choisis. Les plus grands veulent servir d'exemple aux plus petits, et ceux-ci se persuadent qu'ils peuvent être aussi riches de bonne volonté que les plus grands; ainsi les uns et les autres à l'envi s'efforcent d'amplifier l'honneur de la Mère de Dieu. Il ne faut que lire les Histoires de Lorette, de Mont-Serrat, du Puy, de Chartres, de Montaignu, pour y apprendre les voyages qu'y ont faits les Papes, les Cardinaux, les Prélats, les Empereurs, les Rois, les Princes, les Seigneurs de toute qualité, pour y compter les présents, les tableaux votifs, et telles autres marques de dévotion : voire il n'est pas besoin de nous en rapporter aux Histoires, puisque ce sont choses dont nous pouvons être témoins, et que la plupart ont vues et reconnues sur les lieux.

II. Encore serait-ce peu que la Sainte Vierge fût ainsi révérée

(1) Tract. 1. cap. 12.

en certains endroits plus remarquables, si elle ne nous avait facilité les moyens de lui aller rendre nos vœux. Mais il se peut dire en vérité qu'à peine y a-t-il ville en la Chrétienté où elle n'ait quelque sanctuaire, et où l'affluence du monde ne témoigne la présence de la Reine du ciel. J'en ai fait curieusement la remarque partout où je me suis trouvé, mais spécialement en cette bonne ville d'Avignon, où il y a un grand nombre de personnes dévotes, qui ne manqueraient pour rien au monde de monter tous les jours à la fameuse Eglise de Notre-Dame, à qui ci-dessus nous avons donné rang parmi les places les plus chéries de la Mère de Dieu. On a vu plus d'une fois les Gentilshommes de marque, lors de la plus grande rigueur de l'hiver, les chemins étant très difficiles à cause du verglas répandu partout, grimper à quatre sur cette simple roche, à la vue de tout le monde, pour ne pas quitter leur pieuse coutume d'aller tous les jours saluer la Reine des Anges en son Palais. Courage, belles âmes, courage, puisque de là-haut elle compte tous vos pas à dessein de reconnaître largement les témoignages de votre affection. Viendra le jour qui mettra fin à ces voyages, lorsque vos pieds seront arrêtés sur la sainte montagne du Seigneur, et que vous serez inséparablement à celle que vous aurez honorée ici-bas selon votre pouvoir. Mais attendant cette bienheureuse saison, employez à son service toutes les puissances de votre corps et les forces de votre esprit; car tel est le bon plaisir de celui pour qui et en qui vous la devez aimer et honorer.

III. Un jour fait la leçon à l'autre, dit le Prophète David, et de temps en temps les esprits des hommes, éclairés de celui de Dieu, inventent de nouvelles dévotions, aussi bien que de nouveaux arts. En voici une qui a pris naissance en nos jours, et je ne doute nullement qu'elle ne soit très agréable à la Reine du ciel. Il se trouve aujourd'hui bon nombre de Seigneurs et de Dames qui, pour être obligés de faire la cour à quelque Prince ou Princesse de la terre, ont porté leurs pensées plus haut, et par l'assiduité de semblables services ont appris à faire la cour au Prince et à la Princesse du ciel. Ainsi, pour parler seulement de la Sainte Vierge, vous les verriez tous les matins se rendre à quelque sienne Eglise, comme à son Palais, afin de lui faire la révérence, et de s'acquitter envers elle des devoirs d'honneur, de reconnaissance et de servitude, que les Seigneurs

et les Dames de Cour ont coutume de rendre aux Excellences et aux Majestés de la terre. Cette pratique n'est pas sans fondement ès saintes lettres, où souvent nous lisons que Dieu traite avec les hommes en la même façon qu'ils traitent par ensemble, et qu'il exige d'eux des services et des honneurs tout semblables à ceux qu'ils se défèrent les uns les autres. Lorsque nous aurons pris l'air de la Cour du Ciel, nous changerons de façon de faire : pour le présent il nous suffit de savoir qu'on n'y dédaigne pas nos services, mais qu'on les reçoit à bras ouverts, et qu'on leur prépare des reconnaissances éternelles là-haut.

## CHAPITRE IX.

DE LA DÉVOTION : HUITIÈME RECONNAISSANCE DUE AUX GRANDEURS DE LA MÈRE DE DIEU.

Joignons la Dévotion à l'Honneur, attendu qu'elle est sa sœur germaine, fille d'un même père qui est Dieu, et d'une même mère qui est la vertu de la Religion ; et faisons choix de quelques pratiques de cette vertu les mieux autorisées de la Sainte Eglise, et plus coutumières aux fidèles serviteurs de la Sainte Vierge. Car semblables exercices, au dire de Saint Athanase (1), sont les présents que les filles de Tyr, dont parle le Prophète David (2), et les plus apparents du peuple Chrétien portent en leurs mains lorsqu'ils viennent faire la révérence et présenter leurs services à l'Épouse sans pair. Et ceux qui manquent à ce devoir, dit le dévot Saint Bonaventure (3), ont juste occasion d'estimer qu'ils offensent leur conscience et qu'ils donnent sujet à la Sainte Vierge d'en avoir du ressentiment.

§. 1<sup>er</sup>. — Le premier trait de dévotion : célébrer ou faire célébrer des Messes à l'honneur de la Sainte Vierge.

I. Je commence par le Sacrifice, comme par l'acte de Religion le plus noble et le plus relevé que nous ayons, et j'ajoit qu'à proprement parler, ainsi que remarque le Saint Concile de Trente (4), il ne serait pas loisible de le présenter à autre qu'à

(1) Serm. de Annunt.

(3) In speculo.

(2) Psal. 44. Et filiæ Tyri in muneribus, etc.

(4) Sess. 22. cap. 3.

Dieu, ce néanmoins il est permis de l'employer pour remercier sa Divine Majesté des faveurs qu'il a conférées aux Saints, et nommément à la Reine des Saints, et pour les supplier de se rendre nos intercesseurs. D'où chacun peut conjecturer la satisfaction que la Sainte Vierge reçoit de cette sorte de Reconnaissance, vu que dans le trésor des mérites infinis du Sauveur, nous n'avons rien de plus excellent ni de plus digne d'être offert à Dieu pour tous ses bienfaits, ni rien en quoi il soit d'avantage glorifié. C'est la raison pourquoi cette dévotion est aujourd'hui tellement en crédit par toute l'Eglise, qu'aussitôt qu'il est question d'entreprendre quelque affaire, ou de rendre grâces à la Mère de Dieu pour quelque bénéfice, les Autels sont chargés de vœux et les Messes de la Vierge réitérées. Et en quelques endroits, nommément par toute l'Espagne, cette sainte coutume a bien un tel cours, que les Messes des Morts souvent sont changées en Messes de la Conception Immaculée : de manière que l'on voit infinies personnes ordonner par Testament, qui cinq cents, qui mille Messes de la Conception, et prier qu'elles soient dites au plus tôt pour le soulagement de leurs âmes. Aussi ai-je dit plus d'une fois que nous sommes au temps où Dieu veut honorer sa sainte Mère en toute façon, bien que cette dévotion soit très ancienne en l'Eglise, comme les écrits des Saints et les histoires en font foi. Chacun les pourra lire chez les Auteurs (1) qui les ont recueillies; une seule me suffira pour affermir la créance que nous devons tous avoir de l'incomparable douceur de la Mère de Dieu.

II. Césarius, très dévot Religieux de l'Ordre de Cîteaux, qui au commencement de son œuvre prend Dieu à témoin qu'il n'écrit rien qu'il n'ait vu de ses propres yeux, ou qu'il n'ait appris de personnes à son avis très dignes de foi, assure (2) avoir ouï ce que je vais rapporter de Jean de Xaintes, personnage de mérite et témoin oculaire du fait. Lors de la plus grande furie des Hérétiques Albigeois, deux Ecclésiastiques qui faisaient voyage au Duché de Bourgogne, ayant un samedi rencontré sur le chemin une Chapelle déserte, résolurent d'y célébrer la

(1) S. Anton. 4. parte tit. 15. c. 2. (2) Loco cit.  
 §. 2. Cæsarius lib. 7. cap. 4. Vincen-  
 lius Bellov. lib. 3. cap. 113.

Sainte Messe à l'honneur de la Mère de Dieu, car ils portaient avec eux tout ce qui était nécessaire pour ce faire. Ils ne l'avaient pas encore achevée qu'ils furent surpris par les Hérétiques, lesquels se jetèrent sur le Prêtre à corps perdu, et l'ayant tiré hors de l'Église avec toute sorte de mépris et de mauvais traitements, lui coupèrent la langue et le laissèrent demi mort. Tout ce que put faire son compagnon ce fut de le conduire à Cluny, et de le recommander aux Religieux, lesquels le considérant comme un glorieux Confesseur de Jésus-Christ et de sa Sainte Mère, en eurent autant et plus de soin que s'il eût été des leurs. La nuit devant l'Épiphanie, comme les Religieux se fussent mis en devoir de dire Matines, il appela celui qui avait été commis pour le servir, et le pria instamment de le mener à l'Église. Il fut conduit devant un Autel de la Sainte Vierge, où il se recommanda à elle du meilleur de son cœur; aussi ne différa-t-elle pas long-temps à le consoler. Car à peine avait-il bien formé sa prière, qu'il la vit devant soi, et entendit qu'elle lui disait que puisqu'il avait perdu la langue pour l'honneur de son Fils et pour le sien, elle lui en apportait une autre, à ce que de là en avant il publiât les merveilles de tous deux. Cela dit, elle lui mit la main dans la bouche et lui rendit la langue et la parole qui lui avait été ôtée. C'était bien la raison qu'elle fût pour la première fois déliée à l'honneur de sa Bienfaitrice. Aussi commença-t-il d'entonner l'*Ave Maria* et de le répéter si souvent et d'une voix si haute et si forte, que les Religieux qui étaient au Chœur l'ayant entendu, accoururent tous à lui pour être témoins du miracle et pour rendre grâces à la Reine de Bonté. Cette même langue fut depuis vue de tous, et nommément de Jean de Xaintes, de qui j'ai parlé au commencement, avec une petite ligne rouge, à l'endroit où elle avait été conservée au noble Monastère de Cluny, où il fut reçu Religieux, pour finir ses jours au service de Dieu en chantant les louanges de sa très-sainte Mère.

§. II. — Le deuxième trait de dévotion : s'approcher souvent et avec esprit, et s'affectionner en toutes manières au culte du Saint Sacrement de l'Autel.

I. Bien que je vienne de traiter de l'oblation du très Saint Sacrifice de l'Autel à l'honneur de la très sacrée Vierge, comme

du plus religieux et du plus noble trait de dévotion qu'on peut pratiquer envers elle, j'en veux néanmoins encore parler en tant qu'il est Sacrement, et Sacrement le plus ordinaire de la dévotion des fidèles, où le Fils de la même Vierge s'est logé pour demeurer parmi nous, et pour être la consolation et la nourriture de nos âmes. C'est à dessein de faire voir comme nous n'avons point de plus précieux gage d'elle, aussi n'y a-t-il rien où elle désire plus que ses chers enfants témoignent leur dévotion.

II. Je dis que c'est le plus précieux gage que nous ayons d'elle, d'autant que c'est le commun dire des Saints Pères que ce divin Sacrement est un don que nous tenons d'elle, et qu'après son Fils bien-aimé nous lui en sommes redevables. Nous lui en sommes redevables, disent-ils, comme à la terre vierge, qui sans semence humaine, et sans autre culture de la main de Dieu, a porté le pur froment dont ce pain de vie est formé ; comme à la femme ménagère qui l'a pétri des trois mesures de farine du corps, de l'âme et de la divinité avec le levain de sa foi ; comme au bien fortuné Tabernacle d'Abraham ou de la bonne Sara, où ce pain a été cuit sous la cendre au feu de la Divinité ; comme au four intellectuel embrasé des ardeurs divines dont il a été tiré tout chaud pour nous rendre la vie ; comme à la Bethléem spirituelle, c'est-à-dire à la maison du pain céleste, où il a été mis en dépôt pour la nourriture des mortels ; comme à la cruche d'or, où cette céleste manne est gardée ; comme à l'autel et à la table où il est proposé ; et d'autant qu'outre les espèces du pain, ce très auguste Sacrement nous est encore donné sous celle du vin, les Saints Pères n'ont pas oublié de le rapporter à la Vierge. Car Saint Jean Damascène et Saint Epiphane l'appellent pour cela la Vigne plantureuse qui a porté le raisin de douceur et le nectar de la vie éternelle. Le Patriarche de Constantinople, Saint Germain, dit qu'elle est le cep mystérieux qui a été planté de la main de Dieu pour donner aux Eglises le raisin d'incorruption ; et Saint Ambroise prend la similitude de la coupe faite au tour dont il est parlé ès Cantiques (1), et dit que c'est le ven-

(1) Cantic. 7.



tre de la Vierge, dans lequel la Sagesse divine a mêlé le vin précieux qu'elle promet à son banquet solennel (1). Enfin, les autres affirment que si le Saint Sacrement est l'arbre de vie, Marie en est le Paradis ; s'il est la pomme d'immortalité, Marie est l'arbre qui l'a porté ; s'il est l'Agneau de la Pâque mystique, c'est Marie qui l'a fourni ; s'il est le charbon Séraphique d'Isaïe (2), Marie est comme la tenaille avec laquelle il a été pris sur l'Autel de la Divinité ; s'il est la perle orientale qui porte le prix de notre salut, Marie en est la Mère perle (3). A ce propos je ne puis omettre la belle remarque d'un curieux Lapidaire de ce temps, qui écrit que les perles sont formées dans la mer, non pas par la rosée du ciel, conçue dans la nacre, ainsi que communément on l'a cru jusqu'à présent, mais du lait même de la mère, duquel elle retient la couleur et la semblance. Rare figure de la vraie Perle Eucharistique, qui a été formée du lait et du sang de sa très douce Mère : du sang, tant qu'il a été dans son sacré ventre ; du lait, quand il en a été dehors.

III. Mais vous remarquerez, s'il vous plaît, en la façon de parler des Saints Docteurs, que ce n'est pas seulement à raison de l'Incarnation qu'ils rapportent ce souverain bienfait à la Vierge, comme à celle qui a formé et donné la précieuse chair que nous y mangeons, mais encore en tant qu'il est au Sacrement, comme leurs paroles le montrent. Et quoiqu'il soit plus malaisé de trouver la façon par laquelle elle a influé au Sacrement, ainsi que l'on dit en l'école, pour lui être attribué sous ce titre ; néanmoins voici deux ou trois raisons qui me semblent donner quelque jour au dévot sentiment des Saints Pères. La première présuppose la vérité d'un riche éloge que le Docteur Angélique (4) donne au Saint Sacrement lorsqu'il l'appelle l'accomplissement et comme la dernière perfection de la donation que Dieu nous a faite de son fils en l'Incarnation. Car le Père Eternel nous ayant voulu donner entièrement son fils, et le fils s'étant voulu donner soi-même en don parfait, il fallait qu'il trouvât l'admirable moyen que l'amour lui a suggéré pour se donner à un chacun des hommes en particulier et s'incorporer

(1) Prov. 9.

(2) S. Joan. Damasc. orat. 1. de dormit. Virg.

(3) Boët. de gemmis.

(4) Opusc. de S. Sacram.

avec lui. Elle présuppose de plus ce que les Saints Pères, que j'ai allégués à quelque autre sujet (1), affirment d'un commun consentement : savoir est que nous sommes redevables de cette donation et de son accomplissement, non seulement au Père, qui en est le premier principe, et au Fils, qui s'est baillé soi-même, mais encore à la Sainte Vierge, laquelle accordant sa volonté avec celle du Père et du Fils, nous l'a donné comme chose qui était vraiment sienne par le droit de maternité; d'où j'ai conclu ailleurs que cette union et conspiration de volontés sur une chose qui lui était commune avec le Père, suffisait afin qu'elle fût estimée l'avoir offert avec le Père en sacrifice sur l'autel de la Croix, et afin que nous lui fussions obligés et redevables de notre salut. En la même manière et en vertu des mêmes preuves, je conclus maintenant que cette union de volonté avec le Fils, lequel se baille soi-même au Sacrement, est suffisante pour dire que nous le tenons encore de la Mère, tant parce que c'est l'accomplissement de la première donation qu'elle en fit en l'Incarnation, nous donnant son fils en toutes les manières et en toute la perfection avec laquelle son Fils avait résolu de se donner, comme encore parce que la chose qui nous y est donnée lui appartenant, elle ne nous a point été donnée par le Fils qu'avec le consentement de sa Mère, puisque se faisant homme il s'était mis en son pouvoir. Et c'est, si je ne me trompe, ce que Saint Epiphane (2) a voulu toucher quand il a donné à la Sainte Vierge le nom et l'office de Prêtresse, qui a offert, dit-il, sur le Saint Autel le pain céleste pour la rémission des péchés.

IV. La seconde raison est d'autant que c'est pour l'amour de sa Mère que le Sauveur semble avoir premièrement institué cet admirable Sacrement. Car comme ainsi soit qu'il l'ait institué pour la consolation des siens, qu'il laissait en ce monde, et pour adoucir les regrets de son absence après sa retraite dans le ciel, ainsi que l'entendent communément les Saints Pères en ces paroles qui sont rapportées par Saint Matthieu (3) : Je suis avec vous jusqu'à la consommation du siècle; je ne doute nullement

(1) Tract. 2. c. 6. §. 3. et 4.

(2) Serm. de laud. Virg.

(3) Matth. cap. ult.

qu'il n'ait eu plus d'égard à la consolation de sa mère, que de tous les autres ensemble, de même que son absence était plus fâcheuse à elle seule, qu'elle n'était à tout le reste. D'où s'ensuit que nous lui en sommes fort particulièrement obligés, puisque c'est à sa considération qu'il a été institué. Ajoutez la dévote et sainte pensée d'un Docteur moderne (1), qui dit que le Fils de Dieu prit tant de plaisir la première fois que, pour l'amour de nous, il s'enferma dans les entrailles de la Vierge, et qu'il y fut si honorablement et si amoureusement traité par elle, que pour jouir souvent de ce contentement, il inventa le moyen d'y retourner, et de renouveler en quelque façon le mystère de son Incarnation, auquel il se complaisait tant, rendant possible ce que le bon Nicodème jugeait impossible, qu'un homme fait et avancé en âge, entrât de rechef dans le ventre de sa Mère. Car il y entra depuis autant de fois que la Vierge sa Mère communia, et nul, crois-je, ne doute qu'elle ne communiât tous les jours, comme portait lors la coutume de l'Eglise, et comme l'assure expressément un Auteur anonyme chez Métaphraste. Elle s'approchait chaque jour des divins mystères, dit-il, et recevait souvent dans ses entrailles le même corps de son Fils, qu'elle y avait porté avant que de l'enfanter.

V. Mais voici une troisième raison qui rend ce divin Sacrement encore plus propre à notre bonne Mère, et qui nous oblige plus doucement de lui en être dévots et reconnaissants. C'est que sa propre substance nous y est proprement et réellement donnée, et que nous y mangeons sa chair et y buvons son sang, puisque, comme nous avons dit tant de fois, la chair du Fils est la chair de la Mère. Ainsi l'a remarqué Saint Bernardin de Sienne (2), quand il dit que toute la beauté et tout le poids des Sacrements de l'Eglise a sa perfection en la chair de la Vierge, d'autant que tous les autres Sacrements regardent celui de l'Eucharistie comme leur dernière fin, et comme celui qui est nommé le Saint Sacrement par excellence. Or, celui-ci contient le précieux corps du Fils de Dieu, corps qui a été formé d'une partie de la substance de la Mère. Les Grecs en leur Liturgie ont une cérémonie un peu différente de la nôtre, quant à l'hostie qui

1) Salazar in 9. Prov. n. 153.

(2) Tom. 1. Serm. 61.

doit être consacrée. Car ils ne la portent pas sur le Saint Autel toute prête et à part, comme nous faisons, mais ils la prennent du corps d'un grand pain, sur le milieu duquel vous voyez une petite Image du Sauveur crucifié, presque de la grandeur et de la forme de nos hosties; Images qu'ils appellent la marque et le sceau de l'oblation, d'autant que c'est cette partie seule que le Prêtre découpe tout à l'entour, et qu'il tire pour offrir et consacrer; le reste de ce pain est gardé jusqu'à la fin de la Messe pour être distribué à ceux qui n'ont point communie, tout ainsi que nous distribuons le pain béni; aussi bien l'appellent-ils la bénédiction, ce pain étant donné en lieu du sacré corps à ceux qui ne l'ont pas reçu. Là dessus, le Patriarche Saint Germain a bonne grâce quand il dit (1) que ce grand pain d'où est prise l'hostie est la figure de la Vierge Mère, du milieu et du ventre de laquelle a été tiré ce divin corps marqué de la forme substantielle de Dieu fait homme. Et quoique, par cette séparation, il ait pris une autre hypostase, en laquelle il subsiste à part, néanmoins c'est la chair et la substance de la Vierge, ni plus ni moins que l'hostie est une partie de la substance de ce grand pain. Notre glorieux Patriarche Saint Ignace se sentit un jour fort doucement consolé sur la considération de cette vérité, ainsi qu'il a laissé dans quelques petits papiers, où il marquait les grâces et les lumières célestes qu'il recevait d'en haut. Je considérais, dit-il, que le Fils et la Mère sont naturellement une même chair et un même sang, ou au moins que le Fils est une partie de la substance de la Mère, et partant qu'à la sainte table je recevais la très sacrée chair, non du Fils seulement, mais encore de la Mère, et que celui qui s'en approche saintement, s'unit et se fait une même chair avec le Fils et avec la Mère, puisque, selon la maxime des Philosophes, quand deux choses sont unies à une troisième commune, il ne se peut faire qu'elles ne soient encore unies entre elles.

VI. Cette troisième raison est très bien fondée, non seulement sur ce que cet adorable corps dont nous sommes répus au Saint Sacrement a été originairement formé de la chair et du sang de la Vierge Mère, comme de sa notable matière, et par l'action

(1) De mystic. contemplat. rerum Eccles.

d'icelle, comme par la cause efficiente; mais encore sur ce qu'enseignent fort probablement de bons Docteurs (1), que le Sauveur ne perdit jamais cette première et originaire substance qu'il reçut de sa Mère en sa conception, mais qu'il l'a encore dans le ciel, et qu'ils nous la donnent au Sacrement ensemble avec celle qu'il y ajouta depuis par la nourriture et par la croissance naturelle. Car jaçoit que les Philosophes et les Médecins affirment communément que la chaleur naturelle et les autres causes qui agissent du dehors contre notre corps, vont peu à peu consumant l'humide radical qu'ils appellent, qui signifie principalement cette première et originaire substance, pour la restauration de laquelle il nous est besoin de prendre l'aliment; et ce néanmoins ils ajoutent que cette substance est si forte et si solidement pétrie, qu'il n'arrive jamais, sinon peut-être en l'extrême vieillesse, qu'elle se perde entièrement. Ce qui semble au moins être assuré ès os et ès cartilages, qui sont d'une constitution plus ferme. Voire il y a de bons Docteurs (2) qui nient tout-à-fait que l'homme perde jamais par la force de la chaleur naturelle ou d'autres causes semblables, la première chair qu'il reçut de ses père et mère; pour l'opinion desquels je dirai volontiers que cette destruction continuelle de l'humide radical, dont parlent tant les Philosophes et les Médecins, ne doit pas tant être prise pour une destruction de la substance, que pour une altération accidentelle des qualités et du tempérament qui est propre aux opérations de la vie; et que la nourriture que nous prenons ne sert bonnement que pour réparer ce tempérament, ou pour faire croître l'homme jusqu'à sa naturelle grandeur.

VII. Quoi qu'il en soit, je dis que nous devons tenir pour chose certaine que le Sauveur a vraiment et réellement dans la sainte hostie quelque partie de la substance de la Mère, telle qu'il la tira jadis de son corps vierge. En premier lieu, d'autant que c'est le commun sentiment des Physiciens, que généralement en tous les hommes il en demeure quelque partie jusqu'à la

(1) S. Bernard. Senens. sup. citat. 1. de gen. c. 5. com. 38. Hug. a S. Suar. to. 2. 15. 3. p. d. 1. sect. 3. Vict. part. 6. de Sacram. c. ult. et penult.

(2) Alex. Aphrodis. apud Averr. in

mort, ainsi que je viens de dire tout maintenant. En second lieu, d'autant que j'açoit qu'il n'en fût pas ainsi au commun des hommes, il serait néanmoins raisonnable de le croire du Sauveur du monde pour le respect de l'union hypostatique, qui est si parfaite et si fidèle, qu'elle ne quitte rien de ce qu'elle a une fois pris. Et bien que les plus subtils scolastiques objectent quelques menues réponses à cela, toutefois je fais grand cas de la façon commune de parler des Saints Pères, qui affirment simplement que le Sauveur a gardé, même après sa Résurrection, la même chair qu'il avait reçue de Marie, et qu'il nous donne la même à manger. Saint Augustin le dit ainsi en un Sermon qu'il a fait de la Vierge (1). Et en un autre lieu : De Marie il a pris la chair, et cette même chair il nous l'a donnée en viande. Et Pierre de Blois (2) : La même chair qui naquit lors de la Vierge, est maintenant consacrée du pain par la parole de vie. Saint Bernardin de Sienne, ci-dessus coté, dit expressément que la chair qui fut tirée de la Vierge pour former un corps au Verbe Eternel, lui fut unie d'un lien si étroit et si fort, que la mort a bien eu le pouvoir de la séparer de sa propre forme, c'est à dire de l'âme, mais non pas de la personne du Verbe. En troisième lieu, j'ajoute que bien fut vrai que par la force de la chaleur naturelle, ou d'autres causes semblables, il eût perdu cette première substance qu'il avait prise de la Vierge, néanmoins il faudrait encore dire qu'il l'a maintenant au Saint Sacrement, d'autant qu'il a le même corps qu'il reprit en la Résurrection. Or, c'est la doctrine de Saint Thomas (3), de Saint Bonaventure (4) et autres grands Docteurs (5), qu'un chacun des hommes doit reprendre en la Résurrection la matière et la substance dont il fut premièrement formé, soit qu'il l'ait perdue avant la mort, soit qu'il l'ait toujours conservée.

VIII. A tant pour la preuve de cette vérité que nous tenons de la Sainte Vierge ce souverain don du très saint et très auguste Sacrement, et que tous ceux qui ont de la dévotion pour elle, la doivent encore ici témoigner. Disons maintenant trois mots pour la pratique, dont le premier soit que jamais nous ne

(1) Caro Christi quamvis gloria Resurrectionis fuerit magnificata, eadem tamen mansit quæ suscepta est.

(2) Tract. de Euchar. cap. 1.

(3) 4. d. 44. q. 1. a. 2.

(4) 2. d. 30. a. 3. q.

(5) Hug. a S. Vict. part. 6. de Sacram c. ult. Ricard. 4. d. 44. a. 1. q. etc.

nous approchions de ce sacrement sans porter avec nous le souvenir d'une reconnaissance amoureuse envers celle de qui et par qui nous l'avons reçu. Considérez, je vous prie, mes bien-aimés, dit le Bienheureux Pierre Damien (1), combien nous sommes obligés à la Bienheureuse Mère de Dieu, et combien grande reconnaissance nous lui devons après Dieu. Car nous prenons sur le Saint Autel le même corps que cette heureuse Vierge a engendré, le même qu'elle a porté dans son sein, qu'elle a emmailloté, qu'elle a nourri; nous buvons son sang dans ce Sacrement de notre rédemption. Non, toute la louange que nous lui pourrions rendre ne saurait jamais égaler ce singulier bienfait d'avoir tiré de sa propre chair et de ses propres entrailles la nourriture de nos âmes, c'est à savoir celui qui dit de soi-même : Je suis le pain vivant, qui suis descendu du ciel. Disons donc d'une affection amoureuse : Béni soit le ventre qui nous a donné un tel fruit; béni soit l'arbre qui nous a porté cette nourriture de vie éternelle; bénie soit la Mère qui nous repaît d'un pain si savoureux. Vraiment, bonne Mère, qui nous ayant une fois tous engendrés spirituellement, lorsque vous engendrâtes corporellement le Fils de Dieu, n'avez pas voulu commettre notre nourriture à quelqu'autre, comme font souvent les autres mères, mais vous voulez nous servir vous-même de nourrice, nous donnant le lait et le miel des enfants de Dieu; et ce qui surpasse toute bonté, nous nourrissant de la chair de votre propre Fils, voire de la vôtre même, afin de nous unir plus intimement à vous et de parfaire la génération céleste, nous communiquant tout-à-fait par ce moyen votre esprit et votre vie, qui n'est autre que l'esprit et la vie de votre fils. Quelle mère a-t-on jamais trouvée qui en soit venue jusque-là ? O douceur ! ô amour ! quel plus grand témoignage en voudrions-nous ?

IX. Le second mot que j'ai à vous dire est que puisque notre bonne Mère a préparé ce pain céleste pour la nourriture de nos âmes, elle se rend jalouse de tout ce qui se peut que nous en approchions souvent. Il me semble que je la vois empressée de cet amour maternel, qui faisait jadis crier à haute voix la Sapience divine par tous les coins de l'univers (2): Venez, mes enfants, mangez mon pain, buvez le vin que je vous

(1) Serm. de Nativit. Virg.

(2) Sap. 9. v. 5.

al préparé; vos âmes en ont un grand besoin; ici est toute votre vie, c'est ce que votre Mère vous désire le plus et à quoi principalement elle veut que notre cœur s'attache par dessus tous les exercices de dévotion. Car si vous avez à cœur mon service; quel plus grand service me pouvez-vous rendre que de remercier et glorifier le Tout-Puissant des choses grandes qu'il a faites en moi? Et quel remerciement plus noble que celui que vous ferez par son propre Fils, lorsque le tenant dans vos mains et dans vos poitrines vous le lui présentez en mon nom? Quel service plus agréable que d'honorer mon Fils votre Dieu et le mien, et en quoi le pouvez-vous plus honorer qu'en son propre corps qu'il vous a laissé dans ce très auguste Sacrement? Vous témoignez votre dévotion envers les autres Saints visitant leurs reliques, les baisant, les honorant, et vous vous plaignez que le Paradis vous ait ravi les reliques de mon corps; mais cessez de vous plaindre; voilà le corps vivant de mon Fils, qui est chair de ma chair, partie de ma substance et le tout de mes affections; attachez-y hardiment les vôtres. Que si vous désirez unir vos cœurs au mien, approchez-vous de mon Fils, avec qui je ne suis qu'un et en qui vous mangez tout ensemble ma propre substance pour recevoir plus abondamment mon Esprit. Enfin, vous savez que je ne désire rien tant que de purger vos âmes de tout péché, que de les perfectionner et les unir à leur souverain bien : et où est-ce que cela se fait mieux qu'au Sacrement d'union et d'amour? C'est pourquoi, si vous me voulez contenter, approchez-vous-en souvent. Que si c'est chose fâcheuse à une Mère de voir mourir ses enfants faute de pain ou faute de le vouloir manger; pensez combien ce m'est chose fâcheuse de voir mourir vos âmes faute de se servir du pain du ciel. Quand je considère le grand et amoureux désir que mon Fils a de se donner à vous, hé! qu'il me fâche de voir que vous ayez si peu de désir de le recevoir avec les trésors de grâces et de bénédictions qu'il porte quant et soi.

X. Le troisième sera de tirer de la même Vierge le moyen et la façon de bien communier. Il était défendu en la vieille loi (1) de faire cuire le chevreau dans le lait de sa Mère; mais en la nouvelle il n'y a point de meilleure sauce pour

(1) Exod. 23.



assaisonner cette divine viande où nous mangeons celui qui, s'étant fait semblable à nous, s'est comparé à un chevreau, que de prendre le lait de dévotion des mamelles de sa propre Mère. Pour cela même nous aurons tout premièrement recours à sa faveur et à son aide. Saint Jean Chrysostôme nous l'enseigne en sa Liturgie, lorsque avant la communion il ordonne cette prière: Seigneur, par l'intercession de l'Immaculée et toujours Vierge Marie Mère de Dieu, faites-moi digne de recevoir votre don immaculé, à la remission de mes péchés et pour la vie éternelle, non pas à ma condamnation. Certainement je crois qu'une humble et cordiale invocation de cette Bienheureuse Mère par les mérites de la préparation, avec laquelle Dieu la disposa la première pour recevoir son Fils en l'Incarnation, sera de plus grande efficace que tout le reste que nous pourrions faire de notre côté.

XI. En après il faut tâcher d'imiter les vertus avec lesquelles elle s'y prépara. Car puisque, comme dit le vénérable Pierre Damien (1), ce n'est pas une moindre merveille de recevoir Jésus-Christ tant de fois, que de le concevoir une fois; et puisque, comme remarque Saint Thomas (2), celui qui communie est fait semblable à la Vierge Mère, recevant dans son ventre le même qu'elle y a conçu, qui ne voit que tous ceux qui communient ont une très particulière obligation de contretirer au plus près qu'ils pourront les admirables dispositions qu'elle apporta pour le concevoir dignement? Sus donc, chers nourrissons de la Vierge; venez, et apprenez de votre bonne Mère la façon de loger dans vous le Sauveur. Que dites-vous d'abord de son admirable pureté? Las! il a fallu tant de siècles pour la rendre plus pure que les Séraphins; il a fallu faire force aux lois de la nature et de la grâce ordinaire; afin de l'exempter de toute souillure et de toute imperfection; il a fallu que le Saint Esprit y soit venu personnellement pour parer son corps et son âme des grâces qu'il tenait en réserve pour elle; au bout de tout cela, l'Eglise croit avoir beaucoup fait à l'honneur de la Sainte Vierge, quand elle a dit que Dieu n'a point eu d'horreur de se loger dans son sein. Ce mot vous fait-il point appréhender votre indignité? ou plutôt vous sert-il point d'un puissant aiguillon

(1) Serm. de Nativit. Virg.

(2) Opusc. de S. Sacram.

pour vous inciter à rechercher la pureté qui convient à un si haut mystère ? Car, vrai Dieu ! qu'elle sainteté serait requise au cœur, quelle simplicité ès yeux, quelle honnêteté ès oreilles, quelle innocence ès mains, quelle netteté en l'entendement, quelle droiture en la volonté de celui qui s'unit si étroitement au principe de toute sainteté, de toute simplicité, de toute honnêteté, de toute doctrine ? Après que vous aurez tâché d'imiter la pureté de la Vierge incomparable, considérez son humilité. Prenez garde que celle qui est choisie pour Mère de Dieu et pour Princesse de la terre et du ciel, et à qui pouvoir est donné sur tout le domaine de sa Majesté, s'appelle sa pauvre petite esclave, se met sous les pieds d'un chacun, et s'abîme par le mépris de soi-même jusques au centre de la terre. Prenez-y garde encore une fois, et si vous ne pouvez atteindre à sa merveilleuse pureté, abaissez-vous à tout le moins jusques au fond de votre néant, pour tirer en quelque degré son incroyable humilité. Passez de là aux célestes ardeurs du divin amour qui consumait sa chaste poitrine, aux soupirs qu'elle jetait contre le ciel et aux désirs embrasés qu'elle avait de l'Incarnation du Verbe éternel ; fichez les yeux sur ce Phénix de sainteté qui brûle dans les flammes de sa charité, et à son exemple remplissez-vous d'une sainte impatience de vous voir bientôt uni à celui que votre cœur désire ; tirez de vos plus saintes affections des actes d'amour si fervents qu'ils lui fassent doubler le pas pour épargner votre langueur. Lorsque vous l'aurez dans vous-mêmes, ravivez votre foi le plus que vous pourrez, afin qu'elle soit la première qui fasse hommage au Roi de paix assis sur son lit de repos. Après elle que toute la suite de la grâce divine, je veux dire toutes les saintes habitudes des vertus, et nommément des infuses qui se retrouvent en votre âme, se présentent pour l'adorer. Surtout que la reconnaissance et les actions de grâces se mettent en devoir de lui préparer un concert qui ravisse les Anges du ciel, et qu'avec la Sainte Vierge elles entonnent à divers chœurs le céleste *Magnificat* qu'elle chanta sur les montagnes de la Judée ; qu'elles invitent la Chapelle Royale du Paradis à leur tenir compagnie ; bref, qu'il n'y ait rien en vous qui ne s'empresse saintement à bien recevoir le Roi de gloire, qui est aussi le Fils de la Vierge. Avec la gentillesse de ces douces inventions, vous honorerez le Fils et la Mère, vous

vous rendrez agréables à l'un et à l'autre, et apprendrez bientôt par expérience ce que vaut à l'âme d'avoir acquis leur amitié.

§. III. — Le troisième trait de dévotion : lui présenter souvent la Salutation Angélique.

I. Après le très Saint et très Auguste Sacrifice et Sacrement de l'Autel, en vain chercherait-on quelque dévotion plus agréable à la Mère de Dieu que le Salut Angélique. C'est la harangue qui a été composée par la très adorable Trinité, prononcée par l'un des plus grands Princes du Ciel, adressée à la première et plus digne des pures créatures, destinée à conclure la plus haute et la plus divine entreprise, remplie de mystères en toutes ses syllabes et honorée du Ciel par une infinité de merveilles. A mesure que quelqu'un prononce cette sainte prière, dit le dévot Alain de la Roche (1), le Ciel se réjouit, la terre est remplie d'étonnement, Satan prend la fuite, l'Enfer tremble; le monde déplaît, le cœur est épris du saint amour, la dévotion croît, l'espérance s'augmente, la consolation se redouble, l'esprit se récréé et s'affermi au bien. Autant de fois qu'on le répète, dit Sainte Brigitte (2), l'Archange Gabriel reçoit un nouveau rayon de lumière céleste. C'est chose assurée que jamais cette prière ne monte au Ciel sans rapporter quelque nouvelle faveur, soit pour le corps, soit pour l'esprit. Les livres (3) sont pleins des merveilles de cette courte, mais efficace Oraison, et ce n'est pas mon dessein de m'y arrêter. Qu'on se souvienne seulement que Sainte Gertrude étant au lit, malade, bien mariée de ne pouvoir (4) prier à son ordinaire, en récitant seulement quelques paroles de l'*Ave Maria*, encore plus de cœur que de bouche, mérita de voir la Mère de Dieu revêtue d'une robe précieuse, parsemée de plusieurs belles fleurs en broderie d'or, qui signifiaient le contentement qu'elle recevait de cette salutation. Qu'on se souvienne d'un Religieux Convers (5) de Cîteaux, si lourd d'esprit qu'il ne fut jamais possible de lui faire appren-

(1) Alan. a Rupe in Psalter. Beata Virg. cap. 17.

(2) Lib. 4. Revel. cap. 12.

(3) Cæsar. lib. 7. exempl. cap. 26, etc. Thomas Cantiprat. lib. 2. apum.

(4) Speculum exempl. dist. 3. n. 32. Blossius in Monitis.

(5) Thomas Cantiprat. loco cit.

dre autre prière que ces quatre mots tant seulement : *Ave Maria, gratia plena*; mais au demeurant si affectionné à les dire le plus souvent qu'il pouvait, qu'après sa mort sortit de son sépulcre un arbre inconnu qui avait en ses feuilles les mêmes mots écrits en lettres d'or; arbre lequel fut vu d'une infinité de personnes, de sorte que l'Evêque étant venu pour être témoin du miracle et ayant fait fouir tout autour, il fut trouvé qu'il sortait de la bouche de ce simple Religieux : ce qu'ayant été reconnu, l'arbre sécha tout aussitôt à la vue de tous. Qu'on se souvienne de Saint Elzéar, Comte d'Arian, qui s'en servait comme d'une clef d'or pour entrer en l'Oraison sans difficulté et pour emporter tout ce qu'il désirait. Qu'on se souvienne de Sainte Catherine de Suède, fille de Sainte Brigitte, laquelle faisait des merveilles avec cette prière; car (1) elle rendait la santé aux malades, elle remettait au bon chemin les dévoyés, elle fortifiait les faibles, encourageait les fervents; bref, avec ce peu de paroles elle estimait que rien ne lui était impossible. En quoi principalement elle fit paraître qu'elle avait à bonnes enseignes sucé le lait de sa sainte Mère; ainsi que le pape Urbain VI lui répéta par diverses fois, lorsqu'elle faisait les poursuites de la canonisation de celle-ci. Qu'on se représente un nombre presque infini de personnes (2), lesquelles, armées de ce peu de mots comme des cinq pierres de David, ont terrassé le fier ennemi de leur salut, ont repoussé ses suggestions et surmonté les importunités qu'il leur donnait. Qu'on se mette devant les yeux les grâces que les dévots serviteurs de la Vierge ont obtenues par ce moyen.

II Qu'on sache que, par plusieurs fois, le ciel a attesté par miracles le plaisir qu'il prenait à ouïr cette douce et agréable prière, ainsi qu'il appert clairement par ce qui arriva au Père Ignace Martinez, Religieux de la Compagnie de Jésus, Père (3) qui avait quitté l'honorable titre de Prédicateur de Sébastien, Roi de Portugal, pour s'adonner entièrement à l'exercice de la doctrine Chrétienne. L'enseignant un jour à Conimbre et demandant s'il y avait quelqu'un qui voulût dire à haute voix la Salutation Angélique, il ne se trouva pas un seul qui s'offrit;

(1) *Vitæ ipsius*, cap. 17, etc.

(2) *Cæsarius* lib. 5. cap. 44. lib. 3.

cap. 13. lib. 7. cap. 26. *Speculi exem-*

*plorum*. dist. 9. n. 107. et dist. 6. n. 60.

(3) *Dontrem*. in *Annal*. an. 1598.

lors un petit enfant de six mois qui était pendu à la mamelle se leva sur le giron de sa mère, la prononça distinctement sans faillir d'une seule syllabe et sans hésiter tant soit peu, ce qui étonna toute l'assistance et servit beaucoup à plusieurs pour rabattre les fâcheuses atteintes d'une mauvaise honte qui les retenait de parler en public.

III. Car ce sont les sujets qui les ont mus à se porter avec tant d'ardeur comme ils ont fait à cette sorte de dévotion. J'ai dit ci-dessus à une autre occasion que Sainte Catherine de Sienne, toute petite qu'elle était, l'avait toujours en la bouche ; que Saint Albert, religieux du Monastère de Saint Crépin, la récitait cent cinquante fois le jour ; Sainte Marguerite de Hongrie, mille fois chaque jour de l'octave qui précède immédiatement les principales Fêtes de la Sainte Vierge ; le Bienheureux Romée, de l'Ordre de Saint Dominique, autant de fois tous les jours de l'année ; le dévot Renaud Aggel, Religieux lai du même Ordre, honorait aussi le même nombre, s'agenouillant à chaque fois ; la Bienheureuse Bienvenue, Religieuse de même Ordre, gardait aussi la même coutume, n'ayant encore que sept ans. Le Samedi elle récitait le double, et le jour de l'Annonciation elle passait jusqu'à trois mille, à cause de la grande dévotion qu'elle portait à cet ineffable mystère. On raconte d'elle, à ce propos, une chose fort gracieuse, savoir est qu'étant en l'Eglise, elle y vit un petit enfant qui était plus beau que l'ordinaire, et que s'accostant de lui ainsi que font les petits enfants, elle lui demanda s'il savait l'*Ave Maria*. L'enfant lui ayant répondu que oui, et puis lui ayant demandé si elle-même le savait, il l'engagea à le réciter ; ce qu'elle fit très volontiers. Et comme elle fut arrivée à ces mots : *Benedictus fructus ventris tui*, l'enfant lui dit : C'est moi qui suis le fruit béni de ce sacré ventre, et disant cela il disparut. Sainte Marie d'Oignies, en certains jours, le disait jusqu'à onze cents fois, et ainsi de plusieurs autres qu'il serait ennuyeux de raconter. Ce sont aussi les motifs qui ont poussé les Saints Pères, successeurs de Saint Pierre, à ouvrir si libéralement les trésors de l'Eglise en faveur de ceux qui s'adonneraient à cet exercice de piété. Le Pape Urbain quatrième accorda trente jours d'Indulgence à tous ceux qui réciteraient dévotement l'*Ave Maria* et qui invoqueraient le Saint Nom de Jésus, grâce que Jean vingt-deuxième doubla quelque

temps après, et à peine avons-nous vu de notre temps aucune Indulgence concédée à l'instance de quelqu'un où cette prière n'ait été gratifiée de quelque faveur Apostolique.

IV. Quant aux sentiments que nous pouvons avoir tandis que nous réciterons l'*Ave Maria*, je ne veux pas que vous les appreniez d'ailleurs que du Ciel même, d'où il a été apporté. La Bienheureuse sainte Mechtilde (1), ravie en extase un jour de Samedi, comme l'on disait la Messe de la Glorieuse Vierge, fut pressée de lui parler en cette sorte : Mère incomparable, le plus grand contentement que je saurais avoir serait de vous saluer du plus agréable salut que jamais le cœur humain ait inventé. Au même instant elle vit la très sacrée Vierge qui portait sur sa poitrine la Salutation Angélique écrite en lettres d'or, et entendit ces paroles de sa bouche sacrée : Ma fille, c'est folie à la créature de présumer de monter plus haut que son Créateur, et s'imaginer de pouvoir rencontrer un salut pareil à celui qui m'a été envoyé du Ciel. Car que peut-il y avoir de plus doux que le mot de salut, par lequel le Père Éternel me rassura avec sa toute-puissance et me fit entendre qu'il avait entièrement éloigné de moi la malédiction du péché ? Quoi de plus agréable que le nom de Marie qui me fut apporté de la part du Fils qui se devait incarner dans mes entrailles, par lequel j'appris que j'étais destinée, comme une étoile de la première grandeur, à éclairer le ciel et la terre ? Quoi de plus cordial que l'ambassade du glorieux Saint-Esprit, mon Epoux, lequel m'appellant pleine de grâces, opéra en moi au même instant le contenu de ses paroles ? Quand on me dit que le Seigneur est avec moi, on me fait souvenir de l'union admirable du Verbe Éternel avec ma chair, et de la joie que j'ai reçue lorsque ce mystère incompréhensible fut accompli dans mes entrailles. Quand j'entends que je suis bénie entre les femmes, il me souvient que la miséricorde de Dieu m'a élevée par dessus toutes les créatures. Lorsqu'on ajoute que béni est le fruit de mon ventre, le Ciel se réjouit avec moi à cause que mon Fils bien-aimé a vivifié et béni pour jamais tout ce qui est créé. Et comme Sainte Mechtilde eut entrepris d'achever le demeurant, et qu'elle eut supplié la Vierge Mère de la vouloir assister pour

(1) Lib. Gratiae spiritualis, cap. 53.

lors, et à l'heure de sa mort. Je le ferai d'assurance, répartit-elle, mais je veux que tous les jours tu me présentes à cet effet trois *Ave Maria*. Au premier tu demanderas que tout ainsi que le Père Eternel, avec la magnificence de son infini pouvoir, m'a placée si haut au ciel, qu'il a voulu qu'au dessous de lui il n'y eût point de pouvoir égal au mien, de même je l'assiste et le renforce à cette heure dangereuse, écartant toutes les puissances ennemies. Au second tu demanderas que ni plus ni moins que mon Fils, suivant son infinie sagesse, a tellement rempli mon âme de connaissance et de science divine, qu'il n'y a personne qui entre si avant que moi dans les incompréhensibles secrets de la très sainte Trinité, ainsi à ce moment tant important je redouble en toi la lumière de la Foi, à ce qu'elle ne soit obscurcie par aucun nuage d'ignorance ou d'erreur. Au troisième tu feras instance que comme le Saint-Esprit a tellement répandu dans mon âme la douceur de son divin amour, qu'il a rendu mon cœur le plus doux et le plus compassif qui ait jamais été; ainsi je verse dans ton âme une telle douceur de charité, qu'elle prévale à tes souffrances et à toutes les appréhensions que tu pourrais avoir de la mort. Quelle plus douce et plus agréable pratique pourrait-on inventer pour s'entretenir en dévotion pendant qu'on récite cette sainte prière ?

V. La même Vierge en enseigna une autre à Sainte Gertrude, comme il se voit au livre de ses Révélations. Elle lui dit que lorsqu'elle prononcerait cette parole : Je te salue, Marie, elle demandât de l'allégement pour ceux qui à même temps souffrent de corps ou d'esprit. Disant les mots suivants : Pleine de grâce; qu'elle priât pour ceux qui n'ont pas le goût qu'il faudrait de la grâce divine, à ce qu'elle leur adoucît le cœur. A ces paroles: Le Seigneur est avec toi; qu'elle la suppliât comme Mère de miséricorde d'obtenir pardon aux pécheurs. Quand elle dirait: Béni est le fruit de ton ventre; qu'elle la requît de s'employer soigneusement à l'avancement spirituel des prédestinés; et au sacré nom de Jésus, de lui accorder la parfaite connaissance et le cordial amour de son Bien-aimé Fils. Finalement qu'elle ajoutât toujours ces mots : *Jesus splendor paternæ claritatis, et figura substantiæ ejus*, qui veulent dire : Jésus, la splendeur de la clarté du Père, et la figure de sa substance.

*De l'Ave Maria, que l'on sonne au matin, à midi et au soir.*

VI. Disons à ce propos un mot de la sainte coutume de saluer la Glorieuse Vierge trois fois le jour au son de la cloche, c'est-à-dire le matin, à midi et au soir, Tous ne sont pas d'accord de la première origine de cette pieuse cérémonie ; aussi est-il bien assuré qu'on y a peu à peu ajouté, et qu'enfin elle a été réduite à la forme qui se garde à présent par toute l'Eglise. Quelques-uns (1) tiennent que celui qui le premier ordonna que la Sainte Vierge fût saluée le soir, se fut Jean XXII, lequel accorda vingt jours d'Indulgences à ceux qui réciteraient trois fois l'*Ave Maria* lorsqu'ils entendaient le son de la cloche. L'occasion de cette institution fut un accident qui arriva en la ville d'Avignon, où il était pour lors, environ l'an treize cent et vingt, en la personne d'un criminel, lequel ayant été condamné au feu avec un sien compagnon, se mit à implorer le secours de la Sainte Vierge avec tant d'affection, que l'autre étant réduit en cendres, le feu ne put jamais toucher qu'aux liens dont il était attaché, quoiqu'il fût remis au poteau pour la seconde fois. De quoi les assistants étant émus, et reconnaissant la protection spéciale de la Mère de Dieu, ils impétrèrent sa grâce, et le conduisirent à l'Eglise Cathédrale de Notre-Dame, pour rendre grâces avec lui à sa Libératrice. Quelques autres attribuent à Thierry, Archevêque de Cologne, l'invention de saluer la Sainte Vierge au matin, quoique celui qui a couché par écrit la vie de Saint Bonaventure lui donne la gloire de l'avoir fait le premier honorer, tant au matin que sur le tard. Toutes choses bien considérées, il me semble qu'il y a plus d'apparence en ce que les autres écrivent que cette sainte coutume prit son commencement au Concile de Clermont, par l'ordonnance d'Urbain second, qui y présida en personne, et ordonna que deux fois le jour, au soir et au matin, l'on sonnât la cloche pour inviter le peuple chrétien à saluer la Reine du Ciel, sous la faveur de qui avait été publiée la Croisade de la Terre Sainte, à ce qu'elle daignât recevoir sous sa protection ceux qui exposeraient leurs vies pour l'amplification de la Foi et de la Religion. Plusieurs

[ (1) Polydor. Virgil. lib. 6. de inventoriis rerum, cap. 12.



Historiens s'accordent à écrire que le Roi Louis onzième ajouta, par l'avis des Prélats de son Royaume, la prière qui se fait à midi, et que peu à peu les provinces voisines ayant imité l'exemple de la France, la coutume fut embrassée généralement de toute l'Eglise, et réduite au point que nous la pratiquons maintenant. Qui que ce soit qui en ait été l'auteur, et quoi qu'on puisse alléguer de la cause de son institution, soit que cela ait été pour nous ramentevoir les trois plus grands mystères de notre Foi qui sont l'Incarnation, la Mort et la Résurrection du Sauveur, et pour rendre grâces à Dieu et à la très sacrée Vierge des inexplicables bienfaits que nous avons reçus en leur accomplissement; soit pour faire en trois divers temps une protestation publique de la nécessité que nous avons de l'assistance du ciel dès le matin jusqu'au soir; soit que l'Eglise nous ait voulu faire connaître le besoin que nous avons de nous garder de nos ennemis invisibles, qui sont toujours aux embûches pour nous surprendre, et nous instruire à lever les yeux au ciel pour en attendre le secours; il est clair que la coutume est pleine de piété et de reconnaissance, et que tant qu'elle sera conservée en l'Eglise, elle la conservera et lui servira comme des arrhes des grâces et des faveurs qu'elle doit espérer par l'entremise de la Mère de la Miséricorde. Le Pape Paul cinquième a accordé mille jours d'Indulgences à ceux qui salueront la Sainte Vierge au son de la cloche, suivant l'usage de l'Eglise.

§. IV. — Le quatrième trait de dévotion : réciter souvent l'Office de Notre-Dame.

I. L'Office de la Sainte Vierge, contenant les plus beaux éloges que l'Eglise emprunte de l'Ecriture pour honorer la même Vierge, fut composé, ou au moins agencé par le Bienheureux Pierre Damien (1), Evêque d'Ostie, du temps de Grégoire septième, il y aura tantôt six cents ans. Depuis, comme au Concile de Clermont, on recherchait tous les moyens d'obliger la Mère de Dieu à secourir l'Eglise affligée, et nommément à recevoir les Croisés pour la Terre sainte sous sa protection, il fut mis en très grand crédit, et l'an mil nonante-quatre fut ordonné

(1) Blosius lib. 9. de signis Eccles. cap. 8.

par le Pape Urbain second, à tous ceux qui étaient obligés de dire l'Office Canonique, d'y ajouter celui de la glorieuse Vierge, quoique par après le Pape Pie cinquième, l'an quinze cent soixante-et-onze ait modéré cette obligation, la restreignant au Chœur, et ce ès jours nommés dans le Bréviaire tant seulement. Il n'a pas pourtant laissé d'exhorter les Chrétiens avec des paroles preignantes à le réciter souvent en leur particulier, leur départant à ce sujet libéralement les trésors de l'Eglise, ainsi qu'on peut voir en la Bulle qui est mise au commencement des Heures de Notre-Dame, qui sont aujourd'hui partout entre les mains du peuple Chrétien.

II. Il y a peu de Religieux ou de Religieuses, chantant au Chœur, qui ne se soient eux-mêmes imposé la loi de le dire tous les jours, pour se rendre par ce moyen favorable la Reine des Cieux. Les premiers qui embrassèrent cette dévotion furent les Religieux de Saint Benoît, nommément ceux d'un certain Monastère nommé Gamuge; mais l'ayant au bout de trois ans quittée par pure lâcheté, ils furent tourmentés en tant de façons, de maladies, d'exactions, de voleries et de toutes sortes de maux et de misères, qu'il commença de leur ennuyer de vivre. Pierre Damien se servit de cette occasion pour leur reprocher leur lâcheté, et pour leur dire que ce n'était pas merveille que tout malheur fût entré dans leur maison depuis qu'ils en avaient chassé la mère de pitié et de miséricorde. Ce qui leur fit ouvrir les yeux et demander humblement pardon de leur faute, avec promesse de reprendre l'Office de la Vierge et de jamais plus ne le quitter. Aussi expérimentèrent-ils bientôt la débonnairété de la même Vierge, car ils furent incontinent délivrés de toutes leurs incommodités, et rétablis en la jouissance de leur premier contentement. J'ai déclaré ailleurs le sujet pour lequel les Pères Chartreux (1) s'obligèrent à réciter le même Office tout au commencement de leur institution, ce qu'ils ont toujours depuis observé très religieusement, et avec tant de succès, qu'il serait impossible de raconter les faveurs qu'ils ont reçues du Ciel en suite de cette dévotion. Il en faudrait dire autant de tous les autres Religieux en particulier, s'il ne suffisait de les avoir une fois compris dans la généralité.

(1) Tract. 1. cap. 12.

III. Il y aurait aussi trop à faire à tenir le rôle de tous ceux qui ont inviolablement gardé la sainte coutume de le réciter tous les jours. Ci-dessus j'ai parlé de Saint Louis (1), que toutes les occupations de son Royaume n'eussent su empêcher de s'acquitter de ce devoir. Saint Charles le disait à deux genoux sans y manquer jamais. Saint Vincent Ferrier, étant encore jeune, entreprit cette dévotion qu'il garda constamment jusqu'à la mort. Autant en fit le Bienheureux Jacques, Religieux du même Ordre, qui mourut l'an treize cent quatorze. Le même lisons-nous de Sainte Elisabeth, Reine de Portugal, de Sainte Brigitte et de Sainte Catherine de Suède, sa fille, de notre jeune Stanislas et d'infinis autres qu'il serait difficile de raconter. Sainte Françoise Romaine n'en faisait pas moins ; et il est expressément rapporté en la Bulle de sa canonisation que le disant un jour en un lieu découvert pendant une grosse pluie, jamais il ne tomba sur elle une seule goutte d'eau. Les Heures qu'elle avait pour lors furent soigneusement gardées, et Dieu s'en est depuis servi pour faire quantité de miracles. Alphonse Rodriguez, Religieux lai de la Compagnie de Jésus, récitait tous les jours le petit Office de la Conception que la Sainte Vierge lui avait appris, et en tirait de très grands profits, comme font aujourd'hui une infinité de personnes à son imitation. Viendra (aidant Dieu) le jour attendu auquel nous nous conjurons avec eux des innombrables faveurs que la Mère de bonté leur a impétrées pour toutes les louanges qu'ils lui ont données.

§. V. — Le cinquième trait de dévotion : s'exciter souvent à dire le Rosaire.

I. Ce mot de Rosaire est pris pour un certain nombre de Salutations Angéliques et d'Oraisons Dominicales, qui sont comme un chapeau de roses, tissu pour couronner le Chef sacré de la Mère de Dieu. Façon de parler qui n'est pas nouvelle, puisque Saint Grégoire (2) de Nazianze offrait déjà à la Vierge Mère une Couronne de louanges, tissée de fleurs qu'il avait cueillies au parterre du Ciel. Il est aussi appelé communément le Psautier de la Vierge, à cause qu'il est composé de cent cinquante *Ave Maria*, comme le Psautier de David de cent cinquante

(1) Tract. 5. cap. 7.

(2) Tragœdia de Christo patiente.

Psaumes; quoique pour le rendre plus commode à nous ramener les mystères de notre Seigneur et de sa Sainte Mère, il ait été divisé en quinze dizaines, suivant le nombre des mystères qu'on appelle Joyeux, Dououreux et Glorieux, distingués par quinze Oraisons Dominicales, qui sont les entre-deux de chaque dizaine. De plus encore, pour en faciliter l'usage, il a été réduit à la troisième partie, qui est ce que nous appelons Chapelet de cinquante *Ave Maria* et de cinq *Pater noster*; enfin, qu'étant trois fois parcouru (ce qui ne se pourrait pas toujours faire d'une haleine), il accomplit le Rosaire entier.

« Mais pour le Psautier de la sacrée Vierge, composé de cent cinquante *Ave Maria*, nous apprenons du Bienheureux Alain de la Roche, Religieux de Saint Dominique, que le très illustre Patriarche Saint Benoît en fut le premier instituteur, qu'il saluait tous les jours la Sainte Vierge par cette répétition de prières, qu'il en introduisit parmi ses Religieux la louable coutume plutôt par usage que par précepte, et que ses Enfants la dilatèrent dans tous les lieux où ils établirent leur Sainte Règle, rendant avec joie ce culte à la mère de Dieu (1). »

II. Au reste, je trouve nos adversaires fort niais de nous reprocher à ce sujet que nous priions par compte, vu que de tout temps il a été ainsi pratiqué en l'Eglise, sans que jamais pourtant elle ait été blâmée d'aucune superstition. Elisée se coucha sept fois sur le petit enfant de la veuve faisant prière à chaque fois. David louait Dieu sept fois le jour; le Sauveur pria par trois diverses fois au Jardin, Saint Barthélemy mettait les genoux en terre cent fois chaque jour; et ainsi d'une infinité d'autres que nous rencontrons en l'Ecriture, et parmi les histoires sacrées. Mais pour approcher de plus près le Rosaire dont il est question, et pour venir à sa première source, je confesse que j'aurai peine d'assurer que les trois cents prières que faisait l'Abbé Paul chez Palladius, et qu'il marquait avec autant de petites pierres, qu'il jetait dans son sein, fussent des *Ave Maria*; je le dirai bien plutôt de celle que Pierre l'Ermitte institua, avec l'approbation du Saint Siège, pour la commodité des Croisés, leur donnant à chacun comme une Couronne ou un Chapelet de petits grains enfilés. Et ce qui me persuaderait ai-

(1) La R. Mère de Blémur.

sément que ce fut pour dire tous les jours certain nombre de Salutations Angéliques, serait ce que j'ai déjà touché plusieurs fois, qu'après Dieu ils avaient mis toute leur espérance en la Sainte Vierge. Toutefois, pour ne rien dire d'incertain, la créance commune qui est fondée sur l'Histoire et autorisée des Bulles de divers Papes, nommément de Pie cinquième et de Grégoire treizième, est que Saint Dominique fut le premier qui, environ l'an douze cent-et-treize, trois ans plus ou moins avant l'érection de son Ordre, reçut du ciel cette nouvelle façon de prier, au moins quant au nombre déterminé de cent cinquante *Ave Maria* dont le Rosaire est composé. La cause et la manière de cette institution ont été plus amplement rapportées au premier Traité (1), où je renvoie le curieux Lecteur, pour lui dire que les merveilles que Dieu fit à l'occasion de cette dévotion naissante furent telles, et en si grand nombre, qu'il n'y eut personne qui n'en demeurât étonné. Divers auteurs ont fait la liste des principales, et chacun les pourra voir chez eux.

III. Néanmoins je me prends garde que ce discours m'engage insensiblement à recueillir quelques-uns des plus signalés profits qui proviennent de cet exercice dévotement pratiqué. Où d'abord il m'est avis que j'en pourrai dire tout ce que Saint Grégoire de Nysse (2) dit de l'oraison, savoir est que d'elle dépend la bonne disposition de nos corps, le bien des maisons particulières, le florissant état des cités, l'embonpoint des Royaumes, l'heureux succès des guerres, l'établissement de la paix et la réunion des esprits altérés; que c'est le sceau de la virginité, la Foi du Mariage, l'assurance des voyageurs, la garde de ceux qui dorment et le rempart de ceux qui veillent; que c'est ce qui bénit le travail du laboureur, ce qui donne le bon vent aux mariniers, ce qui nous rend égaux aux Bienheureux Esprits, ce qui nous fait présentement goûter les fruits de nos travaux et en attendre la récompense à l'avenir. J'en pourrai dire tout ce qui a été mis en avant par Tertullien, par Saint Cyprien, par Saint Cyrille, par Saint Jean Chrysostôme, par Saint Jérôme, par Saint Augustin et par infinis autres des avantages que nous retirons de l'Oraison Dominicale, et tout ce qui a été ci-dessus rapporté avec ce qui a été omis de la Salutation

(1) Cap. 12. §. 6.

(2) Lib. de Orat.

Angélique, puisque ce sont les deux plus belles fleurs dont ce chapeau est composé.

IV. Le Bienheureux Alain de la Roche, Religieux de Saint Dominique, environ l'an quatorze cent quarante, par un privilège extraordinaire, et par une vocation spéciale, fut choisi de la Mère de Dieu pour rétablir la dévotion du Rosaire qui était aucunement déchuë. A cet effet la Sainte Vierge lui fit un million de faveurs, et elle passa jusques-là qu'elle le prit pour son Epoux : en signe de quoi elle lui mit au doigt un anneau qui était fait de ses propres cheveux, et lui jeta un Rosaire au col. A une autre occasion elle lui versa dans la bouche du lait de ses chastes mamelles. Bref, il serait impossible de raconter toutes les caresses qu'elle lui fit. Aussi serait-il malaisé de rapporter l'affection avec laquelle il s'employa à remettre et relever la pratique de cette dévote prière, à dresser des Confréries et à amplifier l'honneur de la Reine du Ciel. Soit qu'il fût assis ou qu'il fût debout, qu'il travaillât ou qu'il reposât, allant, venant, s'appêtant à prêcher ou à conférer, il avait toujours en sa bouche la Salutation Angélique. Au livre du Psautier de la Vierge, auquel il déchiffre les excellences du Rosaire comme une harpe mystique, il lui attribue tous les plus excellents effets des instruments musicaux qui se retrouvent en l'écriture Sainte, disant qu'il chasse les diables et qu'il mène en triomphe la vraie Arche d'humilité du Sauveur comme la harpe de David; qu'il chante la déroute des ennemis de Dieu, comme le tambour de Marie, sœur de Moïse; qu'il réveille l'esprit Prophétique, comme la chanson d'Elisée; qu'il honore les victoires du Sauveur et de sa Sainte Mère, comme les luths des filles d'Israël; bref qu'il publie les merveilles et les grandeurs de Dieu, comme la voix de Marie, Mère de Jésus, sur les montagnes de Judée. Après, se mettant à raconter les signalés effets dont pour la plupart il mérita lui-même être l'instrument, il assure avoir connu des personnes fort vaines notablement changées par ce saint exercice, des femmes abandonnées rangées à leur devoir, des usuriers devenus libéraux et grands aumôniers, des blasphémateurs infâmes corrigés, des apostats de la Religion et de la Foi convertis, des tisons d'enfer qui s'étaient livrés au pouvoir de l'ennemi, après avoir renoncé au Baptême et à Jésus-Christ, transformés en prédicateurs très zélés; des désespérés, à cause

de l'énormité de leurs crimes, adoucis et remis au bon chemin. Il atteste avoir vu des contrées stériles devenues fertiles, et des endroits où personne ne pouvait demeurer à cause du mauvais air, rendus habitables dès que ceux qui s'y tentaient eurent commencé de réciter dévotement le Rosaire de la très sacrée Vierge. Il proteste avoir vu des hommes et des femmes travaillés de diverses apparitions de spectres et de fantômes, rassurés, des démoniaques guéris, des Princes étrangement animés les uns contre les autres, faits intimes amis, des Rois chassés de leurs Royaumes rétablis en leur trône; bref, des morts ressuscités, le tout par la vertu de cette toute-puissante prière, car ainsi la puis-je appeler.

V. Les Histoires sont si pleines de merveilles qui ont été faites par la vertu du Rosaire, que j'aurais tort de m'y arrêter; j'en choisirai tant seulement deux ou trois pour la consolation de ceux qui sont affectionnés à cette dévotion. Le savant et dévot Denis Richel raconte qu'il y eut un Religieux de l'Ordre de Cîteaux, qui pour rien du monde n'eût manqué de réciter son Chapelet avant le repas, lequel ayant été convié à manger chez ses parents, se souvint environ l'heure de dîner qu'il n'avait pas encore payé le tribut ordinaire à la glorieuse Vierge. A cette occasion il se retira dans une chambre, où ayant commencé sa prière, il vit devant soi la Reine des Anges revêtue d'un riche manteau broché d'or et couvert partout de salutations Angéliques, excepté un petit coin qu'elle lui montra vide, l'assurant qu'aussitôt qu'il l'aurait rempli, elle lui donnerait entrée au Royaume de son fils. La vision passa bientôt en effet, car de son côté il redoubla l'affection qu'il avait à honorer la Mère de Dieu, et elle, dans peu de jours, acquitta sa promesse, le conduisant au lieu où sans aucune interruption il la put éternellement bénir. Saint Antoine le Portugais (1), Religieux de l'Ordre de Saint François, s'en allant un jour à Vicence, et étant au milieu des champs, s'aperçut d'une grosse nuée, laquelle s'en allait fondre sur lui. Ne sachant de quoi se couvrir, il eut recours à son Rosaire, et le mit sur sa tête en forme de couronne. Chose merveilleuse! la pluie l'accompagna toujours jusqu'à ce qu'il entrât dans Vicence, sans que tout du long du chemin il

(1) Chronic. Ord. part. 3. lib. cap. 36. 37.

en fût tombé sur lui une seule goutte. La Bienheureuse Cécile, Religieuse de Saint Dominique, avait quasi toujours son Rosaire entre les mains. Après sa mort, on s'aperçut que les doigts qui l'avaient souvent manié avaient retenu l'odeur des roses (1).

VI. J'ai connu en cette ville d'Avignon un Religieux lai de notre Compagnie, lequel en trois ans qu'il fut aveugle, devant que de mourir, récita plus de trente-deux mille chapelets ou couronnes; car sa tâche ordinaire était au moins de trente à chaque jour. Et ceux qui l'ont vu savent assez que s'il eût été question de gagner un Royaume entier, il n'eût su se rendre plus assidu ni plus exact à ce devoir. C'était une chose merveilleuse des inventions que Dieu et sa Sainte Mère lui suggéraient pour l'application de ses prières. Car il commençait par l'Eglise en général, de là il venait à sa Sainteté et aux Prélats qui lui sont subordonnés; et ainsi de rang en rang il allait par tous les Ordres de l'Eglise. Il étendait son zèle et le fruit de ses dévotions à ceux qui travaillent à l'amplification de la foi, nommément qui sont employés à cultiver la grande vigne de l'Ethiopie, pour qui Dieu lui avait donné une fort particulière inclination. D'ailleurs, se considérant comme inutile à la compagnie à raison de son incommodité, il avait ses chapelets réglés pour les Supérieurs qui la gouvernent, pour ceux qui sont occupés autour du prochain en divers ministères, sans oublier ceux qui vaquent au service de la maison pour le soulagement des autres. En cette manière il priait dès le grand matin jusqu'au soir, et la meilleure partie de la nuit s'en allait en semblables exercices. Que si quelque petite occupation, ou quelque infirmité extraordinaire l'eût empêché de payer son tribut journalier à la très sacrée Vierge, il n'avait nul repos jusqu'à ce qu'il l'eût acquitté. Aussi remarquait-on que la Mère de Dieu lui impétrait tant de grâces du Ciel, que les plus spirituels tenaient à faveur de se joindre à lui et d'apprendre quelque chose de lui. Il se moquait des efforts des malins esprits qui l'attaquaient sensiblement. Il jouissait d'une si grande sérénité de conscience, que rien n'était capable de la troubler. Ses paroles étaient des flèches de feu et toujours pleines de l'esprit de Dieu, bien qu'accompagnées d'une merveilleuse sim-

(1) Chronicon. Ord.



PLICITÉ qui le rendait aimable à tous. Mais le bon était, quand on le jetait sur le discours des perfections et du service de la glorieuse Vierge, qu'il nommait d'ordinaire sa bonne mère; car il n'était pas possible de l'entendre sans en être touché. Bref, il décéda ayant tant de confiance en elle et de contentement intérieur, qu'en une maladie assez fâcheuse qu'il eut, rien ne le put jamais attrister, sinon qu'on lui dît, comme l'on faisait quelquefois par récréation, qu'il ne mourrait pas encore cette fois là.

« Voici une aventure de notre siècle que j'ai tirée d'une relation de la nouvelle France, écrite par le révérend Père Paul le Jeune, de la Compagnie de Jésus, un des premiers apôtres de Canada. Une Chrétienne fuyant au bruit des Iroquois avec deux petits enfants, qui à peine la pouvaient suivre, ils demeurèrent six jours égarés dans les bois. A leur retour un des Pères interrogeant cette pauvre femme de quoi elle avait vécu dans la forêt. J'ai vécu de prières, répondit-elle tout simplement, quand j'étais faible je disais mon Chapelet, et aussitôt sentant mes forces revenir, je poursuivais mon chemin, pour mes enfants, je leur cherchais de petites racines et quelques bouts de branches de petits arbrisseaux, dont les bêtes vivent dans les bois; la nuit je les faisais dormir, et moi, qui ne pouvais pas prendre de repos, je passais les nuits presque tout entières à prier et à dire mon Chapelet; c'est la Sainte Vierge qui seule m'a sauvé la vie, et c'est elle que je veux servir de tout mon cœur jusqu'à la mort. La dévotion de cette pauvre femme et sa piété depuis plusieurs années méritait ce secours du Ciel (1). »

*La façon de dire le Rosaire.*

VII. Passons à la pratique de cette dévotion. Comme il y a trois sortes de prières, dont les unes sont mentales purement, les autres entièrement vocales, et les troisièmes s'appellent mêlées; de même il y a trois sortes d'attention. La première est aux paroles, c'est-à-dire, à les bien et distinctement prononcer, à dessein d'y honorer Dieu suivant l'intention de l'Eglise; la seconde, au sens qu'elles ont; la troisième à Dieu, par quelque sorte de considération ou d'affection qui nous unisse à lui par esprit. D'où l'on voit que le Chapelet étant une prière mêlée, il

(1) La R. Mère de Blémur.

reçoit cette diversité d'attention, et partant qu'il y peut avoir une infinité de façons de le réciter; néanmoins je les rapporterai à quatre principales.

VIII. La première sera par paroles. C'est la plus simple de toutes, et celle qui est propre aux personnes peu instruites ou peu capables de considération, ou qui d'ailleurs ont la tête et l'imagination plus faibles. Car à ces gens il suffit de savoir que cette forme de prière a été instituée pour honorer la très sacrée Vierge et pour remémorer les mystères de sa vie et de sa mort; de se mettre doucement en la présence de Dieu, avec une posture de corps bienséante et religieuse; de prononcer distinctement les paroles et de vouloir par ce moyen glorifier Dieu et sa sainte Mère.

IX. La seconde sera par le sens des mêmes paroles. Ceux qui les entendent pourront élever leurs esprits à Dieu et entrer dans la considération des mystères qui sont cachés sous leur écorce, parsemant le tout de saintes affections, selon que le Saint-Esprit leur suggèrera. Manière que le Docteur Navarois (1) nous conseille de tenir pour l'ordinaire, et dont il fait beaucoup plus plus d'état que des pensées écartées de ceux qui prennent leur essor plus haut.

X. La troisième est par mystères, prenant ce mot fort amplement pour toute sorte de sujets qui peuvent servir d'entretien à l'entendement pendant que la bouche prononce les paroles. Et cette façon peut être autant diversifiée qu'il y a de différents sujets de considération en la Mère de Dieu. Car il y en a qui se plaisent à méditer les mystères de sa vie, qui sont presque tous enchâssés dans ceux de la vie du Sauveur et divisés en trois ordres que tout le monde sait, c'est-à-dire en cinq mystères Joyeux, cinq Dououreux et autant de Glorieux. Qui en choisit un seul pour s'entretenir pendant qu'il dit le Chapelet; qui en prend un pour chaque dizaine ou pour quelque peu davantage, tandis qu'il y trouve de quoi s'arrêter; car cela dépend entièrement de la volonté et disposition de celui qui prie. Les autres ont plus d'affection à considérer les rares vertus que la Vierge nous a laissées pour exemples, et pour ce ils font choix de quelques-unes plus ou moins, suivant leur sentiment ou capacité

(1) Miscell. 3. de Psalt. et Rosar.

pour les regarder et admirer, tandis qu'ils parcourront quelque partie du Rosaire. Il s'en trouve qui par dessus tout cela agréent de contempler les privilèges et les grandeurs de la Mère de Dieu, et à cet effet ils en font un petit recueil qui leur sert de bouquet, pendant qu'ils disent quelque nombre de dizaines; à quoi possible pourraient servir les discours qui jusqu'ici ont été faits des grandeurs de cette incomparable Dame. Il y a divers autres sujets, selon les diverses inclinations des personnes, qui devront toujours être mêlés de quelque affection, à ce que la considération ne demeure pas stérile, qu'elle ne bande trop l'esprit, et qu'elle ne tienne plus de l'étude que de l'oraison. J'ai traité souvent avec un bon serviteur de la Vierge, lequel, tandis qu'il roulait son Chapelet, ne pouvait bonnement avoir autre entretien que celui-ci: Jésus, Fils de Marie; Marie, Mère de Jésus.

XI. La quatrième est par affections. Manière qui ne reçoit pas moins de variété que les autres, à cause de la grande multitude d'affections qui peuvent être ici pratiquées. Qui en choisit diverses pour une fois; qui pour ne pas tant courir se tient à une principalement; autant d'esprits, autant d'humeurs, autant de goûts. Je donnerai la place d'honneur à la très dévote façon que le Docteur Navarois nous a laissée au même endroit que j'ai coté ci-dessus, et qu'il pratiquait encore, cedit-il, à l'âge de soixante et onze ans qu'il avait lorsqu'il l'écrivait. Nous l'appellerons l'affection de bénédiction. Au bout de chaque dizaine, comme pour rafraîchir son esprit, il parlait à la Vierge de cette sorte. Au bout de la première: Dix mille fois soyez-vous bénite, ô Vierge glorieuse des Anges, des Archanges, des Vertus, des Principautés, des Dominations, des Trônes, des Chérubins, des Séraphins, en la compagnie de qui nous espérons un jour vous voir et vous bénir au Ciel! A la seconde: Vingt mille fois soyez-vous bénite, ô Vierge Glorieuse des Patriarches, des Prophètes et de tous les Pères de l'ancien Testament, en la compagnie de qui nous espérons un jour vous voir et vous bénir au Ciel! A la troisième: Trente mille fois soyez-vous bénite, ô Vierge glorieuse des Saints Apôtres et des Saints Martyrs! A la quatrième: Quarante mille fois des Saints Confesseurs. A la cinquième: Cinquante mille fois des Saintes Vierges; le tout en la forme et manière laquelle a été rapportée.

XII. La seconde affection sera la conjouissance en cette manière : Je me conjouis avec vous, ma très douce et très honorée Mère, de la faveur que vous reçûtes lorsque le Père Eternel vous choisit pour sa Fille, le Fils pour sa Mère et le Saint-Esprit pour son Epouse, et je remercie de tout mon cœur ces très augustes et très adorables personnes divines de l'amour qu'elles vous ont porté et des grâces qu'elles vous ont faites. A la suivante dizaine, il faudra choisir quelque autre privilège ou quelque autre mystère, et se conjouir pareillement avec elle des merveilles que Dieu aura opérées en elle et par elle, et ainsi consécutivement des autres.

XIII. La troisième sera l'adoration; à quoi pourra servir à ce qui a été dit ci-dessus de l'adoration intérieure, afin de ne pas user de redite. Quelques-uns ajouteront à chaque Salutation Angélique une adoration extérieure, comme serait de courber le genou, de baisser la tête ou quelque autre semblable.

XIV. La quatrième sera le désir, désir que le cœur anime et redouble de la voir honorée et servie des fidèles, des infidèles, des hérétiques, et généralement de tous ceux qui sont capables de lui rendre du service et de l'honneur. A cette affection se peut rapporter l'offre qui lui est faite de tout l'honneur et de tout le service qui lui est rendu au Ciel, qu'elle a reçu dès le commencement du monde et qu'elle recevra jusqu'à la fin.

XV. J'en dis tout autant de l'amour, de la contrition, de diverses manières de demandes et d'autres semblables affections qu'un chacun pourra pratiquer selon qu'il se sentira plus aidé des unes ou des autres. Je mets fin à ce discours avec les trois avis suivants. Le premier est qu'il y en a plusieurs qui, pour mieux et plus dévotement réciter cette prière, la commencent par le verset de David dont l'Eglise se sert pour donner entrée à l'Office divin: *Domine labia mea aperies, etc.*; ou par cet autre: *Dignare me laudare te, Virgo sacrata; Da mihi virtutem contra hostes tuos.*

XVI. Le second que comme pour reprendre doucement haleine et pour s'exciter à la dévotion entendant les autres qui bénissent Dieu avec nous, et à l'imitation des Séraphins d'Isaïe, dit Saint Jean Damascène, au Traité qu'il a fait du Trisagion, l'Eglise a institué que le Psautier fût chanté alternativement au Chœur; ainsi le Psautier de la Vierge peut utilement être ré-

cité par deux ou par plusieurs à bandes, divisées pour les mêmes considérations.

XVII. Le troisième, qu'afin que nul ne prenne prétexte de ses grandes occupations pour se dispenser de ce pieux exercice, il est à propos que l'on sache qu'il peut être divisé en sorte qu'on en dise tantôt une dizaine, tantôt deux, et puis trois. Et quand tous les jours on n'irait pas plus avant qu'une dizaine, au moins au bout de la semaine on aurait parcouru plus de la troisième partie du Rosaire ou bien la Couronne dont je parlerai incontinent. L'Eglise Sainte me fournit cette pensée et cet avis, puisque pour s'accommoder à notre portée et à nos infirmités, elle divise comme en sept stations le divin Office qu'elle enjoint à ses ministres pour être récité tous les jours.

§. VI. — Le sixième trait de dévotion : parcourir souvent la Couronne de la Vierge.

I. La plupart de ce qui a été dit du Rosaire convient aussi à la Couronne de la Sainte Vierge, et ce qui reste peut être réduit à deux chefs, c'est-à-dire à sa première institution et à quelques merveilles que Dieu a faites pour montrer que cette dévotion lui était agréable.

II. Quant au premier, il est assuré que la Couronne est un gage héréditaire de l'amitié de la Mère de Dieu envers l'Ordre de Saint François, comme le Rosaire est une marque de son affection envers celui de Saint Dominique. Le Bienheureux Jean Capistran, Religieux de l'Observance de Saint François, qui mourut en Hongrie en très grande opinion de sainteté, l'an quatorze cent cinquante-six, fut choisi de la Mère de Dieu pour publier cette dévotion, de même que le Bienheureux Alain de la Roche pour être le trompette du Rosaire. Ce dévot zéléteur de l'honneur de la Sainte Vierge prêchant un jour en une place de la ville d'Aquila, qui est au royaume de Naples, tous ceux qui assistaient à son Sermon virent une étoile très luisante qui donnait à plomb sur sa tête, ainsi qu'il était déjà arrivé au même endroit à Saint Bernardin le Siennois. Et comme tout le monde s'en étonnait, il leva la tête pour voir ce que c'était, et l'aperçut aussi bien que les autres. La même étoile l'accompagna encore depuis Aquila jusqu'à Rome, où il allait pour faire les poursuites de la Canonisation du Bienheureux Saint

Bernardin. Le dévot Pelbart, Religieux de Saint François, qui dédia peu de temps après au Pape Sixte quatrième un beau livre contenant l'origine, le progrès et les merveilles de la Couronne de la Sainte Vierge, assure que ce même Père en rapportait ordinairement l'origine à une chose que je vais dire. Un certain Clerc qui avait coutume de mettre tous les jours sur la tête d'une image de Notre-Dame un chapeau de fleurs, s'étant rangé à l'observance de Saint François, peu après qu'elle fut établie, entra en une grande inquiétude d'esprit, à cause qu'étant Religieux, il n'avait pas la liberté de satisfaire à la même dévotion. Et déjà il minulait sa retraite lorsque la Mère de Miséricorde lui apparut et lui dit qu'il se gardât bien de quitter son entreprise, et qu'au reste il ne se mît pas en peine du service qu'il lui rendait auparavant, qu'elle lui enseignerait la façon de lui présenter une autre sorte de Couronne, qui lui serait sans comparaison plus agréable. Ce sera, lui dit-elle, une couronne de prières à l'honneur des sept joies principales que j'ai reçues à la conception de mon très honoré Fils, à la rencontre de ma cousine Sainte Elisabeth, à la Naissance du Verbe Divin, à l'Adoration des Mages, au Couronnement de mon Fils, à la nouvelle de sa Résurrection et à mon Assomption au Ciel. Tu diras à cet effet sept fois l'Oraison Dominicale, et après chacune, tu ajouteras dix *Ave Maria*. Aussitôt que cette dévotion commença d'être publiée, elle fut reçue de tous à bras ouverts, et la commune créance fut incontinent que ce nombre de Salutations Angéliques avait été ordonné par la Sainte Vierge pour honorer le nombre des années qu'elle avait vécu en ce monde. Ce qui a fait que comme les choses ont depuis été éclaircies, et qu'on a trouvé que la Mère de Dieu demoura ici-bas soixante et douze ans pour le moins, plusieurs, pour contenter leur affection, y ont ajouté une dizaine entière, et ont fait la Couronne de soixante et treize *Ave Maria* et de huit Oraisons Dominicales.

III Quant aux merveilles par lesquelles la Sainte Vierge a autorisé cette façon de prier, et déclaré le contentement qu'elle y prenait, elles sont plus amplement rapportées en la Chronique des Frères Mineurs (1) et au livre que j'ai dit ci-dessus avoir

(1) Parte 3. lib. 1. cap. 36 et 37.

été dédié au Pape Sixte quatrième. En voici deux que j'ai empruntées des mêmes endroits en faveur de ceux qui prennent goût à cette dévotion. Un Religieux de l'Observance, qui gardait inviolablement la coutume de parcourir tous les jours la Couronne avant le repas, les frères étant déjà assemblés pour prendre leur réfection, se souvint qu'il avait manqué à ce sien devoir; ce qu'ayant représenté au Supérieur, il obtint aisément licence d'aller rendre l'hommage ordinaire à la Mère de Dieu. Mais comme il tardait trop à revenir, le Gardien envoya un Religieux pour l'appeler, lequel étant arrivé au lieu où il faisait sa prière, il aperçut une grande clarté, au milieu de laquelle était la Mère de Dieu, accompagnée de deux Anges, qui recevaient de la bouche de ce sien serviteur une rose très fraîche et très belle à chaque fois qu'il prononçait la Salutation Angélique, et l'agençaient dextrement sur le chef sacré de la Reine du Ciel. Il se prit aussi garde que toutes et quantes fois que l'adorable nom de Jésus était prononcé, la Sainte Vierge faisait la révérence avec les deux Anges qui étaient à ses côtés; enfin, comme il eut achevé sa Couronne, la vision disparut.

IV. Voici la seconde. Une très sage et très vertueuse Damselle avait si bien instruit ses enfants, que jamais au matin ils ne sortaient de la maison qu'ils n'eussent auparavant récité la Couronne à deux genoux devant l'Image de la glorieuse Vierge. Un jour, comme ils allaient à l'école, l'un d'eux passant par un pont et s'amusant à la façon des enfants à regarder, tomba du haut en bas. Pendant que le monde travaillait à le secourir, quelques-uns coururent à la maison pour en porter la nouvelle à sa pauvre mère, qui, à une si fâcheuse rencontre, donna une belle preuve de sa vertu. Car au lieu de se désespérer et de remplir la maison et les rues de clameurs, elle s'en alla droit devant l'Image où ses enfants avaient coutume de prier, et recommanda instamment à la Sainte Vierge ce sien petit serviteur, lui disant un *Ave Maria*. Après elle prit le chemin du pont, où elle ne fut pas sitôt arrivée, que son fils parut sur l'eau et lui dit d'avoir bon courage, qu'elle en serait quitte pour la peur. Cependant, on le retire de l'eau sans être aucunement endommagé, on le conduit à la maison, où il confesse à sa bonne mère que c'était la Dame qu'ils priaient tous les jours qui lui était apparue et l'avait tiré hors de l'eau. Je ne dis rien

de la réjouissance publique ni des bénédictions qui furent données à la Mère de douceur pour l'avoir ainsi préservé, étant plus aisé au dévot Lecteur de les imaginer que moi de les représenter par paroles.

§. VII. — Le septième trait de dévotion : dire souvent la petite Couronne de douze Etoiles.

I. Voici la troisième Couronne que nous poserons sur l'honorable chef de la Mère de Dieu, qui en a mérité des millions. C'est la petite Couronne de douze étoiles qu'une infinité de personnes lui présentent tous les jours. Et quant à ceux qui se couvrent du manteau mouillé de leurs grandes occupations pour faire de courtes prières, je ne sais quel prétexte ils pourront prendre pour se défendre de celle-ci dont un seul tour de salle peut faire la raison, vu qu'elle n'est composée que de trois *Pater* seulement, suivis chacun de quatre *Ave Maria*, qui ne sont pas plus de douze *Ave Maria* en tout. Il ne faut pas avoir grand soin de son salut pour faire si peu d'estime de la faveur de la Reine du ciel quand elle se peut gagner à si bon marché.

II. Le Saint-Esprit a donné l'invention de cette Couronne au douzième chapitre de l'Apocalypse, sous la figure de la femme mystérieuse qui est couronnée de douze étoiles, lesquelles, au rapport des Saints Docteurs que j'ai allégués tout au commencement de cette œuvre, signifient les douze passe-droits ou privilèges de la Mère de Dieu. On y a ajouté trois *Pater noster* à l'honneur de la très sainte Trinité, qui a fourni l'étoffe et la façon de cette précieuse Couronne; c'est-à-dire qui a enrichi la très sacrée Vierge de tant de grâces. Voici donc la façon de la réciter: Au premier *Pater noster* et aux quatre *Ave Maria* qui viennent après, on rend grâces au Père Eternel de quatre signalées faveurs qu'il a faites à sa très chère fille: de sa Prédésination éternelle, de sa Conception immaculée, de sa très sainte Nativité, de son admirable Annonciation et de l'ineffable mystère de l'Incarnation du Verbe divin; et à l'honneur de ces grands mystères, et en considération de ces rares faveurs, on demande par l'entremise de la très sacrée Vierge le salut éternel, le sincère et cordial déplaisir des péchés passés, l'ardent désir d'aspirer à la sainteté et l'abondance des grâces du Saint-Esprit pour coopérer au salut de plusieurs, rapportant chaque



faveur à chacun des mystères susdits. Au second *Pater noster* et aux quatre salutations Angéliques qui le suivent, on remercie le Fils des quatre autres étoiles qu'il a posées sur le chef virginal de sa très sainte Mère, savoir est d'être demeuré dans ses flancs l'espace de neuf mois, et d'en être sorti sans aucune lésion de son intégrité, d'avoir pris sa nourriture de ses très pures mamelles, de l'avoir eue pour Régente et Gouvernante de sa vie pendant sa minorité, de l'avoir choisie pour compagne de ses travaux, de ses joies et de sa passion. Les quatre demandes qui répondent à ces quatre prérogatives visent à obtenir la parfaite pureté du corps et de l'âme, le vrai goût de la chair virginale du Sauveur qui est l'entretien de nos âmes, l'entière soumission à son bon plaisir et l'humble patience ès adversités. Au troisième *Pater noster*, on rend grâces au Saint-Esprit de quatre dons signalés qu'il a accordés à sa très chère Epouse, la faisant Vierge et Mère tout ensemble, reposant en elle comme dans son sanctuaire, l'élevant au ciel en corps et en âme, l'établissant Reine et Dame de l'Univers. Les quatre grâces qu'on demande en faveur de ces quatre privilèges sont une droite intention en toute sorte d'actions, un cœur maniable aux mouvements du glorieux Saint-Esprit, une bonne fin d'une sainte vie et une spéciale protection de la Mère de Dieu. Ce n'est pas pourtant à dire que ces douze salutations Angéliques soient précisément attachées à ces douze prérogatives que je viens de nommer, on en peut substituer d'autres en leur place, puisque la principale règle c'est la dévotion particulière de celui qui fait cette prière. De manière que si quelqu'un se voulait servir de l'ordre que j'ai gardé ès précédents Traités pour représenter les Grandeurs d'Excellence, de Pouvoir et de Bonté de la Mère de Dieu, il aurait en main douze grandeurs de chaque sorte, et par conséquent trois manières différentes d'honorer la Sainte Vierge parcourant sa petite Couronne; Couronne qui a sa croix d'honneur aussi bien que les autres, sur laquelle on a coutume de dire à la fin le *Credo*. Quelques-uns néanmoins y ajoutent encore le *Salve Regina*, avec l'Antienne *Sub tuum præsidium*, le verset *Ora pro nobis Sancta Dei genitrix* et l'Oraison *Concede nos*.

III. Pour mettre le sceau à cette dévotion, je rapporterai ici un trait mémorable tiré du Supplément du Miroir des exemples.

Trois hommes passaient de compagnie au travers d'un bois, dont deux s'étant avancés furent mis à mort par des voleurs. Le troisième, qui les suivait au petit pas, étant sur le point de courir le même danger, leur demande un peu de répit pour saluer la Mère de Dieu et réciter sa petite Couronne. A cet effet, il se retira tant soit peu et se jeta à deux genoux. Cependant, les voleurs, qui remarquaient soigneusement tout ce qu'il faisait, aperçurent autour de lui trois Dames d'excellente beauté, dont l'une, comme la Maîtresse, était assise dans un trône d'or, les autres comme Dames d'honneur étaient debout devant elle, et à mesure que ce pauvre homme récitait le *Pater noster*, elles cueillaient une belle rose vermeille qui sortait de sa bouche, et des blanches à mesure qu'il récitait l'*Ave Maria*. Les ayant enfilées dans un cordon d'or en forme de Couronne, elles la présentèrent avec une grande révérence à leur Reine, laquelle disparut avec la compagnie, aussitôt qu'elle l'eut posée sur la tête de celui qui se recommandait à elle du meilleur de son cœur. Cette prière lui valut la vie, et ne servit pas moins aux meurtriers. Car lui ayant demandé quelles étaient ces Dames avec qui il avait traité, et trouvant qu'il n'avait rien vu de ce qui s'était passé, ils lui racontèrent de point en point tout ce qu'ils avaient aperçu; par où il connut que cette Reine d'extraordinaire beauté et majesté n'était autre que la Mère de Dieu, et les deux autres, Sainte Lucie et Sainte Catherine : spectacle qui toucha si vivement ces cœurs endurcis, qu'ils se rangèrent à la pénitence. Quant au voyageur, il se sentit tellement redevable à sa bienfaitrice, qu'il crut ne pouvoir reconnaître une si rare faveur qu'en consacrant à son service le reste de ses jours.

§. VIII. — Le huitième trait de dévotion : s'accoutumer à réciter souvent la petite Couronne de dix *Ave Maria*.

I. Ceux qui se plaisent à la dévotion de la Reine des cieux, et même ceux à qui les dévotions les plus courtes semblent les meilleures, ou qui se flattent sur leurs occupations pour n'en point entreprendre de fort longues, trouveront ici une prière de leur humeur, quoique très agréable à la Mère de Dieu. Et s'ils refusent de lui rendre ce petit devoir, que jamais ils n'aient la hardiesse de se dire serviteurs de la Vierge. C'est le petit Chapelet de dix *Ave Maria*, que Notre-Seigneur inspira à la Bien-

heureuse Jeanne de France, fondatrice de l'Ordre de l'Annonciade, pour honorer sa très Sainte Mère. Elle prétendit par ce nombre rendre hommage aux dix principales vertus, qu'elle nommait les dix plaisirs de la Sainte Vierge; c'est-à-dire à sa rare pureté, tant du corps que de l'esprit, à sa très pure religion, à sa très religieuse prudence, à sa très prudente humilité, à sa très humble obéissance, à sa très naïve vérité, tant en ses paroles qu'en ses actions, à sa très exacte pauvreté, à son incroyable patience, à sa très ardente charité, à la très parfaite conformité de sa volonté à celle de son Bien-aimé Fils, tant pour la vie que pour la mort. Prière qu'elle récitait avec tant de ferveur et d'attention, et en laquelle elle employait pour l'ordinaire tant de temps, à cause des sentiments qu'elle avait des grandeurs de la Bienheureuse Vierge, qui l'emportaient jusques dans le Paradis, qu'il était aisé de voir que la Mère de Dieu agréait uniquement sa dévotion. Elle s'arrêtait principalement à ces deux paroles, *Ave Maria*, et à ces deux autres, *Dominus tecum*, les savourant avec une indicible douceur et avec un goût intérieur que nul autre qu'elle n'eût su déclarer.

II. Elle distribuait ses Chapelets à ses filles et aux séculiers qui la venaient visiter, comme autant de trésors du ciel, et pour en rendre l'usage plus utile et plus désirable, elle impétra du Saint Père Alexandre sixième dix mille jours d'indulgences à ceux qui le diraient chaque jour. Elles furent depuis accrues par le Pape Léon dixième, qui les étendit jusqu'à dix mille ans, invitant par ce doux attrait les fidèles à faire état de cette dévotion.

§. IX. — Le neuvième trait de dévotion : se rendre familier l'usage de diverses Oraisons que la Sainte Eglise présente à la glorieuse Vierge.

I. Il fait beau voir sur une branche de Myrte ou d'Oranger diverses fleurs industrieusement agencées, une Rose, une Giroflée, une Amaranthe, une Pensée, une Violette; bref, l'honneur de divers carreaux d'un beau parterre ramassé dans un seul bouquet; c'est un présent digne de quelque Princesse. Mais ce sera bien autre chose du Bouquet mystique que je vais présenter à la Reine du Ciel, composé de plusieurs excellentes prières, comme d'autant de diverses fleurs cueillies dans les riches parterres de l'Eglise. Si vous avez la curiosité

d'y entrer, vous remarquerez d'abord un carreau de très excellents Cantiques et d'Hymnes; plus avant, vous en verrez un autre de très belles Antiennes; si vous passez de l'autre côté, vous serez étonnés de voir celui des Responsaires, tant sont-ils agréables et bien choisis; plus bas, vous vous trouverez ravi en la considération de plusieurs rares Oraisons; bref, il ne tiendra qu'à vous d'y faire vous-mêmes votre bouquet avant que d'en sortir.

*L'Ave Maris Stella.*

II. Parmi les Hymnes, il me semble que l'*Ave maris Stella* a je ne sais quoi de fort doux. Aussi ce morceau a-t-il été composé pour honorer le plus doux de tous les mystères de la très sacrée Vierge, qui est son Annonciation, et, selon l'avis de quelques graves Auteurs (1), par l'un de ses plus doux serviteurs, qui est le dévot Saint Bernard. Je crois que l'une des plus fortes conjectures qu'ils en aient, est prise de ces amoureuses paroles : *Monstra te esse Matrem*, qu'on tient être les mêmes qu'il avait en bouche lorsque la Vierge Mère daigna l'arroser de son précieux lait. De moi je n'y contredirai pas, nommément n'ayant rien de fort pressant pour leur opposer. Je dirai plutôt que ces douces paroles me remettent en l'esprit ce que nous lisons en l'Histoire de Lorette d'un certain jeune homme, lequel s'étant livré corps et âme à l'ennemi, reçut enfin la cédule qu'il lui avait donnée à même temps qu'il les récitait en la Sainte Chapelle. A ce miracle j'en attacherai un autre, qui est le beau premier de ceux qui sont rapportés en l'Histoire du Mont-Serrat. Les Religieux du Monastère de ce lieu, voyant l'Image de la Sainte Vierge toute délavée, appelèrent un peintre fort célèbre, nommé André, pour la retoucher et remettre en son premier lustre. Il n'y eut pas plus tôt appliqué le pinceau, qu'il fut frappé d'aveuglement, auquel état il demeura l'espace de trois mois entiers, jusqu'à ce qu'il s'avisa que le mal et le remède devaient venir d'une même main. A cet effet il pria les Religieux, qui avaient donné occasion à sa peine, de s'entremettre à obtenir son pardon. De fait, comme ils récitait devant l'Image l'*Ave maris Stella*, il reçut la vue à mesure qu'ils chantaient ces paroles : *Profer lumen cæcis*, c'est-à-dire : Rendez la vue aux aveugles.

(1) Arnoldus Wion lib. 5. ligni vitæ.

Par ces exemples, et par plusieurs autres, la Sainte Vierge a témoigné le contentement qu'elle reçoit d'être saluée avec cette dévote prière. Ce qui a fait que plusieurs ont pris la coutume de la lui offrir tous les jours. Sainte Brigitte la gardait inviolablement, et, à son imitation, Sainte Catherine, sa fille, et le dévot Pierre Olave, Confesseur de l'une et de l'autre. Aussi avait-elle reçu le commandement de la Reine du ciel d'assembler toute sa famille à quelque heure du jour, et de lui faire chanter l'Hymne à haute voix, avec promesse que tant que ce devoir lui serait rendu, elle aurait de sa part un soin très particulier de tous ceux qui seraient en sa maison, et les protégerait toujours.

*Quem terra, pontus, æthera.*

III. L'Hymne *Quem terra, pontus, æthera*, qui se chante à Matines, en l'Office de la Bienheureuse Vierge, est une pièce de Fortunat, Evêque de Poitiers, qui vivait environ l'an cent soixante et dix.

*O gloriosa Domina.*

IV. L'Hymne de Laudes, *O gloriosa domina*, sortit de la plume de Saint Ambroise, aussi bien que le *Memento salutis auctor*, qui sert à Prime, à Tierce, à Sexte, à None et à Complies. J'ai fait voir ailleurs comme Saint Antoine de Padoue, par le moyen de l'Hymne *O gloriosa*, donna la fuite à l'ennemi, qui lui serrait déjà la gorge à dessein de l'étrangler, et le secours que reçut Saint Richard, Evêque de Sicestre, en Angleterre, répétant souvent à l'heure de la mort ces paroles, *Maria mater gratie, etc.*; paroles qui furent cause du salut d'un pauvre jeune homme, lequel, après avoir perdu tout ce qu'il avait, fut conduit par un magicien dans un bois, et là si rudement pressé par un démon de renoncer à la Mère de Dieu, que probablement il y eût consenti si elle ne lui fût au même instant venue au secours, et ne lui eût remis en l'esprit la dévote prière qu'il avait coutume de dire tous les jours. De quoi le malin fut tellement indigné que, voyant cette proie lui être échappée, il déchargea sa rage sur le magicien, et lui tordit le col sur la place. A ces merveilles j'en vais ajouter une autre, non moins considérable que les précédentes, tirée des Annales des Frères Mineurs. L'an de Notre-Seigneur douze

cent vingt-deux, et le quinzisième depuis la première institution de l'Ordre du Séraphique Saint François, arriva que le Gardien du Couvent d'Alanquer, en Portugal, désireux de savoir l'Hymne que la Sainte Vierge avait pour plus agréable, commanda à un sien Novice, de qui tous ceux de la maison honoraient et admiraient la vertu, de le demander avec confiance à la même Vierge, à laquelle il avait une trop particulière dévotion. Le Novice s'y résolut, estimant qu'il valait mieux obéir simplement qu'examiner curieusement l'ordonnance de son Supérieur; et, à cet effet, il s'alla prosterner en toute humilité devant l'Image de la Mère de Dieu, qui était sur le Maître-Autel de l'Eglise. La Mère d'amour, plus facile à se laisser gagner à l'humble obéissance du Novice, qu'à s'offenser de la présomptueuse demande du Gardien, répondit par la bouche de l'Image que c'était l'Hymne dont nous traitons, *O gloriosa Domina*. Puisqu'il vous a plu me faire une faveur que jamais je n'eusse osé espérer, répliqua le Novice, permettez, Mère de toute bonté, que je mette à vos pieds une appréhension qui tourmente mon esprit, et que je vous dise que mon Supérieur ne prendra jamais cette réponse que pour une imagination qui m'aura passé par la tête, et qu'il n'ajoutera nulle foi à ce que je lui en dirai. Bien, dit la Vierge, je suis contente, et pour ta décharge et pour te satisfaire, de lui en donner une preuve péremptoire. Va-t-en donc trouver ce rigoureux Gardien et dis-lui de ma part que pour s'assurer de ma parole et de la tienne, il se rende au plus tôt à l'Eglise avec tous ses Religieux, et qu'il verra sur ma main droite mon Bien-aimé Fils qui, jusqu'à présent, a reposé sur la gauche; parole qu'elle n'eut pas plus tôt prononcée qu'elle changea son Fils de bras à la vue du Novice, lequel, tout transporté d'aise et d'étonnement de la merveilleuse douceur et bénignité de la Reine du ciel, s'en alla rendre réponse à son Gardien et lui donna assurance de tout ce qui s'était passé (1).

(1) Cette histoire a déjà été relatée plus haut.

*Stabat Mater.*

V. Saint Antonin (1), avec quelques autres, attribue à Saint Grégoire-le-Grand la Prose funèbre ou la plaintive lamentation de la Vierge, qui commence par ces mots : *Stabat Mater dolorosa.*

*Te Matrem Dei laudamus.*

VI. Saint Bonaventure, à l'imitation de l'Hymne de Saint Ambroise et de Saint Augustin, que nous appelons le *Te Deum*, en a composé une pièce qui mérite d'être ici couchée en entier, tant à cause des beaux titres d'honneur qu'il donne à la Sainte Vierge, que parce qu'il n'est pas commun ainsi que les autres. Voici donc comme il dit :

Te Matrem Dei laudamus, te Mariam Virginem profitemur.

Te æterni Patris sponsam, omnis terra veneratur.

Tibi omnes Angeli et Archangeli, tibi Throni et Principatus fideliter deserviunt.

Tibi omnes Potestates, et omnes Virtutes, cœli cœlorum, et universæ Dominationes obediunt.

Tibi omnes Chori, tibi Cherubim et Seraphim, exultantes assistunt.

Tibi omnis Angelica creatura incessabili voce proclamât :

Sancta, Sancta, Sancta Maria Dei genitrix, mater et virgo.

Pleni sunt cœli, et terra, majestatis gloriæ fructus ventris tui.

Te gloriosus Apostolorum chorus sui Creatoris matrem collaudat.

Te beatorum Martyrum cœtus candidatus Christi genitricem glorificat.

Te gloriosus Confessorum exercitus Trinitatis templum appellat.

Te Sanctarum virginum chorus amabilis, virginitatis et humilitatis exemplum prædicat.

Te tota cœlestis curia Reginam honorat.

Te per universum orbem Ecclesia invocando concelebrat,

Matrem divinæ majestatis,

Venerandam te veram Regis cœlestis puerperam,

Sanctam quoque, dulcem et piam.

Tu Angelorum Domina, tu Paradisi janua.

Tu scala Regni cœlestis et gloriæ, tu thalamus, tu arca pietatis et gratiæ.

Tu vena misericordiæ, tu Sponsa, et mater Regis æterni.

Tu templum, et sacrarium Spiritus Sancti; totius beatissimæ Trinitatis nobile triclinium.

Tu mediatrix Dei et hominum amatrix.

Tu agonizatrix pugnantium, advocata pauperum, miseratrix, et refugium peccatorum.

Tu erogatrix munerum, superatrix ac terror Dæmonum et superborum,

(1) 3. parte tit. 22. cap. 3. §. 32.

Tu mundi Domina, cœli Regina, post Deum sola spes nostra.

Tu salus te invocantium, portus naufragantium, miserorum solatium, pereuntium refugium.

Tu mater omnium beatorum, gaudium plenum post Deum, omnium superiorum civium solatium.

Tu promotrix justorum, congregatrix errantium, promissio Patriarcharum.

Tu veritas Prophetarum, præconium et doctrix Apostolorum, magistra Evangelistarum.

Tu fortitudo Martyrum, exemplar Confessorum, honor et festivitas Virginum.

Tu ad liberandum exulem hominem Filium Dei suscepisti in utero.

Per te, expugnato hoste antiquo, sunt aperta fidelibus regna cœlorum.

Tu cum Filio tuo sedes ad dexteram Patris : tu ipsum pro nobis roga, Virgo Maria, quem nos ad judicandum credimus esse venturum.

Te ergo poscimus nobis famulis tuis subveni, qui pretioso sanguine Filii tui redempti sumus.

Æterna fac, pia virgo, nos cum Sanctis tuis gloria munerari.

Salvum fac populum tuum, Domina, ut simus participes hereditatis Filii tui.

Et rege nos, et custodi nos in æternum mente et voce.

Dignare, dulcis Maria, nunc et semper nos sine delicto conservare.

Miserere pia nobis, miserere nobis.

Fiat misericordia tua magna nobiscum, quia in te, Virgo Maria, confidimus.

In te, dulcis Maria, speramus, nos defendas in æternum.

Te decet laus, te decet imperium, tibi virtus et gloria in sæcula sæculorum. Amen.

### *Magnificat.*

VII. L'Hymne *Gaude Flore Virginali*, est l'ouvrage de Saint Thomas de Cantorbéry.

VIII. Je ne veux pas ici toucher au sacré Cantique de la Mère de Dieu, que nous appelons le *Magnificat*, puisqu'il est clair et manifeste qu'il doit surpasser d'autant les autres Cantiques; que celle qui l'a prononcé devance tous les autres qui ont été inspirés de Dieu.

### *Regina cœli.*

IX. Ensuite du rapport que les Psaumes ont avec les hymnes, j'attacherai ici la belle dévotion du Bienheureux Jordain, Général de l'Ordre des frères Prêcheurs, lequel, en l'honneur des cinq lettres dont le nom de *Maria* est composé, récitait tous les jours les cinq Psaumes ou Cantiques suivants : *Magnificat, Ad te levavi oculos meos, Retribue servo tuo, In convertendo, Ad te levavi animam meam.*

X. Entre les Antiennes, le *Regina cœli* a quelque chose d'ex-



cellent, pour avoir été composé au ciel, dicté aux Anges et envoyé en terre dans une occasion si remarquable, comme celle dont j'ai parlé ailleurs (1).

*Salve Regina. — Alma Redemptoris. — Ave Regina cœlorum.*

XI. Le *Salve Regina*, quoique certains aient voulu dire, appartient à Herman le raccourci, grand dévot de la Vierge, car têt est l'avis de tous les bons auteurs (2). Il le composa environ l'an mil quarante, à l'honneur de sa bonne Mère, laquelle l'agrèa tellement qu'elle en étendit, dans bien peu de temps, la dévotion en divers endroits, nommément par toute l'Allemagne et la France. Depuis, le Pape Grégoire neuvième, environ l'an douze cent vingt-sept, ordonna qu'il fût chanté par toute l'Eglise, après certaines heures du Divin Office et en certains temps de l'année, comme il se garde encore aujourd'hui. Le savant Docteur Navarois (3) écrit qu'autrefois on entendit les Anges qui le venaient chanter tous les Samedis à Roncevaux, près d'une fontaine qui se nomme, à cette occasion, la fontaine des Anges. Il ajoute qu'elle s'appelle l'Antienne des Mariniers, à cause qu'ils l'ont au cœur et à la bouche aussitôt qu'ils sont menacés de quelque naufrage. Le dévot Bosius dit de plus qu'il n'y a quasi bon Chrétien qui ne fasse tous les jours cette prière à l'honneur de la glorieuse Vierge. Celui qui sera curieux d'apprendre les merveilles arrivées en bon nombre au sujet de cette dévote Antienne, n'aura qu'à voir les Auteurs que je lui marquerai ici à quartier (4). Saint Bernard y avait une dévotion bien particulière; ce qu'ayant entendu les Chanoines de la noble Cathédrale de Spire, ils l'invitèrent à voir leur Eglise. Le Saint y étant venu avec une foule de peuple qui le suivait quasi partout, il y fut reçu avec un *Salve Regina*, qu'on chanta fort mélodieusement, et lui-même mit trois fois le genou en terre en chantant ces belles et douces paroles : *O clemens, ô pia, ô dulcis Virgo Maria!* En mémoire de quoi on voit encore aujourd'hui à Spire, au lieu où il fléchit le genou, ces mêmes

(1) Tract. 3. cap. 7. §. 3.

(2) Trithemius de viris illustribus  
O. S. B. lib. 2. cap. 48.

(3) Manuali de orat. c. 19. n. 148.

(4) S. Anton. parte 3. tit. 23. c. 3.  
Speculum exemplorum dist. 7. Exem-  
pl. 42, 43, 44. Thomas Cantiprat.  
lib. 10. apum. etc.

paroles gravées sur trois lames de cuivre. Le Séraphique Saint François, au rapport de Saint Bonaventure, témoigna encore, après sa mort, combien il était affectionné à cette dévote prière. Car ayant été invoqué par une femme d'Arezzo, en Toscane, laquelle avait déjà passé sept jours dans les travaux de l'enfantement, sans se pouvoir en aucune façon délivrer, il lui apparut ainsi qu'elle était endormie, et lui demanda si elle le connaissait bien, et si elle savait le *Salve Regina*; à quoi ayant répondu que oui, il lui commanda de le dire, l'assurant qu'elle ne l'aurait pas si tôt achevé, qu'elle enfanterait sans douleur. Elle commença de le réciter, et arrivée qu'elle fut à ces paroles, *Et Jesum benedictum fructum ventris tui*, elle accoucha d'un bel enfant, et se trouva pleine de vie et de santé.

XII. La plupart de ceux que j'ai déjà allégués pour le *Salve Regina* tiennent pour indubitable que l'Antienne *Alma Redemptoris*, qui se chante en l'Eglise depuis l'Avent jusqu'à la Purification, est aussi l'œuvre du même Hermon.

XIII. Il est assuré que l'*Ave Regina cœlorum*, que la même Eglise emploie pour saluer la Sainte Vierge, depuis la Purification jusqu'à Pâques, est fort ancien, quoique je n'en aie pu rencontrer déterminément l'Auteur.

*Sancta Maria succurre miseris.*

XIV. Pour les Responsoirs, je n'estime pas qu'on en doive rencontrer de plus ancien que celui qui commence *Sancta Maria, succurre miseris*. Car quant à ceux qui en font l'Auteur Saint Fulbert, Evêque de Chartres, chez qui il se trouve voirement en un Sermon de l'Assomption, il est tout clair qu'ils se trompent, attendu que Saint Augustin, à qui il appartient, s'en est servi plus de six cents ans devant lui, comme il se voit au dix-huitième Sermon qu'il a fait des Saints.

*Sub tuum præsidium.*

XV. Celui que nous appelons *Sub tuum præsidium* est pour la plupart emprunté de Saint Bernardin, au second Sermon de l'Avent.

La Chronique des frères Mineurs (1) contient un récit non

(1) T. 3. lib. 8. cap. 32.

moins véritable, touchant cette sorte de prière, que propre pour en donner la dévotion. Trois Docteurs de Paris s'étaient joints ensemble pour faire le chemin de France en Italie. Comme ils furent sur le mont Sénis, une horrible tempête les accueillit, de sorte qu'ils ne voyaient quasi de jour que ce que leur en donnaient les éclairs. Dans cette horrible nuit de tonnerres ils entendent une voix épouvantable : Tue, tue; et à même temps la nuée s'étant desserrée, elle lâche la foudre de son sein et porte par terre l'un des trois. Les autres deux ayant pris la fuite, la même voix s'entend pour la seconde fois, et en voilà aussitôt un autre frappé du carreau et abattu de son cheval. Si jamais homme eut belle peur, ce fut le troisième; qui s'appelait Augustin, lequel, tout transi de frayeur, répétait sans cesse l'Antienne *Sub tuum præsidium*, et se recommandait à la Vierge. Cependant voilà cette triste voix qui crie pour la troisième fois : Tue, tue; mais celui qui lâchait la foudre lui répondit qu'il ne pouvait pas le mettre à mort, d'autant qu'il avait eu recours à Marie. Dieu sait avec quelle affection le Docteur, entendant cela, redoubla sa prière, et de quel cœur il se voua à la Sainte Vierge. Il n'avait plus pour lors de désirs que pour mettre son salut en assurance et pour consacrer à Dieu le reste de ses jours, à qui il faisait mille promesses, que s'il échappait ce danger, il entrerait en l'Ordre de Saint François. A peine avait-il conçu le vœu, que la tempête s'apaisa et le ciel devint beau et serein. C'est pourquoi, reconnaissant l'obligation qu'il avait à Dieu et à la Bienheureuse Vierge, il exécuta au plus vite la promesse qu'il leur avait faite.

*Gaude Maria Virgo.*

XVI. Jadis, à cette autre qui commence, *Gaude Maria Virgo*, étaient ajoutées certaines paroles à l'honneur de la virginité perpétuelle de la Mère de Dieu, qu'alors les Juifs combattaient à outrance. Or, du temps du Pape Boniface quatrième, un Clerc de l'Eglise Romaine, qui était aveugle né, chantant ces mêmes paroles le jour de la Purification, reçut à l'instant la vue en la présence de tout le peuple. Ce qui donna occasion de l'insérer dans l'Office de la Purification. Quelques bons auteurs (1) ont

(1) Speculum exempl. dist. 8. exemplo 58. Pelbartus Stellarii lib. 5. par. 1. art. 2. cap. 3. Cantiprat. lib. 2. in append. 29.

estimé que la pièce était de ce même aveugle; mais j'aurais davantage d'inclination à croire que l'usage en fut plus ancien en l'Eglise. Il se raconte aussi d'un jeune enfant qui avait coutume de le chanter, sur le tard, le long des rues; ce qui envenima tellement les Juifs contre lui, qu'ils le mirent secrètement à mort et le couvrirent de terre. Mais la Sainte Vierge en ayant compassion lui rendit la vie, de sorte qu'il fut le lendemain trouvé sans aucune lésion.

*Felix namque es sacra Virgo Maria.*

XVII. Le docte Evêque Thomas de Cantiprat rapporte (1) qu'on a ouï plusieurs fois les Anges, près de la ville de Soissons, entonner fort mélodieusement, à l'honneur de leur Reine, le motet *Felix namque es sacra Virgo Maria*, dont l'Eglise a longuement usé sans en avoir publié l'auteur.

*O Intemerata. — Obsecro te. — O Domina mea. — Sancta Maria. — O Maria Dei genitrix Virgo.*

XVIII. Entre les Oraisons dont l'Eglise se sert pour honorer la Sainte Vierge, les plus connues et les mieux reçues sont ces quatre : *O Intemerata*, que Saint Edmond récitait tous les jours, comme il a été dit autre part, et au moyen de laquelle un certain fut délivré des embûches de l'ennemi, ainsi que rapporte l'Evêque de Beauvais (2); *Obsecro te*; *O Domina mea*; *Sancta Maria*; et la quatrième, *O Maria Dei genitrix Virgo*. Il se trouve une infinité de personnes qui les présentent chaque jour à la Reine du ciel, au grand avantage de leurs âmes. La glorieuse Vierge en enseigna deux à Sainte Brigitte qui méritent bien d'être connues. Je les veux insérer en ce lieu, parce qu'elles sont belles, courtes et peu communes. La première dit ainsi : *Omnipotens sempiterna Deus, qui pro nobis de castissima Virgine nasci dignatus es, fac nos quæsumus tibi casto corpore servire, et humili mente placere*. La seconde est conçue en ces termes : *Oramus te, piissima Virgo Maria, mundi Regina et Angelorum, ut eis quos Purgatorius examinat ignis, impetres refrigerium, peccatoribus indulgentiam, justis in bono perseverantiam; nos quoque fragiles ab omnibus defende periculis. Per*

(1) Lib. 2. cap. 4. p. 7.

(2) Speculi lib. 7. cap. 101.

*Christum Dominum nostrum. Amen.* Le dévot Simon Garcia, Religieux de l'Ordre des Minimes, avait quasi toujours en bouche la dévoute prière qui est écrite en lettres d'or en la Sacristie de Notre-Dame de Lorette, où il est aussi remarqué qu'il y a Indulgence plenièrè autant de fois qu'on la dira. La voici :

Ave, Filia Dei Patris, Ave Mater Dei Filii,  
Ave Sponsa Spiritus Sancti, Ave templum totius Trinitatis.

*Les Litanies de la Sainte Vierge.*

XIX. Les seules Litanies de la Sainte Vierge pourraient faire un Bouquet de louanges. Saint Bonaventure en a de fort gentilles au second Tome de ses Opuscules. Il s'en trouve d'autres de divers auteurs. Celles qui se chantent en la Sainte Chapelle de Lorette, les Samedis et les Fêtes de la glorieuse Vierge, qu'à cette occasion nous appelons les Litanies de Lorette; sont les plus renommées de toutes. Aussi sont-elles assorties de tous les beaux éloges de la Reine du ciel, enrichies des plus illustres figures du vieux Testament et recueillies des plus dévots écrits des Saints Pères. Elles représentent sommairement les Grandeurs d'Excellence, de Pouvoir et de Bonté de cette incomparable Princesse et les titres dont elle jouit en suite du rapport qu'elle a au Verbe Incarné, ceux qui lui conviennent à raison de la Surintendance que Dieu lui a donnée sur toute l'Eglise, et ceux que sa nonpareille bonté lui a acquis, comme chacun peut voir, faisant le dénombrement des mêmes titres. Et puisqu'il vient à propos d'en parler, je raconterai en passant ce qui arriva à un Père de notre Compagnie, nommé Jacques Rhem, qui avait une singulière dévotion à la Mère de Dieu, et une particulière dextérité à gouverner les Congrégations de la même Vierge. Comme il était un jour en peine de savoir quelle épithète ou titre d'honneur agréait le plus à la Reine des Anges, il entendit clairement et intelligiblement que c'était celui de *Mater admirabilis*, Mère admirable, par lequel, comme par un trait raccourci, on donne à entendre qu'elle a été si admirablement Mère et Vierge tout ensemble, que nulle éloquence humaine ne la peut assez dignement expliquer. En suite de quoi un jour qu'on chantait en Musique en la Chapelle de la Congrégation les Litanies de la Bienheureuse Vierge, quand on vint à ce trait, *Mater admirabilis*, cette Mère et Vierge admirable se

présenta à lui brillante comme un Soleil et lui remplit le cœur d'une joie si extraordinaire que, s'élançant soudain hors d'un petit coin, où il priait, il se mit à crier à pleine voix : *Mater admirabilis*, et commanda que les Chantres le répétassent par trois fois. Je sais bien qu'à quelque autre la même Vierge a fait connaître qu'elle se plaisait uniquement à ces deux titres-ci : *Mater amabilis* et *Virgo fidelis*; mais en cela il n'y a nulle contradiction, attendu que cette diversité est seulement à l'égard des personnes de qui elle se plaît d'être différemment honorée selon les dispositions qui se retrouvent en elle, ou suivant les sentiments qu'elle juge leur être les plus convenables. Il m'est avis qu'un doux entretien, pendant qu'on va ainsi parcourant ces beaux Eloges de la Mère de Dieu, serait de se représenter comme les Bienheureux Esprits l'adorent à mesure qu'elle est honorée en terre, et en particulier, comme tous les Ordres des Saints se prosternent à ses pieds à proportion que nous la nommons la Reine des Anges, la Reine des Patriarches, et ainsi des autres. Quant à l'association de ceux qui récitent tous les jours ces mêmes Litanies les uns pour les autres, afin d'obtenir la grâce de bien mourir, j'en dirai un mot au douzième Chapitre.

§. X. — Le dixième trait de dévotion : se recommander à elle instamment le matin et le soir.¹

I. Un enfant bien né estimera avoir fait brèche à son devoir s'il a manqué de donner le bonjour et le bonsoir à son père et à sa Mère. Et ce ne serait pas un léger manquement ni une petite incivilité aux enfants bien-aimés de la Mère d'amour, d'oublier de lui rendre ce même devoir ! Le Bienheureux Stanislas Kostka, Novice de la Compagnie de Jésus, avait cet exercice tellement à cœur, que pour chose quelconque il n'eût manqué de se tourner le matin et le soir devers l'Eglise de Notre-Dame la Grande, pour saluer sa bonne Mère, lui demander la bénédiction à deux genoux et lui offrir son petit service; dévotion que tous les autres Novices ses compagnons trouvèrent si digne d'être imitée, qu'il n'y en eut aucun qui n'y voulût avoir part. De moi je me persuade aisément que nul ne se rencontrera portant le titre de serviteur et de Fils de la Mère de Dieu, qui ne soit près d'en faire autant. Ce qui m'a fait résoudre à tracer ici une courte pratique pour se recommander à elle le

soir et le matin, en faveur de ceux qui n'auront rien de meilleur.

II. Le matin donc, après avoir récité chacun devant son Oraison l'exercice journalier du Chrétien, il pourra commencer par l'Oraison : *O Domina mea*; et après adresser à la même Vierge la prière suivante :

III. Très Sainte et très immaculée Mère de Dieu, ma très honorée Dame, ma très douce Mère et mon unique espérance après Dieu, je vous honore et vous bénis pour toutes vos Grandeurs et pour toutes les faveurs que vous avez reçues de la très auguste Trinité; je m'en réjouis de toute l'étendue de mon âme et adore pour chacune d'elles la même Trinité. Je vous rends grâces de tous vos bienfaits, tant généraux que particuliers, et nommément d'un tel et d'un tel que je reconnais avoir reçu par votre moyen. Je me dédie et me consacre entièrement à votre service, en compagnie de tous vos fidèles serviteurs, et vous offre, en l'union de leurs plus agréables services, mon corps et mon âme, avec toutes leurs puissances et mouvements, sans qu'il y ait rien en moi qui ne fasse un particulier hommage à votre Grandeur. Et spécialement je vous présente cette journée et nommément telle et telle action ou dessein, vous suppliant par votre propre bonté de les daigner agréer et de les vouloir bénir à ce qu'ils réussissent à votre honneur et à votre gloire, et qu'en tout j'accomplisse ponctuellement la sainte volonté de votre bien-aimé Fils. Ainsi soit-il.

IV. On pourra ajouter le Responsaire, *Sub tuum præsidium*; le Verset *Ora pro nobis Sancta Dei genitrix*; avec l'Oraison *Protege nos, Domine, famulos tuos subsidiis pacis, et Beatæ Mariæ semper virginis patrocinii confidentes, à cunctis hostibus nos redde securos. Per Dominum nostrum Jesum Christum, etc.*

V. Le soir, il sera loisible de répéter le même exercice, excepté qu'au lieu de l'Oraison *O Domina mea*, on pourrait dire celle qui commence par ces mots : *O Maria Dei genitrix virgo*; au lieu des actions de grâces et des demandes qui appartiennent au jour, on pourrait mettre celles qui sont plus propres de la nuit. Bref, au lieu du Responsaire *Sub tuum præsidium*, on pourrait se servir de cette autre prière, *Maria Mater gratiæ*, avec le même Verset et la même Oraison.

## CHAPITRE X.

DE LA MORTIFICATION : NEUVIÈME RECONNAISSANCE DUE AUX GRANDEURS DE LA MÈRE DE DIEU.

La chaste Epouse des Cantiques (1) ne se contente pas de monter à la colline de l'encens, c'est-à-dire de l'Oraison et de la Dévotion; il faut, pour agréer à son Bien-aimé, qu'elle essaie en outre de grimper la montagne de la Myrrhe, qui n'est autre que la Mortification. Et le Roi Prophète ne serait pas satisfait de nous si nous entreprenions de chanter les louanges de Dieu avec les hautbois et les orgues seulement (2), qui, selon saint Grégoire, sont les marques de l'allégresse et du tressaillement intérieur d'un cœur qui prend son plaisir en l'oraison, sans marier leur harmonie avec le son des tambours, qui sont les symboles de la Mortification. Donnons-la donc pour compagne à la Dévotion, dont il a été parlé au chapitre précédent, pour honorer la Mère de Dieu en toutes les manières que nous jugerons lui devoir être agréables.

§. 1<sup>er</sup>. — Que la mortification est une reconnaissance très agréable à la Mère de Dieu.

« La mortification, au sentiment de Saint Jean Climaque, est un accord par lequel on s'oblige à Dieu de mener une seconde vie différente de la première; c'est un continuel renoncement de l'esprit aux satisfactions du corps, c'est un jugement perpétuel qu'on prononce contre soi-même, c'est l'état d'une âme toute occupée du soin de son salut et toute désoccupée de tout autre souci; c'est une purification de conscience, c'est une souffrance volontaire de toutes sortes de peines et de travaux : cette vertu est composée de deux parties, de l'intérieur et de l'extérieur.

« La mortification intérieure, qui est sans doute la principale et qui donne le prix à l'extérieure, porte avec soi trois dispositions absolument nécessaires, savoir une sainte confusion devant Dieu, un regret sincère de lui avoir déplu et un abandon total à sa justice et à sa sainteté pour porter les effets de vengeance qu'il plaira à ces divines perfections, qui sont les plus

(1) Cant. 4.

(2) Psal. 130.



rigoureuses considérées dans leurs opérations au regard de la créature pécheresse.

« Nous entendons indifféremment la Pénitence et la Mortification en cet endroit, et nous reconnaissons que l'esprit de Pénitence est l'esprit même de Jésus-Christ répandu par lui dans son Eglise. Ce divin Sauveur se peut justement nommer le Pénitent de la Loi nouvelle, ne paraît-il pas rempli de crainte et de tremblement en son intérieur, à la vue des jugements de Dieu son Père, irrité contre lui en qualité de pleige des Pécheurs ? Il souffrait en cet état des peines intérieures qui surpassaient infiniment les souffrances extérieures qui ont paru aux yeux de tout le monde et qui en firent un homme de douleurs et savant par sa propre expérience dans toutes nos misères. Il commença au moment de son Incarnation à goûter l'amertume de ce Calice, parce qu'il venait exprès pour faire pénitence et pour porter les états intérieurs et extérieurs qui étaient dûs aux pécheurs, et cela dans toute l'étendue des passions, auxquelles il permettait de s'élever pour affliger sa partie intérieure. Voilà le grand modèle de la Pénitence et de la Mortification, auquel il faut s'abandonner pour être revêtu de son esprit et devenir pénitent en lui, protestant que nous sommes soumis en général à tous les ordres de Dieu, puisque lui seul connaît la mesure des satisfactions qu'il désire de nous et que nous l'ignorons; il faut se résoudre à perdre la vie animale dans les pratiques de la vie crucifiée, au moment qu'il l'aura agréable, ne mettant point de bornes dans nos souffrances, afin d'honorer par cette voie le zèle infini de Jésus-Christ dans toute son étendue; et comme il reçut et exécuta les ordres de son Père quand il fut envoyé et chassé au désert pour faire pénitence, il est juste de recevoir et de pratiquer les pénitences qui nous sont imposées, avec une parfaite soumission d'esprit, sans les examiner ni les contredire, montant aussi courageusement au Calvaire pour y souffrir et pour y mourir avec notre Maître, que si nous étions appelés au Thabor pour jouir de sa gloire. La fidèle Epouse du Cantique ne se contente pas d'aller sur la colline de l'encens, qui représente l'Oraison et la douceur du commerce avec Dieu, elle essaie d'arriver jusqu'au haut de la montagne de la Myrrhe, c'est-à-dire de la Mortification aussi amère aux sens qu'elle est utile à l'âme; et quand

nous n'aurions point d'autre motif pour préférer le Calvaire au Thabor que la conformité de notre divine Maîtresse qui se trouve à la première de ces montagnes, et nullement à la seconde, il suffirait à un cœur qui fait profession de l'aimer; ce fut par les exercices de la Pénitence que le Prophète Daniel obtint de Dieu de si grandes faveurs: il faut que les peines répondent à la grâce et que les recherches soient proportionnées à la récompense, nous qui prétendons à la possession de Dieu. Y a-t-il quelques travaux qui puissent être comparés avec cette fin? Il n'y a point sans doute de jeûnes, de veilles, de disciplines, de cilices, ni d'autorités qui ne paraissent agréables à l'âme qui cherche Dieu par la destruction de soi-même, la peine, l'assujettissement des sens; la mortification chasse de l'homme tout ce qui est contraire à Dieu, elle établit la paix au milieu de sa conscience, elle soutient l'autorité de la raison en abaissant la fierté de la partie séditieuse de l'âme, elle développe l'esprit de tous ses embarras, et lui facilite le moyen de s'élever dans la contemplation des vérités éternelles, elle satisfait pour les péchés passés, et elle mérite le secours de la grâce pour l'avenir; et comme la très sainte Vierge connaît tout ce qui est avantageux, et qu'elle désire le bien solide de ceux qui lui appartiennent; elle est bien aise qu'ils embrassent généreusement la Croix, et qu'ils se conforment à son Fils et à elle (1). »

I. On aurait peu de raison de croire que la Mère d'Amour, de qui les entrailles sont toutes de douceur et de compassion, prit plaisir à nous voir souffrir, s'il n'y avait quelque grand secret en la souffrance.

II. Mais, en premier lieu, c'est elle qui fait que notre sacrifice soit entier. Car le Docteur Angélique enseigne (2) qu'à ce qu'il soit parfait, il ne suffit pas que nous présentions à Dieu les biens de l'esprit par le moyen de l'Oraison et de la Dévotion, ou les biens extérieurs que nous appelons de fortune, par l'entremise de l'Aumône, mais qu'en outre il lui faut donner ceux du corps et l'honorer avec l'autre moitié de notre tout, qui est le propre office de la Mortification. En cette façon nous accomplissons toute la justice et présentons à sa divine Majesté un sacrifice moelleux et un holocauste dont il ne demeure aucune partie,

(1) La R. Mère de Blémur.

(2) 2. 2. q. 85. art. 5. ad 2.

pour petite qu'elle puisse être, qui ne soit entièrement consumée par le feu de charité, et qui ne s'évapore en une très douce odeur.

III. En second lieu, cette bonne Mère a une très parfaite connaissance des excellents fruits que nous recueillons des exercices de la Mortification. Les Saints Pères en ont fait le dénombrement, et je ne m'y puis arrêter. Seulement, je toucherai en passant qu'à leur dire (1) elle épuise la sentine des vices et bride l'insolence de la chair, domptant ses mouvements et les rangeant à leur devoir; qu'elle met la paix au logis (2), maintenant l'autorité de la raison, et abaissant la fierté de la partie séditeuse de notre âme; qu'elle développe l'esprit (3) de tous ses embarras, et lui donne le moyen de se guinder en haut par la contemplation des choses éternelles; qu'elle satisfait (4) pour les péchés passés, et mérite un renfort de grâce pour l'avenir; qu'elle embellit et enrichit (5) la couronne de gloire, qui doit être posée sur nos têtes; qu'elle apaise Dieu (6) courroucé et le rend favorable à nos prières; qu'elle arrête (7) la furie des ennemis de notre salut, et leur ôte le pouvoir de nous mal faire; bref, qu'elle glorifie Dieu (8) et lui paie la dîme et le tribut de notre vie mortelle. Qui serait le si parfait ennemi de soi-même, qui voudût consentir que la Mère de son esprit et la tutrice de son salut, par une lâche compassion, vînt à lui envier tant de biens et à le priver de si grands profits? Aussi ne faut-il pas attendre cela d'elle; car elle jette plus avant les yeux de sa considération, et a plus d'égard à ce qui nous doit réjouir en l'Eternité qu'à ce qui nous contriste pour un moment.

IV. Et quand il n'y aurait rien de tout cela, suffirait-il pas de savoir qu'elle a été le vrai modèle de la mortification pour nous faire renoncer à tous les contentements de la vie délicate, et embrasser la rigueur et l'âpreté qui nous rend semblables à elle? Saint Bonaventure témoigne qu'elle-même donna (9) un jour à entendre à Sainte Elisabeth, fille d'André, Roi de Hongrie, qu'elle n'avait reçu aucune grâce ou faveur du Ciel,

(1) Cyprianus.

(2) Basil.

(3) Chrysost.

(4) Bernard.

(5) Augustin.

(6) Hieronym.

(7) Athanas.

(8) Gregor.

(9) Medit. vitæ Christi, cap. 3.

qu'au moyen d'une très fervente oraison, de continuelles larmes et d'une vie très pénible et très laborieuse ? Elle dit au Cantique d'amour (1) qu'on ne s'étonne pas que son beau teint soit si fort déchu, puisqu'elle a été continuellement hâléé du soleil des adversités, et frappée des plus cuisants rayons d'une vie pleine de travaux. Elle se fâche qu'on la qualifie la Belle, étant toute remplie d'amertume. Son Epoux demeure d'accord qu'elle sent l'aloès et la myrrhe, et elle-même s'en glorifie (2) comme de la plus douce odeur qui puisse sortir de ses vêtements. Car jacoit qu'elle ait reçu d'en haut ce rude traitement comme l'une des plus grandes caresses du Ciel, si ne faut-il pas pourtant estimer qu'elle n'y ait grandement contribué de son choix et de son élection. Je m'en rapporte à ce qui est couché au premier chapitre des Cantiques. Son Epoux lui parle de joyaux et de bracelets d'or émaillé, elle renvoie ce discours bien loin, disant que son Bien-aimé lui fera un bouquet de myrrhe qu'elle portera toujours sur son sein et qu'elle tiendra jusqu'à la mort. En effet, qu'on y regarde de près, on trouvera que sa vie n'a été autre chose qu'une toile de mortification tissue de travaux, de fatigues et de peines continuelles. Ce qu'étant mûrement pesé, serait-il bien possible de rencontrer un vrai serviteur de la Vierge qui voulût se reposer pendant qu'elle travaille sans cesse, et vivre sans exercices, la voyant endurer un perpétuel martyre de corps et d'esprit ? Tant s'en faut que cela puisse être, que plutôt je me persuade qu'il n'y aura personne qui ne dise avec le sage et vaillant Urie (3) : L'Arche de Dieu, la demeure de la très sainte Trinité, la bien-aimée du Ciel est au milieu des champs sous la tente, à l'enseigne de la Lune et à la merci du mauvais temps, et les plus vaillants de l'armée qui la gardent de jour et de nuit sont étendus sur la plate terre sans nul rafraîchissement ; et moi je me tiendrai sous le couvert pour y vivre à mon aise, et pour me soustraire à la compagnie de ceux qui suent sous le harnais et qui portent la fatigue de la guerre ! Dieu soit à mon aide que jamais cette pensée n'entrera dans mon esprit, et que jamais ma conscience ne souffrira le reproche d'une si honteuse lâcheté.

(1) Cap. 2.  
(2) Cant. 4. Eccles. 24.

(3) 2. Reg. 12.

V. Voilà la sainte résolution d'une belle âme et la noble conclusion d'un cœur digne de la Mère de Dieu, à laquelle je joindrai seulement une parole dorée de la Bienheureuse Magdeleine de Pazzi, Religieuse du Mont-Carmel, laquelle mourut à Florence l'an mil cinq cent quatre-vingt et treize, le quatorzième jour du mois d'Août. Cette sainte fille, contemplant le très haut mystère de la triomphante Assomption de la glorieuse Vierge, fut ravie en une extase qui dura depuis Vêpres jusques à sept heures de nuit, pendant laquelle elle fut éclairée d'admirables lumières, et de très parfaites connaissances des grandeurs de la Reine du ciel et du service qui lui est dû. Revenue qu'elle fut à soi, elle garda premièrement un long silence, puis tout à coup elle se prit à dire avec un visage resplendissant comme celui d'un Ange: Légèreté au corps, joie au cœur, avidité en l'entendement, souvenir des bienfaits en la mémoire, pureté en l'intention, simplicité ès actions, vérité ès paroles, mortifications ès sens sont les qualités nécessaires à celui qui veut monter et arriver à Marie.

## §. II. — Divers traits de mortification.

### *Le Jeûne.*

I. Le premier est faire état de l'abstinence et du jeûne, par lequel la Sainte Vierge est honorée. Car la raison veut qu'elle s'y étant continuellement exercée pendant sa vie, ses plus chers enfants y participent pour l'amour d'elle. L'Empereur Frédéric troisième jeûnait au pain et à l'eau toutes les veilles de l'Assomption. L'honneur des Prélats de notre temps, Saint Charles Borromée, et le brave Wautier de Bibrach (1), de qui il a été parlé (2) ci-devant, en faisaient autant toutes les veilles de Fêtes de la Sainte Vierge. Le Sauveur du monde enjoignit expressément la même observance en la règle qu'il dicta de sa propre bouche à la Bienheureuse Sainte Brigitte (3), et la même Sainte en fit autant de la part de Dieu à un Ecclésiastique qui l'avait priée de lui prescrire quelque forme de vie, à laquelle il pût régler toutes ses actions. Saint Nicolas de Tolentin (4), Religieux de l'ordre

(1) Cæsar. lib. 7. cap. 39.

(2) Cap. 4.

(3) Cap. 9. Reg. S. Salvatoris.

(4) Apud Surium Tom. 5.

de Saint Augustin, et Saint Jacques d'Alcala, Religieux de l'Observance, y ajoutaient de plus tous les Samedis de l'année. Saint François faisait un Carême entier à l'honneur de la Vierge, depuis la fête des Apôtres Saint Pierre et Saint Paul jusqu'à celle de l'Assomption. C'était aussi l'un des six Carêmes que Saint Pierre Célestin (1) avait coutume de faire tous les ans. Le Cardinal François Tolet, Religieux de la compagnie de Jésus, gardait cette même pratique (2), sans parler des Samedis de l'année qu'il passait au pain et à l'eau. Sainte Elisabeth, Reine de Portugal, s'y prenait dès la Saint Jean et vivait tout ce temps là au pain et à l'eau, ni plus ni moins que les Samedis et les veilles des Fêtes de la Bienheureuse Vierge. Plusieurs autres, dont le nom est écrit au Ciel, ont suivi les traces de ces grands serviteurs de Dieu et de sa Sainte Mère; et le nombre de ceux qui, aujourd'hui, les imitent en diverses manières, est presque infini. Et lorsqu'on se pourra figurer que la Mère d'amour n'ait plus de sentiment de ce qui se fait pour elle, l'on pourra aussi croire qu'elle ait mis en oubli tous ces bons services. Cependant, qu'on juge, de ce que je vais réciter, ce qu'elle serait pour ses meilleurs serviteurs.

II. Aux environs de la ville de Trente (3), il y eut un insigne voleur, lequel avait commis une infinité de meurtres, sans parler de plusieurs moindres crimes qui l'avaient précipité dans le désespoir de son salut. Mais Dieu, qui le voulait sauver, lui jeta insensiblement dans l'âme une petite bluette de confiance; et comme il ne pouvait pas espérer de le retirer entièrement de sa mauvaise vie, il lui demanda seulement qu'à l'honneur de la très sacrée Vierge il jeûnât un jour de la semaine, et qu'à ce même jour il s'abstînt de faire mal à personne. Ce désespéré le lui promit très volontiers, et le garda encore plus fidèlement qu'il ne l'avait promis. Car non seulement il empêchait tant qu'il pouvait ses compagnons de commettre aucun vol le samedi, qui était le jour qu'il avait choisi, mais de plus étant à tel jour poursuivi par les Archers du Prévôt, pour ne s'exposer au dan-

(1) Vitæ ipsius cap. 11. apud Benedictum Gononum lib. 6. de vitis Patrum Occidentis.

(2) In vitis illustribus Societ. Jesu.

(3) Casarius lib. 7. cap. 39. Vide alia exempla apud Antonium de Balinghen in Calendario B. Virg. 2. Februarii.

ger de verser le sang humain ce jour là s'il se mettait en défense, il aimait mieux se laisser garrotter et emmener prisonnier dans la ville de Trente. Dieu sait quel concours de peuple il y eut à son arrivée. Le voilà aussitôt condamné à avoir la tête tranchée. Comme l'on se préparait à faire l'exécution, la Mère de miséricorde travaillait d'autre côté dans le cœur de son prisonnier, et le disposait à faire une sainte mort, comme en effet il fit s'accusant publiquement de tous ses crimes, en demandant pardon à chaudes larmes et protestant publiquement, qu'excepté ce que je viens de dire, jamais il n'avait fait bien en sa vie. La nuit suivante, arriva une chose bien plus étrange qui étonna grandement ceux qui gardaient les murailles de la ville. Car ils virent autour du lieu où cet homme avait été enterré, joignant la place de son supplice, dans une grande clarté, cinq Dames d'extraordinaire beauté, dont les quatre ayant ouvert la terre pour en tirer le corps mort, tenaient d'une main un cierge allumé et de l'autre portaient le cercueil, suivi d'une cinquième Dame qui surpassait toutes les autres en grandeur et en majesté. Arrivées qu'elles furent à la porte de la ville, celle-ci s'adressant aux gardes, parla à eux de cette sorte: Dites à votre Évêque qu'il fasse enterrer ce mien Chapelain en telle Église, leur nommant l'endroit où elle voulait qu'il fût inhumé. Dès le grand matin la nouvelle fut répandue partout, et l'Évêque ayant amassé le Clergé, et étant accompagné d'une grande foule de peuple, y alla en procession; et le cercueil étant ouvert, non seulement il trouva la tête parfaitement rejointe au reste du corps, mais de plus le même corps posé sur un beau drap d'écarlate, façonné en broderie, qui semblait n'avoir pu être fait de main d'homme. L'étonnement redoubla d'autant plus que plus on vit de merveilles ensemble, et nul ne se pouvait rassasier de contempler ce corps et ce cercueil, et de rendre grâces à la Mère de miséricorde, à qui tout ce peuple demeura tellement affectionné, qu'il ne se trouva quasi personne en la province qui, pour se rendre favorable une si bonne mère, ne voulût de là en avant jeûner le Samedi à son honneur.

*Les Veilles.*

III. Le second trait est de se priver de quelque partie de son sommeil pour vaquer à l'oraison et à la contemplation des choses

célestes. J'ai fait voir ailleurs (1) comme cette sainte cérémonie était en usage en la ville de Constantinople, et le grand concours du peuple Chrétien, qui se faisait tous les Mercredis à l'Eglise de la Sainte Vierge, qui était à la place des Fondateurs, et les Mardis à celle qu'on appelait Notre-Dame de la Guide, ou la Conductrice, où l'Impératrice Pulchérie se trouvait souvent des premières pour y célébrer les veilles avec les autres, et y faire ses dévotions. Les Chroniques de la grande Chartreuse font foi (2) que du temps de Guy, cinquième Prieur de cette sainte maison et Général de tout l'ordre, il y eut un Frère Convers, très simple voirement en ses mœurs, mais plein d'une sagesse céleste et uniquement affectionné au service de la Mère de Dieu, dont souvent il méditait les Grandeurs pendant que les autres prenaient le repos nécessaire. Ce que l'ennemi juré de tout bien ne pouvant souffrir, il traversa son repos par diverses fois; mais entre autres, une nuit, envoyant en sa cellule une troupe de Démons déguisés en sangliers, qui faisaient mine de le vouloir dévorer, sans avoir néanmoins la hardiesse de l'approcher. Alors parut un horrible Géant qui, leur reprochant leur couardise, le menaça de le déchirer avec un croc de fer qu'il tenait en sa main. Le pauvre homme, tout éperdu, n'avait autre recours qu'à Dieu et à la Mère de bonté, qui lui vint soudain au secours, et ayant donné la fuite à tous ces lutins, le reçut de nouveau sous sa protection, l'assura que son service lui était agréable, et lui laissa pour gage de son amitié trois avis dignes d'une telle maîtresse: savoir est qu'il choisît les viandes les plus grossières, qu'il prît plaisir à être pauvrement habillé et qu'il s'affectionnât au travail manuel comme fort propre de sa vocation. Ce qu'ayant très soigneusement pratiqué le reste de ses jours, il décéda en grande opinion de sainteté.

*La macération du corps par cilices, etc.*

IV. Le troisième est de macérer son corps avec l'âpreté des cilices, des disciplines et d'autres semblables exercices pénibles dont les Saints ont toujours fait état, comme d'autant de souverains moyens pour s'avancer en la vertu, se per-

(1) Tract. 3 cap. 7.

(2) Recitant etiam Petrus Venerabilis lib. 2. miracul. c. 29. Vincent.

Bellov. lib. 7. Speculi hist. cap. 112. et Speculum exemp. dist. 9. num. 113.



suadant qu'ils s'offraient à sa divine Majesté comme autant de victimes d'amour.

*La mortification des passions.*

V. Mais par dessus tout cela la Sainte Vierge agréa la Mortification intérieure des passions et des mouvements déréglés de notre âme, comme la vraie lice d'honneur d'où elle retire plus de gloire que de tout ce qui afflige le corps. Le dévot Évêque de Beauvais raconte (1) qu'un certain Gentilhomme, s'acheminant à un combat de tournoi qui se devait faire en Normandie, logea chez un pauvre homme que la misère avait aveuglé, jusques là que de l'induire à abandonner à ce jeune Seigneur une sienne fille qui avait fait vœu de virginité, afin de soulager sa misère. Jamais créature ne se trouva en plus grande détresse que cette pauvre fille, se voyant réduite à une telle extrémité. Elle n'épargna rien pour fléchir ce Gentilhomme, au pouvoir de qui elle avait été livrée. Mais rien ne servit tant pour lui gagner le cœur, que les conjurations qu'elle lui fit par le nom de Marie, qu'elle portait, et par le jour du Samedi, qui est particulièrement dédié au service de la Mère de Dieu, de lui sauver l'honneur, et de lui donner le moyen de garder la promesse qu'elle avait faite à Dieu. Car non seulement il fit droit à sa juste prière, mais de plus il la conduisit le lendemain à un Monastère dont elle avait longuement pourchassé l'entrée, fournissant pour l'amour de la Mère de Dieu, dont elle avait interposé le nom, la dot nécessaire à cet effet. La Vierge Mère n'en demeura pas ingrate, car le Gentilhomme ayant été deux jours après tué au combat du tournoi, elle révéla à une sienne fidèle servante qu'il était décédé en bon état, et qu'elle lui avait impétré la remission de ses péchés, en considération de ce que peu auparavant il avait fait pour l'amour d'elle.

VI. Afin de faciliter l'usage de la Mortification des passions, on a inventé depuis peu une certaine pratique efficacement douce et doucement efficace. Elle consiste à cueillir tous les jours une fleur d'une victoire de soi-même, dans la rencontre des occasions qui se présentent durant la journée, dont on amasse un bouquet à dessein de le présenter à la Vierge à l'heure de la mort, et de gagner par l'offre de ce présent ses bonnes

(1) Vincent. Bellovac. lib. 7. cap. 102 et 103.

grâces et celles de son fils en cette heure si importante. On prend pour cet effet, et pour s'obliger aux soins de cet exercice, un papier plié en petit cahier et marqué de diverses lignes, qui porte en titre : *Bouquet de fleurs que j'ai cueillies tous les jours de ma vie, pour en faire un présent à la Vierge à l'heure de ma mort. J'ai cueilli la première un tel jour du mois, de l'année, le quantième de mon âge.* Puis, avant que de se coucher, on marque dans la première ligne avec une croix la fleur qu'on a cueillie durant la journée, ou deux, ou trois, si l'on s'est autant de fois vaincu dans l'occasion. Que si l'on a laissé passer toutes les occasions de se vaincre, on marque un zéro pour signifier néant, continuant ainsi jusqu'au bout.

VII. Et c'est merveille (comme ceux qui pratiquent cette dévotion l'ont expérimenté) combien le déplaisir que l'on reçoit de marquer les zéros presse doucement l'affection, et éveille l'attention aux rencontres plus importantes pour cueillir les fleurs d'une belle et agréable victoire.

## CHAPITRE XI.

### DE L'IMITATION : DIXIÈME RECONNAISSANCE DUE AUX GRANDEURS DE LA MÈRE DE DIEU :

Si vous voyez venir l'imitation après plusieurs autres Reconnaissances, ne l'ayez pourtant en moindre estime. Je lui ai expressément gardé cette place, à cause qu'elle n'est pas tant une vertu particulière et différente des autres, qu'un assemblage de toutes les vertus, à qui elle ajoute seulement un motif général de pratiquer des actes pour se rendre semblable à la personne qu'elle honore. Au demeurant, l'ayant considérée de près, vous trouverez que la Reine du Ciel l'a prisée et agréée autant que nulle autre.

§. 1<sup>er</sup>. — Que l'imitation est l'une des plus agréables Reconnaissances qui soient présentées à la Mère de Dieu.

I. Demander pourquoi nous devons imiter la Reine des Anges, c'est, à mon avis, autant que s'enquérir pourquoi nous la devons aimer, vu que l'amour n'est pas plus amour qu'il est père de la ressemblance et de l'imitation. L'amour, dit le Philoso-

phe (1), ne peut être sans la ressemblance, de sorte que s'il n'est fondé sur elle, il faut qu'il lui donne naissance, et s'il ne la trouve déjà faite, il ne se saurait empêcher de la produire. Il n'est rien au monde qu'il n'abaisse, nul contentement dont il ne se prive, nul profit qu'il ne méprise pour se rendre semblable à celui qu'il aime; rien qu'il ne donne, qu'il ne fasse et qu'il n'entreprenne pour rendre celui qu'il aime semblable à soi. Mais spécialement l'amour maternel a cela de propre entre tous les autres amours, qu'il vit et se nourrit de la ressemblance. Les grandes ardeurs de l'amour des mères s'en vont pour l'ordinaire aux enfants qui les retirent de plus près. C'est le motif du sage avis que nous donne Saint Bonaventure (2), lorsqu'il dit: Voulez-vous être le bien-venu auprès de votre bonne mère, et emporter le dessus en ses affections? Désirez-vous être caressé d'elle, et n'être jamais éconduit en chose quelconque que vous lui demandiez, soit pour être logé en l'autre avec contentement? Le court chemin pour y parvenir, c'est de vous étudier à l'imiter autant qu'il vous sera possible. Car vous vous tromperiez grandement, dit Saint Augustin (3), si vous estimiez faire grand-chose d'avoir recours à elle sans tâcher de lui être semblable: jusqu'à ce que vous vous soyez mis en peine d'imiter son humilité et ses autres vertus, persuadez-vous toujours qu'il n'y a rien de fait, d'autant que la vraie pierre de touche de l'amour et de la dévotion c'est d'imiter ce que vous honorez.

II. Dites-moi, de grâce, quand bien elle ne vous appartiendrait en rien, serait-ce pas assez pour l'imiter qu'elle fût, comme de fait elle est, le plus excellent modèle de toutes les vertus que vous pourriez choisir au-dessous de Dieu? Je ne me veux pas étendre sur ce discours, d'autant que je l'ai déjà fait paraître ailleurs (4) comme la Reine des vertus. Mais à présent que vous la pouvez considérer comme Mère, est-ce pas un trait de grande consolation que vous ne soyez pas nécessité d'aller chercher bien loin de quoi imiter, et que vous ayez les exemples domestiques de toute vertu, c'est-à-dire un père qui est la sainteté même, et une mère qui est l'idée très accomplie de toute perfection? C'est le bonheur et l'avantage des enfants de

(1) Arist. 3. ethic.

(2) Stimulo divini amoris cap. 7.

(3) Serm. 35. de Sanctis.

(4) Tract. 1. cap. 101.

la femme forte des Proverbes (1), qui est la vraie figure de la Mère de Dieu, que tous ceux de sa maison soient fournis d'un double vêtement. Ce qui ne veut pas seulement dire qu'ils sont pourvus d'habits d'hiver et d'été, c'est-à-dire, comme remarque Hugues le Cardinal, de saintes habitudes qui les défendent des mauvaises saisons : telles que sont la force, la patience, la mansuétude et l'humilité; et de celles qui sont propres pour le bon temps, comme la piété, la dévotion, la sagesse et les autres; mais de plus qu'ils sont revêtus par imitation des différentes livrées de leur père et de leur mère, n'étant pas seulement couverts de Jésus-Christ, ainsi que conseille l'Apôtre (2), mais encore, comme dit Saint Bonaventure, parés de Marie, la parfaite règle de toute pureté. Ainsi le Prophète Isaïe (3) ne se contente pas que nous jetions les yeux sur Abraham, le Père des croyants, mais d'abondant il veut que nous ayons toujours devant nous l'Image de sa chaste Sara, que nous avons considérée ailleurs (4) comme l'un des anciens crayons de la glorieuse Vierge notre Mère. Il me déplait grandement de voir qu'étant sortis de si bonne maison, et ne pouvant hausser les yeux sans avoir devant nous les rares exemples d'un tel père et d'une telle mère, nous soyons néanmoins si pesants à marcher après eux. Car de quel prétexte couvrirons-nous notre lâcheté, et comment supporterons-nous le reproche que nous font tant de belles actions qu'ils nous ont laissées pour modèle?

III. Parlons seulement de la Sainte Vierge, notre bonne Mère, puisqu'il n'est ici question que d'elle. Alléguerons-nous point que ces qualités sont si relevées par dessus le commun, qu'elles sont tout-à-fait inimitables, et qu'il n'appartient qu'à elle seule d'être Mère de Dieu, d'être Vierge et Mère ensemble et de joindre ensemble des extrémités tant éloignées les unes des autres! Oui, mais, dit Saint Bernard (5), n'y a-t-il rien autre en elle qui puisse être imité? Estimons-nous donc que si nous venons à manquer de douceur en notre conversation, d'humilité de cœur, de grandeur, de courage, d'entrailles, de compassion; nous puissions nous défendre sur la singularité de ses perfections? Vous ne pouvez pas arriver à être Mère de Dieu, dites-

(1) Proverb. 31.

(2) Rom. 13.

(3) Cap. 11.

(4) Tract. 1. cap. 3.

(5) Serm. in signum magnuni:

vous ? Que répondrez-vous donc à Saint Jérôme (1), à Saint Ambroise (2), au Bienheureux Pierre Damien et au dévot Hugues de Saint Victor, qui maintiennent hautement l'affirmative ? Vous avez le moyen d'être Mère de Dieu, dit le premier, mais c'est par esprit. Faites la volonté du Père, dit le second, et vous serez la Mère du Fils. La Sainte Vierge a conçu le Verbe divin dans le sein de son corps, et nous le concevons dans le sein de notre âme ; elle l'a nourri du lait précieux de ses sacrées mamelles, et nous des viandes délicieuses de nos saintes actions, dit le troisième. Ne nous trompons pas, mes frères, dit le quatrième, car si nous prétendons jouir du bonheur éternel qui nous est préparé, il est de nécessité que nous soyons au préalable les Mères de Jésus-Christ, je veux dire, que nous le concevions, que nous le portions, que nous l'enfantions et que nous le possédions comme nôtre. Nous le concevrons par la foi, nous le porterons par la bonne volonté, nous l'enfanterons par les bonnes œuvres, et finalement nous le posséderons au ciel par jouissance lorsqu'il sera tout à nous et nous à lui. Que si ces qualités, qui semblent si écartées de nous, ne sont pas néanmoins hors de notre pouvoir, que sera-ce de sa rare modestie, de son extrême abaissement, de sa pauvreté volontaire, de son admirable confiance, de sa parfaite charité tant envers Dieu qu'envers le prochain, et de ses autres vertus, qui sont plus humaines et plus accostables, afin de parler de la sorte ? Mais ne précipitons rien, puisqu'il doit y avoir du temps pour les considérer en détail et pour nous affectionner à les suivre.

IV. Cependant, disons pour conclusion que nous sommes encore obligés de l'imiter par les grands fruits qui nous reviennent de cette imitation. Bienheureux sont ceux qui gardent mes voies et mes sentiers, dit-elle. Que voulez-vous davantage, puisque, d'abord, vous rencontrez le bonheur en ce saint exercice. Donnez-vous la patience d'écouter son dévot nourrisson, et il vous déclarera en quoi particulièrement consiste ce bonheur. La Sainte Vierge, dit-il, connaît d'une spéciale manière ceux qui l'aiment, et s'avoisine de ceux qui la réclament, lors nommément qu'ils s'étudient de lui ressembler en la chasteté et en l'humilité ; elle chérit uniquement ceux qui ont mis en

(1) Epist. 22. ad Eustoch.

(2) In cap. 21. Luc.

elle, après Dieu, toute leur confiance, et qui la servent d'un cœur entier. Au reste, souvenez-vous que ce n'est pas si petit de chose d'avoir gagné sa bonne grâce, puisqu'elle est toute-puissante en la terre et au ciel, que la vie de notre âme est entre ses mains, que les yeux de tous les Chrétiens sont attachés sur elle et qu'elle leur donne la nourriture de la grâce, comme étant la vraie source, la mer et l'inventrice de toutes les vertus. Qui ne voudra courir après elle à si haut prix, nommément l'oyant crier à pleine tête que qui l'aimera la sulvra, et qu'il sera rempli de ses fruits et comblé de ses bénédictions? Allons à elle sur sa parole, et, moyennant sa faveur, apprenons pour une bonne fois la science de l'imiter.

§. II. — Que tous en général doivent tâcher d'imiter les excellentes vertus de la glorieuse Vierge.

I. Quand je dirais que tous les Saints qui sont là-haut sont comme autant d'étoiles du Firmament, qui servent à nous éclairer de leur lumière, à nous réjouir de leur beauté et à nous conduire parmi les ténèbres de cette vie mortelle, je ne parlerais qu'après Saint Paul, lequel (1) honorait déjà de ce même titre les gens de vertu et de mérite qui se retrouvaient de son temps parmi les Philippiens. Mais aussi, quand j'ajouterais qu'entre ces beaux brillants, Jésus et Marie sont comme le Soleil et la Lune, les deux grands flambeaux de l'Univers, ce ne serait rien de nouveau, mais seulement ce qu'une infinité de Saints auraient avancé avant moi. Et s'ils l'ont dit, cela a été avec beaucoup de raison, attendu que le Soleil et la Lune ne surmontent pas tant les étoiles en leur clarté et en l'étendue de leur influence, que Jésus et Marie surpassent tous les autres Saints en l'excellence de leurs admirables vertus, et en la généralité de leurs effets. Pour le premier chef, autant que l'avis que nous donnent les Saints de nous proposer toujours quelque grande idée de la perfection est important, autant est-il bien-séant qu'après les divines vertus de Jésus nous ayons toujours les yeux attachés sur celles de Marie, à cause de leur éminence. C'est bien la raison, dit le dévot Abbé Rupert, que la Bien-aimée, voire la très aimée entre toutes les Bien-aimées soit la

(1) Philipp. 2.

règle et le modèle des autres. Mais touchant ce point je n'en dois pas dire davantage, attendu qu'au premier Traité, parlant de ses vertus en général (1), je l'ai déjà fait voir comme la Reine des vertus les plus relevées, et que ce qui se dira tout incontinent de ses vertus en particulier fera toucher au doigt l'avantage qu'elles ont par dessus tout le reste.

II. Quant à la généralité, je puis dire, en premier lieu, que ce qui oblige merveilleusement toute sorte de personnes à prendre la Mère de Dieu pour Patronne, c'est qu'elle a été universellement assortie de toute sorte d'héroïques vertus. Voulez-vous savoir la différence qu'il y a entre la glorieuse Vierge et les autres Saints, dit l'Ange de notre Théologie (2) : elle consiste en ce point principalement que ceux-ci, pour l'ordinaire, ont été remarquables en quelque particulière vertu. L'un a excellé en dévotion, l'autre en charité; celui-là a été renommé pour sa mortification, celui-ci pour sa mansuétude; qui s'est fait admirer par l'abstinence, qui par l'humilité, qui d'une façon, qui d'une autre; mais la Mère de Dieu les a toutes possédées en un très haut degré, c'est-à-dire, toutes en gros, et chacune en détail, comme si elle n'eût possédé qu'une seule vertu. Je puis dire, en outre, que plusieurs des autres Saints ressemblent à certaines étoiles qui ont leur aspect sur quelque plage et dominant sur quelque Province ou sur quelque Etat particulier. J'entends par là qu'il y a des Saints qui ne sont bonnement connus qu'en Italie, d'autres en France, d'autres en Espagne ou en Allemagne, et ainsi des autres contrées. Mais les douces influences de la Vierge s'étendent généralement et également sur tous les empires et sur tous les endroits de la terre; et, comme chante l'Eglise : Sa vie très illustre éclaire sans exception toutes les Eglises du monde. L'éclat de ses incomparables vertus perce l'un et l'autre hémisphère, et il n'y a coin sous le ciel où les rayons de sa sainteté n'aient pénétré. En troisième lieu, je puis dire que, comme la plupart des étoiles sont limitées à quelques particuliers effets, de même plusieurs entre les Saints semblent être proprement pour certaine sorte de personnes. Ainsi Dieu, qui a très libéralement pourvu son Eglise de tout ce qui lui était nécessaire, en a mis quelques-uns pour servir de règle aux soli-

(1) Cap. 10.

(2) Lib. 2. de Virginibus.

taires, d'autres pour dresser ceux qui vivent en communauté. Les uns sont bons pour les mariés, les autres pour les vierges ou pour les veuves. Il y en a pour les Princes, pour les Prélats, pour les divers Ordres de l'Eglise, pour les Religieux, pour les Séculiers, pour les gens de Cour, pour les gens de trafic; bref, il n'est pas jusqu'aux moindres états qui n'aient quelqu'un qui leur ait frayé le chemin de la vertu et montré, par exemple, que la sainteté n'est impossible à nul âge ni à nulle condition. Pour le regard de la Mère de Dieu, dit Saint Ambroise, elle a été telle que sa vie peut servir de miroir à toute sorte de personnes. Les grands et les petits, les apprentis et les parfaits, les hommes et les femmes, les jeunes et les vieux, y trouveront de quoi profiter, et quiconque voudra s'approcher d'elle par imitation, en sortira éclairé et échauffé tout ensemble. C'est ce que je me suis proposé d'éclaircir jusqu'à la fin de ce Chapitre.

§. III. — De sa vive foi, et comme elle doit être de tous imitée.

I. La foi, que Saint Paul appelle la base de notre espérance, et Saint Paulin, l'entretien et la nourriture de toutes les bonnes actions, s'est retrouvée si parfaite en la Sainte Vierge, que le grand Evêque d'Avila l'a bien osé nommer (1) le chef de tous les croyants, non que ce titre n'appartienne proprement et principalement à son très honoré Fils, qui, par excellence, est le Chef de tous les Elus, et, par conséquent, de tous les croyants, mais la Sainte Vierge a un droit spécial à cette prérogative, à cause que la foi n'ayant point eu de lieu en l'âme du Sauveur, elle l'a mise au plus haut point de sa perfection. Et pour descendre plus en particulier, il m'est avis que sa foi a été douée de trois qualités éminentes, et qu'elle a été très clairvoyante et très constante.

*La Foi de la Sainte Vierge a été très clairvoyante.*

II. Je dis très clairvoyante, d'autant qu'avant la promulgation de la loi d'amour, avant tous les discours des prédicateurs, avant les millions de prodiges, avant la confession des Martyrs et infinies autres marques qui étançonnet aujourd'hui notre foi, elle a cru plus vivement et plus distinctement que nul autre

(1) Paradox. 1. cap. 31.



le mystère de la très sainte Trinité, celui de l'Incarnation, de la glorification de son Fils et ainsi des autres; et comme enseigné Saint Bernard (1), elle a été la première des pures créatures qui a eu la claire connaissance de toutes les circonstances particulières de l'économie de notre salut. Ce qui aurait mû le dévot Archevêque de Tolède (2) à lui donner le beau titre de clairvoyante en la foi, et Saint Grégoire le Fait-miracles à l'appeler (3) le réservoir et le cabinet de tous les mystères. Quant à ce dernier, voici comme il lui parle en un autre endroit, c'est en la première Oraison qu'il a composée de l'Annonciation : Vous savez, ô Sainte Vierge, ce que les Patriarches ont ignoré; vous avez appris ce qui jusqu'à présent n'avait point été révélé aux Anges; vous avez ouï ce que tant de Prophètes inspirés de Dieu n'avaient jamais entendu. Moïse, David, Isaïe, Dániel et tout plein d'autres ont parlé hautement des mystères de notre salut, il est vrai; mais il s'en faut bien qu'ils aient pénétré comme vous la manière avec laquelle ils se devaient accomplir. En un mot, ce qui a été caché à tous les siècles passés vous est découvert; mais vous avez en outre cela de propre et de particulier, que l'exécution de la plupart de ces merveilles dépend encore de vous.

*Très simple.*

III. Elle a été très simple, en ce qu'elle a passé par dessus toutes les considérations qui étaient capables de l'ébranler et de lui bailler de la peine. Il n'était rien au monde de plus humble qu'elle, disent Saint Bernard (4) et l'Evêque d'Avila (5), et jamais créature n'eut plus basse opinion de soi. D'ailleurs, c'était une chose inouïe qu'une Vierge pût concevoir, et la qualité de Mère de Dieu était relevée par dessus tout ce qui peut échoir en l'esprit humain ou angélique. Ce nonobstant sans nulle difficulté, sans réplique, sans contradiction, à la première parole de l'Ange mûrement examinée, elle crut qu'elle serait Mère de Dieu et Vierge tout ensemble; et à la première semonce qui lui en fut faite, elle accepta l'honneur que la très Sainte Trinité lui présentait, et avec ce consentement si franc et si ouvert, elle

(1) Epist. 77.

(2) Ildefons. serm. 4. de Assumpt.

(3) Orat. 2. de Annunt.

(4) Serm. in signum magnum.

(5) Paradox. 1. cap. 30.

mérita (je le dis après Saint Augustin (1)) d'ouvrir le Ciel, qui jusque là avait été fermé. Car en effet, nous pouvons bien dire, avec Saint Anselme (2), que la Foi de Marie fut la porte par laquelle Jésus, notre Réparateur, vint au monde. Disons encore mieux, que ce fut la porte par laquelle entrèrent, avec Jésus, des merveilles sans fin, qui ne devaient être accomplies qu'en la très sacrée Vierge. C'est ce que voulut signifier sa cousine, Elizabeth, quand elle lui dit : Vous êtes bienheureuse pour avoir ajouté foi à la parole de l'Ange, d'autant que tout ce qui vous a été dit de la part du Seigneur, sera de point en point effectué en vous.

*Très constante.*

IV. Finalement, elle fut très constante, en ce qu'elle ne se démentit jamais pour aucune difficile rencontre. La vierge fut la première qui vit Dieu réduit au petit pied et ayant besoin de son secours. Elle vit la Force infirme, la Sagesse enfantine, la Majesté tremblante. Elle vit le Roi de gloire mener une vie d'artisan ; elle le vit, sans nulle défense de sa part et sans nulle assistance des siens, branché sur une Croix ; elle vit tout cela et beaucoup davantage, sans défiance, sans trouble, sans empressement d'esprit. Au contraire, elle vit des merveilles de grandeur au travers de cette bassesse, et jamais elle ne douta que ce qui lui avait été révélé ne dût être accompli jusqu'à la moindre circonstance. Elle ne le crut pas seulement de cœur, mais elle en fit profession publique au pied de la Croix, lorsque l'orage de la persécution avait écarté les plus courageux et plus zélés Disciples et Apôtres du Sauveur ; et de tout son pouvoir elle s'employa à les ramener au bercail comme pauvres brebis égarées.

V. A l'exemple de la Mère de Dieu, ses chers nourrissons s'étudieront, en premier lieu, d'avoir une Foi vive, ou, comme parle l'Apôtre, d'avoir les yeux de la Foi clairvoyants. Ils prendront plaisir de s'exercer en la méditation des mystères de la Foi, et de s'enfoncer le plus avant qu'ils pourront, dans cette divine science, se souvenant que le Sauveur du monde, en Saint Jean, enseigne qu'en elle consiste la vie éternelle, c'est-à-dire la félicité de l'homme qui se commence en cette

(1) Serm. 16. de Natali Domini.

(2) In cap. 10. Luc.

Fides Mariæ cœlum aperuit cum Angelo nuntianti consensit.

vie et qui se perfectionne en l'autre; et que Saint Paul, en considération de cette divine lumière, fait litière de tout ce qui a quelque apparence de douceur, de beauté ou de grandeur en ce monde. Ils diront souvent avec les Saints Apôtres : Seigneur, augmentez en nous la foi, nommément lorsqu'elle rencontrera quelque pas qui aura besoin d'un entendement éclairé, d'une lumière plus qu'ordinaire, ainsi que le dit élégamment Saint Jean Chrysostôme, expliquant le titre du psaume quarante-quatrième, où David signifie que c'est un Cantique qui a besoin d'entendement.

« Sur quoi Saint Bernard dit ces belles paroles : Que la foi de l'Eglise demeura dans la seule Vierge pendant le temps de la Passion; chacun hésitait, mais celle qui avait conçu par la foi demeurerait toujours constante en la foi. Marie est la seule bénie entre les femmes, c'est elle seule qui, pendant le triste jour du Sabbat, a persisté en la Foi, et dans laquelle toute l'Eglise fut conservée.

« Mais si notre divine Mère est bienheureuse d'avoir cru, soyons assurés que l'imitation de sa foi nous fera participer à son bonheur. Le Royaume des Cieux est semblable à la foi de Marie, dit le même Père, parce que la ruine des Anges a été réparée par cette vertu de la très pure Vierge. Travaillons donc à former souvent des actes de Foi touchant les principaux Mystères de notre Religion, particulièrement quand nous assistons au saint Sacrifice de la Messe, et quand nous recevons le précieux Corps de Jésus-Christ; croyons simplement toutes les vérités Catholiques, toutes les maximes de l'Evangile; remercions Dieu avec la grande Sainte Thérèse, de ce que nous sommes les Enfants de l'Eglise, de ce que nous avons reçu le saint Baptême; prions-le par les intercessions de sa sainte Mère de nous l'augmenter et de nous la conserver jusqu'au dernier moment de notre vie; confessons hardiment que Jésus-Christ est notre maître, que nous ne voulons point d'autre gloire que ses ignominies; occupons-nous des vérités de la Foi, et ne cachons point sa lumière dans l'obscurité des maximes du monde; la grâce de la Foi est la plus nécessaire, et cependant on n'y fait quasi point de réflexion, les Chrétiens ne pensent pas à rendre grâces à Dieu d'un si grand don. Hélas ! cette ingratitude est peut-être cause qu'il l'a retirée de tant de Royaumes, qui sont aujourd'hui

d'hui dans l'aveuglement, et qui autrefois étaient la demeure des Saints. On doit avoir un grand zèle de procurer l'instruction des pauvres infidèles des pays étrangers et des gens de la campagne, coopérant aux missions par son bien ou par ses prières.

« C'est encore une dépendance de la Foi, de demeurer soumis et attaché au Saint-Siège; nous voyons que les Hérétiques s'en séparent, qu'ils le calomnient, qu'ils en diminuent l'autorité, et qu'ils refusent de lui rendre la soumission qui lui est due; il faut donc agir d'une manière qui leur soit entièrement opposée. Estimer les moindres cérémonies de l'Eglise, les Indulgences, les Confréries et toutes les dévotions approuvées, en parler toujours avec respect, ayant en horreur la conduite de ces gens qui se piquent d'esprits forts, qui prétendent être plus éclairés que leurs Maîtres, qui pointillent sur la Religion, qui corrompent l'Ecriture sainte, en l'appliquant à leurs railleries, qui composent des airs profanes sur le chant des Hymnes; il faut encore éviter soigneusement les nouveautés en fait de doctrine, et les curiosités dangereuses; attachons-nous à ce que l'Eglise nous propose, sans écouter nul raisonnement qui lui soit opposé; souffrons avec joie que la captivité de notre jugement honore le triomphe de la Foi; n'oublions pas ce grand mot de Saint Augustin : Que Dieu ne serait pas trop élevé au-dessus des hommes, s'il ne pouvait rien faire que notre esprit ne pût concevoir. L'unique moyen pour entendre les vérités que la Foi nous enseigne, c'est de les croire avec une parfaite soumission, puisque Dieu cache ses secrets aux sages et aux prudents, et qu'il les révèle aux petits.

« Et quand les choses choquent les sens et l'esprit, il faut démentir ses sens, il faut dédire son jugement et se convaincre soi-même; enfin, prions Dieu avec un grand soin qu'il lui plaise d'extirper les hérésies et de convertir ceux qui sont engagés dans l'erreur; et puisque la Sainte Vierge a enfanté la Vérité, et qu'elle a une opposition particulière à tout ce qui la combat, prions-la aussi d'employer sa puissance pour un dessein si utile, et de continuer à détruire toutes les hérésies, comme l'Eglise le chante à son honneur (1). »

VI. En dernier lieu, ils tâcheront d'appuyer si fermement

(1) La R. Mère de Blémur,

leur foi sur Jésus-Christ, comme l'unique fondement de toute droite créance, que rien ne la puisse ébranler ; non les tentations, non les assauts, non les évènements sinistres, non les adversités, non les persécutions, non tous les efforts des ennemis visibles ou invisibles. Que les vents des calomnies soufflent tant qu'ils voudront, que les torrents des amertumes intérieures s'ensèlent tant qu'ils pourront ; que les tempêtes de défiance, d'obscurité et d'appréhension menacent de tout renverser : ils tiendront néanmoins toujours ferme, d'autant qu'ils sont assis sur le roc et appuyés sur la vérité très certaine et sur la parole indubitable de celui qui ne saurait tromper.

§. IV. — De sa rare confiance, et comme elle doit être de tous imitée.

*La confiance de la Vierge a été très haute.*

I. L'Espérance ou la confiance en laquelle Saint Augustin (1), après Saint Paul, met la béatitude de cette vie, a été en la très sacrée Vierge, très haute, très ferme et très fidèle. Je dis très haute, d'autant que si jamais il y eut créature de qui se pût vérifier ce que David disait autrefois à une belle âme : Vous avez mis votre espoir et votre refuge bien haut ; ce fut la Mère de Dieu. Car si la hauteur de l'espérance dépend de la solidité de la Foi, nous venons de voir que jamais il ne fut une foi pareille à la sienne. Si la confiance monte à l'égal de la connaissance que nous avons de la fidélité de Dieu, en qui a-t-elle été plus claire ou plus excellente qu'en elle ? Si à proportion qu'un cœur est plus détaché de toutes les affections terrestres, il se guide volontiers plus et s'attache sans entre-deux à son souverain bien, quel cœur jamais fut plus libre et plus chaste que le sien ? Si lorsqu'une âme se défie entièrement de soi-même et qu'elle s'abîme plus avant dans la considération de son néant, elle est mieux disposée à se fier à Dieu et à se jeter dans le sein de son amoureuse providence ; qui jamais eut plus de connaissance de soi-même et se défia plus de ses forces que la Mère d'humilité ? Si Saint Jean (2) a eu raison de dire que si notre cœur ne nous reproche rien, ce nous est un grand avantage pour nous présenter devant Dieu avec une pleine et entière confiance d'obtenir tout ce que nous lui demanderons, où rencontrera-t-on une âme en qui cela ait plus de lieu qu'en la Bienheureuse Vierge,

(1) Lib. 19. Civit. Dei cap. 4.

(2) 1. Cap. 3.

dont le cœur n'eut jamais l'assurance de lui faire le moindre reproche ? Bref, si d'autant que l'espérance est plus pure, d'autant va-t-elle plus haut, quelle confiance y aura-t-il qui puisse égaler en pureté celle de la Fille, de la Mère et de l'Épouse de Dieu ?

*Très ferme.*

II. Elle a de plus été très ferme; d'autant que dès qu'une fois elle se fut attachée à Dieu, jamais chose aucune ne l'en put faire départir. Qu'il soit ainsi, voyez de grâce comme elle se comporte en quelques fâcheuses rencontres. Car le ciel lui ordonne-t-il de se marier ? elle y consent tout aussitôt, nonobstant le propos inviolable qu'elle a de garder sa virginité, assurée qu'elle est que plutôt le feu deviendra glace, que Dieu permette que Joseph soit autre en son endroit que le gardien de sa pudicité. Joseph forme-t-il en son esprit la résolution de la quitter secrètement ? elle ne s'en met non plus en peine, que si le fait ne la touchait point; arrêtée qu'elle est sur cette ferme créance, que plutôt les rochers parleront que Dieu abandonne son œuvre. Son Fils semble-t-il la rabrouer ès noces de Cana et renvoyer bien loin sa demande ? elle ne laisse pas pourtant d'instruire les serviteurs du logis de ce qu'ils ont à faire, et de les disposer au futur miracle, dont elle ne doute nullement. Bref, l'espérance des autres est-elle trépassée avec son Fils ? la sienne vit parmi les ombres de la mort, et déjà elle aperçoit le Sauveur glorieux et tous ses ennemis à ses pieds.

*Très fidèle.*

III. Elle a été très fidèle, en ce qu'elle s'est tellement appuyée sur Dieu, qu'elle n'a jamais rien omis de ce qu'elle a pu faire de son côté. Car si l'Ange lui parle de concevoir, elle lui propose ses difficultés avec toute sorte de respects, et ne lâche la parole de consentement qu'après être suffisamment éclaircie. Si elle voit son Saint Époux en peine, elle se jette entre les bras de Dieu avec un plein repos d'esprit; cependant, elle se rend très soigneuse de ne fournir aucun sujet à la défiance ou au soupçon. S'il faut aller en Bethléem au dernier mois de sa grossesse, elle y va sans contradiction, mais garnie du petit meuble qui est nécessaire pour le soulagement de l'enfant qu'elle porte. Bref, figurez-vous qu'elle garde le même train en tout le demeurant de sa vie, et mettez-vous devant les yeux une personne

qui s'attend tellement à la providence de Dieu, comme si tout ce qu'elle fait ne servait de rien, et qui d'ailleurs use en toutes choses d'une si grande diligence, comme si les bonnes issues ne dépendaient que de son soin.

« Mais le grand point de sa vertu, et son total abandon entre les mains de Dieu, parut principalement en la mort de son divin Fils. Les Disciples, voyant les ignominies de la Croix, entrèrent dans le découragement, toute leur espérance fut abattue. Pendant que Notre-Seigneur manifestait sa divinité par ses miracles, ils espéraient qu'il rachèterait Israël, ils le reconnaissaient pour le Messie; mais l'ayant vu comme un lépreux sans figure et sans beauté, ils furent tellement surpris de ce spectacle, qu'il semblait qu'ils eussent perdu la foi et l'espérance; il n'y eut que la très sainte Vierge qui demeura lors immobile, étant étroitement unie à celui qui porte pour un de ses titres honorables : Je suis le Dieu qui ne change point; elle était fortement persuadée que Dieu, qui tira la lumière des ténèbres, saurait bien tirer sa gloire et le salut des hommes du milieu de ces confusions épouvantables et des ombres de la mort qui l'entournaient auprès de la Croix; elle avait une espérance de vie dans son cœur; elle était assurée que ce divin Sauveur, après avoir achevé le Sacrifice sanglant qu'il devait offrir sur la Croix, paraîtrait dans un état de gloire et de majesté; que son corps mort ressusciterait le troisième jour, et qu'il reprendrait une nouvelle vie. Elle pouvait donc dire que, si elle était noire par l'excès de sa douleur sur le Calvaire, elle était belle par la fermeté de son espérance : c'est par cette raison, au sentiment de quelques auteurs, que cette Mère admirable, qui avait demeuré avec tant de force et tant d'amour auprès de son Fils pendant qu'il était attaché à la Croix, ne se trouva point avec les femmes dévotes qui allèrent au sépulcre pour embaumer son sacré corps; elle était très certaine de sa Résurrection, et elle ne jugeait pas à propos d'aller chercher dans un lieu de mort celui qu'elle espérait de voir bientôt en vie.

« Elle conserva cette même disposition depuis l'Ascension de Notre-Seigneur dans les plus fortes persécutions de l'Eglise, espérant bien que la Prédication de l'Évangile aurait un heureux succès, malgré toutes les résistances du monde et de l'Enfer; c'est ce qu'elle insinuait au petit troupeau de Jérusalem, rele-

vant leur confiance par ses paroles et par son exemple, lorsqu'ils étaient presque accablés par l'effort de ces tempêtes, vérifiant le beau Nom qui lui est attribué de Mère de la sainte Espérance (1). »

IV. C'est ici que les chers nourrissons de la Sainte Vierge tâchent d'imiter le vol de leur bonne Mère, et de se guider au-dessus de toutes les choses créées pour attacher leur espérance au souverain bien. C'est ici qu'après une longue expérience de l'infinie fidélité de Dieu, ils s'écrient avec Saint Paul : Je connais maintenant à qui je me suis fié, et sais très bien que le dépôt de mon cœur est très assuré entre ses mains. C'est ici qu'après avoir mûrement considéré le bonheur de tous ceux qui n'ont voulu avoir autre appui que Dieu, ils disent avec David, que ceux qui ont l'honneur de vous connaître mettent hardiment leur espérance en vous, puisque nul de ceux qui ont eu le courage de le faire, n'est jamais tombé en confusion. C'est ici qu'ils font mille protestations de se vouloir tout-à-fait abandonner à la conduite de Dieu et se perdre dans le sein de son amoureuse providence. C'est ici qu'ils se distilleraient volontiers en sentiments de reconnaissance pour remercier le Sauveur du monde qui leur a ouvert la porte d'une si haute confiance, et pour lui offrir tous les fruits qu'ils en ont cueillis et qu'ils en cueillent tous les jours.

V. De là ils passent plus avant et mettent peine de renforcer tellement leur confiance, qu'elle soit à l'épreuve de toutes les mauvaises rencontres. C'est le bouclier dont ils se couvrent pour fendre la presse des difficultés et pour passer au travers de leurs ennemis. C'est l'ancre qu'ils arrêtent contre le ciel et qui les tient assurés au milieu des orages et des tempêtes. C'est l'eau céleste de laquelle ils se servent contre les défaillances de cœur. C'est le donjon où ils se retirent lorsqu'ils sont plus vivement serrés, et d'où ils se moquent des menaces et des efforts des malins esprits. Que vous dirai-je davantage ? La confiance va totalement gagnant dans leurs âmes, que peu à peu elle chasse toute crainte et toute appréhension ; de manière que Jésus étant assis au milieu du cœur ni plus ni moins qu'un céleste Alcion, il accoise les vents des vaines frayeurs, il apaise les émotions

(1) La R. Mère de Blémur.



dés appétits déréglés, il fait le holà aux tentations; il dispose l'esprit à tout recevoir de la main de Dieu, d'où suit une paix indicible et une merveilleuse tranquillité.

VI. Cependant, ce n'est rien moins qu'une paix inutile et une vie honteusement fainéante; au contraire, la même confiance en Dieu, d'où naît cette profonde paix, occupe toutes les puissances de leurs âmes et maintient toutes choses en devoir. La paix et la guerre les rendent également soigneux, et comme le temps du trouble et de la tentation les fait recourir à Dieu et mettre à bon escient la main à l'œuvre, de même la bonace et la tranquillité leur fait appréhender les surprises et les oblige à n'estimer rien d'assuré tant qu'ils seront entourés de leurs ennemis. Ainsi, en toute saison, ils rendent à Dieu l'hommage de leur soin et de leurs diligences, ni plus ni moins que si tout dépendait de là; ils sont exacts aussi bien ès petites choses qu'ès grandes, et n'omettent rien de ce qui peut obliger la divine bonté à les secourir, quoique d'ailleurs ils ne se confient en façon quelconque en ce qu'ils contribuent du leur, mais seulement en la fidélité du cœur amoureux du Sauveur et au secours qu'ils espèrent d'en haut.

« Pour imiter la Sainte vierge dans la pratique de cette vertu, il faut renoncer à tout appui humain, tant du dedans que du dehors, sachant qu'il est écrit : Malédiction pour celui qui se confie en l'homme, il faut se défier de sa propre vertu, de son esprit, de ses lumières, de ses bons sentiments et même de ses bonnes œuvres, et mettre toute l'espérance de notre salut uniquement sur la miséricorde infinie de Dieu, renouveler souvent le dessein de coopérer à ses grâces et de lui être fidèle jusqu'à la mort, et passer de la pensée à l'exécution dans les rencontres; mais après avoir fait tout ce qui dépend de la créature, il faut encore conclure que c'est un grand mal de mettre sa confiance dans l'honneur, dans les biens, dans les amis, dans la santé, dans sa propre industrie, et que c'est le propre d'une âme céleste de n'espérer qu'en Dieu seul, et d'attendre tout de sa Providence, pour le temps et pour l'éternité; ceux qui le cherchent en vérité, ont une grande confiance en son secours; c'est ce qui faisait dire à Saint Paul : Je puis tout en celui qui me donne de la force.

« Mais comme il faut bien prendre garde d'avoir quelque pré-

somption de soi-même, aussi ne faut-il pas se laisser emporter au découragement sur sa faiblesse. Dieu permet que l'on trouve de la difficulté dans le chemin de la perfection, ou que le Démon persécute ses serviteurs; afin d'éprouver leur vertu, et de leur faire connaître si de bonne foi ils espèrent en lui; c'est dans cet état qu'il faut lever les yeux vers le Ciel, et dire avec le Prophète : Ayez pitié de moi, Seigneur, car mon âme met son espérance en vous; je me cacherai sous l'ombre de vos ailes, jusqu'à ce que le temps de la violence soit passé; je lui adresserai mes soupirs, sachant qu'il fait tout pour moi. Seigneur, je mets mon espérance en vous, afin que je ne sois jamais confondu; servez-moi d'une citadelle imprenable pour m'y sauver, car vous êtes mon asile et mon refuge. Il faut faire ces mêmes actes dans toutes les afflictions, dans les périls et dans les nécessités où l'âme se peut rencontrer, et tenir pour une maxime indubitable, que le temps le plus propre pour espérer en Dieu, c'est lorsque les créatures nous abandonnent; l'Espérance est plus parfaite, elle est plus pure, quand elle s'attache à Dieu seul, et qu'on ne peut plus s'appuyer sur rien d'étranger. Le temps de l'Oraison doit être destiné, au moins en partie, pour pratiquer la vertu d'espérance; elle doit accompagner les demandes que nous faisons à Dieu; et quand nous voulons entreprendre quelque chose de considérable pour sa gloire, il le faut faire avec une parfaite confiance, suivant cet avis du Saint-Esprit : Ayez bon courage, que votre cœur se fortifie, vous tous qui espérez au Seigneur.

« Il faut que je rapporte en passant combien le Bienheureux Gaëtan, Fondateur des Théatins, était admirable sur ce sujet : tout le monde sait qu'il fonda sa Congrégation sur une pauvreté des plus rigoureuses, sans nul bien, ni en particulier, ni en commun, et ne voulant pas même que ses Disciples demandassent l'aumône, mais qu'ils demeurassent dans la seule attente de la divine providence, et il fut si ferme à soutenir cet Institut, que chacun jugeait impossible, qu'il ne voulut jamais consentir au moindre relâchement; d'où vient qu'étant à Naples, et ayant refusé de grands revenus que le Comte d'Oppido lui offrit, celui-ci le fit solliciter par quelques Religieux de les accepter, auxquels le Saint répondit : Mes Pères, comment êtes-vous assurés de vos rentes? Ils répartirent : Nous avons des titres, en vertu

desquels nous pouvons contraindre ceux qui nous doivent; mais moi, dit le Bienheureux Gaëtan, j'ai des Ecritures plus authentiques en ces termes : Cherchez premièrement le Royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données; ensuite il leur déclara l'expérience qu'il en avait faite à Venise, où pendant une grande cherté, et sans mendier, il n'avait jamais manqué de ce qui lui avait été nécessaire. Le Comte, qui assistait à la conférence, répondit que Venise était autre chose que Naples; sur quoi le Saint répliqua avec une grande véhémence que le Dieu de Venise était aussi le Dieu de Naples. Mais le Seigneur d'Oppido, qui n'en était pas persuadé, envoyait de grandes aumônes aux Pères; Saint Gaëtan prenait le besoin et renvoyait le reste; enfin, ne pouvant plus résister à la fatigue de ces caresses, il sortit un matin avec toute sa communauté, ayant fait fermer l'Eglise et le monastère, dont il renvoya les clefs au Comte, en disant qu'il s'en allait avec ses frères, pour éprouver si le Dieu de Venise était aussi le Dieu de Naples (1). »

§. V. — De son excellente charité, et comme elle doit être de tous imitée.

I. Ce qui a été dit ailleurs de la grâce de la Bienheureuse Vierge (2) et de son amour à triple étage (3), peut suffire pour nous faire connaître jusqu'où sont arrivées les ardeurs de sa très sainte âme. Pour maintenant, je n'en dirai rien davantage, sinon que sa chaste poitrine a été un fort de sainteté, et que l'étendard en a été un cœur tout en feu avec cette belle devise : Mon bien-aimé est tout en moi et moi tout en lui, et à vrai dire, pourquoi n'aurait-elle pas été tout à lui, puisqu'il a bien voulu être tout à elle ? Figurez-vous tout ce qui vous plaira; après l'amour substantiel qui unit entre elles les personnes divines, et celui que la personne divine porte à la sainte humanité à qui elle s'est alliée en un même suppôt, vous n'en trouverez point de pareil à celui que Dieu porta à la Bienheureuse Vierge qu'il aima tendrement, noblement et ardemment. Tendrement, en ce qu'il la choisit pour l'objet de ses affections, pour le sujet de ses caresses, pour la douceur de son entretien, pour le plus pur de ses délices, pour le premier de ses contentements, en ce qu'il

(1) La R. Mère de Blémur.

(2) Tract. 1. cap. 7.

(3) Tract. 1. cap. 8. § 3.

se communiqua plus particulièrement à elle qu'à tout autre, et qu'il lui remplit le cœur des plus ineffables douceurs. Noblement, en ce qu'il lui ouvrit tous ses trésors, qu'il l'enrichit de toute sorte de biens et la constitua Dame et Maîtresse de toutes ses possessions. Ardemment, en ce que pour l'avoir entièrement à soi, il lui donna son Fils, nonobstant toutes les considérations que la bienséance lui pouvait représenter, au moins à notre façon de concevoir.

*La charité de la Sainte Vierge a été très tendre, très noble et très ardente.*

II. Se faut-il donc étonner que l'amour de la Vierge ait participé aux mêmes conditions, et qu'il ait été le plus tendre, le plus noble et le plus ardent qui jamais se soit rencontré en aucune pure créature? Tendre en sa conversation familière avec Dieu et en la jouissance des innocentes caresses (1) qu'elle reçut de son cher Fils; en ses colloques amoureux, en ses embrassements, en ses extases, en ses défaillances et en ses unions avec son saint Epoux. Noble au dédain de toutes choses créées, jusqu'à la haine de soi-même; noble au transport volontaire qu'elle fit du droit qu'elle pouvait prétendre sur les puissances de son âme et sur les affections de son cœur; noble en ce qu'elle acquiesça à toutes les ordonnances de Dieu et aux moindres signes de ses volontés. Ardent au désir des travaux, des incommodités et des souffrances; ardent à la recherche des occasions d'agrèer à son Bien-aimé; ardent à poursuivre sa compagnie, et au mépris de tout ce qui la pouvait empêcher de se transformer entièrement en lui.

« Le sacré Cœur de la très pure Vierge est une fournaise d'amour, il en est un océan immense et un abîme impénétrable, il est le Temple de l'Amour divin, il en est le Trône, l'Autel et le Sanctuaire; il ne se nourrit que de l'ardeur de ses flammes; ce pur Amour a été le principe, le progrès et la fin de sa belle vie, il l'a tellement pénétrée et transformée en lui, qu'on dirait qu'elle n'est autre chose qu'amour. Elle a commencé d'aimer au moment de sa création, et elle n'a jamais cessé; l'amour l'a fait vivre et mourir; tous les jours de sa vie ont été des jours de l'amour; elle n'interrompait pas ce noble

(1) Tract. 2. cap. 3. §. 3.

exercice pendant le sommeil, parce que dans les opérations de sa volonté envers Dieu, elle n'avait pas besoin de connaissances acquises par les sens, étant éclairée dans l'intérieur d'une lumière céleste, qui remplissait son âme de splendeur, et qui l'embrasait des vives flammes de la charité; c'est elle seule qui a pleinement satisfait à la loi de l'amour, et à cette obligation désirable d'aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces. Les Saints n'ont pas cru que ce grand précepte pût s'accomplir parfaitement en cette vie; aussi est-ce le privilège de la Mère de Dieu, dont l'amour surpassait celui des Bienheureux, avant même qu'elle fût détachée du corps.

« Quelques Théologiens soutiennent que sa charité était différente en espèce de celle de tous les Justes, et qu'elle était d'un ordre plus élevé. Saint Epiphane, ravi dans cette considération, nommait cette Créature céleste le Mystère du ciel et de la terre, le Miracle surprenant de la grâce. Saint Ignace, Martyr, dit qu'elle est un Prodige; Saint Jean de Damas, un Abîme de miracles. C'est ici, ajoute Saint Thomas de Villeneuve, que toutes les langues doivent garder le silence, puisque la grandeur de l'amour de Marie surpasse tout ce que l'on peut dire, et même tout ce qu'on peut penser. Il n'y a point de force d'esprit, au sentiment de Saint Anselme, qui puisse pénétrer, ni d'éloquence qui puisse déclarer la perfection de l'amour qui a consumé ce cœur virginal. Elle est appelée l'unique Colombe, parce qu'entre toutes les Epouses du Saint-Esprit nulle n'a tant aimé; jamais elle n'a partagé son affection, elle s'est toujours attachée à Dieu uniquement et invariablement.

« Cet amour de la sacrée Vierge n'était pas seulement affectif, mais il était effectif; elle ne produisait pas seulement des affections très pures et très ardentes envers Dieu, mais elle pratiquait encore les actes de toutes les vertus qui la pouvaient rendre agréable à ses yeux; l'amour était son premier mobile qui faisait agir toutes les puissances de son âme et tous les organes de son corps; et parce qu'elle n'ignorait pas qu'il est plus honnête de souffrir que d'agir pour l'objet aimé, elle embrassait avec joie toutes les occasions de souffrir pour Dieu, et elle eût donné mille vies pour signaler son amour; enfin, elle tendait toujours à l'union de son Bien-aimé, son âme était toujours appliquée à Dieu par l'Oraison, et depuis que son

cher Fils eut institué le Sacrement adorable de l'Eucharistie, elle s'en approchait tous les jours avec une merveilleuse ardeur, se nourrissant de l'amour substantiel qui nous est donné dans le divin Sacrement.

« Rien n'est plus agréable que d'entendre tout ce que les Saints disent de l'amour de cette Vierge incomparable. Saint Bernard, toujours des plus élégants quand il s'agit de traiter de cette matière, en parle ainsi dans le vingt-neuvième Sermon sur le Cantique des Cantiques : Il y a une flèche choisie qui est l'Amour de Jésus-Christ, qui non seulement fit une plaie à l'âme de Marie, mais qui la perça d'outre en outre, afin qu'il n'y eût dans ce cœur virginal aucune partie qui fût vide d'amour, mais qu'elle aimât de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces, et qu'elle fût toute pleine de grâce; ou au moins elle la transperça, afin qu'elle vînt jusqu'à nous, que nous reçussions tous quelque partie de cette plénitude de grâce qui était en elle, et qu'elle devînt la Mère de l'Amour, dont Dieu qui est Amour est le Père, enfantant et mettant son Tabernacle dans le Soleil, afin que cette parole de l'Écriture fût accomplie : Je vous ai donné aux Nations pour leur servir de lumière, afin que vous soyez mon salut jusqu'aux extrémités de la terre; car cela s'est accompli par Marie, qui a mis au monde et rendu visible celui qui était invisible, et pour elle, elle a reçu en toutes les parties d'elle-même une profonde et agréable plaie d'amour. Pour moi, continue le Saint, je m'estimerais trop heureux, si je me sentais seulement piquer quelquefois de l'extrémité de la pointe de ce glaive, afin qu'ayant au moins reçu cette blessure légère d'amour, mon âme pût dire aussi : Je suis blessée des traits de l'Amour. Saint Bernardin de Sienne est tout transporté quand il considère les effets de l'amour de cette divine Créature, et quel fut son pouvoir envers Dieu. Voici comme il explique sa pensée, elle mérite bien notre attention : O humilité ineffable du Créateur, dit-il ! O vertu inestimable de la Vierge Mère ! O profondeur incompréhensible des Mystères de Dieu ! Une petite fille Hébreuse a fait un enlèvement dans le Palais du Roi éternel; une jeune créature, je ne sais par quelle adresse, je ne sais par quelles flatteries, je ne sais par quelles violences elle a enchanté, pour dire ainsi, elle a surpris, le dirai-je,

elle a blessé, elle a ravi le cœur de Dieu, elle a dérobé la divine Sagesse ; c'est pourquoi le Seigneur se plaint de cette Bienheureuse Vierge, en disant : Vous avez blessé mon cœur, ma Sœur, mon Epouse, vous avez blessé mon cœur. Le même Saint dit ailleurs, que le cœur de Marie fut tout enflammé, et même transformé par l'opération du divin Amour ; que cette Vierge très sainte ne conçut pas seulement le Sauveur dans son cœur, par la foi et par la charité, mais que l'ardeur très véhémement de l'amour sacré forma le corps de son Fils de son sang le plus pur, dans ses entrailles sacrées, on ne peut rien dire de plus fort.

« O Amour plus embrasé que le feu même, plus fort que la mort, plus invincible que l'enfer, plus précieux que toutes les richesses du monde ! O Amour qui vides l'âme d'elle-même et des créatures, et qui la rends capable de Dieu ! Amour qui ne désires que la pure gloire du Bien-aimé, et qui n'as nul autre intérêt que celui de le contenter ; Amour qui seul offres un sacrifice parfait à celui dont tu as reçu l'être et la vie ; Amour qui brûles toujours et qui n'es jamais consumé ; Amour qui réussis dans toutes tes entreprises, qui réjouis ceux qui te cherchent, qui fais le bonheur de ceux qui te trouvent, qui régles les bonnes œuvres, qui es la forme et le prix de toutes les vertus, la mort des vices, la victoire des tentations, la ruine des affections déréglées ; quand sera-ce, ô Amour, que vous mettrez nos cœurs en l'état que Dieu le désire ? Quand sera-ce que vous romprez nos chaînes ? que vous triompherez de l'Amour profane, afin d'être le souverain de nos âmes ? Unissez-nous de telle sorte au souverain bien, que nous puissions dire en vérité, aussi bien que l'Apôtre : Je vis, mais non pas moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.

« Apprenons de la Mère du saint Amour à aimer comme il faut ; reconnaissons devant Dieu, et confessons à la gloire de son infinie bonté, que le commandement qu'il nous a fait de l'aimer de tout notre cœur est bien doux, qu'il est fort agréable, que nous sommes trop heureux de vivre sous sa loi. Disons avec Saint Augustin : O mon Dieu ! qui suis-je, pour vous obliger à m'imposer le commandement de vous aimer sous de si grandes peines ? Hélas ! n'est-ce pas une assez grande misère, que de ne vous pas aimer ? Examinons notre cœur sur la pratique de ce

précepte, demandons-lui comment il a aimé l'Amour? O mon Dieu! je n'ose faire cette discussion, ma froideur et mon infidélité m'épouvantent. Hélas! je n'oserais m'assurer de vous avoir aimé une seule fois en toute ma vie de tout mon cœur, de toute mon âme et de toutes mes forces. Commençons, mon âme, dans ce moment, ne différons plus; il n'est que trop tard, ô beauté et bonté infinies!

« Pour réparer en quelque manière les fautes passées, il faudra produire souvent des actes du pur amour de Dieu, trouver sa joie dans la vue de ses perfections, unir nos faibles louanges à celles des Anges et des Saints, mais particulièrement à celles de la Reine des uns et des autres, former des désirs ardents de la dilatation de son règne, s'affliger quand il est offensé, ne souffrir jamais qu'il le soit en notre présence, et quand nous ne pouvons l'empêcher, satisfaire à cette injure par quelque acte intérieur de soumission et d'amour, choisir plutôt la mort que de consentir au péché, et se relever quand on y est tombé par faiblesse, bannir de son cœur tout ce qui n'est pas Dieu ou qui ne conduit pas droit à lui, travailler à reconnaître l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en nous conformant à sa vie et à ses exemples, nous entretenant souvent avec lui dans l'Oraison, et nous approchant du divin Sacrement avec des dispositions toutes de feu; c'est alors qu'il le faut prier d'établir en nos âmes le trône de son amour, et qu'il en fasse un Autel sur lequel les flammes de cet Amour sacré ne s'éteignent jamais (1). »

III. Je dis à l'exemple de la Mère d'Amour; car à quelle autre école voudrions-nous envoyer ses chers nourrissons? Et qui pourraient-ils trouver qui leur inspirât plus doucement et plus efficacement l'amour tendre qu'elle-même, de qui le cœur a été un vrai foyer de tendresse et un consommé de douceur? D'elle ils apprennent à prendre goût à la considération des grandeurs de Dieu et des perfections qui le rendent infiniment aimable. D'elle ils apprennent à savourer les ineffables contentements qui sont cachés en l'amour de Dieu; contentements que l'Amant Éternel a mis à part pour les âmes sevrées de tous les vains plaisirs de la terre. D'elle ils apprennent à faire leur principale demeure dans le côté percé du Sauveur, à sucer le sang

(1) La R. Mère de Blémur.



qui distille de ses sacrées plaies; à lui tenir compagnie dans les déserts, dans les villes et dans les maisons; à le visiter en la crèche, à le porter en Egypte; à le suivre de bourgade en bourgade, à être près de lui sur le Calvaire, à considérer ses miracles, à imiter ses exemples, à profiter de sa doctrine, à mourir à soi-même comme lui, à ressusciter et monter au ciel avec lui. D'elle ils apprennent à fondre en larmes de douceur, voyant la gloire que Dieu reçoit de ses créatures en tous les endroits de l'univers, au Levant, au Couchant, au Nord et au Midi; et beaucoup plus encore contemplant celle qui lui est rendue là haut au ciel et infiniment davantage, admirant celle qu'il a en soi-même, de soi-même et par soi-même, en toute l'étendue des siècles.

IV. Ce nonobstant, ils estiment n'avoir rien fait si leur amour n'est tout noble et tout royal, à l'imitation de celui de la Mère d'amour. Ils se figurent qu'ils seront toujours enfants, jusqu'à ce qu'avec le Saint Ignace de nos jours (j'entends l'admirable François de Sales, le vrai modèle des Saints Prélats) ils se soient à jamais sacrifiés au pur et saint amour. Ils disent hautement avec lui qu'ils ne désirent plus vivre qu'en Dieu, ne travailler qu'en Dieu, ne se réjouir qu'en Dieu. Avec lui ils ne veulent plus rien être à personne, ni que personne leur soit plus rien, sinon en Dieu et pour Dieu seul. Avec lui ils sont contents qu'on leur arrache le cœur, ou qu'il n'y demeure rien qui ne soit pour le saint amour. Avec lui ils protestent que s'ils savaient un seul filet d'affection en eux qui ne fût pas à Dieu ou de Dieu, ou quelque brin qui ne fût point marqué du Crucifix, ils n'y arrêteraient jamais un seul moment. Tout ce qui n'est pas Dieu ou qui ne les conduit pas droit à Dieu, leur semble si bas et si vil, qu'ils ne daigneraient pas seulement le regarder. Rien du monde ne leur donne du contentement que ce qui les conduit au pur amour, et rien du tout ne leur fait peine que ce qui les empêche d'y arriver.

V. Ne vous imaginez pas pourtant qu'ils s'arrêtent là. Tant qu'ils sauront que la Reine de charité a passé plus outre, on aura beau leur opposer des difficultés, ils enfonceront tout ce qui leur viendra au devant, afin d'arriver à l'amour ardent. Ainsi savent-ils très bien qu'il ne vit que de difficultés et qu'il ne s'entretient que parmi les choses pénibles. Ses roses sont les épines, ses contentements sont les mécontentements, ses joies

sont les tristesses, ses plaisirs sont les déplaisirs, ses douceurs sont les amertumes, ses consolations sont les désolations, ses richesses sont la pauvreté, ses honneurs sont les mépris et sa force le délaissement. Il ne saurait tant venir de traverses, qu'il n'en désire encore davantage, à cause que son objet étant infini, il sent des ardeurs aucunement infinies qui l'altèrent tellement de souffrances, que chose aucune ne l'en peut souler.

§. VI. -- De sa merveilleuse dévotion, et comme elle doit être de tous imitée.

*La dévotion de la Sainte Vierge a été très éminente.*

I. La dévotion, laquelle, au dire de Saint Ambroise (1), est le fondement des vertus morales et l'acheminement de l'âme à Dieu, a été en la Sainte Vierge très éminente, très pure et très recueillie. Très éminente, en ce qu'elle a été l'Aigle mystique, qui, avec la roideur des ailes de sa contemplation, a pris l'essor par dessus toutes les créatures, et avec ses yeux clairvoyants a supporté les rayons du Soleil de justice. Elle a été très éminente en ce qu'elle n'a pas manqué des aides qui peuvent conduire la dévotion jusques à son plus haut point. Car elle a été douée d'un entendement merveilleusement vif et épuré, d'une volonté portée à toute sorte de bien et d'une très heureuse mémoire. Elle a été prévenue d'une très excellente grâce, qu'elle a comblée par de continuels exercices de sainteté. Elle a eu une très parfaite connaissance de soi-même, de Dieu et de tous les mystères de notre rédemption. Elle a passé une bonne partie de ses jours en la compagnie du Verbe incarné et de la Sagesse incréée. Elle a eu l'honneur d'avoir très singulièrement pour maître le glorieux Saint-Esprit son Epoux. Elle a reçu en très haut degré les dons de la Sapience, de science, d'entendement et de conseil, les quatre roues qui portent l'âme dans la connaissance des vérités les plus relevées et les plus éloignées de nos sens. Elle a été très éminente, en ce qu'elle n'a eu aucun de ces détourbiers ordinaires qui font une si rude guerre à notre dévotion. La privation de l'usage de la raison, qui occupe une partie de notre âge, et nous rend quasi semblables aux bêtes, n'a jamais eu place en elle. Le corps qui se

(1) Lib. 1. de Abraham.

corrompt et appesantit l'âme, jamais ne lui a fait difficulté. Les passions de l'appétit sensitif que nous sentons fourmiller en affections dérégées, qui troublent le calme de l'esprit et la paix de l'oraison, ont été en elle plus souples et plus traitables que de petits agneaux. L'imagination que la Bienheureuse Thérèse de Jésus appelait la folie de l'âme, jamais ne s'échappa pour lui donner de la peine, car elle fut en tout et partout sujette et obéissante à la raison. L'ignorance n'eut aucun lieu en son entendement, non plus que la légèreté ou l'inconstance en sa volonté. Bref, le péché, qui est la muraille de la vision que nous élevons entre Dieu et nous, n'eut jamais l'assurance de l'approcher. Qui s'émerveillera si, étant telle, elle a surpassé les Chérubins en connaissance et les Séraphins en amour ?

*La dévotion de la Sainte Vierge a été très pure.*

« On confond souvent la dévotion avec l'oraison, quoiqu'elle ait plus d'étendue, et qu'à la bien prendre elle soit une volonté prompte et disposée aux actions de vertu; il est certain pourtant qu'elle a plus d'intelligence avec l'oraison. De quelque manière que nous la concevions, la Sainte Vierge l'a possédée dans toute sa grandeur, sa pureté et son recueillement; l'occupation de son esprit avait plus du ciel que de la terre, elle tenait plus de celle des Bienheureux que d'une personne voyageuse; c'est pourquoi son oraison n'a jamais souffert d'extase, comme sa douleur ne lui causa jamais de défaillance; parce que l'une et l'autre suppose de l'imperfection ou de la faiblesse dans les puissances et dans le tempérament : l'extase suspend la fonction des sens, par la trop grande occupation de l'esprit qui ne peut pas suffire en même temps à la lumière de la contemplation et aux fonctions corporelles. Quoique la clarté du Ciel soit si brillante, jamais pourtant il ne s'y trouvera d'extase, parce que le corps et l'esprit y seront fortifiés : nous voyons même ici que des yeux malades ne peuvent supporter la lumière qui réjouit ceux qui sont en santé, c'est par ce principe que nous disons que la Sainte Vierge étant élevée au-dessus de tous les Saints, elle avait assez de force pour soutenir les opérations divines sans tomber dans l'extase. Nous avons dit ailleurs que le sentiment des Saints Pères est qu'étant encore si petite dans le Temple, elle conversait avec les Anges, se disposant au sacré

commerce qu'elle devait avoir un jour avec le Verbe Incarné. Le Saint-Esprit, qui l'avait choisie pour son Epouse, lui donna la sagesse, la science, l'entendement et le conseil, afin de pénétrer les plus hautes vérités et les plus éloignées de nos sens; son oraison ne fut jamais interrompue, parce que Dieu détournait miraculeusement les choses qui eussent pu divertir la contemplation si continuelle, et qu'il empêchait que ses sens ne fussent trompés; cette oraison continuait pendant son repas, et elle n'était point sujette aux songes qui sont causés par les vapeurs, son tempérament étant parfait. Si Aristote écrit qu'il s'est trouvé des personnes si bien composées, qu'elles n'ont jamais eu de ces songes qui arrivent par le dérèglement, on ne peut pas le refuser à la très Sainte Vierge, elle en pouvait avoir sur le sujet de sa lecture ou de quelque conférence spirituelle; son imagination était remplie de choses saintes et d'espèces divines, mais dans ce temps-là même son esprit veillait par des lumières purement intellectuelles, qui sont indépendantes de l'imagination. C'est peut-être ce qui obligea autrefois Saint Grégoire de Nysse d'appeler le sommeil de cette admirable Vierge *une sublime liberté*. On la compare aux Anges qui ne dorment jamais, et on lui attribue la belle parole du Psalmiste, disant : Que toute son affection était en la Loi du Seigneur, et qu'elle la méditait jour et nuit.

« Cette dévotion était très pure; ne cherchant que la gloire de Dieu, elle s'employait avec une merveilleuse ferveur à tout ce qui touchait son culte, sans nul autre intérêt que celui de lui plaire, sans mélange de chagrin, de pesanteur ni de lâcheté, mais toujours accompagnée de joie, qui pourtant n'empêchait point son recueillement. C'était une chose admirable de voir combien cette Créature céleste était attentive sur elle-même, quoiqu'elle n'ignorât pas la protection que le Ciel avait toujours donnée à sa conduite, et combien elle avait été prévenue d'une grâce abondante; mais parce qu'elle devait instruire le monde par son exemple, elle ne proférait pas une parole, elle ne faisait pas une démarche qui ne portât le caractère de la dévotion; c'est ici où elle doit être imitée de ses enfants, chacun selon l'étendue de sa grâce, avec une grande fidélité. L'oraison est le soleil de l'âme, sans sa lumière elle demeure dans les ténèbres; elle est sa nourriture, et quand elle la néglige, elle tombe en défaillance,

elle perd la force, elle ne peut plus marcher dans les belles routes de la justice; c'est l'âme de notre âme, sans elle il faut mourir. Une personne sans dévotion ressemble à un soldat qui se présente au combat sans armes, c'est une ville qui n'a point de murailles. Sainte Thérèse assure que le Démon n'a pas besoin d'attaquer une âme qui a quitté le saint exercice de l'oraison, et qu'elle descendra bien en Enfer sans son aide. Il ne faut jamais cesser de prier, sous quelque prétexte que ce puisse être; l'oraison est bonne pour tout le monde, et plus on est exposé dans les périls du siècle, plus on doit s'y appliquer avec soin; c'est la plus importante de toutes les affaires, et celle qui attire la bénédiction sur les autres. On trouve toujours du temps pour satisfaire aux nécessités du corps, pourquoi n'en trouvera-t-on pas pour celles de l'âme? Il ne faut pas s'étonner des difficultés qui s'y rencontrent, se souvenant que notre divin Sauveur prolongeait sa prière lorsqu'il était en agonie, délaissé de son Père et de tous ses amis. Saint Bernard dit admirablement que plusieurs font des plaintes de la dévotion, dont la dévotion aurait grand sujet de se plaindre. Quand ils ont de la consolation, de la douceur, que rien ne les contredit; ce sont les premiers hommes du monde; mais quand les choses ne succèdent pas selon leur inclination, ils quittent tout. Sainte Thérèse était bien plus généreuse : « Quoi qu'il m'en coûte, dit-elle, soit que j'arrive ou que je meure en chemin, que le monde abîme, qu'il périsse, je poursuivrai toujours le chemin de l'oraison; c'est une tromperie de chercher une autre voie pour aller à Dieu. Je sais bien qu'il est parsemé de croix; mais je sais bien aussi que ce sont les présents que Dieu fait à ses amis. » Je plains l'aveuglement des hommes qui se perdent à milliers faute d'oraison. Une marque infaillible que cet état est le meilleur, est la grande haine que le Démon lui porte. Si vous voyez dans une ville ou dans une commune Religieuse quelque personne contemplative, on la décrie aussitôt, on agit contre elle, elle passe pour visionnaire, pour une abusée, parce qu'il ne plaît pas aux autres qu'elle les surpasse dans les voies de la grâce, et que Dieu la traite en amie. La pratique de l'oraison et des vertus humiliantes de Jésus-Christ crucifié est toujours suivie des lumières les plus pures et les plus certaines du Christianisme, c'est elle qui fait mourir l'amour-propre, c'est elle qui détruit l'estime

si dangereuse de la propre excellence. D'où vient que de simples femmes qui sont le rebut du monde, cachées dans quelque petit coin de la terre, où elles vivent dans la mortification, dans une extrême pauvreté et dans un total dégagement, sont plus savantes dans les maximes de la perfection que les grands Docteurs qui mènent une vie commode et aisée selon les sens. C'est un malheur, disait autrefois la Mère de Chantal de sainte mémoire, que trop souvent nous voulions raisonner; et Dieu veut que nous ne fassions qu'aimer, nous abandonner entre ses bras comme un enfant tout nu sur le sein de sa mère. Quand les distractions nous pressent, il faut faire l'oraison de patience; quand on ne peut agir, il faut faire l'oraison de révérence et de conformité à la volonté de Dieu; il faut lui offrir l'application des Saints, et surtout de la Reine et de la Souveraine de tous les Saints; ses mérites sont un trésor où ses enfants doivent avoir recours dans toutes sortes de rencontres; jamais elle ne les rebutera, pourvu qu'ils travaillent avec courage à l'imitation de ses saintes vertus; car c'est lui faire injure et se tromper soi-même de prétendre qu'elle nous favorise dans nos lâchetés, et qu'elle soit la Protectrice de ceux qui ne veulent point se faire de violence pour se corriger de leurs désordres. Mais au contraire, lorsqu'elle voit des personnes remplies de bonne volonté, et qui font des efforts salutaires, elle écoute leurs gémissements et leur tend la main, suivant l'expression d'un homme qui en avait fait une heureuse expérience : Etant dans l'amertume, dit-il, j'ai adressé mes cris à la Sainte Mère de Dieu, ma très charitable Maîtresse, et elle m'a exaucé; j'ai levé les yeux vers elle, et j'ai été consolé. O Reine pleine de douceur ! qui réglez dans le Ciel avec votre Fils, notre secours est dans la puissance de votre nom, et nous en recevons sans cesse les effets.

« C'est une dévotion très agréable à Notre-Dame de réciter le sacré Cantique *Magnificat*, qu'elle a composé et prononcé après avoir coopéré avec Dieu aux deux plus grands miracles du monde, c'est-à-dire, l'Incarnation du Verbe et la justification d'une âme. Elle venait de dire un *Fiat*, qui avait attiré le Fils unique du Père dans ses chastes entrailles; et cette même bouche servant d'organe à la puissance de Dieu, chasse le péché originel de l'âme du petit Baptiste, et lui ouvre la porte de la sanc-

tification. Après cette merveille la fidèle Marie s'élève au-dessus d'elle-même, et chante ce beau Cantique, qui renferme autant de mystères que de paroles. Plût à Dieu que les personnes qui font profession de piété, entrassent dans l'esprit de cette divine Musicienne quand elles entonnent ce même Cantique. O mon Seigneur ! si nous avions seulement une étincelle du feu qui embrasait son cœur quand elle publiait vos grandeurs et les richesses de votre miséricorde envers votre peuple, nous ne serions pas si tièdes et si distraits en récitant les mêmes paroles, nous y ferions une attention sérieuse, et nous en retirerions des fruits très abondants; car ce divin Cantique n'est pas seulement le plus auguste de tous ceux que nous trouvons dans la sainte Ecriture par la dignité de celle qui l'a composé, il est encore le plus fécond en grâces et en bénédictions pour ceux qui le récitent avec un esprit intérieur, et par hommage à la dévotion d'une Mère de Dieu. O Marie ! la plus Sainte des Saints après Dieu, ouvrez, s'il vous plaît, les oreilles de votre miséricorde pour écouter nos prières, dissipez les ténèbres de nos péchés par les rayons de votre Sainteté, et nous rendez dignes de célébrer vos louanges dans tous les siècles des siècles (1). »

*La dévotion de la Sainte Vierge a été très recueillie.*

II. Elle a été très recueillie, vivant continuellement en la présence du Ciel, et la plupart de sa vie en la présence du Verbe Incarné. Elle a été très recueillie en toutes choses, prenant très soigneusement garde à ses sens extérieurs, à ses paroles, à sa conversation et à tous ses déportements. Elle a été très exacte à ne faire chose aucune qui pût tant soit peu offenser les yeux de Dieu, sachant très bien que la dévotion est la Perle Evangélique pour laquelle il faut quitter toute chose; qu'elle est le baume précieux qui s'évapore aussitôt qu'on lui donne de l'air; qu'elle est le puits profond d'où il n'est pas possible de tirer sans peine les eaux mystérieuses des célestes douceurs; qu'elle est la paix de l'âme, qui ne se peut acquérir que par la victoire des ennemis; bref, qu'il ne faut qu'un rire désordonné, une parole superflue, une œillade indiscrete, une demande curieuse, une vanité, un mouvement d'impatience ou de précipitation, un trait de légèreté, pour épuiser tout-à-fait, ou en bonne partie,

(1) La R. Mère de Blémur.

la grâce en la dévotion. Elle se retirait tant qu'elle pouvait des compagnies non nécessaires des hommes pour jouir de celles des Patriarches, des Prophètes, des Anges et de Dieu. Et jaçoit qu'elle n'ignorât pas les grâces dont elle avait été prévenue, et la protection très spéciale du Ciel, qui détournait d'elle tout ce qui eût tant soit peu troublé le calme de son esprit, ce néanmoins (exemple admirable) elle vivait avec autant de retenue et de circonspection, que si l'entretien de sa dévotion n'eût dépendu que d'elle seule et de son soin.

III. A l'exemple de la Mère de Dieu, ses fidèles serviteurs aspirent toujours à la plus éminente dévotion qu'il est possible d'acquérir. Avec ce louable dessein ils s'exercent le plus qu'ils peuvent à l'oraison et à la considération des choses célestes; ils se livrent à la lecture des bons livres; ils oyent la parole de Dieu, ils fréquentent les Saints Sacrements et mettent peine que nulle de ces actions ne se fasse par coutume, et que la tiédeur, ennemie capitale de la dévotion, ne trouve place dans leurs cœurs. Avec même dessein ils s'efforcent d'acquérir par diligence ce qu'ils n'ont pas eu par nature, ou qu'ils n'ont pas mérité d'obtenir par une spéciale faveur; ils reçoivent avec affection les lumières qui leur sont envoyées du Ciel pour épurer leur entendement; ils meublent leurs volontés de saintes habitudes; ils remplissent leurs mémoires de bonnes pensées, ils se rendent soigneux de mettre à profit les grâces qu'ils ont reçues; ils épient toutes les commodités de traiter et de converser avec Dieu; ils tâchent de se rendre maniables aux mouvements du Saint Esprit, afin de le convier à se charger de leur conduite; ils domptent par austérité la rébellion de la chair; ils mortifient les passions dépravées de leurs appétits, ils apprivoisent peu à peu l'imagination, la rangeant insensiblement au devoir et l'assujettissant à la raison; ils combattent l'ignorance avec l'étude des saintes lettres; ils déclarent une guerre irréconciliable au péché et à l'imperfection. Voilà les degrés par où ils montent à une éminente dévotion.

IV. Au reste, elle pourrait bien arriver jusqu'au troisième Ciel avec Saint Paul, et égaler celle des Anges; si elle n'est pure, ils n'ont pas sujet de se tenir pour vrais imitateurs de la Mère de Dieu. Car si sa dévotion n'est autre chose que la crème de l'amour et la flamme du feu de charité, ainsi que quelques-uns



ont estimé, comment peut-elle être dévotion, si elle n'est pure, attendu que la pureté est une des principales pièces du parfait amour? Que si, comme les autres ont dit, c'est plutôt la vigueur et la pointe de la Religion, quel moyen qu'elle subsiste sans pureté? Car enfin la Religion n'est pas un trafic de contentement, ni une honteuse recherche de sa propre satisfaction. Ce serait tout-à-fait dégrader de noblesse cette divine vertu, et l'avilir démesurément, que de la vouloir faire servir aux vanités ou aux intérêts particuliers. Elle a bien d'autres sentiments, et ceux qui ont l'honneur de la posséder ont bien d'autres prétentions. Ils servent Dieu même, et non pour aucun de ses biens; et dans la pratique de la dévotion, ils ne demandent autre goût que celui de Dieu seul. La consolation et la désolation leur est une même chose, et en la sécheresse ils ne rencontrent pas moins leur repos qu'en l'abondance, attendu que ces deux états le conduisent également à Dieu. Le bon succès de leurs exercices ordinaires ne les élève non plus que le mauvais ne les abat; et pour être fidèles à Dieu, ils estiment qu'il leur est nécessaire de recevoir d'une même main tout ce qui leur arrive de sa part.

V. Ce n'est pas pourtant que cette indifférence des événements les jette dans la négligence des moyens. Au contraire, jamais ils ne sont plus soigneux ni plus recueillis que lorsqu'ils sont plus agités. Pendant la plus sombre nuit de leur obscurité et dans leurs plus grands délaissements intérieurs, il leur souvient du Sauveur du monde, lequel en l'agonie de sa Passion redoublait ses diligences accoutumées, et prenait l'oraison plus longue et plus fervente qu'en un autre temps. Il leur souvient de Saint Bernard, qui dit que plusieurs se plaignent de la dévotion, de qui la dévotion aurait grand sujet de se plaindre, vu qu'ils ne s'y adonnent que par bienséance et que par compliment. Ce sont les premiers hommes du monde quand tout leur rit, ce n'est que ferveur et que feu; mais au premier revers, les voilà portés par terre plus froids que glace, et plus morfondus que l'hiver même. Ils n'ont ni courage, ni résolution. Ils sont sans mains pour agir, sans pieds pour marcher, sans langue pour parler, et sans cœur pour vouloir. Oh! que c'est être bien éloigné de la vraie dévotion, et des dispositions qu'y apportait la Mère de Dieu!

§. VII. — De sa généreuse humilité, et comme elle doit être de tous imitée.

*L'humilité de la Sainte Vierge a été très profonde et très courageuse.*

I. L'Humilité, qui selon Saint Cyprien (1) est l'introduction à la vie dévote, le soutien des autres vertus, l'assurance de l'âme désireuse de plaire à Dieu, a été en la Vierge très profonde, très courageuse et très reconnaissante. Très profonde en l'estime qu'elle a faite de soi-même, en qui elle ne reconnaissait quant à ce qui était de son estoc, qu'inclination à mal, que misère, que bassesse, que néant. Aussi n'estimez pas, disent plusieurs doctes Interprètes (2), qu'elle voulût signifier autre chose lorsqu'elle protesta dans son Cantique que Dieu avait eu égard à la petitesse de son esclave, et que le Tout-Puissant avait pris plaisir de faire de rien et en rien de très grandes choses. Très profonde, en ce que son cœur ne se méconnut jamais pour aucune faveur qu'elle eût reçue, ni pour aucune excellence à laquelle elle se vît élevée. Très profonde au mépris des louanges des hommes, et non moins au trouble dont son esprit fut saisi lorsque l'Ange l'appela pleine de grâces; Dame en qui Dieu habitait singulièrement, et bénie entre toutes les femmes. Très profonde à céler les faveurs qu'elle reçut du ciel, même à ceux qui pouvaient les savoir d'ailleurs, voire jusqu'à son très saint Epoux, dont la fidélité, la prudence et l'intégrité lui étaient parfaitement connues, et au temps où il pouvait sembler qu'elle y eût quelque obligation pour mettre son honneur à couvert, et l'esprit de son mari en repos. Très profonde à prévenir sa cousine par honneur. En quoi, dit le dévot Saint Bonaventure, elle se montra fidèle servante, et bien différente de celle qui jadis méprisa sa maîtresse dès aussitôt qu'elle eut un fils. Très profonde à supporter la confusion et la contradiction, vu que toutes les calomnies qui étaient jetées contre son Fils, et toutes les injures qu'il recevait, retombaient sur elle, lui perçaient le cœur d'outrage en outrage, sans que pourtant elle en fit aucune démonstration. Très profonde en son parler, qui rendit toujours fidèle témoignage de l'humilité qui logeait en son

(1) Orat. de Nativit. Christi.

(2) Theophylactus, Euthymius, Jansen. Maldon. in cap. 2. Luc.

âme. Très profonde en son silence, au choix de la dernière place et des plus bas emplois en sa conversation avec les personnes de peu; bref, en tout ce qui peut faire paraître une âme parfaitement anéantie devant Dieu.

II. Ce qui n'empêcha pas pourtant que cette même humilité ne fût très courageuse. Car jaçoit qu'elle se réputât tout-à-fait indigne des moindres faveurs du ciel, si ne laissait-elle pas pourtant d'accepter les plus grandes lorsqu'elles lui étaient présentées, et qu'elle y voyait la plus grande gloire de Dieu. Aussi est-il assuré qu'il n'y a rien de plus généreux que la vraie humilité, laquelle se défiant entièrement de soi-même, s'établit et se fonde sur Dieu, comme sur un très ferme rocher.

*L'humilité de la Sainte Vierge a été très reconnaissante.*

III. Bref, l'humilité de la Sainte Vierge fut très reconnaissante; ainsi qu'on le vit clairement dans l'occasion suivante. Car comme sa cousine Elisabeth, remplie du Saint-Esprit, se mit à lui donner mille bénédictions, l'appelant Mère de son Seigneur, s'étonnant de quoi elle avait daigné s'abaisser jusques là que de la venir visiter, et de quoi son petit avait tressailli de joie dans son ventre à sa seule parole, louant sa grande foi, la publiant bienheureuse pour avoir cru à la voix de l'Ange; elle, au contraire, détournant sa pensée et le discours de Sainte Elisabeth de dessus soi, et l'élevant à Dieu, entonna son mystérieux Cantique ni plus ni moins que si elle eût dit : Ma chère cousine, vous me magnifiez; mais mon âme magnifie le Seigneur, l'unique auteur de tous ces biens que vous admirez en moi. Vous vous étonnez que je vienne à vous; mais j'ai bien autre sujet de m'ébahir, considérant que le Dieu de la Majesté s'est abaissé jusques à moi. Vous demeurez ravie du tressaillement de votre Fils dans vos entrailles; mais mon esprit saute de joie et se baigne dans le contentement qu'il a de l'honneur que Dieu recevra un jour de ces admirables mystères. Vous dites que je suis bienheureuse pour avoir ajouté foi à l'Ambassade céleste; et moi je me reconnais infiniment obligée à Dieu pour avoir été l'objet de ses grandes miséricordes, en ce qu'il a daigné jeter les yeux de sa bonté sur la plus basse et la plus vile de ses créatures.

« Que faut-il faire après un tel exemple? où se mettra le pé-

cheur, le néant, le ver de terre, l'esclave du démon? Y a-t-il des abîmes assez profonds pour nous perdre en considérant la prodigieuse humilité d'une Mère de Dieu? Mais, hélas! pendant qu'elle s'abaisse de la sorte, ceux qui méritent d'être plongés dans les enfers s'élèvent par leur superbe au-dessus des trônes, quoique tout leur apanage consiste dans le néant et dans le péché, la pauvreté et la misère. Malheur à nous autres qui pensons être quelque chose, quoique nous ne soyons rien, qui cherchons l'estime et l'approbation des hommes; Dieu nous a tirés du néant, et s'il cessait un moment de nous soutenir, nous y retournerions comme à notre origine; nous avons ajouté au néant naturel le néant criminel du péché, ainsi nous sommes moins que rien, puisque celui qui commet le péché en devient l'esclave. Oh! que celui qui se connaît soi-même, et qui marche dans la lumière de Dieu, doit être convaincu de sa bassesse; plus Dieu lui paraît grand et relevé, plus il se voit petit, incapable, impuissant, faible et misérable; c'est alors qu'il dit avec le Prophète : Ne nous donnez point de gloire, Seigneur, ne nous donnez point de gloire, c'est à votre saint nom qu'elle est due uniquement; et quand il a fait tout ce qui lui est commandé, il avoué, mais avec sincérité, qu'il est un serviteur inutile. Sainte Thérèse, recherchant pourquoi Dieu aime tant l'humilité, connut que c'est parce qu'il est la vérité essentielle, et que ceux qui marchent dans la vérité sont toujours humbles. La superbe vient de l'erreur et de l'ignorance, c'est pourquoi les pécheurs, qui sont enveloppés dans les ténèbres de leur propre malice, sont sujets à la présomption : mais les Saints croient que tout le monde les surpasse en vertu, ils regardent les autres comme leurs supérieurs en la grâce, et sur cette vue ils règlent leurs paroles et leurs actions extérieures dans la conversation. On s'étonne de ce que Saint Thomas d'Aquin n'eut jamais une pensée de vanité et de ce que Saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus, ne comprenait point comment l'on en pouvait prendre; mais on devrait bien être plus surpris de ce qu'étant aussi misérables que nous sommes, nous tombons si aisément dans des illusions de grandeur qui font pitié aux Anges, et qui nous font passer pour ridicules à leurs yeux.

« Nous devrions rougir quand on nous flatte, étant fort persuadés que cela ne nous est point dû; il viendra un jour que le ri-

deau sera tiré, et que nous connaissons combien l'orgueil est abominable, et combien le jugement de Dieu sera terrible sur les superbes. Nous verrons (mais peut-être trop tard) la bassesse de tous ces discours de noblesse, de qualité, de talents naturels, de bel esprit, de science, de charges, de biens, d'honneur, de beauté et de choses pareilles.

« Si nous étions sages, nous préviendrions ce temps où la lumière ne servira qu'à nous confondre; celui qui est véritablement humble ne sort jamais de son néant, il ne se préfère jamais à personne, il ne se plaint jamais, il ne pense pas qu'on lui fasse jamais de tort, il croit qu'on le traite toujours au-dessus de son mérite. Quand on voit Notre-Seigneur dans son divin Sacrement exposé à la rage des impies, foulé aux pieds, jeté aux pourceaux et aux sorciers qui l'ont porté à leur infâme sabbat, faut-il pas que tout esprit s'abîme dans ces vues terribles? Enfin celui qui possède la très rare vertu d'humilité est bien aise que tout le monde connaisse sa pauvreté, qu'on lui attribue des maux qu'il n'a pas faits, à l'exemple de son divin maître, qui étant l'innocence même, a été condamné et jugé à la mort infâme de la croix; et à l'exemple de sa très sainte Mère, qui, étant la plus pure des créatures, a bien voulu être estimée une femme pécheresse, et qui avait besoin de la purification légale (1). »

IV. Celui, dit Saint Grégoire, qui veut élever une haute tour creuse des fondements à l'avenant; celui qui prétend bâtir la tour de la perfection, la doit fonder sur une très profonde humilité. Ceux qui ont de l'affection pour cette incomparable vertu, en rencontrent partout les motifs. Car s'ils se contemplent eux-mêmes et ce qu'ils sont de leur estoc, ils tombent aussitôt dans le profond abîme de leur néant. S'ils viennent à considérer quels ils se sont rendus par le péché, ils trouvent qu'ils ont roulé de précipice en précipice, et qu'à la fin ils sont tombés dans un autre abîme bien plus profond que le premier. S'ils jettent les yeux sur la Reine des Anges, qui ne reconnaît en soi que bassesse et abjection, quoiqu'elle soit élue pour être la Mère de Dieu, ils voudraient encore descendre plus bas. Mais quand la pensée leur présente un Dieu attaché en croix, parfai-

(1) La R. Mère de Blémur.

tement anéanti, c'est lors qu'ils souhaiteraient pouvoir aller jusqu'à l'infini, se perdant et s'enfonçant dedans l'abaissement; c'est lors qu'en leur estime ils sont encore moins que rien; c'est lors qu'ils jugent en vérité qu'il n'est rien de si vil qui ne soit trop honorable pour eux; c'est lors qu'ils se réputent dignes de tout mépris et qu'ils ont une soif insatiable des rebuts et des confusions.

V. Que si néanmoins Dieu, par son infinie miséricorde, les veut gratifier de quelque don ou les rendre instruments de quelque bien, il n'y a rien de plus généreux ni de plus magnanime qu'eux. Car alors, du profond de leur abîme, ils remontent jusqu'au trône de sa Majesté, et il leur est avis qu'ils sont faits en quelque façon tout-puissants comme lui. Ils remontent, dis-je, mais c'est bien par d'autres degrés que ceux par où ils étaient descendus. Car incontinent ils oublient ce qu'ils sont d'eux-mêmes et ce qu'ils sont devenus par le péché, et mettent sous les pieds toutes les considérations qui leur pourraient abattre le courage pour le relever par de nobles pensées dignes de la grandeur de celui sur qui en vérité ils s'appuient. Ils se remettent devant les yeux la grâce de la divine adoption, par laquelle ils ont été élevés à la ressemblance de Dieu, et faits héritiers de tous ses biens. Ils se noient dans les infinies douceurs du cœur amoureux de Jésus, où l'amour et la confiance leur ont fait rencontrer une place qu'ils ne quitteraient pas pour toutes les prétentions du monde. Ils voient à l'œil que rien ne peut égaler les mérites du même Sauveur, qui daigne en mettre le prix entre leurs mains. L'expérience leur fait toucher au doigt que chose aucune n'est impossible à ceux qui savent s'en servir comme il faut, et qu'il n'est pas jusqu'au cœur de Dieu qu'ils ne renversent si une fois ils l'ont entrepris. A la faveur de semblables sentiments, ils montent de marche en marche jusqu'à la participation de la toute-puissance de Dieu, et plus ils montent, plus la confiance croît en eux, plus leur courage redouble; plus ils éprouvent la fidélité de Dieu, plus ils connaissent qu'ils ont raison de s'y fier; plus ils se disposent à lui rendre de grands et signalés services, plus leurs services les avancent aux bonnes grâces de sa Majesté.

VI. La reconnaissance s'augmente en eux avec le courage et avec le peu d'estime qu'ils ont d'eux-mêmes. Car comme ils

voient évidemment que d'eux-mêmes ils n'ont rien que la pauvreté et la misère, et que ce nonobstant Dieu ne laisse pas de se servir d'eux pour faire parfois de grandes choses, ils lui offrent en holocauste tout l'honneur qui revient de leurs actions. Sur leur vie, ils gardent bien de toucher à la gloire qu'il s'est singulièrement réservée, car ils savent très bien que rien n'est capable de les faire déchoir de toute faveur, comme d'avoir attenté sur cette possession de Dieu, qu'il tient aussi chère que la prunelle de ses yeux. Ainsi, ils amassent un fond de mérites qui ne se peut estimer, et ils ne sauraient dire eux-mêmes ce qu'ils gagnent avec la confiance, tant ce Seigneur a le cœur bon et obligeant pour le regard de ceux qui lui sont fidèles.

§. VIII. — De sa grande patience, et comme elle doit être de tous imitée.

*La patience de la Sainte Vierge a été très héroïque.*

I. La patience qui, au rapport de Saint Jacques (1), est le dernier trait, et comme l'adoucissement de la vertu, a été en la Sainte Vierge très héroïque, très débonnaire et très accomplie.

II. Très héroïque ; car si la peine de l'esprit est sans comparaison plus grande que celle du corps, quelle dut être celle de la Bienheureuse Vierge lorsqu'elle aperçut la perplexité de Saint Joseph, lorsque les torrents d'angoisse noyèrent son esprit affligé, et que le glaive de douleur passa au travers de son âme ? Si l'amour est la mesure de la souffrance, que ne dut-elle pas endurer, voyant le cher fruit de ses entrailles et l'unique objet de ses affections, à son arrivée au monde, réduit à une si grande misère et à une extrême pauvreté ? Quelle empreinte de douleur sentit-elle, quand elle le vit au bout de huit jours trempé dans son sang, et incontinent après poursuivi à mort et contraint de se réfugier en Egypte ? quand elle le perdit à l'âge de douze ans ? quand elle entendit qu'on le qualifiait Samaritain, endiablé, ivrogne, séducteur et violateur de loi ? et plus encore, quand elle apprit qu'il était condamné à mourir en une croix comme un larron ? Si ce que nous voyons souffrir à une personne qui nous est chère, allume dans nous le feu de la douleur, où était l'âme de cette bonne Mère lorsque l'innocent Agneau, son Fils, fut chargé de cordes et de chaînes, traîné par les rues de Jérusalem.

(1) Cap. 1. Patientia opus perfectum habet.

saalem, tiré d'un parquet à l'autre avec une indicible insolence des soldats, et avec d'étranges huées du peuple qui le voyait passer? lorsqu'il fut moqué, souffleté, craché, rompu et déchiré de coups, teint en son propre sang depuis la tête jusqu'aux pieds, percé avec des clous, abreuvé de fiel et de vinaigre, blasphémé et malmené en toutes les manières imaginables? S'il faut un cœur de bonne trempe pour souffrir la séparation de celui qu'il a uniquement aimé, et pour lui voir arracher l'âme à force de tourments et de cruautés, vrai Dieu! en quel état se retrouva celui de la Mère d'amour lorsque son Fils, lui dit de la Croix le dernier adieu, et que, pour Jésus, elle reçut Jean, pour le Maître le Disciple, et l'homme pour Dieu? Si le haut point de la patience consiste à souffrir les plus grands maux avec un esprit ferme et résolu, faut-il pas avouer que celle de la Vierge fut merveilleusement héroïque, puisqu'elle vit endurer tous ces excès au meilleur de tous les enfants du monde, qu'elle le vit expirer et le tint mort entre ses bras, sans jamais changer de visage, sans perdre contenance et sans montrer aucun signe de faiblesse? J'aurais ici une infinité de choses à dire, si à un autre sujet (1) je n'avais amplement représenté la force du glaive de douleur qui perça le cœur de la très sacrée Vierge, et l'incroyable patience avec laquelle elle endura cette blessure mortelle.

*La patience de la Sainte Vierge a été très débonnaire.*

III. Ce qui est encore plus considérable, c'est que cette patience fut très débonnaire en ce que le cœur de la Vierge ne sentit jamais le moindre mouvement d'indignation, de colère ou de vengeance contre ceux qui traitaient si rudement son Fils. Au contraire, au fond de son âme elle les recommandait très instamment à Dieu, et le conjurait, par la Croix et par la mort de son bien-aimé Fils, de leur pardonner leur aveuglement; et lors même que la rage leur faisait verser sans merci le précieux sang de ce très doux Agneau, elle le présentait au Père Éternel pour eux, et le suppliait de détourner sa vue d'un tel carnage pour la jeter sur l'adorable face de son Fils unique, qui employait son martyre pour leur impétrer le pardon.

(1) Tract. 2, cap. 6. §. 5.



*La patience de la Sainte Vierge a été très accomplie.*

IV. Enfin, cette même patience fut très accomplie, en ce qu'avec une persévérance incroyable elle tint bon jusqu'à la fin pour offrir à Dieu un sacrifice entier en toute perfection. C'est ce qu'a remarqué l'Évangéliste, quand il a dit qu'elle était debout devant la Croix, voulant par là donner à entendre que jaçoit que son cœur fût plongé dans un abîme de douleur et de tristesse, ce néanmoins elle tint ferme jusqu'au bout sans appréhension de la furie des Scribes ou de la félonie des bourreaux; sans effroi des ténèbres générales et du mouvement de toutes les créatures, demeurant immuablement arrêtée à la considération de la démesurée patience, de la redoutable justice et de l'infinie miséricorde de Dieu, et à l'attente invariable de la gloire de son même Fils et de l'exécution de toutes les promesses du ciel. Sa patience ne s'arrêta pas là, elle l'accompagna jusqu'à la fin de sa vie, la lui faisant prendre en gré, lui allégeant les ennuis que cette prison mortelle lui causait, la faisant doucement supporter l'absence de son cher Fils, le tout, moyennant le renfort que lui donnait la sainte parole de Dieu, qui l'allait conduisant parmi les détours et les pénibles rencontres de cette vie jusqu'à la montagne d'Oreb.

V. Sus, accourez à cette école, chers nourrissons de la Vierge souffrante, et apprenez comme vous devez vous comporter ès afflictions qui vous surviennent. Tout premièrement, qu'il vous souvienne qu'afin de porter ce beau nom à juste titre, il ne suffit pas que vous témoigniez une patience telle quelle, mais qu'elle doit être noble et héroïque, à l'imitation de celle de votre bonne Mère. Qu'il vous souvienne de prendre tout ce qui adviendra comme de la main de Dieu; d'accepter également les accidents qu'il permettra vous arriver, soit honorables, soit honteux, soit de la part des méchants, soit de celle des bons, soit des amis ou des ennemis, des parents ou des étrangers, et généralement de les recevoir avec toutes les circonstances qui leur seront adjointes. Qu'il vous souvienne que tous les petits allègements que vous chercherez d'ailleurs ne serviront que pour rengréger votre mal et pour affaiblir votre courage. Qu'il vous souvienne que ce vous est trop d'honneur de tenir compagnie au Seigneur en ses souffrances, que Dieu n'a pas usé de

cette miséricorde envers tous, et qu'à ceux qui ont eu plus de résolution que vous n'avez, il en a fait aussi meilleure part, comme des plus exquises faveurs qu'il ait coutume d'élargir à ses amis. Qu'il vous souviennne que si vous ridez le front, si vous froncez le nez, si vous tournez la tête, si vous vous plaignez, il retirera sa main, mais à votre très grand désavantage. Pourtant que votre principale étude soit de tendre allègrement le cou pour recevoir son joug très aimable, et de présenter le dos aux coups qu'il lui plaira de décharger sur vous. Qu'il vous souviennne que la plus pure de toutes les consolations consiste à souffrir avec Jésus-Christ; que les fruits que vous cueillerez de la souffrance seront incroyables, puisque par elle vous serez purgés de vos péchés, préservés de tomber en de plus grands griefs, perfectionnés en la charité et faits semblables au Roi du Ciel, et que si les Saints qui sont là-haut pouvaient envier quelque condition, ce serait la vôtre et celle des personnes qui endurent pour Dieu, et avec Dieu, comme vous.

VI. Accompagnez votre patience d'une vraie débonnairété chrétienne, et que jamais il ne vous advienne de murmurer de celui-ci ou de celui-là, d'accuser un tel ou un tel, ou de conserver quelque aigreur en votre âme contre ceux qui vous ont procuré le mal qui vous afflige. Baisez plutôt la main de Dieu qui vous frappe, priez pour eux de cœur et d'affection, et tâchez de les tenir pour les meilleurs amis que vous ayez, puisqu'ils vous procurent le plus grand de tous les biens. Faites paraître ce sentiment au dehors, et quand l'occasion s'en présentera, qu'ils ressentent les effets d'un cœur vraiment chrétien. N'attendez pas que ceux de qui vous avez été offensé vous viennent rechercher, allez-leur plutôt à la rencontre, c'est le moyen de gagner les cœurs les plus farouches, d'obtenir le pardon de vos péchés, et d'arriver en peu de temps à une très haute perfection.

VII. Enfin, ayez toujours en l'esprit ce que dit Saint Jérôme : que ce n'est rien d'avoir bien commencé ; que parmi les Chrétiens on ne prend pas tant garde aux bons commencements qu'aux saintes issues ; et que de toutes les vertus qui courent en la lice, la seule persévérance est couronnée. Levez souvent les yeux à celui qui vous attend au bout de la carrière, et qui, pour vous donner courage, s'est moqué de ses ennemis qui le

conviaient à descendre de la Croix, et à laisser imparfaite notre Rédemption. Fortifiez-vous avec la pensée du repos éternel qui ne vous peut manquer, et beaucoup plus avec la considération du plaisir que tout le ciel reçoit de vous voir dans la mêlée, et nommément le grand Roi Jésus, qui s'apprête à vous faire part de ses palmes et de ses lauriers, comme il a daigné vous rendre participant de ses combats. Dans ces dévotes affections, comme dans un céleste bûcher, s'allumera et s'entretiendra le feu d'un très ardent désir d'endurer toujours davantage pour Dieu, lequel consumera en vous tout ce qui pourrait être contraire au pur amour, et vous portera jusque dans l'Empyrée qui est le lieu où jamais ce feu céleste ne s'éteint.

§. IX. — De son admirable débonnairété, et comme elle doit être de tous imitée.

« Le Prophète Evangélique, parlant des grandeurs du Messie, n'a pas manqué de le nommer le Prince de la Paix; et quand les Anges annoncèrent sa sainte Nativité aux Pasteurs, ils spécifièrent que l'on allait publier la paix à tous les hommes de bonne volonté, et ailleurs : Mon Peuple se reposera dans la beauté de la paix et de la douceur : cette vertu est très estimable, elle est le fruit de la grâce et l'ouvrage de la justice, l'âme qui la possède se repose dans l'humble confiance qu'elle a en Dieu, et non pas en elle-même; la douceur est un repos plein d'abondance lorsqu'elle tire son origine d'un amour humble et fidèle; rien n'est plus consolant que ces belles paroles que l'on attribue littéralement à notre Sauveur : Voici mon Elu dans lequel mon âme a mis toute son affection, je répandrai mon esprit sur lui, et il rendra justice aux nations, il ne criera point, il ne brisera point le roseau cassé, et il n'éteindra point la mèche qui fume encore, je l'ai établi pour être le Réconciliateur du peuple et la lumière des nations. Voilà l'exemplaire d'une douceur parfaite, mais d'une douceur accompagnée de force; il ne faut point que les fidèles s'amuse à crier et à disputer, suivant l'avis de l'Apôtre, cet excellent disciple d'un plus excellent maître : Si quelqu'un veut contester, dit-il, il nous suffit de répondre que ce n'est point là notre coutume, ni celle de l'Eglise de Dieu. Ce qu'il répète ailleurs par ces paroles : Ban-

nissez loin de vous toute aigreur d'esprit, toute animosité, toute indignation, toute clameur, et soyez doux et tendres les uns envers les autres, vous entre-pardonnant vos offenses, comme Dieu vous les a pardonnées par Jésus-Christ. Il ne faut point briser le roseau cassé, ni abandonner les faibles qui se sont laissés surprendre au péché; mais il faut les soutenir dans leur abatement, afin de les en relever; on ne doit point éteindre la mèche qui fume encore, c'est-à-dire, qu'au lieu d'étouffer la lampe d'une âme qui paraît déjà éteinte, et qui ne jette que de la fumée au lieu de la lumière, on doit tâcher d'exciter en elle quelque étincelle de l'amour de Dieu pour la rallumer; il est vrai que cette douceur doit être soutenue par la force, et qu'il ne faut proposer aux âmes malades que les remèdes qui sont utiles à leur guérison effective, et non pas seulement apparente, jugeant des choses dans la vérité de Dieu suavement et fortement.

« Isaïe dit ailleurs : L'Esprit du Seigneur s'est reposé sur moi, parce qu'il m'a rempli d'onction, afin d'annoncer sa parole à ceux qui sont doux, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour prêcher la liberté aux captifs, pour publier l'année de la réconciliation du Seigneur, etc. La parole de Dieu est toute-puissante, elle opère une infinité de miracles, mais elle s'adresse à ceux qui sont doux; elle tonne sur les superbes en les menaçant de sa colère, mais en même temps elle leur promet sa grâce, s'ils veulent penser efficacement à leur conversion. Quand le Sauveur fit ce beau Sermon de la montagne, et qu'il prononça les maximes de sa divine morale, il joignit aux humbles et aux pauvres d'esprit les doux et les débonnaires, parce que l'humilité combat notre orgueil, la pauvreté notre avarice, et la mansuétude nos appétits déréglés, qui sont les trois sources empoisonnées de tous les vices. La douceur est la fille aînée de la charité que nous devons à Dieu et au prochain; elle nous rend soumis et disposés à recevoir de la main du Seigneur les biens et les maux d'un cœur égal, sans nous élever dans la prospérité, ni nous abattre dans l'adversité, disant toujours avec le Psalmiste : Hé quoi ! mon âme ne sera-t-elle pas sujette à Dieu ? et n'est-il pas mon Sauveur et mon Maître ?

« C'est cette aimable vertu qui nous rend agréables dans la conversation, charitables et complaisants selon Dieu; c'est elle

qui rend l'âme immobile, qui la tient toujours la même, aussi bien dans les injures que dans l'applaudissement. L'aigreur est un mouvement plein d'amertume qui s'imprime dans l'esprit, l'humilité et la douceur en sont le remède. C'est le comble de la mansuétude de conserver la paix de l'esprit et la tendresse de la charité envers celui qui nous traite mal, lors même qu'il est présent devant nous, parce que l'axiome est véritable, que l'objet émeut la puissance.

« Si l'Esprit-Saint est nommé la paix de l'âme, comme il l'est véritablement, et si la colère est nommée le trouble de l'âme, comme elle l'est en effet, il faut conclure qu'il n'y a rien qui éloigne tant de nous le Saint-Esprit que la colère. C'est la doctrine commune des Saints et des Maîtres de la vie spirituelle, qui nous apprennent combien c'est un grand mal de troubler l'œil de son âme par des agitations violentes, et de faire paraître ce mouvement déréglé par des paroles rudes et fâcheuses. Reprenez, dit saint Paul, corrigez et conjurez, mais que ce soit avec beaucoup de patience : si vous voulez ôter une paille de l'œil de votre frère, servez-vous d'un instrument délicat, et n'employez rien de grossier ; une parole douce éteint la colère, au lieu que la rudesse l'aigrit davantage (1). »

La débonnaireté, au rapport du Docteur Angélique (2), est une douceur d'esprit, provenant d'une certaine bonté de cœur, qui a en horreur tout ce qui peut contrister le prochain. C'est la raison pourquoi elle est très étroitement alliée à la charité, et pourquoi elle tient rang parmi les principales vertus. Et saint Basile en a bien fait tant d'état (3) que de la nommer la plus grande de toutes, comme ayant à cette occasion mérité de trouver place parmi les premières béatitudes ; considération qui devrait bien suffire pour nous persuader que la Mère de Dieu ne pouvait pas manquer de l'avoir dans un très excellent degré. Car si la charité s'est trouvée en elle si parfaite, comme nous l'avons vu peu auparavant, fallait-il pas que la débonnaireté qui l'accompagne toujours comme une émanation nécessaire de sa douceur, n'y fût aussi très accomplie ? Si la mansuétude est une vertu royale, ainsi que nous l'apprenons de saint Ambroise (4), comment eût-il été bienséant que la Princesse de l'univers ne

(1) La R. Mère de Blémur.

(2) 2. 2. q.

(3) In Psal. 33.

(4) L. 2. Offic. 7.

la possédât point en perfection ? Si, au dire de saint Jean Chrysostôme (1), c'est l'une des premières qualités d'un beau naturel, le moyen qu'elle défailût à celle qui l'avait si noble et si accomplie, comme nous avons vu au premier Traité (2) ? Aussi vous peut-il souvenir qu'alors l'éloquent Saint Ambroise dépeignait la douceur de la Sainte Vierge de ses vives couleurs, comme la plus agréable pièce de son beau et riche naturel. Si c'est une propriété quasi inséparable de l'esprit maternel, à qui devait-elle plutôt convenir qu'à la Mère d'amour et à la Mère de tous les enfants du Sauveur ? Quoi, si le même Sauveur qui a été débonnaire par excellence, a si particulièrement recommandé cette vertu (3), ni plus ni moins que le chef-d'œuvre de sa maîtrise ; comment serait-il arrivé que la glorieuse Vierge, qui était l'âme et l'esprit de sa divine école, en eût fait peu d'état, ou que ce grand Maître ne l'y eût pas très soigneusement exercée ? Reste donc que ce soit à très bonnes enseignes que la Sainte Eglise, après l'avoir appelée la Vierge singulière, la nomme quant et quant la Débonnaire sans pair, et qu'elle assure que ce beau titre lui convient excellemment entre tous les autres.

*La débonnairété de la Vierge a été très cordiale.*

I. Que si vous me voulez obliger à mettre en avant quelques-uns des propriétés de cette vertu les plus remarquables, ainsi que jusqu'ici j'ai fait de toutes les autres, je vous dirai qu'elle a été très cordiale, très obligeante et très aimable. Je dis très cordiale, car vous auriez grand tort de vous figurer la Sainte Vierge avec une débonnairété qui ne fût que sur le bord des lèvres, et ne consistât qu'en une parole sucrée, en une offre affectée de vains services et à tout plein de menus compliments de même sorte, qui sont les traits ordinaires de la bienséance de cour. Elle était trop sincère pour s'amuser à ces mines artificielles et à ces contenance étudiées, et jamais elle ne sut ce que c'était que fard ou déguisement. Sa mansuétude logea au centre du cœur, qui était détrempé de tant de douceur, qu'il lui était impossible de savoir l'affliction de quelqu'un sans en être aussitôt touchée. Les misères communes étaient les siennes

(1) Homil. 23. ad populum Antiochenum,

(2) Cap. 5. §. 4.

(3) Matth. 11.

particulières, et personne ne pouvait estimer qu'il lui fût étranger. C'était bien elle qui disait avec Saint Paul, et plus véritablement que saint Paul : Y a-t-il quelqu'un qui soit infirme de qui je ne ressente les infirmités, ou qui soit scandalisé sans que son scandale me soit un feu brûlant et consumant ma poitrine ? C'était bien elle qui pouvait dire avec Job, et mieux sans comparaison que Job, que la douceur et la débonnairété étaient sorties avec elle du ventre de sa Mère, et qu'elles avaient été nourries avec elle. C'était bien elle qui pouvait dire à Dieu avec David, et à plus juste titre que David : Qu'il vous souvienne, Seigneur, de Marie et de toute sa débonnairété. Car si jamais il y eut un cœur tendre, compassif et benin, ce fut celui de la Mère d'Amour.

*La débonnairété de la Vierge a été très obligeante.*

II. Mais n'estimez pas que sa débonnairété fût seulement très cordiale; elle était de plus très obligeante. Sa douceur ne se fondait pas en sentiments, de sorte qu'elle ne fît aussi paraître ce qu'elle était par les effets. Elle n'avait pas tellement saisi le cœur, qu'elle n'occupât quant et quant les yeux, la langue, les mains, les pieds, et généralement toutes les puissances de son âme et toutes les parties de son corps. La Vierge chérissait voirement la solitude, sa bien-aimée, plus qu'il ne se peut imaginer; mais demandez (1) à Saint Ambroise si cela l'empêchait de sortir lorsqu'elle était attirée au dehors par quelque nécessité du prochain. Il vous assurera qu'il n'y avait rien de plus prompt qu'elle pour secourir les nécessiteux, pour visiter les malades, pour consoler les affligés, pour prendre sur soi, s'il eût été possible, toutes les charges des misérables. Manquait-elle de commodités pour assister ceux qui avaient besoin de quelque chose? Alors elle les consolait au moins de paroles, et leur tenait de si bons discours, qu'ils en recevaient cent fois plus de satisfaction que de toute l'assistance des autres. Ne pouvait-elle ni l'un ni l'autre? Certes, en tel cas rien n'était capable d'empêcher ses charitables prières, qui ne faillaient jamais d'être suivies de quelque issue favorable à celui pour qui elles étaient employées.

(1) Lib. 2. de Virg.

*La débonnairété de la Vierge a été très admirable.*

III. Cela rendait sa débonnairété si agréable, qu'il était impossible de ne l'aimer d'amour. On a beau me parler de Moïse, à qui la Sainte Ecriture donne l'honneur d'avoir été le plus doux de tous les hommes qui étaient de son temps sur la terre (1). Le Saint homme Job a beau dire que ses domestiques avaient tant d'affection pour lui, que par manière de parler ils l'eussent voulu manger de bienveillance et le dévorer de caresses. Saint Ambroise (2) a beau verser des fleuves entiers de son éloquence emmiellée pour faire voir à tous David le nonpareil comme la vraie idée d'un Prince parfaitement aimable à cause de sa mansuétude. Car s'ils croyaient entrer en comparaison de douceur avec la Bienheureuse Vierge, ils seraient bien éloignés de leur compte. Mais, hélas ! ils n'ont garde d'y songer ; leur humilité est trop bien fondée pour s'oublier jusque-là ; et d'ailleurs, ils voient clairement que Dieu avait réservé cette créature pour dresser en elle l'autel de la clémence dans le Ciel, et pour la rendre l'amour et les délices de toutes les nations de la terre. En effet, prenez-y garde, et vous verrez que partout l'opinion de douceur de la Mère de Dieu a jeté de si profondes racines dans les cœurs, qu'il serait plus aisé de concevoir l'homme sans raison, ou le feu sans chaleur, que d'appréhender Marie sans débonnairété et ne l'aimer à cette occasion. Ceux-là qui ne savent ce que c'est que d'aimer, sentent eux-mêmes leurs cœurs s'attendrir lorsque la Mère d'amour et de douceur leur passe seulement par l'esprit.

IV. Et c'est ici qu'il me semble que je la vois se tourner devers ses chers enfants, et leur adresser les paroles que son bien-aimé Fils disait jadis à ses Apôtres : Apprenez de moi que je suis débonnaire et humble de cœur. Non, après celle de mon Fils, je ne veux pas que vous alliez à autre école pour apprendre cette vertu qu'à la mienne. Je désire que vous ayez l'obligation à votre bonne Mère de vous avoir servi d'un parfait modèle de la douceur chrétienne. Partant je vous demande avant tout que vous laissiez aux enfants du monde cette cérémonieuse douceur, qui n'est que sur le bout de la langue et

(1) Num. cap. 12.

(2) Lib. 2. Offic. cap. 7.



ne gît qu'en paroles et en révérences. Quant à vous, je vous laisse pour partage la vraie débonnairété de cœur, et veux que vous ressembliez à l'Epouse, qui n'a pas seulement le miel à la bouche, mais encore le lait, qui vient de la poitrine, et a sa vive source dans le sein. Dites-moi tout ce qu'il vous plaira : après y avoir bien pensé, vous trouverez toujours qu'un bon cœur est la meilleure pièce de l'homme de bien; j'appelle un bon cœur celui qui est vraiment confit en douceur et marqué de sincérité. Ce sont les deux qualités du cœur royal de mon très honoré Fils; ce sont celles que j'ai tâché d'avoir singulièrement après lui; ce sont celles avec lesquelles le monde a changé de visage aussitôt qu'il est devenu chrétien. Lorsque vous considèrerez que votre Sauveur a mieux aimé perdre l'honneur, la santé, la vie et tout ce qu'il avait de meilleur, que de se départir tant soit peu de sa douceur accoutumée, qu'il a eu tant de tendresse pour ceux qui le persécutaient à mort, et qu'il vous demande sur la Croix, que le même cœur que vous avez pour lui, vous le gardiez encore aux âmes qu'il va racheter de son sang; pourrez-vous bien faire peu d'état de ce que vous verrez lui être si cher ?

« La Sainte Vierge ne veut pas que ses enfants cherchent ailleurs un parfait modèle de la mansuétude chrétienne; elle a dessein que cette vertu fasse leur différence entre les enfants du siècle; que chacun soit persuadé que ceux qui lui appartiennent portent les livrées de sa douceur, il faut qu'ils imitent la sainte Epouse qui avait le lait et le miel sur la langue, qu'ils soient sincèrement pacifiques, et qu'ils se souviennent que leur bon Maître a pris le nom d'*Agneau*, pour marquer ce que nous devons être avec nos frères. Il faut avoir un cœur ouvert, qui prévienne le monde, sans flatter pourtant le vice, car ce serait lâcheté. Nous en avons un exemple remarquable en la personne du premier de tous les hommes : c'est saint Bernard qui le rapporte agréablement selon sa coutume, en traitant des béatitudes, et en particulier de la miséricorde. Il dit que cet endroit de l'Evangile marque la cruauté d'Adam, qui semblait auparavant avoir péché pour l'amour trop tendre qu'il portait à sa femme. Nous savons bien, dit notre excellent Abbé, ô pauvre Adam! que c'est l'os de vos os, et la chair de votre chair, et que c'est pour l'amour d'elle que vous êtes tombé dans le désordre.

Voyons maintenant combien vous l'aimez, et jusqu'à quel point vous pousserez cette affection ? Le Seigneur vient tenant un glaive de feu pour punir la prévarication, opposez-vous à la vengeance de votre femme, et dites : Seigneur, cette créature est plus faible, elle est d'un sexe plus aisé à séduire, c'est moi qui suis coupable, c'est moi qui ai péché ; que je sois donc le seul qui reçoive les traits de votre juste colère ; mais il ne parle pas ainsi. La femme, dit-il, que vous m'avez donnée, m'a présenté du fruit, et j'en ai mangé. O perversité ! vous refusez de souffrir pour elle, et vous n'avez point refusé le crime ! Comment avez-vous tout confondu, misérable ? vous êtes débonnaire en cela même que vous deviez être sévère, et pernicieusement impitoyable quand il fallait user de bonté et de douceur ; il était de votre devoir de demeurer ferme en l'obéissance que Dieu vous avait imposée ; mais vous auriez dû satisfaire pour elle d'un cœur franc et d'une volonté déterminée. Sachez donc, mes frères, ajoute le Saint, qu'un homme ne doit jamais pécher pour l'amour d'un autre.

« La vertu tient le milieu partout, et les extrémités sont ordinairement vicieuses. La douceur doit éviter avec un pareil soin, la rudesse et la fausse complaisance. Elle doit consoler, faire du bien, prier pour les pauvres, négocier leurs affaires, mais elle ne doit jamais trahir les intérêts de Notre-Seigneur de peur d'aigrir sa clémence, sous prétexte de favoriser le prochain. Pour rendre cette vertu entièrement conforme à celle de notre divine Princesse, il la faut faire éclater envers les personnes qui nous sont le plus antipathiques ; car quelle récompense pouvons-nous espérer de caresser nos amis, les païens en usent de la sorte ; ce n'est pas à cette mansuétude que la béatitude est promise, mais à celle qui sait se vaincre pour l'amour de Dieu, et traiter les ennemis de nos inclinations comme nos frères. Ce sera par une conduite si charitable que vous viendrez au-dessus de vos répugnances, et que la douceur et l'humanité emporteront ce que la rigueur et la fierté n'emporteront jamais, et vous ne serez pas seulement tout-puissant au regard des hommes, mais vous obtiendrez de Dieu tout ce que vous lui demanderez : vous en avez l'exemple dans la personne de Moïse, qui, étant le plus doux de tous les hommes, eut tant d'accès auprès de sou

maître, qu'il le traitait comme un ami dans une familiarité qui surprendra tous les siècles, et qui a fait dire à saint Bernard, que c'était le privilège de la douceur, de se faire aimer de Dieu et des hommes; cette vertu ne doit donc pas être négligée, puisque ses avantages sont si grands. Les pacifiques sont appelés enfants de Dieu, l'on peut en remarquer de trois sortes. Les premiers conservent la paix en eux-mêmes, sont sensibles aux bienfaits, et ne voudraient nuire à personne. Les seconds souffrent en patience les injures sans rendre mal pour mal. Et les troisièmes sont toujours disposés à faire du bien à leurs ennemis. Les premiers sont encore faibles et faciles à renverser. Les seconds possèdent leurs âmes en paix. Mais les troisièmes ne possèdent pas seulement leurs âmes, ils gagnent encore celles de leurs frères par les charmes de leur douceur. Ce sont ces derniers qui méritent principalement la qualité d'enfants de Dieu, par le soin qu'ils prennent de réconcilier les autres à leur Père (1). »

V. Que si votre débonnairété est une fois cordiale, elle deviendra bientôt obligeante. Car le cœur a un merveilleux ascendant sur tout le reste, et rien ne lui est plus aisé que de mettre en œuvre toutes les affections de l'âme. Incontinent elle dressera votre esprit à l'affabilité, et le rendra accostable à toutes sortes de personnes. Elle versera des ruisseaux de lait et de miel sur votre langue, et la rendra un instrument très propre pour adoucir l'aigreur de ceux qui seront plongés dans quelque amertume. Elle remplira vos mains de bienfaits, et fera qu'elles prendront un indicible plaisir à les élargir. Elle attachera des ailes à vos pieds, et leur fournira une vitesse de cerf quand il s'agira du soulagement des misérables. Bref, elle sera comme l'esprit qui donnera la vie et le mouvement à toutes vos affections. Au reste, si le désir de m'ensuivre et de m'agréer peut quelque chose sur vous, je vous conjure que les meilleures preuves de votre mansuétude soient toujours autour de ceux qui vous seront le plus à charge; et de qui vous sentirez plus de dégoût. Car vous l'aurez d'autant plus pure, que moins elle sera attirée par des motifs humains, et plus elle imitera la dé-

(1) La R. Mère de Blémur.

bonnairété de Dieu, moins vous y rechercherez votre propre satisfaction. Faites état que l'un des meilleurs trafics que vous puissiez exercer pour le Ciel, et l'un des agréables services que vous ayez moyen de rendre à Dieu, consiste à supporter doucement les imperfections des autres, et les contrariétés que vous rencontrerez en leurs humeurs et en leur conversation. Le gain en sera d'autant plus grand qu'il sera plus ordinaire et plus approchant de l'exercice de la sainte charité.

§. X. — De l'obéissance de la très sainte Mère de Dieu.

« L'âme du Juste médite l'obéissance, dit le Sage; c'est-à-dire que la Foi, qui nous rend fidèles, n'est autre chose qu'une obéissance intérieure, par laquelle nous soumettons notre esprit et notre cœur à Dieu, nous considérant comme les enfants de l'obéissance aussi bien que de la foi, et voulant vivre de l'une aussi bien que de l'autre; et parce que Dieu est invisible, et qu'il nous a prescrit lui-même la manière de le servir, il ne faut pas se contenter de lui obéir, il faut encore se soumettre à ses Ministres avec une pleine volonté, et révéler dans leur bouche la vérité dont il les a rendus les dépositaires. Il faut essayer de se conduire de telle sorte, que toute la vie soit une méditation continuelle de l'obéissance, ou de celle que l'on rend à Dieu, lorsqu'il éclaire lui-même par ses inspirations secrètes, ou de celle que l'on rend aux Supérieurs pour l'amour de lui, en se souvenant que le Sauveur a dit en parlant d'eux : Qui vous écoute m'écoute, et qui vous méprise me méprise. L'obéissance, dit l'Écriture, est beaucoup meilleure que les victimes des insensés, qui ne connaissent pas le mal qu'ils font. Le sacrifice extérieur et visible, comme le remarque Saint Augustin, est le signe sacré du sacrifice intérieur et invisible, par lequel l'âme adore Dieu avec une profonde soumission à sa volonté. Quand ces deux sacrifices sont joints ensemble, Dieu aime le premier, qui est comme le corps, à cause du second qui est comme l'âme qui l'anime et qui le sanctifie; mais quand le premier est séparé du second, c'est alors qu'il faut dire que Dieu aime mieux l'obéissance qui lui est due, que les hosties et les holocaustes; car la soumission des personnes humbles et dociles, qui demeurent en paix au dernier rang, est tout-à-fait agréable à ses yeux :

« Les paroles du Psalmiste sont admirables au sujet que nous

traitons; il dit en parlant au Seigneur : Vous avez ordonné que vos lois soient gardées très exactement. C'est un Dieu qui commande non pas d'apprendre de mémoire ses saints commandements, mais de les garder, et de les garder très exactement. L'obéissance des fidèles n'est donc pas une simple spéculation de la loi de Dieu, c'est une soumission totale de l'esprit et de la volonté qui sont attentifs à ce que la loi ordonne, afin de le réduire en pratique. Il y a une parfaite union entre la foi et l'obéissance; il faut combattre les sens et le raisonnement humain pour croire ce que la foi nous propose, comme il faut obéir aux choses qui nous sont commandées, quoiqu'elles soient opposées à nos inclinations et à notre propre volonté; si notre foi et notre obéissance se trouvent bornées par le propre jugement, ou par les inclinations de la nature, la piété s'affaiblira sans doute, et nous ferons bien voir que nous ne sommes pas assez pénétrés de la vérité cachée sous ces paroles du Roi Prophète : Vous avez commandé que vos lois soient gardées très exactement. Il est juste que l'homme tremble quand Dieu parle, et l'effet d'une si sainte frayeur doit être l'exact accomplissement de sa parole.

« Quand Saint Augustin examine la défense que Dieu fit à Adam de manger d'un certain fruit, il dit que ce n'est pas que ce fruit fût mauvais en soi, mais qu'il était à propos de faire connaître à l'homme quelle était sa dépendance, et que par un acte de soumission il pût mériter d'être uni quelque jour à son Créateur. Mais, hélas ! ce prévaricateur n'usa point à son avantage d'un moyen si aisé et si utile, et il a fallu que le Fils de Dieu fait homme obéît jusqu'à la mort, afin de réparer le crime de cet infortuné, et de nous ouvrir la porte du Ciel que la désobéissance nous avait fermée, selon la profonde doctrine de l'Apôtre : Comme par la désobéissance d'un seul homme plusieurs hommes sont devenus pécheurs, aussi par l'obéissance d'un seul plusieurs sont devenus justes. Et nous apprenons du même Saint Paul, que la gloire et l'exaltation de l'humanité sacrée de Notre-Seigneur Jésus-Christ est la récompense de son obéissance jusqu'à la mort de la croix ; car c'est pour cela, dit-il, que Dieu l'a élevé, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout autre nom, afin qu'au nom de Jésus tout ce qui est dans le ciel, sur la terre et dans les enfers vienne à fléchir les genoux.

« L'obéissance, au sentiment de Saint Jean Climaque, est un parfait renoncement à son âme propre; c'est la mortification du corps subsistant avec la vie de l'esprit; c'est un mouvement simple, par lequel nous agissons sans discernement; c'est une mort volontaire; c'est une vie exempte de toute curiosité; c'est une assurance dans le péril; c'est une navigation sûre, et un voyage que l'on fait en dormant; c'est le tombeau de la propre volonté. Vous tous, continue le Saint, qui passez à la nage cette vaste mer, étant soutenus et soulevés par les mains d'un autre, sachez que le chemin où vous entreprenez de marcher est le plus court et le plus rude, et qu'il ne s'y trouve qu'une seule route par laquelle on puisse s'égarer, qui est celle qu'on appelle la confiance en son propre jugement et en sa propre conduite : car l'obéissance consiste à se défier de soi-même dans toutes choses, quoique bonnes, et cela jusqu'à la fin de sa vie. C'est par l'obéissance que nous offrons à Dieu un holocauste parfait de tout ce que nous avons de plus digne et de plus précieux, lui immolant notre propre jugement, notre propre volonté, notre libre arbitre, et tout ce qui en dépend; et c'est aussi en cette vertu que la très sainte Vierge s'est rendue admirable, ayant pratiqué une obéissance aussi exacte que si la dignité de Mère de Dieu ne l'eût pas relevée au-dessus de la Loi et des Législateurs. Elle commença dans le Temple à donner d'illustres marques de soumission et de dépendance, et son mariage avec saint Joseph fut encore un effet de cette vertu; elle obéissait à son Epoux comme au chef de la famille, sans jamais le contredire, quoiqu'elle fût plus éclairée, et qu'elle le surpassât de beaucoup. Elle le suivit en Bethléem pour obéir au commandement de l'Empereur de la terre, qui était un Prince idolâtre, et peu de temps après elle partit de nuit pour fuir en Egypte, sans faire paraître la moindre contradiction, ni s'informer de la durée de son exil; elle ne se met en peine de rien, obéissant simplement, et établissant son repos dans la soumission.

« Elle en usa de la sorte jusqu'à la mort de Saint Joseph, et lorsque son divin Fils se fit connaître au monde par sa parole et par ses miracles, elle marchait à sa suite avec la troupe des saintes femmes qui s'étaient dédiées particulièrement à son service. Depuis l'Ascension de Notre-Seigneur, toute l'Eglise naissante la regardant comme la Mère de leur Souverain, et comme

leur bonne Maîtresse, à laquelle on devait une soumission parfaite, elle ne s'en prévalut jamais, elle n'usa point de son autorité, elle ne commanda rien à personne, elle ne fit point sa propre volonté, elle était toujours la première qui exécutait les ordonnances des Apôtres en public, quoique en particulier ils conférassent avec elle, et qu'ils écoutassent avec un profond respect les oracles de sa bouche; enfin nous pouvons dire de la Mère, aussi bien que du Fils, qu'elle fut obéissante jusqu'à la mort de la Croix. Saint Ildelfonse assure qu'elle est morte autant par obéissance que par amour, et que son Fils étant venu pour recevoir son âme au sortir du corps, elle répéta les mêmes paroles qu'elle avait dites au moment de l'Incarnation : Voici la servante du Seigneur, qu'il accomplisse en moi sa très sainte volonté.

« Pour imiter cette admirable Vierge, il faut obéir fidèlement aux mouvements du Saint-Esprit, disant avec le saint homme Job : Vous m'appellerez, Seigneur, et je vous répondrai. Il faut pratiquer ses commandements et ses conseils, les maximes de l'Evangile que le Sauveur a publiées lui-même pour nous apprendre quelles sont nos obligations et les voies d'arriver au salut éternel; chacun doit obéir aux règles particulières de l'état où il est engagé, avec amour et fidélité, ne s'arrêtant pas seulement aux préceptes qui enferment le péché mortel dans leur transgression, mais se soumettant à toutes les volontés de Dieu; comme un enfant qui agit avec un amour respectueux. Le vrai obéissant doit prendre pour sa devise ces belles paroles de Notre-Seigneur : Je fais toujours ce qui est le plus agréable à mon Père; il n'examine point si le péché est mortel ou véniel, il regarde seulement ce qui déplaît à son Maître, afin de l'éviter, il est attentif à ses inspirations, à ses ordres et à tout ce qu'il permet : l'obéissance se doit étendre à toutes les actions et à toutes les souffrances de la vie, et faire une sainte alliance avec la soumission aux ordres de Dieu, pour accepter de sa part toutes sortes d'événements; quoi qu'il en coûte à la nature, n'ayant nulle autre ambition que celle d'obéir exactement.

« Mais non seulement on doit être soumis à Dieu, il faut encore obéir sans résistance, avec joie et promptitude, aux Supérieurs qui ont l'autorité légitime pour commander, sans

prendre la liberté d'examiner si leur vie est conforme à leur doctrine, car l'inférieur n'en rendra pas compte à Notre-Seigneur, il n'est responsable que de son obéissance et rien plus. Notre divin Sauveur fit entendre aux Juifs que c'était sa volonté qu'ils en usassent de la sorte envers les Scribes et les Phariséens, parce qu'ils étaient assis sur la Chaire de Moïse, quoique assurément ils ne fussent ses Disciples que de nom, et nullement ses imitateurs. Et Saint Paul nous avertit qu'il faut adoucir la peine de ceux qui sont chargés de nos âmes, et qui en doivent répondre au Seigneur, en leur étant fort soumis, et recevant leurs avis avec docilité. Lorsque Saül eut défait Amalec, et que contre l'ordre exprès du Seigneur qu'il avait reçu par le Prophète Samuel de ne rien réserver ni des hommes, ni du butin, il eut fait le contraire en épargnant les meilleurs troupeaux pour les offrir en sacrifice, l'homme de Dieu lui dit tout animé de zèle : Pourquoi donc n'avez-vous point écouté la voix du Seigneur ? Pourquoi vous êtes-vous laissé aller au désir du pillage ? Et pourquoi avez-vous péché aux yeux du Seigneur ? Sont-ce des holocaustes et des victimes qu'il demande, et ne demande-t-il pas plutôt que l'on obéisse à sa voix ? C'est une espèce de magie de ne vouloir pas lui obéir et de ne se rendre pas à sa volonté, c'est le crime de l'idolâtrie. En effet, celui qui ne veut obéir qu'à lui-même se fait une idole de sa passion ; il quitte la certitude des volontés de Dieu qu'il nous a déclarées par l'Écriture, pour consulter en quelque sorte le démon, en faisant un Dieu de sa propre volonté, et des fausses raisons qu'il a lui-même inventées. Saint Grégoire, expliquant cet endroit, dit que Saül a encore beaucoup d'imitateurs, ils croient obéir à ceux qui ont l'autorité de leur commander, et cependant ils retranchent des ordres qu'ils ont reçus ce qui les incommode, et ajoutent ce qui leur plaît ; ainsi ils n'obéissent qu'à eux-mêmes, et ils ne doivent attendre que la récompense promise à l'amour-propre. Prenons une conduite plus chrétienne, soyons doux et humbles envers ceux à qui l'ordre de la Providence nous a soumis, et cette déférence paisible sera le sacrifice véritable que Dieu demande de nous, comme le culte souverain qui lui est dû ; et pour arriver à la perfection de l'obéissance, étendons-la jusqu'à nos frères et même à nos inférieurs. Le grand Patriarche Saint Benoît, qui était fort éclairé sur ce sujet,



exhorte ses Religieux à une obéissance mutuelle, qui sert beaucoup à conserver la paix dans les Communautés; quand on peut, sans blesser la discrétion, céder son jugement à celui des autres, c'est une pratique fort agréable à la Mère de Dieu, parce qu'elle-même en usait de la sorte pendant les jours de son pèlerinage. Il n'appartient qu'aux enfants de la loi nouvelle de préférer la satisfaction du prochain à leurs propres intérêts, et de faire la volonté des autres plutôt que la leur. Enfin il faut obéir promptement, sans délai; sans réplique, avec joie, simplement et les yeux fermés, puisque Dieu rejette l'obéissance forcée, et qui est accompagnée du murmure de la langue ou du cœur (1). »

§. XI. — De sa parfaite résignation, et comme elle doit être de tous imitée.

*La résignation de la Sainte Vierge a été très humble.*

I. La résignation à la divine volonté, qui est le centre et l'abrégé de toutes les vertus chrétiennes, a été en la Sainte Vierge très humble, très entière et très paisible. Elle a été très humble en l'estime que la Vierge avait de soi-même. Car se comparant à toutes les créatures, elle se réputait comme rien; mais se comparant à Dieu, elle se trouvait encore moins que rien. Elle a été très humble, en ce que pour acquiescer parfaitement à la disposition de Dieu, elle descendit jusqu'au plus bas étage de servitude dont elle pût avoir connaissance; de manière que lorsqu'elle prononça ces paroles qui firent voir à l'univers son admirable résignation: Je suis l'esclave du Seigneur, qu'il soit fait de moi selon sa sainte volonté; elle avait en l'esprit tout ce qu'un entendement peut concevoir de plus bas en termes de soumission. Elle disait plus qu'Abraham lorsqu'il s'appelait poudre et cendres; elle allait plus loin que David, quand il se prenait pour un chien mort, pour un petit moucheron et pour un ver de terre. Bref, elle faisait une protestation solennelle d'accepter l'ordonnance de Dieu à la condition la plus basse qui pût échoir en une créature. Elle a été très humble en ce qu'elle s'est assujettie à sa souveraine Majesté, en s'estimant tout-à-fait indigne du soin qu'il lui plaisait prendre de sa conduite, s'éton-

(1) La R. Mère de Blémur.

nant infiniment que son adorable grandeur daignât s'abaisser jusques là que de se souvenir d'elle et de l'avoir en considération.

*La résignation de la Sainte Vierge a été très entière.*

II. Elle a été très entière en ce qu'elle n'a eu ni bornes ni limites, en ce qu'elle a soumis la très sacrée Vierge au bon plaisir de Dieu, sans mesure, sans restriction et sans limitation. Car jaçoit que les paroles que je viens de toucher semblassent viser directement à l'acceptation de l'offre qui lui était faite de concevoir le Verbe divin, ce néanmoins c'est chose très assurée qu'en son âme elle donnait carte blanche à Dieu pour y écrire absolument et généralement toutes ses volontés. Elle disait avec David du meilleur de ses sentiments : Mon cœur est appareillé pour être gouverné tout comme il plaira à sa divine Majesté de le conduire; qu'il me mette haut, qu'il me mette bas, qu'il me fasse grande, qu'il me fasse petite, qu'il se serve de moi, qu'il ne s'en serve point, qu'il en use tout comme il jugera; pour moi, je n'ai rien autre chose à dire, sinon que je suis totalement à sa divine providence. Qu'il ordonne de ma vie naturelle pour la santé ou pour la maladie, pour la force ou pour la faiblesse, pour la demeure ou pour la sortie, je n'ai nulle inclination à un état plutôt qu'à l'autre. Qu'il dispose de ma vie civile pour l'honneur ou pour le déshonneur, pour la hantise ou pour la solitude, pour la faveur ou pour la défaveur; mon cœur ne penchera jamais que du côté où son bon plaisir paraîtra. Quant à ma vie spirituelle, je veux et prétends que pour les goûts ou pour les dégoûts, pour les avancements ou pour les retardements, pour l'abondance ou pour la disette, et généralement pour tous les accidents et les vicissitudes qui l'accompagnent jusqu'à la mesure de la grâce et de la gloire, sa sainte volonté soit entièrement parfaite en moi.

*La résignation de la Sainte Vierge a été très paisible.*

III. Elle a été très paisible, en ce qu'avec une indicible tranquillité elle se reposa de tout ce qui la touchait sur la paternelle affection de Dieu en son endroit. Et la paix de son âme fut bien si grande, que jamais elle ne se ressentit d'aucun événement, et chose aucune ne survint contre son gré. Elle ne vou-

l'ait pas seulement songer à ce qui lui était utile ou dommageable, de peur de se défier tant soit peu de la très soigneuse charité de celui qui y pensait assez pour elle. Elle eut même désiré n'avoir point d'autre volonté que celle de Dieu, afin qu'il fit tout en elle sans qu'elle y contribuât le moindre mouvement du sien. Oh! que cette chaste Amante reposait doucement sur le sein de son Bien-aimé! oh! quel plaisir elle prenait d'y boire à longs traits la sainte oubliance de soi-même, et la souvenance de Dieu! oh! quel contentement c'était à l'Époux de son cœur de la tenir étroitement serrée sur sa poitrine, et d'empêcher que nul ne troublât son repos! Oh! de quelle affection il conjurait les filles de Jérusalem de ne point interrompre son sommeil et de ne l'éveiller en façon quelconque, ni pour aucune considération! oh! que l'exemple qu'elle a donné à ses chers nourrissons d'une tranquillité parfaitement résignée et d'une résignation paisiblement tranquille est efficace.

IV. Mais qui me donnera de l'esprit et des paroles pour déclarer l'obligation qu'ils ont de l'imiter, et les fruits qu'ils doivent attendre de cette sainte imitation? qui m'aidera à publier ce que je conçois de la hauteur d'une résignation humble, entière et paisible, à l'exemple de celle de la Mère de Dieu? qui disposera les cœurs des serviteurs de Marie à se jeter entre les bras de la providence éternelle, avec ces trois conditions qui sont comme une corde à trois cordons, afin de les attacher inséparablement au principe de leur bonheur? Résignation humble; oh! que ce mot est ravissant! Résignation entière; oh! quel comble de perfection! Résignation paisible; oh! quel océan de douceur! Résignation humble; quoi de plus raisonnable au monde! Résignation entière; quoi de plus utile! Résignation paisible; quoi de plus délicieux! Résignation humble; oui, il faut par tout droit qu'elle le soit. Car qui osera demander à Dieu pourquoi il dispose de lui d'une telle ou d'une telle manière? N'est-il pas le potier qui nous tient tous en ses mains comme le morceau d'argile? Et quelle hardiesse de vouloir s'enquérir pourquoi il nous a faits grands ou petits? N'est-il pas le pilote qui gouverne le navire de notre vie? Et quelle présomption de vouloir contrôler sa conduite, ou de s'informer pourquoi il prend cette route ou cette autre? N'est-il pas le maître de nos actions et de tout ce que nous avons ou que nous som-

mes ? Et quelle apparence de vouloir résister à ses desseins ? N'est-il pas le souverain Médecin de nos âmes ? Et penserions-nous savoir mieux que lui ce qu'il faut pour notre guérison ? N'est-il pas notre Père, notre Roi et notre Souverain ? Serons-nous si hardis que de nous vouloir entremettre de notre gouvernement et de vouloir entrer dans son secret cabinet ? Ne dispose-t-il pas de nous avec une sagesse, une bonté et une révérence infinies ? Comment donc nous comporter autrement envers ses dispositions que pour les adorer et les recevoir à yeux clos ? Quoi ? ne s'est-il pas jadis vu des écoliers qui ont porté tant de respect aux opinions de leur Maître, que de les tenir pour des arrêts et pour des oracles, et ne vouloir autre raison de la doctrine qui leur était enseignée sinon que le maître l'avait ainsi dit ? Et il ne nous suffira pas pour agréer les divers accidents qui nous arrivent de savoir que Dieu les envoie, et qu'il en a ainsi ordonné pour sa gloire et pour notre bien. Ce seul mot, Dieu le veut, est capable de faire trembler le Ciel, de remplir les enfers d'horreur, et de renverser toute la nature ; et il ne sera pas suffisant pour faire plier un petit ver de terre sous les lois d'une grande Majesté !

V. Encore faut-il passer outre et faire en sorte que notre résignation soit entière. Car à quel propos la partager et nous soumettre à une ordonnance de Dieu, et non pas à l'autre ? Ne sont-elles pas toutes saintes, toutes sages, toutes divines ? Pourquoi donc y faire de la distinction, résister aux unes pour consentir aux autres ? Si le tournesol a cela de propre, que non seulement toute la fleur, mais encore chaque feuille et chaque filet en particulier se contourne avec le soleil ; pourquoi le cœur humain ne l'imitera-t-il pas en une perfection qui lui est si naturelle ? Pourquoi n'ajoutera-t-il pas tous ses desseins et tous ses mouvements au pas du bon plaisir de Dieu ? N'est-ce point le seul souvenir de ce bon plaisir qui a mis les Saints en mille postures et les a fait courir après Dieu, comme on dit que les animaux courent après la Panthère, attirés par la douceur de son odeur ? N'est-ce pas ce qui leur a fait caresser la Croix, mépriser les délices, accepter la mort, rire parmi les souffrances et se baigner dans les tourments ? La Séraphine Sainte Catherine de Gênes faisait bien tant d'état de ce point, qu'on avait beau lui demander ce qu'elle voulait ou ce qu'elle désirait ; jamais

on n'a tiré d'elle autre réponse, sinon qu'elle voulait ou qu'elle désirait ce qu'elle était et ce qu'elle faisait pour lors au moment qu'on lui parlait. Le suc et le consumé de tous ses enseignement spirituels, était que l'âme s'exerçant continuellement aux bonnes œuvres selon le devoir de sa profession, ne voulût et ne désirât chose quelconque, sinon ce qu'elle était et ce qu'elle faisait en chaque moment de sa vie.

VI. Et puisqu'il est question d'aller encore plus avant, et de conduire mon discours jusqu'au point de cette divine vertu, qui est la paix et la douceur que nous possédons par son moyen, la même Sainte Catherine avait coutume d'appeler cette résignation la Reine de la terre et du ciel, pour autant qu'elle n'est sujette à chose aucune, et ne trouve rien qui lui puisse donner de la peine, ou lui causer de la tristesse ou de l'ennui. Elle disait que si elle pouvait déclarer par paroles ce qu'elle voyait et qu'elle concevait de cette admirable vertu, il n'y aurait cœur, pour fier et obstiné qu'il fût, qu'elle n'adoucit et à qui elle ne fît haïr la propre volonté plus que le diable et que l'enfer. Elle disait que cette résignation lui servait d'une muraille entre Dieu et ce qui n'est pas Dieu, si forte, que quand toutes les délectations de la chair et du monde auraient été des coups de canon plus forts et plus pécants que la foudre du ciel, elles n'en eussent pu ébranler la moindre pierre. Elle disait que si une seule bluette de ce céleste feu, qui embrasait sa poitrine, fût tombée dans l'enfer, elle eût été suffisante pour le changer en Paradis, et pour convertir les démons en Séraphins; d'autant qu'elle eût anéanti toute la rébellion qu'ils ont contre Dieu, laquelle ôtée, il ne serait resté ni diable ni enfer. On voyait parfois la dévote Magdeleine de Pazzi aller le long des galeries du Couvent du Mont-Carmel de Florence, les yeux dressés contre le ciel, répétant seulement ces trois mots : Volonté de Dieu ! volonté de Dieu ! Que si elle rencontrait quelque Sœur, c'était à l'arrêter, à la prendre par la main, et à lui dire avec un visage de feu : Mais, ma chère Sœur, ne savourez-vous point la douceur qui est cachée dans ces trois paroles : Volonté de Dieu ? De moi j'en ai bien un tel sentiment, que si je connaissais que ce fût le bon plaisir de Dieu que je souffrisse les peines de l'enfer, tout à cet instant je m'y précipiterais moi-même. Que les esprits profanes s'imaginent ce qu'ils voudront

là dessus; pour moi je n'aurai jamais autre pensée, sinon que si nous avons autant de résignation à prendre tout de la main de Dieu, comme en ont eu ces belles âmes, nous jouirions des mêmes faveurs et des mêmes sentiments. Que la dureté de mon cœur insensible m'en empêche autant qu'elle voudra, du moins jamais il sera que je n'envie la condition de ces Benjamins de la providence éternelle, qui reposent à plaisir entre les bras de Dieu, dans le sein de l'Amour et dessus le giron de la Miséricorde, qui ont à leur commandement la mamelle sucrée des délices qui n'engendrent point de dédain, et qui n'en peuvent être séparés que par leur propre volonté. Qu'à jamais ils demeurent attachés à la source de tous les vrais contentements; qu'ils passent des joies de cette vie à celles de l'autre, pour contempler le bien qu'ils possèdent déjà sans le connaître, et que là haut ils soient unis pour toujours à la divine volonté, de laquelle ici-bas rien ne les a pu séparer.

§. XII. — Du silence et de la solitude de Notre-Dame.

« Il manquerait quelque chose au Traité que nous avons fait des vertus de la Mère de Dieu, si nous ne disions un mot de cet admirable silence qui a fait une partie si admirable de sa sainte vie. Je sais bien que l'on prétend que le silence ne doit pas tenir de rang entre les actions, puisqu'il est plutôt une cessation d'acte et de parole qu'une chose réelle, comme les ténèbres ne sont rien que la privation de la lumière, mais cependant cette privation en tant que vertu est si noble et si avantageuse, qu'elle mérite bien toute notre application.

« Les anciens Philosophes ont estimé que le silence était l'unique entrée de la Sagesse, et quelques-uns obligeaient leurs disciples à l'observer cinq ans avant que de leur donner des leçons, comme si la plus importante eût été d'apprendre à se taire; ils en avaient même fait une Divinité qui avait la bouche cachetée. Mais pourquoi aller puiser dans ces eaux bourbeuses, et nous exposer au reproche que le Seigneur fait par son Prophète : Mon peuple, dit-il, a commis deux grands maux; il m'a quitté, moi qui suis la fontaine de vie, et il s'est creusé des citernes qui ne peuvent conserver l'eau. Allons donc à notre divin Maître, duquel il est dit qu'il passa trente ans en retraite, et qu'il n'en employa que trois à la prédication de l'Évangile,

quoique la fin de sa mission regardât l'instruction du monde et la formation de ses Disciples; mais comme son exemple devait enseigner plus efficacement que sa parole, il donne beaucoup plus de temps à l'un qu'à l'autre.

« On demandait un jour à un grand serviteur de Dieu ce qu'il lui avait dit à l'oraison : Dieu est sage, répondit cet homme, il parle peu. Mais au moins nous apprend-il par sa conduite que nous devons adorer son silence éternel, le méditer à loisir et l'aimer de toute notre âme. Oh ! qu'il est surprenant et plein de merveilles ! La nature corrompue se plaît à ne rien faire des mains, et à travailler de la langue; mais la nature réparée fait tout le contraire, imposant le silence à sa langue, et engageant ses mains au travail.

« Il est étrange que le Verbe du Père, la parole substantielle, soit devenue muette, et que changeant de nom, elle ait voulu s'appeler *Verbum silens*. Le Fils unique de Dieu est venu ici-bas, afin de rendre témoignage à la vérité, et il y a fait son entrée par un silence de neuf mois et par une humiliation qui est la plus grande aussi bien que la première de sa très sainte vie. O Sagesse éternelle ! que vous êtes profonde. N'est-ce pas vous qui renfermez tous les trésors de la science et tous les secrets de la divinité ? Pourquoi donc vous taisez-vous ? Pourquoi garder un silence si long et si rigoureux ? Vous n'êtes point en péril d'excéder en paroles; il ne pouvait sortir que des oracles de votre bouche sacrée, vous ne pouviez prononcer que des paroles de vie et de vie éternelle, au témoignage d'un des plus grands de vos Apôtres, et cependant vous ne dites mot ? C'est sans doute pour nous apprendre qu'il est bien plus sûr de se taire que de parler, quoique en votre personne adorable cela fût égal. Le dévot Saint Bernard triomphe sur ce sujet, expliquant ce passage de l'Évangile : C'est mon Fils bien-aimé, écoutez-le. Car s'adressant à Notre-Seigneur Jésus-Christ, il le fait en cette sorte : Voici, mon cher Maître, l'ordre du Père éternel, que l'on vous écoute; commencez donc, s'il vous plaît, à parler ? Jusques à quand garderez-vous ce silence ? Jusques à quand dissimulerez-vous ? Vous vous êtes tû long-temps et bien long-temps, pour ne pas dire trop; mais enfin vous avez permission du Père pour nous instruire ; combien de temps, ô

vertu! ô sagesse incréée! demeurerez-vous cachée parmi le peuple comme un homme du commun, comme un pauvre ignorant? Et un peu après il continue ainsi : Quand le Sauveur observait ce long silence, et qu'il se cachait avec tant de soin, pensez-vous qu'il craignait la vaine gloire, lui qui était la véritable gloire du Père? Il la craignait, certes, mais non pas pour lui; il la craignait pour nous, qui avons tant de sujet d'appréhender cette peste. Mais le plus admirable silence de ce divin Seigneur fut celui de sa Passion : il se vit chargé de calomnies, accusé injustement, traité comme un séditeux, comme un fou, comme un blasphémateur; on lui donne des soufflets, on lui crache au visage, on lui déchire tout le corps dans la flagellation, on le couronne d'épines. A tout cela, Jésus se taisait, dit l'Évangéliste; Hérode l'interroge, et il ne répond point, parce qu'il ne s'agissait que de satisfaire la curiosité de ce Prince. On poursuit son procès devant Pilate, les Princes des Prêtres et les anciens d'entre les Juifs le chargent d'injures, le Président le presse de se défendre, et Jésus se taisait; ce silence imprima un grand étonnement dans l'âme de son Juge aussi bien que dans l'esprit du Prophète, qui, le considérant plusieurs siècles avant qu'il arrivât, l'explique en cette sorte : Il a été offert à la mort, parce qu'il l'a voulu, et il n'a pas ouvert sa bouche, étant conduit comme un mouton à la boucherie, on l'a tondu et même écorché, et ce tendre Agneau est demeuré muet. Voilà le grand modèle du silence et le premier exemplaire d'une vertu si peu connue dans le monde.

« Et voici le second, c'est Marie, Mère de Jésus, la plus excellente copie de ce divin original, et celle qui a le plus participé à l'esprit de retraite et de solitude de son divin Fils.

« N'est-il pas surprenant que le ciel et la terre, les Anges et les bergers parlent du grand Mystère de la Naissance d'un Dieu, et que la sacrée Vierge, qui en est l'auguste Mère, demeure en silence? Elle connaît les grandeurs, elle voit les bassesses, elle participe à la gloire et aux humiliations du divin Enfant, sans prononcer une seule parole; elle reçoit les Pasteurs qui viennent à la Crèche, elle écoute ce qu'ils lui disent de l'apparition des Anges, et elle demeure en silence, et l'Évangéliste nous dit d'elle : Marie conservait toutes ces choses, les méditant en son cœur. Est-il possible, ô Vierge bienheureuse! que vous n'ayez



point de paroles pour exprimer un Mystère si grand et si admirable? Il est certain que vous le feriez beaucoup mieux que de pauvres gens de la campagne, simples et sans lumière; appréhendez-vous que votre témoignage fût suspect, parce que vous êtes Mère. Au moins pourriez-vous faire quelque élévation vers Dieu et célébrer ses louanges dans une telle occasion, comme vous le fîtes chez Zacharie, quand il fut question de répondre à Sainte Elisabeth; mais il faut prendre garde que le Cantique qu'elle prononça lors fut une adresse de son incomparable modestie. Sa cousine donnait des éloges à sa foi, et pour la divertir de la pensée de ses propres avantages et appliquer son esprit aux grandeurs de Dieu, elle entonna ce beau Cantique : Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit se réjouit en Dieu, mon Sauveur. Mais ici que les nouveaux adorateurs de Jésus-Enfant ne sont arrêtés qu'à publier ses grandeurs particulières, et qu'ils ne parlent point de sa sainte Mère, elle persévère dans le silence. Si cette admirable créature parlait, il faudrait nécessairement que ce fût de l'excès des miséricordes de Dieu envers elle de lui avoir donné son Fils unique; car quelle autre chose pourrait-elle dire en cette occasion? Et cependant ce discours enfermerait sa plus haute élévation, parce qu'il n'y a rien de comparable à la dignité de Mère de Dieu. Or, c'est un point arrêté dans son esprit de ne jamais rien dire à son avantage, ni directement, ni indirectement.

« Nous pouvons considérer une autre raison du silence de Notre-Dame et le regarder comme une imitation de celui du Père éternel dont elle est la très digne Epouse. Le Père garde un profond silence sur son Fils, quoiqu'il soit l'unique objet de sa complaisance et de son amour; ils ont un commerce secret entre eux, ils se parlent l'un à l'autre, mais il ne le manifeste point à la terre indigne de le connaître par son orgueil et par sa dissolution, à la réserve des bergers, des Mages, du saint vieillard Siméon et de Sainte Anne la Prophétesse. Le saint-Enfant demeure caché, personne ne lui rend hommage, et il se tient dans la captivité volontaire des autres enfants; il ne parle pas même à sa sainte Mère, ni à Saint Joseph; la Sainte Vierge voulant donc se conformer à la conduite du Père éternel et à celle de son Fils, elle se tient en silence. Silence sacré et mystérieux, qui est une impression de celui de Jésus; car c'est un

des droits de son état caché de nous mettre en silence, selon cette expression d'un Prophète : Que toute chair se taise devant la face du Seigneur, parce qu'il s'est réveillé enfin et qu'il s'est avancé vers nous de son sanctuaire. Qu'est-ce que veut dire l'Écriture en cet endroit, sinon de nous commander d'adorer par notre silence celui du Verbe incarné, dans lequel il paraît, dès qu'il commence à sanctifier notre nature. Quand Dieu parle, il se faut taire et l'écouter; mais s'il se tait lui-même, combien sommes-nous plus obligés d'imiter son silence? C'est ce que fait excellemment notre divine Maitresse, et par son opération vers son Fils, et par l'impression de son Fils en elle. C'est son partage dans le saint temps de l'enfance du Sauveur, c'est sa voie, c'est sa vie. Son état intérieur et extérieur est un état de silence qui adore la Parole éternelle, qu'elle voit muette devant ses yeux, elle passe du silence d'adoration dans un silence de transformation, silence de lumière et de ravissement, plus éloquent dans les louanges du Seigneur Jésus que l'éloquence même. C'est un silence opéré par celui du divin Enfant, qui tire sa Mère à lui dans son propre silence, et qui consomme en sa Divinité abaissée toute parole et toute pensée de sa créature. N'est-ce pas un prodige que les Anges et les hommes parlent à Marie, et que Marie ne parle point, le silence de Jésus ayant plus de pouvoir de la tenir dans un sacré silence, que les paroles ni des Anges ni des Saints n'ont de force pour la faire parler d'un si grand Mystère. Les bergers courent et parlent, et la divine Mère est en repos et en silence; les Rois arrivent, ils font parler toute la ville de Jérusalem, et Marie est en retraite et en silence. Le saint vieillard Siméon parle dans le Temple, et avec lui Anne la Prophétesse et tous ceux qui attendent la rédemption d'Israël, et la bienheureuse Vierge porte, donne et reçoit son Fils en silence, parce qu'elle est divinement occupée du silence de ce divin Enfant, et toutes les actions qu'elle fait, tous les services qu'elle lui rend, tout ce qu'elle souffre pour lui et avec lui n'interrompt point sa retraite; elle va en Egypte, elle en revient, elle obéit à son Epoux Saint Joseph, elle fait tous ses voyages sans que l'on apprenne qu'elle ait dit un seul mot.

« Quand l'Enfant Jésus, âgé de douze ans, demeura au Temple sans la participation de sa sainte Mère, elle lui en fit sa

plainte d'un cœur outré de douleur et d'amour; et ne comprenant point sa réponse, par un secret conseil de la sagesse de ce divin Fils, elle ne lui en demanda pas l'éclaircissement, demeurant en silence selon sa sainte coutume : ce qu'elle continua encore au temps de la manifestation du Sauveur, et lorsque ses Disciples annonçaient déjà l'Évangile, qu'ils faisaient diverses questions à leur Maître, et qu'il leur répondait. Il est dit même que plusieurs Femmes dévotes que son amour avait attirées à sa suite, prenaient la liberté de lui parler, et la Bienheureuse Vierge demeurait en silence; sur quoi il faut remarquer que sa grâce principale était sa grâce de Mère de Dieu, qui avait pour origine le dessein du Verbe de se faire homme par la voie de naissance et d'enfance; s'il eût voulu s'exempter de cet état, il n'y aurait point eu de Mère de Dieu, ni de grâce proportionnée à cette dignité, l'une étant relative à l'autre comme à son principe : la grâce de Mère de Dieu ayant donc rapport à l'enfance de Notre-Seigneur qui est un état de silence, elle oblige la Sainte Vierge à la retraite et à la solitude. Et voilà notre second modèle, et la Maîtresse dont nous devons apprendre la pratique d'une vertu sans laquelle on ne peut être véritablement religieux; au sentiment de Saint Jacques, Frère du Seigneur. Saint Joseph, l'heureux Epoux de cette auguste Princesse, apprit de son divin Enfant et d'elle cette modération de la langue dont nous parlons; ils étaient tous deux admirant les merveilles qui se passaient en l'Enfant-Dieu, c'étaient les deux Chérubins au côté du nouveau Propitiatoire qui avaient des yeux pour le regarder et un cœur pour l'aimer; c'était leur unique occupation, principalement les quarante jours qu'ils demeurèrent dans la pauvre étable de Bethléem, et dans tout l'Évangile on ne trouve pas un seul mot proféré par Saint Joseph. On peut sans faire violence au texte sacré lui attribuer ce passage : Le silence cultivera la Justice; parce que la Justice se conserve et s'accroît en parlant beaucoup à Dieu et peu aux hommes. Le silence est comme le lit où reposent toutes les vertus.

« Toutes les personnes intérieures, et que l'on nomme des hommes d'Oraison, ont aimé la retraite à l'imitation des trois personnes de la sainte Famille. Où pensons-nous que le grand Patriarche des Religieux d'Occident, Saint Benoît, eût appris les Règles du silence qu'il pratiqua dès l'âge de quatorze ans, et

qu'il laissa depuis à ses Disciples dans l'excellent Livre de sa Morale, sinon aux pieds de la Mère de Dieu ? Nous avons fait voir, en parlant de la fondation de son Ordre, qu'étant encore un petit enfant, il passait plusieurs heures chaque jour devant une Image de cette divine Mère, et qu'il quittait tout autre divertissement pour avoir le plaisir de converser avec elle. Il pratiquait dès lors le conseil du Prophète Evangélique que nous trouvons exprimé en ces termes : Asseyez-vous, demeurez dans le silence, entrez dans les ténèbres; et ailleurs : Allez, mon peuple, entrez dans le secret de votre chambre, fermez vos portes sur vous, et tenez-vous un peu caché. Il est certain qu'il a obéi littéralement à cet avis, et qu'il ne fût jamais sorti de sa chère solitude, si Dieu ne l'en eût tiré en quelque sorte pour en faire une des lumières de son Eglise.

« Le silence était si exact parmi les anciens Religieux qui reconnaissent Saint Benoît pour leur Père, que l'on rapporte d'un d'entre eux, nommé Radulphe, qui avait été honoré du Sacerdote, qu'il demeura seize ans entiers sans proférer une seule parole avec les créatures. Mais qu'arriva-t-il ensuite? Dieu voulant témoigner combien sa fidélité sur ce point lui était agréable, il permit que le feu ayant pris au Monastère, et le menaçant d'un total embrasement, le Bienheureux Radulphe ouvrit la bouche et s'écria : Flammes, arrêtez-vous, et ne passez pas outre. A cette voix que l'on n'était pas accoutumé d'entendre le feu s'éteignit soudain. Il fallait bien que le Prophète Royal connût l'importance du silence, puisqu'il s'en glorifiait comme de la meilleure de ses actions : Je me suis tû, disait-il, je me suis humilié, je me suis abstenu même des bons discours et de ces entretiens qui n'ont rien qui ne puisse édifier ceux qui les écoutent. Saint Jean Climaque a fait un des degrés de son Echelle mystérieuse, des dommages qui sont causés par l'intempérance de la langue, et du profit spirituel qui accompagne le silence. Voici ce qu'il dit, et cela mérite bien d'être rapporté en ce lieu : « L'intempérance de la langue, dit ce grand homme, est le trône où la vaine gloire se produit avec pompe; c'est le caractère des ignorants, c'est une entrée à la médisance, c'est la mère de la raillerie, c'est l'ouvrière du mensonge, c'est la ruine de la componction, c'est l'introductrice de l'attédissement, c'est l'avant-courrière du sommeil, c'est la dis-

sipatrice de la méditation, c'est l'anéantissement de la garde intérieure de soi-même, c'est le refroidissement de la ferveur, c'est l'obscurcissement de la lumière de l'esprit dans la prière.

« Au contraire, le silence accompagné de connaissance et de sagesse, est le père de l'oraison, c'est l'affranchissement de la captivité de l'âme, c'est la conservation du feu divin qui l'embrase, c'est la vigilance sur ses pensées, c'est la sentinelle qui découvre les ennemis, c'est comme une prison intérieure, où l'on entre en esprit pour pleurer ses fautes, c'est l'ami des larmes, c'est l'excitateur du souvenir de la mort, c'est un peintre spirituel, qui représente au vif les supplices de l'enfer, c'est un sage et curieux observateur des jugements divins et éternels, c'est le coadjuteur fidèle de la pénitence, c'est l'ennemi de la confiance présomptueuse, c'est le compagnon inséparable de la tranquillité de l'esprit, c'est l'adversaire du désir ambitieux d'enseigner les autres, c'est l'accroissement des lumières du Ciel dans notre âme, c'est l'aide de la contemplation, c'est un avancement invisible dans la vertu, c'est une secrète élévation de l'âme vers Dieu. L'ami du silence s'approche de Dieu, et entrant d'une manière toute secrète et toute cachée dans sa familiarité sainte, il est éclairé de ses divines lumières.

« Il faut avouer qu'il n'y a rien de plus riche et de plus fécond que l'expression de ce grand Maître de la solitude : il a fait l'anatomie du silence avec tant d'adresse, qu'on ne peut rien ajouter aux qualités qu'il y découvre. Il est bien probable que les Pères du Désert participaient à sa lumière, puisqu'ils l'observaient avec tant de soin. L'Abbé Agathon porta trois ans une petite pierre dans sa bouche pour ne pas parler, et quand on lui en demanda la raison, il répondit par ce mot du Sage : Celui qui garde sa bouche, garde son âme ; mais celui qui est inconsidéré en ses paroles, tombera en beaucoup de maux. Saint Bernard ne croit pas que l'on puisse conserver la pureté de cœur, si on néglige le règlement de la langue. En effet, le Sage ne dit pas, que celui qui est médisant ou superbe dans ses paroles, mais que celui qui est seulement inconsidéré, tombera dans beaucoup de maux ; il n'est pas nécessaire que la langue s'abandonne aux dérèglements visiblement criminels, il suffit qu'elle soit inconsidérée pour nous précipiter dans de grands désordres.

« C'est un si grand bien que cette retenue et cette modération de la langue, que Salomon, le plus sage des hommes, dit : Que l'insensé même passe pour un esprit raisonnable lorsqu'il se tait, et pour intelligent lorsqu'il se tient la bouche fermée. Si donc le silence, qui ne vient peut-être que de stupidité, honore les insensés, combien sera-t-il plus avantageux étant accompagné de raison et de lumière dans la personne des hommes sages.

« Palladius nous assure que le Saint Abbé Théonas demeura trente ans entiers dans sa pauvre cabane, gardant un silence des plus rigoureux, et qu'une Sainte Vierge employa vingt-cinq ans dans la même retenue, quoiqu'on accusé le sexe d'aimer beaucoup à parler. Nous pourrions dire, pour sa justification, qu'on nommait autrefois les Religieuses les Sœurs muettes. Saint Grégoire de Nazianze, faisant l'éloge de sa Sœur Sainte Gorgonie, il la loue principalement de la modération de sa langue : Jamais, dit-il, on n'a trouvé une fille plus sage, ni qui parlât moins. Mais pour retourner à notre divine Maîtresse, puisque c'est à son honneur que nous avons entrepris de traiter de cette vertu, finissons par ce mot de Saint Ambroise : Cette humble Vierge, dit-il, était fort sérieuse en ses paroles, elle en prononçait peu, et jamais que par charité ou par nécessité; elle lisait beaucoup, aimant mieux l'entretien des morts qui s'expliquent dans leurs ouvrages, que celui des vivants; parce que la première façon de converser ne préjudicie point au recueillement, à la retraite et au silence. Ses lèvres, aussi bien que celles de l'Épouse, étaient liées d'un ruban d'écarlate, c'est-à-dire qu'une sainte pudeur l'empêchait de les ouvrir. C'est le modèle qui doit être imité de toutes les personnes qui aspirent à une dévotion solide, mais principalement des âmes Religieuses qui sont obligées par Etat à la perfection des Conseils Evangéliques, à la séparation des créatures et à une plus haute sainteté. Elles en ont de rares exemples en la Mère de Dieu : je le répète encore une fois, et j'ajoute avec Saint Ambroise, que si l'exemplaire nous est vénérable, et si nous ne pouvons le regarder qu'avec une sainte complaisance, il est juste que nous travaillions à contretirer ses traits autant que notre faiblesse le pourra permettre, avec le secours de notre auguste Maîtresse. Disons-lui donc avec un de ses plus fidèles serviteurs : « Je vous salue, Marie,

Vierge solitaire et amoureuse du recueillement intérieur, ô la plus belle entre les filles de Jérusalem ! ramassez, je vous prie, les pensées de votre esclave, qui se dissipent avec tant de facilité ; arrêtez cet esprit vagabond, afin qu'il n'ait plus que l'unique passion de connaître et d'aimer votre Fils, et de vous bénir avec lui dans toute la durée des siècles (1). »

§. XIII. — De la sainteté de la Mère de Dieu.

« Il semble que nous entreprenions une chose impossible de vouloir ramasser dans un seul Chapitre ce qui se peut dire de la sainteté d'une Mère de Dieu, lorsque d'ailleurs tous les Traités précédents nous en ont donné une idée assez juste ; cependant il ne sera pas désagréable au Lecteur de trouver ici un abrégé de cette haute et très excellente qualité de notre Souveraine.

« Disons, premièrement, que la sainteté est une séparation totale de la créature, et une union parfaite au Créateur. Quand nous pensons à la divine sainteté, et que nous voyons que Dieu par son essence n'est pas seulement éloigné des imperfections et des limites de l'être créé, habitant dans sa grandeur immense et infinie ; mais que, par cette divine vertu, il est détaché de toute créature, retiré en soi-même, et appliqué purement à son être, à sa sagesse, à son amour, à sa beauté et à sa béatitude ; quand nous considérons qu'il possède avec plénitude ce qu'il nous donne, et que c'est lui qui inspire à ses plus chers enfants l'aversion du siècle présent, et le désir de vaquer à la seule gloire de leur Auteur, par religion et par amour, alors nous devenons d'accord que, puisque c'est être saint de ne point s'amuser à la créature, Dieu le doit être bien plus noblement que tous les Anges et tous les hommes, que les Prêtres et les Hosties, de qui pourtant les moindres taches salissent et intéressent la sainteté.

« Nous devons adorer cette perfection incompréhensible en sa source, qui ne perd rien par le concours qu'elle donne au monde, qui sanctifie la terre et les Cieux, et qui donne dans les temps l'aversion des temps et l'amour de l'Éternité, qui im-

(1) La R. Mère de Blémur.

prime dans les Saints les désirs de leur propre destruction pour être de nouvelles créatures, étant persuadés que tout le monde devrait périr en l'honneur de cette divine sainteté. Quand David parle de la demeure de Dieu, c'est en ces termes : Vous vous êtes établi dans le lieu saint, à la louange d'Israël.

« Le Prophète Evangélique nous voulant faire comprendre en quelque sorte quelle est la Majesté du Dieu que nous adorons, il dit qu'il l'a vu sur un Trône élevé, et que les Séraphins étaient autour du Trône, que chacun d'eux avait six ailes, qu'ils se voilaient la face de deux ailes, que de deux autres ils se couvraient les pieds, et que de deux seulement ils volaient, et qu'ils criaient l'un à l'autre : Saint, Saint, Saint est le Seigneur, le Dieu des armées. Voilà donc l'occupation de ces Bienheureux Esprits de chanter sans cesse le divin Cantique de la sainteté de Dieu, avec un zèle digne de leur amour. Le mot de Saint, qui signifie séparé, nous marque que les Séraphins expriment l'infinie pureté de Dieu, son infini dégagement de tout être créé, son infinie application à lui seul; et nous devons être persuadés qu'il ne se peut rien dire de plus haut ni de plus digne de Dieu, que cette protestation des plus grands Princes du Ciel. Il est si Saint, qu'il n'est pas même attaché à la vie et à l'honneur de son Fils, puisqu'il en exige le Sacrifice, et qu'il ne souffre rien dans le Ciel, que ce qui est revêtu de la sainteté de ce Fils et de son divin Esprit. Quelle merveille de Dieu n'est donc pas comprise dans cette louange et cette épithète de Saint ?

« Comme c'est le propre de Dieu de vouloir du bien à sa créature, et que nul autre bien n'est comparable à celui qui forme les Saints, il a voulu avoir en tout temps de certaines hosties plus saintes et plus séparées, et il a eu soin de les pourvoir de retraite conforme à leur esprit et à son conseil; car il faut savoir que la grâce produit la sainteté, et que l'effet particulier de la sainteté est de séparer l'âme du péché, de la séparer de la terre, de la séparer des sens, de la séparer d'elle-même et de tout ce qui n'est pas Dieu; mais d'une manière de séparation qui va jusqu'à la haine, selon la maxime de Notre-Seigneur Jésus-Christ : Si quelqu'un vient à moi, et ne hait pas son père et sa mère, sa femme, ses enfants, et même sa propre vie, il ne peut être mon Disciple. Voilà le grand effet de la grâce éminente, que nous appelons sainteté, et qui s'est trouvée dans



tous les temps en quelques personnes particulières qui ont mérité d'appartenir à Dieu comme ses serviteurs et ses amis, et cela même avant la Loi de grâce, par une manière d'avance sur le prix que Notre-Seigneur en devait payer par l'effusion de son sang précieux.

« Ce fut de sa propre bouche qu'il nous fit un commandement d'être saints et parfaits, comme notre Père céleste est parfait; commandement qui a pour principe l'infinie complaisance qu'il a pour la sainteté, comme pour la plus excellente de toutes ses perfections, si toutefois il y a du plus ou du moins en Dieu; elle lui paraît donc si aimable, qu'il la veut reproduire dans tous les sujets qui ont capacité de la recevoir, afin d'en voir toujours l'image comme dans des glaces où il se contemple; et il est vrai de dire qu'il prend plus de plaisir d'avoir imprimé sa sainteté dans une âme bien pure, qu'il n'a fait en la production de toutes les créatures inférieures à l'homme et à l'Ange, qui sont seuls capables de ces divines impressions.

« On peut ajouter que Dieu nous commande d'être saints, parce qu'il nous aime, et que l'amour ne peut souffrir de distinction entre l'Amant et la chose aimée; Dieu est Saint, et nous sommes criminels. Il faut, pour satisfaire l'inclination de sa charité, qu'il travaille à réformer cette image; c'est pourquoi il nous commande d'être saints, afin qu'étant les Enfants du Père qui est dans le Ciel, nous portions son caractère et sa ressemblance : car il n'a point d'autre exemplaire de ses ouvrages que lui-même, et voulant former son Royaume et composer sa famille, il veut qu'elle ne le soit que de Saints. Jésus-Christ, notre Roi, se nomme par excellence le Saint des Saints, il faut donc que les particuliers de son Etat soient saints, que tous ses sujets portent cette qualité, et qu'ils rendent cet honneur à leur Souverain, d'étudier à se rendre agréables à ses yeux par la pratique de la sainteté.

« Cette qualité n'est pas du nombre des vertus que l'on comprend sous celui de conseil, de bienséance et de perfection; elle est d'une nécessité absolue, et celui qui ne s'étudie pas à se rendre Saint comme Dieu est Saint, n'a point droit au Ciel. C'est un sujet rebelle à son Prince, c'est un enfant désobéissant à son Père. Ecoutez ce que dit l'Apôtre : Vous savez, mes Frères, les préceptes que je vous ai donnés de la part du Seigneur Jé-

sus, c'est la volonté de Dieu que vous soyez saints. Ne vous conformez donc pas à ce siècle, mais changez dans l'état nouveau de l'esprit, afin que vous connaissiez ce que Dieu demande de vous de bon, d'agréable et de parfait. Il nous a élus en Jésus-Christ avant la création du monde, afin que nous soyons saints et sans tache devant lui. Rien n'est plus fort que la manière dont Saint Paul explique cette vérité en différents endroits de ses Epîtres : Mais je voudrais bien savoir qui sera la personne qui accomplira ce grand commandement dans toute son étendue ? Vous le savez, mon cher Lecteur, avant que je vous le dise, et je suis certain que vous prévenez ma pensée.

« Disons donc qu'il n'y a que Marie, Mère de Dieu, qui, après son divin Fils, puisse être nommée trois fois sainte et seule sainte, comme nous l'apprenons de Saint Bonaventure. C'est l'unique et la parfaite entre les filles de Jérusalem; il semble que l'Eglise appuie cette pensée, la saluant du titre de Sainte Marie, tant à la prière qu'elle ajoute au salut de l'Ange, qu'aux Litanies qu'elle chante à son honneur; car elle commence en disant : *Sancta Maria mater Dei, etc. Sancta Maria, sancta Dei genitrix, etc.* En effet, la sainteté est le fondement de toutes ses grandeurs; et si elle n'avait été unie parfaitement à Dieu, et entièrement séparée de tout le reste, elle n'eût jamais monté à cette dignité suprême. Nous avons vu que, dès le point de son Immaculée Conception, elle fut sanctifiée par un privilège qui lui était singulier. Depuis cet heureux moment elle avança toujours dans les voies de la grâce, et celle qui était déjà juste et sainte, le devint encore de plus en plus, par de nouveaux degrés de pureté et de sainteté dont Dieu combla son âme.

« Nous devons honorer la Sainte Vierge comme une fille de lumière qui ne participa jamais aux ténèbres, que Saint Paul reprochait autrefois aux Ephésiens : Vous savez, leur dit-il, que vous n'étiez que ténèbres, mais maintenant vous êtes la lumière même en Jésus-Christ; vivez donc en enfants de lumière. Notre divine Maîtresse est appelée avec bien de la raison un Jour perpétuel. Tous tant que nous sommes, nous éprouvons une certaine vicissitude de nuit et de jour; nous roulons entre l'obscurité et la lueur, la nuit du péché originel a précédé notre naissance, les péchés actuels ont malheureusement succédé au

jour de la grâce dans laquelle nous sommes entrés par le baptême; mais la Sainte Vierge n'a point éprouvé toutes ces malheureuses éclipses, elle n'est point entre deux nuits; c'est la Cité sainte qui descend du Ciel et qui vient de Dieu; elle est toute revêtue de clarté, Dieu même est son Soleil et sa lumière; et comme ce divin Soleil n'a point de coucher ni de lever, parce qu'il est immuable, elle participe à son éternelle splendeur, et les ténèbres n'ont point eu de pouvoir sur elle, elle a toujours marché dans la vérité et dans l'union actuelle de Dieu; son entendement ne se lassa jamais de contempler cet objet, jamais il ne prit le change, jamais il ne souffrit de diminution de lumière ni d'amour; c'est la femme revêtue du Soleil : et si vous demandez à Saint Bernardin de Sienne quand elle paraît environnée de ce globe ardent, il vous répondra que c'est principalement au moment qu'elle conçut le Fils unique de Dieu. Ce fut lorsque la divine Sagesse voulut réconcilier le monde, alors non seulement elle connut ce grand Mystère par révélation, qui a toujours quelque mélange d'obscurité; mais elle fut pleinement informée de tout ce qui appartenait au Verbe Incarné; et que l'on ne m'accuse pas de confondre les lumières de Notre-Dame avec sa sainteté, puisqu'il est écrit : Bienheureux sont ceux qui ont le cœur pur, d'autant qu'ils verront Dieu. La connaissance est donc l'effet de la pureté et de la sainteté; et si le Soleil voulait peindre son image sur la glace d'un miroir ou sur l'eau d'une fontaine, il faudrait nécessairement que celle-ci fût tranquille et sans agitation, et que l'autre n'eût point de taches. La réponse que fit Saint Gabriel à l'objection de Notre-Dame confirme cette pensée : La vertu du Très-Haut, dit-il, vous couvrira de son ombre; Marie avait proposé le défaut de connaissance : Je ne connais point d'homme; et l'Archange réplique qu'elle sera ombragée; mais quelle liaison y a-t-il en ceci ? Si la vertu du Très-Haut doit opérer l'Incarnation du Fils de Dieu, et partant la très noble connaissance de la Divinité, comment parler d'ombre, puisque l'ombre est opposée à la lumière ? En vérité, rien n'est plus subtil. Cette vertu du Très-Haut, qui est un astre brillant et une lumière de feu, est promise à la Bienheureuse Vierge sous la qualité d'ombre; sur quoi il faut remarquer que l'ombre est très utile pour fortifier les yeux des mortels, elle adoucit la lumière et tempère son éclat; c'est pourquoi les pau-

pières brunissent et défendent la prunelle des yeux de la trop grande vivacité du jour. C'est la pensée ingénieuse du Bienheureux Albert-le-Grand : Nous avons coutume, dit-il, de mettre la main sur les yeux quand nous voulons regarder quelque objet éloigné, afin de ramasser la force visuelle, et de la rendre plus propre à discerner ce que nous voulons voir. C'est donc ainsi, ô Bienheureuse ! que la vertu du Très-Haut vous couvrit de son ombre, afin que votre vue intellectuelle étant toute recueillie, vous puissiez comprendre le Mystère. Cette expression figurée, au sentiment d'un savant homme, marque expressément que la Sainte Vierge devait être environnée de toute la très auguste Trinité : la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, c'est-à-dire, elle vous environnera de tous côtés, elle vous revêtira, elle vous embrassera. La Sainte Vierge, ainsi couverte de cette ombre divine, ne pouvait pas voir autre chose que Dieu ; on ne lui présente que cet objet sacré, on ne lui parle que de concevoir un Fils, qui sera appelé le Saint de Dieu. Et quoi donc de plus pur et de plus séparé de toute créature, que cette âme virginale ? Ce qui se passe en ce moment si rempli de merveilles, avait été précédé par une vie toute consacrée à Dieu, par une conversation plus qu'Angélique. Cette retraite au Temple dès l'âge de trois ans ; mais pourquoi ne pas dire dès le point de sa conception et de sa naissance ? Ecoutez Saint Laurent Justinien : Tout ce que l'on peut se figurer d'honnête, de relevé, de mérite, de grâce et de gloire, tout est en Marie ; elle est grande à son entrée au monde, plus grande lorsqu'elle conçoit le Verbe ; elle est sainte partout, elle est remplie et immaculée ; en quelque endroit que l'on considère ses excellences, elle est sainte de corps et d'esprit, remplie de grâce et de vertu ; c'est la Mère et l'Épouse sans tache, c'est elle dont Dieu seul a contenté tous les désirs, elle s'est toujours uniquement reposée en lui, sans rien chercher parmi les créatures. Cette âme véritablement solitaire trouvait en Dieu une très vaste solitude ; la sainteté était son mur, par laquelle elle demeurait séparée de tout le reste, le Cœur de Marie était caché en Jésus-Christ, et le Cœur de Jésus-Christ était en Marie ; ils étaient le trésor l'un de l'autre. Véritablement, ô sainte Dame ! s'écrie Saint Bernard, le Seigneur a pris sa complaisance en vous, il vous a choisie pour sa demeure, il s'est bâti une maison de votre propre subs-

tance toute pure et sans tache comme des Cèdres du Liban; il l'a appuyée de sept colonnes d'argent, il y a un lit d'or massif. Ce nombre de sept marque les sept Esprits qui assistent toujours devant Dieu; mais Marie est cette unique femme dans laquelle seule il a trouvé le repos qu'il avait cherché partout, et ensuite il a versé dans son sein, mais sans mesure, tous les trésors de grâce et de sainteté.

« Qui a jamais vu ou entendu rien de pareil, avait dit auparavant Saint Proclus? Quoi! Dieu renfermé dans le sein d'une fille! et que ce sein soit si pur, qu'il devienne un Temple dans lequel Jésus-Christ reçoit son divin Sacerdoce! Saint George de Nicomédie la nomme la Sainte des Saints, le Propitiatoire de la nouvelle alliance, l'Autel d'or, l'Arche de notre sanctification; il ajoute que le Créateur est devenu son amant, qu'il n'a point refusé de loger chez elle, que le conseil du Père s'est accompli dans ses chastes entrailles, et que le Saint-Esprit s'y est reposé. O Mère de Dieu! vous êtes le plus bel ornement de toutes les choses rares et précieuses. Il le faut répéter encore une fois: Vous êtes le Saint des Saints, dans lequel le seul Souverain Pontife Jésus-Christ Notre-Seigneur a trouvé passage. O prodige de la sainteté de Marie, qui n'a jamais cessé de bénir Dieu! ô miracle d'amour, qui n'a jamais souffert de diminution! Cette créature céleste a toujours aimé Dieu de tout son cœur, elle a fait de continuels progrès en la sainteté.

« L'on est surpris de la conduite de l'Eglise, laquelle, aux Fêtes de la Conception et de la Nativité de la Bienheureuse Vierge, propose l'Évangile de la Généalogie de Jésus-Christ, sans dire un mot des parents de cette sainte fille, qui pourtant est toute la gloire de la famille. On passe sous silence son berceau et ses langes; et le Secrétaire du Sauveur est persuadé qu'il suffit de dire: Que Jésus, que l'on nomme le Christ, est né de Marie; mais la Naissance du Fils doit-elle être la Fête de la Naissance de la Mère? Qu'y a-t-il de commun entre la tendre enfance de cette Bienheureuse Vierge, et les offices de sa maternité, si nous ne disons que la Nativité de l'une est le commencement de celle de l'autre? Cette divine Enfant vient au monde comme enceinte de l'Homme-Dieu; c'est pourquoi on ne parle point de ses parents, on ne voit que Dieu en elle dans tous ses états et dans tous ses mystères, et c'est le caractère de sa sain-

teté qui la distingue de tout le reste, elle est toute pour Dieu, et elle n'est que pour lui, quoiqu'elle soit la Mère des pauvres et la Médiatrice des pécheurs; car c'est pour les réunir à Dieu qu'elle veut bien porter cette qualité, et sans préjudice de sa très sublime union avec Dieu et de la séparation des créatures.

« Nous apprenons dans la Genèse, que l'Esprit du Seigneur était porté sur les eaux; l'eau était donc le Siège du divin Esprit comme le plus agréable des éléments en son principe. En effet, quand tout était enveloppé de ténèbres, qu'il n'y avait qu'un chaos informe et un abîme profond, que le Ciel n'était point éclairé de ses beaux Astres qui sont sa gloire, et que le mélange empêchait la pureté des êtres, l'eau seule était nette, claire et parfaite, parce qu'elle était destinée à servir de char au Saint-Esprit; c'est en ce point qu'elle était une figure de la Mère de Dieu toujours sainte, toujours pure, toujours sans nulle tache. Que le reste des hommes soient comme des abîmes de ténèbres par le malheur de leur conception criminelle; que le Ciel paraisse obscur aux prédestinés eux-mêmes, avant le sacré lavoir; que la terre soit rude et pesante à ceux qui ont péché en Adam; la seule Marie, la plus sainte entre les saintes, ne contractera rien de tous ces défauts, parce qu'elle est destinée à servir de char de triomphe au Fils unique de Dieu, elle sera toujours à couvert sous les ailes de la mystique Colombe; ce divin Esprit échauffera sans cesse la source féconde de cette pure Fontaine, de ce puits des eaux vives.

« Il est certain que Dieu a marqué la sainteté nonpareille de cette Vierge par excellence en mille endroits de l'ancienne Loi, comme il est dit au premier Traité, en parlant des figures qui l'ont précédée, comme le Buisson ardent, la Verge de Moïse et les autres. Il nous voulait apprendre par cette conduite qu'il proportionne ordinairement la grâce sauctifiante à la dignité de l'état auquel il appelle les âmes. Et comme la grandeur souveraine de Mère de Dieu surpasse de bien loin tout ce qu'il y a de relevé dans l'ordre des Anges et des hommes, aussi faut-il conclure que celle que nous appelons Sainte Marie a plus renfermé de trésors de grâce en elle que tout le reste des pures créatures. Il est dit d'elle, que tout de même que les rivières et

les torrents se vont rendre dans la mer, et que la mer ne regorge point; ainsi toutes les vertus des Saints sont recueillies en Marie, sans excéder ni même égaler l'abîme de sa sainteté; et Dieu l'a relevée si haut qu'il n'a jamais rien fait, et qu'il ne fera jamais rien de plus grand, rien de plus saint, ni rien de plus digne de lui-même, de sa grandeur et de son amour que cette divine Mère; et il est vrai en toutes manières que dans l'ordre de la grâce et de la sainteté des choses créées elle est le terme des opérations, des effets, et de toutes les communications et effusions de la puissance, de la sagesse et de la bonté de Dieu. Elle est une arche de sanctification pour elle et pour nous, parce qu'ayant porté le Propitiatoire de notre salut, Jésus-Christ Notre-Seigneur, elle a été sanctifiée par lui, et elle est devenue notre Médiatrice. C'est elle qui participe avec plus d'abondance à la sainteté de son divin Fils, et qui approche de plus près de la sainteté divine; et comme Dieu, de toute éternité, demeure en son incompréhensible pureté, aussi hors de lui-même et dans la plénitude des temps il aime à faire sa résidence dans les âmes saintes, mais principalement dans la Sainte Vierge, il prend ses délices en sa beauté, en sa pureté et en sa sainteté, bien plus que dans toutes les autres. C'est le Jardin de plaisance du divin Epoux, et l'objet le plus digne de son amour.

« Si on voulait tirer les mesures de la sainteté de Notre-Dame, il faudrait remonter jusqu'au sein de Dieu, et considérer que la pureté et la lumière qui brillé dans ce divin Soleil est l'exemplaire de la sienne; c'est une propriété du bel œil du monde, de ne pouvoir être sali ni obscurci par les ordures d'ici-bas, il conserve sa candeur sur la boue, aussi bien que sur le cristal, et il est tellement maître de sa liberté qu'il ne veut pas cacher les ordures qu'il rencontre, au contraire il les découvre, et il est bien aise que chacun sache que rien au monde ne peut obscurcir sa clarté ni salir sa blancheur. Voilà un symbole de la sainteté et de la pureté de la Bienheureuse Vierge; toutes ses actions sont des actions de lumière, qui doivent être exposées à la vue de toute la nature; elle a conçu la lumière essentielle en concevant le Verbe de Dieu, c'est le couronnement et la perfection de sa très pure sainteté. Il se fait tous les jours une espèce de combat entre les ténèbres et la lumière, nous en avons le di-

vertissement chaque matin, et nous sommes témoins que celle-ci demeure toujours victorieuse, et qu'après avoir chassé l'armée des ténèbres, elle luit avec plus de beauté.

« Il me semble que Saint Jean Climaque a fait en abrégé le portrait de notre Sainte Maîtresse, dans ce beau passage que je rapporte ici tout au long :

« Les parfaits, dit ce Père, qui par une fervente piété consacrent à Dieu toutes les pensées de leur esprit, et toutes les actions de leur corps, ont pour étude, pour exercice et pour loi dans leur conduite de conserver leur âme toujours libre de la malheureuse captivité des passions, de s'efforcer d'acquérir une charité parfaite, de rendre leur cœur comme une source vive d'humilité, de tenir leur esprit comme absent et éloigné de toutes les choses du monde et de lui-même, et d'y tenir Jésus-Christ toujours présent, de conserver le trésor de leurs oraisons et de leurs lumières contre les embûches du Démon qui le leur veut ravir, de s'enrichir des dons célestes et des illuminations divines, de désirer la mort, de haïr la vie, de fuir tout ce qui peut donner de la satisfaction au corps, d'être de puissants intercesseurs pour tout le monde envers Dieu, de faire violence à sa bonté, par le mérite et par la force de leurs prières, de participer au Ministère des Anges, en secourant les hommes, d'être des abîmes de science, des Interprètes de la vérité divine, des Dépositaires des secrets du Ciel, des Sauveurs des hommes, des Dompteurs du vice, des Dominateurs du corps, des Vainqueurs de la nature, des ennemis irréconciliables du péché, des Temples vivants de la souveraine paix de l'âme, et enfin des Imitateurs du Seigneur par le secours et par la grâce du Seigneur. »

« Voilà sans doute un excellent tableau de la perfection; je l'expose à la vue des serviteurs de la Mère de Dieu, et je les supplie d'être fortement persuadés que son âme sainte possédait des richesses de grâce et de sainteté beaucoup plus relevées que tout ce qui tombe dans nos pensées et dans notre imagination; ce qui ne doit pas nous décourager de marcher à sa suite, et d'essayer de contrefaire quelque trait de ses vertus admirables pour le règlement de nos mœurs; car ce serait être bien dépourvu de jugement et de raison, si entendant raconter les excellences de cette créature céleste nous entrions dans le dé-



sespoir; il faut prendre un dessein tout contraire, nous servant utilement de son exemple, ou en nous excitant à l'imiter, quoique imparfaitement, ou bien entrant dans les sentiments d'une humilité très profonde, dans la connaissance de nous-mêmes, et dans la vue intérieure de notre propre faiblesse. Saint Ambroise, ce Docteur si éclairé, veut que nous ayons incessamment devant les yeux le Tableau de la vie et des vertus de cette incomparable Vierge, nous assurant que ce miroir fidèle, et qui n'est point flatteur, nous apprendra ce qu'il faut faire, et ce qu'on doit éviter pour accomplir ce grand commandement de travailler efficacement à devenir Saints. Ce sera par votre secours, ô très charitable Mère de Miséricorde ! que nous réussirons dans une entreprise aussi difficile qu'elle est nécessaire; ne nous le refusez pas, s'il vous plaît, tendez la main à vos pauvres enfants, vous qui êtes toute remplie de douceur, de bonté, de lumière et de charité, et puisque vous êtes le sentier par lequel le salut nous est venu d'en haut, soyez-le aussi pour nous faire retourner à Dieu, dont nos égarements nous ont éloignés (1). »

§. XIV. — Comme en particulier elle doit être imitée des Vierges.

I. Je n'ignore pas que la très sacrée Vierge soit le brillant Soleil qui jette les clairs rayons de ses admirables exemples, non seulement sur toutes les Eglises, comme nous l'apprenons du divin Office, mais encore sur toutes ses parties; qu'elle soit le baume odoriférant qui se fait sentir partout, et la belle et plantureuse vigne qui des branches de sa sainte protection embrasse toute l'étendue de la terre, et la réjouit de l'agréable fleur de ses excellentes vertus. Mais aussi me souvient-il très bien de ce qu'a remarqué Saint Ildéfonse, que les femmes ont une très spéciale obligation de l'imiter, pour autant qu'elle a indigne ment relevé leur sexe, dont elle a été l'honneur. Ce qui m'oblige à leur faire voir en particulier comme elles doivent exprimer en leurs mœurs les beaux traits de perfection qu'elle leur a mis devant les yeux.

II. Le premier rang appartient aux Vierges, que le grave Docteur Saint Cyprien dit être la fleur du parterre de l'E-

(1) La R. Mère de Blémur.

glise, l'ornement et la gloire de la grâce spirituelle, la montre et l'espérance de la sainteté, le chef-d'œuvre d'honneur qui jamais n'a été flétri, ni fané, le vrai portrait de Dieu tiré au vif sur le très chaste Agneau son Fils, l'embonpoint du troupeau du Sauveur, la joie et le contentement de l'Eglise qui est la mère commune de tous les chrétiens, dont la fécondité redouble à mesure qu'elle enfante des Vierges. Je leur vais mettre avec Saint Ildefonse un miroir devant les yeux, d'où plus souvent elles s'approcheront, plus se rendront-elles semblables et agréables à leur Epoux. Miroir qui ne sera autre que la Mère du même Epoux. Je leur vais présenter une image avec Saint Ambroise, dont tous les traits seront autant de merveilles de chasteté et de modèles de vertu. Je leur vais donner une maîtresse avec Saint Jean Bouche-d'Or, qui sera la fidèle gardienne et la dépositaire assurée du trésor qu'elles portent. Ce sera la Porte-enseigne des Vierges et la Vierge par excellence, de qui on détachera aussitôt la nature et la substance que l'honorable titre de Vierge. Car qui jamais a été si hardi, dit Saint Epiphane, que de nommer Marie sans y ajouter incontinent la qualité de Vierge? Partant que chacun sache que tout ainsi qu'Abraham a mérité le nom d'ami de Dieu que jamais le temps ne lui ôtera, et que ni plus ni moins que Jacob a été appelé Israël, c'est-à-dire celui qui voit Dieu, sans qu'aucun ait à y voir ou y toucher; de même tant qu'il y aura quelque créature, Marie, en dépit de l'envie et de l'enfer, sera toujours surnommée la Vierge, et jamais ce titre ne lui sera ravi.

III. A vrai dire, autant qu'il y avait en elle de mérite pour être digne Mère de Dieu, autant y avait-il de bienséance qu'elle demeurât toujours Vierge. La prérogative d'enfanter le salut du monde et la vie de tous était due à la virginité, dit Saint Ambroise. Et comme remarque très à propos le dévot Saint Bernard, si Dieu devait être conçu, ce ne pouvait être que d'une Vierge, et si une Vierge devait enfanter, il fallait que ce fût un Dieu. Il fallait que celle qui avait à donner au monde le Saint des Saints fût Sainte, non moins d'esprit que de corps; partant à ce dernier effet lui servait la virginité, ni plus ni moins que l'humilité au premier. Elle était obligée par tout droit, dit Saint Anselme, de se rendre semblable à Dieu, de

qui elle devait être Mère, et de s'unir très étroitement par la pureté à celui qui est la pureté même. Aussi fit-elle bien tant d'état de la conservation de sa virginité, comme pense sagement Saint Grégoire de Nysse, qu'elle s'arrêta tout aussitôt qu'on lui parla de concevoir; et je ne sais à quoi elle se fût résolue, nonobstant une si honorable ambassade, poursuit ce saint Docteur, si elle n'eût été assurée qu'il n'y avait rien à craindre pour son intégrité. Quel plus insigne document pouvait-elle laisser aux Vierges, et comment leur pouvait-elle mieux enseigner à priser le riche joyau de la chasteté par dessus tous les biens et toutes les promesses du monde.

IV. Au reste, si vous demandez en quel degré elle a possédé cette pureté, je vous répondrai qu'elle l'a eue si éminente, que le Saint Archevêque de Florence, marchant sur les pistes d'Albert le Grand, ne permet pas que nous la comparions aucunement à celle des autres créatures mortelles; d'autant, disent ces Docteurs, qu'ici la chasteté est contrainte d'avoir toujours les armes au poing pour se défendre contre les assauts qu'elle reçoit continuellement de ses ennemis, où souvent elle est offensée, encore que ce ne soit pas dangereusement, souvent aussi elle se voit sur le point d'être blessée à mort. Ils exceptent ceux qui par une faveur spéciale ont été confirmés en la grâce de Dieu; tels qu'étaient les Apôtres et quelques autres Saints. Mais elle était hors de tout péril d'être endommagée, pour légèrement que ce fût; voire elle était affranchie de tous les combats qui nous sont livrés par la nature corrompue, dont les mouvements déréglés ne causèrent jamais aucune altération en son corps ou en son esprit. Ils ne se contentent pas de ceci, mais ils relèvent cette pureté par dessus celle des Anges, d'autant qu'elle n'a pas seulement orné l'esprit de la Vierge, mais encore ennobli son corps, et pour ce qu'elle a été volontaire, et par conséquent suivie d'un très grand mérite, ce qui manque à ces purs esprits. J'aurais ici l'un des beaux champs du monde pour m'égayer, si à deux ou trois autres rencontres (1) je n'avais assez amplement discoursu de la virginité de la Mère de Dieu.

(1) Tract. 1. cap. 3: §. 4. 5. et cap. 5: §. 3. Tract. 2. cap. 2. §. 3.

« Quand l'Ange apporta la nouvelle de l'Incarnation à la très Sainte Vierge, sa très grande modestie ne lui permit pas de s'attribuer les grandeurs renfermées dans les paroles dont il usa pour la saluer, et la question qu'elle lui fit était fondée sur la vue de sa bassesse d'un côté, et de l'autre, sur le droit qu'elle avait de demander la manière dont cette œuvre se devait accomplir en donnant l'exclusion à celle qui ne s'accordait pas à son vœu, ce qui marque sa prudence et sa fidélité, et la disposition secrète de son âme virginale, qui eût mieux aimé renoncer à la très haute dignité de Mère de Dieu, que de manquer à l'observance de ce vœu, le faisant monter au degré le plus sublime où il puisse arriver par cette résolution si ferme. Son esprit éclairé au delà de tous les esprits des hommes, pouvant aisément proposer d'autres voies à l'Ange, elle s'en abstient, et ne spécifie que celle que son état Virginal l'oblige d'exclure, et elle se renferme dans les limites de son obligation. Il faut remarquer que Saint Gabriel ayant parlé trois fois, la Sainte Vierge demeura d'abord en admiration et en silence; la seconde fois elle fit la question que nous venons de dire; sur quoi étant éclaircie par la réponse de ce Bienheureux Ambassadeur, elle rentra dans son silence, et demeura dans la soumission; de sorte que la pureté de cette admirable Vierge est le fondement de sa demande; et si Dieu ne l'eût obligée à cette espèce de sollicitude touchant son vœu, nous n'aurions entendu de sa bouche sacrée nulle parole d'interrogation, mais seulement de foi et de soumission.

« L'Ange aurait pu lui déclarer d'abord toute l'économie de ce grand Mystère; il eût pu lui apprendre qu'elle allait être Mère du Verbe Incarné par l'opération du Saint-Esprit, et prévenir ainsi sa peine, mais il n'en avait pas l'ordre. Le conseil de Dieu est que Marie annonce l'Évangile de la virginité, et qu'elle l'annonce à l'Archange, et que nous honorions en l'accomplissement de cet ouvrage une double Annonciation, c'est ce que nous remarquons en cet entretien Angélique et Évangélique. L'Ange annonce l'Évangile de l'Incarnation à la Bienheureuse Vierge, et cette pure Vierge annonce réciproquement à l'Ange l'Évangile de la Virginité, c'est-à-dire un nouvel état et une nouvelle sorte de créatures, qui n'ayant que le corps en la terre, doivent vivre et converser en esprit dans les Cieux, et c'est en Marie, et au

moment de l'Incarnation que cet état virginal prend naissance. Les mariages de l'ancienne Loi étaient, selon Saint Augustin, des mariages prophétiques, qui regardaient la génération temporelle du Sauveur; mais depuis sa venue il a changé de condition, et l'état excellent auquel les Fidèles sont conviés à présent, est celui de la sainte virginité; il est vrai que tous n'y sont pas appelés, mais ceux qui sont honorés de cette vocation si relevée en doivent faire beaucoup d'estime, et s'y attacher fidèlement.

« En toutes les autres Mères, la maternité combat et triomphe de la virginité; mais celle de Marie étant plus divine que la naturelle, elle respecte la virginité, elle cède à sa poursuite et s'accorde avec elle. Ne voyez-vous pas comme elle demeure ferme et constante? Je ne connais point d'homme, dit-elle; et comme d'ailleurs la maternité, approuvant sa force et sa résistance, lui dit : Le Saint-Esprit surviendra en vous, etc.; pour lui apprendre que c'est une maternité qui, bien loin de lui être contraire, l'ennoblit, la perfectionne et la défie par son alliance. C'est donc en cet heureux moment que la source de la pureté est ouverte, et que l'état Angélique des Vierges commence à se dilater dans le monde; cet état commence en Marie concevant Jésus-Christ dans l'estime de la virginité, en la mettant au plus haut prix qu'elle puisse être mise, comme nous le disions un peu auparavant, puisqu'elle n'eût pas voulu être Mère de Dieu sans demeurer Vierge (1). »

V. Mais pour approcher de plus près ce qui appartient davantage à l'instruction des Vierges, ce qu'elles ont principalement à remarquer, c'est que nonobstant que la Sainte Vierge n'ignorât pas le corps de garde que Dieu avait mis autour de sa virginité, ni la spéciale protection des Anges, voire encore du Roi des Anges, qui la mettait en assurance; ce néanmoins elle apporta une extrême diligence à la contregarder, comme si elle eût toujours été au beau milieu des ennemis. Ce qui a fait dire à Saint Grégoire de Néocésarée (2), que jamais personne ne porta une lampe allumée au travers du vent avec plus de circonspection, et que jamais épousée n'eut plus d'égard à conserver la belle robe de ses noces, que la Sainte Vierge employa de

(1) La R. Mère de Blémur.

(2) Serm. 2. de Annuntiat.

soin à maintenir le lustre de sa virginité. A cet effet, elle lui donna pour escorte quatre vertus, dont il est nécessaire que les Vierges soient toujours accompagnées, si elles ne veulent courir divers hasards de perdre leur pudicité, ou à tout le moins d'en ternir le lustre.

*L'amour de la retraite, première compagne de la virginité de la Mère de Dieu.*

VI. La première fut l'amour de la retraite et la suite de toutes sortes de hantises et de compagnies, non seulement pernicieuses, mais encore non nécessaires. Ce qui a donné occasion à quelques Docteurs de remarquer que le mot Hébreu, *Hahalmach*, qui est employé en la Prophétie d'Isaïe, où il est dit (1) qu'une Vierge concevra, ne signifie pas simplement une Vierge, mais une Vierge qui se tient close et couverte, et qui garde très soigneusement la maison. De vrai, elle eut ce point en telle recommandation, que jamais elle ne mit le pied dehors que la charité ou la nécessité ne l'attirât, et lors même que l'une ou l'autre la pressait de sortir, elle se rendait au plus tôt qu'il lui était possible à sa bien-aimée solitude. Demandez à l'Evangéliste Saint Luc (2) en quelle façon elle fit le pénible voyage de Judée, allant voir sa cousine Elisabeth. Il n'a pas oublié de remarquer que ce fut en grande diligence et sans s'arrêter sur le chemin. Et ce qui est encore plus considérable, c'est que ce divin Ecrivain donne assez à entendre qu'ayant demeuré environ trois mois en la maison de Zacharie, elle se rendit à Nazareth avant qu'Elisabeth se délivrât, afin d'éviter la rencontre non nécessaire des parents, des amis et des voisins qu'elle ne doutait nullement de voir accourir à la première nouvelle de la naissance miraculeuse de Saint Jean-Baptiste (3). Si vous pensiez la prendre pour une coureuse, vous vous tromperiez grandement, dit l'éloquent Docteur Saint Ambroise (4). Car, pour l'ordinaire, elle n'abandonnait point la maison, sinon quand il fallait aller au Temple, où elle ne se portait point autrement qu'en la compagnie de ses parents. Vous l'eussiez vue toujours très bien occupée en sa petite chambrette, et encore mieux accompagnée en

(1) Cap. 1.

(2) Cap. 1.

(3) Rupertus lib. 1. in Cant.

(4) Lib. 2. de Virginibus.

ses sorties, jacoit qu'elle n'eût personne qui la veillât plus soigneusement qu'elle-même.

VII. Qu'on ne me parle pas de ces vagabondes qui ont toujours les fourmis aux pieds et le vif-argent à la tête, et qui ne sauraient garder la chambre et dont la dévotion est à courir. Plus elles courent, moins en rencontreront-elles; et Dieu veuille qu'elles n'y perdent ce qui ne se conserve jamais bien qu'à la faveur de la retraite. Quand elles feraient des miracles, elles auraient peine de persuader aux Saints Pères qu'elles sont fort chastes; et il les faudrait renvoyer à Tertullien, à Saint Cyprien, à Saint Jérôme, à Saint Ambroise et à ces autres grands Maîtres de la vie spirituelle, qui ont enseigné aux mères la façon de gouverner leurs filles pour y apprendre leur leçon. Ils leur diraient (1) franchement que si elles veulent sortir à la rue avec Dina pour voir et pour être vues, pour cajoler et pour être cajolées, elles pourraient bien avoir la même rencontre que cette fille infortunée, et que si le monde tient des discours qui ne sont point trop à leur avantage, elles en fournissent le sujet. Ils leur diraient qu'on en a vu d'aussi avisées qu'elles tomber dans le blâme par leurs conversations trop libres et trop volages (2), que nul ne devient perdu tout d'un coup, et qu'il ne faut qu'une bluette pour allumer un feu qui ne s'éteindra possible jamais. Ils leur diraient (3) que rien ne s'accorde mieux avec la pudeur que la solitude, et que la retraite est la vraie école de l'honnêteté. Ils leur diraient (4) que le seul désir de s'exposer aux yeux est contraire à la chasteté, que le seul regard des hommes, et beaucoup plus l'affection de leur agréer, pour vertueux qu'ils soient et pour bonne intention que l'on ait, sont comme autant de coups de dague au sein de la pudicité; et que par de semblables rencontres le front s'endurcit peu à peu et s'accoutume à ne point rougir. Ils leur diraient que l'unique moyen de couper brèche à tant de complaisances et à tant de mauvais discours, c'est de se tenir au logis, et qu'aussi difficilement remarque-t-on les vestiges de l'aigle au milieu de l'air, du navire sur le coulant de l'eau et du serpent sur le dos de la terre, aussi difficilement remarque-t-on les traces des jeunes

(1) S. Bern. Tract. de Gradibus Humil. gradu 1.

(2) S. Hieron. passim.

(3) Ambr. exhort. ad Virg.

(4) Tertul. lib. de velandis Virginitib.

gens devant la maison d'une fille qui leur donne de la porte au nez. Ils leur mettraient devant les yeux l'exemple de la noble et vertueuse Asella (4), jeune Demoiselle romaine, qui n'avait point d'autre Paradis en ce monde que de se trouver seule en sa petite chambrette, et qu'elle était si fort éloignée de la hantise des hommes, que la couleur lui montait au visage lors seulement qu'elle était rencontrée avec sa sœur, quoique vierge et chaste comme elle. Bref, ils leur diraient des merveilles des Agnès, des Agathe, des Cécile, des Lucie et d'innombrables autres que l'on ne vit jamais en public, sinon pour recevoir la palme du martyre ; et ils les aviseraient que si elles aiment mieux suivre les traces des éventées que les exemples de ces Vierges sages, elles se peuvent bien attendre à la honte et à la confusion de celles-là, plutôt qu'à l'estime et à la gloire de celles-ci.

*La modestie, seconde compagne de la virginité.*

VIII. Tandis qu'elles y songeront, je leur dirai que la seconde vertu dont la Sainte Vierge accompagna sa chasteté, fut la modestie et la pudeur. Car Saint Grégoire de Nazianze enseigne qu'il y a un tel rapport de l'intérieur à l'extérieur, que si le dedans est bien composé, il est de nécessité que le dehors s'en ressente, et qu'on aperçoive la modestie ès yeux, la retenue en la langue, la gravité au marcher, la bienséance et l'honnêteté en tous les mouvements du corps. C'est en quoi la Reine des Anges fut du tout admirable au récit du Bienheureux Epiphane, Prêtre de Constantinople. Car toute petite qu'elle était, elle n'arrêta jamais les yeux sur personne, et jamais ne commit aucune action méchante pour légère qu'elle fût. Aussi sa modestie parut si nouvelle au monde, que tous les hommes de jugement la regardaient comme une personne plutôt venue du ciel que conçue en la terre, et ils étaient contraints de confesser que jamais ils n'avaient vu une si rare modestie ni un visage si divin. Ce qui donne sujet à Saint Jean Damascène de la saluer en cette sorte (2) : Je m'adresse à vous, ô Vierge sans pair ! doux fruit des entrailles de Sainte Anne, j'y suis attiré par votre amour. Mais comment pourrais-je représenter avec le

(1) Hieron. epist. 15. ad Marcellam.

(2) Orat. 1. de Nativitate Virg.



pinceau de ma plume la gravité de votre marcher et la modestie de votre vêtement ? Quelles paroles suffiront pour décrire la douceur et la beauté de votre visage, et la maturité d'un âge parfait qui se remarquait même en votre enfance ? Jamais votre habit ne ressentit la délicatesse ni la curiosité, et beaucoup moins encore votre marcher et votre contenance. Votre abord était gravement doux et doucement grave. Les hommes n'avaient nul accès à vous, témoin le tremblement dont vous fûtes surprise lorsque l'Ange se présenta devant vous. Jusqu'ici Saint Jean Damascène. Mais à propos de ce tremblement, de grâce, prenez garde, d'un côté, au trouble de la Sainte Vierge qui ne procédait nullement, ainsi que disent plusieurs graves Docteurs, de voir un Ange en sa chambrette, car ce ne lui était pas chose nouvelle, mais de le voir en forme d'homme, ce qui était tout-à-fait extraordinaire ; et de l'autre, remarquez avec Pierre Damien (1) comme elle tint toujours la rigueur de son silence accoutumé, ne donnant aucune réponse à ce divin Ambassadeur jusqu'à ce qu'il se fût mis en devoir de l'éclaircir, et de lui déclarer en particulier la manière que Dieu devait garder pour faire réussir les desseins qu'il avait sur elle.

IX. Ici le grand Maître des Vierges, Saint Ambroise (2), les envoie à l'école de la Mère de Dieu pour apprendre d'elle la chaste pudeur, et pour se souvenir que la vraie Vierge doit tenir pour suspectes toutes les paroles des hommes, et qu'elle doit rougir autant de fois qu'elle en rencontre quelqu'un. Ici Saint Bernard les avise (3) que le plus beau brillant qu'elles puissent porter, c'est un maintien modestement vergogneux que Sainte Agnès appelait le vermillon qui était épandu sur ses joues. Ici Saint Augustin (4) les avertit de garder très soigneusement leur vue, et de ne ficher jamais les yeux sur aucun homme. Et il ne faut pas qu'on lui dise que la vraie chasteté est au cœur, et que celles qui sont résolues de la garder n'ont pas besoin de tant de menues observations, d'autant qu'il ferme la bouche à tous ces beaux prétextes d'égarement et de légèreté, en disant que si l'œil est libre de regarder çà et là, jamais il ne croira que la vraie honnêteté puisse loger dans le cœur.

(1) Serm. 1. de Nativit. B. Virg.

(2) Lib. 2. in Lucam.

(3) Serm. in *signum magnum*.

(4) Epist. 109.

Ici Saint Jérôme leur dit (1) que les approches des jeunes hommes, les regards, les signes, les sourires et autres semblables mignardises sont les premiers accès de leur fièvre chaude et les symptômes de la maladie mortelle qui conduit aux abois leur chasteté. Bref, ici tous tant qu'ils sont ils leur crient qu'à faute de gravité et de retenue, celles qu'on estimait les plus sages se sont perdus, et que le chemin de la légèreté est si glissant, qu'au même instant qu'elles y mettront le pied, elles enfilent la route de leur malheur.

« Le Prophète Osée dit une excellente parole sur ce sujet, au Chapitre second de sa Prophétie : J'attirerai doucement à moi cette âme, je la mènerai en la solitude, et je lui parlerai au cœur. Quand il a plu à Dieu de déguster la créature des satisfactions mortelles qu'elle trouvait dans le vice, et qu'il lui a fait sentir la joie divine de son Esprit Saint, elle n'aspire plus qu'à la jouissance de ce bien céleste qui la rend victorieuse de ses passions, et c'est alors qu'elle se retire dans la solitude, qu'elle évite le commerce des hommes, et qu'elle essaie de se tenir toujours auprès de ce médecin admirable qui a guéri toutes ses plaies, et qui seul la peut conserver dans la santé spirituelle qu'elle a recouvrée par son assistance. Alors encore elle substitue à des compagnies dangereuses celles des personnes qui, par leurs prières, par leurs paroles et par leurs exemples, peuvent l'aider en sa nouvelle vie. Cette précaution est si nécessaire, que sans elle les conversions que l'on prétend être véritables ne le sont qu'en idée, superficielles et passagères, et se terminent souvent à des rechutes plus dangereuses que le premier état, d'où l'on croyait être délivré; il faut s'éloigner du monde comme on fuit d'une maison infectée du mauvais air. Les mauvais discours, au sentiment de saint Paul, corrompent les bonnes mœurs; les yeux persuadent le cœur, on apprend le mal en le voyant faire, et cette vue fait une impression si forte dans l'âme, qu'elle passe comme en nature avant même qu'on s'en aperçoive.

« Voici une description du véritable Solitaire qui mérite bien notre attention :

« Le Solitaire est celui qui représente parfaitement dans un

(1) In vita Sancti Hilarionis.

corps matériel et corrompu l'ordre et l'état des purs Esprits; le Solitaire est celui qui en tout temps, en tout lieu, en toute action n'est attaché qu'aux seules choses de Dieu; le Solitaire est celui qui fait sans cesse violence à la nature, et veille sans relâche à la garde des sens; le Solitaire est celui qui a le corps chaste, les lèvres pures, et l'esprit éclairé de la lumière divine; le Solitaire est celui qui étant touché dans le fond de l'âme de la tristesse salutaire de la pénitence, est toujours occupé de la pensée de la mort, soit qu'il veille ou qu'il dorme, sans la perdre jamais. Celui-là est véritablement Solitaire qui a toujours l'esprit comme transporté dans le ciel, et ravi en Dieu; qui ne souffre la vie présente qu'avec regret, à qui la vertu est devenue presque naturelle, qui est toujours éclairé de la Lumière divine, dont le cœur est comme un abîme d'humilité, où il précipite et où il étouffe toutes les pensées d'orgueil, sachant que ce vice est la dernière pauvreté d'une âme qui croit cependant être fort riche. L'âme solitaire, qui est aussi sainte que sage, n'a pas besoin d'être instruite par le discours, étant éclairée par la lumière de ses propres actions, qui parlent plus efficacement que tous les discours.

« Le premier degré de la paix intérieure est d'éloigner de soi tout le bruit que causent les passions, comme troublant la plus profonde tranquillité du cœur. Le dernier et le plus parfait est de ne pas craindre même ce tumulte, et d'y être entièrement insensible,

« Saint Bernard était si transporté des excellences de la solitude, qu'il a peine à trouver des expressions qui satisfassent son zèle. Ecrivant aux Frères du Mont-Dieu, et se réjouissant avec eux du renouvellement de la ferveur des anciens Moines d'Orient; il leur dit : Que le Seigneur vous mette à couvert de la contradiction des mauvaises langues, qui vous taxent de nouveauté; qu'il vous cache dans le secret de sa face à ces gens impies, qui ne pouvant obscurcir la lumière si brillante de la vérité, s'efforcent de vous nuire sous le seul nom de novateurs; ce sont de vieux vaisseaux qui ne peuvent pas contenir le vin nouveau que le Saint-Esprit répandit dans les Apôtres. Si votre retraite est une nouveauté, au moins n'est-elle pas une nouvelle vanité; c'est l'ancienne possession de l'Eglise de Dieu, découverte dès le temps des Prophètes, ressuscitée en la per-

sonne de Saint Jean-Baptiste, et perfectionnée par le Sauveur qui se retirait si souvent sur les montagnes et dans les déserts, et qui a depuis été imité par une si grande multitude de Solitaires, comme les Paul, les Antoine, les Macaire, les Arsène, et les autres. Ah! mes chers Frères, dit-il un peu plus bas, gardez-vous de négliger votre vocation; ne vous arrêtez pas, il vous reste un grand chemin, votre profession est très élevée, elle passe les Cieux, elle égale les Anges, elle imite leur pureté; vous n'avez pas seulement voué la Sainteté, mais la perfection de toute Sainteté, la fin de toute consommation; il ne faut pas s'arrêter seulement à ce que Dieu commande, mais à ce qu'il désire. Quel est son bon plaisir; quelle est sa volonté plus parfaite? c'est le devoir des autres de croire un Dieu, de le connaître, de le craindre et de l'aimer; mais pour vous autres vous le devez goûter, vous en devez jouir. C'est dans la retraite, selon le même Saint, que l'on rachète le temps perdu dans les embarras du siècle, que l'on s'occupe aux affaires de Dieu, que le cœur est au large, n'étant plus serré et pressé des soins inutiles du dehors; c'est dans la solitude que l'âme se réjouit, et qu'elle est à la table de son Epoux, se rassasiant des viandes délicieuses et des vins exquis de son amour. Le nom de Vierge Solitaire attribué à notre Souveraine m'a un peu éloigné du sujet que nous traitons, il est temps de reprendre notre matière (1). »

*La sobriété, troisième compagne de la virginité.*

X. La troisième compagne de la pureté virginale de la Mère de Dieu, fut la sobriété et l'abstinence. Abstinence que Saint Ambroise témoigne (2) avoir été si grande, qu'à peine prenait-elle ce qui était nécessaire pour se sustenter, Abstinence que Saint Chrysostôme surnomme excessive et surpassant toutes les forces de la nature. et qu'il dit avoir mêlé le Roi de gloire à la donner pour Mère à son Fils unique. Abstinence que Saint Jérôme assure avoir été tellement compassée, qu'un Ange lui apportait tous les jours un petit ordinaire afin qu'elle n'excédât en chose quelconque les bornes de la nécessité. Bien qu'il ne faille pas estimer qu'elle en usât de la sorte pour empêcher les

(1) La R. Mère de Blémur.

(2) Lib. 2. de Virginibus.

mouvements déréglés de la sensualité, qui était en elle très parfaitement sujette à la raison; mais pour obéir à la même raison, qui enseigne que la nourriture ne doit être prise sinon pour soutenir le corps, pour bailler des ailes à l'âme, ainsi que dit Saint Jean Chrysostôme (1), à ce qu'elle se puisse élever en haut par la contemplation, et pour la rendre supérieure à tous les allèchements de la partie terrestre, c'est-à-dire du corps. Pourquoi ne me sera-t-il pas permis d'ajouter qu'encore qu'en son particulier elle n'eût point besoin de refréner l'insolence de cette partie brutale, qui en tout et partout suivait la partie de l'esprit, ce néanmoins elle devait par son exemple faire appréhender aux Vierges les besoins qu'elles ont de cette vertu. Car c'est en elles proprement que la tempérance et la sobriété doivent venir au secours de la chasteté, pour affaiblir son ennemi domestique et pour empêcher le renfort qui lui arrive du dehors. Les anciens comprenaient bien ce point, lorsque parlant du vin, ils l'appelaient (2) le lait de la Déesse d'impudicité, couvrant à leur façon ce qu'ils avaient appris des saints livres qui enseignent que le vin est l'entretien et la nourriture de ce vice. C'est chose étrange d'ouïr les paroles des Saints Pères sur ce sujet, les exagérations dont ils se servent, nommément lorsqu'ils adressent leurs discours aux Vierges. Si on me croit capable de donner conseil, dit Saint Jérôme (3), et si mon expérience peut mériter qu'on lui défère quelque chose, le premier avis que je baille et la première prière que je fais, c'est que l'Épouse de Jésus-Christ ne fuie pas moins le vin que le venin. Ce sont les premiers feux que les démons, comme vrais incendiaires, ont coutume de laisser dans nos corps, afin d'embraser notre jeunesse. L'avarice, la superbe et l'ambition, ne font point pour l'ordinaire tant de dégât, d'autant qu'il est beaucoup plus aisé de se prendre garde des autres ennemis que de celui-ci qui est de la maison, et qui nous accompagne partout. Le vin et la jeunesse sont comme deux brazier allumés. N'avons-nous pas donc bonne grâce de jeter de l'huile dans le feu et de nourrir ainsi les vices qui enflamment nos corps et qui ruinent nos esprits? Quant à Saint Jean Chrysos-

(1) Hom. 1. in Genes.

(3) Epist. 22. ad Eustoch,

(2) Athen. lib. 10. Dipnos. cap. 13.

Proverb. 20. Luxuriosa res vinum.

tôte, il tranche court et maintient (1) que pour lui il ne tiendra jamais pour une femme qui se gouverne sagement, celle qui boira volontiers du vin. Les autres n'en disent pas moins, et il me semble que c'est bien assez pour faire appréhender aux Vierges la règle et la modération qu'elles doivent tenir en leur vivre, si elles veulent conserver l'agréable fleur de leur chasteté, la bonne odeur qu'elle doit répandre partout.

*L'occupation, quatrième compagne de la virginité.*

XI. La quatrième compagne de l'intégrité de la Sainte Vierge fut la continuelle occupation. Car elle savait trop bien que le vice s'engraisse dans l'oisiveté, ni plus ni moins qu'en la bonne chère, et que faute d'exercice (2), les forts étaient devenus faibles, et les sages avaient perdu leur sagesse, comme il se voit en Samson et en Salomon, qui, s'étant maintenus parmi le travail, se ruinèrent de corps, d'esprit et d'honneur, aussitôt qu'ils se furent abandonnés à l'oisiveté. Je suis content de rapporter ici, en faveur des Vierges, ce que les Saints nous ont laissé de l'occupation tant intérieure qu'extérieure de la Mère de Dieu, pour leur fournir la parfaite idée d'une journée spirituelle. Saint Bonaventure a recueilli ces divers détails, partie des mémoires de Saint Jérôme, partie des révélations faites à Sainte Elisabeth, fille d'André, Roi de Hongrie, par la même Vierge. Il dit donc qu'elle se levait d'ordinaire à la minuit, et lors, se prosternant devant le lieu où jadis avait reposé l'Arche qui était le Trône de Dieu, elle passait un bon espace de temps en l'Oraison, où sans parler des remerciements qu'elle faisait à sa Majesté des louanges et des bénédictions qu'elle lui donnait, et des autres actes de Foi, d'Espérance, de Charité et de Religion qu'elle pratiquait, elle avait coutume de demander sept choses à Dieu. La première, la grâce de l'aimer de tout son cœur et de toutes ses forces. La seconde, la faveur d'aimer son prochain autant que Dieu le commande, et tout ce qu'il désire que nous aimions pour l'amour de lui. La troisième, la force de haïr tout ce qui lui déplait. La quatrième, l'humilité, la patience, la débonnairété et les autres vertus qui la devaient rendre aimable à l'Epoux

(1) In cap. 1. Matth.

(2) Aug. Serm. 16. ad fratres in eremo,

(3) Medit. vitæ Christi cap. 3.

de son cœur. La cinquième, le bien et l'honneur de voir de ses yeux, d'ouïr de ses oreilles et de servir de ses mains celle qui devait être si heureuse que d'être la Mère de son Créateur, ainsi qu'elle avait appris des sacrés cahiers. La sixième, le secours nécessaire pour accomplir ponctuellement toutes les volontés de ses Supérieurs. A la dernière, elle recommandait à Dieu le Sanctuaire qu'il avait choisi, les Officiers et les Ministres du Temple, et généralement son peuple élu, à ce qu'il les conservât tous et les fit croître en son saint service. Après ce premier exercice, ayant pris tant soit peu de repos, elle retournait de bon matin à la prière où elle s'attachait de nouveau jusqu'à neuf heures. De là jusqu'à midi elle s'employait à quelque ouvrage manuel, selon qu'il lui était ordonné, nommément à travailler en soie ou en laine, pour le service du Temple, ce qu'elle entendait parfaitement. Après midi elle reprenait les exercices spirituels de la lecture et de l'oraison, jusqu'à ce que l'Ange lui apportât sur le tard sa petite réfection; après laquelle ayant béni et adoré son Dieu, et, comme disent plusieurs Saints, s'étant quelque temps entretenue avec les Bienheureux Esprits qui la venaient voir, elle prenait un peu de sommeil, qui pourtant n'interrompait pas ses doux et affectueux colloques avec Dieu, ainsi que j'ai dit ailleurs après un bon nombre de Saints Docteurs. Jusqu'ici est la relation de Saint Bonaventure; à quoi s'accorde merveilleusement bien ce qu'écrivent Saint Grégoire de Nysse (1), Saint Jérôme (2), le Bienheureux Sophronius (3), André de Crète (4), Saint Jean Damascène (5), Saint Germain, Patriarche de Constantinople (6), Epiphane, Prêtre de la même Eglise (7), George, Archevêque de Nicomédie (8), Cedrenus (9), Nicéphore (10), Pierre Damien (11) et plusieurs autres. O temps heureusement employé! ô vie qui est plus d'un Ange que d'une créature mortelle! ô journées vraiment pleines, et telles que les ont désirées les Saints après le Prophète. David! ô suite d'actions toutes dignes d'être présentées à la Majesté de Dieu! ô entretiens surpassant la condition

(1) Orat. de Nativit. Dom.

(2) In hist. Deiparæ.

(3) In Epist. de Assumpt.

(4) Orat. 1. de Assumpt

(5) Lib. 4. fidei Orth.

(6) In Encom. Deip.

(7) In vita Virg.

(8) Orat. de Deip. oblatione.

(9) In compendio historiæ.

(10) Lib. 1. hist. cap. 7.

(11) Serm. 1. de Nat. Mariæ. Christophorus a Castro hist. Deiparæ. c. 9.

des personnes engagées dans les nécessités d'un corps corruptible et mortel ! Je sais bien que les autres Vierges n'y arriveront jamais ; si ne sont-elles pas pourtant dispensées de se ranger à la compagnie des jeunes filles qui suivent l'Épouse choisie. Pour celle-ci, elle va, elle vole, elle tranche les montagnes et saute les vallées, courant après son Bien-aimé ; quant à elles, qu'il leur souvienne qu'elles avanceront autant en la vertu qu'elles suivront de plus près les traces de la Reine qui les conduit.

« Mais disons encore que le Sauveur ayant commencé d'ouvrir sa bouche adorable pour prêcher au peuple les maximes fondamentales de son Royaume après trente ans de silence et de vie inconnue, il ne convie personne au mariage, mais il exhorte tout le monde à la continence par ces paroles : *Qui potest capere capiat*. Il est vrai qu'il honora les noces de sa divine présence, et qu'il ennoblit le Mariage en l'élevant à la dignité de Sacrement, et qu'il a inspiré l'Apôtre de nous dire qu'il était honorable ; mais cependant ce même Apôtre ne le conseille à personne, au lieu qu'il persuade la virginité, comme un état plus parfait, plus élevé, plus rempli de grâce, plus séparé des créatures et plus uni à Dieu. Il est certain, dit-il, que je n'ai point de précepte du Seigneur touchant les Vierges, mais voici le conseil que je leur donne, comme étant prévenu de la miséricorde de Dieu pour lui être fidèle : Je crois donc qu'à cause des misères présentes, un homme fait bien de ne se point marier ; celui qui n'est point dans cet engagement a soin de servir le Seigneur et de lui plaire, et son cœur n'est point divisé entre les choses du monde et celles de Dieu ; ce que je vous dis pour vous porter à un état honorable, et qui vous donnera la liberté de vous occuper à la prière, quoique je ne prétende pas contraindre personne, sachant que tout le monde n'est pas appelé à une condition si sublime.

« Saint Cyprien, dont nous avons déjà rapporté le témoignage au commencement de ce Chapitre, continue les louanges de cette fille du Ciel, en disant que la virginité est un soin continu et une glorieuse anticipation de la vie bienheureuse, que c'est une enfance perpétuelle, une enfance d'innocence et de pureté, c'est la victoire du monde, le triomphe de ses plaisirs et de ses déplaisirs ; que c'est la marque de la fécondité spirituelle de l'E-



glise, et l'image la plus naturelle de la sainteté de Dieu. Elle est; au sentiment de Saint Jean Climaque, une demeure uniquement agréable à Jésus-Christ; c'est, dit-il, le bouclier du cœur, c'est un Ciel terrestre, c'est un renoncement que l'on fait à la nature par un mouvement surnaturel : celui qui possède cette excellente qualité bannit l'amour des sens par l'amour divin, et éteint le feu de la terre par le feu du ciel.

« Il y a trois sortes de personnes, continue cet homme admirable, qui tiennent leur corps captif et enchaîné : les uns l'arrêtent par les combats de la vie religieuse, par les travaux pénibles et par les austérités corporelles; les autres l'enchaînent par l'humilité, et les derniers par l'infusion secrète d'une lumière divine. Les premiers ressemblent à l'Etoile du jour, les seconds à la Lune lorsqu'elle est pleine, et les troisièmes au Soleil lorsqu'il est le plus brillant; tous trois ont leur conversation dans le ciel, et comme le jour succède à l'aurore et à la lumière du jour le grand éclat du Soleil, de même au premier degré de pureté qui s'acquiert par les travaux, succède le second qui s'acquiert par l'humilité; et à celui-ci succède le dernier qui est le plus élevé, et qui s'obtient par une grâce extraordinaire et une illumination toute céleste.

« Comme Dieu est incorruptible et tout esprit, aussi aime-t-il la pureté et l'incorruption, c'est ce qui rend les Vierges ses favorites, c'est ce qui leur donne une sainte familiarité avec lui, et ce qui les rend semblables à ce divin exemplaire autant que la créature en est capable. Les Vierges égalent les Anges au sentiment des Saints, sur quoi Saint Jérôme dit une parole fort singulière: Le sexe, dit-il, est dévoré par une fille pure et chaste; elle porte Jésus-Christ gravé en son corps aussi bien que dans son cœur, et elle est déjà en quelque sorte ce qu'elle sera plus parfaitement dans l'état de la Résurrection générale, où le Fils de Dieu nous assure que les Mariages cesseront et les hommes seront semblables aux Anges. Enfin les Vierges ont ce grand privilège rapporté par Saint Jean dans ses révélations, de suivre l'Agneau partout où il va. Ce Disciple bien aimé avait de la complaisance de traiter d'une matière qui le touchait en particulier, puisqu'il demeura Vierge jusqu'à la mort : c'est avec un certain agrément qu'il parle de cette procession qui lui fut montrée, dans laquelle il n'y ait que le Roi des Vierges et sa virginal

famille qui fussent admis, et qui eussent permission de chanter: Saint Augustin, qui connaissait fort bien ces vérités, dit élégamment, et peut-être avec quelque douleur intérieure: La joie des Vierges de Jésus-Christ est différente de celle des autres Saints qui n'ont pas cette qualité, quoiqu'ils appartiennent au même Maître; ils ont tous de quoi être satisfaits, mais cependant ce n'est point avec la même étendue, ni dans la totalité des Vierges: car ne suivant pas Jésus-Christ partout où il va, et n'étant pas ses imitateurs dans la virginité, ils sont privés de la joie dont cette ressemblance est le fondement, et celle qu'ils possèdent n'est ni opérée, ni exprimant, ni tendant à Jésus-Christ selon son état de pureté.

« Je sais bien que tous les fidèles en général suivent l'Agneau, mais je sais encore qu'ils ne le suivent pas partout où il va. Voilà comment cela se doit entendre, selon la pensée de notre saint Docteur au lieu que nous venons de marquer.

« Bienheureux, dit-il, les pauvres d'esprit, ils suivent le Sauveur, lequel possédant les richesses immenses de la divinité, s'est fait pauvre pour l'amour d'eux.

« Bienheureux les débonnaires, ils imitent celui qui a dit: Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.

« Bienheureux ceux qui pleurent, ils se conforment à Jésus-Christ pleurant sur la ville de Jérusalem.

« Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, ils entrent en la société de Notre-Seigneur touchant ce qu'il dit à ses Apôtres: Ma nourriture est de faire la volonté du Père qui m'a envoyé.

« Bienheureux les miséricordieux, ils ont pour modèle Jésus-Christ Notre-Seigneur représenté par le charitable Samaritain qui secourut le pauvre blessé, dont le Prêtre et le Lévite n'avaient point eu de compassion.

« Bienheureux ceux qui ont le cœur net, ils imitent celui qui n'a point péché, et dont la bouche n'a jamais trompé personne.

« Bienheureux les pacifiques, ils ressemblent beaucoup à celui qui pria sur la Croix pour ses cruels bourreaux.

« Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, ils imitent celui qui nous a donné l'exemple de souffrir sans murmure quand nous sommes persécutés à tort, etc.

« Tous les Elus peuvent suivre Notre-Seigneur Jésus-Christ dans toutes ces vertus que sa sainte parole nous propose, et nul n'en est exclu, quoique ceux qui sont engagés dans les soucis du siècle y rencontrent de plus grandes difficultés. Mais quand cet Agneau sans tache se promène dans la belle route de la virginité, ceux qui l'ont perdue ne peuvent nullement l'accompagner; on ne revient jamais dans ce chemin quand on l'a une fois quitté : c'est une absence sans retour. C'est donc votre privilège, ô saintes Vierges! ô Epouses de ce divin Agneau! de lui tenir compagnie, d'être toujours à son côté, de le suivre sans cesse, de le caresser, de l'embrasser, mais souvenez-vous qu'il ne suffit pas d'être Vierges, si vous n'êtes Vierges de Jésus-Christ: il ne faut pas renfermer vos pensées dans la seule intégrité du corps, il se faut élever à la vertu de l'esprit, par laquelle la virginité est consacrée et vouée à Dieu. C'est là le don parfait, et une grâce particulière qui réside en l'âme et qui nous porte à dédier au Sauveur et l'esprit et le corps, comme un holocauste entier de tout ce que nous avons reçu de sa main, sans nous en réserver quoi que ce puisse être: mais revenons à notre sainte Maîtresse.

« Nous avons déjà remarqué que l'Eglise, conduite par l'Esprit Saint, appelle la Mère de Dieu la Vierge des Vierges; c'est-à-dire la Mère et la Souveraine de toutes les autres qui en dépendent et qui lui appartiennent comme ses plus chères filles et ses plus fidèles Disciples qui portent son caractère, et qui sont formées à son image et à sa ressemblance. Or, la sacrée Vierge ne possède et ne reçoit rien que par son divin Fils, et tout ce qui lui est donné ne passe par ses mains que pour être offert plus saintement à Jésus-Christ. Terminons donc cette matière, et disons, que Dieu en son conseil éternel ordonna que la virginité de Marie fût la principale disposition à sa divine maternité, et qu'en hommage et à l'imitation de ce mystère, la pureté des Fidèles de l'un et l'autre sexe est l'état qui les dispose plus efficacement, pour entrer dans la divine alliance, et dans cette espèce de maternité dont il est écrit: Quiconque fera la volonté de mon Père qui est dans les Cieux, il est mon frère, ma sœur et ma mère. Etat sublime qui a pris naissance dans l'Incarnation du Fils unique de Dieu, et dans la participation que sa très sainte Mère a mérité d'y avoir par sa pureté virgi-

hale; et puisque dans l'ordre ordinaire toutes choses remontent à leur source, il est donc vrai que la sainte virginité élève et unit à la Vierge par excellence ceux qui la professent, et par elle à son Fils et à son Dieu. C'est par l'entremise de cette vertu que les âmes suivent Notre-Seigneur et sa très sainte Mère, et qu'elles les suivent partout, c'est-à-dire qu'elles leur ressemblent en beaucoup de traits par la sainteté, et qu'elles leur ressemblent en tout par la sainte intégrité.

« Disons enfin que l'innocence et la pureté ont Marie pour principe, et le Seigneur Jésus pour fin, qu'elles dépendent de la Mère de Dieu comme les principaux effets de sa puissance, et qu'elles nous font tendre à Jésus, lequel a tant de complaisance de voir des créatures revêtues des livrées de sa Bienheureuse Mère, qu'il les introduit dans son Palais à la vue de toute sa Cour, et avec un applaudissement général de tous les Elus, leur faisant part de tous les trésors de son éternel Empire, et leur permettant de le suivre partout dans la gloire, comme elles l'ont imité en tout dans les voies de la grâce (1). »

§. XV. -- Comme elle doit être imitée des mariées et des veuves.

I. Les mariées rencontreront aussi de grandes vertus à imiter en celle que Dieu a choisie pour servir d'exemple généralement à toutes les femmes, de quelque condition qu'elles soient, en celle que Saint Grégoire de Néocésarée appelle la gloire des Vierges et la réjouissance des mariées (2). Le Prince des Apôtres me servira de guide en sa première Epître Canonique, où il va recueillant les qualités qui sont requises ès femmes Chrétiennes.

*Première qualité : le respect à leurs maris.*

II. La première est l'honneur et le respect qu'elles doivent à leurs maris, accompagnés d'une sincère obéissance, et provenant d'un amour cordial. C'est pourquoi les plus grandes pour l'ordinaire ont été les plus remarquables, faisant servir à la vertu l'avantage de leur extraction. La chaste Sara, dit le Saint Apôtre, n'appelait point autrement Abraham que son Seigneur et son Maître; ce qui la rendit si digne d'affection et d'honneur, qu'il lui changea le nom de Jescha, qu'elle portait au-

(1) La R. Mère de Bleinur.

(2) Serin. 2. de Annunt.

paravant, en celui de Sarai la nommant sá Dame par respect, ainsi qu'ont remarqué quelques doctes interprètes (1). Les Saintes Matalie et Monique en ont fait tout autant à l'endroit de Saint Adrien et de Patritius, leurs maris. Et le grand Maître des mœurs Chrétiennes, Saint Jérôme, le conseille à toutes les autres en la personne de la noble Dame Celantia, lui disant qu'elle doit être la première à honorer son mari et à donner des exemples de respect à tous ses domestiques, que par son abaissement et par ses continuels services elle le doit faire paraître honorable à tous; enfin, qu'elle doit mettre toute sa grandeur à lui déférer autant qu'elle pourra. Car puisque l'homme, au dire de Saint Paul, est le chef de la femme, le plus grand honneur qu'elle puisse recevoir, c'est d'avoir un chef que tous à son imitation jugent être digne d'honneur. C'est en quoi la Sainte Vierge n'a pas eu sa semblable. Car comme Saint Joseph lui avait été immédiatement donné du ciel, elle ne le regardait pas seulement comme son Maître et son Seigneur, à l'exemple de Sara, mais comme Dieu même, à qui elle obéissait en sa personne. Elle considérait qu'en qualité d'Epoux et de Gardien de sa Virginité, il était digne d'un double honneur qu'elle lui rendait avec un admirable soin. Et le respect qu'elle lui porta fut bien si grand, que jaçoit qu'elle le vît en peine sur sa grossesse, néanmoins elle n'eut jamais la hardiesse de dire une seule parole pour lui ôter les appréhensions qu'il avait; de sorte qu'il fallut que l'Ange, épargnant sa honte virginale, rassurât l'esprit agité de Saint Joseph.

*Deuxième qualité : la chaste fidélité.*

III. La seconde qualité que Saint Pierre recherche és femmes chrétiennes, c'est la chaste fidélité (2), qui doit paraître en leurs regards, en leurs paroles, en leurs actions et en tout leur maintien. Car jaçoit, disent Saint Cyprien et Saint Ambroise, que la chasteté conjugale n'emporte pas la première couronne qui est due seulement aux Vierges, si est-ce qu'elle ne laisse pas pourtant d'être glorieuse devant Dieu, vu que ce n'est pas une petite louange de garder la foi parmi tant de tentations et de dangers, et beaucoup plus encore de modérer dans

(1) Cornelius in Genes. cap. 12.

(2) Considerantes in timore castam conversationem vestram.

le mariage le désir des choses licites. Il est vrai que les lis font l'honneur du Jardin de l'Eglise, et qu'ils portent leur tête argentine par dessus les autres fleurs, mais ce n'est pas à dire qu'ils leur envient la beauté qu'elles ont chacune selon son degré. Les parterres ont une belle grâce lorsqu'ils sont bien cultivés et bien arrosés; mais ne fait-il pas bon voir d'autre côté sur le penchant d'une colline une vigne bien dressée et chargée de beaux fruits, et dans la campagne une riche moisson, qui est l'espérance de toute la contrée? Or, comme au dire du Sage (1) il n'y a rien qui puisse être comparé à une âme chaste en quelque degré que ce soit, aussi n'y a-t-il rien de si sale ni de si mauvaise odeur qu'une femme qui se donne mauvais bruit. Sur toutes choses, dit Saint Jérôme (2), que la femme bien avisée ait un extrême soin de son honneur, qui est l'appui, le soutien et le haut point de toutes les vertus de son sexe. C'est l'honneur qui recommande la pauvre, qui relève la riche, qui couvre la laideur de celle qui est désagréable, qui fait paraître celle qui est belle, qui oblige les ancêtres dont le sang n'est point altéré, qui vaut aux enfants plus qu'il ne se peut dire, les délivrant de la confusion qu'ils recevraient du blâme de leur mère et du doute qu'ils auraient de leur père; mais surtout qui est un bien inestimable à la femme même, qui, par son moyen, se rachette de l'insolence d'un homme étranger, vu que dans l'horreur et dans l'effroi d'un sac de ville, il n'y a point de pareille calamité à celle des femmes qui sont contraintes de la souffrir. La chasteté, dit Saint Cyprien (3), c'est l'honneur des corps, l'ornement des mœurs, l'arrêt de la pudeur, la paix de la maison, l'entretien de la concorde; c'est elle qui nous rend agréables à Dieu, qui nous unit à Jésus-Christ, qui, étant elle-même bienheureuse, rend aussi heureux ceux qui la possèdent; qui est vénérable à ceux qui ne l'ont pas et qui la veulent profaner en autrui, et ce d'autant plus que plus ils ont de peine de la surmonter. C'est la terreur et la ruine de l'infamie, la fermeté de la force, l'ennemie de la noblesse, le rempart de la probité, le renversement des mauvais desseins, la victoire de l'âme, le trophée du corps, la mère de la gloire, la stérilité des vices, le porte-flambeau de la

(1) Eccles. 9.

(2) Lib. 1. contra Joviu.

(3) Lib. de bono pudicitiae

sainteté, la montre de la sincérité; le retranchement des scandales, la paix assurée des vertus, la prison de l'incontinence, le port de l'honnêteté, la cuirasse de la pudeur, le glaive de la sécurité, la mort de la dissolution, le faite de l'honneur, le précipice du déshonneur, la matière des palmes et des triomphes, le repos du salut, le bannissement de la perdition, la vie de l'esprit, la mort de la chair; bref, une imitation de l'état Angélique et un oubli de tout ce qui est humain. Or, j'ajoit que mon dessein soit de montrer que la Sainte Vierge a servi en ce point d'un très parfait modèle aux femmes mariées, si ne veux-je pas m'arrêter ici plus longuement, me contentant de ce qui a été dit de sa chasteté en divers endroits, et tout fraîchement au discours que je viens d'adresser aux Vierges.

*Troisième qualité : la simplicité et la modestie ès habits.*

IV. La troisième qualité c'est la simplicité et la modestie ès habits. Car l'apôtre ne veut pas ouïr parler, non plus que son collègue Saint Paul, de ces têtes à divers étages, ni de ces cheveux frisés, poudrés, entortillés, parsemés de perles, couverts de diamants et de brillants : il condamne ces robes de broderie et d'autres semblables étoffes chargées de passements d'or, doublées richement et curieusement travaillées, comme des inventions du monde et des pièges de satan, et au reste peu séantes aux filles de Jésus-Christ. Car enfin, dit Saint Cyprien, la vraie pudicité n'a que faire de tous ces artifices, elle est assez belle et assez agréable d'elle-même sans autres atours. C'est ce que répondit jadis le grand Saint Hilaire à sa fille Abra, qui était tentée d'aller brave comme ses compagnes. Elle demandait des perles, et il lui en promit une de si haut prix, que l'ayant elle ne serait jamais malade, elle ne vieillirait et ne mourrait jamais, qui n'était autre que la chasteté. Mais il ajouta que pour l'avoir il fallait de nécessité mépriser les autres perles, d'autant qu'elle était si belle et si précieuse, qu'elle voulait être toute seule. Ce qu'il lui persuada aussi aisément que Saint Jérôme à la noble Démétrias (1), sa fille spirituelle, de qui il écrit qu'elle était à la gêne lorsqu'elle était contrainte de se parer, et qu'à l'imitation de la vertueuse Esther, elle eût aussi aisément

(1) Ad Demetriadem de virginitate.

supporté les plus sales ordures que ces parures et ces affiquets. De moi il faut que je confesse que je ne sais avec quelle conscience les femmes chrétiennes, et nommément celles qui font quelque profession de la dévotion, y mettent tant de temps et tant de façon, ni comme elles se peuvent endormir sur une sottise persuasion qu'il n'y a pas grand mal à toutes ces curiosités. Je les prie seulement de se commander tant soit peu de patience, pour peser mûrement ce qu'en écrivent les Saints Docteurs de qui elles doivent prendre les règles de la vie spirituelle. J'en trouve quelques-uns, dit Saint Grégoire (1), qui se mêlent de mettre le vice à couvert, et qui nous veulent faire croire qu'il n'y a point de mal à s'habiller de vêtements précieux. Qu'ils me disent donc pourquoi l'Écriture, marquant si soigneusement les chefs de la condamnation du mauvais riche, elle ne touche que ces deux tant seulement: qu'il allait richement couvert et qu'il faisait tous les jours bonne chère; qu'ils me répondent s'ils ont autre dessein que de vanité, et pourquoi ils se mettent fort peu en peine de s'habiller lorsqu'ils sont pour garder la maison et pour n'être aperçus de personne. Mais n'estimez pas qu'il s'agisse ici d'une vanité seulement, les Saints le prennent bien plus au criminel. Quoi donc, dit Saint Cyprien (2), vous êtes habillée somptueusement, vous êtes parée et attifée comme une Nymphé, vous allez le long des rues avec une démarche aussi molle et aussi étudiée que vos habits, vous attirez de tous côtés les yeux de la folle jeunesse, vous leur tirez des désirs et des soupirs du profond du cœur, vous nourrissez l'ardeur de leur concupiscence, vous jetez de l'huile dans le feu, et vous vous imaginez d'être fort innocente. Je veux que vous ne vous perdiez pas vous-même, et ne faites-vous point de cas d'être cause de la ruine des autres, à qui vous n'apportez pas moins de dommage que si vous leur faisiez avaler du poison, ou que vous leur missiez la dague dans le sein; et après cela vous me voudrez persuader que vous êtes chaste? Je ne le croirai jamais; et quand vous auriez dessein de l'entreprendre, votre habit vous démentirait.

V. Non, non, ne vous trompez pas à nous vouloir payer de belles paroles; poursuit Saint Jean Chrysostôme (3), nous savons

(1) Homil. 40. in Evang.  
 (2) Lib. de habitu virginum.

(3) Homil. 37. in Genes.



assez ce que c'est que le monde. Je vous maintiens qu'il est impossible de faire tant d'état de vous agencer et d'avoir soin de votre âme. Car comment y pourriez-vous songer ayant tant d'affaires après votre corps, étant toute noyée dans la vanité, portée par terre par le pesant fardeau de vos innombrables péchés ? Ces saints poursuivront s'il leur plaît, car quant à moi je proteste que je n'aurais jamais la hardiesse d'écrire ce qui suit, si ce n'était avec leurs plumes. L'admirable Sainte Paule, dit Saint Jérôme (1), cette merveille de gravité et de vertu, ne contraignait jamais aucune de ces bien coiffées qu'elle ne lui fit une réprimande avec le front et avec les yeux ; aussi avait-elle coutume de dire que la beauté du corps tant recherchée marquait infailliblement la saleté de l'âme. Que les vierges et les femmes qui sont sages, dit encore Saint Cyprien, fussent comme la peste ces habits curieux qui ne sont propres qu'à des impudiques, et qui sont les panonceaux et les étendards de celles qui ont abandonné le soin de leur honneur. Il est impossible que celles qui vont habillées de soie et d'écarlate puissent être revêues de Jésus-Christ ; et où l'on voit tant d'or, tant de perles et de roses de diamants, il faut dire par nécessité qu'il y manque le principal ornement du corps et de l'esprit. Car autrement comment n'auraient-elles point d'appréhension de porter ce qui coûte si cher à autrui, et de faire parade des armes qui sont encore teintes du sang de leur prochain ? Saint Grégoire de Nazianze, traitant des admirables vertus de sa chère sœur Gorgonia, renvoie bien loin tout cet attirail de vanité comme un dessein du Prince des ténèbres (2). Jamais personne, dit-il, ne vit ses robes chargées de clinquant ni ses cheveux curieusement tressés ou déguisés. Jamais elle ne se servit d'aucun artifice pour rendre son visage plus agréable, ou pour altérer ce que la nature lui avait donné. Elle estimait qu'un tel soin n'appartenait qu'à des femmes de mauvais renom ; car pour les autres qui ont l'honneur en recommandation, elle estimait qu'il n'était point de pareille beauté à celle qui reluit au-dedans de l'âme. Son vermillon n'était autre que la rougeur que lui causait la chaste pudeur, sa céruse était la couleur qui provenait de sa longue abstinence ; elle laissait le surplus aux comédiennes

(1) Epist. 27. ad Eustoch.

(2) Orat. 11.

et à celles qui font gloire de ne pouvoir rougir. Mais à quel propos vais-je recherchant d'autres exemples puisque j'en ai un si excellent entre les mains ? Car quelle modestie y eut-il jamais semblable à celle de la MÈRE DE DIEU ? Le grand Apôtre de la France, Saint Denys, n'en demeura-t-il pas tout ravi et comme hors de soi ? Nicéphore (1), Cédrenus (2) et les autres Historiens ne remarquent-ils pas expressément que jamais elle ne porta autre habit que de laine, et d'une laine sans teinture ? De moi je ne doute nullement qu'elle ne fût de celles dont parle le Pédagogue Chrétien (3) qui, à l'imitation de la femme forte des Proverbes (4), manie le lin et la laine, et que de ses propres mains elle n'habillât ses domestiques et nommément son très honoré Fils. Témoin cette robe sans couture que les Saints Pères unanimement reconnaissent pour un ouvrage de la Sainte Vierge. C'est ici que je demanderais volontiers à nos Dames Chrésiennes si elles croient que cette Princesse du ciel employât tous les jours des trois et quatre heures, sans parler de plus, à s'agencer et à s'attifer autour d'un miroir, et quelle honnête fin peut avoir une étude si dérégulée ? Car si c'est pour agréer à leurs maris, pourquoi ne gardent-elles donc la maison ? A quel propos tant de montres, tant de visites et tant de courses ? A quel propos tant de vains et suspects entretiens ? Qui se persuadera jamais que le mari prenne plaisir à tant de superfluités qui, tous les jours, renversent de fond en comble les familles les plus aisées ? Qui le croira si peu avisé qu'il ne juge bien que ce sont plutôt des amorces d'incontinence que des marques de loyauté ? Mais que diront-elles de tant de temps qu'elles perdent après ces fatras et ces amusements ? tout le matin s'en va à s'habiller, l'après-dînée à recevoir et à rendre leurs visites : y a-t-il au monde une vie plus inutile que celle-là ? où est le temps qui leur reste pour prier Dieu et pour donner ordre à leur ménage ? où est l'exemple qu'elles doivent à leurs domestiques, à leurs enfants et à leur prochain ? qui ne voit que leur dévotion est un compliment et une pure cérémonie aussi bien que le reste ? Oh ! que celles qui veulent vivre chrétiennement à l'exemple de la MÈRE DE DIEU y vont bien d'un autre air ! oh ! que la dévotion fait

(1) Lib. 2. Hist. Eccles. cap. 23.

(2) In compendio historiarum,

(3) Clemens Alex. lib. 3. Pedag. cap. 11.

(4) Proverb. 31.

bientôt abattre toute cette pompe de Satan, ainsi que l'appellent nos Docteurs, dès qu'elle s'est à bon escient logée dans une âme ! oh ! qu'on y aperçoit bien d'autres desseins et d'autres affections ! oh ! qu'il est vrai que tous ces soins sont diamétralement opposés à celui de plaire à Dieu ! Mais possible est-ce trop s'arrêter sur ce point.

*Quatrième qualité : un esprit paisible et arrêté.*

VI. La dernière qualité que l'Apôtre demande, c'est un esprit paisible et arrêté, qu'il dit être riche en la présence de Dieu. Car il est vrai que c'est un trésor non seulement pour une femme chrétienne, mais encore pour toute la famille qu'elle gouverne, qu'un esprit doux, traitable et attempé. Mon Dieu, qu'il fait bon dans une maison où l'on n'a point de bruit, où l'on vit à l'imitation de celle de Nazareth, où se trouvent JÉSUS, MARIE et JOSEPH, où l'on n'entend que paroles de douceur, de bienveillance, de respect et de charité, où le mari commande avec honneur et où la femme gouverne la maison sans crieries, où Dieu est honoré et servi de tous ! Au contraire, le Sage assure (1), et l'expérience le témoigne, qu'il serait plus souhaitable de demeurer au mitan d'un désert, qu'avec une femme colère et rioteuse. Et Saint Jean Chrysostôme (2) ajoute que quant à lui il aimerait mieux vivre parmi les dragons, les lions et les tigres, qu'avec une femme de mauvaise humeur, et qu'on aurait plutôt apprivoisé ces bêtes féroces. C'est un enfer commencé qu'une telle maison ; et celles qui se laissent si fort emporter à leur mauvaise tête, s'exposent à un très grand danger de l'achever et de ne jamais entrer dans la maison de paix et d'amour.

*Ce que doivent garder celles qui pensent à se marier.*

VII. Je pensais finir ici avec l'Apôtre ; mais il se présente une considération à mes yeux que je ne puis rejeter, pour autant que c'est le principal chef où celles qui songent à se marier doivent imiter la MÈRE DE DIEU. C'est le soin qu'il faut mettre à traiter avec Dieu de leur mariage, à rechercher et à suivre sa sainte volonté, et à faire état des sages avis de ceux qui pourchassent leur bien plutôt que leurs petites fantaisies et les

(1) Proverb. 21.

(2) Homil. 15. de variis in Matth. locis.

feux volages de leurs vaines affections. C'est en quoi parut admirablement la prudence céleste de la MÈRE DE DIEU, que j'ai commencé de leur proposer pour exemple. Car elle se laissa réellement conduire au Saint-Esprit et gouverner à ceux à qui elle devait obéissance pour l'amour de lui, que jamais elle n'y contribua autre chose, sinon ses ferventes prières, et sa très humble soumission. A l'occasion de quoi je mettrai en avant ce que nous apprenons de Saint Epiphane (1), de Saint Grégoire de Nysse (2), du Bienheureux Sophronius (3), de Saint Germain, Patriarche de Constantinople (4), de Siméon Métaphraste (5), de Nicéphore (6), de Cédrenus (7) et de quelques autres, tant Historiens que Docteurs (8). Ils disent tous d'un commun consentement que la Vierge approchant l'âge de quinze ans, les Prêtres mirent en délibération ce qu'ils en feraient, jugeant être messéant qu'une fille de cet âge et d'une si rare beauté demeurât plus long-temps parmi eux. Cette pensée les fit résoudre à attendre la célébrité des nouveaux fruits, pour avoir la commodité d'en conférer avec les parents, qui pour lors seraient obligés de monter en Jérusalem. Arrivés qu'ils sont, on met la question sur le tapis : la résolution est qu'il la faut marier au plus tôt. Là-dessus on l'appelle pour ouïr ce qu'elle en dira. Elle, avec une modestie angélique, avec un visage coloré d'une chaste pudeur et avec un cœur plein de respect, répond que cela ne peut être, tant à cause que ses père et mère l'ont offerte à Dieu, que parce qu'elle-même s'est obligée par vœu exprès à conserver sa virginité. A cette parole, les Prêtres et les parents se trouvèrent merveilleusement surpris. Car d'un côté c'était une chose inouïe qu'un semblable vœu ; d'ailleurs néanmoins ils étaient arrêtés par la grande opinion qu'ils avaient conçue de la vertu de cette sainte fille, et par l'appréhension qu'ils avaient de commettre quelque sacrilège, donnant pouvoir à l'homme sur un corps consacré à Dieu. Il semblait d'une part qu'il y aurait moyen de satisfaire à la volonté de ses père et mère, la mariant avec un prêtre, et qu'ainsi elle serait toujours dédiée au

(1) Hæresi 78.

(2) Orat. de sancta Christi Nativit.

(3) Orat. de obitu Mariæ.

(4) Orat. de oblatione B. Virg.

(5) Orat. de vita et dormitione Deip.

(6) Lib. 2. Eccles. hist. cap. 7.

(7) In compendio historiæ.

(8) Vide Christophorum a Castro historiæ Deiparæ, cap. 4.

service de Dieu. Mais d'autre part la loi était au contraire, qui ne permettait pas qu'une héritière unique fût donnée à un autre qu'à l'un de sa tribu ; et après tout leurs esprits demeuraient toujours embarrassés sur la considération du vœu de la Vierge. En cette perplexité, le plus court fut de recourir à Dieu et d'apprendre du ciel comment ils se devaient gouverner. La réponse fut qu'on assemblât tous ceux qui se trouveraient lors en Jérusalem de la maison de David en état d'être mariés, et que celui sur qui tomberait le sort qui serait gouverné d'en haut fût donné pour époux à la Sainte Vierge, que Dieu pourvoirait au demeurant. Chacun se peut imaginer quelles étaient cependant les prières de cette sainte fille, et comme elle recommandait à Dieu sa chasteté. Les Anges ne manquaient pas de la visiter et de l'avertir de se jeter sans crainte entre les bras de la providence de Dieu, et qu'il aurait bon soin d'elle, mais seulement qu'elle obéît au commandement des Prêtres et que tout réussirait à son contentement. Le jour assigné étant venu, et ceux de la tribu Royale étant assemblés, le sort tomba sur Saint Joseph, natif de Bethléem, charpentier de profession, et reconnu de tous pour un personnage de rare mérite, ce qui fit que nul ne douta que Dieu ne gouvernât cette affaire. Partant le Prêtre ayant tiré les consentements requis en tel cas, et prenant les mains de l'un et de l'autre, noua le plus saint et le plus divin mariage qui jamais ait été célébré sur la terre, tous les assistants bénissant Dieu et adorant les traits de son admirable sagesse. Oh ! si les mariages chrétiens se traitaient de cette sorte, que Dieu y fût à bon escient appelé et le tout conduit avec de saintes intentions, comme il serait bien raisonnable de s'approcher d'un Sacrement que l'Apôtre dit être grand devant Dieu et devant son Eglise, qu'on en verrait bien d'autres effets que ceux qui paraissent tous les jours ! oh ! que de bonne intelligence s'y retrouverait, que de paix et d'amour, que de grâces et de bénédictions du ciel pour supporter les charges du mariage et pour obtenir de Dieu une sainte postérité ! Mais comme la plupart ne sont entrepris qu'avec des intentions brutales, avec des intérêts de la terre et avec des considérations basses et indignes du nom Chrétien, il ne se faut pas étonner s'il s'y retrouve tant de désordres, et si Dieu y est si peu glorifié.

*Comme les veuves devraient imiter la Sainte Vierge.*

VIII. Il restait encore ici à faire voir aux veuves l'obligation qu'elles ont d'imiter la Sainte Vierge en sa viduité et les moyens d'y arriver; mais il suffira de lire ce qui est rapporté au premier Traité au parallèle de la Sainte Vierge et de la Chaste Judith, qui sont deux vrais miroirs et deux parfaits modèles de saintes veuves.

§. XVI. — Comme elle doit être imitée des Religieux et des Religieuses.

*Que la Sainte Vierge a été Religieuse.*

I. Il semble que ce serait bien assez pour faire croire que la Sainte Vierge a été un très parfait modèle de la vie religieuse, de dire que nulle sorte de perfection ne lui a manqué. Ce néanmoins j'estime être à propos de donner plus de jour à ce discours pour faire mieux apercevoir les rares exemples qu'elle a laissés aux Religieux et aux Religieuses convenablement à leur état.

II. Tout premièrement il ne se peut nier sans témérité que les Saints Apôtres, comme ayant reçu les prémices de l'esprit, et devant être les maîtres de toute la sainteté chrétienne, n'aient été appelés à la perfection des Conseils Evangéliques, qu'ils ne l'aient scellée et confirmée par vœu. Saint Jérôme, écrivant contre Jovinien (1), ennemi juré de toute Religion, se sert des paroles de Saint Pierre, lequel parlant de soi et de ses compagnons : Nous avons, dit-il, laissé toutes choses, et nous vous avons suivi; montre que les Apôtres n'avaient pas seulement laissé leurs possessions (ce qui appartenait à la pauvreté), mais encore leurs femmes, à dessein de garder perpétuelle chasteté, et de plus qu'ils s'étaient rangés à la suite du Sauveur, à qui ils avaient voué leur obéissance. Saint Augustin le dit très expressément (2), et le Docteur Angélique (3) le confirme par l'excellence du vœu qui devait ennoblir toutes les actions des Apôtres, comme étant le plus haut et le plus relevé de tous les Conseils. Ce qu'étant ainsi faut-il pas confesser, à plus forte raison, que la Sainte Vierge, la règle et l'idée de toute

(1) Lib. 1.

(2) Lib. 17. Civit. cap. 4.

(3) 2. 2. qu. 88. art. 4. Vide Alvar.

Pelag. lib. 2. de planctu Ecclesie cap.

56. Suar. Tom. 3. de Relig. lib. 3.

cap. 3. etc.

perfection, et la maîtresse des Apôtres eux-mêmes, fut élevée à cet éminent état par un privilège spécial qui était dû à l'excellent titre de MÈRE DE DIEU, lequel comprend en soi toute la sainteté imaginable ?

III. En second lieu, Saint Thomas, Docteur irréprochable, enseigne (1) que jaçoit que le Sauveur, à proprement parler, dût lever l'étendard de la perfection, cela n'empêcha pas pourtant que sa Sainte Mère n'en jetât les commencements en soi-même, ni plus ni moins qu'elle ne laissa pas d'avoir la plénitude de grâce en second degré, voire avant qu'elle l'eût conçu, bien que Jésus-Christ dût être la source de qui Saint Jean devait un jour singulièrement dire : Nous l'avons vu plein de grâce et de vérité.

IV. En troisième lieu nous apprenons de l'Abbé Rupert (2), et de Denys le Chartreux (3), que la Sainte Vierge institua et gouverna quelque temps après la mort de son Fils, en la ville de Jérusalem, une Congrégation de Vierges, qui montaient jusqu'au nombre de cent vingt, dont la vie n'était autre qu'un exercice continuel de vertus propres de l'état religieux. Ce que nul ne trouvera étrange, qui considèrera que la primitive Eglise, comme un champ fraîchement arrosé du précieux sang du Sauveur, ainsi que l'appelle Saint Jérôme (4), fut merveilleusement fertile en ces fruits nouveaux de sainteté, et que partout on vit sortir les germes sacrés de la perfection Evangélique. La Palestine, la Syrie et l'Egypte furent incontinent remplies de ces plantes célestes, et de personnes de l'un et de l'autre sexe, qui ayant abandonné toutes choses, changèrent les villes en déserts, les déserts en villes, et les unes et les autres en de vraies images du Paradis. Alors Saint Paul invitait tous ceux et celles qu'il pouvait à se dédier à Dieu et à lui consacrer leur chasteté, sans appréhender les persécutions que semblables semonces devaient occasionner à l'Eglise en général, et à lui en particulier. Alors Sainte Marthe, façonnée de la main de la MÈRE DE DIEU, et tirée de son école, dressait de pareilles Académies d'honneur dans Avignon et dans Tarascon. Alors Sainte Iphigénie, miraculeusement délivrée par l'apôtre Saint Matthieu

(1) 3. parte qu. 28. art. 4.

(2) Lib. 5. in Cant.

(3) In 1. sent. dist. 16. qu. 2.

(4) Epist. 8.

de l'embrassement que son propre père lui avait préparé, et réservée pour l'étendue du royaume de la chasteté religieuse, conduisit jusqu'à deux cents Vierges (1) à la suite de l'Agneau, l'unique Epoux des saintes Vierges. Alors infinies personnes se rangeaient partout sous la cornette blanche de la virginité, que la MÈRE DE DIEU avait déployée.

*La pauvreté de la Sainte Vierge.*

V. En quatrième lieu, puisque l'essence et la nature de la Religion consiste proprement ès trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, et en la profession qui se fait de les observer, il n'est pas malaisé de montrer que la Sainte Vierge embrassa avec l'état Religieux la perfection de ces trois vertus, et de toutes les autres qui les accompagnent et composent la douce harmonie des Conseils Evangéliques. Car pour ce qui concerne la pauvreté, elle-même le révéla un jour à Sainte Brigitte (2), lui disant qu'elle s'obligea par vœu à ne rien posséder en ce monde, qu'ensuite de cette obligation elle se dépouilla généralement de tous ses moyens, ne se réservant autre chose que ce qui était nécessaire pour s'entretenir fort simplement; bref, que d'un commun accord (3), elle et Saint Joseph, son époux, se firent quittes une fois pour toutes de ce dont ils pouvaient se passer. Par où il appert que la pauvreté de la Reine du ciel ne fut pas une pauvreté contrainte, mais un dépouillement volontaire des choses superflues, vu nommément ce qui a été dit ci-dessus (4), que Saint Joachim et Sainte Anne, de qui elle était unique héritière, avaient de très bons moyens, puisque la troisième partie suffisait à l'entretien d'une grande et honorable famille. Que si elle embrassa volontairement la sainte pauvreté, elle ne la caressa pas moins affectueusement tout le long de sa vie. Car pour ne pas répéter ce que j'ai dit peu auparavant de celle qu'elle garda très étroitement en son vivre et en son vêtement, tandis qu'elle demeura au service du temple, ne lui fallut-il pas contracter une nouvelle alliance avec la pauvreté, lorsqu'elle fut donnée à Saint Joseph, avec qui elle dut gagner sa vie et celle du petit Jésus au travail de ses mains ?

(1) Petrus de Natalib. in catalog. lib. 8. cap. 101.

(2) Lib. 1. Revel. cap. 10.

(3) Lib. 7. cap. 25.

(4) Cap. 4. §. 6.



Son voyage de Nazareth en Bethléem, où la nécessité l'empêcha de trouver logis, son accouchement dans une étable, l'offrande qu'elle fit lors de sa Purification, ce qu'elle souffrit en Égypte et tout le long de sa vie, ne sont-ce pas les apanages et les suites nécessaires de la pauvreté volontaire? La largesse qu'elle fit aux pauvres des présents royaux de l'or, de la myrrhe et de l'encens aussitôt qu'elle les eut reçus, comme remarquent Saint Bernard (1), Saint Bonaventure (2), Saint Antonin (3), Denys le Chartreux (4) et l'évêque d'Avila (5), ou bien selon les autres, le généreux mépris qu'elle en témoigna, y ayant seulement porté le bout des doigts pour accomplir le mystère, et pour ne pas offenser ces princes qui étaient venus de si loin, ne sont-ce pas des marques indubitables de l'affection qu'elle portait à la pauvreté? Les deux pauvres robes qui seules de tous ses moyens lui restèrent à la mort, ne sont-ce pas des enseignes d'une grande nudité et d'un parfait dépouillement de toutes choses? Bref, qui niera qu'il fut très convenable que le Roi de gloire, qui était descendu du ciel en terre par l'amour de la pauvreté, fit part avant tout autre à sa très chère Mère de ce trésor inconnu? Lise qui voudra le traité d'Albert le Grand (6) à ce propos, où ayant composé de plusieurs marches l'escalier de la pauvreté, il fait voir comme la MÈRE DE DIEU arriva jusqu'au plus haut degré de cette vertu.

« Le vénérable Bède et l'abbé Rupert remarquent, que depuis l'Ascension de Notre-Seigneur elle vivait des aumônes destinées aux pauvres veuves, qu'elle les recevait humblement tous les jours, avec une joie particulière de pouvoir dire en vérité avec son divin Fils: Que les renards avaient leurs tanières, et les oiseaux du Ciel leurs nids pour se retirer; mais que Marie, la très pauvre Mère de Jésus-Christ, n'avait pas à elle où reposer sa tête.

« Voilà le grand modèle des personnes Religieuses, qui sont obligées par un vœu solennel de pratiquer la sainte pauvreté. Disons quelque chose d'une vertu si excellente et si recommandée par le Fils de Dieu.

« Tout le monde sait qu'il la posa pour le fondement de la

(1) Apud S. Antoninum loco cit.

(2) Medit. vitæ Christi cap. 9.

(3) 4. parte, tit. 15. cap. 32. §. 2.

(4-5) In cap. 2. Matth.

(6) Apud S. Antoninum 4. parte,

tit. 15. cap. 24. num. 1.

perfection Evangélique dans le beau Sermon qu'il fit sur la montagne : Bienheureux les pauvres d'esprit, dit ce grand Maître, car le Royaume des Cieux leur appartient. Il y a plusieurs pauvres que la pauvreté ne rend nullement heureux : au contraire, elle en fait des misérables, parce qu'ils ne souffrent leur dénuement que par contrainte, et non pas pour l'amour de Dieu. Pour avoir part à la béatitude Evangélique, il faut aimer sa pauvreté, et en supporter les suites avec une sainte joie, ou au moins avec une parfaite soumission aux ordres de la divine Providence. Le Fils de Dieu nous voulant enseigner une vertu si nécessaire, mais si peu connue dans le monde, il est né dans une étable, il a vécu mendiant, il est mort tout nu sur la Croix, il a été enseveli dans un tombeau d'emprunt. La longueur des jours est dans sa droite, dit le Sage, et dans sa gauche les richesses et la gloire. Il est l'unique dispensateur de ces deux sortes de biens si différents, pour nous apprendre à préférer ceux de la droite, qui, selon Saint Augustin, marque les biens éternels, à ceux de la gauche qui représente les temporels. Mais pour en faire l'application à notre sujet, il faut dire avec le dévot Saint Bernard, que le Fils de Dieu, jouissant de l'abondance des richesses et de la gloire dans sa première demeure, il est venu chercher en terre la précieuse pauvreté, qui ne se trouvait point dans le Ciel ; les hommes en avaient beaucoup, c'est une espèce qui n'est pas rare, mais on n'en connaissait point le prix ; il a fallu que le Verbe, en l'épousant avec notre nature, apprît à tous les siècles qui l'ont suivi quelle est son excellence et sa valeur.

« La sainte pauvreté était donc un trésor caché, et nul n'avait pu comprendre jusqu'à l'avènement de Jésus-Christ Notre-Seigneur, qu'elle renfermât une béatitude réelle. C'est pourquoi celui qui est la Vérité même, laquelle ne peut être trompée, ni tromper personne, a prononcé cet oracle : Bienheureux les pauvres d'esprit. O enfants d'Adam ! serez-vous toujours insensés ? cherchez-vous toujours des richesses périssables ? souvenez-vous que le bonheur des pauvres est proclamé par une bouche divine, que toutes les nations en sont informées, et que les Fidèles en sont persuadés. Que le païen qui vit sans Dieu cherche les biens de la terre, nous y consentons ; que le Juif coure après, puisqu'il a reçu la promesse de ces sortes de

richesses, nous ne nous y opposons pas; mais que le chrétien ait cette faiblesse après avoir entendu la doctrine de son Maître, cela n'est pas supportable. Quoi, il louera le peuple qui est dans l'abondance de ces biens visibles et passagers, pendant que le Sauveur prononce anathème contre les riches! Il faut manquer de foi, et n'être fidèle que de nom.

« Un auteur fait une remarque bien judicieuse sur ce sujet, lorsqu'il dit que le Fils de Dieu fut envoyé pour prêcher l'Evangile aux pauvres, et que c'est à eux en particulier que la bonne nouvelle du salut est annoncée. Voilà le commencement de la loi de Grâce. On promet aux misérables, aux bannis et aux pauvres le Royaume des Cieux : Mon Dieu, l'agréable promesse ! Heureux les pauvres qui, déchargés des soucis du siècle et du poids des biens de la terre, ne veulent s'enrichir que de Dieu seul, renonçant à tout pour l'amour de lui, et possédant tout par lui-même : car n'est-il pas vrai que c'est être Maître de toutes choses que de posséder celui qui les contient et qui en dispose souverainement ? Ce sont ceux-là dont le Seigneur est la portion et l'héritage, celui qui ne voulant pas que rien de nécessaire manque à ses serviteurs, leur dispense les choses dont ils ont besoin pour leur usage, en se réservant lui-même pour leur jouissance.

« Mais il faut remarquer que ce serait peu de renoncer aux possessions du siècle, si l'on ne renonce aussi à ses mœurs corrompues, et même ce serait une chose ridicule d'être dépouillés des richesses, et de conserver les défauts des riches. Le démon ne désire rien de ces sortes de biens extérieurs, il n'en possède aucun, et le seul orgueil l'a perdu; il ne suffit pas de tout abandonner, si on ne marche à la suite de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Rien n'est plus détestable qu'un pauvre superbe, ni rien aussi de plus misérable, puisque d'une part il souffre les peines de la pauvreté, et que de l'autre il est esclave de l'orgueil; il est pauvre d'argent, et il n'est pas riche de vertu : Heureuse la nation de laquelle le Seigneur est le Dieu ! Que ceux-là sont voisins du Royaume de Dieu qui possèdent et qui portent en leur cœur ce grand Monarque, auquel c'est régner que de servir; que les autres contestent sur les héritages de la terre, quant à moi, je n'en veux point d'autre que mon Dieu, mon âme trouvera en lui ses délices et son repos. O trop illustre

portion des pauvres ! ô très avantageuse possession de ceux qui n'ont rien ! puisque non seulement elle fournit à tous les besoins, mais encore elle contribue à l'honneur et au plaisir ; c'est la bonne mesure qui repose dans le sein des bienheureux pauvres, à laquelle on peut dire sans crainte de se tromper : C'est en vous et avec vous que l'on rencontre les richesses et la gloire, les trésors et la justice.

« Pour arriver sûrement à la bienheureuse humilité, il faut être pauvre de cœur et d'affection, abandonner le monde par une retraite inconnue au monde, cacher sa propre sagesse, être simple et sincère en ses paroles, demander l'aumône, céler sa noblesse, bannir toute vaine confiance en soi-même, et retrancher tous les discours vains et inutiles. Il n'y a rien au monde qui soit capable d'humilier l'âme comme cet état de pauvreté et cette manière de vie, où l'on demande tous les jours sa vie, remettant tous ses soins dans le cœur de Dieu par la confiance que l'on a en sa bonté. Le pauvre volontaire possède la tranquillité de l'esprit, qui s'obtient par le calme des passions ; il n'estime non plus les choses qui sont en ses mains, que si elles n'étaient point dans la nature.

« La pauvreté Evangélique est riche, elle est royale, elle est puissante, et rendue divine en Jésus-Christ Notre-Seigneur ; elle est riche, puisqu'elle contient tant de trésors ; elle est royale, puisque le Royaume des Cieux appartient aux pauvres ; elle est puissante, puisqu'elle attire tant de saintes âmes à sa suite ; mais enfin elle est divine, puisque Dieu s'est fait pauvre ; c'est elle qui enrichit ses sectateurs des biens de la grâce et de la gloire, qui les met en possession du Royaume des Cieux, et qui leur donne le pouvoir de distribuer des couronnes à leurs amis ; c'est elle enfin qui divinise en quelque sorte les âmes, les unissant à la divine pauvreté du Sauveur.

« Ce divin Maître a établi le Royaume des pauvres en la loi nouvelle par sa sainte vie, par sa doctrine, et par ses divines ordonnances, établissant trois sortes de pauvreté dans les âmes : La pauvreté de sa vie vivifie les pauvres, celle de sa doctrine attire les hommes à son imitation, et la pauvreté de profession est nécessaire dans l'Eglise, quoiqu'elle ne le soit pas à tous les membres qui composent ce corps mystique ; elle est recommandée, mais elle n'est pas commandée ; elle est de conseil, et non

pas de précepte; et c'est la pauvreté qui fait une partie essentielle de la vie Religieuse, et qui est un des trois vœux solennels dont on fait profession dans les cloîtres. Elle appartient aux enfants, aux disciples et aux sujets de Jésus, pauvre, nécessaire et souffrant, à ces personnes qui ont tout quitté volontairement sur la terre, à ces milliers de Saints qui ont préféré les haillons à la pourpre, et la crèche de Bethléem aux Palais des Rois, aimant mieux manquer de toutes les commodités que leur naissance leur avait acquises, que de hasarder leur salut, ou bien en renonçant à la foi, qui était en péril dans les premiers siècles, ou bien en affaiblissant leur amour pour Dieu par l'attache aux richesses. Saint Bernard exhortant sa sœur à la pratique de cette vertu, lui représente l'extrême pauvreté de Notre-Seigneur et de sa très sainte Mère. Tout crie la pauvreté dans l'étable, dit-il : la crèche, le foin, les langes, la compagnie des bêtes font un écho, qui répète tour à tour cette épouvantable nudité d'un Dieu homme et de sa très sainte Mère.

« Ce n'est pas sans raison que le saint Evangile remarque que la très sainte Vierge offrit le présent des pauvres au jour de sa Purification; elle nous apprend par ce mystère combien elle aimait la pauvreté, entrant ainsi dans les dispositions et dans l'esprit de son divin Fils, lequel étant l'héritier des richesses et des trésors de la gloire, s'est appauvri pour nous enrichir par son indigence. Cette auguste Mère, qui était la Reine du Ciel et de la terre, la Souveraine des Anges et des hommes, se réjouit de ce que la médiocrité de sa condition la réduit à l'offrande des pauvres : voilà ce qu'il faut appeler la véritable pauvreté d'esprit, et l'amour sincère du dépouillement et de la nudité effective. Les âmes Religieuses iront bien loin avant que d'arriver à ce point, que chacun y travaille avec fidélité selon la mesure de la grâce qui lui est donnée, et que l'on soit persuadé que pour être parfaitement pauvre, il faut que tout ce qui n'est point Dieu ne soit rien dans notre estime, et que nous puissions dire avec une sainte confiance : O mon Seigneur ! que veux-je au Ciel hors de vous, et que désirerai-je sur la terre que la possession de vous-même ? Mon Dieu et mon tout, le Dieu de mon cœur et ma portion pour jamais. Oh ! que votre Prophète avait bien raison de dire : Les pauvres du peuple de Dieu espèrent en lui. N'est-ce pas une chose consolante pour eux, que l'Ancien

Testament aussi bien que le Nouveau expriment les véritables serviteurs de Dieu par le mot de pauvres, qui n'espèrent qu'en lui seul. Celui qui espère en soi-même est superbe; mais celui-là est humble et pauvre d'esprit, qui attend tout de Dieu seul, qui veut dépendre de lui en toutes choses, et qui après en avoir beaucoup reçu, bien loin de se croire riche, en devient encore plus pauvre à ses propres yeux, parce qu'il est persuadé qu'il n'use des dons de Dieu que par une grâce toujours nouvelle (1). »

*Sa chasteté.*

VI. Je ne dis rien du vœu de chasteté, me contentant d'avoir montré ci-dessus (2) non seulement qu'elle a été la première qui l'a fait, mais encore qu'elle l'a très singulièrement observé.

*Son obéissance.*

VII. Quant à ce qui est de l'obéissance, comme jamais personne après son cher Fils n'en connut mieux le prix qu'elle, aussi nul ne s'y rendit jamais si remarquable. Considérez, s'il vous plaît, avec quelle promptitude elle se porte à l'exécution de tous les commandements des Prêtres et de celle qui a charge des jeunes filles, l'espace de onze ans entiers qu'elle demeura au temple. Oyez ce qu'elle répond à l'Ange Ambassadeur, et comme elle se qualifie la plus petite et la plus basse de toutes les esclaves du Seigneur; voyez avec quelle résignation de volonté et de jugement elle obéit à Saint Joseph son époux pendant trente-un ans qu'elle demeure en sa compagnie (3). Remarquez que pour l'amour de Dieu elle se soumet à l'édit de l'Empereur Auguste, et qu'elle se met en chemin pour se faire enregistrer, nonobstant la rigueur de l'hiver, la difficulté du chemin et sa grossesse de neuf mois. Contemplez-la allant à Jérusalem pour observer ric à ric la loi de la Purification, qui toutefois ne l'oblige nullement. Suivez-la en la fuite d'Égypte, et prenez garde à son admirable promptitude et au désir d'obéir qui la fait lever à minuit, prendre son petit enfant entre ses bras, et sortir en une très mauvaise saison sans murmurer, sans se troubler ou scandaliser d'un si étrange commandement.

(1) La R. Mère de Blémur.

(3) Canis. Marialis lib. 2. cap. 15.

(2) Tract. 1. cap. 3.

Trouvez-vous au départ de son Fils et au congé qu'il prend d'elle pour s'employer à la publication du Royaume de paix, et comprenez si vous pouvez la soumission qu'elle apporte à toutes les ordonnances du ciel. Bref, accompagnez-la jusqu'à la croix, et admirez avec quelle constance elle achève son sacrifice, et comme sans contredit elle offre son Fils à la mort pour se conformer à la volonté du Père éternel. Qu'y a-t-il de pareil parmi les bienheureux Esprits, qui sont toujours attendant le clin d'œil de Dieu pour voler là par où il lui plaira ?

*Ses autres vertus religieuses, nommément comme elle se dédie à Dieu dès son enfance.*

VIII. Que dirai-je de toutes les autres vertus qui sont propres à l'état religieux, et qui ont servi à relever ces trois principales dont je viens de parler ? Quoi de la diligence qu'elle apportait en ses actions ? quoi du soin qu'elle témoignait en toutes choses pour petites qu'elles fussent ? quoi de sa ferveur à la poursuite des offices les plus vils et les plus pénibles ? quoi de son zèle à procurer l'avancement de ses compagnes, et de sa charité à les servir en toutes occasions ? quoi de son affabilité et de sa douceur à supporter les imperfections des autres ? quoi finalement de son progrès continu en l'étude de la sainteté et des montées qu'à l'imitation de David elle allait disposant en son cœur ? Il se trouverait là-dedans des merveilles pour ravir les esprits qui auraient la capacité de les pénétrer. Mais d'autant que tout cela surpasse la portée du mien, je mets fin à ce discours avec un trait fort considérable, et non moins imitable à ceux à qui Dieu a fait l'honneur de les attirer à son service. C'est que le ciel la favorisa de tant que de quitter le monde avant que de le connaître, et de consacrer son premier âge au service de sa Divine Majesté. Car comme écrivent les bienheureux Evodius, successeur de l'Apôtre Saint Pierre en la chaire d'Antioche, Saint Jérôme, Saint Germain de Constantinople, Epiphane, Prêtre de la même Eglise, Cedrenus (1), Nicéphore (2) et les autres, elle fut offerte à Dieu et reçue au temple, n'ayant encore que trois ans, à ce que par une très

(1) In compendio hist.

(2) Lib. 1. hist. cap. 7.

parfaite innocence de mœurs, ornée et enrichie de toutes sortes de vertus, elle se disposât à être digne Mère et Epouse de Dieu; privilège des âmes choisies que nul n'a jamais reconnu en cette vie tel qu'il est, mais les Saints Anges l'admirent là haut et bénissent sans cesse l'infinie bonté de leur Créateur en faveur de ceux à qui il est accordé. Le Prophète Jérémie en avait une particulière connaissance lorsqu'il s'écriait de si bonne grâce (4) : Oh ! quelle faveur de porter dès sa jeunesse le joug du Seigneur, et de se ranger de bonne heure à son service.

IX. Bienheureux Esprits, qui avez le sentiment tel qu'il convient de ce bonheur, aidez-moi à le représenter pour le bien de ceux et de celles que Dieu va démêlant du commun pour les prévenir des douceurs de son infinie miséricorde. Car quel sort et quelle condition y a-t-il au monde qui ne soit comparable à celle-ci, de rendre tout à Dieu de qui on tient tout, de l'honorer à l'exemple des Anges dès la première aube du jour de sa vie, de l'avoir aimé aussitôt qu'on a pu, et de n'avoir jamais eu autre maître; d'avoir ignoré le vice plutôt que de le combattre, de pouvoir dire un jour là-haut : Je vois celui que je n'ai jamais criminellement offensé; celui de qui je n'ai jamais perdu la grâce depuis que je l'ai une fois reçue; celui à qui j'ai conservé la belle robe d'innocence qui me fut donnée au baptême, celui qui a été l'unique objet de mon amour et le centre de mes affections; de pouvoir se glorifier avec la chaste épouse de lui avoir gardé les fruits nouveaux aussi bien que les anciens, de lui pouvoir dire avec Jacob : Vous êtes le Dieu qui m'avez porté entre vos bras dès mon enfance; avec David (2) : Vous êtes mon sort, mon héritage et mon tout; et avec le bienheureux Saint François : Mon Dieu et toutes choses ! Celui qui s'accoutume de bonne heure à servir Dieu, dit Saint Ambroise (3), et qui en sa jeunesse présente le col tendrelet au joug du Seigneur, se trouvera à l'écart et à l'abri des passions importunes, jouissant paisiblement du repos de la douce retraite et de la contemplation des choses du ciel. Il sera hors de peine de se quereller tous les jours avec son corps, et de soutenir l'assaut de ses concupiscences, d'autant que le joug qu'il aura porté en

(1) Threni.  
(2) Psalm. 15.

(3) Serm. 2. in psalm. 118.



sa jeunesse aura affaibli les forces de son ennemi domestique. Oh ! que c'est bien autre chose de dire avec ce jeune soldat du Seigneur : Mon Dieu, qui me nourrissez dès mon bas âge; que de se lamenter avec cet autre pénitent qui disait : Mon Dieu, oubliez, s'il vous plaît, mes jeunesses et les folies qui jadis ont emporté mon esprit. Car cette dernière parole est le remède de la faiblesse; mais la première est la marque d'une ferme santé; ici il est question d'avalier la médecine; là on rend grâces de l'embonpoint; ici ce n'est pas tout d'avoir enfin embrassé le service de Dieu, il faut endurer les cuisants remords des péchés passés, souffrir le rude traitement qu'on reçoit de la mauvaise accoutumance, supporter les saillies et l'instabilité du cœur que l'erreur a gâté, et combattre sans cesse les vices envieux; là il ne s'agit plus que de jouir des agréables fruits d'un sacré silence, et d'entrer dans les profonds secrets des oracles divins, qui sont pour les âmes épurées, et qui à temps se sont retirées de la confusion du monde. Bref, ici on est toujours en crainte et en danger; là tout est en paix et en assurance. Bienheureuse encore une fois l'âme pour qui Dieu a de si douces pensées, à qui il ouvre de si bonne heure les trésors de sa grâce, et qui de son côté se laisse gouverner et posséder à son souverain bien, car elle pourra dire en vérité : J'ai trouvé tout ce que je pouvais souhaiter, je l'ai rencontré et ne le quitterai jamais.

§. XVII. — Comme elle doit être de tous imitée à se disposer à bien mourir.

I. C'est un riche mot de Saint Jean Damascène (1), que l'homme n'est autre chose qu'un mystère dont le commencement est sortir de Dieu, et la fin de rentrer en lui-même. Car à dire ce qui en est, c'est un mystère bien profond que celui de la prédestination de l'homme, lequel, à mesure qu'il croît en âge, se va ores développant, ores enveloppant davantage, et toujours traînant un nombre infini de mystères après soi. Ses avancements et ses reculements, ses montées et ses descentes, ses élévations et ses abaissements, ses égarements et ses retours, ses chutes et ses relèvements, ses vicissitudes de bien et de mal, de joie et de tristesse, de consolation et de désolation, de lumière et d'obscurité, de prospérité et d'adversité, de fa-

(1) Lib. 2. Fidei orthodox. cap. 12.

veur et de disgrâce, de santé et de maladie, d'honneur et de déshonneur, sont autant de mystères qui lui doivent faire révéler sans cesse l'adorable providence de Dieu. Mais enfin la conclusion de tous ces mystères, c'est de retourner à Dieu d'où il est parti. C'est le point auquel l'âme entrant dans la splendeur des Saints commence à ouvrir les yeux et à voir la suite de tous les mystères qui se sont passés en elle, et dont elle a été le théâtre. La mort est un chemin nécessaire et un passage inévitable pour arriver à cet état, ou pour mieux dire avec le Saint-Esprit, c'est le moment d'où dépend l'éternité, la période qui nous importe du tout, l'affaire des affaires que nous avons ici-bas. Que le reste ait bien réussi tant qu'il vous plaira, si ce seul point vient à manquer, tout est perdu ; comme au contraire, quand tout serait gâté, si ce petit entre-deux peut rhabiller le passé, il n'y a rien à craindre. D'où je conclus que la science des sciences, c'est d'apprendre à bien mourir, puisque les seuls manquements d'une bonne mort ne se peuvent jamais réparer. Mais d'où le mieux apprendre après Jésus-Christ, le parfait modèle de notre vie et de notre mort, que de celle de qui jusqu'ici nous avons appris à bien vivre ? Avec ce dessein, je vais mettre fin à l'imitation de la Sainte Vierge, sans prétendre pourtant m'arrêter longuement sur son trépas ; mais je présuppose comme l'idée très accomplie d'une belle mort ce que j'en ai dit amplement au premier traité (1), et je prends là-dessus les mesures pour les rapporter à la nôtre.

*S'apprivoiser de bonne heure avec la pensée de la mort.*

II. Avant toutes choses, il faut demeurer d'accord que le grand secret de cette affaire, c'est de s'apprivoiser avec la pensée de la mort, de l'envisager souvent et de la connaître pour ce qu'elle est. Le fruit de ce saint exercice est que quand il vient au fait et au prendre, nous ne l'appréhendons pas comme une écorcherie, mais comme l'entrée à la liberté des enfants de Dieu ; que nous ne nous affectionnons aux choses passagères que comme à des pièces d'emprunt qu'il faut rendre au plus tôt ; que nous ne sommes pas tirés avec violence de cette vie, et comme détachés d'une chose à qui nous tenions éperdument, mais que nous

(1) Cap. 11.

sortons comme d'une prison gaiement et sans appréhension ; que nous nous rangeons au parti des serviteurs de Dieu, à qui, comme dit Saint Augustin, la vie n'est pas moins ennuyeuse que la mort l'est aux enfants du monde, et par dessus tout cela qu'à bonne heure nous mettons ordre à nos affaires, de crainte d'être pris à pied levé. Car, puisque pour l'ordinaire une belle mort est la conclusion d'une bonne vie, il faut tâcher qu'il y ait du rapport de la fin au commencement ; et puisque le chemin est malaisé à tenir, le tout est à le bien enfileur. C'est un aveuglement non pareil d'attendre de faire son apprentissage d'une chose tant importante, qui ne se fait jamais deux fois et qui ne se peut réparer étant une fois mal faite, lorsque le corps et l'esprit nous manquent, et que nous ne sommes à nous qu'à demi. Ceux qui se veulent sauver à bon escient y vont bien d'un autre pied, parce qu'ils s'accoutument à mourir tous les jours et à vivre comme citoyens du ciel et comme étrangers sur la terre, à l'exemple de la MÈRE DE DIEU, de qui la mort fut plus douce que le plus agréable sommeil, parce que sa conversation, son cœur, son esprit et toutes ses prétentions étaient là haut. Les gens de bien ne laissent pas pourtant d'user d'un soin plus particulier lorsqu'ils se sentent être conviés à déloger.

*Mettre ordre à bonne heure aux affaires temporelles.*

III. C'est un trait de grande sagesse à ceux du monde de n'attendre pas ce temps-là pour mettre ordre à leurs affaires temporelles, mais de les tenir toujours nettes, et d'en avoir auparavant disposé. Ce néanmoins quand cela ne serait pas, c'est la première chose qu'il faut expédier lorsqu'il y a du temps pour tout faire, non que ce soit la besogne la plus pressante, mais afin de s'en décharger l'esprit pour une bonne fois, et de n'avoir plus à songer sinon à Dieu et à son salut. En cela le principal est de rendre le bien qui a été mal acquis, s'il y en a, et d'acquitter les dettes que l'on a contractées, faute de quoi souvent les âmes traînent longues années parmi les peines insupportables de l'autre vie, sans que les suffrages des vivants leur puissent profiter.

*Faire du bien tant que l'on peut.*

IV. Ce qui vient après, c'est de faire du bien de ce qu'on ne peut pas emporter, et de ne se laisser pas aller au grand abus

du monde, qui donne toujours à ceux qui ont déjà de reste pour leur élargir la planche qui les doit conduire aux enfers. La Reine du ciel n'ayant que deux robes de peu de valeur, en disposa en faveur de deux pauvres vierges, ou, comme d'autres disent, de deux veuves qui nous les ont très soigneusement conservées comme deux précieux trésors. Pour moi, il faut que je confesse que je prends un très mauvais augure d'une personne de moyens, au testament de qui les pauvres et les œuvres pies n'ont pas bonne part; car je me figure que Dieu, qui est le répondant des pauvres, ne veut rien prendre d'eux, parce qu'il ne leur veut rien devoir. Et jamais il ne sera que je ne fasse état d'un brave citoyen de la ville d'Arles en Provence, lequel mourant ces années passées, institua son âme héritière, et de qui les biens, ensuite de cette disposition, par un sage arrêt de la cour, furent adjugés à l'hôpital.

*Accepter volontiers la mort avec toutes ses suites de la main de Dieu.*

V. Laissons l'accessoire pour venir au principal, et parlons du soin qu'il faut avoir de l'âme. La première chose que fit la Sainte Vierge lorsque l'Ange lui apporta la nouvelle tant désirée de sa mort, ce fut de chanter le *Nunc dimittis*, et de l'accepter comme une faveur signalée de son très honoré Fils. Aussi est-ce à mon avis le premier trait de vertu que Dieu désire d'une personne qui a été élevée en sa crainte et en sa créance, lorsqu'on la convie de penser à soi et de se préparer à sortir. Que ceux qui n'attendent autre félicité que celle d'ici-bas se fâchent de quitter la terre, qu'ils se fassent pleurer comme gens qui ont tout perdu, qu'ils aient peine à supporter le seul nom de la mort; quant aux autres qui s'attendent à l'héritage que le Sauveur leur a acquis au ciel, aussitôt qu'on leur donnera avis que leur fin s'approche, ils lèveront les mains en haut, et de toute l'étendue de leur âme se résigneront à la volonté de Dieu, agréant la nouvelle de leur départ, et la recevant comme une lettre de leur bon père qui les invite à le venir voir. Ils plieront le col à ses ordonnances, lui feront offre de tout ce qu'ils ont et de tout ce qu'ils sont, et le remercieront humblement de la souvenance qu'il lui plaît avoir d'eux. Il se trouve des personnes spirituelles que la dévotion porte non seulement à accepter volontiers la mort, mais encore en particulier toutes ses

suites et ses appartenances, comme sont les maladies, les inquiétudes, les douleurs, les faiblesses du corps et de l'esprit, les travaux de l'agonie, le cercueil, la pourriture, les peines du purgatoire, et généralement tout ce qu'il plaira à Dieu d'ordonner, soit pendant leur vie, soit après leur mort. Plusieurs bons Théologiens enseignent que c'est le moyen de rendre méritoire cela même qui nous arrive après le trépas, ce qui n'est pas un petit trésor ; mais quand il n'en irait pas ainsi, cette action d'elle-même est si noble et si agréable à Dieu, que l'affection que nous devons apporter à ne rien omettre pour lors de ce qui peut donner quelque contentement à sa Majesté, doit suffire pour nous inciter à la pratiquer.

*Recourir à bonne heure aux dernières armes du Chrétien. — Se faire des amis parmi les gens de bien pendant sa vie.*

VI. La Sainte Vierge obtint de Dieu que les Apôtres se trouvassent présents à sa mort, tant à ce qu'elle reçût d'eux l'assistance convenable en tel cas, et les armes que son Fils avait laissées à tous les Chrétiens, que pour leur dire le dernier adieu et leur laisser quelque bon avis. Dans ce fait j'aperçois trois rares enseignements que la Mère d'amour donne à tous ses chers enfants. Le premier est, de se couvrir à bonne heure des armes de salut, et de demander au plus tôt le secours des Saints Sacraments, tant pour éviter les surprises, que pour rendre plus méritoires les actions suivantes, et pour avoir plus de force à combattre leurs ennemis et à supporter les incommodités de la maladie, ayant à leur côté celui qui a vaincu la mort et le diable, et qui a porté par terre tous nos malveillants. Le second, de se faire des amis pendant la vie parmi les gens de bien, de qui ils puissent recevoir de l'assistance en cette dernière nécessité, et à qui le droit d'amitié et de charité donne la hardiesse d'entrer, sans être appelés, pour leur rendre service. Car la présence de telles personnes arrête les efforts des esprits invisibles, et empêche les crieries inutiles de ceux du logis, leurs propos réveillent leurs sens assoupis, et leurs prières impêtrent de Dieu les forces nécessaires à l'âme en cette extrémité. Le troisième, de faire et de dire quelque chose qui puisse servir de mémorial à ceux qui vivront après eux, puisque les dernières paroles des mourants sont comme des flèches embra-

sées qui percent et enflamment les cœurs, et souvent sont la cause de très notables changements.

*Laisser quelque mémorial de piété aux enfants, amis, etc. -- Traiter avec Dieu de son salut.*

VII. LA MÈRE DE DIEU ayant en cette manière donné ordre à tout, elle employa très diligemment le temps qui lui resta jusqu'au dernier soupir en de très doux et de très amoureux colloques avec son Bien-aimé Fils, qui était descendu du Ciel pour recevoir l'âme de sa très chère Mère, et en divers actes de Foi, d'Espérance, de Charité et de Religion, qui emportaient le cœur des assistants et leur donnaient une sainte envie de la suivre. Ces mêmes actes sont comme les battements d'ailes de l'âme Chrétienne, qui la doivent disposer à prendre l'essor vers le ciel, sans y oublier le cordial pardon des injures reçues, l'humble satisfaction pour celles qu'elle a faites à autrui, les larmes et les regrets pour les péchés commis, les embrassements de la Croix, l'assuré recours au sang précieux de Jésus-Christ, la ferme confiance en sa Sainte Mère, la fervente invocation des Saints à qui elle a eu une particulière dévotion, surtout de l'Ange gardien, tout ce qui peut l'aider à détester l'offense de Dieu, et à s'unir à son souverain bien. J'ai toujours su très bon gré à ceux qui, jouant à l'assurée autant qu'il se peut en une affaire de telle conséquence, préparent de longue main leur testament spirituel, et rédigent par écrit toutes les protestations qu'ils voudront faire pour lors, les considérations qui ont plus de force à les émouvoir, en forme de petits versets et de courtes prières tirées des sacrés cahiers et des écrits des Saints Pères, ou même de leur propre invention, et nommément celles qu'ils ont plus familières, d'autant que rien pour lors n'a tant de pouvoir sur l'âme, que les sentiments accoutumés. Et plus encore prisé-je la louable pratique des autres, qui prennent le temps commode quelquefois l'année pour se mettre en état de mourir et pour faire tous les actes susdits; de même que s'ils s'en devaient aller, suppliant son infinie miséricorde de les accepter dès lors pour le temps de leur décès, comme leur dernière et inviolable volonté; principalement au cas qu'ils fussent emportés, sans avoir le temps nécessaire pour se reconnaître.

Plaise à Dieu nous octroyer la grâce de mourir de la mort des justes, de rendre l'âme entre ses bras et de sa Sainte Mère, de conclure si heureusement notre vie, que la très Sainte Trinité soit glorifiée à la fin tout ainsi qu'au commencement et au milieu.

## CHAPITRE XII.

DE L'ASSOCIATION : ONZIÈME RECONNAISSANCE DUE AUX GRANDEURS DE LA MÈRE DE DIEU.

Comme nous voyons que plus une rivière s'approche de la mer, plus elle s'enfle par la descente des torrents et par l'abord des autres rivières qui se déchargent dans son canal; ainsi est-il aisé à remarquer que plus nous tirons à la fin, plus les Reconnaissances que nous rencontrons se renforcent par la conjonction de plusieurs autres qu'elles entraînent avec elles. L'Association dont j'ai à parler en ce Chapitre m'en fournira une preuve péremptoire.

§. 1<sup>er</sup>. — Que l'Association est une Reconnaissance très agréable à la Mère de Dieu.

I. Nul n'en doutera jamais, qui considérera la gloire que Dieu en retire, et le grand profit qui en revient à l'Eglise, tant en général qu'en particulier. Personne, à mon jugement, n'en a mieux représenté tous les avantages que le roi Prophète en son P'saume cent trente-deuxième, où il dit (1) que c'est un extrême plaisir de voir une assemblée de plusieurs frères joints ensemble du sacré lien de charité, ayant tous un même cœur, un même dessein et une même intention de s'employer au service de Dieu. Après il déclare la douceur et les émoluments de cette vie saintement sociale, avec deux très belles comparaisons.

II. L'une est des plus agréables et plus riantes montagnes de la Palestine et des douces influences du ciel qui découlent sur elles. Une telle compagnie, ou Congrégation, dit-il (2), ressemble justement à la rosée, qui, descendant du mont Hermon, rend fertile la campagne d'alentour, ou à celle qui, de dessus le

(1) Ecce quam bonum, etc.

(2) Sicut ros Hermon, qui descendit in montem Sion.

mont Sion, engraisse les vallées qui l'entourent. Où il est à remarquer, dit un savant Evêque, qu'il y a deux montagnes d'Hermon : La première, qui est jointe au mont Liban par un petit vallon, est assise entre la tribu de Nephthali et le terroir de Damas, et sert de rempart à la Palestine du côté du Nord, duquel côté sortent Abana et Pharphar, qui sont deux fameuses rivières de Damas, comme à l'opposite ruisselle la fontaine argentine, qu'on nomme la Fiole, qui est la source du fleuve Jourdain. La seconde est en Galilée, près du même Jourdain et de Salim, où jadis Saint Jean baptisait, que David appelle (1) la petite montagne d'Hermon, toutes deux jouissant d'un aspect très favorable du ciel, toutes deux plantureuses en herbes, en pâturages, en arbres et en toutes sortes de fruits, aussi bien que la belle montagne de Sion, qui d'une très gaie verdure réjouit les yeux des regardants. Et les unes et les autres sont rendues fertiles par l'abondance de la rosée du ciel, dont les prochaines vallées se ressentent encore, au grand contentement de ceux qui les cultivent. N'apercevez-vous pas déjà les beaux traits de ressemblance qui sont en cette riche figure? Car comme toutes ces montagnes qui se tiennent l'une à l'autre participent à la même rosée, ainsi, ceux qui sont en une Congrégation sont arrosés de mêmes grâces d'en haut, s'il ne tient à eux; et comme toutes ces montagnes ne sont pas d'une pareille grandeur, mais il y en a quelques-unes qui portent leur cime plus haut que les autres; de même en toutes assemblées il y a de l'inégalité, et toujours s'y retrouvent quelques âmes relevées par dessus le commun. Mais comme les moindres, dit David, se prévalent de la douceur qui tombe sur les plus hautes, et qu'il n'est pas jusqu'aux petits vallons qui n'en valent mieux; ainsi, en ces compagnies les moins parfaits profitent toujours des sages avis et des bons exemples des plus avancés. Ce que l'Ecclésiaste (2) déclare admirablement bien, faisant voir par un triple rapport comme le plus fort remet sur pied le plus faible, si par fortune il vient à trébucher; comme celui qui est bien couvert échauffe celui qui a froid, et comme le plus vaillant défend et protège l'autre qui a moins de courage. Par-

(1) Psal. 41. Hermoniim a monte modico.

(2) Cap. 4.



tant qu'il n'y peut avoir que de la misère et du malheur pour celui qui ne s'accompagne de personne.

III. Oh ! que ceci se montre véritable ès Congrégations où Confréries saintement instituées et soigneusement maintenues, où il ne se peut dire le profit que les uns retirent de la hantise et de la conversation des autres. Car combien en trouverait-on qui, après de très dangereuses chutes, ne se fussent jamais relevés ni remis au train de la vertu, sans l'adresse de quelqu'un de ceux avec qui ils avaient contracté une alliance spirituelle ? Combien de personnes de très mauvaise conscience se sont entièrement changées par la fréquentation de quelques autres avec qui elles avaient noué une sainte amitié ? Dites-moi, qu'y avait-il de plus impie que Saül, qui était allé en Ramatha en délibération de se saisir de David et de le faire passer par le glaive ? Quoi de plus déterminé à mal faire que les Satellites qu'il avait envoyés les uns sur les autres pour le prendre et l'amener pieds et poings liés ? Ce néanmoins les uns et les autres ne furent pas plus tôt arrivés au lieu où les Prophètes étaient assemblés avec Samuel et David, qu'ils se méconnurent eux-mêmes, s'oublièrent du dessein qui les avait là conduits, et passèrent un jour et une nuit entière à chanter les louanges de Dieu ; le grand Maître des cœurs voulant par là faire connaître à tous combien il sert à ceux qui n'ont guère de vertu de se rencontrer en la compagnie de meilleurs qu'eux. A combien de personnes est-il arrivé de se trouver plus froides que la glace, sans aucun sentiment de dévotion et sans nulle envie de bien faire, et néanmoins tout à coup être échauffées à la fréquentation des Sacrements, à l'étude de l'oraison et aux exercices de la charité par le seul exemple et par la compagnie des autres ? Il n'est pas aisé, dit Saint Grégoire (1), d'expliquer en peu de paroles l'ascendant qu'ont sur nos esprits les bons exemples de nos frères. Car la vie des gens de bien est une leçon vivante que nous avons toujours devant nos yeux, et leur compagnie est une main forte pour nous aider à venir à bout de toutes nos saintes prétentions. Combien y en a-t-il dont les prières n'eussent jamais eu aucun effet si elles n'eussent été portées au ciel avec plusieurs autres que Dieu ne pouvait pas éconduire. Combien y en a-t-il qui

(1) Lib. 24. Moral. cap. 6.

n'eussent jamais résisté aux assauts et aux tentations de l'ennemi, mais qui eussent été ébranlés et portés par terre à la moindre secousse, s'ils n'eussent été fortifiés du secours et de l'assistance de quelques autres plus adroits et mieux aguerris qu'eux ? Oh ! quel avantage pour les faibles, s'écrie le dévot Saint Bernard (1), d'être en la compagnie de plusieurs, et notamment de ceux qui sont faits à toutes les ruses de la guerre spirituelle ! Car enfin une assemblée n'est pas moins formidable aux démons, qu'un bataillon serré de soldats résolus l'est à un ennemi craintif. Je vous dirai bien davantage, ajoute le grand Pape Saint Léon (2), que quand vous seriez de longue main duit et façonné à tous les exercices militaires, si vous conseillerai-je toujours plutôt de vous ranger avec plusieurs, sous la conduite de quelque sage Capitaine, que d'affronter tout seul l'ennemi ; d'autant que plusieurs bataillent avec plus d'assurance et avec moins de danger qu'un seul ; et celui-là combat avec moins d'appréhension qui non seulement est couvert de son bouclier, mais encore est défendu de ceux de ses compagnons qui sont autour de lui ; mais spécialement au dernier choc qui nous est livré à la sortie de cette vie, les puissances invisibles de l'air nous attaquent de toutes leurs forces, car alors il s'agit de tout gagner ou de tout perdre, et combien s'en trouverait-il qui auraient du pire, s'il ne leur arrivait du rafraîchissement et du renfort de la part de ceux avec qui ils ont vécu spirituellement ? Et s'il est question d'aller encore plus avant, combien y en a-t-il qui ne passeraient jamais au trébuchet de la divine justice, disait le dévot Jacques Eguja, Confesseur ordinaire de notre Père Saint Ignace, s'ils n'étaient présentés en la compagnie de plusieurs, où ils échappent parmi les autres ; comme d'ordinaire il arrive en un grand paiement où l'on ne prend pas garde de si près à quelque pièce légère, qu'autrement si elle était apportée seule on pèserait à toute rigueur.

IV. L'autre comparaison est prise de l'onguent sacerdotal (3), qui est répandu sur la tête d'Aaron ; comparaison qui me présente quelques considérations fort avenantes à ce discours. Tout premièrement que cet onguent n'était point profane, mais

(1) Serm. 4. de Circumcis.

(2) Serm. 4. de jejunio septimi mensis.

(3) Sicut unguentum in capite,

quod descendit in barbam, barbam Aaron, et in oram vestimenti ejus.

sacré, destiné à oindre et à sanctifier le grand Prêtre Aaron et ses successeurs, à oindre l'Arche de l'Alliance, l'Autel des parfums et celui des sacrifices, le chandelier, la table de proposition, avec tous les ustensiles du Sanctuaire. Hors cela, il n'était nullement loisible de s'en servir, et nommément il était très expressément, et sous peine de mort, défendu de l'employer aux usages ordinaires. Cela veut dire que cet onguent mystique de la bénédiction particulière de Dieu n'est que pour les vaisseaux sacrés et pour ceux qui se sont particulièrement dédiés au service de sa Majesté en quelque sainte assemblée. Ceux-là seuls sont capables de la douceur de cette onction céleste, car quant aux autres qui ont les sentiments charnels et les esprits profanes, ils n'ont nulle disposition à y participer.

V. En second lieu, cet onguent précieux était une composition mystérieuse de quatre diverses espèces toutes d'élites, et immédiatement choisies de Dieu, dont l'une était la première myrrhe, c'est-à-dire, celle qui d'elle-même découle de l'arbre sans aucun ferrement ou incision. L'autre, le suc de la même myrrhe fondue et distillée, nommé stacté. La troisième, le camalus aromatique. La quatrième, la casse. Ces quatre ingrédients devaient tremper et bouillir dans l'huile, laquelle venant à s'épandre parmi ces diverses liqueurs, les incorporait les unes dans les autres, les rendait traitables et coulantes, et communiquait à chacune les propriétés de toutes, et à toutes les propriétés de chacune. Que veut dire ceci, sinon que tous ceux d'une sainte congrégation, qui sont les pièces qui composent ce divin onguent, sont comme autant d'espèces aromatiques choisies de Dieu et de sa Sainte Mère, afin que de diverses inclinations et manières de vivre se fasse un sacré parfum qui réjouisse Dieu et les Anges? C'est à quoi tendait le sage avis du grand Saint Antoine, qui disait, au rapport de l'Abbé Cassien (1), qu'il ne fallait pas attendre d'un seul toutes sortes de vertus, mais que l'un était recommandable pour la science, l'autre admirable pour le discernement des esprits, celui-là merveilleux en sa patience, celui-ci incomparable en son humilité; bref, que la simplicité, la continence, la magnanimité, la vigilance, étaient éparses qui çà, qui là; partant que l'homme spirituel devait

(1) Lib. 3. cap. 4.

comme une abeille industrieuse cueillir ores d'un côté, ores de l'autre, et tâcher de profiter des exemples de tous. Mais Saint Léon (1) et Saint Augustin (2) disent quelque chose de plus et davantage à mon propos, savoir est qu'encore que ces vertus semblent être propres et particulières à quelques uns, néanmoins l'huile de la charité et la sainte association qu'ils ont par ensemble rend les biens d'un chacun tellement communs à tous, que pour s'en rendre possesseur il ne faut sinon les regarder sans envie, bénir celui de qui ils viennent tous, et y prétendre par le droit de l'alliance spirituelle. Tel était le sentiment de David, lorsque du profond de son âme il tirait cette douce voix d'éjouissance : Je suis participant des bonnes et louables actions qui sont faites par tous ceux qui vous craignent. Esprits avarés, à quoi pensez-vous de laisser échapper une si belle occasion de multiplier vos moyens et de gagner dix mille pour un ? Vraies âmes de terre, jusques à quand oublierez-vous le ciel ? O insensés, jusques à quand demeurerez-vous ensevelis dans la terre ? jusques à quand mépriserez-vous les commodités de négocier votre salut à si peu de frais ? hommes sans considération, jusques à quand serez-vous aveuglés ?

« Le Psalmiste comprenait fort bien cette vérité, lorsqu'il l'expliquait par ces paroles. Je suis uni de société avec tous ceux qui vous craignent, Seigneur, et qui gardent vos commandements. Nous voyons dans ces paroles la parfaite union qui doit être entre tous les fidèles, qui est proprement ce qu'on appelle la Communion des Saints. Tous les refroidissemens de la charité viennent de ce qu'on ne fait point de réflexion, qu'étant membres de Jésus Christ, nous sommes tous aussi les membres les uns des autres : ainsi comme la main gauche s'accorde avec la droite, parce qu'une seule âme entretient la paix dans tout le corps ; de même Jésus-Christ Notre-Seigneur entretient une parfaite intelligence entre tous ceux qui sont ses membres, qui fait qu'ils aiment les dons de Dieu dans les autres comme dans eux-mêmes, bien loin de leur porter envie ; la même charité qui nous unit avec notre Père céleste, nous unit avec nos Frères, et l'amour que nous avons pour le Fils de Dieu nous porte à aimer notre prochain, puisqu'en lui nous retrouvons le

(1) Serm. 10.

(2) Homil. 15.

Sauveur. Saint Ambroise expliquant ce même verset, dit excellemment que l'on ne prend point vraiment part à tous ceux qui craignent Dieu, si on ne compatit à leurs faiblesses, si on ne les supporte sans se lasser, si on ne partage avec eux leurs biens et leurs maux; c'est pourquoi ce grand Saint si humble et si éclairé avoue qu'il n'oserait prononcer cette parole: Car combien, dit-il, y a-t-il de personnes qui craignent Dieu, auxquelles je ne compatis pas? Combien y en a-t-il qui implorent mon assistance et que je refuse d'assister? Voilà la réflexion de ce grand Docteur; mais pour reprendre notre sujet: est-il possible que ces gens qui sont si intéressés négligent un moyen si facile de s'enrichir, et qu'ils préfèrent des néants à des biens qui sont si solides (1)? »

VI. En troisième lieu, cet onguent descend du chef sur la barbe et sur le collet de la robe d'Aaron, c'est-à-dire sur tout ce qui tient et qui est joint à la tête, pour montrer la dépendance due à ceux que Dieu a choisis pour gouverner semblables assemblées, et la liaison que les membres qui les composent doivent avoir entre eux et avec leur chef; faute de quoi l'onction se dissipe et se perd.

VII. En quatrième lieu, ce parfum est si agréable qu'il remplit le Sanctuaire avec la partie du Temple où se font les encensements, le parvis des Prêtres, celui du peuple et celui des étrangers; même il s'épand jusqu'au dehors du Temple, embaumant l'air d'une très douce senteur. C'est la bonne odeur des vertus et des belles actions qui sort de semblables compagnies, et qui ne réjouit pas seulement ceux qui ont l'honneur d'y appartenir, mais encore récrée les autres qui sont dehors et souvent les attire à désirer la jouissance de semblables biens.

VIII. Enfin, le Roi Prophète conclut (2) que tous ces passe-droits proviennent de la bénédiction que le ciel verse libéralement sur telles assemblées, et qui ne se communiquent pas aisément aux étrangers. Car, à vrai dire, Dieu qui est le maître de ses grâces, les départ ainsi que bon lui semble; et comme d'ordinaire il y a plusieurs sujets en ces saintes compagnies qui attirent ses faveurs et ses libéralités, aussi les jette-t-il à pleines

(1) La R. Mère de Blemur.

(2) Quia illic mandavit Dominus benedictionem et vitam usque in sæculum.

ains, et nommément lorsqu'elles sont sous la protection et pour l'honneur particulier de sa très sainte Mère. Car alors, pour lui complaire, et en reconnaissance des bons services qu'elle lui a rendus, il donne tout ce qu'on lui demande sans pouvoir refuser chose quelconque. Nous jugerons encore mieux du bonheur de ceux qui y sont enrôlés par les suivans discours.

§. II. — Diverses Associations érigées à l'honneur de la Mère de Dieu.

*La Congrégation de Notre-Dame Saint-Annon.*

I. La sainte coutume de faire des Associations et de s'allier d'esprit et de volonté pour rendre service à la très sacrée Vierge, n'est pas une invention nouvelle. Il y a près de six cents ans que le Bienheureux Saint Annon, Archevêque de Cologne, non content d'avoir bâti et doté en sa ville un beau Monastère en forme de Chapitre, à l'honneur de la Mère de Dieu, institua en divers autres endroits, dit un ancien auteur (1), plusieurs Congrégations qu'il appela du nom de l'Immaculée Vierge Marie; congrégations qu'il ne chérissait pas moins que la prunelle de ses yeux, et dont il estimait et caressait tellement les Confrères, que sa plus ordinaire conversation était avec eux, et ses délices de leur rendre quelque témoignage de l'affection qu'il leur portait pour l'amour de la Mère de qui ils étaient les enfans bien-aimés.

*La Confrérie du Rosaire.*

II. Environ deux cents ans après (car ce fut l'an douze cent et treize) (2), Saint Dominique, l'un des grands Colonels d'armée et de l'Eglise de Dieu, reçut du ciel la dévotion du Rosaire et incontinent après la forme de la Confrérie; dont il établit comme Généraux, ainsi que porte l'histoire, deux de ses Religieux, l'un nommé Jean du Mont, et l'autre Thomas du Temple. Voici ce qui se lit du commencement de cette sainte association (3). Saint Dominique avait été pris par les pirates et déjà condamné aux avirons, lorsque tout à coup s'éleva une si furieuse tempête que tous s'attendaient à périr. Saint Dominique

(1) Ex historia cujusdam Cœnobitæ Sigebergensis lib. 1. cap. 29.

(3) Alanus de Rupert. lib. de dignit. Psalterii.

(2) Bzovius in Supplemento Annual. Baron. ad eum annum.

cependant, prosterné en terre, pria la Mère de Dieu de vouloir détourner de dessus eux cet orage commun. En même temps la Sainte Vierge lui apparut, et l'assura qu'ils n'auraient point de mal, pourvu que tous ceux qui étaient dans le vaisseau recussent la condition de réciter tous les jours le Rosaire, et de commencer une nouvelle Confrérie du même Rosaire; à quoi tous s'étant accordés, la mer devint aussi calme que si jamais elle n'eût été courroucée. Dès lors cette petite Confrérie prit de tels accroissements, qu'elle est aujourd'hui étendue par tous les coins de la terre habitable où elle produit de notables fruits. Les Saints Pères Pie quatrième et Pie cinquième, par Bulles expresses, ont autorisé l'ancienne créance, qui était que Dieu par ce moyen avait fourni au monde comme un remède général à tous les maux, mais spécialement que cette dévote assemblée serait le boulevard de la foi et la terreur des hérésies. En effet, on a remarqué qu'à mesure que cette dévotion s'est accrue, les hérésies des Albigeois et les bandes renouvelées des Bérengariens, des Pétrobrusiens, des Henriens, et autres semblables, ont été mises en déroute. Et dans le procès de la canonisation de Saint Dominique, il se trouve en la seule Lombardie plus de cent mille hérétiques convertis par le courage des Croisés, par l'effort des enfants de Saint Dominique, et par les prières continuelles de ceux de la Confrérie du Rosaire. Aussi les Saints Pères en ont fait tant d'état, qu'ils l'ont enrichie de plusieurs privilèges et indulgences, comme il appert par les Bulles d'Urbain quatrième, de Jean vingt-deuxième, de Sixte quatrième, d'Innocent huitième, d'Alexandre sixième, de Jules second, de Léon dixième, d'Adrien sixième, de Paul troisième, de Grégoire treizième, de Clément huitième et de Paul cinquième.

*La Confrérie de la Sainte Vierge à Florence.*

III. A peine vingt ans étaient écoulés (1) depuis l'institution de cette Confrérie, que la Sainte Vierge fit choix de la ville de Florence pour y être particulièrement honorée par une Congrégation de personnes triées, qui fut appelée la Congrégation de ceux qui louent la Mère de Dieu, d'où sortit peu après comme d'un bon arbre un très bon fruit, c'est à savoir le Saint Ordre des Servites dont il a été amplement parlé ailleurs (2).

(1) Ann. 1233.

(2) Tract. 1. cap. 12.

*La Confrérie des Disciplinants, à Sienne.*

IV. En même temps (1), si ce ne fut auparavant, quelques-uns levèrent un étendard nouveau de dévotion en la ville de Sienne en Toscane sous le nom de la Mère de Dieu. Ce fut la Confrérie appelée des Disciplinants et érigée en l'Hôtel Dieu de la même ville, nommé de l'Échelle, où l'on commença de pratiquer avec une très grande ferveur toutes sortes de belles et louables actions, et nommément l'exercice de la discipline y fut mis en tel crédit qu'il donna le nom à la Confrérie, et de là s'épandit par la plupart des villes d'Italie. De cette sainte et honorable compagnie sont sortis à grosses bandes plusieurs braves Capitaines de la gendarmerie de Dieu, qui ont fait des merveilles à combattre le diable et le monde, tels qu'ont été Saint Jean Columbin, fondateur de l'Ordre des Jésuates, avec son compagnon François Vincent, le Bienheureux Bernard Ptolomée, Ambroise Picolomeny, et les autres, qui donnèrent commencement à celui du mont d'Olivet; le Bienheureux Pétrone de Petroniis, qui depuis fut un très digne ornement du Saint Ordre des Chartreux; Saint Bernardin le Siennois, et infinis autres dont les noms sont écrits au ciel.

*La Confrérie du Scapulaire de la Bienheureuse Vierge.*

V. Incontinent après, le Bienheureux Simon Stock (2), anglais, grand serviteur de la Reine du ciel, fut par elle spécialement choisi pour la dilatation de son service. Ce saint personnage prit le nom de Stock, d'un tronc d'arbre où il logea quelque temps, attendant par révélation divine un Ordre tout dédié au service de la Sainte Vierge, à laquelle de longue main il s'était consacré. Or, au même temps que Saint Louis amena d'outre-mer en France quelques Religieux de Notre-Dame du Mont-Carmel, deux Barons Anglais retournant en leur pays s'accompagnèrent aussi de quelques-uns d'eux; de quoi averti le Bienheureux Simon par un sien serviteur, qui seul savait sa retraite, se joignit incontinent à eux. Et comme sa grande sainteté ne se put longuement cacher, il fut enfin l'an douze

(1) In vita S. Bernardini.

(2) In vita ipsius apud Benedictum

Gononum, Monachum Cælestinum, in vitis Patrum Occidentis.



cent cinquante élu le sixième Général de cet Ordre. Dès lors il se sentit beaucoup plus que devant obligé de procurer en toutes façons l'avancement de la gloire de Dieu et de sa Sainte Mère, Dame et Protectrice de l'Ordre qu'il avait reçu en charge. A cet effet, il demandait souvent qu'il lui plût par quelque nouvelle grâce mettre le grand sceau Royal aux lettres patentes de filiation qu'elle avait accordées aux siens. La prière que d'ordinaire il lui faisait pour ce sujet était celle-ci : Belle et agréable fleur du mont Carmel, sacré cep de vigne qui avez porté la royale fleur, astre brillant, Vierge et mère, mais mère et Vierge sans pair, Vierge très pure et mère très débonnaire, daignez faire présent de quelque nouvelle faveur à l'Ordre que vous avez choisi. Cette oraison fut si agréable à la Sainte Vierge, qu'une nuit comme il était en dévotion devant une sienne image, elle lui apparut dans une extraordinaire clarté au milieu d'une troupe d'Ange, et lui donnant le scapulaire, elle ajouta que ce serait de là en avant le gage héréditaire de son affection envers cet Ordre, l'enseigne de sa Confrérie, la faveur qu'il avait demandée, l'assurance ès dangers, le signal et la marque de l'alliance éternelle qu'elle faisait avec les siens. Aussitôt la Mère de Dieu inspira à plusieurs grands Princes le désir de cette sainte Association, dont les premiers furent Saint Louis, Roi de France; Edouard, Roi d'Angleterre; Henri, Comte de Northumberland; Angèle, fille du Roi de Bohême, et plusieurs autres qu'il serait trop long de raconter. Depuis lors cette dévotion s'est épanchée par tout le monde, et a été embrassée d'un nombre infini de personnes de tous âges et de toutes qualités. Les Saints Pères Jean vingt-deuxième, Grégoire treizième, Sixte cinquième, Grégoire quatorzième et Clément huitième, lui ont largement départi les trésors et les bénédictions Apostoliques, et par l'octroi de plusieurs Indulgences ont invité les Chrétiens à y donner leurs noms.

VI. L'Ordre des Ermites de Saint Augustin ne manque non plus que les autres de preuves de la faveur de la Sainte Vierge qu'il honore par une Confrérie appelée de la Ceinture, pour autant que ceux qui en font profession portent à l'honneur de la Mère de Dieu, de Saint Augustin et de Sainte Monique, la livrée de cette Religion. Cette dévotion commença sous Eugène quatrième, l'an quatorze cent quarante six, lorsqu'il canonisa le

Bienheureux Saint Nicolas de Tolentin. Plusieurs, émus des grands miracles et de la rare sainteté de ce grand serviteur de Dieu, désirèrent de porter la ceinture de cuir qu'il avait honorée par ses vertus et firent une Association, laquelle le Révérend Père Maître Gérard d'Arimini, pour lors Général de l'Ordre des Ermites de Saint Augustin, établit et approuva par autorité du Saint Siège, accordant aux Confrères de cette Confrérie la participation de toutes les bonnes œuvres et satisfactions des Religieux de son Ordre présents et à venir, en quelque endroit du monde qu'ils fussent. Depuis (ce fut l'an mil cinq cent septante-cinq), le Pape Grégoire treizième l'unit à celle de Notre-Dame de la Consolation de Bologne, et ordonna par un Bref exprès que des deux il n'en fût fait qu'une, communiquant indifféremment et indistinctement aux uns et aux autres les mêmes privilèges, ainsi qu'il appert par la Bulle de l'union. Cette Confrérie de Notre-Dame de Consolation avait été érigée à Bologne l'an mil quatre cent nonante cinq, en l'Eglise des Pères Augustins, dit communément de Saint Jacques, par le zèle du Bienheureux Père Martin de Verceil, lequel prêchant lors le Carême en la même Eglise, avait fait peindre une image de Notre-Dame qu'on nommait de la Consolation, près du grand portail de l'Eglise, et avait encouragé un grand nombre de citoyens à s'enrôler en la Confrérie qu'il avait dressée à l'honneur de Dieu et de la très glorieuse Vierge. La Confrérie des Ceinturés a été confirmée par un grand nombre de Papes et enrichie de beaucoup de belles Indulgences, ainsi que chacun pourra voir dans le livre, lequel a été imprimé à Paris, l'an mil cinq cent vingt-neuf.

VII. J'ai parlé au traité troisième (1) de la Confrérie de la Paix, laquelle fut érigée en la ville de Puy en Velay, l'an onze cent quatre-vingt et trois, à l'occasion des différends qui étaient entre le Roi d'Aragon et Raymond, Comte de Saint Gilles, et des merveilleuses réconciliations qui furent faites par ce moyen.

*La Confrérie de la Conception.*

VIII. L'an mil cinq cent et six (2), le grand Cardinal Ximenès, Archevêque de Tolède, dressa en cette même ville la Confrérie

(1) Cap. 6. §. 4.

(2) Gomezius in ejus vita.

de l'Immaculée Conception de la très sacrée Vierge, dont la principale fin est de soulager toutes les nécessités, tant publiques que particulières, des pauvres qui sont en la ville. Toutes les nuits, depuis la Toussaint jusques au mois d'Avril, deux Confrères de cette Confrérie s'en vont le long des rues avec des flambeaux allumés, pour voir s'ils ne rencontreront point quelque pauvre qui soit à l'enseigne de la Lune. Que s'ils en apercevaient quelqu'un, ils le conduisaient à l'Hôpital que le Cardinal fit bâtir à cette intention, et donnaient ordre qu'il fût pourvu et accommodé de toutes choses nécessaires.

*La Confrérie de l'Annonciade.*

IX. Le savant et pieux Cardinal de Turrecremata, Religieux de Saint Dominique, lequel mourut l'an quatorze cent soixante-huit, érigea quelques années avant sa mort, en la ville de Rome, en l'Eglise de son Ordre, qu'on appelle Notre-Dame de la Minerve, une très fameuse Confrérie, sous le titre de l'Annonciation et sous la protection et faveur de la très glorieuse Vierge. Il lui laissa de grands revenus pour secourir les pauvres filles dont la pudicité pourrait être en quelque danger à raison de leur pauvreté. Tous les ans, le jour de l'Annonciation, le Pape avec les Cardinaux se rend à Notre-Dame de la Minerve, et après la Messe qui est chantée solennellement par un Cardinal, le Saint Père de sa propre main donne la dot à deux cents filles qui ont été choisies à cet effet, laissant à chacune une bourse où il y a cent écus d'or pour celles qui sont résolues de se consacrer au service de Dieu, et septante dix pour celles qui se veulent marier. Le Pape Urbain septième (1), qui mourut l'an mil cinq cent nonante, fit héritière de tous ses biens cette dévoted Confrérie, au grand contentement et édification de tout le peuple Romain.

*Diverses Associations.*

X. Je n'aurais jamais fait si je donnais la liberté à ma plume d'aller rechercher, par toutes les villes de l'Europe et ailleurs, les diverses associations qui ont été faites sous le nom de la Mère de Dieu, et pour l'accroissement de son service, comme seraient celle de Gonfalon que Saint Bonaventure dressa à

(1) Ciaconius in ejus vita.

Sainte Marie la Grande à Rome (1), l'an douze cent soixante et treize; celle qu'on appelle des vêtus de blanc à Naples, instituée il y a environ cent ans, pour le secours général de ceux qui sont en quelque nécessité temporelle ou spirituelle, et nommément de ceux qui sont condamnés à la mort; compagnie d'où sortit l'an quatre-vingt-quatre du siècle passé l'Ordre des Clercs Mineurs, lequel fut approuvé par le Pape Sixte cinquième; celle de Notre-Dame de Lorette, et de plusieurs autres endroits que la Sainte Vierge a choisis pour y être particulièrement honorée; celle de Notre-Dame du Pillier en Espagne, et d'autres sans fin que la dévotion envers la Sainte Vierge a produites en divers endroits de la Chrétienté, et que la Reine des Anges, qui ne paraît pas moins grande et admirable en la diversité qu'en la multitude de ses serviteurs, reçoit toutes sous son manteau Royal.

*Celle de Saint Charles.*

XI. Je ne dois pas pourtant passer sous silence la rare piété de Saint Charles Borromée (2), de qui nous lisons en la vie. que de plusieurs Congrégations qu'il érigea il n'y en eut pas une qui ne portât le nom et les armes de la Mère de Dieu.

*Celle des Litanies de Notre-Dame.*

XII. Je ne dois non plus omettre l'Association de ceux qui, sans autre forme d'admission, de règles ou d'assemblées, s'unissent de cœur et d'intention pour réciter journellement les Litanies de la Sainte Vierge les uns pour les autres, afin principalement d'obtenir par l'entremise de la Mère d'amour la grâce de bien mourir; Association qui, pour avoir de très grands avantages et fort peu de charges, est aujourd'hui si nombreuse partout qu'elle peut égaler les étoiles du ciel et le sablon de la mer.

*Celle de la petite Couronne de la Sainte Vierge.*

XIII. Celle de la petite Couronne de la Sainte Vierge se va tellement épandant aujourd'hui par tout le monde que le nombre de ceux qui ont entrepris de la réciter chaque jour est presque infini. J'en ai déjà donné les fruits à goûter ci-des-

(1) Bzovius.

(2) Petrus Giuslanus in ejus vita.

sus (4) à une autre occasion, et déchiffré le moyen de la parcourir. Il suffit de dire maintenant qu'il n'y a pas grande cérémonie à entrer en cette Association. Car il n'est question d'autre chose sinon de dire pour une fois trois *Pater et Ave*, à l'intention de tous ceux et celles qui tâchent de promouvoir cette dévotion, en témoignage du désir que l'on a de coopérer avec eux au service de la Sainte Vierge, pour le bien public et particulier d'un chacun, et de réciter chaque jour la petite Couronne à trois fins. La première pour remercier la divine bonté de toutes les grâces et faveurs qu'elle a faites à la glorieuse Vierge, et par son entremise à tout le monde. La seconde, pour impétrer par la faveur de la même Vierge l'extirpation des hérésies et des autres vices qui ravagent l'Eglise de Dieu. La troisième, pour obtenir une heureuse vie suivie d'une bonne mort à tous ceux et celles qui se sont associés à cette même dévotion. Au reste, que ceux qui craignent tant de s'obliger se mettent hors d'appréhension, car les premiers à qui Dieu a inspiré cet exercice de piété, n'ont jamais eu l'intention de les astreindre à chose quelconque, mais seulement de faire entendre à quiconque aurait la volonté d'entrer dans ce parti, qu'à chaque jour qu'il récitera la petite Couronne, il aura part aux Indulgences qui ont été accordées en faveur de cette dévotion et aux prières que les autres feront ce même jour, et que lorsqu'il s'en oubliera, ou le laissera volontairement, il en sera frustré. Qui serait l'ennemi de soi-même qui refuserait un trésor que l'on donne à si bon marché ?

« Je ne veux pas terminer ce chapitre sans faire voir aux lecteurs que notre siècle n'est pas plus stérile que les autres qui l'ont précédé, quand il est question d'honorer la Mère de Dieu; et je ne sais si la pieuse adresse du Révérend Père Jacques Teissier, Religieux de Saint Dominique de l'étroite observance, ne l'emportera point sur les autres serviteurs de cette auguste Princesse. Voici donc ce que l'ardeur de son zèle lui a inspiré sur le sujet que nous traitons; il a fait une espèce d'association nouvelle et inconnue jusqu'alors, qu'il nomme Exercice de l'amour actuel de la Mère de Dieu. Il n'ignore pas que les fidèles ont toujours aimé cette créature céleste; mais il prétend que l'on

(4) Cap. 9. §. 7.

n'a pas toujours été dans une union et un commerce d'un amour actuel sans relâche et sans interruption, et que cet exercice n'a commencé que le vingt-unième de novembre de l'année mil six cent septante-un. Il fait voir dans son traité que cet amour actuel de la Mère de Dieu est un trésor inestimable, une source des plus pures délices, une imitation de la charité dont le Père éternel l'a prévenue, une expression de celle des Anges et des Saints envers leur Reine, que c'est une image de l'éternité qui ne finit jamais, et que ceux qui s'appliquent à cet exercice si saint ne terminent jamais le cercle de leur amour. Il prétend qu'il transforme les hommes en Séraphins tout ardents des flammes de la charité, et que les chrétiens, par cette pratique, deviennent semblables à des globes de feu qui roulent sans cesse à l'entour de cette divine Mère, formant toujours le même cercle par des révolutions égales.

« Mais y a-t-il rien de plus doux et de plus agréable que d'aimer un objet si charmant ? Il est sans doute qu'une âme éclairée des beautés et des perfections de la très Sainte Vierge, se jette dans son sein pour y trouver son repos et ses délices, puisque après Dieu elle est le centre où doivent aboutir tous les désirs, toutes les pensées et toutes les inclinations des hommes. Que s'il est vrai que l'union est un ouvrage de l'amour, et que l'amour passe dans la chose aimée, ne doit-on pas conclure que si l'on aime véritablement la Mère de Dieu, on repose sur sa poitrine, on contracte une espèce d'union avec elle qu'on ne peut assez rechercher. Que si l'on n'a que l'habitude de la charité, et si l'on ne produit des actes d'amour qu'une fois le jour, l'union ne peut être qu'habituelle, et elle ne passe en acte qu'une fois le jour ; mais si sans cesse on brûle de ses flammes par un amour actuel, cette union devient continuelle et sans interruption, l'on est toujours attaché au cœur de la Mère de miséricorde, et on acquiert un trésor de mérites pour le jour redoutable de la mort. Tous les actes d'amour envers Notre-Dame ayant pour principe l'amour de Dieu, sont dignes de la vie éternelle. Les associés de cet exercice, qui emploient chaque jour une heure à produire de ces sortes d'actes, deviennent fort riches en peu de temps, et quand ils sont sur le point de sortir de cette vie, ils trouvent une protectrice qui se charge de les présenter à son divin Fils, et qui leur fait éprouver la vérité

de cette parole que l'Écriture lui met si souvent à la bouche : J'aime ceux qui m'aiment, et je procure la vie éternelle à ceux qui me glorifient. Si la seule prononciation du nom de Marie a le pouvoir d'écarter les Esprits malins, que doit-on penser de son amour actuel ?

« Nous avons vu dans toute la suite de cet ouvrage que la Bienheureuse Vierge est la dépositaire des grâces de son Fils, qu'elle est après lui la source des lumières, la fournaise des saintes ardeurs, la forme des vertus. Disons à présent, après notre dévot Père, qu'elle répand ses dons avec excès sur ceux qui sont toujours occupés à la glorifier par un amour sans relâche, et que ces habitudes surnaturelles étant le principe des mérites et des bonnes œuvres, ils trouvent dans le ciel une béatitude proportionnée à la multitude de leurs saintes actions. Que ces amants sacrés ayant toujours brûlé sur la terre des feux de la divine charité, qui commande et qui produit les actes d'amour envers la Mère de Dieu, ils sont élevés dans la sainte cité parmi les Séraphins, et qu'ils ressentent plus que tous les autres les caresses de leur divine Maîtresse, qui les enivre des innocentes voluptés dont elle est la fidèle dispensatrice; mais parce qu'il paraît difficile qu'une personne engagée dans le corps produise sans cesse des actes d'amour envers la Mère de Dieu, l'auteur de l'exercice dont nous parlons exhorte les fidèles de s'unir au moins vingt-quatre ensemble, et de partager entre eux les vingt-quatre heures du jour et de la nuit, et que chaque personne emploie une heure entière à former des actes de charité, et alors il sera vrai de dire qu'un chacun de ses amis spirituels aime sans interruption la sacrée Vierge, ou par lui-même, ou par ses associés. On trouvera quantité de motifs et même d'actes formés dans le livre du Révérend Père Teissier, avec des méditations et des pratiques pour toutes les semaines de l'année, sur ses Mystères et sur ses Grandeurs. J'ai cru devoir mettre ici l'acte qu'il propose aux associés pour commencer l'heure qu'ils destinent à l'amour actuel de Notre-Dame.

« Divine Marie, Mère de mon Dieu, Vierge toute belle, toute bonne, toute aimable, je vous aime après Dieu de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces. O divine amante de mon cœur! ne vous aimerai-je jamais d'un amour sans relâ-

che, à la façon des Saints? Ah! je le veux, et j'entre agréablement dans un sacré commerce et dans une sainte union avec tous vos amants et amantes, qui conspirent à l'exercice de l'amour actuel. J'accepte l'heure et le temps qui m'a été déterminé, et je vous en consacre tous les moments, désirant de vous aimer aussi ardemment que le premier de tous les Séraphins et le plus élevé de tous les bienheureux. O Vierge très sainte! quand serai-je assez heureux pour vous aimer moi-même tout seul, sans cesse et sans interruption. Ah! que ne suis-je déjà au ciel, où je vous aimerai de cette sorte! O fortunés citoyens du Paradis! souffrez que je m'unisse à vous, et que j'aime avec vous la Mère de mon Dieu d'une charité inviolable (1). »

§. III. — Des Congrégations de la Sainte Vierge érigées ès maisons de la Compagnie de Jésus.

I. Qui pourrait trouver mauvais qu'ayant entrepris de parler des grandeurs de la Mère de Dieu, principalement en faveur de ceux qui la servent ès Associations, j'accordasse un petit discours à ceux qui se sont enrôlés ès Congrégations de la Vierge qui par tous les quartiers du monde sont établies ès maisons de notre Compagnie, afin de leur ramentevoir les commencements et les progrès des saints exercices qu'ils pratiquent avec un si notable fruit, et d'en donner quelque connaissance à ceux qui en auraient la curiosité.

*L'origine des Congrégations de la Sainte Vierge.*

II. Si la Reine Esther est à bon droit comparée à une petite fontaine (2), laquelle venant à grossir fut changée en une grande rivière, mais plus claire que le Soleil, jetant ses rayons, et épanchant ses eaux de tous côtés; pourquoi n'en dirais-je pas autant de cette Association, laquelle étant venue de fort petits commencements, s'est néanmoins dilatée jusqu'aux dernières limites du monde, et par son éclat a attiré les yeux et les cœurs d'un nombre infini de personnes? Si c'était peu de chose du berceau de Moïse qui toutefois gardait un si riche trésor, encore était-ce moins de celui de cette Congrégation. Car sa naissance n'a rien eu d'illustre que le nom de la Capitale de l'Univers où elle vit

(1) La R. Mère de Blénour.

(2) Esther 10.



premièrement le jour. Un jeune Régent de la dernière classe de Grammaire du Collège Romain de la Compagnie de Jésus, nommé Jean Léon, lui donna la première forme et la tint comme dans les maillots l'espace d'un an; ce fut l'an soixante-trois du siècle passé (1). Il avait ramassé une poignée de petits écoliers qui tous les jours, après que les autres s'étaient retirés, s'assemblaient dans une classe, où ils tenaient un Autel gentiment préparé et où ils faisaient ensemble quelques courtes prières, suivies de la lecture d'un livre spirituel. Les jours de Fêtes ils donnaient un peu plus de temps à leur assemblée du matin, et l'après-dîner ils se trouvaient à leur rendez-vous pour dire les Vêpres entre eux. Ceux-ci se faisant remarquer parmi les autres écoliers comme de petits fleurons de vertu, donnèrent envie à quelques autres des plus avancés de les imiter, de sorte que l'année suivante on en choisit jusqu'à soixante et dix des mieux qualifiés pour donner commencement à une Congrégation sous le nom et sous la faveur de la Mère de Dieu, et sous le titre de l'Annonciation. Dès lors furent faites certaines règles pour la fréquentation des Saints Sacrements, pour l'exercice des œuvres pies, pour le temps et pour l'ordre des assemblées, pour la création de quelques officiers qui en eussent le gouvernement sous la direction des Pères de la Compagnie, et autres semblables statuts, qui pour la plupart sont ceux qui depuis ont toujours été retenus et conservés. Cette intention, secondée de l'assistance du Ciel et de la bienveillance spéciale de la Mère de Dieu, eut un tel succès, que dans peu de temps la plupart des Collèges de la Compagnie furent curieux d'avoir part à ce bien. Enfin, le Pape Grégoire XIII, insigne promoteur de toutes sortes de bonnes œuvres, daigna recevoir ces assemblées sous la protection du Saint-Siège, leur donna le sceau de son approbation Apostolique, et les enrichit d'un grand nombre d'indulgences qu'il tira libéralement du trésor de la Sainte Eglise. Ce fut l'an quatre-vingt et quatre, le cinquième Décembre, veille de Saint Nicolas, Patron des Écoliers, qu'il érigea la Congrégation du Collège Romain, sous le titre de l'Annonciade, comme la source et la Mère de toutes les autres, et bailla pouvoir à la Compagnie de dresser de semblables Con-

(1) *Historia Societ. Jesu ad illum annum 1562.*

grégations sous le même titre et avec les autres facultés en tous les collèges, et les agréger à celle de Rome. Depuis, comme les fruits de ces assemblées se firent connaître et admirer partout, il fut trouvé bon de ne les pas resserrer dans l'étroit des classes, mais de leur donner libre campagne, rendant le bien commun et accordant la participation à tous les autres qui auraient désir d'en jouir. A cet effet, le Pape Sixte cinquième, par Bulle expresse du cinquième Janvier de l'an mil cinq cent quatre-vingt et six, accorda un plein pouvoir de faire part de ces trésors à tous les autres qui ne seraient pas Ecoliers, et d'ériger des Congrégations sous les titres des autres Fêtes de la Mère de Dieu, ainsi que bon leur semblerait, et ce non seulement ès Collèges, mais de plus ès autres maisons de la Compagnie; pouvoir que le Pape Clément huitième étendit encore aux résidences d'icelle le trentième jour d'Août de l'an mille six cent et deux. Et, grâce à Dieu, l'on voit aujourd'hui que la bénédiction du ciel a tellement conspiré avec l'approbation du Saint-Siège, qu'en une seule ville de Naples on compte jusqu'à quinze Congrégations de divers états et conditions de personnes, et plus de deux mille associés.

III. Or, si comme jadis Philon, le plus éloquent des Juifs, décrivait sous le nom des Esséens les mœurs et les façons de faire des premiers Chrétiens de l'Eglise naissante d'Alexandrie, de même j'avais à représenter les belles actions qui sortent de cette Association, ni plus ni moins que quelques fruits des terres inconnues, il y aurait de quoi faire de grands panégyriques; mais la vue en étant journalière, il nous en prend comme du Soleil et des autres merveilles de la nature, à qui l'accoutumance a enlevé l'admiration. Les choses ne laissent pas pourtant d'être admirables d'elles-mêmes, et la communication d'un bien ne lui dérobe rien de son excellence, mais elle le rend en certaine manière beaucoup plus grand. Ce qu'étant ainsi, je vois bien que jamais je n'aurais épuisé les avantages qui reviennent à l'Eglise de Dieu de ces Congrégations. Car quel âge y a-t-il qui n'en vaille mieux, puisqu'elles servent à former l'enfance, à retenir la jeunesse, à perfectionner l'âge viril, et à donner à la vieillesse un doux et profitable entretien? Quel ordre et quelle condition de personnes trouvera-t-on en la chose publique qui n'en perçoive quelque utilité? L'état ecclésiastique y apprend à

honorer son ministère; les grands à mettre la vraie noblesse en la vertu; ceux qui manient la justice à la gouverner saintement; ceux qui se mêlent du trafic à négocier pour le ciel; les artisans à vivre paisiblement et chrétiennement chacun en sa profession? Quel endroit des villes où elles sont érigées ne se prévaut pas de leur soin et de leur industrie? Les pauvres en sont-ils pas mieux secourus, les hôpitaux plus charitablement servis, les aumônes générales plus fidèlement distribuées, les filles, dont la pudicité est en danger, mises en plus grande assurance, les prisonniers plus soigneusement assistés? Quelle école de vertu rencontrera-t-on d'où sortent journallement des personnes plus utiles au bien commun de la maison de Dieu? Car, pour ne pas dire qu'elles sont les études publiques du bon gouvernement des familles privées, les Académies de la vie Chrétienne et les pépinières des Religions, en quelle autre assemblée aperçoit-on de plus sincères artisans, de meilleurs bourgeois, de plus charitables Médecins, de plus entiers Avocats, de plus soigneux Magistrats, de plus fidèles Conseillers, de plus sages Présidents, de plus vertueuse Noblesse, de plus vigilants Gouverneurs, de plus exemplaires Ecclésiastiques, de plus zélés Prélats, de plus Religieux Princes, voire des Monarques plus illustres en toute sorte de vertus? Où est-ce (j'accepte volontiers les Religions qui, pour s'être entièrement sequestrées du monde, se sont imposé une sainte nécessité de tendre à la plus haute perfection qui se puisse acquérir ici-bas) où est-ce, dis-je, qu'on pratique les Saints Sacraments avec plus de piété, l'oraison avec plus de pureté, les examens avec plus de diligence, la mortification avec moins d'ostentation, et tous les autres exercices de la vie Chrétienne avec plus d'assiduité? Où est-ce qu'il y a plus de commodité de joindre la dévotion avec le soin et le maniment des affaires, plus d'occasion de bien faire, plus de moyen d'être redressé si l'on vient à tomber, plus de bons exemples pour être échauffé à la vertu, plus de soulagement ès maladies, plus d'assistance en la mort et après la mort? Où y a-t-il plus de facilité à faire son salut, plus de trésors d'indulgences pour acquitter les fautes passées, plus de douceur en la conversation des uns avec les autres? Où est-ce que la Mère d'amour jette plus favorablement les yeux? Où est-ce qu'elle verse plus abondamment les sacrées influences de ses célestes douceurs? Et

puisque nous sommes sur le propos des reconnaissances, d'où est-ce qu'elle en tire de plus grandes et de plus agréables? Où est-ce qu'elle est en plus grande estime que parmi ceux qui ont les oreilles incessamment battues de discours de ses grandeurs? Qui sont ceux qui ont plus de confiance en elle que ses chers enfants, qui n'ont qu'elle seule, après Dieu, pour espérance et pour refuge? Où est-elle plus tendrement aimée que là où elle est mieux connue, et où elle fait plus de faveurs? J'en dis tout autant des autres reconnaissances, dont jusqu'ici j'ai fait le dénombrement par le menu.

IV. De moi il me semble que je ne saurais supprimer les sentiments que j'en ai, ni déguiser l'estime que j'en fais au fond de mon âme, pour avoir reçu la faveur de la Mère de douceur, d'être employé plusieurs années à lui rendre quelque petit service parmi ces saints et louables exercices. Il me semble que la conscience m'oblige de publier partout que j'y ai vu et reconnu en divers endroits de si beaux et si excellents traits de vertu, et d'ordinaire les personnes les plus relevées, qu'autant de fois que j'aperçois ces belles assemblées je me sens pressé avec ceux qui jadis demeuraient ravis (1), en voyant les prodiges de Moïse, d'avouer que c'est le doigt de Dieu, et qu'il y a mis la bonne main; de reconnaître avec le même Moïse (2) que c'est un terroir spécialement favorisé d'un très doux aspect de sa souveraine Majesté, de dire avec le Roi Prophète, que c'est la vigne et la possession choisie de sa Sainte Mère; vigne qui a étendu ses branches et ses feuilles d'une mer à l'autre, et par tous les endroits de la terre (3); de confesser avec Jacob (4) que c'est véritablement la maison de Dieu et la porte du ciel; de m'écrier avec le même (5) que ce sont les bataillons du grand Dieu des armées; de chanter avec un mauvais homme (6) mais néanmoins gouverné et conduit de l'esprit de Dieu: O Jacob! que tes pavillons sont agréables, et qu'il fait beau sous tes tentes, ô Israël! Bref, qu'il m'est avis d'avoir devant moi une image de la sainte Cité, que vit autrefois le bien-aimé Disciple (7), où il contempla autant de Rois que de citoyens qui abordaient de

(1) Exod. 3.  
 (2) Deuter. 11.  
 (3) Psal. 70.  
 (4) Genes. 38.

(5) Genes. 32.  
 (6) Numer. 24.  
 (7) Apoc. 22.

toutes parts en ce bienheureux séjour, chacun avec un train de gloire et de magnificence Royale. Oh ! que ce que j'aperçois par ici-bas emporte mon esprit bien plus haut, et ne me fait aucunement appréhender quelle sera la beauté de la céleste Sion, laquelle sera composée de tant de beautés. Dieu du ciel, dis-je quelquefois à part moi, quelles seront les richesses qui proviendront d'un si grand amas de richesses ? quelle sera la grandeur qui naîtra de tant de particulières grandeurs, sans parler de la beauté, des richesses et des grandeurs du Prince de gloire, qui seront capables de faire éclipser et d'obscurcir toutes les beautés, les richesses et les grandeurs du monde, si la bonté ne se plaisait infiniment davantage à leur donner de l'éclat, que non pas à rabattre leur jour.

### CHAPITRE XIII.

DE L'AVANCEMENT DU SERVICE DE LA MÈRE DE DIEU, ET DE L'AMPLIFICATION DE SA GLOIRE, DOUZIÈME RECONNAISSANCE DUE A SES GRANDEURS.

Puisqu'il est question de mettre quelque fin aux discours des reconnaissances qui sont dues aux Grandeurs de la Mère de Dieu, je ne sais où je la pourrai mieux rencontrer qu'au dessein de l'avancement de son service et de l'amplification de sa gloire, qui est à mon avis le couronnement de toutes les autres reconnaissances.

§. 1<sup>er</sup>. — Que l'avancement du service de la Mère de Dieu et l'amplification de sa gloire, lui est une Reconnaissance très agréable, et des obligations que nous avons de la procurer.

I. Si vous osiez dire au Saint Prophète Job (1) que Dieu resserre et enclôt dans sa main la lumière, qui est le symbole de la gloire, comme sa chère possession, n'estimez pas que ce soit pour la cacher à la très sacrée Vierge, sa fille bien-aimée, et pour lui en dénier la jouissance. Car comment l'en pourrait-il priver, puisque elle-même est une fontaine de lumière, ainsi que l'appelle Saint Jean Damascène (2), après le dévot Chrysippus (3), Prêtre de Jérusalem, et qu'elle est la mère de la Lumière même,

(1) Cap. 36. In manibus abscondit lucem, et annuntiat de ea amico suo, quod possessio ejus sit.

(2) Orat. 1. de Nativit. B. Virg.

(3) Orat. 2. de Sancta Maria.

comme la nomme Hesychius, Prêtre de la même Eglise (1), après Saint Epiphane? O Sainte Vierge, dit ce dernier, Mère de l'éternelle Lumière, je dis de la Lumière qui éclaire là-haut les troupes Angéliques, qui donne dans les yeux clairvoyants des Séraphins, de qui le Soleil emprunte sa clarté, qui chasse les ténèbres du monde, et qui, avec la beauté de ses rayons, réjouit le ciel et la terre! Comment en refuserait-il la participation à celle qu'il a lui-même rendue incomparablement plus luisante que les astres du matin, et plus brillante que le soleil du midi? Comment se montrerait-il chiche de gloire à celle qu'il a créée pour être un théâtre de gloire? Comment voudrait-il épargner ses faveurs à celle qui n'a rien épargné pour étendre les bornes de son Royaume, et de qui toutes les puissances ont été comme autant d'encensoirs fumant sans cesse de l'agréable odeur de la gloire de Dieu? N'est-il pas engagé de parole à rendre glorieuse celle qui a été un si digne instrument de sa gloire, et qui, avec tant de soin, en a recherché les moyens? Et s'il y est obligé par promesse expresse, peut-il contrevenir au contrat qu'il en a passé? Ce serait un crime de douter de la fidélité du Prince du ciel. Aussi quand nous jetons les yeux sur l'honneur qui lui est rendu partout, et sur la gloire qu'elle possède en toute l'étendue du domaine de Dieu, nous n'en devons point reconnaître d'autre Auteur ni d'autre Promoteur que lui-même. Car quel autre aurait pu si puissamment émouvoir les cœurs, si ardemment enflammer les volontés, et si étroitement lier et engager les affections d'un monde entier à rendre tant d'honneur à une pure créature, sinon celui seul qui gouverne les cœurs, qui dispose les volontés et qui tient les rênes des affections? Confessons donc sans contredit que c'est lui qui en a jeté les premiers mouvements et les premiers instincts dans les âmes, et qui a attiré les peuples du Levant, du Couchant, du Nord et du Midi, à lui venir présenter un hommage indigne relevé par dessus celui qui est dû aux autres créatures. Confessons que c'est lui qui l'a voulu faire une merveille de gloire, ni plus ni moins qu'il l'avait faite un prodige de grâce et de sainteté. Adorons les desseins qu'il a eus sur elle, et avouons qu'il ne peut être autrement qu'elle ne se plaise aux

(1) Serm. de laudib. Virg.

menus soins que nous apportons à l'avancement de son service; et qu'elle ne les reçoive comme une très agréable reconnaissance des biens qui nous viennent de sa main.

II. La parfaite conformité qu'elle doit avoir avec la volonté de Dieu le veut ainsi, et l'état où elle se trouve maintenant le requiert. Car puisqu'elle connaît clairement que Dieu est résolu de donner de l'éclat à sa gloire, et de faire retentir de son nom les quatre coins de l'Univers, pourquoi y apporterait-elle de l'opposition? voire pourquoi ne saurait-elle pas bon gré à ceux qui sont employés de Dieu à une si honorable entreprise? Pourquoi ne recevrait-elle pas leur bonne volonté? Pourquoi ne ferait-elle pas cas de leur affection? Pourquoi n'agrèerait-elle pas leur reconnaissance? Pourquoi ne seconderait-elle pas leurs desseins? Mais spécialement en l'état où elle se retrouve maintenant dans le fort assuré de la vérité de Dieu, hors des assauts et des surprises de la vanité, où l'honneur qui lui est rendu s'en va droit à Dieu comme à sa source et à sa fin, ne le peut-elle pas désirer et rechercher sans crainte et sans appréhension? Car si les sacrés cahiers font foi que les Saints, à présent qu'ils sont près de Dieu, lui demandent la vengeance dont la poursuite n'est pas moins dangereuse, mais beaucoup plus que celle de la gloire; et si la jouissance de Dieu affermit tellement leurs esprits au bien, qu'ils ne peuvent manquer ès instances qu'ils font contre ceux qui les ont maltraités, quelle occasion aurions-nous d'estimer qu'ils ne prissent pas plaisir à l'honneur que nous leur rendons, et qu'ils ne se sentissent pas obligés de l'affection que nous témoignons à les faire connaître et honorer? Que ce soit donc un point résolu que la Mère de Dieu a des sentiments fort particuliers pour ceux qui travaillent à l'avancement de son service et à l'amplification de sa gloire, et que parmi les siens ce sont ceux à qui elle fait de plus rares faveurs et à qui elle prépare de plus amples récompenses. Apprenons désormais ce que les fidèles serviteurs ont fait en cet endroit, et ce que la bienséance demande de nous.

§. II. — Divers moyens d'amplifier l'honneur et le service de la Mère de Dieu.

I. Considérant que les Saintes lettres comparent la Bienheureuse Vierge à une armée raygée (1), qui, à la lueur de ses armes et à la seule apparence de son courage, contraint l'ennemi de prendre la fuite, j'ai cru avoir assez d'occasion de dire que ceux qui combattent pour l'augmentation de son service, composent aussi une armée grandement redoutable à l'enfer, et de donner au Lecteur le contentement de lui en faire voir une montre générale.

II. L'Enseigne de cette gendarmerie, c'est une Vierge d'argent, entourée d'un Soleil d'or en champ d'azur, avec cette devise empruntée des souhaits que le peuple reconnaissant faisait jadis (2) en faveur de la valeureuse Judith : *Afin que jamais votre louange ne tarisse en la bouche des hommes*. Le Général de l'armée n'est autre que Jésus, Roi de gloire, qui n'a jamais eu son pareil à procurer l'avancement de l'honneur et du service de sa très sainte Mère, et au commandement, et pour l'amour de qui tous les autres ont pris les armes au premier bruit. Ceux qui sous lui mènent les régiments et commandent en divers quartiers, sont ceux-là qui par ordre reçu de lui ont mis des gens sur pied, dressé des Associations et levé des compagnies de personnes résolues de ne se point épargner pour promouvoir la gloire de la Princesse du ciel. De ce nombre sont, outre les Fondateurs des Ordres Militaires et Réguliers, spécialement dédiés à l'honorer, dont j'ai parlé amplement ailleurs (3) le Bienheureux Saint Annon, Archevêque de Cologne, Fondateur d'une dévote Société qu'il a érigée sous le nom de la Vierge, Saint Dominique, Instituteur de la Compagnie du Rosaire, le Bienheureux Simon Stock, de celle du Scapulaire, et tous les autres que je passe sous silence, pour les avoir déjà produits au Chapitre précédent. Seulement qu'il me soit loisible de faire trouver place parmi ceux-ci à un dévot Religieux de la Compagnie de Jésus, nommé Jacques Rhem, lequel il y a environ trente ans dressa une

(1) Cant. 6.

(3) Tract. 1. cap. 12.

(2) Judith. 13. Ut non recedat laus tua ex ore hominum.



Congrégation en Allemagne sous le titre de l'Annonciation, dont le but principal était de parler et de traiter souvent de la Vierge; ce qu'il pratiquait mieux que tout autre, et avec tant de dévotion et de ressentiment, qu'on voyait bien que sa bouche parlait de ce dont son cœur regorgeait.

III. La pointe appartient aux Saints Docteurs de l'Eglise, qui pour leur éminent pouvoir joint à un zèle merveilleux, ont mérité d'être choisis de Dieu pour rompre les rangs de l'ignorance et de l'infidélité, afin de donner au monde la connaissance des Grandeurs de la Reine du ciel. Ici se font remarquer Saint Grégoire-Fait-Miracles, Saint André de Crète, Saint Methodius, Saint Germain de Constantinople, Saint Ildefonse, Saint Anselme, Saint Bernard, Saint Albert, Saint Bonaventure, l'Abbé Rupert, Saint Bernardin, et plusieurs autres, qui ont immortalisé leurs noms par les signalés services qu'ils ont rendus à cette Dame.

IV. La Cavalerie est composée d'un grand nombre d'invincibles guerriers, qui pour la défense de ses privilèges et de ses titres d'honneur, ont soutenu les efforts des Hérétiques et enfoncé leurs bataillons. Le plus considérable d'entre eux est le Bienheureux Saint Cyrille, Patriarche d'Alexandrie et Légat du Saint-Siège, qui marche en tête de deux cents Prélats qui firent des merveilles au grand Concile d'Ephèse, pour maintenir à la Sainte Vierge le glorieux titre de Mère de Dieu. En suite de ceux-ci on en voit venir d'autres sans nombre, tous gens d'élite et de courage, qui en divers âges ont généreusement combattu contre les suppôts de Satan, que nous avons vus à une autre occasion (1) pleins de mal-talent et de rage s'avancer pour exterminer, s'ils eussent pu, le nom et le renom de Marie. Pourquoi ne logerais-je pas ici ces vaillants Champions de la Vierge Mère, qui, en Espagne et ailleurs, se sont saintement ligués pour défendre l'honneur de l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu, et nommément ceux qui ont été les promoteurs invincibles de cette entreprise, et qui pour la conduire à chef ont passé par dessus mille difficultés? Il s'en est trouvé parmi eux qui de leur propre sang ont signé les promesses qu'ils avaient faites à Dieu de défendre de tout leur pouvoir cette vérité, tant que

(1) Tract. 2. cap. 12.

l'Eglise ne porterait aucun décret au contraire; de ce nombre fut un jeune Religieux de notre compagnie, nommé Jean Berk-mans, comme il se vérifia par un sien écrit qui fut trouvé parmi ses papiers après sa mort.

V. L'Infanterie, qui peut égaler les gouttes de l'Océan, comprend tous ceux qui sont enrôlés en quelque compagnie, spécialement affectée au service de la Vierge, ou même qui hors de semblables Associations ont tâché et tâchent par leurs saints discours et par d'autres moyens de la faire connaître et honorer aux autres.

VI. Les Trompettes et les Clairons de cette grande armée, qui servent à donner du courage aux soldats de la Vierge, et qui par conséquent combattent par les mains de tous, sont les Prédicateurs, qui de tout temps ont animé le monde à son service. J'ai déjà dit ci-dessus de Saint Bonaventure, que non content de l'avoir toujours fait lui-même, tant qu'il parlait en public, aussitôt qu'il fut créé Général de son Ordre, il enjoignit très expressément à tous les Prédicateurs de le faire souvent en leurs Sermons, et de se souvenir que c'était l'un des souverains moyens pour attirer le monde à la dévotion. Les doctes, dévots et admirables écrits de Saint Bernardin le Siennois témoignent assez avec quelle affection il se portait à donner à ses auditeurs de grandes impressions des Excellences de la Reine des Anges, et à les échauffer à son amour. Alphonse Salmeron, l'un des dix premiers Pères de la Compagnie de Jésus, assez connu par ses écrits, gardait inviolablement cette sainte coutume, lorsqu'il prêchait le Carême, de donner les Samedis à la sainte Vierge, et d'entretenir ceux qui l'écoutaient de ses louanges, sans parler des fréquentes occasions qu'il recherchait parmi ses autres discours, pour enflammer les cœurs à son honneur. Autant en lisons-nous de plusieurs autres singulièrement affectionnés à instiller ès âmes le sentiment de cette dévotion. Il me semble que je dois quelque particulière reconnaissance à la douce mémoire du Père Gonzalez, qui eut l'honneur de bailler sa vie pour la défense de la Foi Chrétienne au Royaume de Monomotapa. La dévotion envers la Mère de Dieu était tellement allumée en son cœur, qu'aussitôt qu'il se fut embarqué pour son voyage, il tâcha de s'insinuer ès bonnes grâces du Capitaine, afin de pouvoir (comme il fit sous son autorité)

assembler tous les jours à une heure commode les soldats du navire, et les autres moindres officiers, pour les entretenir des prérogatives de la Vierge, la vraie étoile de la mer, et de la façon de l'honorer. Avec l'aveu du même Capitaine, il fit chanter premièrement tous les Samedis, puis après tous les jours, sur le soir, les Litanies de la Vierge, ayant au préalable convoqué avec le signal ordinaire tous ceux qui étaient dans le vaisseau.

VII. Les Maîtres et Gouverneurs de l'artillerie sont les Interprètes de l'écriture, et les autres Ecrivains, qui font jouer les pièces à feu des livres sacrés et qui emploient l'autorité des Saints Pères pour foudroyer les ennemis et pour renverser leurs retranchements.

VIII. Les Ingénieurs sont tous ceux à qui l'affection envers l'Impératrice du ciel a fait trouver diverses inventions pour l'honorer, au grand avantage des âmes et à l'exaltation du nom de la même Vierge.

IX. Mais il y a long-temps que j'aperçois une Compagnie de cheval-légers, commandée par le B. Philippe de Benicy, Instituteur de l'Ordre des Servites, ou Serviteurs de la Mère de Dieu, qui vient se joindre au gros de l'armée. C'est le même dont au Traité troisième j'ai décrit la vocation (1) et le glorieux décès (2). Quelque temps après la confirmation de son Ordre, il reçut du ciel (3), par une très spéciale faveur de la Mère de Dieu, le collier d'un Ordre nouveau, et l'un des plus glorieux titres qui jamais ait été communiqué à homme vivant : Ce fut celui d'Apôtre de la Vierge. Il le reçut en un lieu écarté appelé Montamieta, près de Sienne en Toscane, où il s'était retiré pour empêcher son élection au Pontificat, déjà résolue par le Consistoire des Cardinaux. Il en avait eu les assurances lorsque pour la première fois il alla visiter la petite troupe des serviteurs de la Vierge, qui étaient assemblés près de la ville de Florence. Aussitôt que ces dépêches furent venues du ciel, il se mit à traverser l'Italie, la France, l'Allemagne, la Saxe, la Pologne et plusieurs autres contrées portant partout les nouvelles de sa légation et enflammant les volontés de tous ceux à qui il parlait

(1) Cap. 5. §. 5.

(2) Cap. 13. §. 3.

(3) Michaël Servita in ejus vita.

à l'amour et à la dévotion de la très sacrée Vierge. J'aurais tort, ce me semble, étant sur ce discours, d'oublier ce qui lui arriva à son retour en Italie. Car comme il se fut rencontré avec ses compagnons en un lieu désert, et destitué de tout secours humain, ceux qui étaient avec lui se trouvant extrêmement recrus et harassés, se jetèrent à la merci de la providence de Dieu. Cependant Philippe s'étant un peu séparé des autres pour prier Dieu, aperçut aussitôt quelques bergers, qui venaient à eux chargés de pain blanc et d'autres rafraîchissements qu'ils leur donnèrent, disant : Tenez, serviteurs de la Vierge, voici pour vous aider à passer chemin; après quoi ils ne furent jamais plus vus.

« C'est donc suivre l'autorité de l'Eglise et l'exemple des Saints, c'est entrer dans les desseins du Fils de Dieu, que de rendre un profond respect à sa très sainte Mère; la dévotion particulière qu'on lui porte fait une des parties principales de la piété Chrétienne; et par conséquent un véritable Chrétien ne peut s'acquitter parfaitement de ce qu'il doit à Dieu, s'il ne rend ses devoirs à celle que Dieu veut être après lui singulièrement honorée; puisqu'il est certain (suivant le témoignage de Saint Bernard) que toute la vénération qui est rendue à cette créature céleste retourne à la plus grande gloire de son divin Fils. Malheureuses donc les personnes qui vivant parmi les Catholiques témoignent de la froideur envers la très sainte Vierge; c'est un artifice du Démon d'éteindre, ou pour le moins d'affaiblir cette dévotion dans les cœurs de quelques Fidèles, et de les détourner de plusieurs saintes pratiques approuvées de toute l'Eglise en l'honneur de la Mère de Dieu, comme si elles étaient contraires au premier esprit du Christianisme, ou qu'elles apportassent quelque diminution au respect souverain qui est dû à Dieu seul; mais bien loin de tomber dans ce manquement, il est certain qu'un des plus excellents moyens d'honorer Notre-Seigneur Jésus-Christ est le culte religieux que nous rendons à celle qu'il a choisie pour sa Mère, à laquelle il a voulu se soumettre comme son Fils, et qu'il a relevée au-dessus de tous les Chœurs des Anges. (1). »

X. Choisisse son rang et prenne parti qui voudra dans cette

(1) La R. Mère de Blémur.

grande armée de soldats qui combattent pour l'avancement de la gloire de la Mère de Dieu. Car de moi je le dirai franchement, je ne saurais concevoir bonne opinion de celui qui ne s'y voudrait pas enrôler. Mais surtout que les bons serviteurs de cette Dame s'étudient de faire une entresuite sans fin de personnes dédiées à son service. Qu'ils ne se contentent pas d'attirer quelques-uns à cette dévotion, mais qu'ils obligent ceux-là d'en gagner d'autres; et ceux-ci encore d'autres, jusqu'à l'infini, afin de conspirer avec eux à porter aux siècles à venir les sentiments qu'ils ont, pour accomplir les souhaits du Saint Roi et Prophète David, qui désirait (1) que la postérité entendît ces choses, et à cet effet que les enfants les racontassent à leurs enfants, et ceux-ci aux autres qui viendraient après eux; et ainsi de main en main jusqu'à ce que le nombre des élus fût accompli par l'entremise de la Mère d'amour. Qu'ils se souviennent que tout ainsi qu'entre les péchés, pièce pour pièce, les plus grands de tous sont ceux qui ne meurent pas avec leurs auteurs, mais qui tirent suite après eux, s'épandant de père en fils, de maison en maison, de ville en ville, de Royaume en Royaume; de même qu'entre les bonnes œuvres il n'en est point de plus agréables à Dieu que celles qui vont se multipliant et comme renaissant toujours d'elles-mêmes par un saint germe d'immortalité qu'elles ont et par une bénédiction extraordinaire du ciel. O le siècle heureux qui verra ces désirs accomplis! O les personnes fortunées, à qui Dieu et sa Sainte Mère donneront cette voix de vertu pour se faire entendre jusqu'au dernier des enfants des hommes! O la sainte Association de ceux qui s'emploieront de toutes leurs forces à faire dire à tous les siècles suivants : *Vive Jésus et Marie, vive Marie et Jésus!*

## CHAPITRE XIV.

### CONCLUSION DE TOUT L'OUVRAGE.

#### A LA MÈRE DE DIEU.

I. Vierge et Mère sans pair, l'honneur de la terre et du ciel, puisqu'il est hors de mon pouvoir de vous présenter de plus

(1) Psal. 77.

agréables paroles que celles de vos fidèles serviteurs, agréez, ô le bonheur de notre créance, le bonheur de nos âmes, le bonheur de notre amour et de nos louanges, que je vous dise avec votre Bienheureux Ildefonse (1), que le comble de mes vœux serait de vous pouvoir louer autant que vous méritez d'être louée, de vous aimer autant qu'il est possible de vous aimer, et de vous rendre autant de services que vous en sauriez désirer d'une créature telle que je suis. Mais où vais-je ? qu'est-ce que je dis et où me transporte mon affection ? Non, je me reprends, la glorieuse Vierge laisse tenir ce langage aux grands Saints, en la bouche de qui il a été plus séant qu'en la mienne. Pour moi j'aime mieux vous dire ce que disait jadis votre grand aïeul David, après avoir chanté les excellences de votre très honoré Fils, et de son Royaume éternel : Ici défont les louanges à David, fils de Jessé ; d'autant que soit qu'il ait voulu dire qu'il était prêt de mourir après avoir mis fin à son œuvre, soit qu'il confessât ingénument (2) que les paroles et les conceptions lui manquaient, et qu'il désespérait de pouvoir atteindre à la Majesté du sujet qu'il avait entrepris, il me semble qu'il a lu dans le fond de mon âme à ce même sentiment. Car soit que j'avoue que j'aie succombé au faix de vos Grandeurs, et que je n'aie fait que bégayer en un sujet si relevé, c'est de quoi je me fais gloire, et il n'y a rien qui me console tant que de vous voir si haut élevée, que non seulement les petits Pygmées comme moi, mais encore les plus grands Géants et les plus hauts esprits de l'Univers ne puissent arriver au marche-pied de vos Grandeurs ; soit que je dise qu'ayant mis fin à ce petit dessein il n'y a rien plus qui me retienne en vie que votre commandement, qui est pour moi le même que celui de Dieu ; je ne dis rien, vous le savez, que mon cœur ne ressente. Car désormais ce serait autre chose d'aller contempler ce théâtre de magnificence là haut, que de le défigurer çà bas, et de le rendre aucunement méconnaissable. Néanmoins puisque vous n'ignorez pas pourquoi j'ai entrepris ce dessein, il me suffit que vous en ayez connaissance, pour vous dire finalement après votre cher nourrisson, saint André de Candie (3), qu'en la présence du ciel et de

(1) De Virginitate Mariæ cap. 1.

(2) Ita Apollinaris in Paraphrasi.

(3) Homil. 2. de dormitione Sanctiss. Deip.

la terre je confesse que ce que j'ai dit de vos Grandeurs n'est rien à comparaison de ce qui est en effet, et que le peu que j'en ai mis en avant vient de la source de votre bonté, à qui il a plu de m'inspirer le désir et la volonté de vous rendre ce petit service, de fournir à mon esprit les conceptions, et de conduire ma main et ma plume pour les tracer. En quoi je me publie votre obligé par un titre tout nouveau et veux comme tel être connu de tous. Que si d'aventure en ce que j'ai écrit il y a quelque chose qui vous agrée et qui puisse servir à vous faire aimer et honorer, à vous seule, après Dieu, en soit gloire, et à ceux qui s'affectionneront à vous chérir de plus en plus, le bonheur de chanter vos louanges éternellement là haut.

II. Et vous Prince du ciel, très digne Fils d'une telle Mère, la gloire de la sainte Cité, ne dédaignez pas ma dernière requête, puisque je l'ai empruntée d'un cœur qui vous a tant aimé; mais permettez que je vous dise avec votre grand serviteur Saint Augustin (1) que si ce que j'ai écrit de votre mère est véritable, c'est à vous avant tout autre, à qui j'en dois les remerciements, puisque sans vous il n'était pas possible d'en parler à propos, et que je vous supplie très humblement d'agréer ma bonne volonté, et la faire agréer à ceux qui font état de vous aimer. Si au contraire j'ai manqué à mes devoirs, accordez le pardon que je vous demande, comme étant mon Seigneur et mon Dieu, à qui soit honneur et gloire avec le Père et le Saint Esprit ès siècles des siècles. Ainsi soit-il.

(1) Serm. de Assumpt.

FIN.

*A la plus grande gloire de Dieu, et de sa très Immaculée Mère.*

# TABLE DES MATIÈRES.

## TROISIÈME TRAITÉ (SUITE).

La sixième Etoile, ou Grandeur de la Couronne de Bonté de la Mère Dieu.

### CHAPITRE SEPTIÈME.

Qu'elle soit la parfaite idée de Reconnaissance envers les siens.

§. I. — Reconnaissance de la Mère de Dieu en général.

§. II. — De la Reconnaissance de la Mère de Dieu envers les grands Etats.

§. III. — De la Reconnaissance de la Mère de Dieu à l'endroit des villes qui lui ont été particulièrement dédiées.

§. IV. — De la Reconnaissance de la Mère de Dieu envers quelques Empereurs et Impératrices.

§. V. — De la Reconnaissance de la Mère de Dieu envers quelques Rois et Reines, et autres Souverains.

§. VI. — De la Reconnaissance de la Mère de Dieu envers quelques Prélats et envers quelques autres personnes.

La septième Etoile, ou Grandeur de la Couronne de Bonté de la Mère de Dieu.

### CHAPITRE HUITIÈME.

Qu'elle soit aux siens une Mère de Miséricorde.

§. I. — Du besoin que nous avons tous d'une Mère de miséricorde, et qu'elle n'est autre que la Sainte Vierge.

§. II. — De l'étendue des miséricordes de la Mère de Dieu.

La huitième Etoile, ou Grandeur de la Couronne de Bonté de la Mère de Dieu.

### CHAPITRE NEUVIÈME.

Qu'elle soit la défense des siens.

§. I. — Que la Sainte Vierge est véritablement la défense des siens.

§. II. — Comme la Sainte Vierge défend les siens des dangers corporels et extérieurs.

§. III. — Comme la Sainte Vierge défend les siens des assauts de leurs ennemis invisibles.

La neuvième Etoile, ou Grandeur de la Couronne de Bonté de la Mère de Dieu.

### CHAPITRE DIXIÈME.

Qu'elle soit la Maîtresse des siens.

§. I. — Que la Mère de Dieu est véritablement la Maîtresse des siens.

§. II. — Avec quelle perfection la Sainte Vierge enseigne les siens, qui est le premier office de sa Maîtrise.

§. III. — Comme la Sainte Vierge exerce les siens, qui est le second office de sa maîtrise.

§. IV. — Avec quelle affection la Sainte Vierge corrige et châtie les siens, qui est le troisième office de sa maîtrise.

La dixième Etoile, ou Grandeur de la Couronne de Bonté de la Mère de Dieu.

### CHAPITRE ONZIÈME.

Qu'elle soit la consolation des désolés.

§. I. — Que la Mère de Dieu est la consolation des désolés.

§. II. — Que la Sainte Vierge est le soutien des désespérés.

La onzième Etoile, ou Grandeur de la Couronne de Bonté de la Mère de Dieu.

### CHAPITRE DOUZIÈME.

Qu'elle soit l'asile et le refuge des pécheurs.

§. I. — Que la Mère de Dieu est le vrai asile des pécheurs.

§. II. — Que la Mère de Dieu est la vraie cité de refuge pour les pécheurs.

§. III. — Avis au pécheur.

La douzième Etoile, ou Grandeur de la Couronne de Bonté de la Mère de Dieu.

### CHAPITRE TREIZIÈME.

Qu'elle soit la sauvegarde et le passeport des siens à l'heure de la mort.

§. I. — Du secours que la Mère de Dieu donne aux siens à l'heure de la mort.

§. II. — Comme la Sainte Vierge fortifie les siens contre l'appréhension naturelle de la mort.



§. III. — Comme la Sainte Vierge prépare les siens contre la surprise et l'incertitude de la mort.	206
§. IV. — Comme la Sainte Vierge défend les siens des assauts des ennemis invisibles.	216
§. V. — Comme la Sainte Vierge assiste les siens au jugement qui se fait après leur mort.	225
§. VI. — Comme la Sainte Vierge soulage les siens au milieu des flammes du Purgatoire, et du soin qu'elle prend de leurs corps.	229

Des obligations que nous avons par tous ces titres d'aimer, d'honorer et de servir la Mère de Dieu.	235
---	-----

## CHAPITRE QUATORZIÈME.

§. I. — Des obligations que nous avons de l'aimer.	235
§. II. — Des obligations que nous avons de l'honorer.	238
§. III. — Des obligations que nous avons de la servir.	240

## QUATRIÈME TRAITÉ.

LA PRATIQUE DES RECONNAISSANCES DUES A LA MÈRE DE DIEU, POUR TOUTES LES GRANDEURS SUSDITES D'EXCELLENCE, DE POUVOIR ET DE BONTÉ.	243
--	-----

Discours fondamental du quatrième traité.

## CHAPITRE PREMIER.

Que nous sommes obligés par divers titres d'user de reconnaissance envers la Mère de Dieu.	245
--	-----

## CHAPITRE SECOND.

De la haute estime, première reconnaissance due aux Grands de la Mère de Dieu.	250
§. I. — La haute estime que les Saints, et Dieu même, font de la très sacrée Vierge.	250
§. II. — Les effets et la pratique de cette reconnaissance.	256

## CHAPITRE TROISIÈME.

De la confiance, seconde reconnaissance due aux Grands de la Mère de Dieu.	258
§. I. — Le premier trait de confiance : n'entreprendre chose quelconque qu'à la faveur et sous la conduite de la Mère de Dieu.	259

§. II. — Le second trait de confiance : recourir à elle en toute sorte de difficultés.	277
§. III. — Le troisième trait de confiance : se reposer entièrement sur elle en toutes affaires sans inquiétude ou empressement.	284

## CHAPITRE QUATRIÈME.

De l'amour, troisième reconnaissance due aux Grands de la Mère de Dieu.	287
§. I. — Le premier trait d'amour : s'offrir à la Sainte Vierge par une donation solennelle et ir-révocable.	288
§. II. — Le second trait d'amour : souvent traiter avec elle et l'avoir toujours en sa mémoire.	299
§. III. — Le troisième trait d'amour : se réjouir de ses perfections et compatir à ses douleurs.	305
§. IV. — Le quatrième trait d'amour : avoir une affection cordiale envers son sacré cœur.	316
§. V. — Le cinquième trait d'amour : aimer d'un amour tendre et ardent son très honoré Fils.	318
§. VI. — Le sixième trait d'amour : aimer pour l'amour d'elle tous ceux qui lui appartiennent, soit par titre de parenté, ou d'alliance, ou par élection; où il est spécialement parlé de Saint Joachim, de Sainte Anne et de Saint Joseph.	339
§. VII. — Le septième trait d'amour : parler à Marie par secrètes ententes.	380

## CHAPITRE CINQUIÈME.

DU ZÈLE DES ÂMES, quatrième reconnaissance due aux Grands de la Mère de Dieu.	383
§. I. — Que le zèle des âmes est une reconnaissance très agréable à la Mère de Dieu.	384
§. II. — Divers traits du zèle des âmes.	386

## CHAPITRE SIXIÈME.

De la miséricorde, cinquième reconnaissance due aux Grands de la Mère de Dieu.	389
§. I. — Que la miséricorde est une reconnaissance très agréable à la Mère de Dieu.	390
§. II. — Divers traits de miséricorde.	392

## CHAPITRE SEPTIÈME.

- De l'action de grâces, sixième reconnaissance due aux Grands de la Mère de Dieu. 398
- § I. — Le premier trait d'action de grâces : recevoir les bienfaits de la Mère de Dieu d'un cœur franc et entier, et les priser autant que nous pouvons. 400
- § II. — Le second trait d'action de grâces : publier les faveurs reçues autant que la bienséance le permet, et employer tous ceux que nous pouvons pour lui rendre grâces avec nous. 404
- § III. — Le troisième trait d'action de grâces : lui donner toute la gloire des bons succès qu'elle aura gouvernés. 402

## CHAPITRE HUITIÈME.

- Septième reconnaissance due aux Grands de la Mère de Dieu. 409
- § I. — Premier trait d'honneur : l'adorer. 410
- § II. — La pratique de l'adoration intérieure de la Sainte Vierge. 413
- § III. — La pratique de l'adoration extérieure de la Sainte Vierge. 416
- § IV. — La pratique de l'adoration des reliques de la Sainte Vierge. 424
- § V. — La pratique de l'adoration des images de la Sainte Vierge. 429
- § VI. — Le second trait d'honneur : publier ses louanges. 437
- § VII. — Le troisième trait d'honneur : célébrer religieusement ses fêtes. 449
- § VIII. — Le quatrième trait d'honneur : lui ériger des Eglises et des oratoires. 462
- § IX. — Le cinquième trait d'honneur : visiter les lieux qui lui sont particulièrement dédiés. 463

## CHAPITRE NEUVIÈME.

- De la dévotion, huitième reconnaissance due aux Grands de la Mère de Dieu. 466
- § I. — Le premier trait de dévotion : célébrer ou faire célébrer des messes à l'honneur de la Sainte Vierge. 466

- § II. — Le deuxième trait de dévotion : s'approcher souvent et avec esprit, s'affectionner en toutes manières au culte du Saint-Sacrement de l'autel. 468
- § III. — Le troisième trait de dévotion, présenter souvent la Salutation Angélique. 480
- § IV. — Le quatrième trait de dévotion, réciter souvent l'office de Notre-Dame. 486
- § V. — Le cinquième trait de dévotion, s'exciter souvent à dire le Rosaire. 488
- § VI. — Le sixième trait de dévotion, parcourir souvent la Couronne de la Vierge. 498
- § VII. — Le septième trait de dévotion, dire souvent la petite couronne de douze étoiles. 501
- § VIII. — Le huitième trait de dévotion : s'accoutumer à réciter souvent la petite Couronne de dix Ave Maria. 503
- § IX. — Le neuvième trait de dévotion, se rendre familier l'usage de diverses oraisons que la sainte Eglise présente à la glorieuse Vierge. 504
- § X. — Le dixième trait de dévotion, se recommander à elle instamment le matin et le soir. 515

## CHAPITRE DIXIÈME.

- De la mortification, neuvième reconnaissance due aux Grands de la Mère de Dieu. 517
- § I. — Que la mortification est une reconnaissance très agréable à la Mère de Dieu. 517
- § II. — Divers traits de mortification. 522

## CHAPITRE ONZIÈME.

- De l'imitation, dixième reconnaissance due aux Grands de la Mère de Dieu. 527
- § I. — Que l'imitation est une des plus agréables reconnaissances qui soient présentées à la Mère de Dieu. 527
- § II. — Que tous en général doivent tâcher d'imiter les excellentes vertus de la très sacrée Vierge. 531
- § III. — De sa vive foi, et comme elle doit être de tous imitée. 533
- § IV. — De sa rare confiance, comme elle doit être de tous imitée. 538

§. V. — De son excellente charité, et comme elle doit être de tous imitée.	544	de tous imitée à se disposer à bien mourir.	646
§. VI. — De sa merveilleuse dévotion, et comme elle doit être de tous imitée.	551	<b>CHAPITRE DOUZIÈME.</b>	
§. VII. — De sa généreuse humilité, et comme elle doit être de tous imitée.	559	De l'Association, onzième reconnaissance due aux Grandeurs de la Mère de Dieu	652
§. VIII. — De sa grande patience, et comme elle doit être de tous imitée.	564	§. I. — Que l'Association est une reconnaissance très agréable à la Mère de Dieu.	652
§. IX. — De son admirable déboument, et comme elle doit être de tous imitée.	568	§. II. — Diverses Associations érigées à l'honneur de la Mère de Dieu.	659
§. X. — De l'obéissance de la très sainte Mère de Dieu.	577	§. III. — Des Congrégations de la sainte Vierge, érigées en maisons de la Compagnie de Jésus.	669
§. XI. — De sa parfaite résignation, et comme elle doit être de tous imitée.	582	<b>CHAPITRE TREIZIÈME.</b>	
§. XII. — Du silence et de la solitude de Notre-Dame.	587	De l'avancement du service de la Mère de Dieu, et de l'amplification de sa gloire, douzième reconnaissance due à ses Grandeurs.	674
§. XIII. — De la sainteté de la Mère de Dieu.	596	§. I. — Que l'avancement du service de la Mère de Dieu, et l'amplification de sa gloire lui est une reconnaissance très agréable, et de l'obligation que nous avons de la procurer.	674
§. XIV. — Comme en particulier elle doit être imitée des Vierges.	606	§. II. Divers moyens d'amplifier l'honneur et le service de la Mère de Dieu.	677
§. XV. — Comme elle doit être imitée des mariées et des veuves.	625	<b>CHAPITRE QUATORZIÈME.</b>	
§. XVI. — Comme elle doit être imitée des Religieux et des Religieuses.	635	Conclusion de tout l'ouvrage.	682
§. XVII. — Comme elle doit être			

FIN DE LA TABLE.

## ERRATA LES PLUS IMPORTANTS.

### Premier volume.

Page 168. — §. VII; LISEZ : §. V.

Page 526. — *La neuvième étoile*; LISEZ : *La cinquième étoile*.

### Second volume.

Page 5. — *Luberk*; LISEZ : *Lubeck*.

Page 586. — *La cinquième étoile*; LISEZ : *La quatrième étoile*.

### Troisième volume.

Page 42. — §. IV; LISEZ : §. V.

— 101. — *La sixième étoile*; LISEZ : *La septième étoile*.

— 111. — *La septième étoile*; LISEZ : *La huitième étoile*.

— 131. — *La dixième étoile*; LISEZ : *La neuvième étoile*.

— 152. — *La onzième étoile*; LISEZ : *La dixième étoile*.

— 164. — *La douzième étoile*; LISEZ : *La onzième étoile*.

— 179. — *La treizième étoile*; LISEZ : *La douzième étoile*.

— 256. — *Chapitre II*; LISEZ : §. II.

— 410. — *Premier trait d'amour*; LISEZ : *Premier trait d'honneur*.

*Ô Marie conçue sans péché,  
priez pour nous qui avons recours à vous!*

Les 20 premières pages de ce PDF donne un aperçu de la qualité, *bonne ou mauvaise*, de l'édition papier. La qualité dépend du livre original dont nous nous sommes servi pour produire le fac-similé (*texte numérisé*).

Il est possible de commander l'édition papier à prix abordable en visitant le site :

***canadienfrancais.org***

Plusieurs autres livres sont également disponibles sur le même site, toujours à prix abordable.